



HAL
open science

La rupture écologique dans l'oeuvre de Marx : analyse d'une métamorphose inachevée du paradigme de la production

Timothée Haug

► **To cite this version:**

Timothée Haug. La rupture écologique dans l'oeuvre de Marx : analyse d'une métamorphose inachevée du paradigme de la production. Philosophie. Université de Strasbourg, 2022. Français. NNT : 2022STRAC001 . tel-03774950

HAL Id: tel-03774950

<https://theses.hal.science/tel-03774950v1>

Submitted on 12 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université

de Strasbourg

École doctorale

des Humanités (ED520)

Université de Strasbourg

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITES

EA 2326 (CREPHAC)

THÈSE

présentée par :

Timothée HAUG

soutenue le : 1^{er} avril 2022

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Philosophie

La rupture écologique dans l'œuvre de Marx
Analyse d'une métamorphose inachevée du paradigme
de la production

THÈSE dirigée par :

M. FISCHBACH Franck

Professeur des universités, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

RAPPORTEURS :

M. PINEAULT Éric

M. HABER Stéphane

Professeur des universités, Université du Québec à Montréal

Professeur des universités, Université Paris-Nanterre

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. CHARBONNIER Pierre

M. HAUG Wolfgang Fritz

Mme. LARRERE Catherine

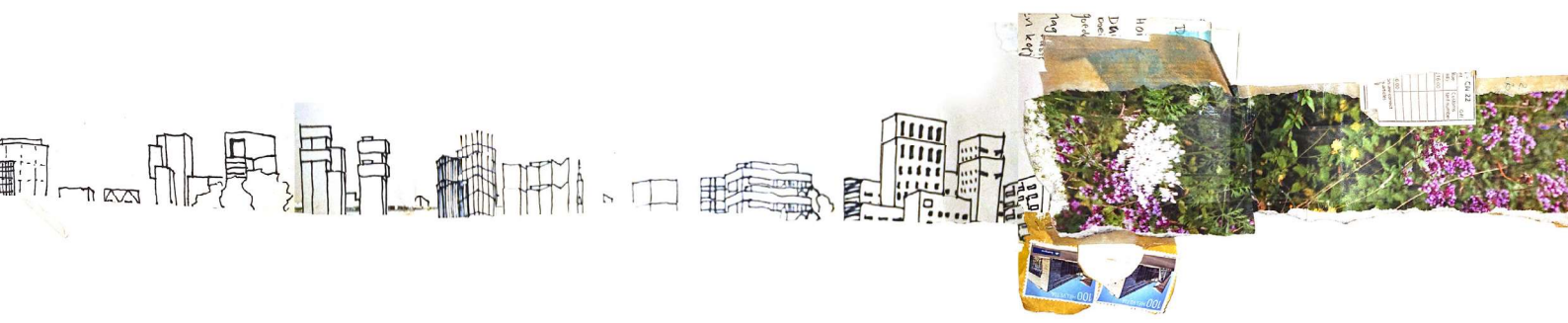
M. TANURO Daniel

Chargé de recherches, Institut d'Études Politiques de Paris

Professeur émérite, Freie Universität Berlin

Professeur des universités, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Ingénieur agronome/Chercheur indépendant, Université Catholique de Louvain



REMERCIEMENTS

Il me faut d'abord remercier Franck Fischbach, mon directeur de thèse, d'avoir suivi ce projet de recherche avec le plus grand intérêt tout en m'offrant la liberté requise pour explorer de nouvelles voies.

Ma reconnaissance va directement à l'ensemble des membres de mon jury de soutenance, qui ont accepté sans la moindre hésitation de lire le détail de mon travail pour en éclairer les résultats à la lumière de leur expérience et de leur expertise – merci, donc, à Catherine Larrère, Pierre Charbonnier, Daniel Tanuro, Éric Pineault, Stéphane Haber et Wolfgang Fritz Haug.

Parce qu'il m'a insufflé l'élan sans lequel ce manuscrit n'aurait jamais pu voir le jour, je tiens spécialement à remercier ce dernier pour sa générosité intellectuelle hors du commun. C'est un simple hasard qui a voulu que nos noms se confondent, mais c'est une chance incomparable d'avoir croisé son chemin alors que je reprenais tout juste la route.

Tout aussi précieuse fut l'amitié des camarades qui n'ont cessé de me soutenir et de m'encourager, en particulier durant les moments les plus difficiles où je voulais tout lâcher. Je pense tout particulièrement à vous Camilla, Zacharias, Pauline, Sihem, Andrés et Yasmin.

Parmi les idées importantes que je défends dans ce travail, rares sont celles qui auraient pu aboutir sans les échanges et les discussions de longue haleine menées de concert avec Frédéric, Paul, Victor, mon frère Etienne, Marius et Cannelle. Jusqu'au bout, j'ai eu la chance de bénéficier de votre lecture attentive et de vos conseils avisés. Merci de m'avoir partagé votre enthousiasme pour la théorie.

C'est au Centre Marc Bloch de Berlin que j'explorai mes premières pistes de réflexion il y a environ six ans ; c'est là également que j'eus l'occasion de m'atteler à l'écriture pour donner corps à mes idées après quatre longues années de maturation. Pour les conditions de travail exceptionnelles dont j'ai bénéficié et pour les précieuses rencontres que j'ai pu y faire, je tiens à saluer chaleureusement toute l'équipe et en particulier Katia Genel qui m'a toujours apporté son soutien.

Au moment où l'énergie me manquait lors de cette difficile période de rédaction, nos rencontres virtuelles autour de l'écomarxisme avec Miriam, Johannes et Manuel offrirent une source d'inspiration toujours renouvelée pour relancer mes réflexions et retrouver la plume.

Je tiens à remercier Michael Flörsheimer de m'avoir transmis les précieuses archives du groupe « *Ökologie und Marxismus* », qui m'ont encore une fois rappelé que les idées nouvelles prennent naissance sur le terrain de la vie et de ses luttes.

Ce manuscrit s'ouvre et se referme sur des illustrations de Pia Schwarz, en témoignage de notre amitié renouvelée.

Comment dire enfin tout ce que je dois à mon frère Benoît, à Olivier, à Armel et à Pauline qui ont secondé mon regard fatigué dans la chasse aux innombrables coquilles émaillant mon manuscrit, ainsi qu'à mes parents qui m'ont épaulé durant l'ultime phase de finalisation de ce travail en faisant preuve d'une patience et d'une sollicitude inestimables ?

NOTE SUR LES TRADUCTIONS

La rédaction de cette thèse fut en grande partie réalisée en Allemagne et dans un contexte de restrictions sanitaires limitant l'accès aux diverses bibliothèques universitaires. Il ne fut donc pas possible de renvoyer systématiquement aux traductions existantes des nombreux ouvrages de langue allemande et de langue anglaise cités dans ce travail. Lorsque le titre de la référence est indiqué en langue étrangère, le texte cité est directement traduit par nos soins. En raison du très grand nombre de citations traduites à partir de l'anglais et de l'allemand et afin d'alléger les notes de bas de page, nous ne rajoutons pas la mention « notre traduction ».

En ce qui concerne les textes de Marx composant le corpus principal, nous renvoyons toutefois autant que possible aux traductions françaises de référence tout en consultant systématiquement la version originale pour préciser les termes allemands ou corriger la traduction si nécessaire, en quel cas nous ajoutons la mention « traduction modifiée ». Les *Théories sur la plus-value (Manuscrits de 1861-63)* n'étant plus éditées et difficilement accessibles hors des bibliothèques françaises, nous avons fait une exception pour ce texte dont les références sont directement traduites à partir de la MEGA².

SOMMAIRE

INTRODUCTION. S'engouffrer dans la brèche écologique ouverte par Marx.....	7
PREMIERE PARTIE. L'IRRUPTION DE L'ECOLOGIE DANS LA CRITIQUE DE L'ECONOMIE POLITIQUE.....	43
CHAPITRE PREMIER. Productivisme stratégique contre malthusianisme.....	45
SECOND CHAPITRE. Les limites naturelles dans la théorie des crises : histoire d'un renversement.....	87
TROISIEME CHAPITRE. De quoi la « rupture métabolique » est-elle le nom ?.....	145
DEUXIEME PARTIE. LE NATURALISME PHILOSOPHIQUE DE MARX ET SA METAMORPHOSE ECOLOGIQUE.....	217
QUATRIEME CHAPITRE. Le premier naturalisme humaniste des <i>Manuscrits de 1844</i>	219
CINQUIEME CHAPITRE. Le paradigme de la production et son inflexion écologique : des <i>Grundrisse</i> au <i>Capital</i>	275
TROISIEME PARTIE. NOUVELLES PERSPECTIVES ECOLOGIQUES SUR LA CRITIQUE ET LE DEPASSEMENT DU CAPITALISME.....	361
SIXIEME CHAPITRE. De la critique de l'aliénation à la critique de l'épuisement de la vie.....	363
SEPTIEME ET DERNIER CHAPITRE. Les conditions écologiques de la libération du travail.....	455
CONCLUSION. Vers une révolution écologique, en théorie et en pratique.....	541
BIBLIOGRAPHIE.....	557
TABLE DES MATIERES.....	581

INTRODUCTION. S'engouffrer dans la brèche écologique ouverte par Marx

« Et pourtant, entreprendre une refonte en perçant une brèche dans le marxisme sédimenté afin de le hisser à la hauteur d'une réalité changeante, c'est assumer le risque d'un conflit inévitable, et ce non seulement avec les conservateurs qui se braquent dans leur posture pétrifiée, mais aussi parmi celles et ceux qui tentent d'ouvrir de nouvelles voies. »
Wolfgang Fritz Haug¹

POUR paraphraser l'ouverture du *Capital*, on pourrait dire que la richesse de l'œuvre de Marx se présente à nous comme une immense accumulation d'interprétations². Derrière ce nom, « Marx », on trouve d'abord l'épaisse couche de sens déposée par l'histoire des usages politiques et polémiques que l'on fit de son texte pour orienter les luttes ou fonder la ligne du Parti. On peut distinguer deux grandes stratégies à l'œuvre dans l'ensemble de ces lectures qui contribuèrent à forger l'héritage théorique dans lequel se situe cette recherche. La première, peut-être dominante au sein d'une certaine orthodoxie marxiste, consiste à défendre un dispositif critique et à légitimer un projet politique en s'appuyant sur le texte fondateur dont la vérité est toujours présumée d'avance. La seconde, que l'on pourrait qualifier d'hétérodoxe, vise à prolonger le mouvement impulsé par Marx en le confrontant à l'actualité des luttes porteuses d'une nouvelle compréhension de la domination capitaliste. Le présent travail, qui se propose de relire son œuvre à la lumière de la crise écologique globale du capitalisme contemporain, s'inscrit dans cette seconde perspective.

¹ W. F. HAUG, « Marxistsein/Marxistinsein », dans W. F. Haug *et al.* (éd.), *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus 8/II*, Berlin, Argument, 2015, p. 1967.

Ce n'est qu'en prenant le texte de Marx pour ce qu'il est, c'est-à-dire une « œuvre ouverte »³ tournée vers la pratique, qu'il est possible d'en faire une lecture écologique à la hauteur du présent. Plutôt que de présenter Marx comme un écologiste avant l'heure pour le sauver du procès de productivisme qui fut dressé contre lui, il s'agira ici de renouveler un geste de lecture critique qui fut et reste la condition de l'actualisation de son projet théorique. On ne prétendra donc pas dégager le noyau écosocialiste de sa pensée, qu'on supposerait engoncé dans la gangue prométhéenne d'un héritage malheureux : celui de la première social-démocratie allemande et du marxisme-léninisme qui, par-delà leurs divergences stratégiques, partageaient un même présupposé productiviste⁴. Un tel travail s'apparenterait à la tâche du paléontologue, dégageant le fossile des strates de sens sédimentées par l'histoire de la réception pour l'exposer dans toute sa pureté, comme objet à contempler dont on ne saurait finalement *que faire*. C'est là oublier que le texte vit de ses interprétations et de ses usages, que son sens n'est pas figé mais se réactualise sans cesse au cours de l'histoire des luttes, et ce d'autant plus qu'il traduit un cheminement de pensée ouvert et inachevé. Contre toute sacralisation de l'œuvre, laissons-nous inspirer par les féministes marxistes qui, dans les années 1970, dégagèrent les limites inhérentes au point de vue situé de Marx pour relancer l'élaboration théorique et approfondir sa critique de la société capitaliste. Au lieu de défendre à tout prix son concept de « reproduction de la force de travail », il s'agissait d'en souligner les manques au regard de l'expérience des luttes autour du travail domestique⁵. Seule cette réflexion critique permit d'ouvrir le marxisme vers un nouveau champ d'investigation et d'élargir le sens d'autres concepts comme celui de classe, d'exploitation ou de reproduction sociale. Un tel mouvement d'actualisation, orienté vers une réalité changeante et relancé par les problèmes du présent, est peut-être plus fidèle au *sens* de l'œuvre, c'est-à-dire à son orientation pratique, qu'une étude philologique se contentant de reconstruire sa vérité dans une exactitude aussi incontestable que figée.

³ É. BALIBAR, « Revisiting the “expropriation of expropriators” in Marx’s “Capital” », dans M. Musto (éd.), *Marx’s Capital after 150 Years. Critique and Alternative to Capitalism*, New York/Abingdon, Routledge, 2019, p. 50.

⁴ Ce présupposé commun est étudié par S. AUDIER, *L'Âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019, pp. 52-58.

⁵ Voir S. FEDERICI, *Wages against Housework*, Bristol, Falling Wall Press, 1975. Voir également la lecture rétrospective qu'elle propose de ce rapport critique à Marx dans S. FEDERICI, « Revolution begins at home. Rethinking Marx, reproduction and the class struggle », dans M. Musto (éd.), *Marx’s Capital after 150 Years. Critique and Alternative to Capitalism*, New York/Abingdon, Routledge, 2019, p. 125-144.

Loin de se présenter comme un parcours linéaire et continu, déployant les intuitions philosophiques originaires des *Manuscrits de 1844* pour leur conférer leur forme scientifique achevée dans le *Capital* (1867), la réflexion de Marx passe par un dialogue constant avec les problèmes pratiques de son époque et la science de son temps, l'obligeant à transformer ses concepts, reformuler ses hypothèses et abandonner certains présupposés⁶. C'est en poursuivant ce mouvement d'autoréflexion critique qu'il convient de mesurer la portée potentiellement écologique de son œuvre. Les études écomarxistes ont pu montrer que la critique écologique du capitalisme n'est pas que le résultat d'une rencontre posthume entre marxistes et partisan·e·s de l'écologie politique nouée à partir des années 1970, mais qu'elle émerge d'une confrontation de Marx lui-même avec les sciences naturelles. C'est notamment sur la base de ses lectures en agrochimie que ce dernier parvint à critiquer l'épuisement des terres comme la conséquence de leur exploitation irrationnelle par l'agriculture capitaliste, qu'il théorisa comme une « rupture métabolique ». Au lieu de supposer, toutefois, que ce moment “écologique” tardivement élaboré par Marx s'intégrerait sans heurt dans son système théorique, voire confirmerait la teneur intrinsèquement écologique de ses premières intuitions philosophiques, il s'agira pour nous de le comprendre comme un véritable élément de nouveauté : une brèche dans laquelle s'engouffrer pour dépasser une conception monolithique de son œuvre et se donner les moyens de se la réapproprier dans une perspective pratique et critique.

Qu'entend-t-on par « écologie » ?

L'écomarxisme a trouvé sa forme canonique dans une monographie de John Bellamy Foster intitulée *Marx's Ecology* (2001)⁷, tandis qu'un recueil d'articles du même auteur fut

⁶ Que l'on pense par exemple à la transformation dans la conception de l'action révolutionnaire suscitée par l'expérience de la Commune de Paris : « Étant donné [...] les expériences concrètes, d'abord de la révolution de février et, bien plus encore, de la Commune de Paris qui, pendant deux mois, mit pour la première fois aux mains du prolétariat le pouvoir politique, ce programme [du *Manifeste du parti communiste* de 1848] est aujourd'hui périmé sur certains points. La Commune, notamment, a démontré que “la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine d'État et de la faire fonctionner pour son propre compte”. », K. MARX et E. FRIEDRICH, « Préface à l'édition allemande de 1872 », dans *Manifeste du parti communiste*, Paris, Editions sociales, 1976, p. 74-76 ; cf. également K. MARX, *La Guerre civile en France*, Paris, L'Herne, 2016, p. 53.

⁷ J. B. FOSTER, *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2000.

publié en français sous le titre *Marx écologiste* (2011)⁸. Cette réhabilitation de Marx, visant à déceler une approche écologique interne à son texte, fut approfondie par Kohei Saito dans sa thèse *Natur gegen Kapital* (2016)⁹ traduite en anglais sous le titre *Marx's Ecosocialism* (2017)¹⁰. Présenter ainsi Marx en précurseur des mouvements de l'écologie politique et de l'écosocialisme, qui n'émergeront qu'à partir des années 1960, ne répond pas que d'une stratégie éditoriale de dépoussiérage. Ce geste emphatique repose sur la « reconstruction systématique de l'écologie de Marx »¹¹, ou « de la pensée écologique de Marx »¹². Avant d'envisager plus en détail la pertinence et la faisabilité de ce projet, encore faut-il préciser ce que l'on entend par « écologie ».

Si l'on s'en tient au mot, il est incontestablement anachronique d'employer le terme d'écologie pour désigner l'objet d'étude de Marx. Ce néologisme, que l'on ne trouve jamais sous sa plume, fut forgé par le biologiste Ernst Haeckel. Dans son *Anatomie générale des organismes* (1866), il définit l'« écologie » (*Oecologie*) comme la « science des relations des organismes avec le monde environnant, auquel nous pouvons rattacher toutes les conditions d'existence au sens large », ces dernières étant « de nature organique ou inorganique »¹³. Certes, il n'est pas impossible que Marx ait eu vent de cette définition établie peu de temps avant la parution du premier tome du *Capital* (1867), mais elle n'est elle-même qu'une étape préalable dans la lente constitution d'un nouveau champ scientifique. Tandis que l'écologie est officiellement promue au rang de discipline biologique par des fédérations anglo-saxonnes de naturalistes en 1893, pour se structurer autour d'organes de publication communs, c'est le concept d'« écosystème » forgé en 1935 par le botaniste Arthur Tansley qui parachève l'unification de cette science en lui conférant son objet spécifique : « la totalité du système (dans le sens où l'on parle de systèmes en physique) incluant non seulement le complexe des organismes mais aussi tout le complexe des facteurs physiques formant ce que nous appelons

⁸ J. B. FOSTER, *Marx écologiste*, A. Blanchard, J. Gross et C. Nordmann (trad.), Paris, Amsterdam, 2011.

⁹ K. SAITO, *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus*, Frankfurt/New York, Campus, 2016.

¹⁰ K. SAITO, *Marx's Ecosocialism. Capital, Nature and the Unfinished Critique of Political Economy*, K. Saito (trad.), New York, Monthly Review Press, 2017.

¹¹ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 15.

¹² J. B. FOSTER, *Marx's Ecology*, *op. cit.*, p. 10.

¹³ E. HAECKEL, *Allgemeine Anatomie der Organismen. Bd. 2*, Berlin, Georg Reimer, 1866, p. 286.

le milieu du biome, les facteurs de l'habitat au sens large »¹⁴. Parallèlement, l'élaboration du concept de « biosphère » par Vladimir Vernadsky en 1926 permet d'envisager l'intégration des interactions entre les êtres vivants et leur milieu à l'échelle du globe terrestre¹⁵. En appréhendant la composition chimique des sols et de l'atmosphère comme le résultat des flux « biogéochimiques »¹⁶ métabolisés par la matière vivante, son étude fondatrice ouvre la voie à la constitution du nouveau paradigme de l'écologie globale. Celui-ci se constituera à partir des années 1980 autour des sciences du système terrestre (*Earth-system*)¹⁷, qui ont récemment permis d'objectiver les multiples facettes de la crise écologique comme le dépassement de bornes planétaires¹⁸. Ce bref panorama est excessivement simplificateur, mais il permet de rappeler une évidence : Marx n'avait pas connaissance des recherches en sciences écologiques sur lesquelles s'appuyèrent le premier mouvement de l'écologie politique, et qui sont aujourd'hui relayées par les luttes sur le climat.

Une caractérisation "écologique" de la pensée de Marx ne peut donc emporter la conviction qu'à la condition de montrer que certains concepts fondamentaux, ou du moins certaines structures théoriques constitutives du futur paradigme écologique, étaient déjà en germe durant le premier XIX^e siècle. Il faudrait s'assurer, en outre, que Marx s'est non seulement penché sur ces idées nouvelles, mais qu'elles ont également pénétré au cœur de son système au point d'en constituer l'une des orientations directrices. La nouvelle approche systémique des relations entre les vivants et leur environnement, que Haeckel baptise écologie, résulte en réalité de la synthèse de deux modèles scientifiques dont Marx était tout à fait familier : la théorie darwinienne de l'évolution, étudiant la coadaptation des espèces vivantes d'un même milieu par le processus de sélection naturelle, et la chimie organique analysant les transformations matérielles et énergétiques entre les êtres vivants et leur milieu abiotique¹⁹. D'une part, affirme Haeckel, « la théorie [darwinienne] de la descendance nous explique

¹⁴ A. TANSLEY, « The use and abuse of vegetational concepts and terms », *Ecology*, vol. 16, n° 3, 1935, p. 299. Cf. J.-P. DELEAGE, *Une Histoire de l'écologie*, Paris, La Découverte, 2014, p. 79-80 et p. 119-122.

¹⁵ V. I. VERNADSKY, *The Biosphere*, D. B. Langmuir (trad.), New York, Copernicus, 1998. Cf. J.-P. DELEAGE, *Une Histoire de l'écologie*, op. cit., p. 202 et sq.

¹⁶ V. I. VERNADSKY, *The Biosphere*, op. cit., p. 111.

¹⁷ I. ANGUS, *Face à l'anthropocène. Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre*, N. Calvé (trad.), Montréal, Éditions écosociété, 2018

¹⁸ J. ROCKSTRÖM *et al.*, « A safe operating space for humanity », *Nature*, vol. 461, n° 24, 2009, p. 472-475.

¹⁹ Sur cette double filiation, voir J.-P. DELEAGE, *Une Histoire de l'écologie*, op. cit., p. 53-56.

mécaniquement les rapports de cohabitation [*die Haushaltsverhältnisse*] des organismes comme conséquence nécessaire de causes efficientes, et constitue ainsi la fondation moniste de l'écologie »²⁰. D'autre part, précise-t-il, le concept de « métabolisme » (*Stoffwechsel*) de la chimie organique permet d'analyser le « cycle de la vie » au cours duquel les plantes transforment des nutriments minéraux en matières organiques par l'incorporation d'énergie solaire, tandis que les animaux dissolvent par leur alimentation ces matières organiques en restituant au sol les nutriments nécessaires à la croissance des plantes²¹. C'est par la synthèse de ces deux nouveaux points de vue sur l'étude scientifique de la vie organique que Haeckel parvient à appréhender le rapport d'interdépendance entre les êtres vivants et leur milieu. La nature terrestre cesse d'être considérée comme un décor préétabli dans lequel s'insèreraient les individus pour être pensée comme *oikos*, c'est-à-dire comme habitat co-constitué par l'ensemble des vivants²². L'individu vivant est produit par le monde qu'il habite en même temps qu'il participe à la production de ce monde – le phénomène de la photosynthèse offrant un des meilleurs exemples de ce processus. John Bellamy Foster a raison de souligner que le cœur définitionnel du concept d'écologie consiste en cette codétermination, qu'il nomme alternativement « interaction », « interrelation » ou « interdépendance »²³ et qu'il propose de considérer comme un rapport « dialectique » entre des termes (individu/monde) n'existant pas indépendamment de leur relation mais étant bien plutôt constitués réciproquement à travers elle²⁴.

Certes, Marx n'opère nulle part cette synthèse entre le darwinisme et la chimie organique permettant de révolutionner la conception du monde vivant. Ce serait là d'ailleurs chose étonnante, puisque son objet d'étude n'est ni la vie organique, ni la relation entre les êtres vivants pensées dans toute leur généralité mais bien les formes socio-historiques de la vie humaine, et plus spécialement la dimension contradictoire de sa forme capitaliste. Cependant, les recherches écomarxistes ont pu souligner que Marx s'appuie précisément sur

²⁰ E. HAECKEL, *Allgemeine Anatomie der Organismen. Bd. 2, op. cit.*, p. 287.

²¹ Voir E. HAECKEL, *Allgemeine Anatomie der Organismen. Bd. 1*, Berlin, Georg Reimer, 1866, p. 230-231.

²² A. DEBOURDEAU, « Aux origines de la pensée écologique. Ernst Haeckel, du naturalisme à la philosophie de l'*Oikos* », *Revue française d'histoire des idées politiques*, vol. 44, n° 2, 2016, p. 33-62.

²³ J. B. FOSTER, *Marx's Ecology, op. cit.*, p. 10-11 et p. 13.

²⁴ *Ibid.*, p. 16. Ce sens du concept de « dialectique » provient de Hegel. Mais pour anticiper une démonstration à venir au cours de ce travail (voir notre ch. 4, p. 257 *et sq.*), notons que l'usage hégélien du concept de dialectique n'a rien d'écologique.

ce concept de « métabolisme » (*Stoffwechsel*) emprunté à la chimie organique pour penser l'activité humaine de production comme une médiation technique de la relation vivante de l'être humain à son environnement naturel²⁵. Cette définition permet non seulement à Marx de rappeler l'inscription de la vie sociale dans le monde naturel mais aussi d'indiquer un certain rapport d'interdépendance entre ces deux pôles de la relation. C'est en effet sur la base de cette conceptualité qu'il en vient à théoriser l'épuisement de la fertilité des sols comme la conséquence d'une « perturbation »²⁶ ou d'une « rupture » (*Riß*)²⁷ du métabolisme entre la société et ses conditions naturelles d'existence, causée par la forme capitaliste de l'agriculture. Dans ce modèle analytique, c'est non seulement le milieu naturel qui est transformé par l'activité humaine mais aussi la transformation destructrice de ce milieu qui agit en retour sur cette activité, et ce de manière négative en entravant la reproduction sociale. S'il y a lieu de parler d'une "écologie" de Marx, ce n'est donc pas comme l'étude générale des relations des êtres vivants et de leur milieu mais avant tout comme l'étude particulière des relations entre le vivant *humain* et son milieu naturel, médiatisées par des formes *sociales* potentiellement destructrices de cette relation.

C'est donc en s'inspirant de certains concepts fondamentaux d'une écologie scientifique embryonnaire que Marx parvient à critiquer le mode de production capitaliste du point de vue de l'interdépendance entre la société et son milieu naturel. Reste à savoir, toutefois, si cette critique de l'épuisement des sols comme rupture métabolique suffit à caractériser toute la pensée de Marx comme écologique.

Une brève histoire de la rencontre entre marxisme et écologie

La mise au jour d'un élément écologique au sein de la pensée de Marx n'est pas le seul fait de l'écomarxisme contemporain, qui s'est structuré à la fin des années 1990 autour des publications de John Bellamy Foster et de Paul Burkett dans la *Monthly Review* pour défendre une théorie marxienne de la crise écologique comme « rupture métabolique » (*metabolic rift*)

²⁵ « Le travail est d'abord un processus qui se déroule entre l'homme et la nature, un processus dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. », K. MARX, *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre I (1890)*, J.-P. Lefebvre (trad.), Paris, Éditions sociales, 2016, p. 175.

²⁶ *Ibid.*, p. 485.

²⁷ K. MARX, *Das Kapital (Ökonomisches Manuskript 1863-1867). Drittes Buch. MEGA II/4. Teil 2*, Berlin, Dietz, 1992, p. 753.

avant de se constituer en véritable école²⁸. Ce courant fait suite à une longue histoire de rencontres plus ou moins heureuses entre marxisme et écologie au cours du XX^e siècle, qui donnèrent lieu à plusieurs tentatives de retrouver dans l'œuvre de Marx des éléments d'une pensée potentiellement écologique.

Contre un productivisme dominant la tradition marxiste et les stratégies politiques défendues par les partis communistes des années 1970, ces premières relectures visaient à décloisonner les luttes et engager un nouveau dialogue avec le premier mouvement de l'écologie politique. Il s'agissait d'éclairer certains aspects délaissés de la pensée de Marx à la lumière de nouvelles préoccupations, afin de prendre position au sein d'un champ militant et de l'ouvrir sur de nouvelles perspectives. Comme cela fut déjà souligné avant nous, le premier marxisme soviétique était loin d'ignorer les sciences écologiques naissantes²⁹. Dans le traité classique de Bukharin sur *La Théorie du matérialisme historique* (1921), on trouve une première tentative d'intégrer des concepts de l'écologie populationnelle – notamment l'idée d'un échange énergétique entre un ensemble d'êtres vivants et leur milieu – à la conception des rapports socio-historiques à la nature³⁰. L'oubli dans lequel sombra cette première alliance entre marxisme et écologie ne peut être imputé à la seule répression stalinienne, qui effaça l'héritage écologique de la révolution russe pour défendre la marche forcée vers la production industrielle³¹. Il est également dû au fort constructivisme que le marxisme occidental opposa au positivisme et au déterminisme du marxisme soviétique, en s'empêchant en même temps de penser un conditionnement des sociétés par leur environnement naturel³². Ce n'est qu'à partir des années 1970, alors que le nouveau mouvement de l'écologie politique contribue à la

²⁸ Autour de Foster et Burkett se rallient un ensemble de sociologues de l'environnement (Brett Clark, Rebecca Clausen, Frederick H. Buttel) ainsi que le pédologue et botaniste Fred Magdoff. Dans un article polémique, Jason W. Moore désignera ce courant comme l'École de l'Oregon, du nom de l'université où enseigne Foster. Voir J. W. MOORE, « Transcending the metabolic rift. A theory of crises in the capitalist world-ecology », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 38, n° 1, 2011, p. 2.

²⁹ J. B. FOSTER, *Marx's Ecology*, op. cit., pp. 236-244.

³⁰ Voir N. I. BUKHARIN, *La Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, France, Anthropos, 1967, pp. 73-78.

³¹ K. CHATTOPADHYAY, « The Rise and Fall of Environmentalism in the Early Soviet Union », sur *Climate & Capitalism*, 3 novembre 2014 (en ligne : <https://climateandcapitalism.com/2014/11/03/rise-fall-environmentalism-early-soviet-union/> ; consulté le 25 novembre 2021).

³² La limite de cette critique apparaît dans la polémique qui opposa Lukács à Bukharin. Voir T. HAUG, « Du constructivisme au naturalisme ontologique. L'itinéraire intellectuel de Lukács à la lumière des questionnements écologiques contemporains », *Actuel Marx*, vol. 69, 2021, p. 108-113.

constitution d'une « conscience écologique planétaire »³³, que le marxisme rencontre à nouveau l'écologie. Certes, la majorité des marxistes fait encore preuve de la plus grande méfiance à l'égard de l'écologie politique, identifiée à un néomalthusianisme – en témoigne le déni productiviste de toute limite naturelle par lequel les partis communistes répondirent au rapport du Club de Rome de 1972 sur les limites de la croissance³⁴. Certains marxistes hétérodoxes, comme István Mészáros aux États-Unis, ou Guy Debord en France, reconnaissent toutefois très tôt la dimension vitale du problème tout en tâchant de renouveler la critique marxienne du capitalisme en un sens écologique³⁵. Ces approches nouvelles s'inscrivent elles-mêmes dans un plus vaste mouvement de discussion entre militant·e-s communistes et écologistes, impulsé par mai 1968 et les premiers débats des années 1970 autour du nucléaire et de la pollution industrielle à l'amiante³⁶.

C'est de ce contexte qu'émergent les premières tentatives de relecture écologique de l'œuvre de Marx, ayant pour but d'infléchir la position marxiste dominante en un sens écologique. On peut donner deux exemples particulièrement significatifs de ces entreprises exégétiques, menées à partir d'un contexte militant d'abord en Italie puis en Allemagne. Dans la volonté d'ouvrir l'horizon des communistes italiens et de créer de nouvelles alliances, l'Institut Gramsci organise en novembre 1971 un colloque sur le thème « Homme-Nature-Société. Écologie et rapports sociaux » à l'initiative de Giovanni Berlinguer,

³³ Voir S. AUDIER, *L'Âge productiviste*, op. cit., p. 588-589 et A.-C. AMBROISE-RENDU *et al.*, *Une Histoire des luttes pour l'environnement. XVIIIe-XXe : trois siècles de débats et de combats*, Paris, Textuel, 2021, p. 148 et sq.

³⁴ Tandis que le Parti communiste français dénonça la « fable » des limites naturelles pour défendre le plan d'un autre développement (S. AUDIER, *L'Âge productiviste*, op. cit., p. 619-620), la commission chinoise envoyée à la conférence internationale sur l'environnement de Stockholm en 1972 put soutenir que l'idée de rareté des ressources n'est qu'une représentation idéologique de la privation imposée par le capitalisme, tandis que la révolution parvient « à mobiliser la force de travail pour créer des ressources là où il n'en existait pas auparavant » (Cité par D. HARVEY, « Population, Resources and the Ideology of Science (1974) », dans *Spaces of Capital. Towards a Critical Geography*, New York, Routledge, 2001, p. 53).

³⁵ Un an avant la publication officielle du rapport sur les limites de la croissance, en 1971, paraissent ces deux textes de Mészáros et de Debord réorientant la critique marxiste du mode de production capitaliste du point de vue des limites de la biosphère : I. MESZAROS, *The Necessity of Social Control*, New York, Monthly Review Press, 2015 ; G. DEBORD, *La Planète malade*, Paris, Gallimard, 2005.

³⁶ Sur la rencontre des jeunes communistes avec l'écologie au lendemain de mai 1968, voir le très riche entretien mené par E. RODARY, « L'écologie, vision d'avenir à l'épreuve de la realpolitik. Entretien avec Jean-Paul Deléage », *Écologie & politique*, vol. 45, n° 2, 2012, p. 21-32. Sur le contexte plus général, voir également A. VRIGNON, *La Naissance de l'écologie politique en France. Une nébuleuse au cœur des années 68*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 48 et sq.

un spécialiste de la médecine du travail³⁷. Les différentes interventions se donnent pour objectif de relire les œuvres de Marx et Engels afin d'y trouver le point d'appui d'une critique englobante du capitalisme, faisant le lien entre les pathologies du travail et les dégradations environnementales. Dans son discours introductif, Giovanni Berlinguer insiste ainsi sur le fait que Marx avait déjà montré que « le capital universalise l'exploitation, la projette jusqu'aux bases naturelles de la vie, menace l'existence des générations futures »³⁸. Le travail d'interprétation proposé à sa suite permet alors de repérer dans l'ensemble de l'œuvre de Marx les éléments d'une critique potentiellement écologique du mode de production capitaliste, dont il faudrait s'emparer pour l'élargir et l'actualiser à la situation présente. En Allemagne, ce sont les luttes antinucléaires de la fin des années 1970 qui sont à l'origine d'une réappropriation écologique du corpus marxien. Contre la défense persistante du modèle de la croissance industrielle par les communistes majoritaires qui se vouent sans crainte à la puissance de l'atome³⁹, les militant·e·s des groupes maoïstes antiautoritaires (« *K-Gruppen* »)⁴⁰ s'engagent dans le mouvement antinucléaire à partir de 1977. Cette expérience pratique donnera lieu à un travail de réflexion critique sur la tradition intellectuelle marxiste, mené durant les années 1980 dans un groupe de recherche autonome intitulé « *Ökologie und Marxismus* ». Ce collectif, qui voit se croiser ex-maoïstes du mouvement étudiant allemand et activistes écologistes, compte notamment dans ses rangs le professeur en physique atomique Jens Scheer qui fut l'un des principaux portes paroles des premières luttes antinucléaires et qui critiqua vigoureusement la politique nucléaire de l'Union soviétique bien avant la catastrophe de Tchernobyl (1986). Contre l'apologie de la croissance productive et le « fétichisme de la grande industrie » qui traverse « les courants "ennemis de la nature" au sein du mouvement ouvrier de Lassalle jusqu'à la doctrine d'État soviétique », le groupe *Ökologie*

³⁷ Sur le contexte de cet événement, voir S. AUDIER, *L'Âge productiviste*, op. cit., p. 647-650. Giovanni Berlinguer ne partage que le nom avec Enrico Berlinguer, secrétaire général du PCI de l'époque.

³⁸ Cité par S. AUDIER, *ibid.*, p. 648.

³⁹ Cette ligne transparait dans une publication d'un numéro entier du *Marxismus Digest* (1977) sur la question environnementale où sont traduites des contributions des communistes français. On y trouve notamment un texte de Labeyrie défendant une croissance "écologique" des forces productives, ainsi qu'une prise de position très ferme en faveur de l'atome dans la droite ligne du PCF par M. BORMANN, « Der Stand der "Kernenergie-Debatte" », *Marxismus Digest. Theoretische aus marxistischen und antiimperialistischen Zeitschriften*, vol. 30 (Ökologie: ökonomische und politische Aspekte des Umweltschutzes), n° 2, 1977, p. 107.

⁴⁰ Voir M. FLÖRSHEIMER et M. STEFFEN, « K-Gruppen », dans W. F. Haug *et al.* (éd.), *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus 7/1*, Berlin, Argument, 2008, p. 622-628.

und Marxismus tâche de défendre la « pertinence » écologique de l'œuvre de Marx à partir d'une lecture minutieuse de ses textes, attentive à son analyse systématique de la dépendance de l'industrie aux matières premières d'origine naturelle et à sa critique de l'industrialisation de l'agriculture⁴¹. Bien avant l'intégration de l'écomarxisme américain dans le champ universitaire, ces premières recherches menées dans un contexte politique et dans une visée stratégique parvinrent ainsi à recenser l'ensemble des passages où Marx analyse l'épuisement des sols, tout en reconstruisant le lien avec sa conception métabolique du travail.

La double critique du productivisme et du prométhéisme de Marx

Aux premières tentatives visant à retracer des éléments écologiques au sein de la pensée de Marx, afin de s'opposer de l'intérieur du marxisme à une ligne productiviste orientant le socialisme réel et les politiques des partis communistes, l'écologie politique dominante opposa une stratégie de lecture symétriquement inverse : montrer que le productivisme soviétique n'a rien d'une dérive malheureuse, mais qu'il trouve son fondement théorique dans l'œuvre de Marx. La constitution de l'écomarxisme à partir des années 1990 peut se comprendre comme une tentative de défendre la pertinence de la référence à Marx contre ces critiques qui se déployèrent à l'intérieur du champ universitaire.

C'est dans le domaine de l'éthique environnementale anglo-saxonne que paraissent les premières interventions universitaires s'appuyant sur la référence à Marx pour rappeler le caractère indissociable de la question sociale et de la question écologique, contre la tendance de l'« écologie profonde » (*deep ecology*) à isoler l'impératif d'une protection de l'environnement des enjeux socio-économiques⁴². Ce premier travail, qui consiste à recenser un ensemble de passages potentiellement écologiques chez Marx et Engels⁴³, tout en retraçant l'origine de cette sensibilité environnementale dans le naturalisme du jeune Marx⁴⁴, se heurte

⁴¹ Voir W. HEULER, « Zum Verhältnis Mensch/Natur im Marxismus (Entwurf). Matériaux de recherche du groupe "Ökologie und Marxismus" », Archive tapuscrite, 1980. Document confié à l'auteur par Michael Flörshheimer, ex-membre du groupe « Ökologie und Marxismus ». Nous lui devons également la reconstruction historique de ces reconfigurations politiques autour des luttes contre le nucléaire.

⁴² Sur cette critique, voir notamment M. BOOKCHIN, « Social ecology versus deep ecology: a challenge for the ecology movement », *Green Perspectives: Newsletter of the Green Program Project*, vol. 4-5, 1987.

⁴³ Voir H. PARSONS (éd.), *Marx and Engels on Ecology*, Westport, Greenwood, 1977.

⁴⁴ Voir notamment K. D. SHIFFERD, « Karl Marx and the Environment. The Journal of Environmental Education », *The Journal of Environmental Education*, vol. 3, n° 4, 1972, p. 39-42.

rapidement à un ensemble de critiques. Nourrie par une méfiance légitime à l'égard du socialisme réel et d'une certaine tendance du communisme majoritaire à défendre l'extension industrialiste de la production, l'écologie environnementaliste multiplie les actes d'accusation contre Marx lui-même, érigé aux côtés de Engels en promoteur d'un progrès industriel par une croissance des forces productives aveugle aux interdépendances écologiques. On peut résumer ces critiques par deux catégories récurrentes employées pour souligner les écueils qui priveraient l'œuvre de Marx de toute pertinence écologique : le « productivisme » et le « prométhéisme ».

À l'origine, le terme de « productivisme » est tout sauf péjoratif. Forgé à la fin du XIX^e siècle, il est employé par le patronat philanthrope pour désigner une stratégie politique visant à contrecarrer l'influence croissante des mouvements socialistes européens. Le « productivisme social », tel que le nomme l'entrepreneur belge Ernest Solvay, anticipe le fordisme en promouvant la maximisation de la croissance productive afin d'encourager le progrès matériel des classes laborieuses et calmer leurs ardeurs révolutionnaires sans abandonner le libéralisme, en suivant le principe : « avant tout et toujours la production »⁴⁵. Ce n'est que dans les années 1960 que l'usage du terme sera renversé dans le sens d'une critique de la « société industrielle », comprise comme le dénominateur commun des blocs de l'Ouest de l'Est. Dans son article « Du socialisme au productivisme » (1968), le sociologue libéral Pierre Kende définit ainsi le productivisme comme un but idéologique – et non une structure objective – consistant « à orienter l'action communautaire vers l'accroissement le plus rapide possible des potentialités productives », dans une course à la croissance visant l'extension de « la consommation » et de « la puissance »⁴⁶. Par-là, il s'agit principalement de dénoncer la bureaucratie soviétique dans ses tendances autoritaires, en faisant d'elle le parachèvement d'une dynamique déjà à l'œuvre dans le capitalisme industriel. En reprenant ce terme, l'écologie politique naissante vise à dénoncer la défense de la croissance matérielle et économique que les courants socialistes et communistes partageraient avec l'idéologie libérale, en restant aveugles aux limites des écosystèmes – à la fois les limites des ressources, et les limites des capacités d'absorption des déchets par les puits écologiques. Dans ce contexte polémique, Marx ne se voit pas simplement reprocher un « productivisme » pour avoir oublié

⁴⁵ Voir S. AUDIER, *L'Âge productiviste*, *op. cit.*, p. 58-62.

⁴⁶ Cité par S. AUDIER, *ibid.*, p. 74.

les limites naturelles en promouvant un progrès potentiellement indéfini de la croissance matérielle. L'usage de ce terme permet aussi de souligner le primat accordé à la croissance des forces productives dans le progrès vers la liberté humaine, permettant de justifier une certaine nécessité historique du capitalisme, et de défendre une continuité technologique avec le communisme se basant sur la technologie déjà développée pour la mettre au service de l'être humain et non du profit⁴⁷.

Tandis que la critique du productivisme s'attaque à la conception historique du progrès par une croissance potentiellement illimitée, la critique du prométhéisme se tourne plus spécifiquement vers les fondements ontologiques de cette représentation, en interrogeant notamment le concept de nature qu'elle présuppose. Dans une critique générale du matérialisme historique parue en 1981, Anthony Giddens dénonce « l'attitude prométhéenne » de Marx comme une certaine conception unilatérale de la nature identifiée au « medium à travers lequel se déploie l'histoire humaine »⁴⁸. La référence à la figure mythique de Prométhée qui, pour sauver l'être humain de son dénuement, va dérober aux dieux la maîtrise technique du feu afin d'en livrer le secret aux mortels, est employée ici sans plus de précision. En citant les *Manuscripts de 1844* pour illustrer son propos, Giddens trahit sa source d'inspiration : l'essai très influent de Charles Taylor sur *Hegel et la société moderne* (1979)⁴⁹. En retraçant l'influence de l'hégélianisme sur la conception de la modernité industrielle, Taylor se propose d'y interpréter à nouveaux frais la filiation entre Hegel et Marx, non plus du point de vue de la méthode dialectique mais du point de vue de l'ontologie fondamentale, et notamment de la conception de la nature. Tout comme Hegel, Marx penserait la nature comme champ d'expression de la subjectivité. Là où Hegel avait toutefois conscience de l'insuffisance de la domination instrumentale de la nature pour défendre une forme de plus haute identité spirituelle entre l'esprit et le monde, le jeune Marx des *Manuscripts de 1844* placerait la liberté dans l'appropriation matérielle de la nature. Son « aspiration prométhéenne »⁵⁰, nous dit Taylor, consiste alors à penser l'accomplissement de la liberté humaine comme une pleine humanisation de la nature, une recreation technique qui la mettrait entièrement à disposition

⁴⁷ Sur cette critique, voir par exemple K. LEE, *Social Philosophy and Ecological Scarcity*, London, Routledge, 1989, p. 253-255.

⁴⁸ A. GIDDENS, *A Contemporary Critique of Historical Materialism. Vol. 1 : Power, Property and the State*, Berkeley, 1981, p. 60.

⁴⁹ C. TAYLOR, *Hegel and Modern Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 141.

des fins instrumentales de l'être humain. Val Routley, une activiste environnementaliste australienne, s'inspire de cette analyse philosophico-historique de Taylor dans une réponse aux différentes réhabilitations écologiques de Marx dirigée notamment contre la tentative de Donald Lee de fonder cette approche dans une relecture des *Manuscrits de 1844*⁵¹. En réduisant la nature à un simple champ de réalisation de la liberté humaine, d'un point de vue strictement instrumental et anthropocentré, le prométhéisme de Marx empêcherait non seulement de penser toute politique de préservation de la nature qui ne serait pas immédiatement utile à l'être humain, mais il servirait en outre de point d'appui à une conception de la liberté comme accomplissement de la domination de la nature en justifiant ainsi la nécessité du développement des forces productives dans le devenir historique. Si l'accusation de productivisme fut parfois formulée en vue de disqualifier le marxisme pour le priver de tout droit d'entrée dans l'écologie politique, en soulignant sa complicité avec les égarements du socialisme réel⁵², la critique du prométhéisme de Marx se veut toutefois plus nuancée. Val Routley reconnaît elle-même que la critique marxienne du mode de production capitaliste s'avère être un outil efficace pour comprendre les ressorts du productivisme capitaliste, bien que l'ontologie prométhéenne ne suffise pas, à elle seule, à élaborer un projet de société axé sur un autre rapport au monde vivant⁵³. Face à cet ensemble de critiques issues de l'écologie politique, deux stratégies se dessinèrent pour relancer les lectures écologiques de Marx au tournant des années 1980 et 1990 : l'autocritique réflexive de l'écosocialisme et la reconstruction philologique de l'écomarxisme.

Autocritique ou autodéfense écologique de Marx ?

L'autocritique réflexive consista à approfondir le dialogue, en se confrontant explicitement aux ambivalences de la pensée de Marx en regard du questionnement écologique contemporain, afin de réfléchir aux conditions de leur résolution. En Allemagne, où la critique du productivisme industriel fut nourrie par l'expérience des luttes antinucléaires, Iring Fetscher dressa en 1985 un tableau contrasté distinguant deux tendances

⁵¹ V. ROUTLEY, « On Karl Marx as an environmental hero », *Environmental Ethics*, vol. 3, n° 3, 1981, p. 237-244 ; D. C. LEE, « On the Marxian view of the relationship between man and nature », *Environmental Ethics*, vol. 2, n° 1, 1980, p. 3-16.

⁵² Dans ce sens, voir M. BARRILON, « Les marxistes, Marx et la question naturelle. Notes sur l'improbable écomarxisme », *Écologie & politique*, vol. 47, n° 2, 2013, p. 115-143.

⁵³ V. ROUTLEY, « On Karl Marx as an environmental hero », *op. cit.*, p. 243.

au sein de l'œuvre de Marx : d'une part un « optimisme de la croissance » permettant de justifier le progrès capitaliste des forces productives comme condition de l'émancipation future, et d'autre part une « critique des conséquences écologiques de la production industrielle et agricole sous le capitalisme »⁵⁴. Aux États-Unis, James O'Connor initia en 1988 la tentative d'une synthèse nouvelle entre écologie et marxisme à travers la revue *Capitalism Nature Socialism* (CNS). La mise au jour de certaines insuffisances du corpus marxiste classique visait la relance d'un travail d'élaboration conceptuelle, nourri par les nouvelles luttes écologistes et féministes⁵⁵. Parallèlement, d'importantes contributions virent le jour au sein de la sociologie environnementale, dont l'article décisif de Ted Benton sur le « Marxisme et [les] limites naturelles » (1989), où il souligne les raisons contextuelles et conceptuelles de la minimisation marxienne des limites naturelles en montrant qu'elle s'ancre d'une part dans la polémique contre le malthusianisme, et d'autre part dans une conception trop étroitement instrumentale du rapport à la nature⁵⁶. Loin de rejeter le marxisme, il s'agit pour Benton d'accompagner sa métamorphose écologique, en tâchant de penser à nouveaux frais certains de ses concepts fondamentaux : en l'occurrence le concept de « production » complété par la notion d'« éco-régulation ». Ce travail de réélaboration théorique donnera lieu à toute une série d'études visant à repérer les manques écologiques du cadre conceptuel marxiste pour l'enrichir des apports de l'écologie politique, compilées dans un important volume au titre évocateur : *The Greening of Marxism* (1996)⁵⁷. Dans l'une des contributions, Kate Soper résume bien l'enjeu de cette réflexion critique : « tenter de prétendre que les attaques issues des "verts" manquent totalement leur cible ne rendrait pas service à Marx et au marxisme »⁵⁸. C'est dans la continuité de cette réflexion critique que se constitue une nouvelle perspective

⁵⁴ I. FETSCHER, *Überlebensbedingungen der Menschheit. Ist der Fortschritt noch zu retten?*, Berlin, Dietz, 1991, p. 106 et sq.

⁵⁵ J. O'CONNOR, « Capitalism, Nature, Socialism. A theoretical introduction », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 1, n° 1, 1988, p. 11-38. Il propose lui-même de compléter la théorie marxienne des crises, focalisée sur les crises économiques de la production, par une théorie de la « seconde contradiction du capital » se jouant au niveau des « conditions de production ». Ce cadre conceptuel nouveau vise notamment à situer les luttes féministes et écologistes dans les contradictions du capital.

⁵⁶ T. BENTON, « Marxism and natural limits. An ecological critique and reconstruction », *New Left Review*, vol. 178, n° 1, 1989, p. 51-86 ; pour une traduction partielle en français, voir T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles. Critique et reconstruction écologique », N. Dubois (trad.), *Actuel Marx*, vol. 12, n° 2, 1992, p. 59-95.

⁵⁷ T. BENTON (éd.), *The Greening of Marxism*, New York, Guilford Press, 1996.

⁵⁸ K. SOPER, « Greening Prometheus. Marxism and ecology », dans T. Benton (éd.), *The Greening of Marxism*, New York, Guilford Press, 1996, p. 85.

« écosocialiste », s'inspirant de la première « écologie sociale » de l'anarchiste Murray Bookchin⁵⁹. Comme le résume Michaël Löwy, « il s'agit d'un courant de pensée et d'action écologique qui fait siens les acquis fondamentaux du marxisme, tout en le débarrassant de ses scories productivistes »⁶⁰.

Cette première tentative de dialogue acceptant d'en passer par l'épreuve de l'autocritique pour frayer de nouvelles voies suscite de très vives réactions. Ted Benton s'attire les foudres de Rainer Grundmann et de Paul Burkett dans une longue polémique⁶¹, où ses adversaires s'attachent à défendre l'œuvre canonique contre vents et marées, en reprochant de céder aux sirènes de l'écologie profonde et du malthusianisme. C'est dans ce contexte que John Bellamy Foster entreprend, à la fin des années 1990, le travail de reconstruction philologique que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner brièvement. En retournant aux sources scientifiques de Marx, il s'agit pour Foster de démontrer que son œuvre ne possède pas simplement un potentiel écologique qu'il faudrait actualiser par une interprétation critique, mais qu'elle contient effectivement une écologie développée, qu'il convient plutôt de reconstruire et de défendre contre ses critiques.

Une première étape consiste à établir la systématité d'une critique écologique de l'agriculture capitaliste, au sein du *Capital* et de ses manuscrits. Foster ne se contente pas d'indiquer le lien entre la définition architectonique du travail, comme régulation du métabolisme, et la formulation d'une critique écologique dans les termes d'une rupture du métabolisme entre la nature et la société. Dans un article séminal de 1999⁶², il se propose d'explicitier le sens de cette critique en restituant les matériaux scientifiques sur lesquels elle s'appuie : en l'occurrence, l'analyse agrochimique du cycle des nutriments régulant la fertilité

⁵⁹ Voir notamment M. BOCKHIN, *The Philosophy of Social Ecology. Essays on Dialectical Naturalism*, Montréal, Black Rose Books, 1990.

⁶⁰ M. LÖWY, « Crise écologique, capitalisme et altermondialisme. Un point de vue écosocialiste », *Actuel Marx*, vol. 44, n° 2, 2008, p. 71.

⁶¹ R. GRUNDMANN, « The ecological challenge to Marxism », *New Left Review*, vol. 187, n° 1, 1991, p. 103-120 ; P. BURKETT, « Labour, eco-regulation and value. A response to Benton's ecological critique of Marx », *Historical Materialism*, vol. 3, n° 1, 1998, p. 119-144 ; P. BURKETT, « A critique of neo-malthusian Marxism. Society, nature, and population », *Historical Materialism*, vol. 2, n° 1, 1998, p. 118-142 ; T. BENTON, « Marx, Malthus and the Greens. A reply to Paul Burkett », *Historical Materialism*, vol. 8, n° 1, 2001, p. 309-332 ; P. BURKETT, « Marxism and natural limits. A rejoinder », *Historical Materialism*, vol. 9, n° 1, 2001, p. 333-354.

⁶² J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *Classical Foundations for Environmental Sociology*, vol. 5, n° 2, 1999, p. 366-405.

des sols, issue des travaux du chimiste Justus Liebig. Ce qui apparaissait dans le premier tome du *Capital* comme une simple esquisse d'un problème à approfondir, sur la base de quelques notes éparpillées dans des manuscrits, peut ainsi être érigé en une véritable « théorie de la rupture métabolique (*metabolic rift*) », assise sur une base scientifique. En élevant ainsi au rang de « théorie » développée ce qui n'était dans le *Capital* qu'une analyse encore parcellaire, Foster efface toutefois les ambivalences et les difficultés du texte, afin de faire du texte de Marx une référence canonique de la sociologie environnementale⁶³.

Après avoir reconstitué cette critique écologique dans *Le Capital*, Foster entreprend alors une reconstruction de toute l'œuvre de Marx pour démontrer la cohérence entière de cette critique avec une théorie sociale naturaliste qui aurait d'emblée été animée par un unique élan écologique. Afin de contrer l'accusation de prométhéisme, il s'efforce tant bien que mal de défendre le caractère écologique de la conception marxienne de la nature dès les premiers écrits de jeunesse, en remontant jusqu'à sa thèse sur l'atomisme antique de 1841⁶⁴ pour y déceler les linéaments d'une ontologie de l'interdépendance. En affirmant que la conception écologique des rapports entre les vivants et leur milieu, et donc entre la société et la nature, est déjà contenue *in ovo* dans le matérialisme d'Épicure et de Lucrèce étudié par Marx⁶⁵, Foster tend finalement à réduire l'idée d'écologie à un sens tout à fait trivial qui ne doit rien aux sciences agrochimiques. Il ne fait d'ailleurs aucune mention du fait que le premier Marx avait en réalité rédigé sa thèse sur l'atomisme antique en conservant un fort prisme idéaliste, bien avant d'avoir pris parti pour le naturalisme feuerbachien⁶⁶. Toute l'œuvre de Marx se voit ici réinterprétée à la lumière de la future découverte de la rupture métabolique, comme si elle devait naturellement, voire nécessairement y mener. Foster publie par la suite une salve d'articles qui compléteront cette analyse en démontrant l'anticipation de la théorie de la

⁶³ Nous rejoignons ici l'analyse critique de ce projet par J. LAMY, « Les palimpsestes de Marx. L'émergence de la sociologie marxiste de l'environnement aux États-Unis », *Écologie & politique*, vol. 53, n° 2, 2016, p. 149-164.

⁶⁴ K. MARX, *Differenz der demokratischen und epikureischen Naturphilosophie (1841)*. MEGA I/1, Berlin, Dietz, 1975.

⁶⁵ J. B. FOSTER, *Marx's Ecology, op. cit.*, p. 37-39.

⁶⁶ À la suite de Hegel, le premier Marx interprète l'hypothèse de l'atome comme le fruit d'une projection de la conscience de soi dans le monde matériel : « Épicure fait de la forme de la conscience, dans l'immédiateté de son être-pour-soi, la forme de la nature », K. MARX, *Hefte zur epikureischen, stoischen und skeptischen Philosophie. Schriften bis 1844/I*. MEW 40, Berlin, Dietz, 1968, p. 253. On est donc encore loin d'une théorie matérialiste d'un primat de la nature sur la conscience, qui ne sera développée qu'à partir des *Manuscrits de 1844*, sans parler de l'idée d'une interdépendance écologique.

rupture métabolique dans les *Grundrisse*⁶⁷ – premier grand manuscrit de la critique de l'économie politique de 1857-58 – et qui réfuteront une à une toutes les critiques des limites et des impensés écologiques de Marx émanant de la réflexion écosocialiste. Résumant cette longue lutte intestine dans l'introduction d'un ouvrage compilant certains de ces articles rédigés à quatre mains avec Paul Burkett, Foster peut se féliciter d'avoir surmonté le « premier stade de l'écosocialisme » sombrant dans un « tournant dramatique » vers la fin des années 1980, alors qu'il fut contaminé par un « écologisme » malthusien et moralisateur⁶⁸. Dans cette rhétorique vindicative, toute tentative d'autocritique du marxisme menée par le premier écosocialisme apparaît comme un nouveau symptôme morbide d'une maladie infantile. « L'écosocialisme de second-stade », au contraire, se présentera comme un retour fidèle au texte de Marx, seul capable de révéler son « extraordinaire puissance »⁶⁹ dans le domaine écologique. Cette défense apologétique du texte canonique, doublée d'un travail d'inquisition théorique, empêche à la fois de comprendre l'histoire de la réception de Marx et tend à bloquer le dialogue avec l'écologie politique. Andreas Malm a raison d'affirmer que « le prométhéisme d'une grande partie du marxisme classique devient un grand mystère si l'on tâche de restituer une cohérence totale dans l'environnementalisme de Marx et Engels »⁷⁰.

Cette lecture monolithique de Marx empêche en outre de prendre la mesure de l'innovation théorique que représente la critique de l'épuisement des sols et efface la spécificité de l'idée d'une rupture métabolique. Bien qu'il s'inspire de Foster, Kohei Saito emploie une stratégie plus nuancée pour réhabiliter la figure d'un Marx écologiste, voire écosocialiste. Sur la base de son propre travail d'édition des carnets de notes que Marx consacra aux sciences

⁶⁷ J. B. FOSTER, « Marx's Grundrisse and the ecological contradiction of capital », dans M. Musto (éd.), *Karl Marx's Grundrisse. Foundations of the Critique of Political Economy 150 Years Later*, Abingdon, Routledge, 2008, p. 93-106.

⁶⁸ J. B. FOSTER et P. BURKETT, *Marx and the Earth. An Anti-Critique*, London, Brill, 2010, p. 3. Dans cette catégorie très vague, Foster et Burkett rangent toute une série d'auteurs aux approches les plus diverses, qui n'ont souvent rien d'autre en commun que d'avoir osé critiquer Marx pour certaines limites écologiques de son cadre d'analyse. On y trouve en vrac « Daniel Bensaïd, Ted Benton, John Clark, Jean-Paul Deléage, Robyn Eckersley, André Gorz, Enrique Leff, Alain Lipietz, le premier Michael Löwy, Joan Martinez-Alier, Carolyn Merchant, le dernier Jason W. Moore, James O'Connor, Alan Rudy, Saral Sarkar, the early Ariel Salleh, Kate Soper, Victor Toledo, et Daniel Tanuro ».

⁶⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁷⁰ A. MALM, « For a fallible and lovable Marx. Some thoughts on the latest book by Foster and Burkett », *Critical Historical Studies*, 2017, p. 267-276

naturelles (agronomie, agrochimie, botanique) lors de la rédaction du *Capital*⁷¹, Saito rappelle que la critique de l'épuisement des sols et l'idée connexe de rupture métabolique proviennent d'une lecture relativement tardive des derniers travaux de Liebig⁷². En définissant le prométhéisme comme une « croyance inébranlable dans le progrès, d'après laquelle l'être humain est en mesure de manipuler le monde de manière toujours plus libre et efficace au moyen du progrès technologique », Saito reconnaît que l'approche de « Marx n'était pas dès le départ "écologique" mais plutôt "prométhéenne" »⁷³. Il s'agirait toutefois d'un présupposé marginal, surdéterminé par la critique de Malthus, que Marx abandonnerait en approfondissant l'étude des sciences de la nature et en découvrant les limites écologiques réelles de la régénération des sols. Au moment même où il reconnaît cet élément de discontinuité qui, notons-le ici, avait déjà été indiqué par Foster avant qu'il n'entre en croisade⁷⁴, Saito en minimise la portée. D'une part, il suppose que la critique de l'aliénation de la nature des *Manuscripts de 1844* fournirait « la base »⁷⁵ ontologique de la future critique empirique de la rupture métabolique, en défendant ainsi une « continuité de la théorie »⁷⁶ plus profonde. Et d'autre part, il affirme que l'usage du concept de « métabolisme » dans les *Grundrisse* serait doublé d'une critique potentiellement écologique de la crise entre l'accumulation du capital et des limites naturelles, annonçant la future critique de la rupture métabolique⁷⁷. Au risque de se contredire⁷⁸, il reprend donc le cadre interprétatif général de Foster, en réduisant le présupposé prométhéen à une simple scorie superficielle qu'il serait aisé de gratter sous la loupe de la philologie.

Le prométhéisme ne se réduit pourtant pas à la simple minimisation des limites naturelles, qui viendrait se surajouter à une ontologie naturaliste et potentiellement

⁷¹ K. MARX, *Exzerpte und Notizen. Februar 1864 bis Dezember 1872. MEGA IV/18*, Berlin/Boston, De Gruyter/Akademie Forschung, 2019

⁷² K. SAITO, « The emergence of Marx's critique of modern agriculture. Ecological insights from his excerpt notebooks », *Monthly Review*, vol. 66, n° 5, 2014 (en ligne : <https://monthlyreview.org/2014/10/01/the-emergence-of-marxs-critique-of-modern-agriculture/> ; consulté le 5 janvier 2020).

⁷³ K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 14.

⁷⁴ J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 376.

⁷⁵ K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 26.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 47 et sq.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 102-109.

⁷⁸ En effet, Saito affirme simultanément que Marx n'abandonne le présupposé prométhéen qu'à la seconde lecture de Liebig en 1865-66, mais qu'il critique déjà le capital du point de vue des limites naturelles dans les manuscrits des *Grundrisse* en 1857-58.

écologique. Comme on l'a vu, cette catégorie critique était employée pour désigner une certaine conception instrumentale et anthropocentrique de la nature. Elle suggère notamment que le naturalisme du jeune Marx n'est pas synonyme d'un naturalisme *écologique*. En focalisant sa reconstruction génétique de l'œuvre de Marx sur les rapports entre économie politique et sciences naturelles, Saito n'interroge jamais l'héritage philosophique au prisme duquel Marx ne cesse de s'approprier ces matériaux, en l'occurrence la philosophie hégélienne léguée par sa fréquentation des cercles et des écrits jeunes hégéliens. Au lieu de présupposer une continuité théorique de fond dans l'appréhension des rapports à la nature, et une discontinuité de surface dans l'évaluation des limites naturelles, le présent travail s'appuie sur les recherches de Saito pour défendre, avec et contre lui, l'irruption d'une véritable nouveauté écologique au sein de l'œuvre de Marx. Confronté à un nouveau problème par ses lectures en sciences naturelles, Marx perce une brèche dans son propre édifice théorique qu'il ne parviendra pas lui-même à colmater.

Hic Rhodus, hic salta !

De la coupure épistémologique à la rupture écologique dans l'œuvre de Marx

Pour mesurer toute la portée de la découverte, de l'analyse et de la critique de la « rupture métabolique » qui surgit dans l'œuvre de Marx entre 1863 et 1867, nous partons ici de l'hypothèse d'une véritable rupture écologique au sein de son cheminement intellectuel. Cette idée directrice, qui reste évidemment à justifier, accorde une place à la portée écologique de l'œuvre tardive de Marx sans céder à une défense apologétique de son texte. Elle permet en même temps de rendre compte du productivisme et du prométhéisme qui irrigua le marxisme traditionnel et légitima les projets politiques du socialisme réel. Enfin, elle oblige à prendre un certain recul avec cette stratégie de lecture qui consiste à trouver dans l'œuvre de jeunesse, et notamment dans les *Manuscrits de 1844*, le noyau de radicalité permettant de critiquer les dérives dogmatiques et scientifiques du marxisme.

Rien ne prédisposait le jeune Marx, en effet, à infléchir sa critique du mode de production capitaliste en un sens "écologique". Bien au contraire. L'éclatement des limites naturelles dans la première confrontation avec l'économie politique classique ne relève pas d'une minimisation ou d'un oubli. Elle prend place au sein d'un dispositif critique intransigeant, élaboré avec Engels pour réfuter l'usage idéologique de la notion de limite

naturelle chez Malthus et ses héritiers. Que dire alors du naturalisme du jeune Marx ? En renversant avec tant d'ardeur la réduction hégélienne de la nature à l'esprit, ne promet-il pas une sensibilité nouvelle à la finitude de la condition humaine ? Et que dire, également, de cette critique de l'aliénation du travail qui se fonde sur l'idée d'une aliénation de la nature ? Ne dévoile-t-elle pas la scission capitaliste entre l'être humain et la nature, dont la rupture métabolique ne serait que la traduction empirique ? Toutes ces hypothèses de lecture, aussi séduisantes soient-elles, reposent sur une identification trop hâtive du « naturalisme » et d'une approche écologique. La thèse de l'appartenance à la nature, au cœur du premier naturalisme, ne permet pas à elle seule de théoriser une véritable interdépendance entre les processus sociaux et les processus naturels. Certes, Marx pense dès les *Manuscrits de 1844* la « coappartenance »⁷⁹ de l'être humain et de la nature. Cette idée se traduira très précisément dans les « Thèses sur Feuerbach » (1845) par la conception matricielle de la philosophie de la *praxis*, selon laquelle l'être humain est le produit d'un monde objectif qu'il transforme lui-même par son action matérielle et sociale⁸⁰. Dans ce processus, la nature reste pourtant pensée comme le champ d'expression et le miroir d'une activité d'« autoengendrement »⁸¹ de l'être humain, et non comme l'élément fragile d'une coproduction, doté d'une dynamique propre capable d'impacter la vie sociale à l'encontre de son usage instrumental. Marx ne s'engagera sur la voie d'une telle approche, potentiellement écologique, qu'à travers une lecture approfondie des sciences de la terre (géologie, agrochimie, botanique), en abandonnant progressivement certains présupposés fondamentaux de son premier naturalisme au cours d'une mue difficile.

La dualité des lectures écologiques de Marx, oscillant entre la défense de la teneur intrinsèquement écologique de ses textes et la tentative de les accommoder extérieurement à l'écologie politique, n'est pas simplement le reflet de l'ambivalence de ses analyses des

⁷⁹ K. MARX, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, F. Fischbach (trad.), Paris, Vrin, 2007, p. 155. Marx emploie le terme allemand de *Wesenhaftigkeit*. Nous reviendrons sur sa signification précise.

⁸⁰ Après avoir affirmé dans la première thèse que « l'activité humaine » est elle-même « activité objective », c'est-à-dire une activité qui transforme le monde objectif, Marx précise dans la troisième thèse que cette « modification des circonstances » est en même temps « autotransformation » de l'être humain. Il peut ainsi conclure, contre Feuerbach, que l'essence humaine n'est pas une nature donnée d'avance, mais le produit de « l'ensemble des rapports sociaux », c'est-à-dire de ce monde objectif transformé par l'action collective. Voir K. MARX, « Thèses sur Feuerbach (1845) », G. Badia (trad.), dans *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 2012, p. 1-4.

⁸¹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 160. Nous reviendrons en détail sur ce concept.

rapports sociaux à la nature. Elle témoigne de l'impossibilité de résoudre cette ambivalence sur la base d'une lecture monolithique de l'œuvre, qui ne prête pas attention aux discontinuités, aux ruptures et aux tensions qui la traversent. Il ne s'agit pas ici de renouveler simplement l'hypothèse althussérienne de la « coupure épistémologique »⁸², en l'adaptant à un nouvel objet pour la traduire en « coupure écologique ». D'une part, le tournant écologique de Marx ne coïncide pas avec l'élaboration d'une science de l'histoire dans *L'Idéologie allemande* (1845-1846), qui romprait ses attaches à une conception seulement idéologique de l'histoire encore marquée par un certain héritage hégélien. Au contraire, la perspective écologique met en lumière la persistance d'une philosophie de l'histoire humaniste d'inspiration hégélienne bien au-delà de la supposée coupure. D'autre part, cette transformation n'a rien d'une rupture nette et définitive entre un premier Marx productiviste et un second Marx écologiste. Elle relève plutôt d'une métamorphose progressive et inachevée, que l'on serait plus à même de saisir à partir du modèle épistémologique du « changement de paradigme », que Michael Heinrich avait déjà emprunté à l'historien des sciences Thomas Kuhn⁸³ pour l'appliquer à une lecture immanente de la critique de l'économie politique de Marx⁸⁴.

Plutôt qu'un passage d'un discours préscientifique à la science proprement dite, le modèle du changement de paradigme conceptualise la « révolution scientifique » comme l'élaboration progressive d'un nouveau système théorique, dont l'avantage ne réside pas tant dans son degré de scientificité formelle que dans sa capacité à résoudre des problèmes insolubles dans le système précédent, sur la base d'une refonte théorique de certains de ses axiomes fondamentaux. Cette transposition d'un modèle issu de l'histoire des sciences de la nature dans le champ des sciences humaines, pour en faire un outil herméneutique aiguillant l'interprétation du texte de Marx, a bien évidemment un statut analogique ainsi qu'une fonction heuristique. Son but n'est pas tant de réduire la pensée marxienne au statut d'une

⁸² L. ALTHUSSER, « Sur le jeune Marx (Questions de théorie) », dans *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1969, p. 45-83. Sans y faire directement référence, Althusser emprunte ici à Bachelard le concept de « coupure épistémologique », permettant de penser le saut qualitatif qui se joue dans la transformation d'un savoir préscientifique relevant de l'expérience ordinaire en une science proprement dite, pour l'appliquer à la rupture de Marx avec la philosophie jeune hégélienne et à sa découverte des lois de l'histoire réelle. Cf. U. LINDNER, « Repenser la "coupure épistémologique". Lire Marx avec et contre Althusser », *Actuel Marx*, vol. 49, n° 1, 2011, p. 121-139.

⁸³ T. KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, L. Meyer (trad.), Paris, Flammarion, 1983.

⁸⁴ Voir M. HEINRICH, *Die Wissenschaft vom Wert. Die Marxsche Kritik der politischen Ökonomie zwischen wissenschaftlicher Revolution und klassischer Tradition*, Münster, Westfälisches Dampfboot, 1999, p. 25-26.

science de la nature, au risque d'effacer l'horizon pratique dans lequel elle s'inscrit en tant que théorie critique de la société, que de souligner les problèmes internes qui la traversent et dont la résolution reste en partie inachevée. Ainsi, Heinrich parvient-il à montrer que l'élaboration progressive de la théorie de la valeur dans les versions successives du *Capital* implique une transformation fondamentale des axiomes de l'économie politique classique – notamment la définition du « travail abstrait », non plus comme substance mais comme fonction sociale médiatisée par l'échange monétaire – transformation épistémologique qui implique une rupture avec un humanisme philosophique issu de l'œuvre de jeunesse, mais dont les scories persistent dans l'œuvre de la maturité sous la forme d'un certain nombre d'ambivalences conceptuelles.

L'usage que l'on fera du modèle kuhnien s'inspirera de la démarche de Heinrich, en mettant cependant l'accent sur une autre dimension problématique de la théorie de Marx et sur un autre outil conceptuel emprunté à la notion de « changement de paradigme » permettant de la saisir. Si Heinrich s'intéresse avant tout au débat de Marx avec l'économie politique classique, et à l'abandon de l'héritage ricardien dans la définition de la valeur, pour n'accorder qu'une place secondaire à la critique de l'humanisme philosophique qui constitue l'arrière-plan de cette discussion, la question écologique inverse les priorités. Elle se déploie sur fond d'une discussion économique, consacrée notamment aux concepts de rente foncière et s'affrontant à l'hypothèse malthusienne des rendements décroissants des sols. Mais le changement de paradigme qu'elle implique est avant tout philosophique, si l'on entend par là une théorie plus générale des rapports historiques et sociaux des êtres humains à la nature, au prisme de laquelle Marx s'approprie les matériaux économiques. Là où Heinrich s'intéresse peu à la question du rapport entre théorie et expérience, centrale dans le modèle de Kuhn, cette dimension s'avère ici décisive. La problématique écologique survient dans le texte de Marx comme la confrontation d'un certain paradigme de la production – que nous aurons l'occasion de préciser par la suite – à l'expérience historique de l'épuisement des sols, relayée par la chimie organique de son temps. Bien loin de confirmer les hypothèses fondamentales de l'appareil théorique que Marx avait élaborées au préalable, cette expérience d'une certaine finitude de la nature, comprise comme condition de la reproduction sociale, y oppose son âpre résistance. Et plus encore, c'est en partant d'une tentative de réfuter le concept de limites naturelles que Marx va être amené à lire ces sciences agrochimiques, qui l'amèneront ensuite

à reconnaître l'existence d'une telle limitation. Avec Kuhn, nous tâcherons de penser cet élément empirique comme une « anomalie » qui vient contredire certaines projections d'un premier modèle théorique⁸⁵. Au lieu de chercher à l'étouffer, Marx la considère avec le plus grand sérieux, et ne parvient à l'intégrer à sa critique de l'économie politique qu'à condition de remettre en question certains de ses propres présupposés. En ce sens, on peut dire que la découverte d'une éventuelle crise écologique, générée par l'appropriation destructrice de la nature dans sa valorisation capitaliste, met en crise le premier paradigme de la production d'héritage hégélien qui permettait alors à Marx de penser les rapports sociaux à la nature et leur trajectoire historique. Loin d'éclater au grand jour, cette crise théorique reste en grande partie latente. Puisant sa source dans un grand nombre d'écrits fragmentaires, de notes de lectures, de brouillons et de manuscrits, elle ne sourd qu'en de rares endroits du texte publié. Reste donc à savoir, et ce sera là l'enjeu de notre recherche, si le paradigme marxien de la production est en mesure d'intégrer l'anomalie écologique par une refonte de certaines hypothèses et un approfondissement de certains de ses concepts fondamentaux, où s'il s'agit d'une crise épistémique d'une telle profondeur qu'elle en justifierait l'abandon.

Une métamorphose écologique du paradigme de la production ?

Qualifier le modèle théorique de Marx de « paradigme de la production », c'est s'inscrire dans le sillage d'une série de lectures critiques qui furent élaborées dans un contexte tout différent, mais dont certaines hypothèses méritent d'être renouvelées et déplacées à la lumière d'une nouvelle perspective écologique.

Cette appellation remonte à un débat suscité par Habermas, qui initia un tournant antimarxiste de la théorie critique francfortoise en critiquant chez Marx une réduction de toute activité pratique au modèle instrumental du travail⁸⁶. Le matérialisme historique occulterait la spécificité de l'interaction sociale, de nature communicationnelle et intersubjective, pour la rabattre sur le rapport technique du sujet humain à l'objectivité. C'est dans cette confusion conceptuelle que s'ancrerait le déterminisme historique faisant dériver toutes manifestations de la vie sociale d'une base économique, et assignant au progrès des forces productives le rôle

⁸⁵ Voir T. KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, op. cit., p. 82 et sq.

⁸⁶ J. HABERMAS, *Erkenntnis und Interesse*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2011. Voir I. ELBE, « Habermas' Kritik des Produktionsparadigmas », dans S. Ropic (éd.), *Habermas und der Historische Materialismus*, Freiburg/München, Karl Alber, 2014, p. 123-150.

moteur dans le devenir des sociétés. Cette critique connut un écho important en étant reprise en France par Jean Baudrillard⁸⁷ et Jacques Rancière⁸⁸ avant d'être développée et approfondie aux États-Unis par Seyla Benhabib⁸⁹. C'est pour nuancer et déplacer le reproche habermassien qu'Ágnes Heller se proposa, dans un article de 1981, de distinguer dans le parcours de Marx le « paradigme du travail » du « paradigme de la production »⁹⁰. Le terme de « paradigme » n'est pas employé ici en son sens épistémologique kuhnien, mais dans un sens philosophique général, afin de désigner le statut privilégié accordé à une sphère d'activité particulière pour comprendre la réalité sociale dans sa totalité. Lorsque le jeune Marx, dans les *Manuscripts de 1844*, érige le « travail » comme modèle de l'activité humaine, ce concept ne serait pas employé dans un sens restreint pour désigner l'activité instrumentale, mais compris en un sens général pour désigner la *praxis* humaine dans sa socialité, sa liberté et son universalité. Ce n'est que dans le *Capital* que le travail serait réduit au sens étroitement instrumental de la production, comme rapport technique à la nature ; Marx cesserait toutefois d'en faire un modèle pour toute activité humaine. Le statut paradigmatique de la production tient plutôt au rôle privilégié qui est accordé au développement des forces productives dans le progrès historique, tandis que l'émancipation serait pensée précisément comme libération de l'activité humaine à l'égard d'une production prise en charge par l'automate industriel.

Dans ce premier débat centré sur le rapport entre le travail et les autres activités humaines, la question de la nature ne joue qu'un rôle marginal. Seul Baudrillard oriente la réflexion de Habermas en cette direction : le problème du paradigme de la production ne résiderait pas seulement dans une appréhension étroitement instrumentale des rapports sociaux, mais aussi dans une réduction du monde non humain au corrélat objectif de cette activité instrumentale sous la forme d'une « Nature » séparée. Ce faisant, Baudrillard renoue avec la première critique heideggérienne de la pensée métaphysique moderne pour l'appliquer plus spécifiquement à Marx⁹¹. Pour cette critique, la catégorie de « production »

⁸⁷ J. BAUDRILLARD, *Le Miroir de la production ou : L'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Casterman, 1973.

⁸⁸ J. RANCIERE, *La Philosophie et ses pauvres*, Paris, Fayard, 1983, p. 194 et sq.

⁸⁹ S. BENHABIB, *Critique, Norm, and Utopia. A Study of the Foundations of Critical Theory*, New York, Columbia University Press, 1986. Cette critique constitue le fil rouge de l'ouvrage.

⁹⁰ Á. HELLER, « Paradigm of production – paradigm of work », *Dialectical Anthropology*, vol. 6, n° 1, 1981, p. 71-79.

⁹¹ La critique de Baudrillard s'inspire probablement de K. AXELOS, *Marx, penseur de la technique. De l'aliénation de l'homme à la conquête du monde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1961. Une telle lecture sera

(*das Herstellen*) représenterait l'opérateur central d'une métaphysique de la subjectivité réduisant l'expérience du monde à la mise à disposition de la nature au pouvoir de la Technique⁹². Cette métaphysique productive, puisant ses sources dans le cartésianisme avant d'être absolutisée par l'Idéalisme allemand, trouverait en Marx son meilleur héritier bientôt devenu maître-artisan ; la bourgeoisie triomphante serait son apprenti sorcier, et les marxistes productivistes ses manouvriers. Si cette thèse historico-philosophique nous intéresse, c'est qu'elle fut réintroduite dans l'écologie politique contemporaine par Philippe Descola. Sur la base d'une étude anthropologique comparative, ce dernier montre que les sociétés occidentales modernes se singularisent par l'adhésion à une ontologie naturaliste articulée autour de la catégorie de production : l'identification des êtres autres qu'humains sous la catégorie séparée de « Nature » s'articulerait à un ensemble de pratiques coordonnées par le « schème de la production »⁹³. Attribuant toute l'initiative au sujet humain dans un usage du monde qui réduit les autres êtres à de simples objets ou moyens d'une mise en forme finalisée, l'asymétrie hiérarchique de la relation productive empêcherait de considérer la réciprocité des échanges qui conditionne toute durabilité écologique. Et c'est à nouveau Marx qui offre l'exemple paradigmatique de cette « tendance plus générale de la pensée moderne à privilégier la production comme [...] la voie principale permettant aux humains de transformer la nature, et, ce faisant, de se transformer eux-mêmes »⁹⁴.

Il ne s'agit pas ici de balayer d'un revers de main cette critique qui permet de synthétiser les deux reproches traditionnels de productivisme et de prométhéisme adressés à Marx. En parlant de « productionnisme »⁹⁵, Pierre Charbonnier souligne ainsi que le productivisme techno-scientifique d'une illimitation de la croissance s'ancre dans une certaine

reprise et développée par J. VIOULAC, *L'Époque de la technique. Marx, Heidegger et l'accomplissement de la métaphysique*, Paris, P.U.F., 2015.

⁹² Avant de s'articuler comme critique de la métaphysique de la Technique, l'analyse du comportement productif est développée dans M. HEIDEGGER, *Les Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, J.-F. Courtine (trad.), Paris, Gallimard, 1985.

⁹³ P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 547-555. Voir également B. MORIZOT, *Raviver les braises du vivant. Un front commun*, Marseille, Actes sud, 2020, p. 98-112 (« La métaphysique de la production ») ; P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, Paris, La Découverte, 2020, p. 368-375 (« Sous le naturalisme, la production »).

⁹⁴ P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture, op. cit.*, p. 549.

⁹⁵ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté, op. cit.*, p. 375. Notons ici que dans une critique nuancée de Marx, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, John P. Clarke parlait déjà de « *productionism* » pour désigner le primat accordé à la production dans l'explication du devenir historique : J. P. CLARK, « Marx's inorganic body », *Environmental Ethics*, vol. 11, 1989, p. 243-258.

ontologie où la nature est réduite, via le concept de production, au simple objet d'une appropriation instrumentale. En tenant compte de l'irruption de l'anomalie écologique au sein de la réflexion de Marx, il s'agira d'enquêter ici sur une éventuelle transformation d'un « paradigme de la production » qui est, nous le verrons, est élaboré à partir d'une conceptualité hégélienne.

Dans une vaste étude consacrée à l'influence de la nouvelle thermodynamique sur les représentations de la modernité industrielle, Anson Rabinbach avait déjà émis l'hypothèse d'une profonde transformation de la conception que Marx se fait du travail à partir de ses lectures en sciences naturelles. En s'appropriant le modèle heuristique d'Ágnes Heller dans un nouveau contexte, il défend l'idée qu'à partir des *Grundrisse*, Marx abandonne un premier modèle humaniste et hégélien de travail pour embrasser le « paradigme de la production »⁹⁶. À la différence de Heller qui employait le terme de paradigme en un sens philosophique général, Rabinbach fait directement référence à Thomas Kuhn pour penser cette transformation comme le produit d'une révolution épistémique de la thermodynamique, qui diffuse au courant du XIX^e siècle un nouveau concept énergétique de « travail » appliqué à la fois aux forces naturelles et à l'activité humaine. Selon lui, l'adhésion de Marx à ce nouveau paradigme signerait la consécration de son productivisme : il lui permettrait d'envisager la résolution possible de tous les problèmes sociaux dans la promesse d'abondance contenue dans cette mise en œuvre productive de la nature. En plus d'être approximative, cette filiation entre la critique sociale de Marx et les sciences de la nature ne tient aucunement compte du problème de l'épuisement de la terre, en isolant la thermodynamique des sciences agronomiques et agrochimiques. Cette autre perspective, mise au jour par Foster et Saito, nous conduit à défendre une hypothèse symétriquement inverse. Une lecture des textes attentive à leur arrière-plan philosophique permettra de montrer qu'au contraire, le productionnisme de Marx (compris comme alliance du naturalisme instrumental et du productivisme) se fonde précisément dans la philosophie hégélienne qui informe en profondeur les *Manuscripts de 1844* et les *Grundrisse*.

S'il y a lieu de parler de « paradigme de la production », et non simplement de productionnisme, c'est dans la mesure où la compréhension des rapports productifs à la

⁹⁶ A. RABINBACH, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, New York, Basic Books, 1990, p. 81.

nature est au fondement d'un système théorique d'ensemble, dont Marx pose les bases philosophiques dans les *Manuscrits de 1844* avant de l'articuler dans sa première critique de l'économie politique, et notamment dans les *Grundrisse*. Le naturalisme de la production représente le noyau autour duquel s'articule un modèle critique, une conception de l'histoire et une certaine représentation de l'émancipation. La lecture althussérienne de la coupure épistémologique tend à opposer la première critique de l'aliénation, qui serait formulée d'un point de vue humaniste, à la conception matérialiste de l'histoire développée à partir de *L'Idéologie allemande*. Comme nous tâcherons de le montrer, la conception du progrès comme développement des forces productives est en réalité étroitement liée à la critique de l'aliénation, et s'enracine contre toute apparence dans le naturalisme du jeune Marx. Survenant bien plus tard, l'analyse critique de l'épuisement des sols, comme rupture métabolique du capitalisme, n'implique pas seulement une métamorphose silencieuse du premier naturalisme instrumental de Marx et une redéfinition de la relation productive. Elle vient inquiéter l'un des présupposés majeurs du modèle historico-philosophique, qui assignait au développement du mode de production capitaliste un rôle décisif dans le mouvement du progrès vers la liberté. Dans *L'Idéologie allemande*, Marx soulignait déjà avec Engels et Moses Hess la dimension destructrice du progrès capitaliste des forces productives⁹⁷. Mais il s'agissait alors de souligner la tendance à la surproduction, conditionnée par les contradictions internes de l'économie concurrentielle, et détruisant inutilement un ensemble de richesses tout en jetant les ouvrières et ouvriers sur le pavé. Lorsque Marx affirme dans le *Capital* que « tout le progrès de l'agriculture capitaliste » est un « progrès dans l'art de piller le sol » et « un progrès dans la ruine des sources durables de cette fertilité »⁹⁸, il intègre à son modèle l'idée tout à fait nouvelle d'une destructivité de l'accumulation capitaliste à l'égard des conditions naturelles de la vie sociale. Il s'agit là d'une véritable ligne de faille avec une conception dialectique de l'histoire comme progrès dans la domination de la nature qui se réalise à travers la négativité du capital.

Loin de s'insérer sans heurt dans un dispositif théorique préétabli, l'idée d'une rupture métabolique représente donc une véritable anomalie qui oblige de questionner certains de ses présupposés fondamentaux. Dans sa récente reconstruction des rapports entre *Abondance et*

⁹⁷ « Ces forces productives connaissent dans la propriété privée un développement qui n'est qu'unilatéral, elles deviennent pour la plupart des forces destructrices », K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande (1845-46)*, G. Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 2012, p. 59.

⁹⁸ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 485.

liberté dans la pensée politique moderne, et notamment dans le courant socialiste, Pierre Charbonnier émet l'hypothèse d'une nouveauté véritable qui surviendrait autour de la question écologique dans l'œuvre de Marx :

On sait que la pensée systématique s'enraye rapidement face aux singularités, face aux événements qu'elle ne parvient pas à intégrer à sa logique. Peut-être est-ce ce qui arrive à Marx avec la terre et les rapports sociaux qui semblent s'y déployer ?⁹⁹

Cette hypothèse n'est cependant énoncée que pour être écartée au cours de l'analyse, visant à montrer que l'idée d'une rupture métabolique est intégrée au système du matérialisme historique sans ébranler ses fondations. Marx n'y verrait qu'une sous-contradiction du capitalisme, une étape dans le mouvement de son progrès permettant de constituer la classe révolutionnaire préparant son renversement¹⁰⁰. Il s'agit là d'une lecture possible du problème qui, nous le verrons, n'est pas sans justification. Lorsqu'il rédige le *Capital*, Marx en vient toutefois à dépasser cette première modélisation pour envisager la rupture métabolique comme une contradiction centrale du mode de production capitaliste, qui ne se déploie pleinement qu'à l'issue de son mouvement d'industrialisation. Afin de montrer que la théorisation la plus aboutie de la rupture métabolique élaborée par Marx n'est pas entièrement compatible avec son premier paradigme de la production, il s'avère nécessaire d'enquêter sur les conséquences d'une crise théorique latente, tapie au creux du *Capital* et de ses brouillons. Cela impliquera, au préalable, de reconstruire le premier paradigme de la production, pour retracer ensuite l'ensemble des lignes de faille percées par la brèche écologique au sein de l'édifice. Restera alors à évaluer la portée du mouvement de transformation théorique suscité par cette crise. Comme nous le verrons, Marx engage cette métamorphose sans pour autant l'accomplir. L'intérêt du modèle heuristique de la crise paradigmatique, emprunté à Kuhn, est donc de rendre compte de la complexité d'un moment de transition, où des éléments de nouveauté en viennent à coïncider avec des éléments hérités de l'ancien outillage conceptuel. Si Marx parvient à dépasser certains présupposés productivistes, et indique la voie d'une transformation écologique de son naturalisme, il ne mène pas lui-même ce projet jusqu'au bout et conserve une conception de l'émancipation héritée de l'ancien paradigme. Ces difficultés

⁹⁹ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 252.

¹⁰⁰ « La rupture métabolique est donc bien une contradiction émergente du mode de production capitaliste, mais on peut dire qu'elle est inhérente à la constitution d'une classe urbaine plus massive, ainsi qu'à l'intégration des paysans résiduels à des pratiques de division rationnelle du travail – à une expérience de l'aliénation qui les fera entrer eux aussi dans l'histoire. », *ibid.*, p. 259.

non résolues, qui émaillent les brouillons du *Capital*, expliquent peut-être l'inachèvement du projet de Marx qui ne publia jamais les second et troisième tomes. Au lieu de colmater la brèche, il s'agira de prendre toute la mesure du problème pour se demander, en dernière analyse, si l'anomalie écologique exige l'abandon d'un paradigme de la production devenu obsolète, ou s'il est possible d'envisager sa métamorphose en un sens authentiquement écologique, à la hauteur de notre présent.

Précisions méthodologiques et définition du corpus

La position même du problème de la rupture écologique dans la pensée de Marx, tel que nous l'avons formulé, exige d'adopter une lecture génétique de l'œuvre qui se doit d'éviter deux écueils trop souvent rencontrés dans les études écomarxistes. Contre la tentative de reconstruction systématique, qui part du principe d'une cohérence sans faille, cette reconstruction problématique se doit d'être sensible aux infléchissements successifs d'une pensée en cours de transformation, et aux éventuelles ambivalences qui persistent au sein d'une même phase d'élaboration où se mêlent l'ancien et le nouveau. Et contre la projection rétrospective, qui s'efforce de retrouver les germes du motif de la rupture métabolique et d'un naturalisme écologique dans les premiers écrits, le modèle de la crise paradigmatique permet de mettre en lumière la nouveauté radicale de certains éléments perturbateurs rencontrés par Marx au cours de son cheminement. Il convient donc d'abandonner toute lecture monolithique et téléologique de l'œuvre, qui gomme les difficultés par sa visée apologétique, pour adopter une méthode génético-critique.

Le projet écomarxiste visant à restituer une cohérence systématique à l'écologie supposée de Marx repose souvent sur une libre interprétation de citations isolées de leur contexte argumentatif et polémique. C'est ainsi, par exemple, que l'idée d'une scission aliénante entre l'être humain et la nature, extraite des *Manuscrits de 1844*, se voit trop hâtivement considérée comme la préfiguration de la rupture métabolique. C'est ainsi, également, que la mention dans les *Grundrisse* d'une « exploitation de la nature entière » par « l'industrie universelle »¹⁰¹ est interprétée à tort comme la preuve d'une critique écologique des rapports capitalistes à la nature. Face à des écrits fragmentaires et inachevés, que Marx rédigea comme des premières ébauches ou des notes des réflexions personnelles, la prudence

¹⁰¹ K. MARX, *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, J.-P. Lefèbvre (éd.), G. Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 2011, p. 370.

s'impose. Seule la restitution de l'argument d'ensemble permet de trancher l'interprétation de certaines formules ambiguës. Dans les manuscrits non publiés, l'argument implicite exige souvent d'être explicité à l'aide de ressources complémentaires, comme la correspondance ou les carnets de notes désormais largement accessibles grâce à la seconde édition scientifique de la MEGA². Étant donné que Marx élabore sa pensée dans un dialogue critique l'opposant constamment à ses adversaires, il est en outre nécessaire d'étendre cette méthode de lecture contextuelle à un ensemble plus vaste, en restituant également le contenu des doctrines qu'il vise à réfuter ou amender.

Enfin, l'une des plus grandes difficultés qui se présente à l'interprétation réside dans la diversité des champs de savoir et des méthodes mobilisés par Marx au cours de sa réflexion. À la suite de John Bellamy Foster, Kohei Saito a très bien montré qu'on ne peut comprendre certaines thèses centrales de la critique de l'économie politique, relatives à la rente foncière ou à l'épuisement des sols, sans une maîtrise approfondie des sources en sciences naturelles sur lesquelles s'appuie Marx pour fonder sa démonstration. En outre, la critique de l'économie politique est elle-même impulsée et guidée par une réflexion philosophique plus générale que Marx n'abandonne jamais tout à fait, malgré la critique intransigeante de son propre héritage jeune hégélien¹⁰². Bien qu'il délaisse la philosophie comme discipline séparée et autonome, Marx ne cesse jamais d'emprunter *un mode philosophique* pour réfléchir d'un point de vue plus général aux rapports de l'être humain à la nature, au sens de l'histoire et au déploiement de la liberté. Afin d'étudier la transformation du naturalisme de Marx en vue d'évaluer la pertinence et les limites du reproche de prométhéisme adressé par l'environnementalisme et l'écosocialisme, on ne peut faire l'économie d'une étude approfondie de cet élément philosophique qui traverse la critique de l'économie politique. Il ne s'agira pas ici de revenir sur l'influence de la dialectique hégélienne sur la méthodologie de Marx, qui fit déjà l'objet d'innombrables études. Dans le cadre de notre problématique d'ensemble, il conviendra d'évaluer plus spécifiquement l'influence de l'héritage hégélien sur la conception marxienne des rapports à la nature, sans supposer trop hâtivement que l'ontologie naturaliste défendue dans les *Manuscrits de 1844* représente une rupture définitive à son égard.

¹⁰² Sur ce faux-départ hors de la philosophie, voir G. BENSUSSAN, *Marx le sortant. Une pensée en excès*, Paris, Hermann, 2007.

Ces trois exigences de lecture génético-critique, contextuelle et interdisciplinaire guident le choix de textes qui nous occuperont principalement au cours de cette étude. Nous procéderons à une lecture transversale de l'œuvre de Marx, principalement articulée autour de l'évolution de sa pensée entre trois grands ensemble d'écrits : les *Manuscrits de 1844* où l'on pourra repérer l'origine philosophique de la critique de l'économie politique, les premières versions de cette critique dans les *Grundrisse* (1857-58) et les *Manuscrits de 1861-63* (dits *Théories sur la plus-value*), et enfin sa version la plus aboutie dans le *Capital* et ses premiers manuscrits rédigés entre 1863 et 1867. Face à l'imposante quantité de textes légués par Marx, seule une telle approche sélective permet d'entrer dans le détail de l'analyse, ce qui n'empêchera pas pour autant de se référer à d'autres textes importants comme *L'Idéologie allemande* ou *Misère de la philosophie*, ou encore à sa correspondance, pour éclairer certains arguments. Plutôt que de viser une impossible exhaustivité dans l'étude de ce corpus principal, il s'avère essentiel de mettre en lumière les textes choisis par une restitution et une explicitation des sources discutées par Marx dans les trois domaines des sciences économiques (Smith, Malthus, Ricardo), des sciences naturelles (Liebig, Fraas, Grove) et de la philosophie (Hegel et le jeune hégélianisme). Si nous nous référons aux nombreux carnets de notes dans lesquels Marx recopie des extraits d'ouvrages afin de mesurer l'apport des sciences de la nature sur sa réflexion, nous prenons toutefois le parti d'en faire un usage strictement complémentaire. Ces carnets s'avèrent très utiles afin de préciser certaines thèses et trancher certaines interprétations de passages de la main de Marx. Vouloir s'en servir pour reconstruire ce qu'il aurait pu ou voulu dire s'il en avait eu le loisir relève pourtant de la spéculation. Pour cette raison, nous laisserons de côté les innombrables notes de lecture rédigées par le dernier Marx dans de très nombreux domaines des sciences de la nature, qui ne sont d'ailleurs que partiellement éditées à l'heure actuelle. Enfin, notre travail portant principalement sur l'évolution interne de la pensée de Marx, nous avons également fait le choix de nous en tenir aux textes d'Engels exerçant une influence directe et décisive sur la réflexion de Marx, en particulier dans l'œuvre de jeunesse. Il est vrai qu'Engels approfondira à la suite de Marx le dialogue avec les sciences de la nature et intégrera lui-même un élément écologique dans sa

compréhension des rapports sociaux à la nature¹⁰³, mais l'étude de cette reprise dépasse le cadre de recherche fixé par notre problématique.

Plan de la recherche

Afin de mesurer l'ampleur de la crise théorique suscitée par la rupture écologique au sein de l'œuvre de Marx, il convient tout d'abord d'objectiver avec précision l'irruption de cette anomalie au cours de son cheminement. C'est là l'enjeu de notre première grande partie, consacrée à l'émergence du moment écologique dans l'élaboration progressive de la critique de l'économie politique, à partir des échanges entre les jeunes Marx et Engels jusqu'à l'analyse de la rupture métabolique dans le *Capital*. Cette approche du problème écologique de l'épuisement des sols émergeant des réflexions économiques consacrées à la question agraire et à la rente foncière doit beaucoup au travail de Kohei Saito, qui constitua l'impulsion initiale de notre recherche. À sa suite, nous reconstruirons dans notre PREMIER CHAPITRE la polémique anti-malthusienne comme le point de départ à partir duquel le jeune Marx entreprend avec Engels de désamorcer la référence aux limites naturelles qui irrigue l'économie politique classique. En qualifiant cette première démarche de « productivisme stratégique », il s'agira de montrer que le premier rejet des limites naturelles à la production n'a rien d'une adhésion irréfléchie et spontanée à l'optimisme du progrès. Comme nous le verrons, c'est même en vue de fonder sa réfutation des limites naturelles que Marx se plonge initialement dans la lecture des nouvelles sciences agrochimiques. Sur cette base, il nous sera possible d'étudier dans notre SECOND CHAPITRE la traduction systématique de ce productivisme stratégique dans la théorie des crises que Marx élabore d'abord dans les *Grundrisse* (1857-58), afin de comprendre les raisons qui le poussent ensuite dans les *Manuscripts de 1861-63* à relativiser ce modèle pour envisager à nouveaux frais le rôle des limites naturelles dans l'analyse économique. Ce n'est que dans le *Capital* et ses manuscrits que cette réhabilitation des limites naturelles se traduit par l'analyse de l'épuisement des sols en termes de rupture métabolique, dont l'élaboration progressive entre 1865 et 1867 fera l'objet de notre TROISIEME CHAPITRE. Au lieu de présupposer que la rupture métabolique désigne une théorie cohérente et unifiée, nous montrerons que Marx déploie plusieurs modèles explicatifs et que cette multiplicité d'approches témoigne d'une ambivalence persistante autour de son premier productivisme

¹⁰³ Voir à ce sujet la seconde partie (« Engel's ecology ») de J. B. FOSTER, *The Return of Nature. Socialism and Ecology*, New York, Monthly Review Press, 2020.

stratégique. Alors qu'une première analyse de l'épuisement des sols comme la conséquence d'un gaspillage improductif est encore compatible avec ce modèle, une seconde analyse de la dévastation de la terre comme conséquence de la maximisation productive perce une véritable brèche hors de ce cadre. L'anomalie écologique latente ne surgit véritablement qu'en cette pointe de la critique.

Après avoir cartographié précisément la rupture écologique dans l'œuvre de Marx, comme une faille souterraine des *Manuscrits de 1861-63* qui fait surface dans le *Capital* entre 1865-67, il nous sera possible d'étudier dans une seconde grande partie les conséquences épistémologiques de cette rupture sur le paradigme de la production de Marx, d'abord compris en son sens ontologique. En partant d'un principe de cohérence entre la première critique de l'économie politique et l'impulsion philosophique initiale dont elle est issue, nous interrogerons dans notre QUATRIEME CHAPITRE la compatibilité du productivisme stratégique et de l'ontologie naturaliste élaborée dans les *Manuscrits de 1844*. Plutôt que de rechercher dans ce texte une ressource spéculative pour la future critique écologique, une lecture à contre-courant tâchera de démontrer que le naturalisme du jeune Marx n'a rien d'un naturalisme écologique. Si cette ontologie part de l'expérience de la finitude de l'existence humaine, ce n'est que pour viser son dépassement à travers une radicalisation de l'idée hégélienne d'autoengendrement de l'être humain par son propre travail. Pour le prouver, nous reconstruirons minutieusement l'origine et le sens de la définition de la nature comme le « corps propre non organique de l'être humain » pour y déceler le noyau conceptuel d'un naturalisme strictement instrumental et anthropocentré. Comme nous le verrons dans notre CINQUIEME CHAPITRE, le paradigme de la production que Marx forge dans sa critique de l'économie politique s'appuie d'abord sur ce naturalisme instrumental avant de l'infléchir, dans les marges du *Capital*, en un sens écologique. Cette métamorphose écologique ne consiste pas simplement à tenir compte de la productivité immanente de la nature, mais aussi à envisager la vulnérabilité des forces naturelles en tant que forces vivantes. Seule cette nouvelle définition de la nature, en sa finitude propre, permet de théoriser l'interdépendance écologique entre nature et société sur laquelle s'appuie l'idée de rupture métabolique.

Le *paradigme* de la production ne se réduit toutefois pas à cette base ontologique. Il se déploie en outre en un système théorique d'ensemble articulant la critique du mode de production capitaliste à une philosophie de l'histoire, axée sur le projet communiste d'une

INTRODUCTION

émancipation radicale de l'être humain. Il nous restera donc, dans notre troisième grande partie, à évaluer l'impact de la rupture écologique sur le paradigme de la production compris en ce sens élargi. Il s'agira d'abord, dans notre SIXIEME CHAPITRE, de nous pencher sur la transformation du modèle critique élaboré par Marx pour diagnostiquer les défaillances du mode de production capitaliste en vue de son dépassement. Ce n'est qu'ici que nous reviendrons en détail sur la critique de l'aliénation forgée dans le cadre du premier naturalisme instrumental, pour montrer tout ce qui la sépare en réalité de la future critique de la rupture métabolique. L'effacement du lexique de l'aliénation dans le *Capital* pourra alors être interprété comme l'effet textuel de l'émergence du nouveau modèle critique de l'épuisement généralisé de la vie, qui remet en cause l'idée d'un sens historique progressiste de la domination capitaliste de la nature. Alors que le modèle critique subit une inflexion décisive, nous verrons dans notre SEPTIEME CHAPITRE que la conception marxienne de l'émancipation reste quant à elle encore profondément marquée par l'ancien paradigme de la production, en raison du lest philosophique de l'héritage idéaliste allemand opposant nature et liberté. Ce n'est qu'en ouverture de notre réflexion que nous tâcherons alors d'effectuer un pas au-delà de Marx, pour suggérer une refonte du projet révolutionnaire d'une libération du travail en cohérence avec la métamorphose écologique du paradigme de la production

PREMIERE PARTIE

L'IRRUPTION DE L'ÉCOLOGIE DANS LA CRITIQUE
DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER. Productivisme stratégique contre malthusianisme

« [...] et c'est pourquoi je ne doute aucunement du fait que la parfaite connaissance de la science de l'Économie Politique, celle-là même qui, encore imparfaitement connue, a semé le doute, le désarroi et la terreur dans les esprits humains, sera reconnue – si je peux ici me permettre d'employer le langage de notre plus sublime poète – pour "justifier les voies de Dieu aux hommes". » Thomas Hodgskin¹

MARX ne manquait pas d'admiration pour Thomas Hodgskin (1787-1869), cette tête pensante du premier mouvement socialiste anglais qu'il plaçait au rang de ces « contradicteurs prolétariens »² des économistes bourgeois. En conclusion de ses cours d'*Économie politique populaire*, délivrés en 1827 dans l'une des premières écoles de formation ouvrière londonienne, Hodgskin inaugure la ligne argumentative du productivisme stratégique qui jouera un rôle central dans la première critique de l'économie de Marx. Par « productivisme stratégique », nous désignons une confiance sans réserve accordée à la toute-puissance du progrès technoscientifique, en vue de réfuter le pessimisme malthusien ayant « semé le doute, le désarroi et la terreur » dans le discours économique dominant. En disqualifiant la représentation de « limites naturelles » à la fertilité de la terre, la défense d'un accroissement potentiellement infini de la productivité du travail permet de couper court à l'explication des maux sociaux de la modernité industrielle par la rareté des biens de subsistance³ – justification

¹ T. HODGSKIN, *Popular Political Economy. Four Lectures Delivered at the London Mechanics Institution*, Version électronique (The Online Library of Liberty), London, Charles and William Tait, 1827, p. 134-135. Le vers cité est emprunté au premier chapitre du *Paradis perdu* de John Milton, rendu ici dans sa traduction par Chateaubriand.

² K. MARX, *Manuskript 1861-1863. MEGA II/3. Bd. 4*, Berlin, Dietz, 1979, p. 1448-1449.

³ Ainsi Hodgskin rappelle-t-il que « l'accroissement de la connaissance », qui résulte d'un « accroissement de la population », offre « une compensation, et même plus qu'une compensation pour cette fertilité décroissante des sols qui, aux dires des Économistes Politiques et des Hommes d'État, rend

idéologique de la misère dont la théorie de la population de Malthus offre la formulation la plus saillante.

Par la reconstitution de cette polémique antimalthusienne, il s'agira, dans ce premier chapitre, de souligner un paradoxe. Comme le suggère Kohei Saito en parlant d'optimisme « prométhéen »⁴, le naturalisme philosophique du jeune Marx ne coïncide pas avec la reconnaissance concrète d'une finitude des conditions naturelles de l'activité humaine et de l'expansion quantitative de sa productivité. Autrement dit, l'affirmation ontologique d'une inclusion de la vie humaine dans la totalité naturelle ne se traduit pas immédiatement par une prise en compte de limites naturelles à son déploiement. Il ne s'agit pourtant pas là d'une simple minimisation théorique due à un défaut de réflexivité, ou bien encore d'un présupposé hérité de l'esprit du temps qui aurait échappé au rasoir de la critique. Si le premier Marx est conduit à « négliger le problème de l'épuisement [des sols] par l'agriculture moderne »⁵, ce n'est pas par un excès d'optimisme témoignant finalement d'une certaine naïveté⁶. Comme l'a défendu Ted Benton⁷, c'est tout à fait consciemment que Marx entreprend, à la suite d'Engels, une réfutation systématique de la notion de limite naturelle dans le cadre d'une polémique qui vise à la fois la théorie de la population de Malthus et le malthusianisme ambiant du discours des économistes classiques. En qualifiant cette approche de productivisme stratégique, il s'agira de souligner la fonction critique de la défense d'un accroissement potentiellement illimité de la productivité du travail par le progrès scientifique et technique dans la domination de la nature. Ce dispositif théorique ne vise pas simplement à découpler l'analyse économique d'un usage idéologique de la notion de limite naturelle telle qu'elle s'exprime à travers l'hypothèse alors dominante des rendements décroissants des sols, mais plus fondamentalement à réfuter cette hypothèse sur le terrain même des nouvelles sciences de la nature. La reconstruction de cette controverse, qui surdétermine la première critique de l'économie politique de Marx, permettra ainsi de réévaluer son intérêt initial pour l'agrochimie

de plus en plus difficile de fournir les biens de subsistance à mesure que le genre humain se multiplie. [...] La détresse qui frappe notre population et la pauvreté dont nous nous plaignons tous, ne sont donc pas causées par la nature mais par certaines institutions sociales qui, ou bien ne permettent pas au travailleur de mettre en œuvre sa puissance productive, ou bien lui en dérobent les fruits. », T. HODGSKIN, *Popular Political Economy*, *op. cit.* p. 134.

⁴ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 20 et p. 201.

⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁶ *Ibid.*, p. 201.

⁷ T. BENTON, « Marxism and natural limits », *op. cit.*, p. 58-60, § « Marx and Engels against Malthus ».

et la géologie. Lorsqu'il s'engage, au début des années 1850, dans une première lecture de la chimie organique et de la géologie des sols appliquées à l'agriculture, il est loin d'y chercher la preuve empirique d'une limite naturelle à l'exploitation des terres permettant de fonder objectivement une critique "écologique" de leur valorisation capitaliste. Anticiper une telle orientation, ce serait projeter notre propre horizon d'attente sur la première critique de l'économie politique de Marx et manquer l'irruption de la nouveauté dans la suite de son cheminement théorique.

*

1. La critique de l'idéologie des limites naturelles. Le jeune Engels vs Malthus

L'impulsion première du productivisme stratégique du jeune Marx n'est pas à trouver chez Hodgskin, qu'il ne lira que dans les années 1850, mais dans son échange intellectuel avec Engels qui le tient au fait des débats opposant l'économie politique classique et sa réappropriation par le mouvement socialiste anglais⁸. C'est dans un article décisif publié en 1844 dans les *Annales franco-allemandes*, « Esquisse d'une critique de l'économie nationale »⁹, que Engels inaugure cette ligne argumentative afin de réfuter systématiquement la théorie de la population de Malthus dont le cynisme ne fait que révéler les ultimes conséquences du discours économique classique. Si la notion de « limite naturelle » n'apparaît pas explicitement dans le texte d'Engels, la restitution de l'objet de la critique – *L'Essai sur le principe de population*

⁸ C'est là ce dont témoigne une remarque biographique glissée par Engels dans son avant-propos à la première édition allemande de *Misère de la philosophie*, dont la publication d'origine date de 1847 : « À l'époque, Marx n'avait pas encore mis les pieds dans la salle de lecture du *British museum*. En-dehors des bibliothèques de Paris et Bruxelles, et à part mes livres et mes essais, il n'avait eu accès qu'aux livres qu'on pouvait dégoter à Manchester, lors d'un voyage en Angleterre que l'on fit ensemble à l'été 1845. », F. ENGELS, « Vorwort zu Marx' Schrift "Das Elend der Philosophie" (1884) », dans *MEW 21*, Berlin, Dietz, 1862, p. 177.

⁹ F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », dans *Werke, Artikel, Entwürfe bis August 1844. MEGA I/3*, Berlin, Dietz, 1985, p. 467-494, p. 467-494. Le terme d'économie nationale est ici employé comme synonyme d'économie politique : cette science de la production et de la distribution de la richesse qui doit servir de guide à l'optimisation nationale du système économique.

de Malthus¹⁰ – et des ressources mises en œuvre pour la déployer, permet d'y découvrir l'un des enjeux centraux de la discussion.

A. Les limites naturelles dans la théorie malthusienne de la population

L'argument central développé dans l'ouvrage de Thomas R. Malthus (1776-1834) – la justification du phénomène de la misère et de l'inutilité de la combattre par l'assistance – s'inspire de thèses avancées dès le milieu du XVIII^e siècle par Robert Wallace dans sa *Dissertation on the Numbers of Mankind in Ancient and Modern Times* (1753), où il défendait l'impossibilité "géologique" d'un gouvernement parfait des êtres humains. En assurant la plus grande prospérité de toutes et tous par une équitable distribution des richesses, une telle organisation stimulerait la croissance démographique et conduirait à une propagation de l'espèce humaine telle qu'elle excèderait finalement la capacité du globe terrestre à assurer sa subsistance. « L'humanité », écrit-il dans un essai de 1761, « s'accroîtrait d'une manière si prodigieuse que la Terre finirait par être surpeuplée, jusqu'à ne plus avoir la capacité de porter la charge de ses nombreux habitants »¹¹. Pour Wallace, le dépassement des « limites qui sont fixées à la fertilité de la Terre »¹² par une surpopulation fait donc l'objet d'un raisonnement contrefactuel et fictif, qui permet de justifier les vices du gouvernement actuel des êtres humains comme un moyen providentiel pour éviter une telle perspective¹³. Le propre de l'argumentation de Malthus, dans son *Essai*, consiste à assigner un rôle déterminant à ces

¹⁰ Cet ouvrage, paru pour la première fois en 1798 dans une version assez brève, fut largement révisé pour sa seconde édition de 1803, suivie d'une série d'ajouts mineurs dans l'ensemble des six éditions. Nous nous référerons ici soit à la première, soit à l'ultime version du texte : T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), New York, Palgrave Macmillan, 1966 ; T. R. MALTHUS, *An Essay on the Principle of Population* (6th ed.), London, J. Murray, 1826.

¹¹ R. WALLACE, « On population and utopian government. Archives », *Population and Development Review*, vol. 27, n° 1, 2001, p. 175.

¹² *Ibid.*, p. 176. Wallace pense ces limites physiques à la croissance de la population d'une double manière. Il fait d'abord remarquer que la fertilité des sols ne peut pas être augmentée de manière « continue », c'est-à-dire que son progrès tend vers une limite asymptotique. À cette première limite de nature physiologique s'ajoute une deuxième limite de nature géologique, consistant dans l'extension spatiale limitée du globe terrestre qui, contrairement aux organismes vivants qu'il porte, n'est pas doté de la capacité de croître en volume et en superficie. Aux « limites de la fertilité » s'ajoutent donc les « limites de la Terre » proprement dites.

¹³ Marx soulignera cette thèse de Wallace, dans les extraits de la *Dissertation* qu'il recopie au sein de ses cahiers londoniens de 1851 : « En effet, si les erreurs et les vices de l'humanité ainsi que les défauts des gouvernements et de l'éducation n'avaient eu cours, il y a bien des années que la terre aurait dû être bien davantage peuplée, et peut-être surchargée », K. MARX, *Londoner Hefte III. Exzerpte und Notizen. Juli bis September 1851. MEGA IV/8*, Berlin, Dietz, 1986, p. 222.

limites naturelles, qui ne sont plus représentées comme de simples contraintes hypothétiques à la survie de l'humanité, mais sont analysées comme les facteurs explicatifs de la régulation actuelle de la population selon une loi naturelle¹⁴.

La thèse d'une limitation de la croissance de la production agraire

Tout comme Wallace avant lui, Malthus s'attache à réfuter la défense du progrès moral par les Lumières¹⁵ telle qu'elle se traduit notamment chez Condorcet à la fin du XVIII^e siècle dans la confiance suscitée par la Révolution française en une « perfectibilité indéfinie » de l'espèce humaine¹⁶. À la question de savoir « si dorénavant l'être humain s'élance à une vitesse accélérée vers une amélioration illimitable, telle qu'on ne l'avait jusqu'à présent imaginée, ou s'il est condamné à une oscillation perpétuelle entre le bonheur et la misère, et demeure à la suite de chaque effort à une distance incommensurable du but espéré »¹⁷, Malthus répond par le pessimisme. À l'inverse de Condorcet, pour qui l'« abondance » de la production des biens de subsistance permise par « les longs efforts d'une industrie secondée par la lumière des sciences » apparaît comme une condition du progrès moral de l'esprit humain¹⁸, il érige la nature en facteur limitant cette amélioration. Une telle limite naturelle s'exprime alors à travers une régulation plus ou moins violente de la population dont la formule est livrée dès le

¹⁴ Cf. J. B. FOSTER, « Malthusianismus », dans W. F. Haug *et al.* (éd.), *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus 8/II*, Berlin, Argument, 2015, p. 1581.

¹⁵ Dans le premier chapitre de son essai, Malthus rend hommage à Robert Wallace pour avoir formulé le premier une critique à l'égard de la conception du progrès comme perfectibilité de l'espèce humaine. Son argument dirigé contre les Lumières anglaises n'aurait pourtant pas « été pesé à sa juste mesure, ou énoncé du point de vue le plus apte à convaincre », T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 8.

¹⁶ C'est ce qu'indique explicitement le titre complet de l'ouvrage de Malthus : *An Essay on the Principle of Population as it Affects the Future Improvement of Society, with Remarks on the Speculations of M. Godwin, M. Condorcet and Other Writers*. Dans le contexte révolutionnaire français, Condorcet se propose notamment de prouver l'idée rousseauiste de perfectibilité du genre humain, en montrant, « par le raisonnement et par les faits, que la nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. », J.-A.-N. de C. CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, Vrin, 1970, p. 40.

¹⁷ T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 2-3.

¹⁸ Voir notamment la fin du neuvième chapitre de l'ouvrage. J.-A.-N. de C. CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, *op. cit.*, p. 192.

premier chapitre de son essai, et dont les conséquences relatives à la condition humaine sont examinées par la suite.

La contrainte démographique qui limite les prétentions au progrès dérive, selon Malthus, d'un différentiel entre la vitesse de la reproduction des individus d'une population et la vitesse de l'accroissement des biens de subsistance qui leur permettent de vivre. « La population augmente, lorsqu'elle n'est pas freinée, à un taux géométrique. La subsistance augmente seulement à un taux arithmétique. »¹⁹ Remarquons que cette limite de la croissance démographique par la quantité de biens de subsistance disponibles n'est pas représentée par Malthus comme figée, au sens où la population humaine ne pourrait pas excéder en nombre absolu un seuil fixé préalablement²⁰. Il s'agit plutôt pour lui de dire que le rythme géométrique, c'est-à-dire exponentiel, de son augmentation est sans cesse freiné par le taux arithmétique, c'est-à-dire linéaire, d'accroissement de ses biens de subsistance. Pour justifier cette « loi de la nature » (*law of nature*)²¹, Malthus suppose que la vie organique, dont participe l'existence humaine, est dotée d'un pouvoir de multiplication potentiellement infini²² qui ne peut se réaliser pleinement du fait d'une limitation des biens de subsistance disponibles. Pourquoi, cependant, la production de biens alimentaires ne pourrait-elle pas croître de manière exponentielle, sachant qu'elle consiste elle-même dans la reproduction d'êtres organiques, végétaux ou animaux ?

¹⁹ T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 14. Les biens de subsistance s'accroissent donc de manière régulière, selon une suite mathématique de type (2, 4, 6, 8, etc.), tandis que la population s'accroît de manière exponentielle, selon une suite mathématique de type (2, 4, 8, 16, 32, etc.). Malthus suppose en outre que la population, lorsqu'elle n'est freinée par aucun obstacle, notamment la rareté des biens de subsistance, peut doubler à chaque génération soit tous les vingt-cinq ans.

²⁰ En relisant Malthus à partir de la question écologique, Edward A. Wrigley tend à en faire un partisan de la décroissance, en affirmant que « Malthus, Smith et Ricardo partageaient la même conviction que la croissance économique *doit être* limitée », E. A. WRIGLEY, « The limits to growth. Malthus and the classical economists », *Population and Development Review*, vol. 14, 1988, p. 40, nous soulignons. Mais cette lecture surdéterminée par le courant néo-malthusien tend à effacer la fonction contextuelle précise de l'argument de Malthus qui s'opposait, comme nous verrons, à toute intervention de l'État pour justifier la fonction autorégulatrice de la misère. Comme le dit très bien Daniel Tanuro, « Malthus ne s'opposait ni à la croissance économique, ni à celle de la productivité, ni même à celle de la population, mais bien aux "aspirations révolutionnaires" », D. TANURO, *Trop tard pour être pessimiste ! Écosocialisme ou effondrement*, Paris, Textuel, 2020, p. 130.

²¹ T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 15 : « Dotés d'une nourriture et d'un espace suffisamment amples, les germes de l'existence contenus en cette parcelle de terre finiraient par remplir des millions de mondes au cours de quelques milliers d'années. »

Le premier argument de Malthus repose, dans la droite ligne des hypothèses de Wallace, sur la limitation spatiale du globe terrestre, c'est-à-dire de l'espace dont la vie végétale dispose pour prospérer et fournir elle-même ses moyens de subsistance à la vie animale. En des termes écologiques contemporains, un tel principe correspondrait à la double limitation de matière et d'énergie disponibles pour la croissance de la vie à la surface du globe, conditionnée par les ressources géologiques des sols et la surface de rayonnement solaire. Malthus reconnaît pourtant que la vie proprement humaine, contrairement à la vie simplement biologique des plantes et des animaux, est dotée de la capacité d'accroître la quantité des biens de subsistance disponible et ce, non par une simple extension spatiale de son territoire, mais par une intensification du potentiel productif de la terre relativement à la consommation humaine. Par son travail de la terre, l'être humain est en effet capable de cultiver les sols afin d'accroître, pour un même espace donné, la quantité de biens de subsistance qu'il peut en tirer. L'accroissement du produit global de biens de subsistance pour une communauté humaine donnée est donc le résultat conjoint de deux processus : non seulement le défrichage et la mise en culture de nouvelles terres pour la production agricole mais aussi l'amélioration des sols déjà cultivés. C'est ainsi que Malthus peut rendre compte de la croissance de la population européenne au cours de l'histoire, en affirmant que « l'industrie de ses habitants a permis à ces pays de produire une plus grande quantité de biens de subsistance à destination de l'être humain »²³. Cet accroissement intensif de la productivité des sols par le travail n'en reste pas moins, selon Malthus, soumis à une stricte limitation.

Dans la première édition de l'essai, Malthus se contente d'en appeler à un certain sens commun pour faire reconnaître l'impossibilité de multiplier de manière géométrique les produits des sols, en représentant leur accroissement arithmétique constant comme un cas optimal²⁴. Couplée à l'extension géographique de la superficie des terres cultivées, cette croissance arithmétique constante du rendement des terres ne pourrait-elle pas donner lieu à une croissance géométrique du produit total ? C'est pour contrer cette éventuelle objection que

²³ *Ibid.*, p. 55.

²⁴ *Ibid.*, p. 22. Dans un raisonnement qui reste tout à fait hypothétique, Malthus s'en réfère à « notre connaissance des qualités du sol » pour affirmer que le doublement éventuel du produit d'un sol en l'espace de vingt-cinq ans, ne pourra en aucun cas être suivi à nouveau d'un doublement les vingt-cinq années suivantes. Dans le meilleur des cas, il ne pourrait qu'augmenter à nouveau de la même portion, désormais réduite à un tiers du produit total.

Malthus en vient, dans les réécritures successives de son texte, à rajouter un nouvel argument concernant le ralentissement du progrès de la productivité agricole :

L'amélioration des parcelles stériles [est] l'œuvre du temps et du travail ; et il devrait être évident à toute personne ayant la moindre familiarité avec la question agricole que, dans la proportion où la mise en culture s'étend, les additions annuelles s'ajoutant au produit moyen précédent doivent diminuer graduellement et à un rythme régulier.²⁵

Sans le nommer, Malthus fait ici implicitement référence au principe des rendements décroissants des sols (*law of diminishing returns*), qu'il hérite des physiocrates français et contribue lui-même à introduire dans l'économie politique anglaise²⁶. Supposons, comme l'énonce cette loi, que la progression du rendement des sols ne soit pas linéaire, mais tende à diminuer au cours du temps jusqu'à atteindre une limite maximale. Dès lors, l'extension spatiale des terres cultivées par le défrichage permet tout au mieux de compenser cette tendance au ralentissement de la croissance du produit agricole, en maintenant son augmentation arithmétique constante. La défense malthusienne d'une contrainte à la croissance de la population trouve sa justification dans la représentation d'une limite naturelle à l'accroissement du potentiel productif de la terre. Pour le dire en d'autres termes, cette limite peut être définie comme la conjonction contradictoire d'un potentiel reproductif du vivant, en droit infini, et de la finitude de ses conditions géophysiques de reproduction. Plutôt que de prouver cette dernière thèse, Malthus se contente de la défendre à l'aide d'arguments d'autorité et d'appels à l'évidence du sens commun²⁷ que Engels et Marx, nous le verrons, tâcherons de réfuter en se référant aux dernières recherches en agrochimie.

La charge normative d'une loi prétendument naturelle : justifier le paupérisme

Cette loi naturelle, énoncée par Malthus dans le premier chapitre de *L'Essai*, n'aurait cependant qu'un sens strictement descriptif si la limite en question agissait de manière

²⁵ T. R. MALTHUS, *An Essay on the Principle of Population* (6th ed.), *op. cit.*, p. 9.

²⁶ Comme le souligne John Bellamy Foster, la référence à cette loi reste encore « allusive », bien qu'elle soit au fondement de l'argument malthusien, et Malthus ne la défendra explicitement qu'en 1830 dans son *Summary View of the Principle of Population* (1830). Voir J. B. FOSTER, « Malthusianism », *op. cit.*, p. 1583. Marx considérait notamment cette hypothèse, selon lui erronée, comme la seule justification de la théorie malthusienne de la population. Voir K. MARX, *Manuskript 1861-1863*. MEGA III/3. Bd. 3, Berlin, Dietz, 1978, p. 765. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur la genèse et l'importance de ce principe pour l'économie politique classique. Voir ci-dessous, p. 71 *et sq.*

²⁷ Il va même jusqu'à dire que la limitation arithmétique de la croissance du produit de la terre est si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée, mais qu'elle est prouvée « aussitôt qu'elle se trouve énoncée », cité par I. I. RUBIN, *A History of Economic Thought*, D. Filtzer (trad.), London, Ink Links, 1979, note p. 552.

immédiatement contraignante, au sens où la croissance de la population ne pourrait jamais excéder la croissance des biens de subsistance. En raison de l'indépendance relative et de l'antériorité de la mise au monde de nouveaux individus par rapport à la nécessité de subvenir à leurs besoins, l'accroissement géométrique de la population ne cesse de dépasser les bornes prescrites par la quantité des biens de subsistance, avant d'être freiné après coup par cette limite naturelle. L'émergence d'une population excédante (*overcharged population*)²⁸ n'est donc pas représentée comme une lointaine perspective à éviter, mais comme le résultat actuel et nécessaire d'une pression permanente de la poussée démographique sur la disponibilité des biens de subsistance. La limitation imposée par ces derniers n'est donc pas infranchissable, mais elle doit plutôt se penser comme un seuil qui peut être outrepassé – le fameux *Malthusian trap* – avant de faire sentir son effet contraignant par une augmentation soudaine et catastrophique de la mortalité. Ici s'ouvre l'espace d'un jeu dangereux, dont la régulation plus ou moins équilibrée dépend en partie de l'organisation politique et sociale de la communauté. Dans l'économie d'ensemble de *L'Essai*, la loi de la population peut ainsi servir de point d'appui normatif à la critique de certaines institutions humaines, jugées contraires à l'ordre naturel des choses. Si la charge normative du concept de « loi de la nature » est suggérée dès le premier chapitre de l'ouvrage, par son identification à des décrets de « cet Être qui arrangea le premier le système de l'univers »²⁹, c'est à partir du cinquième chapitre (1^{ère} édition), consacré à la dénonciation virulente des *poor laws*³⁰, que les conséquences morales de cette loi sont déduites avec une apparence de scientificité objective.

Pour le dire en un mot, il s'agit pour Malthus de présenter sa critique des mesures d'assistance publique aux pauvres comme la conséquence logique de sa loi naturelle de régulation de la population. Dans son argumentaire, l'ensemble des maux physiques et sociaux qui affectent la couche la plus pauvre de la société apparaissent non seulement comme

²⁸ T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 138, 142, 180, 181. L'expression de surpopulation (*over-population*) n'apparaît que dans les révisions postérieures de l'ouvrage, à partir d'un emprunt à Anderson. T. R. MALTHUS, *An Essay on the Principle of Population* (6th ed.), *op. cit.*, p. 78, 82.

²⁹ T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 12.

³⁰ Régulée traditionnellement en Angleterre par des lois héritées de l'époque élisabéthaine, l'assistance aux pauvres fut organisée de manière systématique à l'échelle nationale par la nouvelle loi de 1795 (dite « loi de Speenhamland ») obligeant les paroisses à redistribuer un complément de salaire indexé sur le prix du pain, pour permettre aux travailleurs et travailleuses les plus pauvres de subvenir à leurs besoins essentiels à la suite d'une série de mauvaises récoltes. Voir Y. CHARBIT, *Economic, Social and Demographic Thought in the 19th Century. The Population Debate from Malthus to Marx*, New York, Springer, 2009, p. 216.

la conséquence d'un excès de la population sur les biens de subsistance disponibles, mais aussi comme un mécanisme régulateur qui permet de rééquilibrer ces deux variables³¹. Toute souffrance sociale ne serait *in fine* que le résultat d'une limite naturelle agissant en différé, en éliminant ces vies excédentaires que la nature n'empêche point de naître sans leur assurer les moyens de vivre³². Mais cette misère n'opère pas seulement par une réduction directe et immédiate de la population, en accroissant le taux de mortalité au sein des classes populaires. Dans la représentation consciente des individus, la crainte de cette perspective peut également les conduire à limiter volontairement leur tendance "naturelle" à se reproduire et ainsi éviter d'être jetés dans une situation d'extrême pauvreté. Aux « freins positifs » (*positive checks*)³³ limitant *de facto* la croissance démographique s'ajoutent donc des « freins préventifs » (*preventive checks*)³⁴ d'ordre moral – Malthus pense notamment aux pratiques du report de l'âge du mariage et à l'abstinence, en condamnant toute autre pratique contraceptive ainsi que l'avortement comme autant de vices. Or, la mise en place de l'assistance sociale conduirait selon lui à la désinhibition de ces freins préventifs et à une exacerbation des freins positifs qui finissent par se manifester de manière immédiate et violente.

Au cours du cinquième chapitre de la première édition, il affirme en effet qu'une redistribution monétaire des plus riches aux plus pauvres, sous la forme d'une aide financière, ne ferait qu'accroître la pression de la demande sur l'offre, sans accroître pour autant la

³¹ Comme le dit Rubin, la pauvreté est pensée à la fois par Malthus comme « *le résultat de l'écart entre la quantité des biens de subsistance et la taille de la population, et comme un moyen [...] de réduire cet écart* », I. I. RUBIN, *A History of Economic Thought*, op. cit., p. 295.

³² C'est, en dernière instance, le défaut concret de moyens de subsistance qui vient directement éliminer les individus excédentaires. La famine n'est cependant qu'une ultime manifestation de cette limite naturelle, qui apparaît d'abord sous la forme de maux liés à la réduction des biens de subsistance disponibles par individu au sein d'une société, qui conduisent à réduire l'espérance de vie moyenne : « occupations nuisibles, travail pénible et vulnérabilité aux saisons, pauvreté extrême, manque de soin pour les enfants, grandes villes, excès de toutes sortes, tout le cortège des maladies et des épidémies habituelles, les guerres, la peste et la famine. », T. R. MALTHUS, *An Essay on the Principle of Population (6th ed.)*, op. cit., p. 15. Plus loin dans l'ouvrage, Malthus tâche également de montrer que les épidémies sont en partie causées par une densité excessive de population sur un même territoire, et par la vulnérabilité physique résultant d'une mauvaise alimentation, voir *ibid.*, p. 522-525. Cette énumération aux allures hétéroclites indique clairement que Malthus considère l'ensemble des maux frappant la communauté humaine comme autant d'expressions plus ou moins directes d'une limite naturelle, qui livrerait par là même leur clé d'explication. Jamais pourtant Malthus n'interroge la forme sociale que revêt ce phénomène, en scindant la société en deux parties : la « classe inférieure » (p. 525), encore appelée « classe plus pauvre » (p. 181) ou « classe servile » (p. 193), en laquelle se concentrent toutes ces calamités, et la « classe le plus élevée » (p. 197) qui en est prémunie.

³³ T. R. MALTHUS, *First Essay on Population (1798)*, op. cit., p. 71.

³⁴ *Ibid.*, p. 69.

disponibilité des produits de première nécessité : le pain, le grain, les viandes, etc. La hausse des revenus nominaux ne conduirait ainsi à aucune augmentation du pouvoir d'achat, puisque l'excès de la demande sur l'offre serait mécaniquement suivi d'une augmentation générale des prix des biens de première nécessité³⁵. Il ne s'agit pourtant pas d'un jeu à somme nulle, car le versement d'une telle aide monétaire susciterait chez son ou sa bénéficiaire une illusion de richesse doublement contre-productive. D'une part, la dotation d'une telle « fortune imaginaire » (*fancied riches*) aurait un effet désinhibant sur la pulsion de reproduction des classes populaires, ordinairement contenue par la crainte de la détresse financière, en conduisant ainsi à un regain de la croissance démographique³⁶. D'autre part, elle émousserait l'aiguillon qui pousse les classes laborieuses à travailler intensément pour arrondir leurs revenus, en provoquant ainsi une baisse du produit total³⁷. Autrement dit, les freins préventifs à la hausse démographique s'en trouveraient affaiblis, tandis que les freins positifs se déchaîneraient suite à la chute de la productivité. En creusant l'écart entre la population excédentaire et les biens de subsistance disponibles, une telle mesure accroîtrait donc mécaniquement la misère sociale jusqu'à déclencher, *in fine*, une chute démographique violente et brutale, dont la famine est l'ultime manifestation.

Supposant l'existence nécessaire d'une certaine dose de misère au sein de chaque société, comme expression mécanique de la loi naturelle de population qui entrave le progrès humain, l'idéologie politique de Malthus peut se comprendre comme l'affirmation d'un équilibre automatique du rapport entre croissance démographique tendant à l'excès, et croissance plus lente de la production des biens de subsistance. Sa défense d'un laisser-faire

³⁵ *Ibid.*, p. 75-76 : « Le transfert de trois *shillings* et six *pence* par jour à chaque travailleur n'augmenterait en rien la quantité de viande disponible dans le pays. [...] Quelle en serait la conséquence ? La compétition entre acheteurs sur le marché de la viande provoquerait une augmentation du prix de six ou sept *pence* à trois *shillings* par livre ; la marchandise ne serait pas répartie entre un plus grand nombre qu'à présent. »

³⁶ C'est au quatrième chapitre que Malthus entreprend déjà d'étudier la crainte de la pauvreté sur le report de l'âge du mariage, pour affirmer ensuite au cinquième chapitre que les *poor laws* ont pour effet contraire « d'augmenter la population sans augmenter la nourriture pour la sustenter ». Dans la situation de richesse imaginaire qu'elle instaure, « un pauvre homme est susceptible de se marier alors qu'il ne peut qu'à peine, voire pas du tout envisager de subvenir aux besoins d'une famille en toute indépendance », *ibid.*, p. 83.

³⁷ *Ibid.*, p. 78 : « L'obtention de cinq *shillings* par jour à la place de dix-huit *pence* conduirait tout homme à s'imaginer lui-même comme étant comparativement plus riche et apte à se laisser aller à de nombreuses heures ou journées de loisir. C'est là quelque chose qui imposerait un frein immédiat et puissant à l'industrie productive. »

économique et sa critique de toute intervention sociale de l'État ne vise en aucun cas à résoudre le problème de la surpopulation, mais simplement à éviter sa manifestation catastrophique en inhibant les facteurs qui l'accroissent (la pulsion de reproduction) et en stimulant les facteurs qui l'amenuisent (l'incitation au travail) par le maintien d'un niveau minimal et nécessaire de misère au sein de la société. Cette théorie, aussi abstraite et simplificatrice qu'elle puisse paraître, connut un écho retentissant dans l'espace anglo-saxon du premier XIX^e siècle, comme en témoignent les six éditions successives de l'ouvrage de Malthus entre 1798 et 1826. Là où la première version anonyme s'annonce avant tout comme une controverse théorique avec les conceptions du progrès social héritées des Lumières et relayées par la Révolution française, la place croissante accordée à la critique de l'assistance aux pauvres dans la seconde version de 1803 confirme sa dimension pamphlétaire et son statut d'intervention politique³⁸. Bien que Malthus fit preuve d'une certaine modération par la suite, en indiquant que l'abolition des *poor laws* ne pourrait être efficace qu'à condition d'être progressive³⁹, il ne fait aucun doute que son essai servit d'appui idéologique à la réforme de 1834, le *Poor Law Amendment Act*⁴⁰, qui remplaça l'assistance généralisée par le travail forcé dans les *workhouses* comme condition de l'obtention d'une aide matérielle.

La centralité et la récurrence de la polémique menée par Marx contre Malthus⁴¹ peut s'expliquer, d'abord, par une urgence stratégique : contrecarrer sa lourde influence

³⁸ C'est dans cette seconde édition qu'on trouve la justification la plus crue d'une indifférence à l'égard de la misère, à travers la célèbre métaphore du banquet, que Malthus supprima par la suite pour arrondir les angles : « Si un homme, né sur un sol déjà occupé, ne peut pas tirer sa subsistance de son patrimoine et que la société ne veut pas de son travail, alors il n'a nul droit sur la plus petite portion de nourriture [...]. Au grand festin de la nature, il n'y a point de couvert restant pour lui. Elle lui ordonne de déguerpir et fera promptement exécuter cet ordre s'il ne parvient pas à gagner la compassion de certains convives. Si ces convives se lèvent pour lui faire une place, d'autres intrus surgissent dans l'instant pour solliciter les mêmes faveurs. [...] L'ordre et l'harmonie du festin sont perturbés, l'abondance qui régnait alors se mue en rareté. », cité par J. B. FOSTER, « Malthusianismus », *op. cit.*, p. 1584.

³⁹ Voir Y. CHARBIT, *Economic, Social and Demographic Thought in the 19th Century. The Population Debate from Malthus to Marx*, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁰ Sur la reconstruction de cette influence idéologico-politique, voir M. BICKHARDT, *Le Problème de la surpopulation. De son origine malthusienne à sa reformulation critique chez Marx*, Mémoire de Master, Nanterre, Paris Nanterre, 2020, p. 92-95.

⁴¹ Elle occupe en effet une place centrale dans toutes les versions de cette critique, des *Grundrisse* (1857) au *Capital* (1867) en passant par les *Théories sur la plus-value* (1861-63). Sur les différentes dimensions de cette critique, voir l'anthologie K. MARX et F. ENGELS, *Critique de Malthus*, R. Dangeville (éd.), R. Dangeville (trad.), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, Maspero, 1978.

idéologique sur la réalité politique de l'époque. C'est là du moins ce dont témoigne la première mention de Malthus dans une recension critique d'un article d'Arnold Ruge (« Le roi de Prusse et la réforme sociale par un Prussien »), que Marx rédige pour le journal *Vorwärts* en août 1844. En faisant du « paupérisme » une « loi éternelle de la nature », la théorie de Malthus justifierait le *bill* d'amendement de 1834 en présupposant que la bienfaisance « favoriserait le mal social ». Dans un résumé incisif du contenu de l'essai, Marx restitue ainsi tout le cynisme de la conclusion de Malthus. « Tout ce que l'État peut faire, c'est d'abandonner la misère à son sort et d'adoucir tout au plus la mort des miséreux. »⁴² Mais loin d'opposer à ce libéralisme sans vergogne le projet d'une réforme sociale de l'État, Marx s'attache déjà dans ce texte à souligner – contre l'idéalisme politique d'Arnold Ruge – la nature structurelle de ce problème du paupérisme propre à l'organisation sociale moderne, et non à sa gestion politique déficiente⁴³. Cette brève restitution de l'argument du jeune Marx permet donc d'entrevoir un second enjeu, plus profond, de la critique de Malthus. Son *Essai* ne serait pas qu'un instrument de justification d'une politique publique profondément injuste ; il représenterait en même temps l'expression la plus saillante d'une contradiction constitutive de la société moderne, travestie et par là-même sanctifiée sous la forme de « lois de la nature »⁴⁴. Le paupérisme, que l'on peut définir à titre provisoire comme le maintien d'une pauvreté structurelle au sein d'une situation générale d'essor économique, se voit hypostasié par Malthus comme surpopulation, excédent quantitatif de la population humaine sur la limite géophysique imposée à la production des biens de subsistance. Percer à jour l'essence réelle du paupérisme sous cette apparence idéologique, voilà l'enjeu de la critique marxienne de la surpopulation.

⁴² K. MARX, « Kritische Randglossen zu dem Artikel: "Der König von Preußen und die Socialreform. Von einem Preußen." (1844) », dans *MEGA I/2*, Berlin, Dietz, 1982, p. 453.

⁴³ La représentation du paupérisme comme une loi naturelle n'est dès lors, selon Marx, que la conséquence nécessaire d'une restriction de l'activité politique à la réforme des institutions étatiques qui, étant incapable de remonter à la racine économique du problème, justifie son impuissance en l'inscrivant dans la nature humaine. « L'État ne peut donc pas croire à l'impuissance *intrinsèque* de son administration, c'est-à-dire à sa propre impuissance. Il ne peut y découvrir *que* des imperfections formelles et accidentelles et s'efforcer d'y remédier. Si ces modifications sont infructueuses, c'est que le dysfonctionnement social est une imperfection naturelle, indépendante de l'homme, une *loi de Dieu*, ou bien, la volonté des particuliers est trop corrompue pour correspondre aux bonnes intentions de l'administration. », K. MARX, « Kritische Randglossen », *op. cit.*, p. 456.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 455.

B. La double riposte du jeune Engels par la critique économique et le positivisme scientifique

Cette double lecture de Malthus, esquissée par Marx dans l'article d'août 1844, s'inspire de l'argumentation déjà élaborée par Engels dans son « Esquisse d'une critique de l'économie nationale »⁴⁵. Dans ce texte, la critique de Malthus ne procède pas par simple réfutation, mais se déploie plutôt comme « négation déterminée », pour reprendre ici un concept hégélien auquel Engels se réfère implicitement⁴⁶. Par l'explication rigoureuse de l'erreur adverse, il s'agit de comprendre l'origine réelle du phénomène du paupérisme représenté comme "surpopulation". La critique mise en œuvre par Engels procède en deux moments, qui se croisent au cours de l'argumentaire. Premièrement, il tâche d'expliquer le phénomène de la pauvreté structurelle dans le contexte spécifique de l'essor du capitalisme industriel anglais du premier XIX^e siècle, qui n'est pas tant caractérisé par un phénomène de sous-production de nourriture que par un phénomène de « surproduction » de marchandises responsables des crises économiques cycliques. Deuxièmement, il s'applique à disqualifier la reconduction de ce phénomène à une limite naturelle de la production de biens de subsistance relative à la croissance démographique. Selon Engels, cette naturalisation malthusienne n'est pas seulement le symptôme d'une incapacité à déceler les causes socio-historiques du phénomène, mais aussi le moyen d'une légitimation de l'ordre existant. Nous nous concentrerons ici principalement sur la disqualification de l'hypothèse malthusienne des limites naturelles, afin de mettre au jour l'impulsion critique qui conduit Marx à la lecture des sciences agrochimiques de son temps.

Des crises de sous-production aux crises de surproduction

Afin de contrecarrer l'appel à l'évidence et au sens commun par lequel Malthus justifie la limitation de la production des biens de subsistance vis-à-vis de la croissance

⁴⁵ On peut s'étonner du rôle tout à fait marginal qu'Yves Charbit attribue à ce texte dans ses recherches par ailleurs très détaillées sur la fonction de la critique de Malthus chez Engels et Marx, alors qu'il constitue la matrice principale des arguments que Marx tâchera de fonder par la suite. Voir notamment Y. CHARBIT, « Capitalisme et population. Marx et Engels contre Malthus », *Revue d'histoire des sciences humaines*, vol. 13, n° 2, 2005, p. 187-188 ; Y. CHARBIT, *Economic, Social and Demographic Thought in the 19th Century. The Population Debate from Malthus to Marx*, *op. cit.*, p. 121-122.

⁴⁶ En conclusion de son argumentaire critique, Engels affirme en effet que « la théorie malthusienne a d'ailleurs été un point de passage totalement nécessaire, qui nous a fait infiniment avancer », F. Engels, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 490.

démographique, Engels renvoie à l'expérience historique contemporaine d'une misère nouvelle qui, loin d'éclater dans un contexte de pénurie, se caractérise par le fait que « les gens meurent de faim face à tant d'abondance »⁴⁷. Si la représentation malthusienne de la rareté relative des biens de subsistance semble plutôt correspondre à une réalité préindustrielle, marquée par des crises agraires déclenchées par des séries de mauvaises saisons et provoquant une inflation du prix du pain, elle tranche avec l'apparition d'une nouvelle forme de misère urbaine spécifique à la période de révolution industrielle⁴⁸. Selon Engels, celle-ci trouve moins à s'expliquer par la hausse des prix du grain, liée à une pression croissante de la demande sur l'offre, que par les crises économiques qui frappent régulièrement la production industrielle, à la suite desquelles un grand nombre d'ouvrières et d'ouvriers sont jeté·e·s sur le pavé. De ce point de vue, la pauvreté moderne ne résulte pas seulement d'un défaut de biens de subsistance mais aussi d'une privation des moyens économiques permettant de les acquérir, c'est-à-dire d'une privation de salaire due à « l'oscillation entre le plein essor et la crise, la surproduction et la paralysie ». La raison « de cette situation insensée, de cette absurdité vivante »⁴⁹, n'est autre que l'organisation de la production par le principe de la « concurrence » guidant la recherche d'un maximum de profit par les capitalistes, et la recherche d'un emploi par les prolétaires⁵⁰. Renversant son éloge par les économistes classiques, Engels montre que « l'équilibrage » de l'offre et de la demande par la concurrence n'a rien de l'harmonie préétablie orchestrée par la "main invisible" smithienne. Étant donné le décalage temporel constant entre la demande et l'offre, et l'absence de toute organisation collective de la production et de la distribution, les capitalistes sont poussés à surinvestir dans les branches où une forte demande fait monter les prix – par exemple le filage du coton – avant de se rendre

⁴⁷ *Ibid.*, p. 486.

⁴⁸ Engels en brosse le portrait le plus saisissant dans un ouvrage qu'il rédige en même temps que cet article, et qui paraît un an plus tard, en 1845 : F. ENGELS, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre. D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques (1845)*, G. Badia et J. Frédéric (trad.), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, Éditions sociales, 1960.

⁴⁹ F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 46.

⁵⁰ Désignée comme « catégorie principale de l'économiste » (*ibid.*, p. 482), la concurrence signifie ici le principe directeur de tous les agents économiques mus par la recherche de la maximisation du bénéfice privé : « la concurrence repose sur l'intérêt [...]. Chaque concurrent *doit* souhaiter avoir le monopole, qu'il soit travailleur, capitaliste, ou propriétaire terrien. » (p. 483). Elle est donc le principe d'organisation de la production et des échanges dans une société fondée sur « la propriété privée » (*ibid.*).

compte que le marché est saturé de produits invendables : c'est la surproduction⁵¹. S'en suivent défauts de paiement, faillites, et mise à l'arrêt de la production. Le chômage massif conduit en retour à une très forte pression de la demande de travail sur l'offre d'embauche, qui fait elle-même chuter les salaires sur le marché de l'emploi et permet une relance massive des investissements profitant du coût relativement faible de la main d'œuvre, etc. C'est ce phénomène économique des « crises périodiques »⁵² « qui refont surface aussi régulièrement que les comètes et qui nous frappent à présent en moyenne tous les cinq ou sept ans »⁵³, que Malthus aurait entrevu confusément en soulignant le caractère cyclique des oscillations de la surpopulation⁵⁴. Partageant le présupposé normatif d'une harmonie de la loi de l'offre et de la demande avec l'ensemble des économistes bourgeois, il « n'avait pas *le droit* de voir la vérité ; il n'avait pas *le droit* d'apercevoir que cette contradiction est une simple conséquence de la concurrence, car autrement, c'est son système tout entier qui se serait écroulé »⁵⁵. Ce facteur socio-historique de la concurrence étant ainsi exclu, le seul moyen d'expliquer la misère persistante dans l'économie moderne – que Malthus a au moins le mérite de mettre à nu – est de la reconduire à une causalité extra-sociale, trouvant son origine dans une limite naturelle à la productivité de la terre, et non dans une contradiction économique endogène. « Mais afin d'accorder ce fait à la théorie, car l'on ne pouvait pas nier le fait, la théorie de la population fut inventée. »⁵⁶ Par ce geste critique, décelant dans le malthusianisme une naturalisation induite d'un phénomène socio-historique, qui consiste à travestir une contradiction interne à la société

⁵¹ Dans *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Engels développe l'explication de ce phénomène dans le second chapitre intitulé « La concurrence », en l'illustrant notamment par l'éloignement temporel entre les moments de la demande et de l'offre résultant de la mondialisation du commerce. Les investissements et la spéculation sont à tel point encouragés par l'ouverture de nouveaux marchés qu'« on forge, on file, on tisse comme si'il fallait équiper de neuf l'humanité tout entière, comme si l'on avait découvert dans la lune quelques milliards de nouveaux consommateurs ». Ce n'est que plus tard que l'« on découvre qu'il y a en route et sur le marché, trois fois plus de marchandises que la consommation n'en exigerait », *op. cit.*, p. 81-82.

⁵² F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 489.

⁵³ *Ibid.*, p. 484.

⁵⁴ Malthus donne toutefois une explication toute différente de cette cyclicité. Selon lui, l'accroissement de la surpopulation, qui se traduit par une hausse des prix des biens alimentaires, incite les classes populaires à réduire préventivement leur fécondité et à travailler d'autant plus pour subvenir à leurs besoins. C'est là le moyen d'un rééquilibrage progressif permettant le retour d'une phase de prospérité et d'accroissement des moyens de subsistance, lequel conduit finalement à un nouvel accroissement excédentaire de la population, etc. Voir T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 31-32.

⁵⁵ F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 486.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 487.

sous la forme d'une limite naturelle, Engels inaugure un geste critique qui sera repris et approfondi par Marx.

Peut-on toutefois considérer ce simple déplacement de causalité, d'une limite naturelle externe à une contradiction sociale interne, comme une réfutation définitive du principe malthusien ? En effet, la surproduction excédentaire qui conduit aux crises industrielles périodiques ne concerne pas tant les produits agricoles, au cœur de l'argument de la limitation des biens de subsistance, que les produits manufacturés, notamment de l'industrie textile. Si l'on s'en tient à la première formulation de la réfutation de Malthus, rien n'empêche en même temps de supposer une double causalité endogène et exogène du phénomène du paupérisme moderne, combinant des crises agraires de sous-production et des crises industrielles de surproduction. La hausse des prix alimentaires, causée par le déficit de biens de subsistance en regard de la demande croissante, serait en même temps aggravée par les privations de salaires résultant des faillites industrielles. C'est pour faire face à une telle objection qu'Engels combine son premier argument économique à une double critique de la représentation malthusienne de limites naturelles afin de les priver de toute valeur explicative.

Neutraliser théoriquement le pouvoir explicatif des limites naturelles

Au lieu de nier l'éventualité d'une crise agricole qui conduirait à la rareté des biens de subsistance, il montre d'abord qu'il est possible d'en rendre compte sans présupposer l'existence de limites *naturelles*. À l'instar de la production industrielle, la production agricole moderne est régie par la concurrence des fermiers et fermières⁵⁷ qui ne cherchent pas avant tout à satisfaire les besoins alimentaires, mais d'abord à rentabiliser leur avance de capital de la manière la plus profitable possible. Dans ce contexte économique d'une soumission de l'agriculture aux lois du marché, des parcelles moins fertiles ne seront mises en culture qu'à la condition d'une rentabilité suffisante des investissements, ce qui rend compte à la fois de la sous-exploitation générale du potentiel agricole d'un pays comme l'Angleterre⁵⁸, et de la sous-exploitation agricole qui peut résulter d'une crise de surproduction des produits agricoles

⁵⁷ L'argument d'Engels présuppose ici l'existence et la généralisation d'une forme spécifiquement capitaliste d'agriculture, qui n'est plus basée sur l'autosubsistance et la revente d'un surplus éventuel, mais sur l'investissement productif en vue de la production d'un profit.

⁵⁸ « Une partie du pays est cultivée de la meilleure manière tandis qu'une autre – 30 millions d'acres de bonnes terres en Grande-Bretagne et en Irlande – reste en friche », F. ENGELS, « Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 487.

eux-mêmes⁵⁹. Engels relativise ainsi la portée explicative du concept de limites naturelles, en montrant que la rareté relative des biens de subsistance peut résulter des limites sociales imposées à la production agricole par la concurrence qui règne sur le marché. Cet argument reste pourtant hypothétique et repose sur une simple transposition du schéma des crises industrielles périodiques sur les crises agraires. Qu'il soit possible d'expliquer la sous-production agricole par des facteurs socio-économiques internes n'empêche pas qu'il soit tout autant possible de l'expliquer par un facteur naturel externe. C'est pour disqualifier définitivement cette seconde option qu'Engels s'attaque à l'argument malthusien sur son propre terrain, celui de la nature. Non seulement les limites pouvant conduire à la sous-production de biens de subsistance ne sont pas naturelles, mais la nature elle-même n'imposerait aucune limite pratique à la productivité du travail en général, et du travail agricole en particulier. Engels ne laisse planer aucun doute sur ce point, en affirmant que « la force de production [*Produktionskraft*] mise à disposition de l'humanité est immense », et que « par la mise en œuvre de capital, de travail et de science, la capacité de rendement des sols est à accroître à l'infini »⁶⁰. Pour tâcher de le démontrer et neutraliser la représentation de limites naturelles à productivité de la terre, deux arguments sont convoqués : le premier, anthropologique, consistant à souligner le potentiel inhérent au travail humain, capable d'engendrer un excédent sur les besoins à satisfaire, et le second, historique, se référant aux progrès de la science moderne dans l'accroissement exponentiel de la productivité du travail.

C'est en s'appuyant sur les hypothèses de l'historien Archibald Alison, auteur d'une critique de Malthus dans son ouvrage *The Principles of Population* (1840), qu'Engels forge le premier argument anthropologique.

Dans son œuvre citée ci-dessus, Alison a ébranlé la théorie malthusienne, en ce qu'il s'en remet à la force de production de la terre et opposa au principe de Malthus le fait que chaque être humain adulte peut produire plus qu'il n'en a besoin, un fait sans lequel l'humanité ne pourrait pas se multiplier, et ne pourrait même pas subsister.⁶¹

En ouverture du second chapitre « sur la relation fondamentale entre la population et la subsistance agricole », et consacré à la réfutation de la loi malthusienne de la population,

⁵⁹ « Un jour, le commerce va bon train, la demande est très importante, tout est au travail, le capital fait retour avec une formidable célérité, l'agriculture fleurit, les travailleurs se tuent à la tâche – le lendemain survient une stagnation, l'agriculture ne vaut plus la peine de se fatiguer, des parcelles de terrain restent entièrement incultes », *ibid.*, p. 487.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 486.

⁶¹ *Ibid.*, p. 488.

Alison s'interroge en effet sur les conditions de possibilité de « l'expérience universelle de l'humanité »⁶² qu'a représenté l'accroissement démographique soudain et global entraîné par le développement de l'agriculture. Tandis qu'auparavant, lorsque la subsistance reposait sur la chasse, la cueillette ou l'élevage pastoral, le niveau de la population restait limité par la simple disponibilité des ressources naturelles dans un espace donné, la mise en culture instaure une nouvelle relation à la nature, non plus adaptative mais productive. Sous la forme d'un argument strictement logique, Alison tâche de prouver que le travail agricole n'a pu apparaître et se généraliser qu'à la condition de dégager un excédent sur les besoins de l'individu au travail. Si le temps de travail consacré à l'agriculture ne produisait qu'une quantité de biens égale ou moindre à l'entretien de la vie individuelle, alors cette forme de production « n'aurait jamais été entreprise ; ou dès son début, elle aurait été immédiatement délaissée comme un désert stérile ou une mine improductive »⁶³. Seule la capacité spécifique du travail humain à tirer un surplus de la terre, par le développement des techniques agricoles, permet de rendre compte de l'essor de ce rapport agraire à la nature dépassant les limites immédiates posées à la subsistance, et stimulant par là même l'accroissement démographique et le développement d'autres activités sociales et culturelles n'ayant plus la subsistance pour finalité exclusive. C'est ainsi qu'Alison fait de cette fécondité du travail humain, ou plutôt de cette fécondation productive de la nature par le travail humain, un moment historique décisif sans lequel « la race humaine n'aurait jamais pu franchir les barrières [*barriers*] tracées par la Nature à la subsistance de ces animaux »⁶⁴. La première limitation de la démographie humaine par des ressources naturellement disponibles est donc historiquement relative à un rapport adaptatif à la nature, et elle se voit surmontée par l'instauration d'une transformation productive de la terre⁶⁵ : « une fois les travaux agricoles initiés, la véritable relation entre l'être

⁶² A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness*. Vol. I, Edinburgh/London, William Blackwood/Thomas Cadell, 1840, p. 35.

⁶³ *Ibid.*, p. 34.

⁶⁴ *Ibid.* Par « ces animaux », Alison entend ici spécifiquement les troupeaux des communautés pastorales et nomades, dont la subsistance dépend de la fertilité des terres sur lesquelles elles font paître leurs bêtes.

⁶⁵ Le point crucial, ici, n'est pas que par son travail, l'humanité transforme la nature mais que, par un certain type de travail agricole, elle commence à la transformer de manière *productive*, en dégageant un surplus. En effet, la cueillette ou la chasse, ainsi que l'élevage pastoral, impliquent déjà un certain nombre de techniques qui transforment la nature – par exemple la domestication des animaux. Mais pour Alison, cette transformation ne permet pas pour autant de dépasser les limites initiales posées à la subsistance, car elle reste dépendante des ressources naturelles immédiatement disponibles sur un sol donné.

humain et la subsistance qui découle de son labeur est la possibilité de *faire bien plus* que de se maintenir soi-même par ses efforts »⁶⁶. C'est pourquoi le facteur originellement limitant – la disponibilité naturelle des biens de subsistance – est ici requalifié par Alison comme barrière (*barrier*) : une limite temporaire, relative à un certain stade de (sous-)développement technique, et non une limite absolue.

Partant du principe d'un surplus du produit du travail sur la subsistance de l'individu au travail, Alison peut alors renverser la crainte que ferait peser l'accroissement démographique sur la disponibilité des biens de subsistance : la multiplication du nombre d'individus au travail permet au contraire la multiplication du surplus, et est exactement proportionnelle à cette dernière⁶⁷. En soi, ce premier principe ne suffit pourtant pas à contrecarrer l'argument malthusien, qui repose sur le différentiel de célérité entre la croissance productive et la croissance démographique. Engels rappelle à juste titre que la réfutation d'Alison ne fonctionne qu'à condition de coupler le principe anthropologique du surplus à l'« immense [...] force de production de la terre »⁶⁸. C'est n'est qu'ainsi, en effet, qu'Alison peut affirmer que l'augmentation de la productivité d'une parcelle récemment mise en culture peut doubler plus rapidement que la population⁶⁹. C'est ainsi, également, qu'il réfute l'objection malthusienne, selon laquelle le ralentissement de la croissance des rendements de la terre, qui tendent vers une limite asymptotique, serait l'une des causes de l'excédent démographique sur la subsistance⁷⁰. Alison ne dénie pas l'existence de telles « limites suprêmes » (*utmost limits*)⁷¹ à la production agraire – à la fois les limites spatiales des terres disponibles et les limites de fertilité pour une terre donnée, dont les rendements pourraient décroître à partir d'un certain seuil. Il conteste cependant leur effectivité, leur réalité pratique pour le

⁶⁶ A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I, op. cit.*, p. 35.

⁶⁷ « Mais aussi longtemps que la fertilité du sol n'est pas épuisée, et que les limites suprêmes [*utmost limits*] de l'accroissement de la subsistance n'ont pas été atteintes, la même proportion doit exister entre le nombre des cultivateurs et le surplus de production qu'ils peuvent dégager, à moins que ses puissances productives décroissent au cours du temps, pour la simple et bonne raison que le nombre de bouches à nourrir s'est accru dans une proportion exactement égale au nombre de bras. », *ibid.*, p. 36.

⁶⁸ Voir ci-dessus, note 61.

⁶⁹ A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I, op. cit.*, p. 36-37.

⁷⁰ Pour formuler cette objection éventuelle, afin d'entreprendre en détail sa réfutation, Alison fait référence au passage de la seconde édition de *L'Essai* de Malthus, dans lequel l'argument des rendements décroissants des sols est introduit (*cf. supra*). *Ibid.*, p. 41-42.

⁷¹ *Ibid.*, p. 36.

développement des sociétés humaines. Études statistiques à l'appui, il montre d'abord que « les ressources de la nature sont sans bornes [*boundless*] pour la subsistance qu'en tire le travail humain, comparées au pouvoir de multiplication de l'espèce humaine »⁷². Tandis que ce « pouvoir » démographique pourrait, au mieux, conduire à un doublement de la population en vingt-cinq ans, la production agraire d'un pays comme l'Angleterre pourrait au moins doubler, voire être multipliée par six en l'espace de dix ans⁷³. Si Alison reconnaît que cette hausse productive finirait elle-même par rencontrer un plafond, toute l'analyse qu'il développe dans la suite de son ouvrage consiste à montrer que la croissance démographique sera freinée par des facteurs moraux, économiques et sociaux bien avant de l'atteindre⁷⁴. Le pouvoir productif de la nature, bien que limité dans l'absolu, n'en est pas moins immense relativement à la croissance démographique des besoins humains qu'il ne borne donc pas dans la pratique.

Bien qu'Engels n'emploie pas l'expression de « limites naturelles », son argumentation fait fond sur la double disqualification par Alison de ce concept sur lequel repose la théorie malthusienne : d'abord par la redéfinition de la disponibilité des ressources naturelles, non plus comme des limites absolues, mais comme des « barrières » historiquement relatives au progrès technique, et ensuite par la neutralisation de l'idée d'une limite asymptotique à ce progrès, qui se voit réduite au rang d'une limite théorique, en droit, n'ayant de fait aucun rôle à jouer dans l'évolution démographique⁷⁵. Juste après avoir loué l'apport crucial de son

⁷² *Ibid.*, p. 48.

⁷³ *Ibid.*, p. 49-50. Pour démontrer ce point, Alison compare la surface de terres disponibles avec leur rendement par hectare. Selon son estimation, la conversion de toutes les pâtures en cultures céréalières les plus rentables, ainsi qu'une amélioration de la productivité moyenne de l'agriculture anglaise au niveau de celle des meilleurs comtés, permettrait une hausse nette du produit agricole de six fois son niveau actuel. C'est là l'exemple que retient Engels pour sa propre critique de Malthus en se référant directement au traité d'Alison : « D'après le calcul des économistes et des statisticiens les plus sérieux (cf. *Alison's Principle of Population*, T. 1, ch. 1 et 2), la Grande-Bretagne "surpeuplée" pourrait être amenée en dix ans à produire suffisamment de grain pour l'équivalent de six fois sa population actuelle. », F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 486.

⁷⁴ Un des arguments qu'il avance consiste à montrer que le développement de la productivité industrielle conduit à une diminution tendancielle de la demande de travail, entraînant elle-même une limitation de la croissance démographique. Sur la base du présupposé partagé par l'économie classique, et que Marx reprendra, selon laquelle le besoin social en main d'œuvre est le principal ressort de la croissance démographique, il esquisse ainsi une première théorie de la transition démographique. Cf. A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I, op. cit.*, p. 186-188.

⁷⁵ Notons toutefois ici qu'Engels s'attaque à la première théorie populationnelle de Malthus, telle qu'elle fut formulée jusqu'à la sixième édition de *L'Essai* (1826). Mais dans son *Summary* de 1830,

ouvrage, il fait toutefois remarquer qu'Alison aboutit « aux mêmes résultats que Malthus » pour ne pas être « allé jusqu'au fond de la question »⁷⁶. À demi-mots, ce dernier rejoint finalement Malthus dans sa réponse à la question d'un possible progrès indéfini de l'humanité. Malgré le différend de méthode, Alison opte également pour le rejet de l'optimisme des Lumières auquel il oppose une nécessaire limitation démographique s'exprimant dans une misère sociale résiduelle. C'est ainsi qu'il rend compte, plus loin dans son ouvrage, de « la mortalité prodigieuse » des grandes villes industrielles non comme le résultat d'une contradiction économique, mais comme la conséquence « de la prévalence d'une habitude à l'intempérance au sein du peuple »⁷⁷, c'est-à-dire d'un vice moral inscrit dans la nature humaine plutôt que d'une situation historique particulière. Il la place même au rang de l'ensemble des facteurs moraux de réduction démographique qui permettent, *de fait*, d'éviter une multiplication si importante qu'elle en viendrait finalement à dépasser les limites naturelles absolues de la fertilité de la terre, en provoquant « les plus dangereuses conséquences pour la prospérité publique »⁷⁸.

Le renfort des nouvelles sciences pour disqualifier les limites naturelles

Contre ce pessimisme latent, Engels renoue avec l'idéal progressiste des Lumières en prenant soin d'ajouter en guise d'appendice à sa réfutation un nouvel argument visant à « saper toute base à la crainte générale de la surpopulation »⁷⁹. Cette ultime base, c'est l'hypothèse clé des rendements décroissants des sols, qui constitue chez Malthus la seule justification véritable de l'impossibilité d'une croissance géométrique des produits agraires et qui représente encore chez Alison le fondement d'une limite naturelle absolue (mais non actuelle) de la productivité de la nature. Ce principe suppose, comme le résume Engels, que « l'augmentation du rendement à travers l'augmentation du travail ne croît pas toujours en

Malthus finira lui-même par abandonner l'idée que la limitation des subsistances régule effectivement la population. Voir Y. CHARBIT, « Malthus populationniste ? Une lecture transdisciplinaire », *Population*, vol. 53, n° 1-2, 1998, p. 113-137.

⁷⁶ F. ENGELS, « Umrisse zu einer Kritik der nationalen Ökonomie », *op. cit.*, p. 488.

⁷⁷ A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I, op. cit.*, p. 139.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 182. Alison inscrit son approche dans la droite ligne de l'analyse initiale de Robert Wallace, qui était l'une des sources principales de Malthus. Voir ci-dessus, note 15.

⁷⁹ F. ENGELS, « Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 490. L'emploi de l'épithète « générale » (*allgemeine Furcht*) indique qu'il ne s'agit pas seulement ici de la formulation malthusienne de cette crainte, mais de sa perpétuation dans les études démographiques émergentes de l'économie politique anglaise.

rapport avec le travail »⁸⁰, autrement dit que la multiplication du travail humain appliqué à la terre n'engendre pas une multiplication proportionnelle des fruits de la terre. Il s'agit de la représentation d'un seuil maximal de productivité agraire vers lequel l'accroissement du travail humain ne pourrait que tendre sans jamais le dépasser. Outre l'accroissement *quantitatif* de ce travail, Engels souligne toutefois la possibilité de sa transformation *qualitative* qui vient bouleverser les rapports de l'activité humaine à la nature, par l'intervention d'« un troisième élément, qui n'entre toutefois jamais en ligne de compte pour l'économiste » : « la science dont le progrès est tout autant infini et au moins aussi rapide que celui de la population »⁸¹. Certes, l'intérêt pour le développement technique de la productivité du travail agricole, qui était encore tout à fait absent du premier essai de Malthus⁸², transparait déjà clairement dans l'examen d'Alison⁸³. Engels pense cependant ici à une certaine transformation qualitative de la technique par l'application systématique d'un savoir scientifique, autrement dit, à la technologie moderne. Tandis que la simple technique permet, comme le montrait Alison à l'exemple de l'invention de l'agriculture, de dépasser les barrières immédiates de la disponibilité des ressources prélevées dans la nature pour finalement rencontrer les limites asymptotiques de la fertilité des terres mises en culture, seule la technologie parvient à surmonter ces dernières qui apparaissaient jusqu'alors comme absolues. En s'accumulant à un rythme proportionnel à la croissance de la population, le savoir scientifique permettrait en définitive de déployer l'accroissement géométrique, exponentiel et infini de la productivité de la terre⁸⁴. Si cela semble désormais possible, c'est que cette technologie scientifique ne se

⁸⁰ *Ibid.*, p. 490.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² L'argumentation de Malthus suppose en effet que la productivité du travail agricole reste déterminée par la seule fertilité de la terre et la quantité de temps de travail appliqué à son entretien. Il n'envisage donc pas une augmentation de la productivité agricole par le développement de nouvelles techniques agraires. Sur ce point, cf. I. I. RUBIN, *A History of Economic Thought*, *op. cit.* : « Malthus n'ignore rien de moins que le développement de la productivité du travail et le progrès de la technologie agricole », p. 295.

⁸³ « Les puissances de l'homme sur le sol ne diminuent pas à mesure que l'agriculture s'améliore et que la société avance ; au contraire, elles sont largement accrues », A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I, op. cit.*, p. 48.

⁸⁴ Pour les fins de l'argumentation, Engels adopte ici un positivisme simpliste et quelque peu contestable sur la logique du progrès scientifique, qui procéderait selon un ordre proportionnel à l'accroissement quantitatif de la population. « La science progresse en rapport à la masse des connaissances léguées par les générations précédentes, donc également de manière géométrique dans des conditions les plus normales », F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der nationalen Ökonomie », *op. cit.*, p. 490-491. Derrière la naïveté de cet argument se cache néanmoins un présupposé important de

contente pas de transformer qualitativement l'activité humaine, comme le progrès technique en général, mais qu'elle parvient à transformer qualitativement son substrat alors représenté comme intangible : la terre elle-même.

Par la mention de « Sir Humphrey Davy » et « Justus Liebig »⁸⁵, Engels se réfère aux développements récents de la chimie ayant permis d'analyser les propriétés et les transformations de la matière, et à ses applications pratiques potentielles. Dans ses *Elements of Agricultural Chemistry in a Course of Lectures* (1813)⁸⁶, le physicien et chimiste Davy souhaitait initier dès le début du XIX^e siècle une réforme fondamentale du travail agricole fondée sur l'amélioration des techniques empiriques traditionnelles par l'application systématique de la science, « qui substitue petit à petit des principes sains et rationnels aux vagues préjugés populaires »⁸⁷. En conclusion de son ouvrage, les avancées récentes de la chimie apparaissent comme la condition pour déployer le potentiel productif de la nature au-delà de toute limite fixée par avance au progrès de la fertilité : « les sols nous offrent des ressources *inépuisables* qui, étant évaluées et employées de manière convenable, doivent accroître notre richesse, notre population et notre force physique. [...] Rien n'est impossible au travail soutenu par l'ingéniosité »⁸⁸. Cette thèse cornucopienne, découvrant dans la science moderne la voie d'accès à une abondance illimitée, est l'ultime flèche critique décochée par Engels contre Malthus. Outre sa fonction polémique, un tel argument pose en même temps le cadre positiviste dans lequel s'inscrit la perspective de l'émancipation humaine résultant de la première critique de l'économie politique, un horizon ouvert par une question rhétorique concluant le passage étudié : « et qu'y a-t-il d'impossible pour la science ? »⁸⁹.

la conception moderne du progrès, déjà défendu par Condorcet, selon lequel la croissance démographique serait l'un des éléments moteurs du progrès culturel de l'humanité.

⁸⁵ F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 490.

⁸⁶ S. H. DAVY, *Elements of Agricultural Chemistry in a Course of Lectures*, London, Longman, 1813.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 371.

⁸⁸ *Ibid.*, nous soulignons.

⁸⁹ F. ENGELS, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 491.

2. La critique du malthusianisme de l'économie politique anglaise. Marx vs Ricardo

Le nom de Justus Liebig, père fondateur de la chimie organique et auteur d'importants travaux agronomiques sur le rôle des nutriments dans la croissance des plantes, est aujourd'hui connu dans les recherches écomarxistes comme cette source d'inspiration scientifique ayant permis à Marx de formuler une première critique des conséquences écologiques du mode de production capitaliste sur l'épuisement de la fertilité des sols⁹⁰. Resituée dans son contexte, la première lecture par Marx des sciences agrochimiques dans les années 1850 répond pourtant d'un tout autre objectif dont témoigne, à titre d'indice, la situation des notes sur les sciences naturelles dans les cahiers londoniens. La quasi-totalité des extraits compilés dans le huitième cahier, dans lequel Marx se penche sur les sciences agraires, proviennent d'écrits consacrés au problème de la surpopulation, à l'explication du phénomène par Malthus et à des critiques de sa théorie (dont l'ouvrage d'Alison déjà mentionné par Engels)⁹¹.

Comme nous tâcherons de le montrer, Marx reprend et complexifie la critique engelsienne de Malthus pour s'attaquer plus largement au malthusianisme ambiant de l'économie politique anglo-saxonne, qui accorde un rôle décisif aux limites naturelles non seulement dans la représentation de la surpopulation, mais aussi dans l'analyse de la rente foncière et de la trajectoire historique du développement économique. Ted Benton suppose que Marx aurait trouvé chez Ricardo un ensemble d'arguments critiques permettant de disqualifier la représentation malthusienne des limites naturelles de l'analyse économique⁹².

⁹⁰ Cette filiation a d'abord été établie par J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.* Elle a été reconstruite en détail par K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*

⁹¹ K. MARX, *Londoner Hefte III, op. cit.*, p. 199-324. Au sein de ce cahier, les extraits d'ouvrages agrochimiques s'insèrent dans un vaste ensemble de notes sur la question de la surpopulation : non seulement des extraits du premier *Essai* de Malthus, mais également des notes consacrées à ses sources d'inspiration et aux prises de position critiques à l'égard de sa théorie. Parmi les premiers, on trouve la *Dissertation on the Numbers of Mankind in Ancient and Modern Times* (1753) de Robert Wallace, ainsi que les écrits de Joseph Townsend, notamment sa *Dissertation on Poor Laws* (1786) où il défendait déjà l'abolition des lois d'aide aux indigents. Parmi les secondes, on trouve notamment l'ouvrage d'Alison, la critique de Thomas Doubleday intitulée *The True Law of Population* (1842) et la réflexion de William Thomas Thornton *On Over-population and its Remedy* (1846). Tous trois s'attachent à relativiser le concept de surpopulation en prenant en considération le niveau de développement des techniques agricoles, augmentant le rendement des sols.

⁹² Voir T. BENTON, « Marxism and natural limits », *op. cit.*, p. 60-63 : « Ricardo, comme Marx et Engels, refusait de reconnaître tout rôle important aux limites imposées par la nature », p. 61. Sur ce

Une étude attentive des textes permet de montrer que le rapport est exactement inverse : il s'agit justement pour Marx de s'attaquer au malthusianisme latent de la théorie ricardienne de la rente foncière, en identifiant précisément le type de limite naturelle qu'il présuppose. Comme chez Engels avant lui, c'est par la référence aux nouvelles sciences de la nature, investies d'une fonction polémique anti-malthusienne, que Marx va tenter de disqualifier toute représentation d'une limitation naturelle de la production sociale. Avant d'être le nom d'une écologie critique, Liebig représente d'abord une science mise au service du productivisme stratégique.

A. Élargir la critique des limites naturelles : de la surpopulation à la rente foncière

Dans une phase qui s'étend du milieu des années 1840 à la fin des années 1850, Marx s'emploie à élargir la portée de la critique des limites naturelles d'Engels, alors orientée spécifiquement contre Malthus, pour orienter le tir contre l'héritage malthusien de l'économie politique britannique tel qu'il se traduit dans l'œuvre de David Ricardo – référence principale de sa première critique de l'économie politique. Comme il l'indique dans une lettre à Engels du 7 juin 1851, alors qu'il vient de s'attaquer à nouveau au problème populationnel et qu'il s'apprête à se plonger dans des lectures en sciences naturelles⁹³, c'est dans la même représentation des limites naturelles que Ricardo entrevoit la cause de « l'accroissement de la rente » et « que Malthus a trouvé le véritable sol [*Boden*] pour sa théorie de la population »⁹⁴ – parenté qu'il rappellera plus tard en affirmant que la théorie ricardienne de la rente reste « bien

point, Wrigley a reconstruit de manière beaucoup plus convaincante la parenté des projets théoriques de Malthus, Smith et Ricardo, tous trois articulés par la même reconnaissance du principe des rendements décroissants de la terre. Voir E. A. WRIGLEY, « The limits to growth. Malthus and the classical economists », *op. cit.*

⁹³ Cette chronologie peut aisément s'établir sur la base de la datation des cahiers londoniens : Marx commence à partir des neuvième et dixième cahiers, rédigés dans la première moitié de l'année 1851, à se pencher à nouveau sur Malthus ainsi que sur la question agraire chez Henry Charles Carey, pour se plonger dans les sciences agrochimiques et la question agraire en général à partir de l'été 1851. Cf. K. MARX, *Londoner Hefte II. Exzerpte und Notizen. März bis Juni 1851. MEGA IV/8*, Berlin, Dietz, 1986, sommaire, p. 9-11 et K. MARX, *Londoner Hefte III, op. cit.*, sommaire, p. 6-9. Dans une lettre à Engels, datée du 13 octobre de la même année, Marx relate cette phase de recherche : « D'ailleurs, j'ai principalement planché les derniers temps sur la technologie, son histoire, et l'agronomie, dans la bibliothèque où je continue toujours de me rendre afin d'y voir au moins un peu plus clair dans tout ce pétrin. », K. MARX et F. ENGELS, *Briefe. Oktober 1844 – Dezember 1851. MEW 27*, Berlin, Dietz, 1963, p. 359.

⁹⁴ K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1844-1851*, 1963, *op. cit.*, p. 157.

malheureusement empêtrée en et pour soi dans les saletés malthusiennes »⁹⁵. Ce fondement commun n'est autre que la loi des rendements décroissants des sols, dont Marx restitue le noyau théorique comme suit :

On se tourne vers des terres qui sont toujours de plus mauvaise qualité, pour lesquelles le même *quantum* de capital, appliqué successivement au même sol, n'apporte pas le même produit. En un mot : la terre se dégrade [*verschlechtert sich*] dans l'exacte mesure où la population doit lui demander plus d'effort. Sa fertilité croît relativement moins [*Sie wird relativ unfruchtbarer*].⁹⁶

Dans une formulation très concise, il énonce à la fois le rapport décrit par cette loi – la baisse progressive du surplus qu'apporte chaque nouvel investissement productif dans la terre – et les deux causes possibles de ce phénomène qu'il nous faut ici analyser.

La racine théorique des limites naturelles : l'hypothèse des rendements décroissants des sols

Comme Marx l'indiquera plus tard dans ses propres recherches sur l'histoire de l'économie politique⁹⁷, ce principe sous-tend la théorie britannique de la rente foncière après avoir été introduit une première fois par James Anderson dans ce débat en 1777 pour parvenir à Ricardo par l'intermédiaire d'Edward West et de Malthus. C'est dans le contexte de la crise du grain de 1813-1815, que la représentation des rendements décroissants des sols devint l'hypothèse hégémonique de l'économie politique permettant de rendre compte de l'augmentation importante des cours du blé⁹⁸. Mais c'est chez le physiocrate Turgot qu'on en trouve la première formulation, étayée d'une métaphore lumineuse permettant de définir rigoureusement le concept de limite mis en jeu. Comme un ressort se pliant progressivement sous le poids de la pression appliquée, l'accroissement de la fertilité de la terre par le travail décrit une fonction bornée qui se courbe à partir d'un certain seuil jusqu'à atteindre une limite asymptotique où les investissements supplémentaires en travail et capital n'apportent presque aucun surplus⁹⁹. L'expression de « rendements décroissants des sols » est donc à comprendre,

⁹⁵ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, p. 687.

⁹⁶ K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1844-1851*, 1963, *op. cit.*, p. 157.

⁹⁷ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, p. 765 et sq.

⁹⁸ Cf. E. CANNAN, « The origin of the law of diminishing returns, 1813-15 », *The Economic Journal*, vol. 2, n° 5, 1892, p. 53-69.

⁹⁹ « Il en sera dans ce cas de la fertilité de la terre comme d'un ressort qu'on s'efforce de bander en le chargeant successivement de poids égaux. Si le poids est léger et si le ressort n'est pas très flexible, l'action des premières charges pourra être presque nulle. Quand le poids sera assez fort pour vaincre la première résistance, on verra le ressort céder d'une manière sensible et se plier ; mais quand il aura plié

non comme une chute réelle du produit agricole, mais comme une diminution de la marge supplémentaire dégagée par chaque nouvel investissement de travail dans ce secteur – phénomène que l'économie contemporaine décrit plus exactement comme les « rendements *marginiaux* décroissants »¹⁰⁰.

En notant que l'agriculture tend à s'étendre des parcelles les plus fertiles vers des parcelles « toujours plus mauvaises », Marx restitue la première raison mise en avant par les partisans de cette théorie pour expliquer ce phénomène. L'apport de nouveau capital en agriculture désigne d'abord la mise en culture de nouvelles terres. Étant donné la variabilité pédologique de la fertilité des terres, ce mouvement d'extension procède en partant du choix préférentiel pour les sols les plus fructueux avant de s'élargir progressivement vers des sols de plus en plus ingrats. Dès lors, le taux d'accroissement du produit agricole total d'un pays donné tend à diminuer, car la fertilité des terres nouvellement cultivées, et donc la productivité du travail y étant consacré, est à chaque fois inférieure à celle des terres déjà cultivées (diminution de la marge extensive). Un tel mouvement d'extension spatial des cultures n'aurait cependant pas lieu d'être si l'accroissement quantitatif du travail sur un même sol – par les labours, l'apport de fumure, les désherbages, etc. – permettait un accroissement linéaire et continu de son produit. Lorsque l'accroissement du rendement des meilleures terres commence à diminuer, de moins bonnes terres sont mises en culture. La baisse du rendement marginal d'un « même sol » par suite de l'intensification de son exploitation explique donc la mise en culture de moins bonnes terres et la baisse du rendement marginal de l'ensemble des sols cultivés, rapport de consécution et de conjonction que Marx énonce subtilement par la mise en équivalence de ces deux phénomènes¹⁰¹. Ce que Marx nomme la « dégradation »

jusqu'à un certain point, il résistera davantage à la force qui le comprime, et tel poids qui l'aurait fait plier d'un pouce ne le fera plus plier que d'une demi-ligne. L'effet diminuera ainsi de plus en plus. Cette comparaison n'est pas d'une exactitude entière ; mais elle suffit pour faire entendre comment, lorsque la terre approche beaucoup de rapporter tout ce qu'elle peut produire, une très forte dépense peut n'augmenter que très peu la production. [...] Passé ce point, si on augmente encore ces avances, les produits augmenteront encore, mais moins, et toujours de moins en moins jusqu'à ce que, la fécondité de la terre étant épuisée et l'art n'y pouvant plus rien ajouter, un surcroît d'avance n'ajouterait absolument rien au produit. », A. R. J. TURGOT, « Observations sur le Mémoire de M. Saint-Péravy en faveur de l'impôt direct », dans *Œuvres de Turgot. Premier Volume*, Paris, Guillaumin, 1844, p. 421-422.

¹⁰⁰ C'est cette expression qu'emploie notamment E. A. WRIGLEY, « The limits to growth. Malthus and the classical economists », *op. cit.*, p. 33, nous soulignons.

¹⁰¹ Cette double cause de la baisse tendancielle des rendements du sol est énoncée le plus clairement par Edward West : « le travail additionnel consacré au sol doit être dépensé, ou bien en mettant de nouveaux sols en culture, ou bien en cultivant à un plus haut degré le sol déjà en labour. [...] »

(*Verschlechterung*) de la terre au cours du progrès productif n'est donc pas à comprendre en un sens absolu, comme chute nette du produit total, mais en un sens relatif rendu par Marx à travers le comparatif « *unfruchtbarer* », littéralement, de moins en moins plus fertile. L'« épuisement » de la terre déjà évoqué par Turgot, et traduit sous la plume des économistes anglais comme *exhaustion*¹⁰², ne désigne pas tant un tarissement de la source naturelle qu'un amenuisement de son amplification productive par le travail humain. Pour exprimer les choses de la manière la plus rigoureuse possible, il conviendrait donc de parler d'un épuisement des rendements du travail de la terre, plutôt que d'un épuisement de la terre elle-même. C'est là chose importante, qui traduit une représentation de la terre comme un socle éternel dont la fertilité ne peut être améliorée que dans certaines limites, mais pas détériorée comme l'exprime Ricardo en parlant des « puissances indestructibles du sol »¹⁰³.

Dans le premier examen critique de la théorie ricardienne de la rente foncière exposé dans le pamphlet contre Proudhon, *Misère de la philosophie* (1847), Marx met en lumière le rôle structurant qu'y joue cette loi des rendements marginaux décroissants. La rente foncière, désignant la part de profit prélevée par le propriétaire foncier pour le droit d'usage du sol qu'il concède au fermier, est la traduction économique d'un avantage productif offert par la fertilité ou l'abondance d'une ressource naturelle. Contre la théorie physiocratique de la rente foncière *absolue*, qui voit dans la terre elle-même une source de profit, la théorie ricardienne de la rente *différentielle* déduit la rente foncière d'un effet produit par la mise en équivalence sur le marché de produits issus de terres de fertilité variable. Alors que les coûts de production des denrées

Et le simple fait que de nouveaux sols soient mis en culture avec le progrès de la société prouve que le travail additionnel ne peut pas être consacré avec le même avantage qu'auparavant sur l'ancien sol », cité par E. CANNAN, « The origin of the law of diminishing returns, 1813-15 », *op. cit.*, p. 63.

¹⁰² Voir notamment l'usage que Malthus fait du terme : « Le pouvoir dont dispose la terre pour offrir un accroissement annuel de nourriture peut être comparé à une grande citerne d'eau alimentée par un courant modéré. Plus la population augmente vite, plus grands sont les moyens à en extraire de l'eau, par suite de quoi une quantité croissante en est prélevée chaque année. Mais indubitablement, le réservoir ne va pas tarder à être épuisé [*exhausted*], jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le débit du courant. », T. R. MALTHUS, *First Essay on Population* (1798), *op. cit.*, p. 107. Voir aussi la reprise de ce terme chez Alison : « Mais aussi longtemps que la fertilité du sol n'est pas épuisée [*is unexhausted*] et que les limites suprêmes de l'accroissement des subsistances n'ont pas encore été atteintes, la même proportion doit exister entre le nombre des cultivateurs et le surplus qu'il peuvent dégager », A. ALISON, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I, op. cit.*, p. 36.

¹⁰³ D. RICARDO, *The Principles of Political Economy and Taxation* (3rd ed.), London/New York, J. M. Dent & Sons, 1937, p. 33. Pour une analyse des présupposés philosophiques de cette conception, voir notre ch. 5, p. 335 *et sq.*

varient selon le degré de fertilité plus ou moins favorable de la terre dont dispose le fermier ou la fermière, le marché dicte un unique cours du grain¹⁰⁴. La culture des terres les plus fertiles permet ainsi le dégagement d'une rente foncière maximale, les autres terres dégagent des rentes foncières proportionnellement moindres à leur plus faible degré de fertilité¹⁰⁵. C'est en un double sens qu'intervient alors le principe des rendements décroissants dans cette théorie de la rente foncière différentielle. D'une part, la baisse des rendements marginaux des sols déjà cultivés apparaît comme la cause motrice qui pousse le développement de l'agriculture vers des terres plus ingrates, en différenciant progressivement la productivité agricole selon le degré de fertilité des terres progressivement mises en culture. C'est parce qu'il est impossible « comme dans l'industrie manufacturière, [de] multiplier à volonté les instruments de production du même degré de productivité, c'est-à-dire les terrains du même degré de fécondité », qu'« à mesure que la population s'accroît, on en vient à exploiter des terrains d'une qualité inférieure, ou à faire sur le même terrain de nouvelles mises de capital, proportionnellement moins productives que les premières »¹⁰⁶. En plus de se référer à la loi des rendements décroissants comme la cause du phénomène de la rente foncière, Ricardo tâche d'autre part de rendre compte grâce à elle de l'accroissement progressif de la rente foncière au cours du progrès de la production sociale et de la hausse concomitante du prix des denrées alimentaires¹⁰⁷. À mesure que le rendement limite des meilleures terres est atteint, des

¹⁰⁴ Sans entrer ici dans les détails, cette théorie suppose déjà que la seule source de la valeur d'une marchandise soit issue de la dépense d'une certaine quantité de travail. Appliqué à une terre très fertile, la même quantité de travail génère un produit agricole bien supérieur à celle dépensée sur une terre aride. Le prix de production d'un quintal de blé issu de la première est donc bien inférieur au prix de production d'un quintal issu de la seconde, bien que les deux soient vendus au même prix sur le marché.

¹⁰⁵ D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, § « On Rent », p. 33-45.

¹⁰⁶ K. MARX, *Misère de la philosophie. Réponse à la Philosophie de la Misère de Proudhon* (1847), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, A. Franck, 1847, p. 106. Il s'agit ici d'une explicitation de l'argument de Ricardo, qui affirmait que « la rente n'est payée pour l'usage du sol que parce qu'il n'est pas illimité en quantité et uniforme en qualité, et parce qu'avec le progrès de la population, un sol de qualité inférieure, ou situé en un lieu moins favorable, est amené à être mis en culture », D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 35.

¹⁰⁷ Ricardo distingue clairement les deux moments de l'accroissement de la rente et du renchérissement des denrées, comme deux conséquences distinctes du même principe de la baisse du rendement des sols. Du point de vue de la rente, « il est vrai que sur la meilleure terre, on obtiendrait toujours le même produit avec le même travail qu'auparavant, mais sa valeur serait rehaussée en raison des rendements diminués qu'obtiennent ceux qui emploient le nouveau travail et le nouveau capital sur la terre la moins fertile. » Du point de vue du prix des denrées, « la valeur comparative de la matière première grimpe parce que plus de travail est employé dans la production de la dernière parcelle de terre obtenue, et non parce qu'une rente est payée au propriétaire foncier », D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 38.

terres de moins en moins fertiles sont mises en culture. En plus de renchérir les denrées par la baisse du rendement moyen de la totalité des terres d'un pays¹⁰⁸, cette mise en culture de terres de moins en moins fertiles conduit en outre à accroître le taux de rente payé aux propriétaires fonciers, en raison de l'écart croissant entre les prix de production des meilleures terres et des moins bonnes terres¹⁰⁹. Comme nous le verrons plus loin¹¹⁰, cette analyse joue un rôle central dans la théorie ricardienne d'un ralentissement tendanciel de la croissance économique, qui finirait par atteindre un niveau stationnaire. Mais avant d'aborder cette conséquence générale, penchons-nous sur la réfutation élaborée par Marx de cette théorie de la rente foncière.

Découpler l'analyse de la rente foncière de toute référence aux limites naturelles

Dans sa lettre à Engels du 7 juin 1851, Marx tente de montrer qu'on peut se passer de cette hypothèse des rendements décroissants pour expliquer la dynamique historique de la rente foncière. Faut-il présupposer une diminution tendancielle de la croissance du produit agricole pour rendre raison du phénomène de la hausse de la rente foncière ? Là où Ricardo part de l'expérience historique de la hausse des cours du blé au début du XIX^e siècle, présentée comme une trajectoire historique nécessaire du développement social de la production, Marx lui oppose l'évolution plus récente d'une chute de moitié du prix moyen du blé depuis 1815, à la fois en Angleterre et sur tout le continent européen. Tandis que la première pouvait être représentée comme une conséquence d'un ralentissement de la production agricole, en partie lié au contexte des guerres anglo-américaines et anglo-françaises de 1812 et 1815¹¹¹, la seconde traduit un bond de la productivité moyennes dû selon Marx à « une fertilité du sol accrue par une amélioration générale » de l'agriculture, caractéristique de ce bouleversement productif aujourd'hui qualifié de « seconde révolution agricole »¹¹². « À la différence d'une hausse de

¹⁰⁸ Du point de vue du prix des denrées, « la valeur comparative de la matière première grimpe parce que plus de travail est employé dans la production de la dernière parcelle de terre obtenue, et non parce qu'une rente est payée au propriétaire foncier », D. RICARDO, *The Principles (1821)*, *op. cit.*, p. 38.

¹⁰⁹ Du point de vue de la rente, « il est vrai que sur la meilleure terre, on obtiendrait toujours le même produit avec le même travail qu'auparavant, mais sa valeur serait rehaussée en raison des rendements diminués qu'obtiennent ceux qui emploient le nouveau travail et le nouveau capital sur la terre la moins fertile », *ibid.*

¹¹⁰ Voir notre ch. 2, p. 108 *et sq.*

¹¹¹ Cf. E. CANNAN, « The origin of the law of diminishing returns, 1813-15 », *op. cit.*, p. 55.

¹¹² Tandis que la première révolution agricole correspond, selon les historiens et historiennes de l'environnement, à la phase de restructuration spatiale de la production agricole par l'expropriation de la petite paysannerie et la mise en l'enclos des communs qui s'étend du XVI^e au XVIII^e siècle, la seconde révolution agricole débutant à l'issue des guerres napoléoniennes et se prolongeant jusqu'à la fin du XIX^e

fertilité engendrée par le simple hasard d'une saison favorable », pouvant conduire à une baisse temporaire des prix, cette tendance transnationale de longue durée ne peut qu'être due au fait « que la science, l'industrie et la population sont affectées d'un facteur à la hausse »¹¹³. Comment, dans ce contexte, rendre compte de l'augmentation parallèle de la rente foncière ? Nul besoin, pour cela, de présupposer comme Ricardo qu'elle découle d'un rendement décroissant des sols conduisant à une baisse du niveau moyen de productivité agricole, et donc à une hausse concomitante du prix des denrées. En acceptant que les sols d'un même espace économique ont des degrés de fertilité initiaux différenciés, Marx montre par un rapide calcul que l'accroissement de l'écart de productivité entre ces différents sols (et donc de la rente foncière) peut résulter d'une « amélioration générale de l'agriculture » liée à « un progrès général de la science, qui avance main dans la main avec le progrès d'ensemble de la société, de la population, etc. »¹¹⁴. Lorsqu'une nouvelle technique productive est introduite (nouvelle machine, meilleurs engrais, etc.), tous les sols devraient selon Marx être affectés d'un même facteur d'amélioration productive qui accroît relativement leur *écart* de productivité tout en augmentant leur productivité absolue¹¹⁵. Seule cette explication permettrait de rendre compte d'une hausse de la rente foncière survenant dans un contexte de chute des cours du grain.

En énonçant cet argument, Marx admet donc encore que la différence géo-écologique de fertilité des sols joue un rôle décisif dans la genèse et dans l'accroissement la rente foncière, mais il refuse d'expliquer l'évolution de cette dernière par l'hypothèse des rendements décroissants des sols. Quand bien même le surplus d'un même sol diminuerait avec l'accroissement quantitatif d'un *même* travail appliqué à sa culture, cette tendance serait largement compensée au niveau du produit total par l'amélioration qualitative générale du

siècle repose sur la transformation scientifique des techniques agraires basée notamment sur l'usage de nouveaux engrais organiques et minéraux et sur la fin de la pratique de la jachère. À ce sujet, voir notamment F. THOMPSON, « The second agricultural revolution, 1815-1880 », *Economic History Review*, vol. 21, n° 1, 1968, p. 62-77.

¹¹³ K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1844-1851*, 1963, *op. cit.*, p. 158.

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ Supposons par exemple qu'à l'origine, la terre la plus fertile produise 5 quintaux de blé à l'hectare, et la moins fertile seulement 2. À la suite d'un doublement de la productivité du travail agricole permis par une plus grande division du travail et des progrès techno-scientifiques dans la culture des sols, la première terre produirait 10 quintaux et la seconde 4. L'écart productif, à l'origine de 3 quintaux, s'en verrait lui-même dédoublé, ce qui conduirait à une élévation absolue de l'avantage productif et donc de la rente foncière dégagée par la première terre.

travail agricole permise par « l'application moderne de la chimie »¹¹⁶. Il ne s'agit donc pas pour Marx de réfuter la théorie ricardienne de la rente foncière, mais de la corriger en la découplant de son présupposé malthusien, pour lui opposer la puissance productive du travail humain assisté par la science.

L'essentiel dans tout cela reste de mettre en balance la loi de la rente avec le progrès de la fertilité de l'agriculture en général, par quoi seulement l'on peut expliquer une fois pour toutes les faits historiques et d'autre part vaincre la théorie malthusienne de la dégradation non seulement des bras mais aussi de la terre.¹¹⁷

Une telle réfutation du pouvoir explicatif de l'hypothèse de la loi des rendements décroissants, et avec elle de la présupposition implicite d'une limite à la croissance de la puissance productive combinée de la nature et du travail, n'est pourtant pas une simple question de théorie scholastique (comme Marx le suggère avec une pointe d'ironie en exposant au début de sa lettre le problème à traiter comme une « *questiuncula theoretical, natürlich naturae politico-economicae* »¹¹⁸). Elle met en jeu la question hautement pratique de la révolution communiste, de la possibilité pour cette dernière d'accomplir le progrès humain universel vers lequel tendait l'idéal émancipateur des Lumières. Marx reconnaît au moins un avantage stratégique à la théorie ricardienne de la rente foncière différentielle sur la théorie physiocrate de la rente foncière absolue. En indiquant que la terre n'est pas profitable en soi, mais seulement par son intégration dans le marché, elle révèle en même temps la relativité historique de ce profit de la terre qui disparaîtrait avec l'abolition du marché. Mais en réintroduisant un facteur naturel au sein de son analyse, celui de la baisse du rendement des sols, Ricardo limite en même temps le champ des possibles pour un nouvel usage de la terre,

¹¹⁶ En développant l'argument d'Engels, Marx affirme dans *Misère de la philosophie* que « la rente ne saurait être l'indice constant du degré de fertilité d'un terrain, puisque l'application moderne de la chimie vient à chaque instant changer la nature du terrain, et que les connaissances géologiques commencent précisément de nos jours à renverser toute l'ancienne estimation de la fertilité relative. » Et un peu plus loin : « Grâce à ces améliorations, le fermier est dispensé d'employer une plus grande quantité de travail pour un produit proportionnellement moindre. Il n'a pas besoin alors de recourir à des terrains inférieurs, et des portions du capital appliquées successivement au même terrain restent également productives. », *op. cit.*, p. 108 et p. 111.

¹¹⁷ K. MARX et F. ENGELS, *Briefve 1844-1851*, 1963, *op. cit.*, p. 158. La dégradation des bras (« *der Hände* ») désigne probablement l'affaiblissement de la force de travail privée de subsistance, tandis que la dégradation de la terre (« *der Erde* ») désigne les rendements décroissants des sols.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 157. Dans une traduction approximative de cette langue fantasque, cette expression signifierait peut-être « une question théorique, qui est naturellement de nature politico-économique ».

qui ne serait plus motivé par le profit. Marx prend ainsi note des conséquences néfastes d'un maintien de sa théorie au sein d'un projet révolutionnaire :

Même après l'abolition de la production bourgeoise, on resterait pris au piège [*es bliebe der Haken*] par le fait que la fertilité de la terre augmenterait de moins en moins, qu'avec le même travail, on produirait successivement moins, si ce n'est plus du tout, de même que dans le régime bourgeois, le meilleur sol livre un produit aussi cher que le plus mauvais. Cette crainte disparaît avec la première.¹¹⁹

Autrement dit, la loi du rendement décroissant n'est autre que l'expression raffinée du *Malthusian trap*, du piège malthusien tapi au creux de l'économie politique bourgeoise, que le théoricien critique se doit de déjouer pour garantir à la révolution la perspective d'un progrès technique indéfini dans l'appropriation humaine de la nature.

B. La première lecture productiviste des sciences de la terre

Là où Engels se contentait de mentionner en passant les recherches scientifiques récentes révélant l'obsolescence d'un piège malthusien désormais dépassé par le progrès, Marx va se consacrer à une lecture assidue des sciences agrochimiques afin, comme il l'écrit, « d'y voir au moins un peu plus clair dans tout ce pétrin »¹²⁰. La lettre à Engels de juin donne le ton à cette lecture qui n'est pas motivée par la seule curiosité insatiable du théoricien critique, mais aussi et surtout par le projet stratégique d'une réfutation du concept de limites naturelles absolues à la hausse de la productivité agraire. Un tel projet se dessinait déjà en creux dans les premières lectures de Marx sur la question agraire compilées dans les cahiers de Manchester de 1845, notamment dans ses notes sur l'ouvrage d'un agronome optimiste, James Anderson. De la polémique engagée par ce dernier contre Adam Smith, Marx retient que l'industrie humaine n'est pas simplement capable « de rendre le sol plus productif », mais que « la terre, grâce à des apports et des élaborations chimiques, peut être rendue *toujours plus* productive », sans que personne ne puisse « assigner des limites aux découvertes des êtres humains ou aux capacités de la nature assistée par l'art »¹²¹. Tandis qu'Anderson, décrit plus

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 161. Nous choisissons ici de traduire l'expression « es bliebe [...] der Haken », non par sa traduction colloquiale « il y aurait encore un hic », mais par une métaphore visant à rendre la connotation de l'allemand du terme *Haken*, littéralement l'hameçon. L'expression allemande « der Haken an einer Sache », signifie aussi l'arnaque qui se dissimule sous l'apparence, comme l'hameçon sous la mie de pain.

¹²⁰ Cf. *supra*, note 93.

¹²¹ K. MARX, *Manchester Hefte. Exzerpte und Notizen. Juli bis August 1845. MEGA IV/4*, Berlin, Dietz, 1988, p. 62-63. Il s'agit d'un ensemble de citations extraites de l'ouvrage *A Calm investigation of the*

tard par Marx comme un homme pratique plus qu'un homme de science¹²², ne fait que présupposer cette possibilité d'un tel dépassement de toutes limites naturelles, les premières lectures en sciences agrochimiques doivent servir à prouver ce fait. Cet horizon d'attente anti-malthusien surdétermine alors à la fois le choix du corpus étudié par Marx et la lecture sélective qu'il en fait : outre Liebig, déjà mentionné par Engels, il va lire entre autres John Morton et James F. W. Johnston, tous deux chimistes et géologues s'appliquant à mettre la science au service d'une agriculture plus productive. N'ayant donné lieu à aucun texte rédigé les mentionnant explicitement, hormis les quelques lettres à Engels de la même période, ces notes de lecture ne font que tracer des pistes de réflexion dont on ne peut fixer définitivement le sens. La restitution du contexte polémique dans lequel elles s'inscrivent permet toutefois de comprendre leur fonction anti-malthusienne, et cette mise en lumière éclaire en retour, comme nous le verrons, l'usage critique du concept de limite mis en jeu dans les *Grundrisse*.

Expliquer et dépasser les rendements décroissants des sols avec Liebig

On doit à Kohei Saito d'avoir distingué deux phases dans l'appropriation marxienne de ces matériaux scientifiques, en approfondissant une hypothèse déjà suggérée par John Bellamy Foster¹²³ :

Marx n'élabore pas de critique de la disruption écologique sous le capitalisme lorsqu'il lit le livre de Liebig pour la première fois. À l'examen de ses cahiers d'extraits habituellement désignés comme les cahiers londoniens (*Londoner Hefte*) datant de 1849-1853, on y découvre des notes qui témoignent d'un fort intérêt pour les idées optimistes de Liebig concernant la possibilité de surmonter le principe de la productivité agricole décroissante au moyen d'une gestion scientifiques des sols fondée sur l'emploi systématique d'engrais de synthèse.¹²⁴

La lecture par Marx de la quatrième édition de la *Chimie organique dans son application à l'agriculture et à la physiologie* (1842), ouvrage paru initialement en 1840, s'inscrit sans aucun doute dans une réflexion critique plus large portant sur la loi des rendements décroissants. Les notes qu'il en prend font immédiatement suite à une série d'extraits d'un ensemble d'ouvrages d'économie politique anglaise consacrés au problème agraire, et plus

circumstances that have led to the present scarcity of grain in Britain: suggesting the means of alleviating that evil, and of preventing the recurrence of such a calamity in future (1801).

¹²² Voir K. MARX, M61-63. Bd. 3, *op. cit.*, p. 765.

¹²³ Voir J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 376.

¹²⁴ K. SAITO, « The emergence of Marx's critique of modern agriculture. Ecological insights from his excerpt notebooks », *op. cit.*

particulièrement aux débats sur l'utilité des lois protectionnistes (*corn laws*) face à la hausse des prix du grain, alors associée à la rente foncière. Après avoir démontré l'inutilité de ce présupposé des rendements décroissants pour rendre compte du mécanisme économique de la rente foncière, Marx va alors tâcher de remettre en question sa validité scientifique. Ou, plus précisément, il va faire porter le doute sur la "naturalité" de cette loi, c'est-à-dire sa nécessité anhistorique. Les résultats de la science de la nature appliquée doivent servir à montrer que cette loi n'est que relative à un certain état historique de faible développement sciences et des techniques¹²⁵.

Dans l'ouvrage de Liebig, Marx trouve les outils d'analyse et les concepts permettant à la fois de produire une explication causale rigoureuse du phénomène de la baisse du rendement des sols dans l'agriculture, et d'envisager les moyens artificiels de sa neutralisation et de son dépassement – c'est-à-dire du maintien d'un taux de rendement agricole constant voire croissant. L'épuisement du sol, dépeint métaphoriquement par les économistes modernes comme l'affaissement de sa courbe productive ou le tarissement d'une source de vie, doit se comprendre comme l'effet causal d'une déperdition des nutriments nécessaires à la croissance des plantes. C'est le mérite de la chimie organique d'avoir montré que le processus de vie (*Lebensprozess*) des végétaux, ou leur métabolisme (*Stoffwechsel*)¹²⁶, dépend de l'absorption des minéraux et nutriments contenus dans le sol (principalement le phosphore, le potassium et l'azote sous forme de nitrates, mais aussi le calcaire, la magnésie, etc.), qui permettent la synthèse de matière organique à partir de l'oxygène, du carbone et de l'hydrogène contenus dans l'atmosphère. Cette analyse permet d'isoler les différents facteurs chimiques de la fertilité d'un sol, et de comprendre la décroissance de leur taux de rendement

¹²⁵ Dans une lettre à Engels datée du 14 août 1851, Marx sous-entend en effet la relativité de la loi malthusienne des rendements décroissants à un état de sous-développement technique de l'agriculture : « À force de fouiller dans ce pétrin [la question agricole], je suis de plus en plus convaincu que la réforme de l'agriculture, et avec elle de toute cette propriété de merde qui repose sur elle, constitue l'Alpha et l'Omega du renversement à venir. Sans cela, le Père Malthus aura encore raison. », K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1844-1851*, 1963, *op. cit.*, p. 212. Marx fait ici référence à la fragmentation des parcelles paysannes qui empêche le développement d'une agriculture à grande échelle par l'application rationnelle d'un savoir scientifique. Selon lui, seule une révolution agricole pourrait permettre de dépasser la limitation productive à laquelle se heurte encore cette forme de propriété, et que Malthus représente sous la forme d'une limite naturelle.

¹²⁶ Bien que le concept de métabolisme sera mobilisé à de nombreuses reprises dès les *Grundrisse*, avant de devenir central dans le *Capital* (voir notre ch. 5, p. 345 *et sq.*), Marx privilégie encore à cette phase de sa lecture le concept de « processus de vie » pour décrire les échanges biochimiques entre un organisme et son environnement.

comme la conséquence d'une déperdition de certains de ces éléments présents en quantité limitée : principalement le phosphore bien que de nombreux autres nutriments minéraux jouent aussi un rôle plus ou moins important selon chaque type de végétaux¹²⁷. Par cette analyse, Liebig livre à Marx une explication rigoureuse des causes d'une baisse de rendement des sols, en corrigeant sa lecture précédente de John Morton, dont les travaux portent sur les seuls facteurs physiques facilitant la fertilité des sols en négligeant en même temps les facteurs chimiques qui la conditionnent.

Dans son traité *Sur la nature et la propriété des sols* (1838), Morton présuppose en effet que l'ensemble des composants des matière organiques – carbone, azote, oxygène et hydrogène – sont disponibles en quantité illimitée dans l'atmosphère et l'eau, sans envisager que leur synthèse dépend de l'interaction avec d'autres nutriments minéraux¹²⁸. Le seul facteur essentiel de l'augmentation de la fertilité des sols serait alors l'optimisation de l'humidification et de la circulation de l'air par des modifications physiques de leur texture et le mélange de leurs matières¹²⁹. Si une telle théorie confirme la possibilité d'un accroissement technique de la fertilité des sols qui n'a pas de limite préalablement assignée¹³⁰, elle se détourne du problème posé par les rendements décroissants¹³¹ des sols plutôt qu'elle ne permet de le résoudre.

Au contraire, la lecture de Liebig indique que les plantes *cultivées* ponctionnent les nutriments des sols par leur racines pour les stocker dans leurs fibres qui, étant destinées à la consommation sociale, ne les restituent pas à leur propre écosystème par leur décomposition. Cela est d'autant plus vrai dans le contexte de l'agriculture moderne qui n'est plus fondée sur l'autosubsistance locale de la petite paysannerie, qui permettait d'épandre directement sur les

¹²⁷ Liebig minimise cependant grandement le rôle de l'azote. Nous y reviendrons plus loin. Voir notre ch. 3, p. 192 *et sq.*

¹²⁸ Voir K. MARX, *Londoner Hefte II*, *op. cit.*, p. 307

¹²⁹ Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 308 : « La productivité d'un sol dépend entièrement de sa capacité naturelle ou artificielle à retenir et transmettre son humidité [...]. Nous en concluons donc que l'altération des composants du sol [...], visant à lui donner cette texture singulière qui lui permet d'absorber et de transmettre l'humidité qu'il reçoit, est la meilleure façon, et la plus efficace qui soit, d'améliorer le sol et d'accroître sa productivité, – également, que la nourriture des plantes ne correspond pas tant à une substance particulière ou à une combinaison de substances qu'à une condition du sol ».

¹³⁰ Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 309-310 : « La qualité du sol augmente en valeur relativement au degré de culture qu'il reçoit [...] une amélioration permanente a pour effet d'accroître les pouvoirs productifs du sol ».

¹³¹ Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 305 : « Il apparaît que les puissances de la nature pour créer des productions végétales ne diminuent jamais ».

sols les résidus de la consommation, mais sur la division du travail entre centres de consommation urbains et périphéries de production agraire. Si l'on peut ici parler de limitation de la fertilité agraire, ce n'est donc pas comme propriété inhérente à la terre mais comme résultat d'une déperdition de matière. La garantie d'une fertilité constante, qui ne décroît pas à mesure qu'augmente la pression productive sur le sol, réside dans le remplacement (*Ersatz*) de l'ensemble des nutriments du sol cultivé. « Ce n'est que dans le cas où nous lui apportons à nouveau toutes les substances pour les remplacer que la fertilité du sol se maintient inchangée. »¹³² Le respect de cette « loi du remplacement »¹³³ représente la condition *sine qua non* d'une « agriculture rationnelle »¹³⁴, fondée sur un rapport d'équivalence réfléchi et médiatisé par la connaissance scientifique. S'il est impossible, comme Marx prend soin de le noter, d'envisager un retour intégral de l'ensemble des matières organiques métabolisées par le grand tube digestif urbain – fèces, urines, compost, crottin de cheval et autres excréments – dans les campagnes qui l'alimentent¹³⁵, les connaissances scientifiques livrées par la chimie permettent d'envisager, non seulement la restitution des mêmes matières, mais aussi et surtout leur remplacement par des *ersatz* de diverses natures. Les molécules utiles peuvent non seulement être trouvées dans d'autres éléments de substitution – des cendres, des os, du guano, ou des matières “fossiles”¹³⁶ – mais pourraient dans l'avenir, comme le note Marx, être

¹³² Liebig cite par K. MARX, *Londoner Hefte III*, *op. cit.*, p. 207.

¹³³ Dans la première traduction française de Liebig, cette *Gesetz des Ersatzes* fut traduite par « loi de la restitution ». Le terme de remplacement est plus exact, dans la mesure où des engrais de substitution peuvent aussi permettre de garantir le respect de cette loi, à condition qu'ils aient la même teneur chimique que les matières nutritives prélevées.

¹³⁴ Liebig cité par Marx, K. MARX, *Londoner Hefte III*, *op. cit.*, p. 208 : « Une agriculture rationnelle doit considérer ce résidu terrestre aussi bien que les excréments comme un puissant engrais pour certains types de plantes, engrais qui doit être restitué au sol dont il est prélevé au cours de quelques années, si l'on souhaite que sa fertilité ne décroisse pas. »

¹³⁵ Certes, il est possible d'envisager une optimisation de la récolte des excréments urbains pour les redistribuer vers les campagnes – et c'est même le crottin de cheval qui fut systématiquement ramassé par les surnuméraires des grandes villes afin d'être revendu sur un marché du fumier à destination des campagnes, comme le remarque F. ENGELS, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre. D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques (1845)*, *op. cit.*, p. 82. Mais l'écart spatial et temporel entre les lieux de production et de consommation implique, comme le souligne Marx à partir de Liebig, « une déperdition *inévitabile* d'une certaine quantité de sels phosphorés », et ce « malgré la répartition et la collecte consciencieuse d'engrais », K. MARX, *Londoner Hefte III*, *op. cit.*, p. 209.

¹³⁶ Marx prête une attention toute particulière à la description, par Liebig, du cycle biogéochimique par lequel la végétation luxuriante des époques lointaines – notamment les grandes fougères du jurassique – ont capté une immense quantité de carbone de l'atmosphère pour le stocker sous forme de stocks sous-terrain de ressources organiques fossiles, qui pourront à nouveau être extraits afin de fertiliser les sols. « Durant des périodes antérieures, la surface de la Terre était couverte de

synthétisées à partir de matières plus aisément disponibles. « Le temps viendra où l'on nourrira le sol d'engrais issus de la dissolution de gaz mixte (potasse silicique), de la cendre de paille brûlée, où on le nourrira de sels phosphorés, qui seront préparés dans des usines chimiques. »¹³⁷ Ainsi, l'agriculture ne dépendrait plus elle-même d'un retour cyclique des nutriments dans les sols pour maintenir son taux de fertilité à niveau constant, mais pourrait être intégrée dans un progrès croissant de fertilisation industrielle. Sachant qu'« un accroissement de la fertilité, une augmentation de son rendement n'est cependant possible que lorsque nous lui restituons plus que nous ne lui prenons »¹³⁸, la production industrielle d'engrais de synthèse est ici entrevue comme la condition à venir d'un ultime dépassement du conditionnement naturel de la fertilité par la restitution cyclique des matières¹³⁹.

Surmonter toute contrainte naturelle avec la géochimie de Johnston ?

Outre la lecture de Liebig, Marx se penche de près sur les écrits de James F. W. Johnston, notamment la seconde édition des *Leçons sur la chimie agricole et la géologie* (1847) et le *Catéchisme de chimie agricole et de géologie* (1849). Cette lecture du « Liebig anglais »¹⁴⁰ n'indique pas seulement une possible résolution technique du problème des rendements décroissants du sol ; Marx y trouve un argument pour envisager jusqu'au dépassement des différentiels de fertilité entre les terres qui est au fondement du phénomène de la rente foncière. Tout comme Liebig et contre Morton, Johnston estime que le critère déterminant de

plantes dont les débris et résidus constituent les stocks de lignite et de charbon. [...] On ne peut s'empêcher ici de mentionner que le charbon de bois commun ... peut supplanter l'humus de la façon la plus complète. En dispersant de la poudre de charbon préalablement chauffé (en quoi il est lavé), on peut porter les plantes à un développement des plus luxuriant, à la floraison et à la fructification, à condition qu'elles soient humidifiées par les eaux de pluie. », Liebig cité par K. MARX, *Londoner Hefte III*, *op. cit.*, p. 184.

¹³⁷ Liebig résumé par Marx, *ibid.*, p. 210.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 209.

¹³⁹ Si Liebig, comme homme de science et homme d'affaires, espérait lui-même parvenir à produire de tels engrais (K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 221), il faudra attendre la synthèse des engrais azotés par le procédé Haber-Bosch à l'aube du XX^e siècle pour réaliser un tel projet productif caractéristique de la troisième révolution agricole. Loin d'abolir définitivement l'obstacle des limites naturelles, ce procédé technique en a rencontré de nouvelles : d'une part le taux de saturation des sols en nitrates résultant de l'usage massif d'engrais azotés, et d'autre part le taux de saturation de l'atmosphère en CO₂ émis massivement par le procédé de fabrication très énergivore de tels engrais.

¹⁴⁰ Dans une lettre à Engels, Marx décrit Johnston comme le « Liebig anglais », par quoi il faut entendre l'un des principaux représentants de la science agronomique de l'époque, dont l'œuvre offre l'état de développement le plus avancé. Cette notoriété transparait à travers le succès du *Catéchisme*, que Marx lit dans sa vingt-troisième édition. K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1844-1851*, 1963, *op. cit.*, p. 359.

la fertilité du sol ne relève pas de ses « propriétés physiques » mais de sa « composition chimique »¹⁴¹. En mobilisant un ensemble de savoir géologiques, permettant de reconstruire la genèse de la composition des sols comme le résultat du double processus de la formation lithosphérique puis de l'érosion des roches, il constate que « la structure géologique d'un pays [...] exerce une influence primaire et fondamentale sur les capacités agricoles de sa surface »¹⁴². Autrement dit, les différences de fertilité entre les sols découlent d'un processus de long cours se déroulant sur l'échelle des temps géologiques, dont l'humanité hérite lors de leur mise en culture. Cependant, la connaissance scientifique de cette genèse permet, par la connaissance du type de roches dont un sol est issu, « de prédire [...] les substances minérales qui lui font probablement défaut, et d'évaluer où l'on peut les obtenir pour le moindre coût »¹⁴³. La connaissance du processus de production naturelle des sols devient ainsi un outil pour assurer leur optimisation aux fins de la production humaine. Grâce à elle,

[...] le fermier peut changer le caractère de la terre elle-même. Il peut altérer à la fois ses qualités physiques et sa composition chimique, et ainsi l'ajuster [*fit it*] pour faire pousser d'autres sortes de plantes que celles qui y poussent naturellement – ou, s'il choisit la même race, avec une plus grande abondance et une luxuriance accrue.¹⁴⁴

L'accroissement de la fertilité des sols qu'une telle méthode permettrait d'atteindre repose donc sur la transformation des terres les plus arides en des sols riches et fertiles, processus par lequel « l'agriculture peut espérer surmonter l'influence de la diversité des sols »¹⁴⁵. Dans une représentation toute aristotélicienne, l'art humain vient ici assister la nature en suppléant ses manques pour accomplir l'intégralité de son potentiel productif. C'est en tout cas l'idée principale que Marx retient de sa lecture et que l'on peut interpréter à travers le résumé qu'il propose lui-même de l'ouvrage de Johnston par une formule abrégée : « très grandes différences au sein de la nature. Mais on peut prendre contrôle des circonstances qui les produisent, [et ainsi] les réduire grandement »¹⁴⁶. Par cette formule d'une grande concision, Marx envisage au moins à titre provisoire une hypothèse conférant à la technologie moderne, à la technique éclairée par la science, une portée géologique : non plus seulement travailler *sur* la terre pour optimiser son potentiel productif, mais aussi travailler *la* terre au sens littéral du

¹⁴¹ K. MARX, *Londoner Hefte III*, op. cit., p. 296.

¹⁴² Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 292.

¹⁴³ Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 291-292.

¹⁴⁴ Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 299.

¹⁴⁵ Morton cité par Marx, *ibid.*, p. 277.

¹⁴⁶ K. MARX, *ibid.*

terme : élaborer le sol à partir d'une connaissance des processus géologiques dont il est issu. Bien entendu, il ne s'agit là que d'une anticipation hypothétique, envisagée à titre de simple possibilité entrouverte par la science, mais non encore réalisable. Grâce à elle, la technique ne dépasserait pas simplement toute limitation de l'amélioration productive de la nature. Elle abolirait même la délimitation naturelle de la production humaine par des conditions différenciées. Ce serait là le fondement d'une véritable industrialisation de l'agriculture, d'un devenir industriel de l'agriculture où la terre pourrait être traitée comme un moyen de travail réellement produit par le travail. Aussi spéculative puisse-t-elle paraître, nous verrons par la suite que cette hypothèse n'est pas sans jouer un certain rôle dans les analyses de la première critique politique de Marx relatives aux rapports entre industrie et agriculture.

SECOND CHAPITRE. Les limites naturelles dans la théorie des crises : histoire d'un renversement

LA MISE en lumière des marges de l'œuvre du premier Marx, notamment ses échanges avec Engels et ses premiers carnets de notes en agrochimie, éclaire le contexte antimalthusien dans lequel se situe sa réflexion sur les rapports entre la production économique et la nature, notamment au niveau du travail agricole. Il s'agit désormais de se plonger au cœur de sa première œuvre économique pour y étudier la traduction systématique de ces recherches en une analyse critique du mode de production capitaliste. Alors que les études écomarxistes ont tendance à y lire une préfiguration d'une approche écologique¹, en projetant un modèle critique qui ne sera élaboré que dans le *Capital*, la reconstruction du contexte polémique et une restitution détaillée des arguments développés nous oblige à faire preuve de plus de prudence et de nuance. Pour reprendre les mots de Ted Benton, cette première phase de l'élaboration théorique de Marx est plutôt animée d'une « surréaction utopiste au malthusianisme »² qui représente un obstacle initial au développement d'une approche écologique. Ce que ne perçoit pas Benton, toutefois, c'est le mouvement par lequel Marx parvient lui-même à dépasser ce pré-supposé pour intégrer une réflexion nouvelle sur les limites naturelles au sein de sa théorie des crises, et ce en un sens potentiellement écologique.

Nous procéderons ici par une approche comparative, afin d'étudier un net changement de perspective qui s'opère entre le premier grand manuscrit de critique de l'économie

¹ Voir J. B. FOSTER, « Marx's Grundrisse and the ecological contradiction of capital », *op. cit.* ; J. B. FOSTER, B. CLARK et R. YORK, « Marx's Grundrisse and the ecology of capital », dans *The Ecological Rift. Capitalism's War on the Earth*, New York, Monthly Review Press, 2010, p. 275-288 ; K. SAITO, « Die Rolle der Physiologie in den Grundrissen », dans *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus*, Frankfurt/New York, Campus, 2016, p. 102-109.

² T. BENTON, « Marxism and natural limits », *op. cit.*, p. 58.

politique de 1857-58, dit *Grundrisse*, et le second grand manuscrit de 1861-63, que l'on connaît habituellement sous le titre des *Théories sur la plus-value*³. Loin de partir d'une approche écologique, Marx procède dans un premier temps à une réfutation systématique du concept de limite naturelle à la productivité dans l'explication des phénomènes économiques, en convoquant notamment la dynamique du progrès technique et scientifique impulsée par l'accumulation capitaliste surmontant sans cesse les barrières rencontrées sur son chemin. Ce n'est qu'autour de l'année 1863 qu'il en vient à réintégrer cette thématique pour rendre compte, à l'inverse, des contradictions qui entravent ce progrès capitaliste de la production dans son rapport à la nature. Ce renversement est d'autant plus surprenant qu'il intervient précisément au cours de la consolidation du dispositif théorique d'abord élaboré pour rendre compte des maux du capitalisme, de la misère structurelle qu'il engendre par des crises récurrentes et aggravées, sans avoir à se référer à la nature : la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Comme nous le verrons, Marx tente d'abord de déplacer l'explication ricardienne de ce phénomène de la baisse du taux de profit comme expression des limites naturelles pesant sur l'économie, pour démontrer qu'il résulte au contraire d'une contradiction immanente au mode de production capitaliste confronté à ses propres limites internes. Or c'est précisément pour consolider la preuve de cette loi que Marx en vient, dans les derniers cahiers des *Manuscrits de 1861-63*, à se référer à nouveau à certaines limites rencontrées par l'économie capitaliste dans la production de denrées alimentaires et de matières premières issues de la nature. Cette réévaluation du problème des limites naturelles du capitalisme forme l'arrière-plan sur fond duquel saillit, pour la première fois dans son œuvre, le problème écologique d'une destructivité du capital à l'égard de ses propres conditions naturelles.

Il s'agira donc ici non seulement d'étudier la traduction du productivisme stratégique dans la première critique de l'économie politique, mais aussi de comprendre sa mise en crise par la réévaluation immanente du problème des limites naturelles. Sans aucun doute, la lecture des sciences agrochimiques joue un certain rôle dans ce tournant, mais on ne peut l'expliquer entièrement en supposant que la réflexion économique de Marx se contente de refléter l'apport extérieur des sciences de la nature⁴. Comme nous l'avons déjà indiqué dans notre premier chapitre, Marx procède plutôt par une lecture stratégique de ces matériaux

³ La traduction française étant difficilement accessible, nous nous appuyons exclusivement sur la version originale : K. MARX, *Manuskript 1861-1863. MEGA II/3. Bd. 1-6*, Berlin, Dietz, 1976.

⁴ C'est là, nous semble-t-il, le biais de l'analyse de K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*

scientifiques, guidée par les problèmes qu'il rencontre au sein de sa réflexion économique. C'est à partir de sa propre théorie des crises et, comme nous le verrons, de l'expérience historique d'une crise d'approvisionnement en matières premières, qu'il est amené à reposer le problème de l'épuisement des sols. L'enjeu souterrain de cette réflexion est bien entendu la redéfinition du concept de limite naturelle en un sens non-malthusien qui permettra ensuite à Marx, dans la version la plus aboutie du *Capital*, de théoriser une crise écologique du mode de production capitaliste comme rupture métabolique.

*

1. Les limites non-naturelles du capital : une lecture transversale des *Grundrisse*

C'est dans le premier manuscrit de la critique de l'économie politique de 1857-58, dit *Grundrisse*⁵, rédigé à partir de l'ensemble de notes soigneusement compilées durant les années précédentes à la bibliothèque du *British Museum*, que Marx met ses premières lectures scientifiques au service d'une critique systématique et intransigeante du concept de limite naturelle présumé par Malthus et l'économie politique anglaise à sa suite. Certes, on ne trouvera nulle mention directe et explicite de Morton, Liebig ou Johnston. Comme nous le verrons, quelques indices textuels permettent cependant de montrer que ces lectures sous-tendent cette argumentation critique de Marx.

Dans un article intitulé « Les *Grundrisse* de Marx et les contradictions écologiques du capitalisme », John Bellamy Foster a défendu l'idée qu'à travers la critique de Malthus, reposant sur une nouvelle conception dialectique des rapports entre nature et société, Marx

⁵ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit. ; K. MARX, *Ökonomische Manuskripte 1857-1858. MEGA II/1. Bd. 1 und 2*, Berlin, Dietz, 1976. Pour reconstruire l'analyse critique des limites du capital, et la disqualification du concept de limite naturelle qui en forme le soubassement, nous nous appuyons principalement sur trois passages de l'œuvre : l'introduction à la seconde section du chapitre sur le capital intitulée « Procès de circulation du capital », posant le problème des limites du capital (p. 363-386 ; p. 315-336) ; le passage consacré à une critique de Malthus au cœur de cette même seconde section, disqualifiant le concept de limite naturelle (p. 562-569 ; p. 492-496) ; et l'introduction à la troisième section du chapitre sur « le capital » intitulée « Transformation de la survaleur en profit », énonçant la loi d'une baisse tendancielle du taux de profit (p. 701-710 ; p. 619-627).

serait parvenu à élaborer dans ce texte une critique écologique du mode de production capitaliste préfigurant son futur modèle de la rupture métabolique⁶. Sans aucune preuve textuelle, Foster affirme hâtivement que « le texte des *Grundrisse* témoigne d'une pleine reconnaissance des limites naturelles »⁷. À l'inverse de Malthus, Marx y montrerait toutefois que ces limites n'agissent pas de manière intemporelle et anhistorique pour déterminer le développement de toutes sociétés humaines, mais qu'elles ne provoquent de crises « écologiques » qu'en étant rencontrées et dépassées par le mouvement d'expansion productive propre au mode de production capitaliste⁸. Foster croit ainsi pouvoir trouver dans ce texte une analyse convaincante des « crises particulières de la production agricole introduites par la société capitaliste »⁹, en projetant un modèle critique qui ne sera développé que dans le *Capital*. Ne tarissant pas d'éloges pour son maître à penser, il conclut de cette analyse des *Grundrisse* qu'« aucun penseur du temps de Marx, et peut-être jusqu'à présent, n'est parvenu à saisir la complexité dialectique des rapports entre le capitalisme et la nature avec autant de brio »¹⁰.

Une telle lecture apologétique a de quoi étonner de la part d'un chercheur ayant lui-même suggéré ailleurs que, jusqu'aux années 1860, Marx partageait la fascination de ses contemporains pour « la révolution scientifique de la chimie des sols, accompagnée de l'essor de l'industrie des engrais », qui portait la promesse d'une amélioration de l'agriculture, et que ce n'est que plus tard, lorsqu'il rédigea le *Capital*, que « Marx acquit la conviction que l'agriculture capitaliste est prise dans des contradictions qui s'opposent à sa durabilité »¹¹. Alors même que Kohei Saito défend de manière convaincante l'hypothèse d'un tournant dans l'approche de Marx, qui abandonnerait son prométhéisme de jeunesse pour reconnaître l'existence de limites naturelles à la production agricole à partir de ses nouvelles lectures de

⁶ « Toute l'originalité du matérialisme écologique de Marx, qui le distingue de la conception bien plus limitée de l'économie politique bourgeoise, est une évidence qui ressort de sa critique de Malthus, développée avec le plus de tranchant dans les *Grundrisse*. », J. B. FOSTER, « Marx's Grundrisse and the ecological contradiction of capital », *op. cit.*, p. 102.

⁷ *Ibid.*, p. 96. Nous verrons plus loin que les seules limites naturelles dont parle Marx n'ont rien à voir, dans ce manuscrit, avec un quelconque enjeu écologique.

⁸ Foster affirme ainsi que selon Marx, « le capital n'est jamais entièrement capable de transcender les limites de la nature qui ne cessent de se réaffirmer elles-mêmes, avec pour conséquence le fait que la "production se déplace dans des contradictions qui sont ne sont constamment surmontées que pour être tout aussi constamment posées" », *ibid.*, p. 101.

⁹ *Ibid.*, p. 103.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 376.

Liebig dans les années 1860, il reconduit la même lecture proto-écologique des *Grundrisse*. À l'en croire, Marx aurait dégagé dans ce texte le cœur conceptuel d'une contradiction écologique, en anticipant les manifestations phénoménales qu'elle revêt dans notre réalité contemporaine à travers « la déforestation massive de l'Amazonie, la pollution des eaux, des sols et de l'atmosphère à travers les industries extractives en Chine, le désastre pétrolier dans le Golfe du Mexique ou la catastrophe nucléaire de Fukushima »¹².

Si l'on prend au sérieux l'élan positiviste qui transparaît des premières notes prises par Marx sur les sciences agrochimiques et géologiques, où il croit découvrir la preuve d'un dépassement technologique des limites naturelles, et que l'on tient compte du fait que ces notes constituent précisément les matériaux de recherche nourrissant la rédaction des *Grundrisse*, on est en droit de douter de la justesse de cette interprétation. Et si l'on tâche, en outre, de reconstruire l'argument d'ensemble du texte dans lequel s'inscrit la réévaluation centrale du concept de limites, l'idée que Marx accorderait un rôle décisif aux limites naturelles dans l'analyse des crises et des contradictions du capital apparaît tout simplement comme un contresens¹³. La structure de l'argument de Marx, dans toute sa généralité, est analogue à la méthode déjà employée par Engels dans sa première *Esquisse* de 1844 : montrer que les limites prétendument naturelles du "progrès" dans les sociétés modernes ne sont que des représentations naturalisées des limites internes au mode de production capitaliste. L'apport décisif des *Grundrisse* ne consiste plus simplement ici à élargir le champ de la critique – de la surpopulation à la rente foncière – mais à intégrer ces deux objets d'étude dans une étude systématique de la trajectoire historique du développement capitaliste qui produit sa propre limite interne à mesure qu'il dépasse ses limites externes, dans une tendance à la crise autodestructrice. Plus précisément, Marx démontre que c'est un même principe moteur du

¹² K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 108.

¹³ Ce geste de lecture apologétique poussant l'interprétation au contresens à force de vouloir "sauver" le Marx des *Grundrisse*, s'ancre peut-être dans l'aura politique qui nimbe un texte souvent considéré, à des fins politiques, comme le noyau ésotérique de la véritable pensée de Marx, et non comme un manuscrit préparatoire et inachevé. Sur le biais de cette réception, voir M. HEINRICH, « The "Fragments on Machines". A Marxian Misconception in the *Grundrisse* and its Overcoming in *Capital* », dans R. Bellofiore, G. Starosta et P. D. Thomas (éd.), *In Marx's Laboratory*, Brill, Leiden/Boston, 2013, p. 197-212.

capitalisme qui garantit le dépassement technique de toute limite naturelle et qui conduit en même temps à leur internalisation contradictoire en des limites sociales.

Il s'agira dans ce qui suit de démontrer que le propos des *Grundrisse* ne se déploie pas dans le sens d'une critique écologique du capital reconnaissant des limites naturelles à l'accumulation de valeur, mais dans le sens d'un productivisme stratégique et anticipatif abolissant de telles limites. Stratégique, car il permet de désamorcer le piège malthusien et de désarmer l'ennemi idéologique. Anticipatif, car il inscrit en outre le projet révolutionnaire dans une tendance historique objective du capitalisme qui prépare le terrain d'un progrès universel tout en travaillant à l'abolition de la forme contradictoire qui empêche d'en récolter les fruits.

A. La pulsion illimitante de l'accumulation capitaliste

On se souvient de ce passage tonitruant du *Manifeste du parti communiste* (1848), où la bourgeoisie entre en scène comme cette force démiurgique, dotée du pouvoir d'entraîner la Terre entière dans la course d'un progrès technologique inégalé :

La bourgeoisie a créé, au cours de sa domination de classe à peine séculaire, des forces de production plus massives et plus gigantesques que ne l'avaient fait toutes les générations passées prises ensemble. Assujettissement des forces de la nature, machinisme, application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, navigation à vapeur, chemins de fer, télégraphes électriques, défrichement de continents entiers, aménagement des fleuves, populations entières jaillies du sol - quel siècle antérieur aurait soupçonné que de pareilles forces de production sommeillaient au sein du travail social ?¹⁴

C'est dans les *Grundrisse* que Marx tâche d'expliquer les causes économiques de ce phénomène historique d'une révolution industrielle, reposant sur l'enrôlement productif de la nature.

Ce mouvement, explique Marx, trouve son origine dans une synergie entre progrès technique et accumulation de profit où « le développement des forces productives [...] constitue la base de l'appropriation »¹⁵. Par-là, il faut comprendre que le mode de production capitaliste fait du développement technologique de la productivité du travail le ressort central de la captation et de l'accumulation de survaleur, sous forme de « survaleur relative » et non

¹⁴ K. MARX et F. ENGELS, *Manifeste du parti communiste (1848)*, G. Cornillet (trad.), Paris, Éditions sociales, 1986, p. 61.

¹⁵ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 563.

plus simplement de « survaleur absolue »¹⁶. Sachant que la survaleur (*Mehrwert*)¹⁷ dégagée de la production marchande correspond au surtravail (*Mehrarbeit*), c'est-à-dire à la différence entre le temps de travail total et le temps de « travail nécessaire »¹⁸ rémunéré sous la forme de salaire, le premier dispositif permettant de maximiser ce surplus consiste à étirer autant que possible la journée de travail tout en comprimant les salaires. Néanmoins, Marx fait remarquer que cet accroissement extensif du surtravail absolu rencontre nécessairement une limite dans la durée maximale d'une journée de travail, c'est-à-dire « le temps pendant lequel, en 24 heures, la puissance de travail de l'ouvrier peut être active »¹⁹. Cette contrainte temporelle, conditionnée par la nécessité physiologique du repos permettant de reconstituer la capacité de travail de l'ouvrière ou de l'ouvrier, constitue dans l'ensemble des *Grundrisse* l'unique référence de Marx à une « limite naturelle » à l'accumulation du capital²⁰. Tandis que la multiplication du nombre d'individus au travail ne fait que déplacer cette limite sans la surmonter, en finissant par se heurter à la grandeur donnée de la population active²¹, le développement technologique de la productivité permet justement de la contourner. Marx analyse l'accroissement de la productivité horaire du travail comme un moyen d'intensifier le

¹⁶ Notons que Marx introduit pour la première fois cette distinction essentielle entre les deux modes d'appropriation de survaleur dans la première section de la partie sur le capital des *Grundrisse*, en différenciant « [l']augmentation absolue » de l'augmentation « relative » du « temps de surtravail » dont est issue la survaleur. Cf. *ibid.*, p. 329. Le couple conceptuel de la « survaleur absolue » et de la « survaleur relative » est mis en œuvre de manière explicite dans la troisième section de la même partie. Cf. *ibid.*, p. 725-726.

¹⁷ Traditionnellement traduit en français par « plus-value », le concept de *Mehrwert* mérite d'être rendu littéralement par survaleur pour mettre en exergue son rapport de dépendance directe au surtravail.

¹⁸ Par temps de « travail nécessaire », il faut comprendre la moyenne sociale du temps de travail requis pour produire l'ensemble des biens de subsistance de base par la consommation desquels l'ouvrière ou l'ouvrier se maintient en vie.

¹⁹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 335. La possibilité pour le capitaliste de « prolonger [le temps de travail] jusqu'aux limites de la possibilité naturelle », est elle-même limitée par le facteur socio-politique des luttes ouvrières pour la réduction de la journée de travail, qui visent à redéfinir la représentation morale et légale d'une journée de travail « normale » en-deçà de la limite naturelle de la survie. Cette thématique des luttes sera pleinement intégrée dans l'analyse du *Capital* sur la journée de travail. Voir K. MARX, *Le Capital I (1890), op. cit.*, p. 257-294. Nous reviendrons en détail sur ce point dans notre ch. 6, p. 432 et sq.

²⁰ Dans l'ensemble du manuscrit, le terme de limite naturelle (*natürliche Grenze*) n'est employé qu'à deux reprises, et son usage désigne à chaque fois cette contrainte temporelle et physiologique qui pèse sur l'extension du temps de surtravail absolu. Voir K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 360 et p. 725.

²¹ Du point de vue de la survaleur absolue « la limite naturelle, donc, est posée par le nombre de journées de travail simultanées ou encore par celui des puissances de travail vivantes, c.-à-d. par la population ouvrière », *ibid.*, p. 725.

taux d'exploitation – c'est-à-dire le rapport entre la survaleur dégagée et la valeur rémunérée sous forme de salaire – malgré cette contrainte temporelle. En diminuant le temps de travail nécessaire à la production des biens de subsistance de base, une hausse globale de la productivité du travail au sein d'une société permet en effet d'accroître *relativement* la part de surtravail sans modifier la durée de la journée de travail²². C'est cette survaleur dégagée par l'amplification productive du travail, et non par sa simple extension temporelle, que Marx nomme « survaleur relative ». Si elle tend à devenir le ressort principal de l'appropriation capitaliste de surtravail que l'extension temporelle ne fait plus que seconder, c'est précisément parce qu'elle permet de dépasser la « limite naturelle » posée à cette dernière au taux de survaleur.

Cette accumulation intensive « fondée sur l'accroissement et sur le développement des forces productives »²³ ne peut cependant se développer pleinement qu'à deux conditions : d'une part perfectionner l'enrôlement productif de la nature par « le développement maximum des sciences de la nature », permettant à la fois d'approvisionner l'industrie en matières premières et énergies consommées par cet accroissement productif et de « découvrir de nouveaux objets utilisables »²⁴, et d'autre part générer « la production de nouvelle consommation »²⁵ permettant d'absorber cet essor productif. Cette amplification de la consommation, qui n'est pour Marx rien d'autre que la conséquence de la logique productive²⁶, peut procéder selon trois modes : premièrement par un « élargissement quantitatif de la

²² Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'une visée intentionnelle de la classe capitaliste, mais d'un effet de structure qui se dégage à travers les actions individuelles des capitalistes. Les innovations technologiques sont avant toute mises en œuvre pour le bénéfice individuel au sein de la concurrence, en tant qu'elles permettent au premier qui les emploie de gagner un avantage temporaire. En effet, le gain de productivité d'une nouvelle technique permet de produire la même chose pour un moindre coût que les concurrents, avant que ces derniers n'investissent également dans cette innovation pour rattraper leur retard. Là où le progrès général de la technologie annule ce bénéfice privé, il engendre en même temps un bénéfice général pour toute la classe capitaliste sous la forme de survaleur relative.

²³ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 369.

²⁴ *Ibid.*, p. 371.

²⁵ *Ibid.*, p. 369.

²⁶ Cette thèse explicitée dans le passage étudié est déjà contenue dans le principe d'un primat de la production sur la consommation, énoncé dans l'introduction à la critique de l'économie politique rédigée en amont des manuscrits proprement dits : « Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, mais aussi le mode de consommation qui est donc produit par la production, et ceci non seulement d'une manière objective, mais aussi subjective. La production crée donc le consommateur. », K. MARX, « Introduction de 1857 », G. Badia (trad.), dans J.-P. Lefèbvre (éd.), *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Paris, Éditions sociales, 2011, p. 48.

consommation existante », deuxièmement par une « création de nouveaux besoins par l'extension des besoins existants à un cercle plus large », c'est-à-dire un élargissement du marché à de nouveaux individus, et enfin troisièmement par une « production de *nouveaux* besoins » reposant sur la « découverte et [la] création de nouvelles valeurs d'usage »²⁷. Si ce passage permet de comprendre la nécessité de la pulsion capitaliste à étendre et intensifier « l'exploration de la nature entière » pour la réduire à « un pur objet pour l'homme, une pure affaire d'utilité », tout en démultipliant la sphère de la consommation marchande, il serait trompeur de le lire à la lumière de notre époque présente comme une dénonciation d'une croissance écologiquement destructrice. Certes, Marx désigne le résultat de ce processus comme l'instauration d'« un système d'*exploitation* générale des propriétés naturelles et humaines »²⁸. Mais le terme qu'il emploie ici n'est pas celui d'*Ausbeutung*, qui désignera plus tard dans *Le Capital* l'exploitation du travail comme spoliation économique et épuisement physique. Il s'agit du substantif latin *Exploitation*, soigneusement choisi pour sa connotation étymologique renvoyant à un processus de perfectionnement et d'accomplissement qui actualise tout le potentiel d'une chose ou d'un être²⁹. En ce sens, l'*Exploitation* désigne précisément le pendant positif d'un processus d'ensemble dont l'*Ausbeutung* représente l'aspect négatif, aliénant et destructeur³⁰. Et c'est précisément cette positivité que vient confirmer Marx, en qualifiant directement cette *Exploitation* générale d'« appropriation *universelle* de la nature »³¹, c'est-à-dire une transformation de la nature hostile, opposant son

²⁷ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 369-370.

²⁸ *Ibid.*, p. 370-371 ; K. MARX, *Ökonomische Manuskripte 1857-1858. MEGA III/1. Bd. 2*, Berlin, Dietz, 1981, p 322.

²⁹ Dérivé du fréquentatif *expletare* du verbe latin *explere* signifiant « compléter » ou « accomplir jusqu'au bout », le terme exploitation est également doté en français de cette connotation positive qui ressort dans l'expression « exploiter toutes ses capacités » dans l'accomplissement d'une tâche. C'est précisément cette dimension sémantique que Marx tâche ici de faire ressortir par le renvoi à la racine latine.

³⁰ La mise au jour de cette ambivalence fondamentale, qui structure tout l'argument de Marx, transparaît clairement dans la structure grammaticale de l'ensemble de la phrase : « De même, donc, que la production fondée sur le capital crée d'une part l'industrie universelle – c'est-à-dire du surtravail, du travail créateur de valeur –, elle crée, d'autre part, un système d'exploitation générale des propriétés naturelles et humaines », *ibid.*, traduction modifiée. Dans la logique de cette phrase, l'industrie universelle désigne ici l'insertion du travail productif dans une structure sociale de captation de survalueur, tandis que l'exploitation générale qualifie l'accomplissement productif de la nature non humaine et humaine que cette industrie rend en même temps possible.

³¹ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 371, nous soulignons.

âpre résistance et sa rareté à l'épanouissement de la vie humaine, en une nature reproduite par le travail pour répondre adéquatement aux besoins de son progrès indéfini.

Comme pulsion à l'accroissement intensif de la productivité, visant l'accumulation infinie de survaleur, le capital est en même temps la force motrice d'un progrès illimité, ou plutôt illimitant, au sens où il consiste à dépasser les limites effectivement rencontrées sur son chemin. En effet, si le développement de la survaleur relative permet de contourner la limite physiologique de l'extension de la journée de travail, ce n'est qu'en rencontrant en même temps d'autres formes de limites à l'accumulation, que Marx qualifie plus précisément de « barrières » : « chaque limite (*Grenze*) y apparaît comme une barrière (*Schranke*) à surmonter »³². Si l'origine philosophique de cette distinction entre limites et barrières a souvent été remarquée, on peut noter que Marx reprend surtout une idée déjà développée par Alison dans sa critique de Malthus, lorsqu'il requalifiait les limites naturelles de la subsistance comme des « barrières » (*barriers*) relatives au développement technique³³. Mais il précise également que le propre du capitalisme est de révéler, par la puissance de son expansion, que ces limites qui étaient jusqu'alors considérées comme données une fois pour toutes ne sont en réalité que des barrières à sa croissance économique, qu'il franchit les unes après les autres. Après coup, le progrès du capitalisme démontre par le fait que « les limites qu'il a brisées étaient des barrières à son mouvement, son développement, sa réalisation »³⁴. Et pour le mode de production capitaliste, ces barrières ne sont pas simplement « surmontables », comme l'indique par endroits la traduction française du manuscrit. Elles sont « à surmonter » (*zu überwältigende Schranke*)³⁵. Elles apparaissent comme devant être surmontées par le capital, puisque ce dépassement est la condition même de la pulsion d'accumulation qui l'anime.

³² *Ibid.*, p. 369 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 320-321, traduction modifiée pour rendre compte de l'influence possible d'Alison.

³³ Voir notre ch. 1, p. 61 *et sq.* Dans sa traduction, J.-P. Lefèbvre fait remarquer à juste titre que « Marx reprend ici la distinction philosophique classique entre *Grenze* et *Schranke* » (*ibid.*), qui fut forgée par Kant avant d'être retravaillée par Hegel pour penser les rapports sujet-objet dans le cadre de la théorie de la connaissance. Il est toutefois important de remarquer que cette discussion critique sur le concept de limite s'inscrit plus immédiatement dans le débat avec le malthusianisme de l'économie politique. Il se peut donc que l'influence de l'ouvrage d'Alison déjà mentionné par Engels, auquel Marx consacre de nombreuses notes dans ses cahiers londoniens (K. MARX, *Londoner Hefte III, op. cit.*, p. 256-275), joue un rôle tout aussi décisif dans l'élaboration de cette distinction conceptuelle. Pour être plus exact, il faudrait dire que Marx se ressaisit d'une idée déjà élaborée dans la première critique de Malthus par Alison, en se l'appropriant au prisme d'un couple conceptuel philosophique.

³⁴ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 610, traduction modifiée ;

³⁵ *Ibid.*, p. 365 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 317.

Au rang de ces barrières au développement de la survaleur relative, la nature *en tant que telle* ne joue pourtant aucun rôle décisif dans l'analyse qu'en propose Marx. D'une part, l'accroissement de la consommation se voit borné par « la satisfaction traditionnelle des besoins, modestement circonscrite à l'intérieur de limites déterminées et de la reproduction de l'ancien mode de vie »³⁶, autrement dit par des pratiques habituelles qui prédéterminent l'étendue des besoins nécessaires selon le rang qu'occupent les individus dans la société. D'autre part, l'accroissement de la productivité proprement dite, qui repose sur la domination instrumentale de la nature, se voit borné par « une idolâtrie naturelle » dans laquelle la nature se voit « reconnue comme une puissance pour soi »³⁷. Sous ce propos allusif, Marx désigne peut-être un ensemble de représentations traditionnelles de la nature comme une entité active, dotée d'un certain pouvoir et d'un certain vouloir, qui inhibent son enrôlement productif. En effet, là où ce dernier suppose une objectivation rationnelle des processus naturels par la science, et une réduction instrumentale des êtres non humains pour les fins de la production, l'animation de la nature – que l'on retrouve dans l'animisme, mais aussi dans le totémisme ou l'analogisme³⁸ – constituerait à la fois un obstacle épistémologique à son appréhension scientifique et un obstacle normatif à son usage.

En suivant le fil de l'argument de Marx, il convient donc de noter que l'essor productif du capital ne s'affronte pas à des *limites naturelles*, mais à des barrières socio-historiques de l'appropriation humaine de la nature que son inexorable poussée ne cesse de dépasser. « Contre tout cela, il est destructif et constamment en train de révolutionner, de briser toutes les barrières qui inhibent le développement des forces productives, l'élargissement des besoins, la diversité de la production, et l'exploitation [*Exploitation*] et l'échange des forces de la nature et de l'esprit. »³⁹ Notons bien que, du point de vue du rapport à la nature, la destructivité dont il est ici question est une condition du progrès vers l'accomplissement de l'émancipation humaine ; tout le contraire d'une destruction des conditions naturelles

³⁶ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 371.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Nous faisons ici référence aux catégories forgées par P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, op. cit. Malgré toutes leurs différences, les formes d'interactions entre humains et autre qu'humains dans les sociétés non modernes ont en commun de ne pas assigner exclusivement aux êtres humains les propriétés subjectives – langage, vouloir, intériorité psychique.

³⁹ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 370 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 322, traduction modifiée.

d'existence. Pour le dire en des termes hégéliens chers à Marx lui-même, il ne s'agit pas ici d'une simple négation, mais de l'œuvre de la négativité dialectique : la négation d'une négation qui travaille à l'établissement d'une plus haute positivité, l'abolition d'une entrave au déploiement de l'agir productif qui prépare le terrain d'une libération de l'activité.

B. La critique du concept de limites naturelles de Malthus

Ce refus de considérer la nature en soi comme une limite possible à la croissance productive du travail trouve sa justification implicite dans la critique de Malthus, approfondie par Marx au cœur de la seconde section du manuscrit⁴⁰. Cette critique est double. Elle consiste d'une part à redéfinir la catégorie de surpopulation d'un point de vue socio-historique, comme le résultat d'une distribution inégalitaire des biens de subsistance et non d'une rareté absolue résultant d'une limite naturelle. Elle procède d'autre part par la remise en question de cette représentation d'une limite naturelle, notamment dans le contexte de l'accumulation du capital reposant sur l'amplification technique de la productivité agraire. C'est cette seconde dimension de la critique qui nous intéresse ici.

Là où la première critique engelsienne consistait à contester *le fait* d'une limitation naturelle de la productivité du travail agraire, en s'appuyant sur les découvertes récentes en agrochimie, Marx s'attaque *au concept même* de limite naturelle pour lui refuser toute pertinence dans l'analyse. Pour comprendre le sens de son argument, il convient de se pencher sur le reproche symétrique qu'il adresse aux deux facteurs de la loi malthusienne : d'une part le taux de croissance démographique et d'autre part le taux de croissance de la production des biens de subsistance. Pour expliquer la démographie, Malthus « transforme les limites immanentes [*immanenten Grenzen*] et historiquement variables du procès de propagation humaine, en barrières externes [*äußere Schranken*] » ; et pour expliquer la production agraire, il transforme à l'inverse les « freins externes [*äußere Checks*] de la reproduction naturelle [des biens de subsistance], en limites immanentes ou lois naturelles de la propagation »⁴¹. Marx introduit une distinction entre deux concepts de limite confondus par Malthus, non plus selon un critère

⁴⁰ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 562-569 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 492-496.

⁴¹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 565 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 495. Nous modifions ici la traduction de « äußere checks » par « obstacles extérieurs », car le terme d'obstacles est aussi employé par Lefèbvre pour traduire *Schranke* (que nous avons choisi de rendre par « barrière »), en effaçant ainsi la référence de Marx au concept malthusien de frein positif ou préventif (*positive or preventive check*).

de dépassabilité ou d'indépassabilité – comme c'était le cas précédemment – mais selon un critère d'internalité ou d'externalité au processus limité. Étudions une à une ces deux confusions dénoncées par Marx pour comprendre le sens de sa critique du concept de limite naturelle.

La limitation historique immanente de la croissance démographique

D'une part, Malthus présuppose que la progression de la population suit naturellement une croissance géométrique bien que celle-ci ne soit pas empiriquement observable, dans la mesure où sa réalisation est en fait limitée par la disponibilité des biens de subsistance. Comme nous l'avons vu, cette limitation peut opérer selon lui soit directement par les « freins positifs », *i.e.* les effets violents du manque de nourriture, soit indirectement par les « freins préventifs », *i.e.* la restriction volontaire et prévoyante de la natalité. Mais pourquoi supposer que la population humaine devrait croître selon cette progression naturellement géométrique, n'étaient ces deux facteurs pour la freiner ? Pour Marx, cette supposition est le fruit d'une erreur méthodologique, consistant à *présupposer* que la croissance démographique est déterminée de manière intrinsèque par une loi naturelle, pour ensuite déduire l'écart par rapport à la loi de facteurs extrinsèques.

C'est pourquoi tout ce qui, dans l'histoire, constitue les conditions, les conditions immanentes [*immanenten Bedingungen*] et particulières à chaque niveau, tant celles de la population que de la surpopulation, apparaît chez lui comme une série de freins extérieurs [*äußere checks*] qui ont *empêché* la population d'évoluer selon le modèle de Malthus.⁴²

Les freins positifs ou préventifs peuvent être sujets, selon Malthus, à une certaine variabilité historique ; ils peuvent s'exacerber ou s'amoindrir selon le contexte social, comme l'application ou l'abrogation des *poor laws*, ou bien le niveau d'éducation morale du peuple en matière de procréation. Ils représentent donc, dans sa théorie, la variable historique de la loi de la population, réduite à un simple "empêchement", à une simple contrainte extérieure et négative s'exerçant sur la croissance naturelle de la population. Mais cette réduction n'est que la conséquence d'un faux présupposé qui empêche de comprendre, pour ce phénomène, le rôle déterminant, intrinsèque et positif des facteurs socio-historiques (principalement

⁴² *Ibid.*

économiques)⁴³ définis ici comme « conditions immanentes » ou, dans le passage précédemment cité, comme « limites immanentes » (*immanenten Grenzen*). Marx s'appuie ici à n'en pas douter sur la définition hégélienne du concept de « limite », développé dans la *Science de la logique* afin de critiquer une représentation abstraite de la limite d'une chose comme simple privation, qui l'empêcherait d'exister pleinement. Au contraire, il convient de comprendre qu'une chose « est en même temps quelque chose à travers sa limite »⁴⁴, en tant que cette dernière la distingue d'*autre* chose. Seule une limite peut donc tracer les contours d'une chose, la définir, ou pour reprendre un concept de Hegel, lui conférer une « détermination » (*Bestimmung*); c'est en cela qu'une limite bien comprise n'est pas simplement une privation imposée du dehors, mais « qu'elle est *immanente* au quelque chose et qu'elle constitue son être en soi »⁴⁵. En associant les « limites immanentes » d'un phénomène à ses « conditions immanentes », Marx restitue implicitement la logique de cet argument hégélien, en suggérant que la limite est constitutive de la chose (*Ding*) qu'elle limite. C'est là une manière d'affirmer que le phénomène démographique, sa dynamique et son évolution, n'est ce qu'il est qu'à travers les limites socio-historiques qui le conditionnent. Et, qu'il n'est *rien d'autre que cela*. Autrement dit, que la nature ne joue absolument aucun rôle limitant, donc déterminant, dans cette histoire.

La limitation de la production agraire comme autolimitation de l'agir productif

Tandis que la première erreur de Malthus consiste à travestir des limites socio-historiques immanentes en de simples « barrières externes » à la croissance démographique, c'est la confusion inverse dont témoigne l'idée d'une limitation de production des biens de subsistance selon une croissance arithmétique. En effet, « la production des moyens de subsistance – freinée et déterminée qu'elle est par l'action humaine [*die menschliche Aktion*] – apparaît comme un frein qu'elle s'impose elle-même »⁴⁶. Marx affirme ici clairement que l'action humaine est en réalité le seul facteur déterminant de la production

⁴³ Comme nous l'avons déjà vu à partir de l'étude de la critique d'Engels, ces facteurs socio-historiques bien compris sont bien plus larges et fondamentalement différents des freins malthusiens. Ils sont principalement à expliquer par les lois socio-économiques structurant la production et la distribution des biens de subsistance au sein d'une société donnée.

⁴⁴ G. W. F. HEGEL, *Wissenschaft der Logik I. Werke 5*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 136.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 142, nous soulignons.

⁴⁶ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 565 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 495. Là encore nous modifions la traduction qui, dans sa version française, est contradictoire avec le sens conceptuel que Marx attribue à chacun des termes.

de moyens de subsistance, sous la double forme d'un empêchement négatif et d'une détermination positive. Il ne faut pas sous-estimer la portée de cette thèse qui, sans se contenter d'accorder l'initiative à l'action humaine dans le processus de production, lui confère une prérogative totale sur l'issue du processus. Inhabituel sous la plume de Marx, le terme d' *Aktion* ici employé pourrait désigner à la fois la dimension technique de l'agir humain réalisée dans les « forces productives », et l'interaction sociale entre les individus d'une société médiatisée par des « rapports sociaux ». On comprend ainsi que cette même action humaine puisse à la fois déterminer positivement la production des moyens de subsistance, à partir du degré de développement technique des « forces productives », et en même temps freiner l'essor de cette productivité, par la contrainte imposée par certains « rapports sociaux » sur ce développement. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, par la brève analyse de la conception des modes de vie traditionnels et des représentations religieuses de la nature comme des facteurs inhibants son enrôlement productif par la science moderne, Marx envisage les formes sociales précapitalistes comme autant de barrières à l'appropriation de la nature, qui sont progressivement surmontées par l'essor de l'expansion coloniale. C'est là un cas particulier d'un schéma d'analyse plus général de la conception matérialiste de l'histoire comme un progrès mu par une contradiction entre le développement technique des forces productives et des rapports sociaux inadéquats. Cette matrice théorique, qui sera explicitée par l'exposé de la première critique de l'économie politique publiée dans la foulée de la rédaction des *Grundrisse*⁴⁷, permet ici implicitement de représenter l'accroissement des biens de subsistance comme une fonction productive déterminée par le croisement antagonique de deux facteurs historiques : d'une part le progrès scientifique et technique qui permet son amplification et d'autre part la forme de l'organisation sociale qui peut faciliter ou entraver ce progrès.

Au lieu de reconnaître que la production des moyens de subsistance est « limitée et déterminée [...] par l'action humaine », Malthus supposerait selon Marx qu'elle est autolimitée

⁴⁷ Voir K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique (1859)*, M. Husson et G. Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 1957 : « À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports deviennent alors des entraves. », p. 3.

« par un frein qu'elle s'impose elle-même »⁴⁸, en tant que processus de reproduction naturelle. Afin de critiquer cette idée d'une limite immanente à la production naturelle, Marx emprunte alors un détour curieux et surprenant par la paléontologie :

Les fougères recouvraient la terre entière. Leur reproduction n'a cessé que là où il n'y avait plus d'espace pour elles. Elles ne suivaient aucune progression arithmétique. Quant à savoir où Malthus a découvert que la reproduction des libres produits naturels s'arrête toute seule, sans freins extérieurs, c'est difficile à déterminer.⁴⁹

Il n'est pas impossible que cet intérêt pour l'histoire préhistorique du globe fasse écho à l'engouement suscité par la première exposition universelle de 1851 au *Crystal Palace* de Londres, consacrant une large section à des reconstitution de la faune et de la flore du Jurassique, que Marx eut lui-même l'occasion de visiter⁵⁰. Mais comme nous l'avons vu dans notre chapitre précédent, c'est en lisant la *Chimie organique* de Liebig qu'il prend note de la contribution de la luxuriante végétation de l'époque à la constitution des immenses stocks de charbon piégés dans la lithosphère⁵¹. Dans une formulation extrêmement allusive de ce fait d'histoire naturelle qui n'a rien d'un argument développé, mais témoigne de la démarche exploratoire de ces manuscrits, Marx suggère que le pouvoir de multiplication des « produits naturel » ne connaît d'autres limites que spatiales, donc extérieures au principe vital lui-même. Un peu plus haut dans le texte, Marx estimait en effet avoir souligné une contradiction dans l'argument de Malthus, lorsque ce dernier suppose que la reproduction humaine puisse suivre une course géométrique tout en assignant un rythme arithmétique à la multiplication des organismes végétaux⁵². Au contraire, la vitesse et l'ampleur de la propagation d'un même type de végétaux sur « la terre entière » vaudrait ici comme preuve empirique d'une puissance reproductive géométrique de toute la nature vivante, qui ne connaît aucune autolimitation interne, et qui ne peut être freinée que par des facteurs extrinsèques. Si l'on se réfère en détail à l'*Essai* de Malthus, force est pourtant de constater qu'il accorde bien ce *potentiel* d'accroissement géométrique à tout le règne vivant, et qu'il suppose donc lui-même que la

⁴⁸ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 565 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 495.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Cf. B. REMAURY, « Entre nouveauté et nostalgie », *Revue des Deux Mondes*, juillet 2001, p. 54.

⁵¹ Voir notre ch. 1, note 136.

⁵² « Il prétend, p. ex., qu'il existe une différence naturelle entre la reproduction des êtres humains et de celle du blé. Mais, ce faisant, cet âne pose comme principe que l'accroissement de l'espèce humaine est un procès purement naturel auquel il faut des restrictions et des freins extérieurs pour qu'il ne s'effectue pas selon une progression géométrique », K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 463 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 494.

multiplication des végétaux n'est pas vraiment autolimitée, mais plutôt entre-limitée par la rareté de l'espace disponible et la concurrence entre les diverses espèces⁵³. En outre, il est pour le moins étonnant que Marx choisisse cet exemple chez Liebig, qui avançait lui-même un argument géochimique précis en faveur d'une limitation de la croissance des végétaux, non seulement par cette concurrence entre les différentes espèces occupant un même territoire, mais par la quantité limitée des sols en nutriments, dont l'éventuel épuisement est justement illustré par la croissance exubérante de la flore jurassique. Dans un passage recopié par Marx, Liebig écrivait :

Toutes ces palmiers gigantesques, toutes ces herbes hautes, ces fougères, etc. appartiennent au type de plantes que la nature, par la monstrueuse expansivité de leurs feuilles, a doté d'une capacité à appauvrir totalement le sol pour leur nutrition.⁵⁴

Ce décalage entre l'argument de Liebig et son usage par Marx livre sinon la preuve, du moins l'indice, d'une lecture partielle des matériaux scientifiques dont le biais n'est autre que le productivisme stratégique anti-malthusien qui anime sa critique des limites naturelles. Contre l'idée d'une limitation du pouvoir d'expansion du vivant, mais également contre l'idée d'une entre-limitation du processus de « reproduction naturelle » des différentes espèces vivantes se partageant un même biotope, Marx soutient ici que le seul frein extérieur de la croissance intrinsèquement géométrique et exponentielle de la production agraire n'est autre qu'une autolimitation de « l'action humaine » par des rapports sociaux inhibant son déploiement productif.

Le fond de l'argument semble d'ailleurs plus spéculatif qu'empirique. En effet, il est difficile d'affirmer le primat total de l'action humaine sur l'issue de la production – et *a fortiori* de la production agraire, c'est-à-dire vivante – sans nier en même temps l'existence effective de la nature non humaine dans ce processus. L'issue de cette impasse théorique, qui semble ici se dessiner entre les lignes, serait peut-être une conception négative de la production humaine comme éclosion : la libération d'un potentiel productif enclos dans la nature, potentiellement infini, que chaque progrès technique réalise progressivement à mesure que sont levées les entraves sociales à son déploiement. Pour sa mise au ban définitive du *concept* de limites naturelles, Marx ne se contente donc pas, comme Engels avant lui, de se référer au

⁵³ Voir notre ch. 1, p. 49 *et sq.*

⁵⁴ K. MARX, M57-58. *Bd. 2, op. cit.*, p. 184.

fait technologique d'un dépassement progressif des premières limites données dans la nature. En défendant un anthropocentrisme emphatique, réduisant toute limitation de la production agricole à une autolimitation de l'agir productif, Marx met d'abord en place un modèle méthodologique univoque, refusant d'accorder à la nature non humaine un rôle déterminant dans l'analyse des phénomènes économiques, sociaux et historiques.

C. L'internalisation contradictoire des barrières à l'accumulation

Si Marx déploie tant d'énergie dans cette critique du présupposé malthusien d'une limitation naturelle de la production, c'est aussi pour justifier la thèse centrale d'un possible dépassement, par le capitalisme, de toute prétendue limite externe au processus de production de survalueur – non plus seulement les barrières physiologiques de la journée de travail mais aussi barrières techniques de la productivité du travail⁵⁵. Cette pulsion illimitante de la production représente pour Marx, comme nous l'avons vu plus haut, un immense potentiel de progrès qu'il va jusqu'à désigner comme « l'universalité à laquelle le capital aspire irrésistiblement » – universalité à comprendre ici comme l'opposé des intérêts particuliers de la classe capitaliste, c'est-à-dire comme progrès de l'humanité entière qui se réalise à leur insu. Ce mouvement de progrès universel, contenu en germe dans la tendance productive du capital, n'est pourtant qu'une virtualité latente empêchée de se réaliser pleinement, comme Marx l'annonce dans un retournement absolument décisif au sein de l'argumentation d'ensemble. Juste après avoir insisté sur la tendance du capital à surmonter toute limite au développement des forces productives (comme « l'idolâtrie de la nature », les « préjugés nationaux », la « divinisation de la nature »), pour les poser comme des barrières à dépasser⁵⁶, Marx précise l'inachèvement de ce mouvement :

Mais, si le capital pose chaque limite de ce type [à la productivité du travail] comme une barrière qu'il surmonte ainsi de manière *idéelle* [*ideell*], il ne la surmonte pas *réellement* [*real*] pour autant ; et comme chacune de ces barrières est en contradiction avec sa détermination et sa destination, sa production se meut dans des contradictions

⁵⁵ « À l'intérieur du procès de production, la valorisation paraissait s'identifier parfaitement à la production de surtravail (à l'objectivation de surtemps), ne connaissant donc d'autres limites que celles que ce procès lui-même présuppose ou celles qu'il pose, et qui sont toujours posées en lui-même comme obstacles surmontables », K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 375. Les limites que ce processus de production présuppose sont celles de la journée de travail, et celles qu'il pose sont les limites de la productivité. Encore une fois, Marx affirme ici implicitement que la limite de la productivité n'a rien d'une contrainte extérieure à la production, mais qu'elle est posée, *i.e.* définie, par un certain stade de développement technique de cette production.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 371.

qui sont constamment surmontées, mais tout aussi constamment posées. Il y a plus. L'universalité à laquelle le capital aspire irrésistiblement se heurte à des barrières qu'il rencontre dans sa nature propre et qui le font reconnaître lui-même à une certaine phase de son développement comme la barrière majeure à cette même tendance à l'universalisation, le poussant donc à sa propre abolition.⁵⁷

Penchons-nous de près sur ce passage cryptique, qui souligne l'inachèvement de la pulsion illimitante du capital ne parvenant à dépasser des barrières *externes* à son progrès qu'en les posant comme ses propres barrières *internes*. La grande abstraction du propos a pu donner prise à toute une série d'interprétations, parmi lesquelles cette tendance au sein des études écomarxistes à y lire la première formulation d'une contradiction écologique du capital anticipant la théorie plus tardive de la rupture métabolique. En supposant à tort que les barrières en question sont des limites naturelles, alors qu'elles désignent des rapports sociaux qui empêchent l'exploitation de la nature, John Bellamy Foster peut voir ici l'exposé d'une contradiction écologique du capital. Au lieu de « transcender pleinement les limites de la nature », le capital ne ferait que les réaffirmer sous une forme contradictoire⁵⁸. En reprenant cette lecture, Kohei Saito suppose à son tour que ce dépassement seulement idéal des barrières de l'accumulation correspondrait à l'innovation technologique, capable de repousser « l'élasticité matérielle de la nature » jusqu'à heurter des « limites matérielles, que le capital ne peut pas surmonter » et qui se manifestent bien réellement dans des crises écologiques⁵⁹. Ainsi, le dépassement « idéal » de barrières naturelles par un progrès technologique signifierait leur simple déplacement et leur aggravation sous la forme de barrières en « réalité » insurmontables. Aussi stimulante qu'elle puisse paraître, cette interprétation isole totalement ce passage de l'argument d'ensemble développé par Marx au sein de cette œuvre et du contexte polémique antimalthusien dans lequel elle s'inscrit. Non seulement on ne trouve à la suite de cet extrait aucune mention du concept de limite naturelle. Mais comme nous l'avons vu, Marx s'applique en outre à le désamorcer totalement pour le priver de tout pouvoir explicatif. Comme nous allons à présent le montrer, ce passage indique plutôt que les barrières à la valorisation dépassées dans le processus de production sont doublement internalisées dans le processus d'ensemble de l'accumulation.

⁵⁷ *Ibid.* ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 322-323, traduction modifiée.

⁵⁸ J. B. FOSTER, « Marx's Grundrisse and the ecological contradiction of capital », *op. cit.*, p. 101.

⁵⁹ K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 108.

L'autolimitation fondamentale du capital

On ne peut en fait comprendre l'emploi surprenant du couple conceptuel de l'idéal et du réel qu'en le rapportant au concept de « réalisation » (en allemand *Realisation*) de la valeur, que Marx emploie pour désigner le moment de la vente des marchandises produites, *i.e.* leur échange contre pièces sonnantes et trébuchantes. La distinction de l'idéal et du réel n'est pas à interpréter dans un sens philosophique abstrait, mais doit se définir en un sens économique spécifique précisé dès l'ouverture de la seconde section du chapitre sur le capital consacrée au « processus de circulation », qui intervient justement quelques pages avant notre passage. À l'issue du processus de production la survaleur n'existe encore que sous une forme potentielle : « ce qui est *posé* et ce qui existe d'abord, c'est une marchandise d'un certain prix (idéal), c'est-à-dire n'existant que de manière idéale [*ideell*] et en tant que somme d'argent déterminée, et qui doit d'abord être échangée pour se réaliser [*realisieren*] comme telle »⁶⁰. Le capitaliste pourra s'efforcer d'arracher autant de survaleur qu'il le souhaite dans son usine en forçant l'exploitation de sa main d'œuvre, elle n'enrichira pas son capital d'un iota tant qu'il ne parviendra pas à vendre ses marchandises. C'est dans cet écart entre la production et la consommation, médiatisées par l'échange, que se situe la première barrière interne de l'accumulation du capital. Engels avait déjà souligné cette tendance aux crises de surproduction frappant périodiquement les économies capitalistes. C'est ce même phénomène que Marx peut alors conceptualiser dans la présente section du manuscrit comme un problème de *réalisation* de la valeur. En affirmant que le capital ne surmonte qu'idéellement toutes les barrières à l'accumulation, il ne suggère en rien qu'il échouerait à déployer pleinement la productivité du travail en se heurtant à des limites naturelles. Il désigne beaucoup plus précisément l'échec à transformer un accroissement potentiel du capital en un accroissement réel, se manifestant dans la crise de surproduction et la dévalorisation des marchandises invendues. Les limites de la croissance du capital, en ce sens, ne se trouvent pas du côté des sources de la production (la nature) mais plutôt du côté de ses débouchés et de la demande effective. À la différence d'Engels, qui analysait ce phénomène comme le résultat conjoncturel du décalage temporel entre l'offre et la demande manifesté par les crises périodiques, Marx le reconduit alors à une contradiction plus fondamentale de la logique même de l'accumulation capitaliste dont ces crises sont autant de symptômes.

⁶⁰ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 363 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 315.

C'est là le sens de la deuxième partie de l'argument développé dans notre passage. Les barrières de l'accumulation manifestées par les fluctuations contradictoires de l'offre et de la demande débouchant sans cesse sur de nouvelles crises ne sont pas de simples barrières contingentes, extérieures à la logique propre du capital et qui pourraient donc se résoudre par une meilleure organisation et par la régulation du marché. Elles sont « des barrières qu'il rencontre dans sa propre nature [*an seiner eignen Natur*] »⁶¹, autrement dit, des barrières intrinsèques qui font fondamentalement obstacle au potentiel de progrès universalisant qu'il recèle. Le mouvement critique central des *Grundrisse* consiste alors, de la deuxième à la troisième section du chapitre sur le capital, à remonter de la manifestation empirique de ces barrières internes, sous la forme des crises de surproduction, à la contradiction fondamentale dont elles découlent : « il suffit de montrer ici que le capital contient une limitation [*Beschränkung*] particulière de la production – contredisant sa tendance générale à dépasser toutes les barrières qui entravent cette production – pour découvrir du même coup la cause de la surproduction, la contradiction fondamentale du capital développé »⁶². Si Marx décrit ici cette contradiction fondamentale comme une « limite particulière »⁶³, c'est pour désigner à la fois son statut de barrière indépassable pour le mode de production capitaliste, et en même temps sa relativité spécifique à cette forme sociale d'organisation ; non pas « une limite inhérente [...] à la production en général » – comme les limites naturelles malthusiennes – « mais [une limite] à la production fondée sur le capital »⁶⁴.

Le cœur de l'explication consiste à identifier la cause de cette autolimitation du capital dans la logique productive qui visait précisément à dépasser toute barrière externe à l'accumulation : l'accroissement intensif de la productivité du travail ; non pas le résultat en soi de cet enrôlement productif de la nature au sein du processus de production, mais la conséquence qui en découle dans une société visant la maximisation du profit par l'exploitation du travail. Cette contradiction, au sens propre du terme, est énoncée le plus clairement dans la partie conclusive de la seconde section sur le « Capital fixe et le

⁶¹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 371 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 323.

⁶² K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 376 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 327.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

développement des forces productives »⁶⁵, souvent nommé « Fragment sur les machines » à la suite de sa traduction italienne :

Le capital est lui-même la contradiction en procès, en ce qu'il s'efforce de réduire le temps de travail à un minimum, tandis que d'un autre côté il pose le temps de travail comme seule mesure et source de la valeur. [...] D'un côté donc, il donne vie à toutes les puissances de la science et de la nature, comme à celles de la combinaison et de la communication sociales pour rendre la création de richesses indépendante (relativement) du temps de travail qui y est affecté. De l'autre, il veut mesurer au temps de travail ces gigantesques forces sociales ainsi créées et les enfermer dans ces limites [*in den Grenzen*] qui sont requises pour conserver comme valeur la valeur déjà créée.⁶⁶

D'une part, le décuplement de la productivité tend à marginaliser la centralité du travail humain dans la production des marchandises – phénomène que l'on peut illustrer par le processus d'automatisation du travail industriel remplaçant progressivement la main d'œuvre par des machines. Mais d'autre part, le temps de travail humain dépensé dans la production reste la mesure de la valeur – phénomène que l'on peut illustrer par la chute soudaine de valeur unitaire des produits provoquée par une innovation technologique décuplant la productivité. C'est donc le « travail vivant », comme source essentielle de la survaleur, qui est en même temps rendu progressivement superflu par l'amplification technologique de sa productivité visant à optimiser la captation de cette survaleur. En repoussant toujours plus loin les barrières externes à l'accroissement de la productivité, le *modus operandi* de l'accumulation capitaliste en vient, au cours de son développement historique, à contredire le principe même de cette accumulation pour devenir sa limite interne. C'est de cette unique contradiction entre les conditions sociales de la captation de surtravail sous la forme de survaleur et les moyens techniques de la dégager, entre les rapports sociaux capitalistes et le développement des forces productives, que Marx peut alors dériver les deux causes structurelles de crise sous le capitalisme⁶⁷.

Des crises de surproduction à la baisse tendancielle du taux de profit

La première cause, immédiatement compréhensible, réside dans la tendance croissante à la surproduction générée par le décalage entre la contraction de la consommation et

⁶⁵ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 650-670.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 662 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 582.

⁶⁷ Sur cette double théorie de la crise dans les *Grundrisse*, voir M. TOMBA et R. BELLOFIORE, « The "Fragment on Machines" and the Grundrisse. The workerist reading in question », dans *Theorising the Global Labour Relations of the Twenty-First Century*, Leiden/Boston, Brill, 2014, p. 362 *et sq.*

l'accroissement de la productivité du travail. Dans les *Grundrisse*, Marx estime en effet que l'introduction des machines tend non seulement à expulser une part de la classe ouvrière de l'emploi pour la plonger dans la misère – c'est le phénomène du remplacement de la main d'œuvre par des machines⁶⁸, mais qu'elle peut aussi s'accompagner d'un durcissement des conditions de travail, et notamment d'une baisse des salaires. Même si la conquête de nouveaux marchés et le développement du luxe permettent d'étirer les marges de la consommation, une part toujours croissante de la population se voit tout simplement privée des moyens de consommer en étant privée de travail, ou forcée de réduire sa consommation. L'excédent indiqué par l'expression de « surproduction » (*Überproduktion*), terme dont la structure sémantique est analogue à celui de « surpopulation » (*Überbevölkerung*), n'est plus à rapporter comme chez Malthus à une limite naturelle, mais à une limite sociale de la capacité sociale à acheter et consommer l'immense masse de marchandises engendrée par le développement moteur de la productivité du travail. Autrement dit, la surproduction n'est jamais qu'une sous-consommation de cette surpopulation privée des moyens d'acheter des marchandises.

La seconde, plus fondamentale, réside dans le phénomène de la baisse tendancielle du taux de profit aggravant encore la première tendance à la surproduction. Avant d'en venir à cette conséquence, tâchons de restituer l'explication par Marx de ce phénomène. Loin d'avoir découvert le *fait* d'une baisse tendancielle du taux de profit, il se ressaisit dans la troisième section du chapitre sur le capital d'un problème central de l'économie politique classique, formulé pour la première fois par Adam Smith⁶⁹ avant que Ricardo n'en propose un premier traitement systématique. Comme le précise Edward Wrigley dans son analyse du rôle des limites naturelles dans l'économie politique de Malthus, Smith et Ricardo, c'est précisément

⁶⁸ Dans les *Grundrisse*, Marx laisse parfois entendre qu'il pourrait s'agir d'une diminution absolue de la part de la masse de main d'œuvre employée. Dans le *Capital*, il précisera qu'il s'agit d'une diminution relative à la croissance productive du capital, qui prend la forme d'une « surpopulation relative ».

⁶⁹ Comme Marx l'indique, Adam Smith avait déjà constaté « la baisse du taux de profit qui va de pair avec l'accroissement du capital », K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 707. Il se réfère rapidement au neuvième chapitre de la *Richesse des nations* portant sur les « Profits du capital », A. SMITH, *An Inquiry into the Nature and Causes of The Wealth of Nations. Vol. I*, Oxford, Oxford University Press, 1976, p. 105-115. Adam Smith y affirme par exemple que « depuis le règne de Henri VIII, la richesse et le revenu national ont toujours été en s'accroissant [...]. Durant la même période, les salaires du travail ont été continuellement en augmentant, et les profits des capitaux, dans la plus grande partie des différentes branches de commerce et de manufacture, continuellement en diminuant. », *ibid.*, p. 106.

cette « tendance à la chute des retours sur investissement » qui se traduit dans le modèle d'un « état stationnaire » où la croissance économique est réduite au minimum, après avoir progressivement décliné⁷⁰. Mais loin de représenter – comme le suggère Wrigley⁷¹ – une injonction normative à contenir la croissance du capital pour éviter le dépassement de certaines limites, il s'agit plutôt d'une tentative de décrire une trajectoire du développement des sociétés modernes à partir de ces limites naturelles, qui fonctionnent comme des bornes contraignantes ne pouvant pas être dépassées⁷².

Alors que Ricardo tente de rendre compte de ce phénomène comme l'expression d'une limite naturelle contraignant le développement économique des sociétés, Marx mobilise la matrice critique déjà déployée pour l'expliquer comme le résultat de l'autolimitation de l'accumulation capitaliste, *i.e.* de l'internalisation des barrières externes par leur dépassement technologique⁷³. Selon Marx, Ricardo tente d'expliquer la tendance historique à la baisse du taux de profit, que l'on peut se représenter intuitivement comme une diminution du taux de croissance global du capital qui tend vers la stagnation, à partir de « l'improductivité croissante, relativement croissante, de l'agriculture »⁷⁴. Derrière cette reformulation, on reconnaît l'hypothèse des rendements décroissants des sols sur laquelle repose la théorie ricardienne de l'accroissement de la rente foncière et de la hausse du prix des denrées alimentaires. Supposant que le produit économique global se répartit entre profits du capital, salaires du travail et rente foncière, Ricardo explique alors que la baisse tendancielle des rendements agricoles fait pression à la baisse sur les profits en augmentant la part du même fond qui revient à la rente foncière et aux salaires. Là où l'épuisement progressif du potentiel productif de la terre conduirait directement à une hausse de la rente foncière, comme nous l'avons vu, il impliquerait en outre qu'« une plus grande part de travail nécessaire [soit] requise pour la production des produits agricoles »⁷⁵, en provoquant alors une hausse de la

⁷⁰ E. A. WRIGLEY, « The limits to growth. Malthus and the classical economists », *op. cit.*, p. 34-35.

⁷¹ Voir notre ch. 1, note 20.

⁷² Voir D. CLERC, « De l'état stationnaire à la décroissance. Histoire d'un concept flou », *L'Économie politique*, vol. 2, n° 22, 2004, p. 76-96

⁷³ Voir M. ITOH, « The formation of Marx's theory of crisis », *Science & Society*, vol. 42, n° 2, 1978, p. 136.

⁷⁴ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 708 ; K. MARX, M57-58. *Bd. 2*, *op. cit.*, p. 625, traduction modifiée.

⁷⁵ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 708.

valeur des biens de subsistance et une hausse concomitante des salaires⁷⁶. En se répercutant sur l'ensemble du processus économique, la limitation naturelle de la productivité agraire se traduirait ainsi en une limitation générale du progrès de la croissance économique des sociétés s'approchant d'un état tendancielle stationnaire⁷⁷.

Ce n'est pas sans ironie que Marx reproche alors à Ricardo d'« abandonne[r] l'économie pour se réfugier dans la chimie organique »⁷⁸. En basant son explication sur le principe des rendements décroissants, ce dernier présuppose le résultat d'une science de la nature encore en germe, dont les analyses empiriques viendraient justement le contredire : « au fond, il est comique que Ricardo, Malthus, etc., à une époque où la chimie physiologique existait encore à peine, aient établi des lois universelles et éternelles sur cette science »⁷⁹, et ce d'autant plus que « la chimie moderne a prouvé que le postulat physiologique de Ricardo, exprimé comme loi générale, était faux »⁸⁰. Ces références implicites aux travaux de Morton, Liebig et Johnston permettent de préciser la fonction purement négative assignée aux sciences de la nature dans le premier projet critique de Marx qui, loin d'y voir un fondement possible pour l'analyse économique, s'en sert comme antidote critique visant à désamorcer toute référence aux limites naturelles dans l'explication des phénomènes économiques. La représentation des rendements décroissants sous la forme d'une loi naturelle sert en effet de dernier recours à l'analyse économique qui, en raison de son déficit conceptuel, reste incapable de théoriser par elle-même son objet.

⁷⁶ Si, comme l'admet par ailleurs Ricardo, la hausse des prix des biens de subsistance n'engendre pas mécaniquement et immédiatement la hausse des salaires, « il est impossible de concevoir que le prix monétaire des salaires doive chuter, ou puisse rester stationnaire, lorsque le prix des biens de subsistance augmente de manière graduelle ; il est donc très certain que, dans des circonstances habituelles, il ne peut y avoir d'accroissement du prix des biens de subsistance qui ne soit suivi ou précédé d'un accroissement des salaires », D. RICARDO, *The Principles (1821)*, *op. cit.*, p. 70 (ch. 6 : « On Profits »).

⁷⁷ « La tendance naturelle des profits est donc à la baisse ; car, au cours du progrès de la société et de la richesse, on obtient la quantité supplémentaire de nourriture requise en sacrifiant toujours plus de travail », *ibid.*, p. 71 (ch. 6 : « On Profits »).

⁷⁸ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 710.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 708. L'expression de « chimie physiologique » renvoie à la chimie organique. L'adjectif *physiologisch* est à comprendre ici en un sens très large : non pas simplement ce qui concerne la structure et la fonction des organes d'un être vivant, mais ce qui concerne l'ensemble du processus de reproduction vitale.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 710.

Si Ricardo estime pouvoir rendre compte de la baisse du taux de profit par la hausse de la valeur des moyens de subsistance résultant des rendements décroissants des sols, ce n'est que parce qu'il confond, selon Marx, taux de survaleur et taux de profit⁸¹. Là où le taux de survaleur désigne le rapport entre la survaleur et les salaires, lequel est effectivement conduit à chuter par une hausse soudaine du coût de la vie, le taux de profit désigne le rapport entre la survaleur et la totalité du capital investi non seulement dans les salaires mais aussi dans l'ensemble des moyens de production :

Le taux de profit dépend donc – si l'on présuppose la même survaleur, le même surtravail par rapport au travail nécessaire – du rapport de la partie du capital qui est échangée contre du travail vivant à la partie qui existe sous forme de matière première et de moyen de production. Donc, plus la portion échangée contre du travail vivant s'amenuise, plus s'amenuise le taux de profit. Donc, dans la proportion même où le capital en tant que capital occupe dans le procès de production une plus grande place proportionnellement au travail immédiat, donc plus la survaleur relative – la puissance créatrice de valeur du capital – s'accroît, plus le taux de profit baisse.⁸²

En énonçant ici le rapport décrit par le *taux* de profit, Marx énonce simultanément la loi de son évolution décroissante. Celle-ci est dictée par la tendance historique à l'accroissement intensif de l'accumulation du capital reposant sur le développement technologique de la productivité du travail. À mesure que ce développement accroît la valeur du capital constant par rapport à la valeur d'une masse salariale employée, comme Marx le suppose ici, il comprime proportionnellement la part de profit qu'il peut dégager de chaque investissement en exploitant cette main d'œuvre. La baisse tendancielle du taux de profit n'est donc en rien le résultat d'une baisse tendancielle du rendement *de la terre*, qui conduirait à une hausse des salaires. Elle est la conséquence d'une baisse tendancielle des rendements *du capital*, causée à l'inverse par l'enrôlement productif de la nature dans la machinerie capitaliste qui ne permet de baisser les salaires qu'en marginalisant le rôle du travail créateur de valeur. Si Marx décrit dans le même passage cette baisse tendancielle du taux de profit comme « la loi la plus importante de l'économie politique moderne »⁸³, c'est qu'il y voit l'expression économique concrète de la contradiction fondamentale de l'accumulation capitaliste énoncée plus haut.

⁸¹ « Tout de suite, Ricardo confond immédiatement profit et survaleur, il n'a pas fait cette différence, tout simplement. », *ibid.*, p. 709.

⁸² *Ibid.*, p. 703.

⁸³ *Ibid.*

Dénaturalisation des crises et productivisme anticipatif

Dans une reconstruction systématique, Marx parvient alors à montrer que les deux phénomènes analysés par l'économie politique classique comme l'expression de limites naturelles – la baisse du taux de profit et la soi-disant "surpopulation" – dépendent d'une même autolimitation du capital se manifestant dans les crises de surproduction. Là où le paupérisme, cette surpopulation relative à la limite interne du capital, est la condition sociale de ces crises⁸⁴, la baisse du taux de profit en est le facteur économique aggravant. Marx indique en effet que cette baisse tendancielle « s'exprime dans des contradictions aiguës, des crises, des convulsions »⁸⁵ en poussant « ces catastrophes périodiques [...] à se répéter à plus large échelle »⁸⁶. Comme raison de cette reproduction élargie des crises, Marx mentionne l'intensification du taux d'exploitation mis en œuvre par les capitalistes pour compenser la baisse du taux de profit – soit une tendance à comprimer toujours plus les salaires qui diminue d'autant la capacité de consommation des prolétaires. Sans s'en tenir à la lettre du texte, et en poursuivant l'esprit de l'argument d'ensemble, on peut aussi supposer que cette intensification du travail productif se traduise par un accroissement proportionnel de la masse totale de marchandises produites, de plus en plus difficiles à écouler. Sur la base de cette analyse, Marx peut alors conclure que les crises tendanciellement aggravées « conduisent finalement au renversement violent du capital »⁸⁷, dans un propos à la fois descriptif et prospectif décrivant la nécessité de fait d'une issue encore à venir. Et notons bien que dans l'argument général, c'est justement le geste de dénaturalisation des limites du progrès qui rend possible cette représentation d'une finitude historique du mode de production capitaliste, voué à « se retirer pour faire place à un niveau supérieur de la production sociale »⁸⁸. Chez les économistes malthusiens, la reconduction des dysfonctionnements économiques à l'effet de limites naturelles permet en même temps d'en justifier le caractère indépassable. Le moment négatif qui hante le monde contemporain s'y voit alors réduit à un malheur auquel l'humanité est conviée à s'adapter, en toute résignation. En diagnostiquant la contradiction qui l'habite, comme autolimitation, la critique marxienne tente au contraire d'y déceler la faille d'une

⁸⁴ Et non simplement son effet, comme dans la première approche d'Engels.

⁸⁵ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 705.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 706.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 705-706.

négativité qui pousse à son dépassement. Ce qui apparaissait comme une limite absolue, du point de vue du capital, est démasqué comme une simple barrière du point de vue de l'humanité en progrès.

Le productivisme stratégique qui sous-tend la critique des limites naturelles dans la première critique de l'économie politique peut alors se comprendre en deux sens. En reposant sur une lecture optimiste, voire utopiste, des sciences agrochimiques et géologiques, il vise d'abord à désamorcer une explication des crises sociales comme la conséquence de contraintes naturelles et inévitables pesant sur la vie économique. C'est là sa fonction critique, qui met paradoxalement les sciences de la nature au service d'une historicisation des phénomènes socio-économiques. Outre cette dénaturalisation du moment négatif de la société moderne, qui ouvre l'horizon de sa transformation, il permet en même temps de se représenter l'avenir post-capitaliste comme l'accomplissement d'un progrès de l'humanité en droit indéfini, car n'étant pas contraint par des limites naturelles et n'étant plus contrarié par des barrières sociales. On l'aura compris, il permet à Marx de renouer contre Malthus avec l'idéal des Lumières défendu par Condorcet, tout en montrant qu'on ne peut répondre affirmativement à la question du progrès qu'à la condition d'envisager l'abolition des rapports sociaux existants. Ce n'est pas seulement « le développement des forces productives » qui, poussé au-delà d'un certain point, entre en contradiction avec les rapports sociaux capitalistes – et notamment avec le principe de la valeur sur lequel se fonde l'exploitation du travail salarié ; c'est aussi, réciproquement, « le rapport capitaliste [qui] devient un obstacle au développement des forces productives du travail »⁸⁹. Bien que Marx n'explicite pas dans les *Grundrisse* cette seconde thèse⁹⁰, selon laquelle le capital finit par tendre « vers le freinage des forces productives du travail s'objectivant en valeur »⁹¹, elle permet de penser l'abolition révolutionnaire du travail salarié comme la condition d'une maximisation productive. C'est là un argument clé du modèle historique de l'émancipation proposé par Marx, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir⁹².

⁸⁹ *Ibid.*, p. 705.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 384 : « Ce n'est pas le lieu, en revanche, de nous demander comment, alors qu'il [le capital] a tendance à *augmenter à l'infini les forces productives*, il unilatéralise aussi et limite, etc., la principale force productive, l'homme ; ni comment il a en général tendance à limiter les forces productives. »

⁹¹ *Ibid.*, p. 385.

⁹² Voir notre ch. 7, p. 486 *et sq.*

2. Le retour des limites naturelles dans les *Manuscripts de 1861-63*

Si Marx reste prudent quant à l'usage du *terme* de « limites naturelles », dont il réserve toujours l'emploi explicite pour désigner les bornes physiologiques de la dépense de travail humain, on assiste au retour du *thème* des limites de la nature non humaine à partir d'une seconde phase de la critique de l'économie politique qu'il nous faut ici délimiter. Chassées par la porte du productivisme stratégique, elles rentrent à nouveau par la fenêtre du modèle critique élaboré pour les neutraliser : la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Aussi contestée puisse-t-elle avoir été en raison des usages dogmatiques qu'elle suscita, cette loi esquissée en 1857-1858 constitue le cœur des réflexions des *Manuscripts de 1861-63*. Il ne s'agit pas tant d'en défendre ici la validité contre l'ensemble des études minutieuses qui, au sein même de l'héritage marxiste, en ont entrepris la critique⁹³, que d'y voir le champ problématique duquel surgit l'intérêt de Marx pour une réévaluation critique du problème des limites naturelles. Comme nous le verrons, c'est de l'intérieur de cette réflexion sur une contradiction interne du capitalisme qu'émerge la prise en compte d'un facteur naturel aggravant la tendance à la crise. Restera alors à se demander comment Marx parvient à le réintégrer sans donner raison à l'idée malthusienne des rendements décroissants des sols.

Préambule la discontinuité des *Manuscripts de 1861-63*

Tout comme les *Grundrisse*, les *Manuscripts de 1861-63* constituent un véritable laboratoire théorique au sein duquel Marx forge les concepts centraux de son analyse du capital à partir d'une critique du discours économique dominant. La tentative de proposer une reconstruction systématique de ce texte est entravée par leur caractère épars et discontinu. Au milieu du cheminement intellectuel de ces trois années de recherche, on assiste à un revirement soudain qu'il revient à Michael Perelman d'avoir mis au jour⁹⁴ : alors que Marx considérait la limitation productive de l'agriculture par rapport à l'industrie comme un simple retard de développement, c'est-à-dire l'effet d'un décalage *historique* passager et contingent entre deux phases successives du capitalisme, il est progressivement conduit à l'analyser comme une différence structurelle de toute production capitaliste, en tant qu'elle dépend de certaines

⁹³ Voir notamment M. HEINRICH, « Begründungsprobleme. Zur Debatte über das Marxsche "Gesetz vom tendenziellen Fall der Profitrate" », *Marx-Engels Jahrbuch*, 2006, p. 47-80.

⁹⁴ M. PERELMAN, *Marx's Crises Theory. Scarcity, Labor and Finance*, New York, Greenwood, 1987 et M. PERELMAN, « Marx and resource scarcity », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 4, n° 2, 1993, p. 65-84.

conditions naturelles. C'est à partir de ce changement de perspective que Marx reformule alors l'explication de la baisse tendancielle du taux de profit en y intégrant un facteur naturel qui l'amènera à repenser la question de l'épuisement des sols au sein d'une théorie des crises du capitalisme⁹⁵.

En accordant un rôle décisif aux lectures scientifiques, Kohei Saito fait remarquer que ce n'est qu'à partir de 1865-66, après sa lecture des dernières recherches de Liebig, que Marx « commença à envisager le problème des limites naturelles de manière plus nuancée »⁹⁶, tandis que le texte des *Manuscrits de 1861-63* serait encore marqué par une « tendance optimiste » qui passe à côté des « conséquences destructrices de l'agriculture capitaliste moderne »⁹⁷. En minimisant le changement de perspective qui s'opère durant la rédaction de ces manuscrits, cette thèse ne parvient pas à expliquer pourquoi Marx se replonge dans ces sources agrochimiques. Or, si l'on se penche sur le détail du texte, on remarque une transformation fondamentale dans la manière dont Marx se rapporte aux sciences agrochimiques : d'abord pour défendre le dépassement des limites naturelles dans l'industrialisation de l'agriculture, et ensuite pour rappeler l'effectivité de ces limites naturelles qui entrave la forme capitaliste de ce progrès. Contre une surestimation de l'influence directe de la science de la nature sur la réintégration des limites naturelles dans la critique de l'économie politique, l'hypothèse de Michael Perelman sur la crise du coton de l'été 1862 a le mérite de rendre compte d'une transformation immanente de la théorie des crises qui conduit Marx à relire les sciences agrochimiques sous un nouveau jour.

Située quelque part durant la seconde moitié de l'année 1862, le premier pas de côté de Marx à l'égard de son ancien productivisme stratégique coïncide avec l'éclatement d'une violente crise industrielle au mois d'août de la même année, provoquée par une rupture d'approvisionnement en coton provenant des colonies britanniques. Si cette crise agro-industrielle fut en partie provoquée par le contexte géopolitique de la guerre de Sécession

⁹⁵ S'il est difficile de situer exactement le point de rupture au sein de cet imposant manuscrit, on peut néanmoins le circonscrire par une différence d'approche entre les deux traitements de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit qui jalonnent le texte. Située au sein du cahier XIII, la première reprend dans les grandes lignes le modèle des *Grundrisse*. Voir K. MARX, *Manuskript 1861-1863*. MEGA III/3. Teil 3, Berlin, Dietz, 1978, p. 1063-1092. Dans la seconde, au sein du cahier XVI, Marx accorde un rôle décisif au renchérissement des produits de la terre dans la baisse du taux de profit. Voir K. MARX, *Manuskript 1861-1863*. MEGA II/3. Bd. 5, Berlin, Dietz, 1980, Berlin, Dietz, 1980, p. 1632-74 et p. 1661-65

⁹⁶ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 171.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 222.

et par les spéculations des industriels sur les stocks de coton, elle s'ancre toutefois dans une série de mauvaises récoltes alors qualifiée de « famine du coton ». Marx, qui fut lui-même violemment frappé par cet événement⁹⁸, envisage alors à nouveaux frais le rôle limitant de certaines conditions naturelles au sein de sa théorie de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Et ce n'est qu'à partir de cette refonte de la théorie économique que l'usage des matériaux des sciences agrochimiques pourra permettre, par la suite, de développer une critique écologique du capital.

A. La première hypothèse d'une limite simplement historique de la productivité agraire

Avant d'entreprendre l'étude de l'intégration d'un facteur naturel dans l'analyse du taux de profit, il convient de restituer succinctement la première hypothèse à laquelle elle vient s'opposer au sein même des *Manuscrits de 1861-63*. Dans la droite ligne du productivisme stratégique des *Grundrisse*, Marx n'y reconnaît d'abord l'existence d'un conditionnement naturel des phénomènes économiques qu'en défendant en même temps sa contingence historique et donc son caractère dépassable. Loin de déterminer essentiellement l'accumulation capitaliste, ce moment « naturel » ne serait que le symptôme transitoire de son sous-développement, qui peut lui-même être résorbé au cours du progrès dans l'industrialisation de la production.

L'origine de l'hypothèse dans les *Grundrisse*

On trouve dès la toute fin du manuscrit des *Grundrisse*, à l'occasion d'un prolongement des premières réflexions sur la baisse tendancielle du taux de profit, une esquisse de réflexion sur le décalage de productivité entre l'agriculture et l'industrie comme facteur *possible* d'une baisse du taux de profit. Partant du principe que la hausse de la productivité génère une baisse du taux de profit en raison de l'immense accroissement de l'investissement en machinerie en regard de l'investissement en travail vivant, Marx s'interroge ici sur la possibilité d'augmenter

⁹⁸ L'événement historique rejoint ici la théorie par le prisme de l'expérience personnelle – celle de Marx qui, privé du soutien financier d'Engels dont les affaires tournent mal, réfléchit sa propre misère en réévaluant le rôle d'un certain facteur de rareté au sein de l'analyse économique. Perelman cite notamment nombre de lettres des années 1862-63 où Marx témoigne de ses difficultés financières, de ses échecs dans une recherche d'emploi en raison de son écriture illisible, etc. Voir M. PERELMAN, « Marx and resource scarcity », *op. cit.*, p. 67.

la productivité du travail sans avoir à accroître la part de capital fixe relativement au travail vivant employé. Une telle possibilité semble offerte par l'affinement de la division du travail au sein de l'atelier qui, en profitant des simples pouvoirs sociaux de la coopération, permet d'améliorer le rendement du travail sans nouveaux investissements productifs⁹⁹. S'il est vrai que dans ce cas, « l'instrument reste le même », Marx remarque toutefois que « la matière première doit nécessairement augmenter » en raison de la hausse de la productivité du travail¹⁰⁰. Malgré la constance du capital investi dans l'appareil productif, le taux de profit serait donc tout de même amené à baisser par une croissance de la masse des matières premières dans lesquelles le capitaliste doit investir pour alimenter ses chaînes de production.

Au sein de cette réflexion, Marx remarque toutefois qu'une telle hausse de l'investissement provoquée par la croissance de la consommation de matières premières peut elle-même être compensée par le progrès de la productivité des branches qui les fournissent : les industries extractives et l'agriculture. Pour cette dernière, notamment, « les méthodes les plus récentes de l'utilisation du travail »¹⁰¹, tels que la mise en œuvre de « procès chimiques »¹⁰² dans l'agriculture, garantissent un progrès de la productivité qui fait simultanément chuter la valeur de cette part des investissements en matières premières. Étant donné « la tendance nécessaire du capital à se rendre maître à tous les niveaux de la production ; sa tendance à poser la production des matériaux de travail et des matières brutes ainsi que des instruments de travail comme également produits par le capital »¹⁰³, la hausse de la quantité matérielle de matières premières qui pourrait conduire à une baisse du taux de profit se voit progressivement compensée par une baisse de leur valeur nominale. Dans cette première phase, Marx distingue donc une baisse du taux de profit nécessaire, inscrite dans l'essence du capital, causée par le développement de la machinerie industrielle, d'une baisse du taux de profit qui serait simplement contingente, liée à un décalage ou à un retard de la productivité des branches fournissant les matières premières, lequel est lui-même voué à être résorbé par « la tendance du capital » à « répartir la force productive de façon égale »¹⁰⁴ dans toutes les

⁹⁹ Cette stratégie d'accumulation fut d'ailleurs largement exploitée par le capitalisme, non seulement dans les premières manufactures – la fameuse fabrique d'épingles décrite par Adam Smith – mais aussi dans les formes de rationalisation tayloriste ou toyotiste des procédures de travail.

¹⁰⁰ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 729, nous soulignons.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 730.

¹⁰² *Ibid.*, p. 729.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 727.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 731.

branches. À ce moment de l'analyse, Marx n'évoque donc l'éventuelle détermination de la baisse du taux de profit par un moment naturel – l'approvisionnement de l'industrie en matières premières – que pour réfuter aussitôt sa validité générale et n'y voir qu'un symptôme du sous-développement du capital qui ne s'est pas encore étendue à toutes les sphères de la production.

La justification de l'hypothèse dans la nouvelle analyse de la rente foncière absolue

C'est cette même hypothèse du dépassement par le capital d'un premier décalage entre productivité industrielle et productivité agraire que Marx tâche de justifier dans la première phase de rédaction des *Manuscripts de 1861-63*, alors qu'il approfondit la théorie de la rente foncière. Tandis qu'il se contentait dans ses premières réflexions d'expliquer cette forme du profit par le différentiel de fertilité entre les sols, en découplant la théorie ricardienne de la rente différentielle de tout présupposé des rendements décroissants, il découvre alors un second facteur explicatif propre au développement historique des économies capitalistes : le décalage productif entre l'agriculture et l'industrie, qui se traduit par des taux de profit différenciés entre ces deux sphères. Affinant sa première conceptualisation du taux de profit, Marx précise que la part de profit dégagée par un investissement en capital dépend du rapport entre les composantes de ce capital : la part du capital investi en moyens de production (outillage, matières premières), qu'il conceptualise alors comme « capital constant » dans la mesure où sa valeur est conservée au cours du processus de production, et la part du capital investi en travail vivant dans les salaires, qu'il conceptualise comme « capital variable », dans la mesure où il ajoute une survaleur au produit résultant du processus de production. Ce rapport, qu'il dénomme désormais « composition organique » pour suggérer un rapport fonctionnel (*organon*) des différents moments du processus de production à la valorisation¹⁰⁵,

¹⁰⁵ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, p. 684, 702, 828. Perelman croit découvrir dans cet emploi-ci de l'adjectif « organique » une référence aux processus physiologiques qui sous-tendent l'approvisionnement de la machinerie en matières premières, comme la reproduction des plants de coton pour l'industrie textile (M. PERELMAN, *Marx's Crises Theory. Scarcity, Labor and Finance, op. cit.*, p. 49 ; voir aussi M. PERELMAN, « Marx and resource scarcity », *op. cit.*, p. 75-76). En ce sens, la composition organique du capital désignerait sa plus ou moins grande dépendance à une base écologique. Aussi séduisante cette hypothèse puisse-t-elle sembler, elle entre en contradiction avec la reconstruction génétique des *Manuscripts de 1861-1863* entreprise par Perelman. Lui-même fait remarquer que l'intégration d'un facteur naturel dans la théorie de la baisse tendancielle du taux de profit, et plus généralement d'un moment écologique dans la réflexion de Marx, fait rupture au sein de ses manuscrits. Or, c'est au sein de la première phase de rédaction qu'il forge les concepts de capital constant et de

constitue le facteur décisif du taux de profit. En effet, plus la part de capital constant croît à l'égard de la part de capital variable investi, plus diminue le taux de profit, c'est-à-dire la proportion de survaleur que le capitaliste dégage de l'ensemble du capital investi. Cette simple conceptualisation du taux de profit, indépendamment de toute considération sur sa tendance globale à la baisse, permet de souligner un différentiel du taux de profit selon le degré variable de développement technique des secteurs de la production. Une branche productive dont le développement technique reste relativement faible emploie une plus large part de capital variable, de main d'œuvre, qu'une branche à la pointe de l'industrialisation qui nécessite de forts investissements en machines. La première parvient en cela à dégager un taux de profit plus élevé que cette dernière. Paradoxalement, le sous-développement productif se traduit ici dans un gain de profitabilité qui peut être égalisé entre les différentes branches de la production industrielle d'une part, mais qui se maintiendrait entre la production agricole d'une part et la production industrielle d'autre part.

Comme Marx le résume dans une lettre à Engels du 2 août 1862, qui offre un formidable résumé des acquis de la première phase de ses recherches en cours, cette analyse du rôle de la composition organique du capital sur le taux de profit permet avant tout de mettre au jour un second facteur de la rente foncière qui échappait encore à Ricardo¹⁰⁶. Tandis que ce dernier se contentait d'expliquer cette catégorie économique comme le résultat d'un différentiel de fertilité entre les terres, Marx en vient à concevoir une seconde composante de la rente foncière qui découle du différentiel entre la faible composition organique d'une agriculture encore peu mécanisée, et très intensive en travail vivant, et la forte composition organique d'une industrie plus rapidement mécanisée. De ce décalage découle une part de profit excédentaire de l'agriculture qui serait aussitôt captée par l'ensemble des propriétaires fonciers en l'espèce d'une seconde forme de rente foncière, s'ajoutant à la rente différentielle de l'un ou de l'autre propriétaire particulier. Marx ne la nomme « rente absolue » que pour souligner qu'elle ne dépend en rien du différentiel de fertilité entre les terres, tout en rejetant immédiatement

capital variable, en qualifiant leurs rapports d'« organiques ». L'emploi de ce qualificatif peut se comprendre à partir d'un passage où Marx mentionne les « fonctions organiques » (*ibid.*, p. 702) de chaque partie du capital. Dans ce contexte, l'organicité désigne plutôt la relation fonctionnelle de chaque partie du capital au processus d'ensemble de l'accumulation, à partir d'une métaphore qui décrit les différents moments du processus de production – travail vivant et moyens de travail – comme des “organes” permettant au capital autonomisé d'accomplir sa fin : l'autovalorisation.

¹⁰⁶ K. MARX, *Briefwechsel. Januar 1862 – September 1864. MEGA III/12*, Berlin, Akademie, 2013, p. 178-181.

l'hypothèse selon laquelle elle « reposerait [...] dans l'éternelle nature » qui limiterait le potentiel productif de l'agriculture par rapport à celui de l'industrie. Au contraire, il s'agit d'en rendre compte à partir d'« une différence historique dans les composants organiques du capital – qui peuvent en partie être égalisés, et même la faire complètement disparaître avec le développement de l'agriculture »¹⁰⁷. Une telle affirmation invite à penser un devenir industriel total de la production agraire – et plus largement de l'ensemble des sphères productives ayant affaire à la nature – qui égaliserait la plus faible composition organique de cette sphère par des investissements massifs en moyens de production, en l'occurrence des engrais et des machines agricoles démultipliant sa productivité.

C'est là ce que fait Marx en s'essayant, par anticipation, à une petite futurologie du progrès différencié du capital : dans « la période de décollage de la production capitaliste, la productivité de l'industrie est rapide par rapport à l'agriculture » ; « plus tard », continue Marx en faisant peut-être référence à la première révolution agraire, « la productivité avance dans les deux, bien qu'à un rythme inégal. Mais à partir de l'apogée de l'industrie, la disproportion doit décroître, autrement dit la productivité de l'agriculture doit s'accroître relativement plus rapidement que celle de l'industrie ». L'accomplissement de cette industrialisation de l'agriculture, que Marx envisage ici comme libération progressive de la production sociale de toute attache à un élément naturel hétéronome, s'appuie sur une double condition. D'une part, elle requiert de surmonter la barrière sociale au développement des forces productives, que constitue la petite agriculture paysanne héritée du féodalisme, à travers le « remplacement de la brute paysanne [*des barenhäuterischen farmers*] par le business man, le Capitaliste agricole [*farming Capitalist*], la métamorphose du cultivateur en pur travailleur salarié », autrement dit à travers le développement d'une « agriculture à grande échelle par concentration des capitaux »¹⁰⁸. Mais cette transformation sociale ne fait que préparer le terrain à la rationalisation technique de la production agraire, laquelle suppose

¹⁰⁷ K. MARX, M61-63. Bd. 3, op. cit., p. 758. Cf. également p. 863 : « Cette différence est d'ordre historique ; [elle] peut donc disparaître. Le même raisonnement, qui indique la possibilité de l'existence de la rente foncière absolue, indique son effectivité, son existence, comme un pur fait historique qui, étant propre à un certain degré de développement de l'agriculture, peut donc disparaître à un degré supérieur. »

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 762. Le néologisme *bärenhäuterisch* est une référence implicite à un conte des Frères Grimm, intitulé « Peau d'ours » (*Der Bärenhäuter*). Ce jeu de mot traduit ici un jugement historique porté sur l'arriération morale et sociale d'une petite paysannerie qui ne peut être intégrée au mouvement du progrès universel qu'au prix de son expropriation et de sa prolétarianisation.

d'autre part l'émergence de nouveaux savoirs scientifiques qui permettent d'optimiser la productivité agricole pour l'élever au niveau de la productivité industrielle. À partir de ce modèle d'analyse historique, qui n'est pas sans rappeler le productivisme stratégique des *Grundrisse*, Marx peut alors expliquer le retard productif de l'agriculture à partir d'une cause historique tout à fait contingente, à déceler dans la logique immanente du progrès des sciences de la nature :

En l'occurrence cela : que la base scientifique propre de la grande industrie est constituée par la mécanique, qui était pour ainsi dire accomplie au XVIII^e siècle. C'est seulement au XIX^e, en particulier durant les dernières décennies, que se développent les sciences qui constituent directement à un haut degré les bases spécifiques pour l'agriculture aussi bien que pour l'industrie – la chimie, la géologie et la physiologie.¹⁰⁹

On retrouve ici une ligne argumentative tout à fait similaire à celle qui guidait la première critique des rendements décroissants des sols. La limite de la productivité agraire, que les économistes classiques avaient tendance à absolutiser sous la forme d'une limite des puissances productrices de la terre, est entièrement historicisée par Marx qui n'y voit qu'une fonction d'un certain degré de développement des forces productives. Si celui-ci est conditionné par un facteur social – l'abolition de la petite paysannerie et la capitalisation de l'agriculture –, il repose en dernière instance sur le progrès des sciences garantissant l'enrôlement productif de la terre. Relue à la lumière du présent, l'anticipation de cette trajectoire historique témoigne autant d'une très grande clairvoyance que d'un certain excès d'optimisme. D'une part, elle permet de rendre compte de l'immense progrès de la productivité agricole permise par les révolutions agraires successives, reposant à chaque fois sur des innovations scientifiques décisives comme la synthèse des engrais chimiques au début du XX^e siècle, et conduisant à une très forte hausse de la composition organique de ce secteur productif qui n'emploie aujourd'hui qu'une faible part de la population active¹¹⁰. Mais d'autre part, ce récit d'anticipation passe complètement sous silence les coûts écologiques d'un tel

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 762. Marx considère cette thèse comme suffisamment décisive pour l'insérer dans le résumé d'ensemble qu'il propose à Engels de sa théorie de la rente foncière absolue, dans la lettre du 2 août 1862 : « C'est là quelque chose d'aisé à expliquer, car si l'on fait abstraction du reste, l'industrie présuppose les anciennes sciences de la mécanique, l'agriculture présuppose les toutes nouvelles sciences de la chimie, de la géologie et de la physiologie. », K. MARX, *Briefwechsel. Januar 1862 bis September 1864*. MEGA III/12, *op. cit.*, p. 181.

¹¹⁰ Voir à ce sujet A. BENANAV, *A Global History of Unemployment. Surplus Populations in the World Economy, 1949-2010*, Los Angeles, University of California, 2015, p. 107 et sq. Dans les pays industrialisés, la troisième révolution agraire (*green revolution*) fit chuter la part de la force de travail employé dans le secteur agricole de 38% à 8% à peine entre 1950 et 2010.

progrès en supposant que les limites à la productivité agraire puissent être tout simplement abolies par le développement techno-scientifique du capital¹¹¹. Or c'est précisément ce second présupposé que Marx va progressivement réviser en prêtant une attention nouvelle aux limites naturelles de l'accumulation capitaliste.

B. Le retour des limites naturelles dans la baisse tendancielle du taux de profit

Dans la seconde phase de rédaction des *Manuscripts de 1861-63*, Marx entreprend un approfondissement critique de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, par la réintégration d'un facteur naturel qu'il avait auparavant tâché de neutraliser dans sa polémique contre Ricardo. Poussé par la conjoncture économique de la crise du coton de 1863 à réfléchir sur l'importance de l'approvisionnement des filatures en matières premières d'origine naturelle, Marx va tâcher de comprendre le décalage productif structurel, et non plus simplement contingent, entre l'industrie des centres capitalistes et les sphères de la production travaillant la nature, à savoir l'agriculture et l'industrie extractive. S'il avait déjà remarqué dans les *Grundrisse* que l'une et l'autre constituent des sphères de la production « *sui generis* », en tant qu'elles dépendent de processus hétérogènes à l'activité humaine, « le procès organique » pour la première et les processus géologiques pour la seconde¹¹², il n'en tire toutes les conséquences que plus tard, lorsqu'il s'interroge sur leur rôle spécifique dans le fonctionnement immanent de l'accumulation capitaliste. Tandis que Ricardo interprétait à tort la baisse du taux de profit comme l'effet immédiat d'une limitation naturelle, érigée au rang de cause principale, Marx conceptualise ce phénomène comme l'effet d'une autocontradiction du capital aggravée par un facteur naturel, alors redéterminé comme cause secondaire. Il s'agit d'un argument avancé pour la première fois au cours d'un examen critique de la position

¹¹¹ Voir à ce sujet R. PATEL et J. W. MOORE, « Cheap Food », dans *A History of the World in Seven Cheap Things. A Guide to Capitalism, Nature, and the Future of the Planet*, London, Verso, 2018, p. 139-160. Par une reconstruction historique très synthétique de l'histoire de l'agriculture moderne, les auteurs montrent que l'immense progrès de la productivité alimentaire capitaliste repose sur des techniques extrêmement intensives en énergie et génératrices de déchets. Le procédé Haber-Bosch qui permet de synthétiser des engrais azotés à partir de l'azote gazeux de l'atmosphère n'a pu être développé à grande échelle qu'au prix d'une consommation massive d'énergies fossiles, responsable du réchauffement climatique, tout en conduisant à une saturation des sols en nitrate. Le dépassement des premières limites à la productivité agricole ne s'est donc opéré qu'en franchissant de nouvelles limites biosphériques.

¹¹² K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 683.

de Thomas Hodgskin dans le cahier XV des manuscrits, qui conclut la restitution des théories post-ricardiennes de la survaleur¹¹³. Développé ensuite au cours de la section du cahier XVI consacrée à la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, cet argument sera finalement complété à l'occasion d'un examen critique de l'œuvre de Cherbuliez dans le cahiers XVIII, situé dans une reprise de l'analyse des théories post-ricardiennes de la survaleur¹¹⁴. Par une reconstruction systématique de l'argument élaboré dans ces trois passages, il s'agira de comprendre comment Marx parvient à réintégrer un facteur naturel dans l'étude des phénomènes économiques, et donc une certaine forme de limite naturelle, sans pour autant donner crédit à l'hypothèse malthusienne.

Les deux objections à cette loi : compensation et baisse des coûts

À titre préliminaire, il convient ici de rappeler deux objections possibles à la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, que Marx anticipe dans ces *Manuscrits de 1861-63*. Comme nous le verrons, c'est précisément pour tâcher de les réfuter qu'il intègre à chaque fois un facteur naturel dans la réalisation de cette loi.

Par souci de clarification dans l'exposition de ces objections, formalisons cette loi sous la forme d'une équation qui représente le taux de profit (p) à partir d'un rapport entre trois variables exprimées dans une même mesure de valeur : la survaleur (s) dégagée pour un investissement en capital, lequel se compose comme nous l'avons vu d'une part de capital constant (c) et d'une part de capital variable (v). Dans son expression la plus simple, le taux de profit désigne la part de survaleur dégagée d'un investissement composé de ces deux parties du capital, tel que $p = s / (c + v)$. Afin de rendre compte du rôle déterminant du rapport de la composition organique du capital (c / v) sur le taux de profit, il suffit de diviser le numérateur et le dénominateur par un même facteur (v), pour obtenir la formulation consacrée :

$$p = \frac{\frac{s}{v}}{\frac{c}{v} + 1}$$

Il apparaît alors que le taux de profit dépend de deux facteurs : non seulement la composition organique du capital (c / v), dont la hausse par la croissance de la part de capital constant sur

¹¹³ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, Berlin, Dietz, 1979, 1395-1450, voir notamment les p. 1435-1450.

¹¹⁴ K. MARX, *M61-63. Bd. 5, op. cit.*, p. 1802-35, voir notamment les p. 1802-10.

le capital variable provoque une *diminution* du taux de profit, mais aussi le taux de survaleur (s / v), dont la hausse par la croissance de la survaleur dégagée de l'exploitation par rapport aux salaires rémunérés (*i.e.* le capital variable) entraîne une *augmentation* du taux de profit. Cette formalisation algébrique permet de comprendre immédiatement que le phénomène d'une chute du taux de profit causé par la hausse de la composition organique est en partie balancé par une hausse du taux de survaleur. En effet, la croissance de la composition organique du capital traduit, selon Marx, les investissements massifs en nouveaux moyens de production permettant d'accroître la productivité du travail. Et comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre, cet accroissement technique de la productivité est justement à l'origine de l'accroissement relatif du taux de survaleur (s / v), par diminution du travail nécessaire constituant la grandeur du capital variable. Outre cette première compensation de la croissance de la composition organique par la hausse relative du taux de survaleur, qui en est la conséquence immédiate et nécessaire, les capitalistes peuvent augmenter le taux de survaleur absolu en accentuant le taux d'exploitation du travail. C'est ainsi que Marx interprétait dès les *Grundrisse* le durcissement des conditions de travail dans l'usine, par la prolongation des journées d'embauche et par l'accélération des cadences, deux stratégies d'exploitation permettant de compenser l'éventuelle baisse de taux de profit qu'entraîne la croissance de la composition organique¹¹⁵.

À cette première objection, que l'on peut nommer argument de la compensation, s'ajoute une deuxième objection tout aussi importante qui concerne la possibilité même d'une croissance significative de la composition organique du capital. Comme Marx le précisera à l'aide d'une nouvelle terminologie dans le *Capital*, cette composition organique du capital peut être représentée de deux manières : soit « du côté de la matière » comme croissance de la « masse des moyens de production » par rapport au nombre de travailleurs et de travailleuses qui les font tourner, qu'il nomme « composition technique » du capital ; soit « du côté de la valeur » comme croissance de la *valeur* incorporée dans l'ensemble de ces moyens de production par rapport à la *valeur* incorporée dans l'ensemble de la masse salariale, qu'il nomme « composition de valeur » du capital¹¹⁶. Marx présuppose qu'« il existe entre les deux une étroite corrélation », laquelle est précisément exprimée par le concept de composition

¹¹⁵ Voir K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 706.

¹¹⁶ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 595.

organique alors redéfinie comme « la composition de valeur du capital dans la mesure où elle est déterminée par sa composition technique »¹¹⁷. S'il semble évident que l'amplification productive du travail au cours du progrès de l'industrialisation repose sur une composition technique croissante¹¹⁸, rien de moins sûr en ce qui concerne la composition de valeur. N'est-ce pas justement le propre d'une croissance de la productivité que de faire chuter la valeur individuelle des produits, et donc également des instruments de travail qui sont eux-mêmes des produits industriels ? Cette seconde objection, qui peut s'illustrer par la chute rapide des coûts des outils technologiques au cours du développement historique du capitalisme, sera désignée ici comme argument de la baisse des coûts productifs.

Ces deux objections ne s'opposent pas à la possibilité d'une baisse du taux de profit, qui peut survenir de manière tout à fait conjoncturelle, mais à son statut de loi générale, décrivant une trajectoire nécessaire au cours du progrès du développement capitaliste. Bien que Marx ne s'oppose pas à ces objections de manière définitive et systématique, une lecture attentive des *Manuscrits de 1861-63* permet de comprendre qu'il était lui-même conscient des difficultés que nous avons ici formalisée, et qu'il déploie un certain nombre d'arguments complémentaires permettant sinon d'invalider, du moins de minimiser la portée de ces critiques. Et comme nous tâcherons de le montrer, c'est précisément la mise en lumière d'un facteur naturel dans le fonctionnement de cette loi qui permet à chaque fois d'en consolider la preuve contre d'éventuelles critiques.

Réfuter l'argument de la compensation en repensant la production alimentaire

À l'occasion d'une étude des ouvrages de Thomas Hodgskin, loué pour avoir été l'un des premiers à entrevoir la raison principale de la baisse du taux de profit, Marx propose une réfutation de la première objection par l'argument de la compensation¹¹⁹. Afin de montrer que la hausse du taux de survaleur relative permise par le gain de productivité ne suffit pas à compenser la hausse de la composition organique du capital, Marx va se pencher sur la

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ Remarquons toutefois que ce constat n'est jamais qu'approximatif, puisqu'on ne dispose d'aucune mesure quantitative homogène pour évaluer cette croissance matérielle de l'appareil productif par rapport à la masse de travail vivant qu'il met en mouvement. Nous y reviendrons.

¹¹⁹ Étant donné l'influence de Hodgskin sur la mise en place de son premier productivisme stratégique (voir l'ouverture de notre premier chapitre), on peut lire ces pages comme la première occurrence d'une réflexion critique de ce modèle.

production agricole des biens de subsistance qui jouent un rôle déterminant dans le taux de survaleur.

Pour prouver la chute du taux de profit malgré la hausse du taux de survaleur, il s'agit de démontrer que la croissance de la composition organique est plus rapide que cette hausse. C'est là ce qu'entreprend Marx en soulignant le rapport inégal entre le gain de productivité corrélé à la composition organique croissante d'une part, et la hausse relative du taux de survaleur corrélée à la baisse du temps de travail nécessaire d'autre part, c'est-à-dire à la baisse du coût de la vie. Comme nous l'avons vu¹²⁰, c'est en effet par une chute du temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail que le développement technique de la productivité permet d'accroître relativement le temps de surtravail, et donc la part de survaleur extorquée de chaque journée de travail. Mais cette chute du temps de travail *nécessaire* dépend de la production de marchandises d'un type bien particulier, en l'occurrence les biens de consommation *nécessaires* à la reproduction de la force de travail. Or ces « *necessaries* »¹²¹, comme Marx les dénomme ici, ne représentent *in fine* qu'une portion assez restreinte du produit social total, comprenant aussi les biens de luxe destinés à la bourgeoisie que l'ensemble de l'outillage qui n'est pas dédié à la consommation individuelle mais au maintien et au développement de l'appareil productif. C'est pourquoi « l'accroissement de la force productive augmente également le rapport du capital constant au capital variable dans les branches qui ne produisent pas (directement ou indirectement) de *necessaries**, sans provoquer aucune altération dans la valeur du travail »¹²². À cette croissance de la composition organique qui n'est accompagnée d'aucune baisse du temps de travail nécessaire s'ajoute un second facteur explicatif, reposant cette fois sur la *nature* même de ces biens de subsistance. Plus loin, dans la section consacrée à la « Loi générale de la baisse du taux de profit », Marx fait remarquer qu'une quantité non négligeable des « biens de subsistance [*Lebensmittel*] qui passent dans la consommation du travailleur » sont issus d'un secteur de la production spécifique dont la productivité est « liée à des conditions naturelles [*Naturbedingungen*] »¹²³. On l'aura compris, il s'agit là de l'agriculture. En fournissant non seulement l'ensemble des biens de subsistance alimentaires, mais aussi une part importante des matières premières des

¹²⁰ Voir notre ch. 2, p. 92 *et sq.*

¹²¹ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1436.

¹²² *Ibid.*, p. 1436, en anglais* dans le texte.

¹²³ K. MARX, *M61-63. Bd. 5, op. cit., op. cit.*, p. 1660.

industries textiles, celle-ci constitue indéniablement le secteur décisif pour la production des *necessaries* et donc pour la détermination du temps de travail nécessaire. Si l'on se place du point de vue de la production sociale totale, il ne suffit pas d'une hausse moyenne de la productivité du travail pour comprimer le temps de travail nécessaire afin de dégager une survaleur relative et de compenser ainsi la croissance moyenne de la composition organique du capital. Cela n'est possible qu'à la condition d'une hausse au moins proportionnelle de la productivité dans le secteur agraire.

C'est justement pour réfuter cette possibilité que Marx se réfère à nouveau au décalage productif de l'agriculture et de l'industrie en affirmant que « le développement de la force productive n'est pas uniforme. Cela – continue-t-il – tient à la nature de la production capitaliste de développer l'industrie plus rapidement que l'agriculture »¹²⁴. On retrouve ici l'argument du décalage productif, déjà mobilisé dans l'analyse de la rente foncière absolue. À une nuance près : le retard productif de l'agriculture, limitant dans une certaine mesure la hausse relative du taux de survaleur, n'est plus interprété comme l'expression d'une première phase du développement capitaliste, mais plutôt comme une structure générale de ce développement. Si Marx refuse d'absolutiser cette différence entre agriculture et industrie en affirmant que ce décalage « ne provient pas de la nature du sol », il cesse de penser que le mode de production capitaliste pourrait parvenir à la dépasser, en affirmant que le sol « requiert d'autres rapports sociaux pour être effectivement exploité conformément à sa nature »¹²⁵. Tout en refusant de considérer cette limite comme un fait de nature, il souligne en même temps son caractère indépassable au sein du rapport social capitaliste. Pour reprendre ici la conceptualité des *Grundrisse* en la déplaçant, on peut dire que la limitation de la productivité agraire n'apparaît plus comme une barrière dépassable mais comme une limite indépassable au sein de ce rapport social – thèse que Marx ne peut d'ailleurs affirmer ici qu'en invalidant l'hypothèse précédente d'une contingence historique de la rente foncière absolue vouée à disparaître dans le progrès capitaliste. On aurait donc ici affaire à une limite qui ne résulte pas de la nature du sol, mais plutôt d'une déficience structurelle du mode de production capitaliste. Pour affirmer que d'autres rapports sociaux sont requis pour exploiter

¹²⁴ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1436.

¹²⁵ *Ibid.*

le sol « conformément à sa nature », il faut toutefois attribuer un certain rôle à un facteur naturel dans l'explication de cette inadéquation.

Lorsqu'il énonce pour la seconde fois cette même réfutation de l'argument de la compensation par le décalage productif de l'agriculture, Marx précise alors qu'à la *détermination* sociale de cette limite s'ajoute un *conditionnement* naturel :

Comme toutefois le développement de la force productive est très inégal dans les différentes branches d'industrie (qui produisent directement ou indirectement les biens de subsistance qui pénètrent dans la consommation du travailleur), pas seulement d'un degré inégal, mais souvent dans une direction opposée, étant donné que la productivité du travail est tout autant *liée à des conditions naturelles*, dont la productivité peut décroître tandis que la productivité du travail s'accroît (toute l'enquête visant à *comprendre à quel point les conditions naturelles influencent la productivité du travail indépendamment, souvent en opposition au développement de la productivité sociale*, relève du traitement de la rente foncière) – il résulte la chose suivante : que cette survalueur moyenne doit se tenir bien en-deçà du niveau présumé par le développement de la force productive dans les seules branches industrielles (les plus flagrantes). C'est là encore une raison fondamentale qui explique pourquoi le taux de survalueur, bien que croissant, ne s'accroît pas sous le même rapport que la diminution du capital variable par rapport au capital d'ensemble.¹²⁶

La syntaxe quelque peu heurtée de l'expression traduit le mouvement vivant d'une pensée confrontée à la nouveauté qu'elle s'efforce d'intégrer progressivement au fil de son parcours. L'originalité de cette nouvelle formulation de l'argument est double : non seulement Marx accorde ici clairement une certaine effectivité à un élément naturel extra-social dans la détermination de la productivité du travail, mais il va même jusqu'à affirmer que, pour cette « raison fondamentale », la hausse de la productivité industrielle s'accompagne « souvent », non pas d'une croissance retardée de la productivité agraire, mais de sa baisse nette. Certes, il ne pourrait s'agir ici que d'un phénomène contingent, survenant de temps à autre, et qui dès lors n'entrerait pas dans la considération générale d'une *loi* de la baisse du taux de profit à valeur universelle et nécessaire. Mais en réalité, Marx suggère ici un rapport de conjonction, voire de causalité, entre l'accroissement de la productivité du travail industriel d'une part, et le ralentissement relatif, voire la baisse nette de la productivité du travail agraire d'autre part. Les « conditions naturelles » dont il est ici question n'agissent donc pas seulement

¹²⁶ *Ibid.*, p. 1660-61, nous soulignons. Cette thèse est suffisamment importante pour que Marx la reprenne dans le manuscrit du troisième tome du *Capital*. Voir K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 333-334 : « La force productive du travail est aussi liée à des conditions naturelles, qui deviennent souvent moins productives à mesure que la productivité – pour autant qu'elle dépend de conditions sociales – s'accroît. »

indépendamment du mouvement de la productivité (comme des circonstances naturelles aléatoires et imprévisibles), mais elles réagissent de manière spécifique à ce mouvement d'après une certaine corrélation, en raison de laquelle « l'agriculture est loin de suivre le rythme du développement des puissances productives dans l'industrie manufacturière »¹²⁷.

À supposer que cette corrélation soit valide – et nous verrons plus loin comment Marx la justifie à partir de la question de l'épuisement des sols et des ressources naturelles –, il est alors possible de conclure à une disproportion nécessaire entre une forte hausse de la productivité générale de l'industrie que Marx identifie à la croissance de la composition organique du capital, et une plus faible hausse du taux de survaleur liée à la productivité agraire limitée. *CQFD* : l'argument de la compensation est invalidé par un facteur empirique – la confrontation de la logique productive du capital à des conditions naturelles dotées d'une effectivité propre –, lequel empêche une croissance du taux de survaleur proportionnelle à la croissance de la composition organique.

Réfuter l'argument de la baisse des coûts en repensant la production des matières premières

C'est sur la même base argumentative, consistant à dégager un facteur empirique d'origine naturelle spécifiant le fonctionnement de la loi générale, que Marx réfute alors la seconde objection fondée sur l'argument de la baisse des coûts productifs. Tandis que la première réfutation insistait sur le rôle limitant de la production des biens de subsistance, cette seconde réfutation fait porter l'attention sur le rôle limitant de la production des matières premières, elles-mêmes d'origine naturelle. Si cette idée est déjà présente en germe dans les deux passages étudiés plus haut, la discussion critique de Hodgskin et la section consacrée à la « Loi générale de la baisse du taux de profit », elle est pleinement explicitée dans un appendice du cahier XVIII consacré à l'ouvrage *Riche ou pauvre* de l'économiste socialiste français Antoine-Élisée Cherbuliez (1797-1869).

On s'en souvient, l'objection par l'argument de la compensation consiste à affirmer que la forte croissance de la productivité technique du travail fait grandement chuter la valeur des moyens de production composant le capital constant. De la sorte, la croissance de la composition technique du capital n'impliquerait pas la croissance de sa composition valeur.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 1664.

Pour réfuter cette objection, Marx va à nouveau faire porter l'attention sur le différentiel entre la croissance de la productivité industrielle, dont sont issues les machines et autres outils (la part fixe du capital constant), et la croissance plus faible de la productivité des secteurs extractifs et agricoles dont sont issues les matières premières (la part circulante du capital constant). Il s'agit notamment de montrer que « l'amenuisement de la valeur des matières premières, des *matières instrumentales** etc freine mais n'annule pas la valeur croissante de cette partie du capital »¹²⁸. L'exemple étudié pour démontrer ce point n'est pas choisi par hasard : il est question du coton cultivé dans les colonies esclavagistes américaines pour alimenter le fleuron de l'industrie textile britannique du premier XIX^e siècle, celui-là même dont la rupture d'approvisionnement déclencha la violente crise économique d'août 1863. Étant donné l'immense bond dans la demande provoqué par le décuplement productif des filatures mécanisées du centre colonial, doublé d'une augmentation de la masse ouvrière employée dans ce secteur, il est évident que « ce n'est que par le grand amenuisement de la valeur du coton que l'industrie put tout bonnement se développer »¹²⁹. Au regard de l'exemple donné, on se doute que cette chute initiale des coûts du coton relève moins d'une rationalisation scientifique de la culture des sols que de l'exploitation sans vergogne des esclaves. Une fois atteint le taux d'exploitation maximum de la main d'œuvre réduite en esclavage, est-il toutefois possible d'accroître la productivité de son travail proportionnellement à la hausse de la productivité industrielle ? « Si, par exemple, la force productive des usines à filer se décuple, de sorte donc qu'1 travailleur file autant que dix auparavant, pourquoi 1 nègre ne peut pas produire autant de coton que 10 auparavant, de sorte donc que le rapport de valeur reste ici le même ? »¹³⁰ Pour prouver, par la négative, que cette coïncidence est impossible, Marx ne se contente pas ici de mentionner un retard productif de l'agriculture sur l'industrie qui serait fondé dans un rapport social à la nature déficient. Il fait directement référence à des conditions naturelles spécifiques de la production agraire :

¹²⁸ K. MARX, *M61-63. Bd. 5, op. cit.*, p. 1810, en français dans le texte*. Le concept de matières instrumentales désigne ici l'ensemble des matériaux qui sont consommés dans le processus de production sans composer le produit fini, comme les combustibles fossiles ou les produits chimiques.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 1809. Lorsqu'à l'inverse, les matières premières restent très coûteuses, à l'instar des métaux précieux dans l'orfèvrerie, l'industrialisation conduirait à une chute vertigineuse et immédiate des taux de profit, ce qui explique le maintien d'un petit artisanat de luxe.

¹³⁰ *Ibid.* L'emploi du terme *Neger* peut choquer aujourd'hui. Alors même qu'il critique sévèrement l'exploitation esclavagiste, Marx conserve un point de vue culturel propre au centre colonial.

À quoi il est très aisé de répondre que la part de matière première comprenant la laine, la soie, le cuir, est produite à travers des processus *organiques* animaux, celle comprenant le *coton*, le *lin*, etc., à travers des processus organiques végétaux ; jusqu'à présent, la production capitaliste n'est pas parvenue et elle ne parviendra jamais à disposer [*verfügen*] de ces processus comme elle dispose de [processus] purement mécaniques ou de [processus] chimiques inorganiques.¹³¹

Le principe différenciant ici mobilisé pour prouver le décalage de productivité n'est plus historique, mais ontologique, au sens précis d'une partition qualitative entre des modes d'existences inorganiques ou organiques des processus naturels enrôlés dans la production sociale. La mise à disposition instrumentale (*Verfügbarkeit*) de ces processus comme simples moyens d'une croissance productive n'est pas équivalente dans les deux cas. Tandis que les processus non vivants – comme la force de la gravité, la combustion, etc. – semblent se plier aux fins de la croissance productive, les processus vivants lui opposeraient une certaine résistance en raison de leur dynamique propre, de leur autonomie. Dès lors, même si la production cotonnière esclavagiste était pleinement industrialisée par une mise en œuvre d'une rationalisation agrochimique et l'emploi de machines agricoles, les contraintes propres à la croissance organique des plantes – comme la cyclicité saisonnière de germination ou le contexte géochimique de la reconstitution des sols – en limiterait le développement productif. Un doute persiste toutefois quant au statut de la limite ici rencontrée. Marx précise bien qu'il s'agit d'une limite de la production *capitaliste*, et non de la production humaine en général. Comme pour la production des biens de subsistance, nous avons donc à faire à une limite mixte, naturellement conditionnée mais socialement déterminée. Est-ce à dire que l'abolition de cette forme productive pourrait lever cet obstacle, pour permettre la réalisation d'une intégration industrielle sans reste des processus organiques ? – autrement dit, qu'une autre forme d'organisation sociale plus adéquate pourrait poursuivre *la même fin* de maximisation productive de l'industrie sans rencontrer de limites naturelles dans son sous-bassement organique ? Une telle hypothèse semble difficile à défendre à partir du moment où l'on admet l'existence de conditions *ontologiques* de la production.

Marx, qui ne fait qu'entra-percevoir ce nouvel horizon problématique, n'approfondit pas ici la réflexion, mais se contente d'ajouter deux facteurs de renchérissement des matières premières au cours du progrès de la productivité industrielle. Le premier, purement social, est constitué par l'existence parasitaire de la « maudite loi de la rente foncière » qui « fait monter

¹³¹ *Ibid.*, 1809.

la valeur de ces produits avec le progrès de la civilisation »¹³². Le second, d'origine naturelle, réside dans une limite de la disponibilité des ressources en matières premières de l'industrie extractive qui approvisionne de nombreuses branches de la production industrielle. « En ce qui concerne le charbon et les métaux (bois), la valeur s'amenuise grandement avec le progrès de la production ; cependant, cela devient plus difficile avec l'épuisement des mines, etc. »¹³³ Là encore, l'inachèvement des notes de travail indique un champ de recherche tout à fait nouveau qui reste à explorer : l'étude de la codépendance de la productivité du travail humain et des conditions naturelles. Sans entrer dans les détails, Marx se contente donc ici de dresser une typologie rapide des contraintes physiques, socio-physiques, et sociales (comme la rente foncière) qui pèsent sur la production capitaliste de matières d'origine naturelle, pour indiquer que la croissance productive de ces secteurs agraires et extractifs, aussi importante soit-elle, reste nécessairement inférieure à celle de la production industrielle. Dans la mesure où la quantité de matières premières transformées est proportionnelle au degré de productivité industrielle, et la valeur de ces matières premières au degré de la productivité agraire, il est désormais possible d'affirmer avec rigueur qu'un décalage entre le développement de ces deux productivités au cours de l'industrialisation se manifeste dans la croissance indéniable de la *valeur* de la part du capital constant composée par les matières premières d'origine naturelle. *CQFD* : comme pour la réfutation de l'argument de la compensation, l'argument de la baisse des coûts productifs est invalidé par un facteur naturel, étendu cette fois de l'agriculture à l'ensemble du secteur de la production naturelle (industries extractives comprises), lequel empêche une baisse de la valeur du capital constant proportionnelle au progrès d'ensemble de la productivité sociale. Pour le dire en des termes métaphoriques, le cycle d'auto-accroissement de la production industrielle n'est pas un système clos, mais il dépend de conditions naturelles hétérogènes qui limitent l'accumulation du capital.

C. Limites naturelles et épuisement de la terre

La reconstruction immanente du mouvement de pensée qui se dessine dans les *Manuscrits de 1861-63* a permis de dégager deux raisons poussant Marx à se confronter au problème des limites naturelles de l'accumulation du capital, auparavant éludé par

¹³² *Ibid.*

¹³³ *Ibid.*, p. 1809-10.

l'hypothèse d'une autolimitation sociale et historique de la production humaine. Là où Perelman indiquait déjà que la crise du coton d'août 1863 constitue probablement le mobile historique conjoncturel qui éveille l'intérêt de Marx pour cette question, nous avons tâché de montrer que la tentative de consolider la loi de la baisse tendancielle du taux de profit représente très certainement le motif théorique immanent qui le conforte dans l'exploration de cette voie. Si l'on se souvient, toutefois, de l'effort critique déployé par Marx pour neutraliser l'influence malthusienne de la première analyse de la baisse tendancielle du taux de profit par Ricardo, on ne peut manquer de s'interroger sur une éventuelle contradiction dans ce revirement de son approche. Ne retombe-t-il pas lui-même dans le piège malthusien qu'il avait tenté de contrecarrer par l'élaboration du productivisme stratégique ? Malgré sa critique convaincante de l'hypothèse d'une surpopulation d'origine naturelle, qu'il réduit à un phénomène social¹³⁴, le risque persistant serait alors de reconduire un malthusianisme indirect, expliquant les phénomènes économiques et certaines de leurs conséquences sociales – ici la baisse du taux de profit et l'éclatement de crises – par des contraintes naturelles prédéfinies et déterminantes.

Il s'agit désormais d'élucider ce problème en se penchant plus précisément sur la transformation du concept de limite naturelle implicitement mis en œuvre dans les *Manuscripts de 1861-63*. Comme nous le verrons, c'est justement une nouvelle lecture des sciences agrochimiques qui permet d'opérer cette transformation à partir d'une redéfinition de la notion classique de l'épuisement de la terre. Restera alors à savoir si la critique d'une contradiction entre la pulsion illimitante de l'accumulation capitaliste et les limites naturelles peut encore s'inscrire dans le cadre du productivisme stratégique ou si elle ouvre une brèche vers un nouvel horizon.

Le nouveau statut des limites naturelles dans les *Manuscripts de 1861-63*

Dans ses recherches consacrées à la soudaine irruption des limites naturelles dans la réflexion de Marx, Perelman soulevait déjà le risque d'un retour en douce du spectre malthusien. Alors que le problème de la rareté est au cœur des réflexions des *Manuscripts de 1861-63*, Marx n'aurait pas eu « la liberté d'affirmer directement [dans le *Capital*] que les

¹³⁴ Dans le cadre limité de ce travail, nous n'avons pas le loisir de revenir sur l'importante théorie de la surpopulation relative, dont les linéaments sont tracés dans les *Grundrisse*, et qui trouve sa formulation la plus élaborée dans le *Capital*. Voir K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 611-628.

pénuries de ressources étaient responsables des crises », et ce pour « des raisons de nature politique », en l'occurrence l'influence persistante d'un malthusianisme latent au sein de la première social-démocratie allemande¹³⁵. Selon Perelman, il ne faudrait toutefois pas confondre cet évitement, motivé par des raisons tactiques, avec une impasse théorique irrésolue et insoluble. En montrant que l'élévation du coût des matières premières n'est pas tant le résultat des rendements décroissants des sols, comme le postulait l'économie politique classique, que d'une exploitation irrationnelle de la nature, Marx parviendrait à réduire la limite apparemment naturelle à une « barrière posée par le capitalisme » dans son rapport à la nature, qui « empêche la société de profiter pleinement de sa base en ressources naturelles »¹³⁶. En ne soulignant que le premier moment de la détermination sociale de la limite, Perelman s'en remet lui-même à un productivisme stratégique présupposant qu'un « potentiel humain illimité » se trouve entravé par des « relations sociales du capital » freinant le progrès de l'agriculture. Il contourne tout simplement la difficulté en éludant la nouveauté de l'approche des *Manuscrits de 1861-63*, lorsqu'il en conclut que « l'apparent "problème malthusien" était, en réalité, le reflet d'une contradiction au sein de la société capitaliste ». Comme nous l'avons vu, Marx cesse de penser la limitation de la production agraire comme le seul fait d'une autolimitation sociale du potentiel productif humain pour souligner l'efficacité de certaines conditions naturelles extra-sociales dans ce phénomène.

Au lieu de reconduire le modèle critique initial des *Grundrisse*, Michael Lebowitz s'empare de cette question dans une importante réflexion sur la théorie marxienne des crises¹³⁷ en montrant que sa résolution exige un travail d'explicitation conceptuelle que Marx n'a pas lui-même mené à son terme. Soulignant l'intégration d'un facteur naturel dans l'explication de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, notamment du côté du renchérissement des matières premières composant pour partie le capital constant, Lebowitz se plaît à retourner à l'envoyeur l'objection que Marx adressait à Ricardo dans les *Grundrisse*. « Marx n'était-il pas dans cette mesure un "post-ricardien mineur" fuyant "l'économie pour se réfugier dans la chimie organique" afin d'asseoir la baisse tendancielle du taux de profit sur

¹³⁵ M. PERELMAN, « Marx and resource scarcity », *op. cit.*, p. 70. Perelman croit découvrir un fond malthusien dans la thèse lassalienne de la loi d'airain des salaires, comme destin « naturel » auquel la classe ouvrière serait contrainte de se résigner. Une telle affirmation resterait toutefois à justifier.

¹³⁶ M. PERELMAN, *Marx's Crises Theory. Scarcity, Labor and Finance*, *op. cit.*, p. 40-41.

¹³⁷ M. A. LEBOWITZ, « The general and the specific in Marx's theory of crisis (ch. 8) », dans *Following Marx: Method, Critique and Crisis*, Leiden/Boston, Brill, 2009, p. 131-156.

une base solide ? »¹³⁸ Ce n'est là, bien entendu, qu'une question rhétorique, à laquelle Lebowitz répond par un double argument permettant de distinguer la naturalisation ricardienne de la baisse du taux de profit et sa modalisation marxienne par un facteur naturel.

Le premier argument, purement économique, consiste à souligner la dimension relative et non absolue de la rareté provoquant ce renchérissement. Tandis que Ricardo estime, sur la base du rendement décroissant des sols, que « l'agriculture doit devenir plus improductive dans l'absolu », autrement dit que la croissance de sa productivité est vouée à ralentir pour finir par stagner totalement, Marx parvient à expliquer le déclin du taux de profit à partir du seul fait que « l'industrie et l'agriculture ne progressent pas d'un degré égal au sein de la production bourgeoise »¹³⁹. La cause principale de ce décalage ne serait pas à rechercher, pour Marx, dans un ralentissement du rythme de la productivité agraire, mais dans une accélération du rythme de la productivité industrielle qui excède cette dernière au moment même où elle s'accroît. Mais à l'inverse de Perelman, Lebowitz ne se contente pas de réduire ce phénomène du décalage productif à la simple expression d'une limite sociale de la production. Son second argument consiste à montrer que la loi de la baisse du taux de profit, telle que l'analyse Marx dans les *Manuscripts de 1861-63*, peut et doit être comprise comme la réfraction d'une « barrière générale » (*general barrier*) de toute production dans une « barrière spécifique » (*specific barrier*) au rapport social capitaliste. En tirant toutes les conséquences de la mise au jour, par Marx, de conditions naturelles qui co-déterminent le progrès de la productivité agraire, Lebowitz affirme à raison que « la nature elle-même se tient en-dehors de la reproduction du capital » en fonctionnant ainsi comme une « barrière à [sa] croissance »¹⁴⁰. Étant conditionnée par une contrainte ontologique inhérente au caractère organique des processus enrôlés dans la production, une telle barrière n'est pas le propre de la production capitaliste, mais appartient virtuellement à la structure générale de toute production humaine. Autrement dit, elle *peut* se manifester dans n'importe quel type de d'organisation sociale. Cette définition de la limite naturelle ne reconduit-elle pas alors le présupposé malthusien d'un fait de nature déterminant le devenir de toute société humaine ?

¹³⁸ *Ibid.*, p. 140.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 141.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 142-143.

Afin de surmonter cette éventuelle objection, Lebowitz fait remarquer que la barrière générale n'est qu'une potentialité de l'interaction productive entre l'être humain et la nature. « La forme d'une barrière générale est toujours, au sein du capitalisme, sa forme capitaliste spécifique, elle est toujours réfractée par le prisme des relations [sociales] capitalistes »¹⁴¹. C'est en l'occurrence à travers la croissance de la composition organique du capital que le conditionnement organique de la production agricole se manifeste sous la forme de la baisse du taux de profit, en raison du double renchérissement relatif des biens de subsistance et des matières premières par rapport aux produits industriels. Et il s'agit, en outre, d'un véritable rapport d'interaction en vertu duquel la barrière spécifique à l'accumulation capitaliste, posée comme baisse du taux de profit dans la croissance du capital constant vis-à-vis du travail humain, n'est elle-même qu'une potentialité qui s'actualise dans l'activation d'une barrière générale à la production humaine de matières premières. « Ainsi, l'émergence des barrières générales sous le capitalisme s'enracine dans les relations capitalistes de production. »¹⁴² Par-là, il faut comprendre que la barrière générale n'est qu'une virtualité latente, qui n'agit effectivement qu'à travers la barrière spécifique, c'est-à-dire interne, à ce mode de production. Si, comme l'indique Lebowitz, Marx n'introduit pas lui-même cette distinction entre barrières générales et barrières spécifiques à la suite des *Grundrisse*, elle n'en est pas moins nécessaire pour expliciter le rôle implicite d'un conditionnement naturel de la production médiatisé à travers sa forme sociale.

Remarquons en outre que ces conditions naturelles de la production ne sont pas, *en soi*, des barrières à l'activité humaine ; elles ne le deviennent que par rapport à la finalité posée par une production humaine et à travers la forme sociale que cette dernière revêt. Ce n'est donc que la possibilité abstraite d'une limitation qui est générale, là où son devenir effectif, son activation, est de part en part socio-historique. En précisant la thèse de Lebowitz, on pourrait aller jusqu'à dire que la loi de l'accumulation capitaliste détermine à la fois la *cause efficiente* de cette activation, c'est-à-dire son élément déclencheur, sa *cause formelle*, c'est-à-dire la modalité à travers laquelle cette barrière se manifeste, et enfin les *effets* socio-économiques qui découlent

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 153.

¹⁴² *Ibid.*, p. 154. Si Lebowitz emploie ici le terme de « barrière » générale plutôt que de « limite » générale, c'est qu'il estime que la limitation naturelle n'est jamais un obstacle insurmontable pour le capitalisme, mais toujours un obstacle temporaire qui peut toujours être repoussé ou contourné, avant de se manifester sous une autre forme, et qu'en cela, il ne conduira jamais automatiquement le mode de production capitaliste à sa fin, contrairement à une lutte révolutionnaire.

de cette activation. Concrètement, cela signifie que le principe de valorisation relative par l'accroissement de la productivité se heurte au conditionnement naturel de la reproduction organique, lequel se traduit par une croissance de la composition organique du capital qui finit par s'exprimer dans des crises. Et ces crises ne sont plus seulement à penser comme des crises de surproduction de marchandises, comme Marx les analysait dans les *Grundrisse*, mais également des crises de « sous-production relative des matières premières animales ou végétales », *i.e.* relatives à la « surproduction relative des machines », comme il le formulera plus tard dans le manuscrit du troisième tome du *Capital*¹⁴³. La mise en lumière de cette triple médiation sociale permet alors de redéfinir la barrière générale, non pas comme un simple fait naturel déterminant, mais comme une interface entre des conditions naturelles et des formes sociales de la production. Là où la naturalisation malthusienne de l'économie consistait à identifier immédiatement les conditions naturelles à des limites de toute production humaine, l'intégration par Marx d'un facteur naturel dans l'analyse économique permet de penser les barrières générales comme des manifestations de ces conditions naturelles générales actualisées par des formes sociales de la production.

Vers un nouveau concept écologique de limite

Aussi juste soit-elle, l'explicitation conceptuelle du concept de limite entreprise par Lebowitz mérite d'être complétée pour rendre compte d'un second aspect du nouveau problème rencontré par Marx dans les *Manuscrits de 1861-63*. Afin de protéger la réintégration marxienne d'une limite naturelle contre tout risque de résurgence malthusienne, Lebowitz s'applique à tracer une nette distinction entre le postulat traditionnel d'un rendement décroissants des sols et la mention par Marx d'un différentiel de croissance productive entre la sphère agricole et la sphère industrielle. Il s'agit là, sans aucun doute, d'une des stratégies argumentatives effectivement mobilisées par Marx au cours de sa réflexion, lorsqu'il affirme par exemple contre Ricardo « qu'une chute du profit prouverait, non pas que la récolte de la culture de coton a décliné, mais seulement qu'elle n'est pas devenue plus productive au même rythme que la manufacture du coton », de sorte qu'il n'y ait qu'une « réduction relative de sa productivité, malgré un accroissement absolu de celle-ci »¹⁴⁴. Toutefois Marx s'essaie dans ces

¹⁴³ K. MARX, *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre III (1894)*, F. Engels (éd.), C. Cohen-Solal et G. Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 1976, p. 127.

¹⁴⁴ Marx cité par M. A. LEBOWITZ, « The general and the specific in Marx's theory of crisis (ch. 8) », *op. cit.*, p. 141.

mêmes manuscrits à une autre hypothèse plus audacieuse, celle d'une croissance de la productivité industrielle corrélée à une chute nette de la productivité agraire. Comme nous l'avons vu plus haut¹⁴⁵, Marx affirmait notamment au cours de sa réfutation de l'argument de la compensation que « le développement de la force productive » n'est pas seulement « inégal » dans les différentes branches (industrielles, agraires, extractives), mais qu'il peut aussi suivre « une direction opposée », c'est-à-dire chuter au moment même où s'accroît la productivité industrielle. Et l'idée d'un conditionnement naturel de la production – pourtant au cœur de l'argument de Lebowitz¹⁴⁶ – intervient précisément pour rendre compte de ce phénomène. En effet, Marx précise qu'un tel effet de ciseau est possible « étant donné que la productivité du travail [agraire ou extractif] est tout autant *liée à des conditions naturelles, dont la productivité peut décroître* tandis que la productivité du travail s'accroît »¹⁴⁷. Pour comprendre cette thèse, il faut prendre en compte l'épuisement (*Erschöpfung*) des conditions naturelles au cours du processus d'industrialisation : non seulement la raréfaction des ressources minières de l'industrie extractive, apparaissant à deux reprises, mais aussi l'étude plus décisive de l'épuisement des sols dans la production agraire, passée sous silence par Lebowitz.

C'est à la suite du passage déjà étudié sur le renchérissement des biens de subsistance, au sein de la discussion critique des ouvrages de Hodgskin, que Marx se penche sur ce phénomène de l'épuisement des sols qu'il compare par analogie à l'épuisement de la force de travail. Après une rapide analyse des « limites physiques »¹⁴⁸ de l'exploitation du travail humain, qui ne peut être prolongée et intensifiée au-delà d'un certain seuil sans impacter la santé des individus vivants et raccourcir leur espérance de vie, Marx envisage pour la première fois l'éventualité d'une destruction du potentiel productif des conditions naturelles :

L'anticipation de l'avenir – son anticipation effective, n'a véritablement lieu dans la production de richesse qu'en rapport avec le travailleur et la terre. Par le surmenage prématuré [*vorzeitige Überanstrengung*] et l'épuisement [*Erschöpfung*], par la perturbation de l'équilibre entre le prélèvement [*Ausgabe*] et la restitution [*Einnahme*],

¹⁴⁵ Voir ci-dessus, note 126.

¹⁴⁶ « Si lorsque la masse du capital constant augmente, sa valeur ne reste constante ou ne chute qu'en des "cas isolés", c'est précisément parce que la productivité du travail dans la production de matières premières est "liée à des conditions naturelles". Il s'ensuit que la baisse tendancielle du taux de profit est une tendance nécessaire. », M. A. LEBOWITZ, « The general and the specific in Marx's theory of crisis (ch. 8) », *op. cit.*, p. 140.

¹⁴⁷ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1660-61, nous soulignons.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 1444.

l'avenir peut être dans les deux cas anticipé et dévasté *realiter*. Cela a lieu dans les deux cas par la production capitaliste.¹⁴⁹

Cette brève incise constitue la brèche décisive par laquelle la question "écologique" fait sa première entrée dans la critique de l'économie politique. Par cet adjectif, nous n'entendons pas seulement l'intégration d'un conditionnement naturel de l'activité humaine, qui ouvrirait le champ de ses possibles tout en limitant son déploiement. Il s'agit plus précisément d'une attention nouvelle à la finitude de ces conditions susceptibles d'être elles-mêmes dévastées (*verwüstet*) par la production, c'est-à-dire stérilisées, rendues impropres au déploiement de la vie humaine et non humaine. Cette dévastation s'inscrit dans un processus temporel spécifique où la création productrice actuelle *est* simultanément destruction future, pour autant qu'elle repose sur le dépassement d'une certaine limite – rendu par le préfixe du substantif *Über-anstrengung*, littéralement sur-sollicitation.

Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur l'analogie esquissée entre l'épuisement du potentiel productif de la vie humaine et de la nature non humaine¹⁵⁰. Contentons-nous pour le moment de dégager la transformation fondamentale du concept de limite naturelle¹⁵¹ mis en jeu dans ce processus. Là où l'idée traditionnelle de l'*épuisement* des sols, telle que nous l'avions rencontrée à travers l'hypothèse des rendements décroissants, désigne la raréfaction d'un potentiel productif de la terre qui provoque immédiatement un ralentissement de la croissance productive du travail, Marx resémantise ici ce terme pour désigner le franchissement actuel d'un seuil dont les effets négatifs ne surviennent que rétroactivement par une chute nette de la fertilité des sols. Alors que l'ancien concept d'épuisement suppose une représentation de la limite comme un plafond qui agit immédiatement en freinant la production, la limite doit ici se penser comme une frontière dont l'éventuel dépassement se traduit dans l'après-coup par une détérioration brutale de la productivité¹⁵². Par-là, les

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 1445.

¹⁵⁰ Voir notre ch. 6, p. 416 *et sq.*

¹⁵¹ Si le terme n'apparaît pas immédiatement dans cet extrait, Marx mentionnait quelques paragraphes plus haut « les limites [...], les barrières très déterminées, physiques » de « l'extension du temps de travail et de l'accroissement du travail par une plus grande intensité de celui-ci. », K. MARX, M61-63. *Bd. 4, op. cit.*, p. 1444. L'analogie de l'épuisement du travail et de l'épuisement de la terre suppose donc bien une généralisation de ce concept de la physiologie humaine à la nature non humaine.

¹⁵² Nous nous appuyons ici sur les réflexions d'Antonin Pottier qui distingue deux formes de limites écologiques, fonctionnant tantôt comme des murs infranchissables, tantôt comme des frontières dépassables. « Du côté des sources, les limites écologiques se présentent comme une quantité maximum de matières que l'on peut utiliser : quantité maximale d'énergie fossile récupérable, quantité maximale de métaux, quantité de matériaux moins nobles comme le sable. Par définition, ces limites sont des

conditions naturelles de la production humaine cessent d'être représentées comme un substrat intangible que le travail humain améliorerait de l'extérieur, pour apparaître comme le corrélat vulnérable et destructible de cette même activité¹⁵³.

Cette soudaine complexification du concept de limite n'est pas le produit d'une pure imagination philosophique anticipant la crise écologique à venir. Elle traduit en réalité la lecture d'un autre ouvrage agrochimique de Liebig, *Sur la théorie et la pratique de l'agriculture* (1856), que Marx entreprend durant l'été 1863 à partir d'un enjeu stratégique nouveau : non plus simplement la réfutation de Malthus, mais la preuve d'un facteur naturel dans la contradiction du capital. Bien que Marx avait déjà rencontré le problème de l'épuisement des sols dans ses premières notes sur la *Chimie organique*, le productivisme stratégique des *Grundrisse* ne lui permettait pas de le traduire positivement dans la critique de l'économie politique. Comme en atteste les notes de lecture prises par Marx au moment où il rédige ses *Manuscrits de 1861-63*, la redéfinition de l'épuisement de la terre comme effet de sa surexploitation procède d'une première intégration conceptuelle de matériaux scientifiques au sein de sa critique de l'économie. Encore une fois, c'est à Kohei Saito qu'on doit la mise au jour de cet arrière-plan scientifique, à partir d'une lecture minutieuse d'archives encore inédites¹⁵⁴. Au sein des notes prises par Marx sur le nouvel ouvrage de Liebig, il attire notamment l'attention sur un passage élucidant le décalage temporel à l'œuvre dans l'épuisement des sols :

Lorsque, par l'apport d'ammoniaque et de gaz carbonique ou d'ammoniaque tout court, le rendement sera doublé en un an, un même champ atteindra en 50 ans le rendement qu'il aurait mis 100 ans à atteindre sans ammoniaque. En 50 ans, le champ devra céder et perdre autant d'éléments de son sol qu'il en aurait perdu en 100 ans sans

contraintes absolues qui ne peuvent pas être dépassées. [...] Du côté des puits, les limites écologiques ne se présentent pas du tout comme des murs rigides, impossibles à traverser, mais plutôt comme une ligne sur la route à ne pas franchir, des seuils à ne pas dépasser. [...] Plutôt que de limites, je préfère parler dans ce cas de frontières. Les frontières sont des limites molles qui peuvent être franchies, mais au prix de certains effets négatifs, pas toujours visibles à court terme. », A. POTTIER, « Le capitalisme est-il compatible avec les limites écologiques ? (Prix Veblen du jeune chercheur) », 2017 (en ligne : https://www.veblen-institute.org/IMG/pdf/texte_veblen.pdf ; consulté le 2 janvier 2022), p. 2. Remarquons toutefois que l'exemple de l'épuisement des sols étudié par Marx permet ici d'envisager une limite-frontière du côté des sources elles-mêmes.

¹⁵³ Nous approfondirons ce point dans notre ch. 5, p. 335 *et sq.*

¹⁵⁴ Il s'agit des carnets de note de Marx contemporains de la rédaction des *Manuscrits de 1861-63*, disponibles en version numérisée sur le site internet des archives de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam. Les extraits de l'ouvrage de Liebig sont notamment disponibles dans le cahier B 93.

ammoniaque. Au total, le champ n'aurait pas produit plus par l'emploi d'ammoniaque que sans ammoniaque, mais seulement plus durant cette période.¹⁵⁵

Comme le montre Saito, le sens de cette analyse ne peut se comprendre que sur fond du débat opposant Liebig aux partisans de la théorie des engrais azotés¹⁵⁶. Contrairement à ces derniers, qui supposent que l'apport artificiel d'azote sous forme de sels d'ammoniaque représente l'ingrédient décisif pour améliorer la croissance des plantes, Liebig insiste davantage sur le rôle joué par l'ensemble des autres nutriments minéraux présents dans les sols. À la « loi du remplacement » (*Gesetz des Ersatzes*) déjà étudiée dans sa chimie organique s'ajoute la « loi du minimum », d'après laquelle l'amélioration des rendements de la terre reste limitée par l'élément minéral nécessaire à la croissance des plantes qui est disponible en moins grande quantité dans un sol donné¹⁵⁷. On comprend dès lors que le gain productif permis par l'épandage de sels d'ammoniaque reste partiel, pour autant qu'il ne restitue pas les éléments minéraux disponibles dans les sols, mais accélère leur ponction. La croissance immédiate de la fertilité durant une première période se paie dès lors au prix de son effondrement soudain, à partir du moment où l'élément minéral minimum en vient à faire défaut. Par sa métaphore de l'« anticipation » destructrice de l'avenir, Marx cherche donc à élaborer la formule générale d'un décalage temporel entre le gain présent de productivité et son annihilation future, qui repose sur le déséquilibre entre « le prélèvement » accéléré de nutriments minéraux et « la restitution » exclusive d'engrais azotés. Au cours de ce processus, la limite en jeu correspond non pas simplement à la quantité des nutriments présents en quantité minimale, mais plutôt à l'équilibre entre prélèvement et restitution de ces éléments. Et c'est bien cet équilibre dynamique qui se voit outrepassé dans le présent, pour conduire dans le futur à une dévastation de la fertilité des sols.

Mais ce dépassement n'a rien d'une nécessité. Il est, précise Marx, le fait d'un mode particulier de production, la production *capitaliste* mue par une pulsion illimitante. Lebowitz craignait de donner crédit aux malthusiens en faisant place à l'hypothèse des rendements

¹⁵⁵ Marx, manuscrit inédit référencé sous IISG, MEN, Sign. B 93, p. 39, retranscrit et cité par K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 219.

¹⁵⁶ Dans une controverse l'opposant à J. B. Lawes et J. H. Gilbert, Liebig minimise le rôle de l'azote et défend le rôle principal du phosphore et du potassium. *Ibid.*, p. 217-222.

¹⁵⁷ Cette loi du minimum est énoncée par Liebig dans ses *Lettres sur la chimie*. « L'élément qui manque totalement où se trouve en quantité insuffisante empêche les autres combinaisons nutritives de produire leur effet ou, du moins, diminue leur action nutritive. », Liebig cité par J.-P. DELEAGE, *Une Histoire de l'écologie*, op. cit., p. 53.

décroissants de la production agraire. Cette redéfinition de l'épuisement des sols comme résultat d'une finalité socialement définie – celle de la maximisation productive en vue de l'accumulation –, et non plus comme phénomène nécessaire du développement de la production humaine, permet avant tout de souligner la causalité sociale d'une *dégradation* de la nature, ou plus précisément des conditions naturelles de la production. Reste à savoir ce qui, dans la forme capitaliste de la production, engendre la contradiction entre la finalité de l'accumulation et ces conditions naturelles.

Sur ce point, Marx semble encore hésiter entre au moins deux hypothèses : la première selon laquelle l'épuisement des sols résulterait d'une première phase transitoire d'intégration de la petite agriculture dans le marché capitaliste, et pourrait donc être résolu par un progrès technique au sein du capitalisme, et la seconde, selon laquelle cet épuisement des sols résulterait nécessairement de la contradiction entre la forme achevée de la production capitaliste – en l'occurrence l'agriculture industrialisée – et ses conditions organiques. Toujours dans la même section sur Hodgskin, Marx défend d'une part l'impossibilité capitaliste d'une culture rationnelle du sol, qui « requiert d'autres rapports sociaux pour être effectivement exploité conformément à sa nature ». Mais simultanément, il présente encore l'épuisement des sols comme un phénomène transitoire lié à une première phase du développement capitaliste. « La production capitaliste, écrit-il, ne se jette sur la campagne qu'après qu'elle a été épuisée et que ses ressources naturelles ont été dévastées par son influence. »¹⁵⁸ Ce flottement dans l'analyse de la contradiction écologique du capital, qui apparaît tantôt comme une étape préalable précédant la pleine capitalisation de l'agriculture, tantôt comme le résultat d'une contradiction essentielle et fondamentale, doit se comprendre par le statut même des *Manuscrits de 1861-63* dans le parcours de Marx. Cette ambivalence n'est autre que le résultat d'une mue inachevée de son appréhension des rapports sociaux à la nature, se dégageant difficilement du premier productivisme stratégique, mais indiquant déjà un nouvel horizon écologique.

¹⁵⁸ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1436.

TROISIEME CHAPITRE. De quoi la « rupture métabolique » est-elle le nom ?

CE N'EST qu'au cours du travail rédactionnel du *Capital* des années 1865-67 que Marx précise l'étiologie sociale de l'épuisement de la terre, en se penchant sur la contradiction entre la forme capitaliste de la production et ses conditions naturelles. On doit à l'écomarxisme américain de la seconde génération, fédéré autour de John Bellamy Foster, d'avoir reconstruit cette critique écologique comme « théorie de la rupture métabolique » (*metabolic rift*)¹ en s'appuyant sur une formulation employée par Marx dans le manuscrit du troisième tome du *Capital* (1865-66) pour désigner la contradiction socio-écologique de l'agriculture capitaliste moderne. La nouveauté de cette lecture ne réside pas tant dans la découverte d'une dimension écologique interne à la pensée de Marx, qui fit l'objet de nombreuses études depuis le début des années 1970, que dans l'entreprise de systématisation du sens de quelques passages abordant la contradiction du capital et de la nature sur la base de la restitution des matériaux scientifiques qui en étayaient la critique. Les très nombreuses notes de lectures, consacrées une

¹ Le coup d'envoi est donné par l'article fondateur de J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.* Cette première reconstruction de la critique marxienne de l'agriculture capitaliste est ensuite intégrée dans une monographie systématique et continuiste présentant l'écologie comme le point focal articulant toute l'œuvre de Marx, J. B. FOSTER, *Marx's Ecology, op. cit.* Au corpus classique de ce courant écomarxiste, que l'on peut désigner comme l'école de la rupture métabolique, il faut également ranger la tentative de généraliser le modèle marxien à l'analyse de la crise de la biosphère, dans J. B. FOSTER, B. CLARK et R. YORK, *The Ecological Rift. Capitalism's War on the Earth*, New York, Monthly Review Press, 2010. Cette trilogie fournit le cadre analytique à un ensemble d'études – qu'il serait trop long de recenser ici – visant à intégrer le problème de la crise écologique contemporaine dans la théorie critique du capitalisme de Marx plutôt qu'à actualiser cette dernière au regard d'une conjoncture nouvelle. Pour une synthèse de ces recherches, voir C. BRETT, J. B. FOSTER et S. B. LONGO, « Metabolic rifts and the ecological crisis », dans *The Oxford Handbook of Karl Marx*, Oxford, Oxford University Press, 2019, p. 651-658.

seconde fois par Marx aux sciences agrochimiques au moment de rédiger le *Capital*², témoignent d'une préoccupation centrale à ce moment de son parcours. Leur restitution philologique a pourtant tendance à faire oublier la très grande parcimonie des analyses élaborées par Marx au sujet de l'épuisement des sols – à peine plus d'une dizaine de pages parsemées au sein du grand œuvre dans des appendices, des brèves digressions et des notes³. Sur cette maigre base, l'extrapolation d'une théorie unifiée et cohérente⁴ de la contradiction écologique du capital comme « rupture métabolique » lisse les aspérités et efface les ambivalences du moment écologique qui ne s'intègre pas sans hésitations dans l'ensemble théorique. Cet inachèvement, dont témoigne la reprise des lectures en sciences agronomiques, agrochimiques et botaniques juste après la parution du premier tome du *Capital*, peut certes laisser espérer que Marx eût accordé une place centrale à la question écologique dans un hypothétique accomplissement de son projet. Mais le décalage réel entre la masse très imposante de matériaux accumulés et leur mise en œuvre effective au sein du texte rédigé laisse bien plutôt présager d'une difficulté qui, dans les faits, ne fut pas entièrement résolue.

Si l'exploration et la restitution de l'arrière-plan scientifique de ce moment écologique a déjà été menée avec un grand souci d'exhaustivité par Kohei Saito, dont le travail vient compléter et confirmer les premières recherches de Foster, la reconstruction minutieuse et immanente de la critique marxienne de la contradiction entre le capital et la terre reste encore à mener. Une telle affirmation a de quoi étonner, au vu des nombreuses tentatives visant à reconduire le phénomène de la rupture métabolique à une contradiction fondamentale entre

² Ces notes ont été récemment édités dans K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, *op. cit.* On y trouve quatre cahiers consacrés à la question agraire, le cahier principal rédigé entre 1865 et 1866 (p. 103-347), alors que Marx travaille sur les manuscrits du *Capital*, et trois cahiers complémentaires rédigés durant l'année 1868 (p. 348-736), peu de temps après la parution du livre premier.

³ En premier lieu, le passage du premier tome du *Capital* intitulé « Grande industrie et agriculture », K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, 484-486. Ce n'est que dans la seconde édition allemande de 1872 que ce passage est isolé sous la forme d'une sous-section à part entière. Il se présente comme une rapide incursion dans un thème sur lequel Marx souhaitait revenir dans le troisième tome du *Capital*. Ce dernier livre n'ayant jamais été publié, on ne peut que se référer aux premières esquisses du problème tel qu'il fut d'abord formulé dans les manuscrits rédigés avant la parution du premier tome. Outre le passage le plus connu qui mentionne une « rupture dans le métabolisme », à la fin de l'analyse de la rente foncière, s'ajoutent deux passages où ce problème apparaît explicitement. Nous renverrons à la version originale du manuscrit, et non sa publication posthume par Engels qui lisse par endroit le sens du propos de Marx. Voir K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 752-753, p. 670, p. 714-717.

⁴ « Foster reconstitue littéralement ce qui n'est pas un concept chez Marx », J. LAMY, « Les palimpsestes de Marx. L'émergence de la sociologie marxiste de l'environnement aux États-Unis », *op. cit.*, p. 153.

la forme-valeur de la production capitaliste et la dimension naturelle du processus de travail, considérée comme échange métabolique entre la société et son milieu naturel⁵. C'est Moishe Postone qui, le premier, s'attacha à expliquer la « la destruction accélérée de l'environnement naturel » par le mode de production capitaliste, en déduisant ce phénomène d'une contradiction exposée dans les *Grundrisse*. En raison de la baisse du taux de profit accompagnant le développement technique de la production, les investisseurs capitalistes se voient non seulement contraints d'accroître la productivité du travail, mais d'accélérer cet accroissement à un rythme toujours plus soutenu pour compenser les pertes⁶. Cette reconstruction *a posteriori* est alors présentée comme la clé d'interprétation de « la critique de l'industrie capitaliste et de l'agriculture » que Marx entreprend dans le premier livre du *Capital*, laquelle serait « enracinée dans son analyse de la valeur en tant qu'elle s'oppose à la richesse matérielle »⁷. Aussi intéressante l'hypothèse de Postone puisse-t-elle être dans la perspective d'une actualisation de la critique marxienne, elle fait en même temps obstacle à la compréhension du propos de Marx en se faisant passer pour une interprétation littérale du texte, et estompe la nouveauté de l'approche du *Capital*.

Paul Burkett, quant à lui, cite de nombreux passages du troisième livre du *Capital* portant sur la rupture métabolique, en faisant preuve d'une plus grande précision philologique. Il se contente toutefois d'y lire une traduction empirique de la contradiction générale entre « la tendance expansionniste illimitée contenue dans le capital comme forme sociale de richesse » et les « facteurs limitants imposés à la production humaine par son environnement naturel »⁸. Alors même qu'il prête une attention particulière à la rente foncière comme forme spécifique de redistribution de la valeur sous le capitalisme, il ne mentionne

⁵ Voir entre autres M. POSTONE, *Time, Labour and Social Domination. A Reinterpretation of Marx's Critical Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 310-312 ; P. BURKETT, « Capitalism and nature. A value-form approach », dans *Marx and Nature. A Red and Green Perspective*, New York, Haymarket Books, 2015, p. 80-98 ; K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 114-158.

⁶ « Marx montre que pour un taux d'accroissement constant de la productivité, le taux d'accroissement de la masse de survaleur dégagee par portion de capital chute à mesure que le niveau du temps de surtravail s'accroît. [...] Cela indique aussi que la forme-valeur du surplus n'implique pas simplement un accroissement constant de la productivité, mais que l'expansion de la survaleur requise pour le capital implique une tendance à accélérer le taux de l'accroissement de la productivité. », M. POSTONE, *Time, Labour and Social Domination. A Reinterpretation of Marx's Critical Theory*, *op. cit.*, p. 310-311.

⁷ *Ibid.*, p. 312.

⁸ P. BURKETT, *Marx and Nature. A Red and Green Perspective*, New York, Haymarket Books, 2015, p. 88.

aucunement le rôle de cette catégorie dans l'explication, par Marx, de l'épuisement des sols⁹. Enfin, Kohei Saito propose une analyse très détaillée de la contradiction entre la forme-valeur du processus de production et sa dimension métabolique, pour y voir le fondement catégoriel de la rupture métabolique implicitement contenu dans l'analyse critique de la forme-valeur¹⁰. Si cette explication est probable, au sens d'une cohérence avec le projet d'ensemble de Marx, il resterait toutefois à montrer en quoi elle permet d'éclairer le sens des passages où il est effectivement question de l'épuisement de la terre¹¹. Aussi importantes soient-elles dans l'actualisation écologique de la critique de l'économie politique, toutes ces analyses maintiennent un niveau d'abstraction formelle sans prêter suffisamment attention au contenu et à l'ambivalence des arguments déployés par Marx lui-même, dans les passages où il est directement question de l'épuisement capitaliste de la terre.

Loin de proposer *une* théorie de *la* rupture métabolique, le texte de Marx superpose au moins trois interprétations possibles de la contradiction à l'origine de l'épuisement des sols : la contradiction spatiale entre les centres de consommation urbains et les périphéries agraires, la contradiction historique entre la propriété foncière et l'usage de la terre, et la contradiction temporelle entre l'accumulation du capital et la reproduction écologique. Ces trois strates ne s'intègrent pas en une théorie d'ensemble absolument cohérente, mais se combinent en deux explications possibles, proposées par Marx, de la contradiction entre le capital et la terre. La contradiction spatiale, comme nous le verrons, ne suffit pas à expliquer la rupture métabolique. Elle n'est qu'une condition nécessaire et non suffisante de son irruption. Tandis que la contradiction historique reconduit le déclenchement de cette rupture métabolique à un sous-investissement de capital résultant de sa captation parasitaire par la rente foncière, la contradiction temporelle – qui fait toute l'originalité de l'approche du *Capital* – porte plutôt sur un surinvestissement de capital orienté vers le seul profit à court terme, et indifférent à la destruction sur le long terme des conditions naturelles de (re)production. Si ces deux étiologies peuvent sembler complémentaires, l'analyse détaillée montrera qu'elles traduisent deux

⁹ *Ibid.*, p. 90-98.

¹⁰ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, chapitre 3, p. 110 et sq.

¹¹ Sur cette critique, nous nous permettons ici de renvoyer à notre recension de l'ouvrage : T. HAUG, « Kohei Saito, *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus* », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, vol. 41, 2017, p. 167-171.

compréhensions bien différentes de *la nature* de la contradiction écologique – l’une compatible avec le productivisme stratégique et l’autre qui pousse à son dépassement.

*

1. La rupture métabolique comme scission spatiale

La théorie de la « rupture métabolique » qui apparaît au cours de la rédaction du *Capital* marque-t-elle l’irruption d’une véritable nouveauté dans la réflexion de Marx ? Certes, il invente une nouvelle conceptualité pour penser le problème désormais crucial de l’épuisement des sols, en appréhendant le travail comme une transformation potentiellement disruptive du « métabolisme » (*Stoffwechsel*), c’est-à-dire des échanges de matière entre la société et son milieu naturel¹². Mais la première caractérisation spatiale de la rupture (*Riß*) en question apparaît de prime abord comme la reformulation d’un ancien problème : l’opposition géographique de la ville et de la campagne. Comme nous le verrons, la nouvelle caractérisation écologique de cette opposition déplace en même temps la contradiction qui se jouait entre des rapports sociaux pour la situer dans un rapport social à la nature.

A. Les deux formulations géographiques de la rupture métabolique

L’idée de « rupture métabolique », aujourd’hui employée pour suggérer l’existence d’une théorie marxienne de la crise écologique du capital, fait référence à deux expressions similaires employées par Marx pour désigner l’épuisement des terres au cours du développement de l’agriculture capitaliste. Ce phénomène y apparaît comme l’effet d’une réorganisation géographique des flux de production et de consommation, caractérisée par l’opposition *spatiale* entre la ville et la campagne. C’est dans le premier manuscrit du troisième tome du *Capital* (1863-1865), plus précisément dans les pages conclusives d’une reconstruction historique de la genèse de la rente foncière capitaliste¹³ abordant le problème de l’épuisement

¹² Nous étudierons en détail cette redéfinition du concept de travail et sa fonction critique dans notre ch. 5, p. 349 *et sq.*

¹³ Dans le manuscrit original, il s’agit de la fin de la sous-section du chapitre sur la « Rente foncière » consacrée à la « Rente foncière absolue », K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 723-753. Celle-ci sera placée par Engels en conclusion de toute la sixième section sur la rente foncière dans un

des sols, que l'on trouve la formulation d'une contradiction écologique du capitalisme en termes de rupture métabolique :

[...] la grande propriété foncière réduit la population agricole à un minimum, à un chiffre qui baisse constamment en face d'une population industrielle, concentrée dans les grandes villes, et qui s'accroît sans cesse ; elle crée ainsi des conditions qui provoquent une rupture [*Riß*] irrémédiable dans l'interdépendance [*Zusammenhang*] du métabolisme social et naturel, soumis aux lois naturelles du sol.¹⁴

Dans le premier tome publié du *Capital* (1867), Marx rappelle cette thèse au cours du paragraphe conclusif du chapitre « Machinisme et grande industrie »¹⁵ qui, dès la seconde édition (1872), paraîtra sous la forme d'une dernière sous-section intitulée « Grande industrie et agriculture »¹⁶. En indiquant « par anticipation quelques résultats généraux » d'une étude qui appartient au troisième tome, Marx y affirme la chose suivante :

Avec la prépondérance toujours croissante de la population des villes qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe [*stört*] d'un autre côté le métabolisme [*Stoffwechsel*] entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol de ses éléments usés [*vernutzt*] par l'homme sous la forme de moyens de subsistance et d'habillement, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol.¹⁷

Dans les deux cas, la concentration urbaine de la population ouvrière corrélée au dépeuplement des campagnes apparaît comme la cause immédiate de la rupture d'un équilibre écologique. Au lieu d'être restitués au sol d'origine, les minéraux prélevés par les plantes cultivées sont absorbés dans les centres urbains distants des campagnes, digérés par la masse humaine et rejetés dans le tout-à-l'égout. Alors qu'elles pourraient servir d'engrais, ces matières fécales contenant de précieux éléments fertilisants sont déversées dans les fleuves et finalement dissipées sous une forme inutilisable dans l'océan. Cette interprétation possible de la rupture métabolique est corroborée par un choix éditorial d'Engels dans l'établissement du troisième tome du *Capital* (1894) sur la base des manuscrits de Marx (1865-66). Alors que

chapitre à part entière qu'il intitule « Genèse de la rente foncière capitaliste », K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 710-736.

¹⁴ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 735, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 753.

¹⁵ K. MARX, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Erster Band* (1867). MEGA II/5, Berlin, Dietz, 1983, p. 408-410.

¹⁶ K. MARX, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Erster Band* (1872). MEGA II/6, Berlin, Dietz, 1987, p. 475-477.

¹⁷ K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 409-410 ; K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 485, traduction modifiée.

Marx se penche sur le problème d'une valorisation partielle des déchets par le mode de production capitaliste, qui soumet le recyclage des restes de la production à un impératif de rentabilité et conduit à un « immense gaspillage », Engels étaye l'argument d'un exemple emprunté à Liebig : « à Londres, on n'a trouvé rien de mieux à faire de l'engrais provenant de 4 millions ½ d'hommes que de s'en servir pour empester, à frais énormes, la Tamise »¹⁸.

Cette thèse n'est pas nouvelle. Comme nous l'avons vu, Marx l'avait déjà rencontrée dans sa première lecture de Liebig en 1851¹⁹. L'étude scientifique du processus vital (*Lebensprozess*) permettait déjà de comprendre que la dissociation spatiale entre les lieux de production agricole et les lieux de consommation urbains doublée d'un système irrationnel de traitement des déchets contrevient au respect de la « loi du remplacement » des matières minérales qui conditionnent la fertilité des sols. Ce qui était jusqu'alors considéré par Marx comme un simple problème *technique* pouvant être résolu par l'élaboration de nouveaux engrais industriels, et qui ne méritait tout au plus qu'une brève mention métaphorique dans un pamphlet contre les malversations du monde de la presse²⁰, apparaît dans le *Capital* comme le résultat d'une contradiction du mode de production capitaliste et comme l'un des enjeux vitaux d'une révolution communiste.

B. La récurrence de la critique de l'opposition entre ville et campagne

L'intégration du problème écologique au cœur de l'économie politique repose d'abord, comme l'indiquent les deux passages cités, sur la réévaluation et la transformation d'un

¹⁸ K. MARX, *Le Capital III (1894), op. cit.*, p. 119. L'apport d'Engels a été mis au jour par K. SAITO, « Marx and Engels. The intellectual relationship revised from an ecological perspective », dans M. Musto (éd.), *Marx's Capital after 150 Years. Critique and Alternative to Capitalism*, New York/Abingdon, Routledge, 2019, p. 172.

¹⁹ Voir notre ch. 1, p. 79 *et sq.*

²⁰ Voir le pamphlet que Marx rédige en 1860 contre « Herr Vogt », dans lequel il dénonce la médiocre qualité des productions journalistiques du *Daily Telegraph* en le comparant métaphoriquement au système des égouts londoniens : « Toutes les toilettes de Londres déversent leurs immondices physiques dans la Tamise par l'entremise d'une tuyauterie dissimulée avec art. De même, la capitale mondiale crache quotidiennement toutes ses immondices sociales par un système d'écrivains qui dégoisent dans un grand cloaque central de paperasse – le *Daily Telegraph*. C'est à raison que Liebig condamne cet absurde gaspillage qui dérobe à la Tamise sa pureté et aux campagnes d'Angleterre leurs engrais. Quant à Lévy, le propriétaire du cloaque central de paperasse, il s'y connaît non seulement en chimie, mais même en alchimie. Après avoir changé les immondices de Londres en articles de presse, il change ces articles en pièces de cuivre et finalement le cuivre en or. », K. MARX, « Herr Vogt (1860) », dans *MEW 14*, Berlin, Dietz, 1987, p. 599.

schème critique déjà mobilisé par Marx et Engels dans le manuscrit inachevé de *L'Idéologie allemande* (1846). La caractérisation spatiale de la contradiction écologique entre l'organisation sociale capitaliste et la culture rationnelle de la terre n'est pas sans rappeler leur première analyse de la séparation géographique entre la ville et la campagne, dont « l'abolition » (*Aufhebung*) était alors pensée comme « l'une des premières conditions de la communauté »²¹, c'est-à-dire d'une gestion collective des moyens de production en vue de l'émancipation humaine. C'est un mouvement similaire de dépassement dialectique de la contradiction qui semble se dessiner un peu plus haut dans le même passage du *Capital* intitulé « Grande industrie et agriculture », lorsque Marx affirme que la « rupture » entre ces deux sphères de production « crée en même temps les présupposés matériels d'une nouvelle synthèse à un niveau supérieur »²². Dans la *Question du logement* (1872-73), une série d'articles publiés quelques années après le premier tome du *Capital*, Engels invite lui-même à relire le problème de l'épuisement des sols mis au jour par Liebig comme l'occasion d'un approfondissement de la première critique de la séparation ville-campagne et d'un renforcement de l'exigence révolutionnaire du dépassement de cette organisation géographique scindée.

Le dépassement de l'opposition entre la ville et la campagne [*Aufhebung des Gegensatzes zwischen Stadt und Land*] n'est ni plus, ni moins utopique que le dépassement de l'opposition entre les capitalistes et les salariés. Jour après jour, elle devient toujours plus une exigence pratique de la production industrielle tout comme de la production agricole. Personne ne l'a plus ardemment défendue que Liebig dans ses écrits sur la chimie de l'agriculture, dans lesquels il ne cesse d'exiger en premier lieu que l'être humain restitue aux champs ce qu'il en obtient, et dans lesquels il prouve que seule l'existence des villes, en l'occurrence des grandes villes, empêche cela.²³

En reprenant exactement la même conceptualité que celle déjà employée trente ans auparavant dans *L'Idéologie allemande*, Engels laisse ici penser que la rupture du métabolisme théorisée par Marx ne fait que spécifier, du point de vue écologique, la première critique de la séparation entre ville et campagne. S'en tenir à cette similarité pour n'y voir qu'un approfondissement d'un schème critique déjà présent, tel que le suggère à maintes reprises John Bellamy Foster dans sa lecture continuiste de Marx²⁴, c'est manquer en même temps la transformation qui se joue, à la fois en ce qui concerne le diagnostic du problème à surmonter et les moyens de sa

²¹ K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 49.

²² K. MARX, *Le Capital I* (1890), op. cit., p. 485.

²³ F. ENGELS, « Zur Wohnungsfrage », dans *MEW 18*, Berlin, Dietz, 1976, p. 279-280, nous soulignons.

²⁴ Voir par exemple J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », op. cit., p. 386, p. 398-399 ; J. B. FOSTER, *Marx's Ecology*, op. cit., p. 20.

résolution. En suivant une hypothèse de Franck Fischbach, il s'agit ici plutôt de montrer que la critique de la rupture métabolique transforme le sens de l'opposition entre la ville et la campagne : d'un antagonisme entre des rapports sociaux déterminés géographiquement à un antagonisme entre un rapport social dominant – la grande industrie – et la terre, c'est-à-dire une contradiction propre au rapport social capitaliste à la nature²⁵.

Dans *L'Idéologie allemande*, l'opposition spatiale entre centres urbains et périphéries rurales apparaissait avant tout comme la matérialisation d'un rapport de domination et l'expression d'un antagonisme social, autrement dit comme une contradiction *interne* à la société. Située aux origines de « la civilisation », c'est-à-dire de la « division de la population en deux grandes classes » selon que les individus sont contraints ou contraignent autrui à travailler, « la séparation de la ville et de la campagne » constituerait bien avant l'émergence du capitalisme « la plus grande division du travail matériel et intellectuel » et « l'expression la plus flagrante de la subordination de l'individu à la division du travail »²⁶. En inscrivant l'opposition de classe dans une structure territoriale figée, l'organisation spatiale scinde l'humanité en un double sens : non seulement par la concentration des pouvoirs économiques et politiques dans les centres urbains, qui garantit la captation du surplus de la production agricole de la population paysanne, mais aussi par le redoublement de cette domination au sein des villes où s'amasse une classe laborieuse coupée de ses attaches à la terre et n'ayant plus rien en commun avec le monde agraire. La séparation géographique entre la ville et la campagne fonctionne alors comme un dispositif territorial de domination par la division même des dominé·e·s, dont les mondes d'expérience divergent tant et si bien que leurs intérêts tendent à s'opposer. « Cette subordination [au travail] fait de l'un un animal des villes et de l'autre un animal des campagnes, tout aussi bornés l'un que l'autre, et fait renaître chaque jour l'opposition des intérêts des deux parties. »²⁷ Cette thèse macro-historique, qualifiant la séparation géographique comme un redoublement de l'opposition de classe, permet de penser l'essor du mode de production capitaliste d'un point de vue spatial « comme la séparation du capital et de la propriété foncière, comme *le début* d'une existence et d'un développement du capital indépendants de la propriété foncière, comme *le début* d'une propriété ayant pour seule

²⁵ F. FISCHBACH, « Des difficultés de la Théorie critique avec la ville », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, vol. 46, 2019, p. 197-226.

²⁶ K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 49.

²⁷ *Ibid.*

base le travail et l'échange »²⁸. Autrement dit, Marx et Engels interprétaient alors la division ville-campagne comme *le point de départ* historique du mode de production capitaliste, fondé sur la constitution progressive d'un capital marchand urbain qui se scinde de l'ancien mode de propriété féodal de la terre. Au sein du mode de production capitaliste, l'opposition géographique de la ville et de la campagne traduit l'opposition historique entre l'essor d'une bourgeoisie urbaine propriétaire des manufactures et le maintien d'une ancienne classe aristocrate propriétaire de la terre, corrélée à l'opposition du nouveau prolétariat ouvrier et de la petite paysannerie traditionnelle.

Comme l'atteste la genèse du capitalisme moderne à partir des rapports sociaux féodaux, retracée par Marx et Engels dans la suite du passage²⁹, le dépassement de cette scission socio-géographique de la ville et de la campagne est déjà contenu en germe dans le mouvement immanent du progrès du capitalisme. L'ultime phase de ce devenir, caractérisée par l'essor de la « grande industrie » à partir du dernier XVIII^e siècle, peut se comprendre comme l'absorption de la campagne dans la sphère d'influence de l'industrie urbaine. Certes, le développement de la grande industrie exacerbe en un certain sens l'opposition en concentrant toujours plus le pouvoir économique et politique dans les centres urbains et en dépeuplant les campagnes des paysans et paysannes exproprié·e·s qui s'en vont rejoindre les rangs des prolétaires urbain·e·s. Mais cette concentration urbaine des capitaux est en même temps la condition d'un dépassement de l'opposition socio-géographique, au sens d'une industrialisation des campagnes. C'est du moins l'une des interprétations possibles, suggérée par Franck Fischbach, de cette « victoire de la ville sur la campagne » que « paracheva » le développement de l'industrie moderne³⁰. Par cette formule très allusive, Marx et Engels indiquent probablement la victoire socio-économique du capital industriel sur la propriété foncière, rachetée par les capitalistes à la classe aristocrate ruinée afin d'engager un mouvement d'industrialisation de l'agriculture, au cours duquel la petite paysannerie se voit remplacée par un nouveau prolétariat rural soumis à la même domination et poursuivant les mêmes intérêts que le prolétariat urbain. En ce sens, l'abolition de la séparation sociale de la ville et de la campagne représenterait le mouvement immanent du capital, qui pose lui-même les conditions de l'instauration d'une nouvelle communauté de producteurs et productrices

²⁸ *Ibid.*, p. 50.

²⁹ *Ibid.*, p. 50-59.

³⁰ *Ibid.*, p. 58.

associé-e-s, et ce en un double-sens : premièrement, il garantit l'essor des forces productives constituant la « base matérielle » de « l'économie en commun »³¹, et deuxièmement, il permet l'unification des forces révolutionnaires par-delà l'ancienne opposition entre paysannerie et prolétariat urbain, afin de réaliser ce potentiel de libération dans une société nouvelle³².

C. Le déplacement écologique de la contradiction spatiale

Si l'analyse de la rupture métabolique dans le *Capital* correspond bien à une reprise de ce thème de la séparation de la ville et de la campagne et de la nécessité de son dépassement, c'est en un sens modifié. L'opposition entre la ville et la campagne ne désigne plus simplement un antagonisme social entre des classes aux intérêts divergents, redoublé d'une division de la classe même des dominé-e-s, mais une opposition entre l'organisation industrielle du circuit de la production et de la consommation et « les lois naturelles du sol »³³, c'est-à-dire les équilibres écologiques conditionnant sa fertilité durable. Franck Fischbach souligne à juste titre ce déplacement de la contradiction, qui passe d'un antagonisme social interne à un antagonisme socio-physique³⁴. Au lieu de considérer le mouvement d'intégration des campagnes dans le cycle de la production industrielle comme un dépassement réussi de l'antagonisme social entre ville et campagne, Marx pointe désormais l'émergence d'une nouvelle contradiction passant entre villes et campagnes unifiées par l'industrie d'une part, et la terre d'autre part. En tant que la grande industrie maintient la fracture géographique entre d'immenses centres de consommation urbains et de lointaines périphéries agraires les approvisionnant en biens de subsistance, fracture renforcée par la mondialisation des circuits d'exportation, elle ne supprime la première division sociale de la classe exploitée qu'au prix

³¹ K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 60.

³² « [...] la grande industrie créa une classe dont les intérêts sont les mêmes dans toutes les nations et pour laquelle la nationalité est déjà abolie, une classe qui s'est réellement débarrassée du monde ancien et qui s'oppose à lui en même-temps », *ibid.*, p. 59.

³³ K. Marx, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 753.

³⁴ « La première [conséquence négative] est la mise en concurrence de la ville et de la campagne, de sorte que les acquis ou les réalisations de ce processus, par exemple du côté de la ville, ne sont obtenus qu'au détriment de la campagne. La seconde, on l'a vu, est la rupture du lien aussi bien de la ville que de la campagne avec la terre ou la nature : l'industrialisation tant à la ville qu'à la campagne ou dans l'agriculture se réalise de telle sorte qu'elle engendre des villes et des campagnes qui sont comme hors sol, déconnectées du lien à la terre. Ce qui rassemble la ville et la campagne dans la forme capitaliste de leur unification, c'est qu'elles en viennent à rompre ensemble, et l'une autant que l'autre, les liens d'échange métabolique avec la terre. », F. FISCHBACH, « Des difficultés de la Théorie critique avec la ville », op. cit., p. 210.

d'une rupture écologique causée par une faille spatiale traversant les rapports sociaux à la nature.

Dès lors, le dépassement (*Aufhebung*) de l'opposition entre la grande industrie et la terre cesse d'être représenté comme le résultat immanent de l'extension du capital à toutes les sphères de la production pour être revendiqué comme un impératif normatif de la *praxis* révolutionnaire. Il est vrai que le progrès de la grande industrie, en permettant l'unification des classes dominées auparavant scindées dans « la prépondérance toujours croissante de la population urbaine [...] dans les grands centres »³⁵, porte avec elle la *possibilité* d'un tel dépassement révolutionnaire en constituant le sujet politique seul capable, selon Marx, de le mettre en œuvre. Mais la *nécessité* de résoudre la rupture écologique, quant à elle, n'est plus inscrite dans une logique économique objective, comme l'était le premier dépassement partiel de l'antagonisme social entre ville et campagne. Si l'industrialisation de l'agriculture « contraint » [*zwingt*] à réorganiser toute la production sociale autour d'une régulation durable du métabolisme entre la société et la nature, ce n'est que négativement, en tant qu'elle détruit « les circonstances d'origine simplement naturelles »³⁶ dans lesquelles il se déroulait avant elle, et non positivement par un mouvement qui lui serait propre. L'ambivalence du terme de « circonstances » (*Umstände*) ici employé par Marx, pouvant signifier à la fois une situation sociale et un état de fait matériel, permet d'envisager une double destructivité du capital. En détruisant les formes d'organisation traditionnelles de la production agraire, comme la petite paysannerie féodale dont la production locale de subsistance permettait un respect du cycle de nutriments prélevés et restitués aux sols, le développement capitaliste détruit en même temps le potentiel productif de la terre naturellement présent dans les sols.

Reste à savoir, toutefois, pourquoi la configuration spatiale propre à la grande industrie et à son incorporation de l'agriculture engendre *nécessairement* une telle rupture métabolique. Dans son analyse du problème, probablement inspirée des réflexions de Marx à ce sujet, Engels s'en tient à une étiologie purement géographique du problème³⁷. Il affirme ainsi que Liebig,

³⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 485.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Nous rejoignons sur ce point K. SAITO, « Marx and Engels. The intellectual relationship revised from an ecological perspective », *op. cit.* : « Engels s'en tient à l'ancien schéma de "l'antithèse entre la ville et la campagne" développé dans *L'Idéologie allemande*. [...] [Cette antithèse] peut sans aucun doute être réinterprétée de manière féconde comme l'antagonisme entre le "centre" et la "périphérie" afin d'analyser l'impérialisme écologique moderne et la critique écologique du capitalisme. Cependant,

dans ses écrits d'agrochimie, « prouve que seule l'existence des villes, en l'occurrence des grandes villes, empêche cela »³⁸, à savoir la restitution aux champs les minéraux prélevés par leur mise en culture. Ce faisant, il s'en tient à une interprétation partielle du problème de l'épuisement des sols, en éludant deux possibilités techniques qui permettraient de pallier cette difficulté sans abandonner la concentration urbaine et en conservant des rapports sociaux capitalistes : la première qui consisterait à réorganiser le système de traitement des déchets urbains, par une collecte systématique et leur réemploi sous la forme d'engrais naturels redistribués dans les campagnes, et la seconde qui ajouterait des apports artificiels de fertilisants aux éléments nutritifs d'origine ainsi conservés. Liebig envisage lui-même la résolution du problème comme la combinaison de ces deux stratégies palliatives, sans défendre une réorganisation géographique des manières d'habiter la terre, de produire et de distribuer les biens de subsistance³⁹.

L'interprétation du problème proposée par Marx, sur la base de sa lecture de Liebig, diffère du réductionnisme spatial d'Engels. Certes, Marx affirme bien que la dissociation géographique est l'une des *conditions* de cette rupture métabolique, mais la prise en compte de ce seul facteur spatial ne suffit pas à expliquer sa nécessité pour le mode de production capitaliste. Loin de s'en tenir à cette première explication de la rupture métabolique, Marx approfondit l'étiologie du problème de l'épuisement des sols dans les manuscrits du troisième tome ainsi que dans le premier tome du *Capital*, pour dégager deux facteurs supplémentaires de la rupture métabolique : le premier qui correspond au « gaspillage » (*Vergeudung/Verschwendung*) improductif des nutriments en raison d'un défaut d'investissement de capital dans l'entretien des sols, et le second qui cible plutôt une « dévastation » (*Verwüstung*) de la terre causée par la logique temporelle d'investissements productifs orientés vers la seule recherche du profit à court terme, niant la durabilité à long terme des sols.

cela ne doit pas conduire à sous-estimer le fait que Marx initia une nouvelle analyse de la perturbation du métabolisme entre les êtres humains et la terre dans le *Capital*. », p. 174-175.

³⁸ F. ENGELS, « Zur Wohnungsfrage », *op. cit.*, p. 280.

³⁹ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture. Tome premier*, A. Scheler (trad.), Paris, Librairie agricole de la maison rustique, 1862, p. 171. Liebig affirme notamment que « c'est de la solution de la question des égouts des villes que dépendent la conservation de la richesse et du bien-être des États, ainsi que les progrès de la civilisation ». Par-là, il faut comprendre que seule une collecte des déchets organiques permet de respecter la loi du remplacement.

2. La rupture métabolique comme « gaspillage » improductif

L'argument du gaspillage improductif est principalement élaboré par Marx dans le manuscrit du troisième tome du *Capital*, où il apparaît comme le résultat de « la contradiction entre propriété et agronomie rationnelle »⁴⁰. La tentative de démontrer cette contradiction trace un fil rouge qui nous guidera dans la lecture du sixième chapitre foisonnant consacré à la catégorie de la « rente foncière ». Annoncé dès l'introduction du chapitre, ce thème fait l'objet d'une analyse plus poussée dans le passage déjà cité portant sur la genèse historique de la rente foncière capitaliste. En reprenant la conceptualité élaborée dans les *Grundrisse*, Marx pense la « propriété privée » du sol comme « barrière [*Schranke*] et obstacle à l'agriculture »⁴¹. Mais la limite dont il est ici question n'est plus purement sociale. Si la propriété privée fonctionne ici comme une barrière empêchant une production agricole durable, c'est en tant qu'elle active la limite naturelle du cycle des nutriments – l'équilibre entre dépense et restitution des matières – et provoque ainsi un épuisement de la fertilité des sols. Comme nous tâcherons de le montrer, cette première analyse de la contradiction écologique reste toutefois travaillée par une certaine ambivalence, une hésitation entre l'ancien productivisme stratégique et une nouvelle modalité critique. En effet, c'est à l'occasion d'une étude de la petite agriculture en voie de capitalisation que Marx développe initialement cette contradiction, pour l'appliquer ensuite par extension à « la grande propriété foncière dont l'exploitation s'effectue sur le mode capitaliste »⁴². S'il ne fait aucun doute que dans le cas de la petite agriculture capitaliste, cette barrière est une « limite absolue »⁴³ en tant qu'elle ruine le petit producteur et précipite le déclin de cette forme sociale, l'interrogation persiste cependant au sujet de la grande agriculture industrialisée : s'y affronte-t-elle comme à une limite pour elle indépassable ou parvient-elle à la surmonter comme une simple barrière historiquement déterminée par un premier stade de son essor ?

⁴⁰ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 670 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, note 2 p. 825. La désignation « d'agronomie rationnelle » fait référence à la promotion, par Liebig, d'une « agriculture rationnelle » respectant la restitution aux sols de leurs substances nutritives par le respect de la loi du remplacement. Voir notre ch. 1, note 134.

⁴¹ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 752 ; K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 735, traduction modifiée.

⁴² K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 735.

⁴³ *Ibid.*, p. 729.

A. Les deux obstacles de la rente foncière dans la petite propriété parcellaire et la grande propriété foncière

Revenons à l'origine du problème dans la théorie de la rente foncière. Dans le manuscrit du troisième tome du *Capital*, Marx met à l'épreuve une hypothèse qu'il avait déjà évoquée en passant dans les *Manuscrits de 1861-63*, lorsqu'il annonçait que « toute l'enquête visant à comprendre à quel point les conditions naturelles influencent la productivité du travail indépendamment, souvent en opposition au développement de la productivité sociale, relève du traitement de la rente foncière »⁴⁴. En d'autres termes, c'est-à-partir d'une étude de cette forme particulière de profit représentée par la rente foncière qu'il convient de comprendre l'éventuelle chute de la productivité agraire par épuisement des sols, alors même que s'accroissent les forces productives sociales. Comme nous avons déjà pu le suggérer, la rente foncière représente une part de profit prélevée par le propriétaire foncier, qui exprime le gain économique permis par la plus ou moins grande fertilité des terres (rente différentielle) ainsi que la plus faible composition organique moyenne de l'agriculture (rente absolue). Selon que l'on se place dans le contexte de la « propriété parcellaire »⁴⁵ exploitée par la petite paysannerie, ou dans celui de la grande propriété foncière exploitée par des fermiers capitalistes, la rente foncière apparaît sous deux formes différentes.

Le cas paradigmatique de la rente foncière étudié par Marx au cours du chapitre est illustré par le loyer payé par l'exploitant capitaliste au propriétaire foncier dans le cadre d'un bail de fermage – loyer qui sera d'autant plus élevé que la fertilité relative du sol est importante. Lorsque Marx parle de « grande propriété foncière dont l'exploitation s'effectue sur le mode capitaliste »⁴⁶, qu'il qualifie également de « forme moderne de la propriété foncière »⁴⁷, il se réfère encore à une époque marquée par le rôle prédominant d'une aristocratie propriétaire de la terre⁴⁸. En quoi peut-on cependant parler de rente foncière dans

⁴⁴ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, p. 1660-61, nous soulignons.

⁴⁵ K. MARX, *Le Capital III (1894), op. cit.*, p. 728.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 735.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 565.

⁴⁸ Il s'agit donc là d'un mode d'exploitation du sol à trois étages, où se rencontrent les trois classes sociales de l'aristocratie, propriétaire des terres, de la bourgeoisie capitaliste, locataire des terres et propriétaire des moyens de production, et du prolétariat agricole, qui ne fait que travailler la terre contre un salaire versé par le fermier capitaliste. Comme nous le verrons, la restriction de cette première explication de l'épuisement des terres à ce modèle de propriété en grande partie dépassé représente une limite de la première théorie de la rupture métabolique par Marx.

le cas de la petite paysannerie, où les agriculteurs et agricultrices sont des « petits capitalistes »⁴⁹ propriétaires de leur propre parcelle de terre ? Dans ce cas, la rente ne s'exprime pas comme un loyer à verser au propriétaire effectif de la terre, mais comme le prix d'achat de la terre qui n'est, selon Marx, que la « rente capitalisée » et « anticipée »⁵⁰. N'étant pas elle-même produit du travail, la « terre » n'a pas de valeur économique au sens strict – du moins dans la théorie classique de la valeur révisée par Marx⁵¹ – mais seulement un prix qui découle de son accaparement privé, lequel exprime par avance la rente foncière que la mise en culture du sol permettra potentiellement de dégager. Dans les deux cas, grande exploitation par fermage ou petite propriété parcellaire, Marx s'attache à montrer que la rente foncière fonctionne comme une captation parasitaire de capital, prélevé à des fins improductives au lieu d'être investi dans un entretien rationnel de la terre.

La première forme de la contradiction entre la petite propriété foncière et l'agriculture rationnelle

L'analyse la plus détaillée de cette contradiction est développée à l'occasion de l'étude de la petite propriété parcellaire, comme forme transitoire de production agraire issue de la décomposition de la propriété féodale. Dans ce type d'agriculture, « le paysan devient commerçant et industriel » en vendant le fruit excédentaire de son travail sur le marché régi par la concurrence, « sans que soient réalisées les conditions pour produire son produit comme *marchandise* »⁵², c'est-à-dire sans qu'il ne dispose d'un capital suffisant pour accumuler des moyens de production et exploiter d'autres travailleurs et travailleuses salarié·e·s aux fins de sa valorisation. Pour reprendre un couple conceptuel que Marx élabore à l'occasion d'une étude de la transformation du travail artisanal en travail industriel, on a donc ici affaire à une

⁴⁹ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 574.

⁵⁰ « Le prix du sol n'est rien d'autre que la rente capitalisée et, par conséquent, anticipée », *ibid.*, p. 731. Voir aussi *ibid.*, p. 611 : « Il est vrai que le prix du sol n'est rien d'autre que de la rente capitalisée ; mais, même pour les terrains cultivés, ce qu'on paie dans le prix, ce sont seulement les futures rentes, rentes de vingt années par exemple, versées ensemble et en une seule fois, si le taux d'intérêt courant est de 5%. »

⁵¹ Contre les physiocrates qui attribuaient une valeur inhérente à la terre, et la considéraient de surcroît comme la source de toute valeur, Marx défend fermement l'idée qu'au sein de la production marchande, seule la dépense de travail confère aux choses une valeur. Sur ce débat, voir notamment K. MARX, *Manuskript 1861-1863. MEGA II/3. Bd. 2*, Berlin, Dietz, 1977, p. 341.

⁵² K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 751 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 734, traduction modifiée. La traduction française approximative : « sans que soient réalisées les conditions qui lui permettraient d'obtenir son produit en tant que marchandise », introduit ici une confusion qui rend la thèse de Marx incompréhensible.

simple « subsumption formelle » de l'agriculture sous le capital, qui précède sa « subsumption réelle »⁵³ par l'industrialisation du mode d'exploitation agricole lui-même. Dans ce contexte précis, l'achat de la terre constitue la première dépense importante de capital présumée par l'acte même de production⁵⁴. Certes, cette dépense pourrait être potentiellement amortie sur le temps long par le retour d'une rente annuelle plus ou moins élevée selon la qualité, et donc le prix initial de la terre. Mais comme le précise Marx, l'achat initial de la propriété ne fait jamais que donner « à l'acheteur un titre qui lui permet de recevoir une rente annuelle », mais « il n'a absolument rien à voir avec la production de cette rente »⁵⁵. Autrement dit, le dégageant d'une rente n'est jamais qu'une virtualité de la terre ainsi acquise, dont la réalisation effective dépend de sa mise en culture *suffisamment productive*. La rente n'existe en effet qu'en tant que marge excédentaire par rapport à un investissement suffisant de capital productif – sous la forme de semence, d'engrais, de bâtis, d'outils et de machines agricoles – permettant d'atteindre la moyenne sociale de productivité technique du travail⁵⁶. La contradiction de la petite agriculture capitaliste réside en ceci que l'avance réalisée sous la forme d'un emprunt pour l'achat de la terre empêche précisément l'investissement de capital productif nécessaire pour la réalisation de cette rente. « Le débours de capital pour l'achat de

⁵³ Dans un chapitre du manuscrit du premier livre du *Capital*, Marx élabore ce couple conceptuel pour penser la transformation progressive de la production artisanale en production industrielle proprement dite. Voir K. MARX, *Das Kapital (Ökonomisches Manuskript 1863-1867). Erstes Buch. MEGA III/4. Teil 1*, Berlin, Dietz, 1988, p. 91-107. L'emploi de cette distinction se justifie ici par le fait que Marx décrit lui-même la rente foncière correspondant à cette production agricole intermédiaire comme étant simplement « formelle » : « Nous n'examinerons pas ici les cas où la rente foncière, qui est la forme de propriété foncière correspondant au mode capitaliste de production, *existe formellement*, sans qu'existe le mode capitaliste de production lui-même, sans que le fermier soit un capitaliste industriel ou que le mode d'exploitation agricole qu'il pratique soit capitaliste. Ce cas existe par exemple en Irlande », K. MARX, *Le Capital III (1894), op. cit.*, p. 573, nous soulignons.

⁵⁴ Marx suppose ici un certain modèle mixte d'acquisition des terres, soit par achat direct, soit par héritage monétarisé où l'acquisition suppose le paiement d'un droit de succession : « Dans cette forme, le prix de la terre est, pour le paysan, un élément du coût réel de production, soit que, au cours d'un développement ultérieur de cette forme, lors du partage entre héritiers, le sol soit repris contre paiement d'une certaine valeur-argent, soit que le cultivateur lui-même achète le sol au moment d'un des fréquents changements de main de tout le domaine où d'une partie des terres qui le composent : la plupart du temps il emprunte pour cela de l'argent sur hypothèque. », K. MARX, *Le Capital III (1894), op. cit.*, p. 729.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 731.

⁵⁶ Cette condition est explicitée par Marx à un autre endroit du chapitre : « pour autant que la constitution du surprofit est déterminée par le montant du capital actif, le montant de la rente est ajouté, pour un capital actif d'une certaine importance, à la rente moyenne du pays considéré ; on veillera par conséquent à ce que le nouveau fermier dispose d'un capital suffisant pour poursuivre une culture intensive, comme elle l'était jusqu'ici », *ibid.*, p. 617.

la terre », précise Marx, « fait qu'il ne peut être investi dans la culture »⁵⁷. Au lieu de rembourser progressivement son prêt initial par les retombées de sa rente, comme on pourrait s'y attendre, l'agriculteur ou l'agricultrice paie des intérêts qui l'empêchent chaque fois de réaliser les investissements productifs requis pour l'obtenir.

Pour souligner la nature improductive, voire contre-productive de l'achat de la terre par crédit hypothécaire, Marx établit alors une distinction entre deux types de capitaux : « le capital investi par le propriétaire dans l'achat de la terre » et le « capital investi dans l'agriculture elle-même »⁵⁸. Contrairement aux instruments de production, qu'ils soient du capital fixe comme les outils et les machines ou du capital circulant comme les semences et les engrais, le capital investi dans l'achat de la terre équivaut à un faux frais⁵⁹, c'est-à-dire une dépense supplémentaire pour le processus de production qui n'ajoute aucune valeur au produit lui-même et qui ne sera donc pas restituée au producteur au moment de la vente du produit. « La dépense de capital monétaire pour l'achat du terrain », en tant qu'elle est simplement présumée par le processus de production agricole sans être investie en lui, « n'est donc pas un investissement de capital agricole », et « diminue *pro tanto* [d'autant] le capital dont peuvent disposer, dans leur sphère de production, les petits paysans eux-mêmes »⁶⁰. « Le prix du terrain » intervient donc ici comme un « élément étranger à la production en soi »⁶¹, lui-même hérité d'une forme de propriété foncière traditionnelle, qui fonctionne comme captation parasitaire et improductive de capital par le vendeur du terrain. Dans la petite propriété parcellaire, « le conflit entre les deux aspects du prix du terrain qui d'une part est un élément du coût de production pour le producteur et d'autre part n'est pas un élément du prix de production »⁶², se traduit alors par un sous-investissement de capital productif.

Parmi les causes du déclin de ce mode de production agraire transitoire, Marx relève notamment « l'appauvrissement progressif et l'épuisement des sols soumis à ce genre de culture » pour préciser un peu plus loin qu'une telle conséquence n'est pas qu'une simple

⁵⁷ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 731.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ « Le prix de la terre est ici un élément prépondérant des frais individuels de production d'ailleurs faux », *ibid.*

⁶⁰ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 733.

⁶¹ *Ibid.*, p. 734.

⁶² *Ibid.*

éventualité parmi d'autres, mais le résultat d'une certaine nécessité. « La détérioration progressive des conditions de production et le renchérissement des moyens de production sont *une loi inéluctable* de la propriété parcellaire. »⁶³ Fort de ses connaissances en chimie organique, Marx suppose peut-être que le déficit du petit paysan en moyens monétaires, causé par cette structure de propriété, l'empêche d'acheter les fertilisants – sous forme de fumure naturelle ou d'engrais supplétifs – requis pour compenser le prélèvement des substances nutritives des sols. Le fameux phénomène des rendements décroissants du sol, que l'économie classique avait présupposé comme une loi naturelle et nécessaire de toute production agraire, pourrait dès lors être repensé comme la conséquence d'une contradiction socio-physique spécifique, où un certain rapport social de propriété empêche le respect d'une loi naturelle énoncée par l'agrochimie.

La seconde forme de la contradiction entre la grande propriété foncière et l'agriculture rationnelle

Si le problème de la rupture métabolique se réduisait à cette forme initiale de capitalisation de la petite agriculture, l'épuisement des sols resterait une simple barrière historique temporaire vite résolue par le développement de l'agriculture industrielle à grande échelle. Marx remarque lui-même que « le prix du sol ne peut prendre cette importance » – limiter tant et si bien l'investissement productif qu'il en vienne à épuiser la terre et ruiner le producteur – « que là où le mode capitaliste de production est limité et ne déploie pas encore toutes ses caractéristiques »⁶⁴. Contrairement au petit agriculteur qui doit investir la plus grande partie de son capital dans l'achat de la terre, le grand fermier capitaliste ne dépense qu'une part restreinte de son capital total dans le loyer, lequel ne limite plus que partiellement ses dépenses en capital réellement productif. Marx remarque toutefois que la dépense improductive du prix du sol « n'est qu'une des formes de la contradiction entre la propriété privée du sol et une agriculture rationnelle, une utilisation normale de la terre par la société »⁶⁵. La seconde, qui concerne cette fois la forme de propriété capitaliste moderne, est énoncée dans la suite immédiate de l'argument précédent :

Dans l'agriculture à grande échelle, comme dans la grande propriété foncière dont l'exploitation s'effectue sur un mode capitaliste, la propriété est aussi une barrière

⁶³ *Ibid.*, p. 731, nous soulignons.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 734.

⁶⁵ *Ibid.*

[*Schranke*] parce qu'elle limite [*beschränkt*] l'investissement productif de capital par le fermier, lequel, en fin de compte, *ne profite pas au fermier mais au propriétaire foncier*.⁶⁶

On retrouve ici l'idée d'une limitation des investissements productifs par la propriété de la terre, assortie d'un nouveau facteur explicatif : non plus les faux frais impliqués par l'achat de la terre, mais la captation des bénéfices du capital productif investi par le propriétaire foncier auquel le fermier capitaliste loue les terres. Pour comprendre le sens de cette entrave, à laquelle Marx ne renvoie ici que de manière très allusive, il faut se rapporter à l'introduction générale du sixième chapitre sur la rente foncière, où il était question du phénomène d'incorporation du capital investi dans la terre⁶⁷.

Contrairement aux investissements en outils de production ou en machines agricoles, qui sont propriété du fermier, l'ensemble des amendements productifs du sol que ce dernier réalise s'incorporent dans une terre qui n'est pas la sienne, mais demeure *in fine* le bien du propriétaire foncier. Marx reprend ici le concept de « terre-capital », déjà développé dans ses premières recherches sur la rente foncière⁶⁸, pour désigner cette espèce spécifique de capital fixe qui est littéralement « fixé dans le sol »⁶⁹ au point de lui devenir indissociable. Concrètement, cette catégorie économique recouvre l'ensemble des travaux physiques de préparation du sol, comme l'élaboration de « canaux de drainage » ou de « systèmes d'irrigation », ainsi que ses « améliorations de nature chimique »⁷⁰ comme l'apport d'engrais – autant de réalisations du travail humain qui ne s'objectivent pas dans des instruments séparables mais « améliorent le sol, augmentent sa production et transforment la terre de simple matière en terre-capital »⁷¹. Si dans un premier temps, ces améliorations productives profitent au fermier capitaliste sous la forme d'intérêts du capital investi, elles reviennent en fin de compte au propriétaire du sol « dès que le temps de fermage fixé par contrat est révolu »⁷². L'amélioration artificielle de la fertilité de la terre est pour ainsi dire naturalisée sous la forme d'une bonification de la rente foncière initiale, dont le propriétaire pourra profiter en augmentant le loyer de sa terre entre l'ancien et le nouveau bail ou en la cédant à un prix supérieur à sa valeur initiale. « Il vend non seulement le sol », précise Marx, « mais le

⁶⁶ *Ibid.*, p. 735 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 752, nous soulignons.

⁶⁷ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 568-569.

⁶⁸ Voir K. MARX, *Misère de la philosophie (1847)*, *op. cit.*, p. 110-111.

⁶⁹ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 568.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*

sol amendé, le capital incorporé à la terre qui ne lui a rien coûté »⁷³. C'est à partir de ce phénomène économique singulier, auquel Marx consacre de nouvelles analyses sous la rubrique « Rente différentielle II »⁷⁴, que l'on peut alors comprendre la réticence du fermier capitaliste à réaliser des investissements productifs de capital qui, non seulement ne lui profiteront pas entièrement, mais pourront même se retourner contre lui dans le cas fréquent où le propriétaire foncier profite de cet amendement productif de la terre pour augmenter le loyer entre deux contrats de fermage.

Pour illustrer ce conflit d'intérêt, qui oppose les exploitants capitalistes du sol et les propriétaires terriens, Marx s'appuie alors sur les travaux d'un historien de l'agriculture anglaise, A. A. Walton. Dans le passage cité de son ouvrage, *History of the Landed Tenures of Great Britain and Ireland* (1865), ce dernier souligne la contradiction entre la rationalité agronomique de la culture des terres et la rationalité économique imposée par ce rapport de propriété. D'un côté, « les fermiers savent aussi bien que le propriétaire [...] qu'un bon drainage, des engrais à suffisance et de bons labours, ajoutés à l'augmentation de la main-d'œuvre pour assainir la terre à fond et la retourner, permettent d'obtenir de merveilleux résultats : aussi bien l'amélioration du sol que l'accroissement de la production ». Mais d'un autre côté, « tout cela demande des dépenses considérables, et les fermiers savent aussi que, quel que soit leur effort pour améliorer le sol et accroître sa valeur, c'est le propriétaire qui à la longue en récoltera l'avantage principal sous forme de rentes plus élevées et d'une augmentation de la valeur de la terre ». Dans la mesure où les fermiers capitalistes sont soumis à la contrainte de rentabilité de leurs investissements, la rationalité économique finit ainsi par l'emporter sur la rationalité agronomique en entravant tout « progrès réel dans le sens d'une

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Voir notamment, au sein du chapitre sur la rente foncière, l'analyse théorique que Marx consacre à cette deuxième forme de la rente différentielle, *ibid.*, p. 616-626. Là où la première rente différentielle désigne « la différence de productivité de deux capitaux égaux, investis dans des terrains d'égale étendue, mais de fertilité différente », la seconde rente différentielle désigne la différence de rendements d'un même terrain lorsque « des masses de capital de productivité différente sont investies successivement » (*ibid.*, p. 616). S'il s'agit dans ce second cas d'une rente, et non simplement d'un intérêt du capital, c'est précisément en raison du phénomène d'incorporation du capital investi dans la terre que Marx résume à nouveau dans ce passage. « En cas d'amendements du sol plus durables, sa fertilité différentielle artificiellement accrue se confond à l'échéance du bail de fermage, avec sa fertilité naturelle » (*ibid.*, p. 617). Autrement dit, la rente différentielle II s'incorpore en une rente différentielle I. Au sujet de cette distinction conceptuelle et de ses difficultés, cf. D. HARVEY, *Les Limites du capital*, N. Vieillescazes (trad.), Paris, Amsterdam, 2020, p. 446-451.

amélioration notable de l'agriculture »⁷⁵. La conclusion qu'en tire Marx est sans appel : « cette pratique [du fermage] est un *des plus grands obstacles* [Hindernisse] à une agriculture rationnelle »⁷⁶, c'est-à-dire à un progrès de la productivité agricole qui respecte la loi du remplacement des nutriments des sols par des apports suffisants en engrais.

Une même conséquence pour les deux formes de la contradiction : « un gaspillage des forces du sol »

Seule cette reconstruction de l'argument dans le contexte d'ensemble de la critique de la rente foncière permet de comprendre le statut exact de cette « contradiction entre la propriété privée du sol et une agriculture rationnelle » mentionnée par Marx en conclusion de la genèse historique de la rente foncière, juste avant le passage bien connu sur la rupture dans le métabolisme. Désignant une captation improductive de capital par les propriétaires fonciers, cette contradiction peut donc revêtir deux formes : ou bien la dépense d'un faux frais de production pour l'achat d'un petit terrain dans l'agriculture parcellaire, ou bien la réticence du fermier à réaliser des investissements productifs dont les bénéfices économiques seraient captés par le propriétaire foncier. En se référant à une distinction conceptuelle élaborée un peu plus haut dans le chapitre par Marx, on peut dire que la « propriété foncière » agit dans le premier cas comme « barrière absolue » [*absolute Schranke*] à l'investissement de capital, dans la mesure où elle prive effectivement le petit producteur des moyens économiques pour la réaliser, mais que dans le second cas, « elle ne continue d'agir que *relativement* du fait que le capital incorporé à la terre retourne au propriétaire foncier, ce qui trace des barrières très précises à l'action du fermier »⁷⁷. Si cette contrainte est dite relative, ce n'est pas pour s'imposer avec moins de force, mais parce qu'au lieu d'agir immédiatement, elle s'exerce à travers l'anticipation d'un manque à gagner. Tandis que le petit paysan « manque de moyens et de connaissances scientifiques »⁷⁸ pour un usage rationnel du sol, le fermier capitaliste dispose effectivement de tels moyens mais n'est pas en mesure d'en faire un usage rationnel en raison

⁷⁵ A. A. Walton, cité par K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 569.

⁷⁶ *Ibid.* ; K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 672, emphase de l'auteur, traduction modifiée. La traduction française approximative de « *rationellen Agricultur* » par « rationalisation de l'agriculture » ne permet plus d'apercevoir la reprise de la formulation de Liebig, qui ne désigne pas simplement des progrès techniques de la productivité, mais de tels progrès en tant qu'ils respectent de la loi écologique du remplacement des nutriments des sols.

⁷⁷ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 696 ; K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 706-707, traduction modifiée, nous soulignons.

⁷⁸ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 735.

de la contrainte économique que lui impose la forme de la propriété foncière. Malgré cette différence dans la forme de la contradiction, et les modalités de sa réalisation, Marx conclut à une unique conséquence :

Dans les deux formes, au lieu que la terre soit consciemment et rationnellement traitée comme la propriété collective et éternelle, comme la condition inaliénable d'existence et de reproduction de la série des générations successives, nous avons affaire à une exploitation et un gaspillage [*Vergeudung*] des forces du sol.⁷⁹

Le terme de gaspillage ici employé peut-être compris en un double sens, à la fois économique et écologique. C'est en effet dans la mesure où du capital est gaspillé, en étant arraché au circuit de la production sous la forme de rente foncière, que le paysan ou le fermier est privé des moyens financiers d'investir dans l'entretien de sa terre, « de sorte que ce n'est pas le sol qui reçoit pour sa reproduction la part du produit qui lui revient, mais le landlord qui reçoit une part de ce produit pour le gaspiller et le brader [*zum waste und Verschacherung*] »⁸⁰. Dans le contexte de la concentration urbaine croissante, accélérée par le développement de la grande agriculture capitaliste qui se développe parallèlement à la persistance d'une petite agriculture revendant une partie de ses produits, la restitution des nutriments au sol impliquerait nécessairement des coûts de production supplémentaires, soit pour redistribuer les déchets des grandes villes dans les campagnes afin de fumer les sols, soit pour collecter d'autres engrais naturels comme le guano ou fabriquer de nouveaux engrais artificiels. Au terme de cette analyse, on comprend donc que la rupture spatiale entre ville et campagne n'est qu'une condition défavorable au retour des nutriments dans les sols, laquelle se déploie effectivement comme rupture métabolique en étant surdéterminée par la contradiction entre propriété foncière et investissements de capitaux productifs dans les sols.

B. Excursus : la crise agraire irlandaise comme expression de cette double contradiction

Cette première interprétation de la rupture métabolique trouve à se confirmer dans l'analyse historique de la situation irlandaise, que Marx proposa dans le contexte d'une intervention politique en soutien à la révolte des Féniciens ayant donné lieu aux émeutes de

⁷⁹ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 785 ; K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 752, traduction modifiée.

⁸⁰ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 847.

Manchester au printemps 1867, puis à une série de condamnations et d'exécutions arbitraires à l'automne de la même année. Afin de rallier « par tous les moyens » la classe ouvrière anglaise à ces luttes d'émancipation irlandaises⁸¹, il tâche de retracer l'origine de ces revendications indépendantistes dans l'histoire d'une domination coloniale de l'Irlande par la Grande-Bretagne inscrite dans le système de l'exploitation capitaliste. Alors qu'il vient de publier le premier tome du *Capital*, Marx prépare un exposé destiné à une assemblée générale de l'AIT de fin novembre 1867, qui sera finalement proposé à un groupe de formation des travailleurs et travailleuses allemand-e-s à la mi-décembre.

La famine irlandaise comme « produit du pouvoir anglais »

De cette prise de position publique, il ne reste malheureusement que quelques ébauches préparatoires sous forme de notes lapidaires et disparates. La retranscription synthétique de la conférence par Johann Eccarius, un proche camarade de Marx qui joua un rôle important dans la Première Internationale, permet toutefois de restituer l'argument d'ensemble⁸². Dans cette conférence et ses différents brouillons préparatoires, Marx s'attache à montrer que la grande famine de 1847, les vagues d'émigration et l'accroissement de la misère paysanne durant les décennies suivantes ne résultent en rien d'une catastrophe purement naturelle – l'apparition du mildiou de la pomme de terre qui priva la population paysanne de sa subsistance élémentaire – mais bien plutôt de l'oppression anglaise. C'est du moins ce qui ressort clairement du résumé d'Eccarius :

⁸¹ Voir la lettre de Marx à Engels du 2 novembre 1867, dans K. MARX et F. ENGELS, *Ireland and the Irish Question*, R. Dixon (éd.), S. Ryasanzkaia (trad.), Moscow, Progress Publishers, 1971, p. 153.

⁸² Les deux brouillons rédigés par Marx sont disponibles dans les œuvres complètes : K. MARX, « Draft of a speech on the "Fenian Question" for the meeting of the General Council of the International Working Men's Association, November 26, 1867 », dans *Artikel, Entwürfe, September 1867 bis März 1871. MEGA I/21*, Berlin, Akademie, 2009, p. 15-21 ; K. MARX, « Entwürfe des Vortrags über den Fenianismus im Deutschen Arbeiterbildungsverein London am 16. Dezember 1867 », dans *Artikel, Entwürfe, September 1867 bis März 1871. MEGA I/21*, Berlin, Akademie, 2009, p. 22-32. On trouvera la retranscription d'Eccarius dans la traduction anglaise d'une édition russe des œuvres complètes, reprise au sein d'un recueil sur la question irlandaise : J. ECCARIUS, « Record of a speech on the Irish question delivered by Karl Marx to the German Worker's Educational Association in London on December 16, 1867 », S. Ryasanzkaia (trad.), dans K. Marx et F. Engels, *Ireland and the Irish Question*, R. Dixon (éd.), Moscow, Progress Publishers, 1971, p. 150-152. Afin de reconstruire le contexte et l'argument d'ensemble, nous nous appuyons ici sur l'imposante monographie consacrée par Eamonn Slater à cette question à partir d'une perspective écologique : E. SLATER, « Marx on the colonization of Irish soils », 8 mars 2021 (en ligne : <https://www.irishmetabolicrifts.com/wp-content/uploads/2019/07/Marx-on-Irish-colonised-soil.pdf>). Cf. également le résumé des arguments de Slater par J. B. FOSTER et B. CLARK, « The rift of Eire », dans *The Robbery of Nature*, New York, Monthly Review Press, 2020, p. 64-77.

La population agricole vivait de pommes de terre et d'eau ; le blé et la viande étaient expédiés en Angleterre ; la rente fut dévorée à Londres, Paris et Florence. En 1836, 7 000 000 de livres furent envoyées vers l'étranger à des propriétaires fonciers absents. Les fertilisants [nutriments des sols] furent exportés en même temps que le produit et la rente, et le sol fut épuisé. La famine éclatait souvent de part et d'autre du territoire, et le mildiou de la pomme de terre provoqua en 1846 une famine générale. Un million de personnes moururent de faim. Le mildiou de la pomme de terre résulta de l'épuisement du sol, c'était le produit du pouvoir anglais.⁸³

Si l'on ne peut nier l'existence d'un facteur naturel externe dans l'origine de la maladie, causée par les spores d'un micro-organisme du nom de *Phytophthora infestans*, Marx suggère que l'éclatement d'une épidémie de grande ampleur et ses effets dévastateurs ne sauraient s'expliquer qu'à partir de l'entrelacement de deux rapports sociaux de domination : d'une part la domination coloniale de la Grande-Bretagne, réduisant l'Irlande à l'état de « district agricole de l'Angleterre »⁸⁴ voué à l'exportation de blé, et d'autre part la domination économique des fermiers et de la petite paysannerie par les grands propriétaires fonciers, lesquels résidaient eux-mêmes souvent en Angleterre ou dans d'autres capitales européennes. On retrouve ici, sous deux configurations socio-historiques spécifiques, le premier facteur spatial de la rupture métabolique conditionné par l'exportation massive des produits agricoles irlandais vers les centres industriels anglais et le conflit d'intérêt autour de la réglementation de la propriété et de l'usage de la terre. Dès le premier tome du *Capital*, Marx résume cette étiologie en une formule on ne peut plus synthétique : « depuis un siècle et demi l'Angleterre a indirectement exporté le sol irlandais, sans même accorder à ceux qui le cultivent les moyens de remplacer les composantes du sol »⁸⁵. Ce n'est donc pas, selon Marx, la seule distance géographique introduite par le commerce qui conduit à l'épuisement des terres, mais la non-restitution des minéraux des sols en raison d'une certaine privation de moyens, en l'occurrence de moyens économiques.

« L'écartèlement par la rente » : une exploitation conjointe du sol irlandais et de la petite paysannerie

À l'étude du cas concret de l'agriculture irlandaise, il s'avère que la distinction entre petite propriété parcellaire et grandes fermes capitalistes n'est qu'un schéma général. Son

⁸³ J. ECCARIUS, « Record of a speech on the Irish question delivered by Karl Marx (1867) », *op. cit.*, p. 151.

⁸⁴ K. MARX, « Draft of a speech on the "Fenian Question" (1867) », *op. cit.*, p. 20 ; cf. K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 680.

⁸⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 681.

application à l'étude des phénomènes économiques réels requiert un ensemble de médiations, relatives à la spécificité de l'histoire de l'île. En l'occurrence, l'agriculture irlandaise repose sur un système complexe de subordination économique à plusieurs étages. Les grands propriétaires qui résident souvent loin de leurs terres en délèguent la gestion à des intermédiaires embauchés pour gérer la location des parcelles de leurs vastes domaines à des fermiers et fermières modestes dotés de peu de capitaux. Ces *middlemen* mettent alors ces parcelles en culture par l'exploitation sans vergogne des *cottiers*, des paysan-ne-s sans le sou qui ne touchent, en guise de tout salaire, qu'une très faible somme d'argent et le droit de cultiver pour leur propre subsistance un minuscule lopin de terre – le *conacre*⁸⁶ – sur lequel se trouve également la cabane dans laquelle ils sont contraints de loger. À la courte durée des contrats de fermage qui, lorsqu'ils ne découragent pas l'investissement de capitaux dans l'amélioration des terres et leur transfert vers des secteurs industriels plus profitables⁸⁷, permettent d'accroître progressivement les coûts de location, s'ajoute la spéculation foncière faisant exploser le prix de la rente. Et cette spirale de la rente trouve elle-même à s'expliquer dans l'histoire de la domination coloniale anglaise. Par une série de mesures britanniques de taxation sur l'import ratifiées dans le cadre d'une véritable guerre économique, la petite industrie manufacturière de l'île subit une grave crise précipitant sa chute à la fin du XVIII^e siècle. La population employée dans ce secteur n'eut alors d'autre choix que de s'en retourner vers l'agriculture pour survivre⁸⁸. La forte pression de la demande de terre sur l'offre qui s'en suivit permit aux propriétaires d'accroître à loisir le prix des rentes, indépendamment de la fertilité réelle des terres, en taxant toujours plus les fermiers et en contraignant les plus pauvres incapables d'accéder à la terre de vendre simplement leurs bras dans une situation de quasi-esclavage. C'est cette forme d'exploitation « barbare »⁸⁹, condamnant le peuple à l'alternative entre « l'occupation de la terre, quel que soit le prix de la rente, ou la mort d'inanition »⁹⁰, que

⁸⁶ Terme issu de la contraction de *corn-acre*, une « acre de grain ». Marx précise que les fermiers poussent parfois le vice jusqu'à exiger le paiement d'une rente pour l'exploitation de ces *conacres*, rente qui est elle-même prélevée sur leur salaire de misère.

⁸⁷ « Les *middlemen* accumulèrent des fortunes qu'ils ne voulaient pas investir dans l'amélioration de la terre et ne pouvaient pas, dans un système qui écrasait les manufactures [irlandaises], investir dans la machinerie, etc. C'est pourquoi toutes leurs accumulations furent transférées dans des investissements vers l'Angleterre », K. MARX, « Entwürfe des Votrags über den Fenianismus (1867) », *op. cit.*, p. 27.

⁸⁸ Marx résume ainsi ce processus : « le parlement anglais [...] précipita la chute des manufactures d'Irlande, dépeupla ses villes et relégua le peuple vers la campagne », *ibid.*, p. 24.

⁸⁹ K. MARX, « Entwürfe des Votrags über den Fenianismus (1867) », *op. cit.*, p. 22.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 27.

Marx dénomme « système du *rackrenting* », expression que l'on pourrait traduire littéralement par « système d'écartèlement par la rente »⁹¹. Et c'est à partir de cette double domination coloniale et foncière que l'on peut comprendre la généralisation de la culture exclusive de la pomme de terre sur les *conacres*, ces petites parcelles dédiées à la subsistance des *cottiers*. Si ce tubercule présente l'avantage de pouvoir pousser sur ces parcelles, qui ne sont souvent cédées qu'après avoir été épuisées par la culture exportatrice de blé des fermiers, ce n'est qu'en raison de racines plus profondes qui finissent par prélever l'ensemble des nutriments des couches les plus profondes du sol⁹². Ce système complexe d'exploitation conjointe de la petite paysannerie et des terres engendra non seulement une extrême vulnérabilité de la population irlandaise à l'émergence d'un pathogène faisant soudainement chuter de moitié les rendements de la culture de pommes de terre dont elle dépendait totalement, mais il favorisa même l'apparition de cette maladie végétale en affaiblissant la vitalité des plants du fait de la raréfaction des nutriments présents dans les sols⁹³. La famine qui ravagea le pays ne fut donc que l'ultime résultat socio-physique d'une captation brutale de ses richesses économiques et écologiques. C'est là du moins ce qui ressort du résumé d'Eccarius qui trace un parallèle entre l'exportation du surplus monétaire de la rente et l'exportation des nutriments du sol vers les centres du capitalisme industriel de l'époque. À cette première phase de d'exploitation barbare du prolétariat agricole irlandais par ce système du *rackrenting* succède alors une seconde phase caractérisée par l'expropriation des petits fermiers, la constitution de grands domaines consacrés principalement au pâturage, et l'exacerbation de l'exploitation économique et de la

⁹¹ Le verbe *to rack*, "tourmenter, torturer", provient lui-même du nom donné en anglais au chevalet de torture – le *rack* – sur lequel les supplicié·e·s étaient écartelé·e·s. Voir J. B. FOSTER et B. CLARK, « The rift of Eire », *op. cit.*, p. 67.

⁹² Si l'on ne trouve pas cet argument directement dans les brouillons de Marx, il est nécessaire pour comprendre sa déduction de la famine de 1846 du système du *rackrenting* mentionnée par Eccarius. Marx en prit probablement connaissance dans sa lecture du dernier ouvrage de Liebig, qui consacre une longue analyse aux risques écologiques qui peuvent découler de l'import et de la massification de cette culture en Europe : « les pommes de terre mirent les cultivateurs en possession d'un tubercule qui s'adaptait aux terres épuisées par le blé, et qui fournissait, pour la nourriture de l'homme et des animaux, une quantité d'aliments supérieure à celle que l'on pouvait se procurer par toute autre culture. [...] Cette plante, en effet, au moyen de ses longues racines, fouille la terre comme le porc, et prospère encore sur un sol relativement pauvre, qui ne donne plus guère de récoltes satisfaisantes. », J. LIEBIG, « Einleitung in die Naturgesetze des Feldbaues », dans *Die Chemie in ihrer Anwendung auf Agricultur und Physiologie. Siebte Auflage*, Braunschweig, Vieweg, 1862, p. 114-115.

⁹³ C'est également Liebig qui indique cette éventuelle causalité : « À la fin, le sous-sol se trouve également épuisé ; les champs se refusent à produire des plantes fourragères, et l'on voit apparaître successivement les maladies des pois, du trèfle, des navets et des pommes de terre. Alors toute agriculture cesse ; la terre ne nourrit plus l'homme. », J. LIEBIG, « Einleitung (1862) », *op. cit.*, p. 125, nous soulignons.

misère de la population n'ayant pu émigrer. Résultant de l'épuisement des nutriments du sol, la crise du mildiou n'est donc ni la cause première, ni le fin mot de l'histoire. Marx y diagnostique le symptôme le plus saillant d'une crise agraire qui se poursuit par une chute continue des rendements des sols dans les deux décennies suivantes, un processus qu'il va jusqu'à comparer à la désertification de la Sicile consécutive à son exploitation comme grenier à blé de la Rome antique⁹⁴.

Répondre à Malthus sur son propre terrain

Cette reconstruction systématique de la crise agraire la plus grave de l'histoire européenne moderne, par laquelle Marx s'efforce de dégager le dénominateur commun d'une coalition internationaliste des ouvriers anglais et de la paysannerie irlandaise contre le même « système » de domination socio-économique du capitalisme anglais, répond aussi d'un enjeu théorique plus large. Avant même de prendre parti publiquement pour la cause des insurgé-e-s de la révolte féniennne, Marx avait déjà consacré une sous-section du premier tome du *Capital* (1867) à la misère irlandaise, comme la forme agraire du paupérisme qui frappe également les centres industriels. Cette étude vient clore le chapitre consacré à « La loi générale de l'accumulation capitaliste », dans lequel Marx élabore sa théorie anti-malthusienne de la population⁹⁵. Sans pouvoir ici rentrer dans les détails, contentons-nous d'indiquer qu'il poursuit les analyses déjà esquissées dans les *Grundrisse* et approfondies dans les *Manuscripts de 1861-63*, visant à reconduire contre Malthus le phénomène de la « surpopulation » à une contradiction immanente du mode de production capitaliste. Alors que Malthus considérait la pauvreté comme le résultat d'une limite naturelle absolue à la production des biens de subsistance, Marx développe le concept de « surpopulation relative » afin d'expliquer l'origine du phénomène de la misère sociale par les cycles d'expansion et de contraction de la demande en main d'œuvre propres à la logique de l'accumulation capitaliste.

Quelque chose de véritablement nouveau, cependant, apparaît dans cet intérêt de Marx pour le problème irlandais. Il s'agit désormais d'attaquer le malthusianisme sur son propre

⁹⁴ Cf. K. MARX, « Entwürfe des Votrags über den Fenianismus (1867) », *op. cit.*, p. 30 : « Donc stérilisation (graduelle) de la terre, comme pour la Sicile à cause de l'ancienne Rome. (de même pour l'Égypte). »

⁹⁵ Il s'agit à l'origine de quelques paragraphes conclusifs introduits par la formule suivante : « Pour clore cette section, il nous faut encore aller faire un voyage en Irlande. », K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 565-574. Dans les éditions successives, Marx les éditera sous la forme d'une sous-section à part entière intitulée « L'Irlande », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 676-690.

terrain et de se saisir de son exemple privilégié de la famine irlandaise – « la terre promise du “principe de population” »⁹⁶ – pour en renverser l’explication. Marx n’évite plus la difficulté. Il se confronte ici directement à une situation où ne se manifeste plus simplement la privation d’une partie de la population de ses moyens économiques d’accéder à la consommation, en l’occurrence le salaire ouvrier, mais bien la privation effective des moyens de subsistance alimentaire fondamentaux. Si la thèse ici défendue par Marx semble encore tenir à distance la question des limites naturelles, en se contentant presque exclusivement d’argumenter par la persistance et le renforcement de la misère de la paysannerie anglaise dans la phase postérieure à celle du dépeuplement causé par la famine et l’émigration⁹⁷, l’inscription de ce passage du *Capital* dans la réflexion plus large menée sur la question irlandaise permet d’envisager un usage modifié de ce concept de limite naturelle dans l’analyse de la première phase de la crise agraire. Comme nous l’avons vu, c’est bien la rupture du cycle des nutriments et non un surcroît de population qui conditionne, selon Marx, l’éclatement de la famine. Et cette rupture n’est elle-même que l’ultime conséquence du système de domination socio-économique du *rackrenting*. Pour reprendre la conceptualité de Lebowitz⁹⁸, nous n’avons pas affaire ici à une simple limite naturelle, mais plutôt à une condition générale de la production humaine qui est activée comme limite destructrice par une forme historiquement spécifique de domination : la double contradiction entre les intérêts de la métropole britannique et de la colonie irlandaise d’une part, et entre ceux des propriétaires fonciers et des cultivateurs et cultivatrices d’autre part. Reste à savoir, pourtant, s’il s’agit là également d’une contradiction immanente et essentielle du mode de production capitaliste lui-même, autrement dit, d’une barrière qu’il ne peut dépasser et qui s’impose à lui comme une véritable limite.

Dans le commentaire écomarxiste, l’exemple irlandais est souvent mobilisé pour souligner l’incroyable anticipation par Marx de la théorie de l’« échange écologique inégal »

⁹⁶ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 682.

⁹⁷ Contre l’hypothèse malthusienne d’une simple régulation de la surpopulation absolue par les freins positifs, comme la famine, Marx se saisit du cas irlandais comme d’un contre-exemple au principe de population : « Quelles ont été les conséquences pour les travailleurs restés en Irlande et délivrés de la surpopulation ? Eh bien, la surpopulation relative est aussi importante aujourd’hui qu’avant 1846, le salaire est toujours aussi bas, le travail est encore plus éreintant, et la misère dans les campagnes pousse une fois de plus le pays vers une nouvelle crise. », *ibid.*, p. 682.

⁹⁸ Voir notre ch. 2, p. 134 *et sq.*

ou de « l'impérialisme écologique »⁹⁹, qui permettrait de théoriser la crise écologique contemporaine du point de vue du capital globalisé. Il est vrai que Marx parvient à élargir le modèle de la rupture spatiale, d'abord comprise comme une opposition entre centres urbains et périphéries rurales, pour intégrer l'opposition entre métropoles industrielles et périphéries coloniales dédiées à la production agricole. Si l'on tient compte, toutefois, de l'inscription de ce modèle spatial dans une critique plus large des rapports de propriété foncière traditionnels, l'exemple irlandais apparaît plutôt comme la manifestation d'une rupture métabolique liée à une phase transitoire du développement capitaliste, et non à sa forme la plus avancée. Comme Marx l'affirme d'ailleurs dans une lettre à Engels du 30 novembre 1867, le problème irlandais ne pourra être résolu sans que l'île accomplisse enfin sa « révolution agricole », à l'instar de l'Angleterre¹⁰⁰.

C. Les limites du modèle de la rupture métabolique comme « gaspillage » improductif

L'étiologie de la rupture métabolique à partir d'une critique de la forme de la propriété foncière n'a jamais attiré l'attention des commentateurs et commentatrices, alors même que Marx déploie des efforts conceptuels considérables pour l'élaborer dans les manuscrits du troisième tome du *Capital*. Ce désintérêt s'explique peut-être par l'obsolescence de cette analyse, qui se rapporte à une forme de propriété privée et à une opposition de classe entre l'aristocratie foncière et la bourgeoisie industrielle depuis longtemps dépassée. S'il convient de se pencher en détail sur cette première théorie de la contradiction entre agriculture rationnelle et propriété de la terre, c'est donc moins pour sauver à tout prix l'actualité écologique de l'œuvre de Marx que pour mettre au jour son hésitation persistante face au problème de l'épuisement des sols. En y voyant la conséquence d'un « gaspillage » improductif, il tâche d'abord de l'intégrer dans l'ancien cadre du productivisme stratégique plutôt que de remettre en question la maximisation productive du capital en tant que telle.

⁹⁹ Voir, J. B. FOSTER et H. HOLLEMAN, « The theory of unequal ecological exchange. A Marx-Odum dialectic », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 41, n° 2, 2014, p. 199-233 ; K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 237-243 ; J.-P. LABELLE-HALLÉE, *L'Origine de la crise écologique. Analyse de la théorie de la rupture métabolique dans la sociologie de John Bellamy Foster*, Montréal, Université du Québec, 2016, p. 91-126.

¹⁰⁰ K. MARX et F. ENGELS, *Record of a speech on the Irish question delivered by Karl Marx (1867)*, *op. cit.*, p. 158.

L'épuisement des sols comme résultat d'une sous-contradiction du capitalisme ?

Sachant que l'hypothèse d'une victoire de la ville sur la campagne déjà évoquée par Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande* s'est effectivement réalisée, que le capital foncier traditionnel a bien été absorbé dans le capital industriel moderne et que le fermier capitaliste est lui-même souvent propriétaire de son domaine, la rupture métabolique telle que la pense Marx aurait déjà dû être résolue par le progrès historique du capital. C'est là une éventualité qu'il avait peut-être lui-même envisagé en affirmant, dans l'introduction au chapitre sur la rente foncière, que « la propriété foncière se distingue des autres formes de propriété : elle apparaît superflue et néfaste à un certain niveau du développement économique, même du point de vue de la production capitaliste »¹⁰¹. Il ne saurait être ici question de la « propriété du sol » en général, laquelle est absolument essentielle au mode de production capitaliste pour maintenir la séparation des producteurs et des moyens de production et garantir la constitution d'une classe de prolétaire¹⁰². Ce dont le progrès historique du mode de production capitaliste démontre la superfluité, c'est la propriété foncière traditionnelle dont le monopole est détenu par une classe séparée. Il s'agit donc d'une barrière externe, héritée de la contingence historique, et non d'une limite immanente et insurmontable du mode de production capitaliste lui-même. Marx maintient une certaine ambivalence à ce sujet, en décrivant souvent le système du fermage comme la forme moderne et accomplie de la propriété foncière capitaliste, tout en affirmant parfois qu'elle ne serait qu'une simple forme transitoire dans le développement de l'agriculture capitaliste¹⁰³. L'histoire donne sans aucun doute raison à la seconde hypothèse.

Dès lors, la contradiction entre la propriété foncière et l'agriculture rationnelle ne serait pas une contradiction fondamentale du capital sous sa forme achevée, mais simplement une

¹⁰¹ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 571

¹⁰² « Dans la section sur l'accumulation primitive [...] nous avons vu que ce mode de production suppose, d'une part, que les producteurs directs perdent leur condition de simples accessoires de la terre (sous forme de serfs, esclaves, etc.) et, d'autre part, que la masse du peuple soit dépossédée du sol et du fonds. En ce sens, *le monopole de la propriété foncière est une condition historique préalable qui reste la base permanente du mode de production capitaliste*, comme de tous les modes antérieurs de production reposant sur l'exploitation des masses sous une forme ou sous l'autre », K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 566, nous soulignons.

¹⁰³ « Un des maux spécifiques de la petite agriculture, quand elle comporte la libre propriété du sol, résulte de la dépense de capital que fait le cultivateur pour acheter la terre. (*Ceci vaut également pour la forme transitoire, celle du grand propriétaire foncier dépensant d'abord du capital pour acheter de la terre et ensuite pour l'exploiter lui-même en étant son propre fermier.*) », *ibid.*, p. 731, nous soulignons.

contradiction partielle et momentanée propre à l'une des phases de son développement historique. Jusqu'au manuscrit du troisième livre du *Capital* (1863–65), Marx maintient cette idée, déjà rencontrée dans les *Manuscrits de 1861-63*, selon laquelle l'épuisement des sols précède le plein développement de l'agriculture capitaliste. Pour reprendre la conceptualité employée plus haut, ce phénomène apparaîtrait alors comme la conséquence d'une première phase de subsumption formelle de l'agriculture sous les rapports capitaliste, où la petite paysannerie se voit intégrée à une production marchande dont la concurrence féroce l'écrase tant et si bien qu'elle se voit poussée à épuiser sa terre pour se maintenir à flot avant de sombrer définitivement. La destruction de cet ancien rapport de propriété fait place nette à la subsumption réelle de l'agriculture sous la production capitaliste, reposant sur l'investissement massif dans l'amélioration productive de la terre (machines, engrais, etc.) : « à partir d'un certain degré de culture et l'épuisement du sol qui en découle, le capital – compris ici également comme un moyen de production déjà produit – devient l'élément décisif dans la culture du sol »¹⁰⁴. À travers ce modèle historique, Marx semble suggérer que l'industrialisation capitaliste de l'agriculture serait sinon une solution, du moins une réponse à l'épuisement des sols. Cette interprétation restreinte de la rupture métabolique comme sous-contradiction du capital s'inscrit encore dans le paradigme du productivisme stratégique précédemment étudié. Dans ce cadre, le conditionnement naturel de la production agricole par la restitution au sol des minéraux ne représenterait qu'une barrière temporaire et non une limite définitive au progrès de la production.

L'arrière-plan productiviste de la critique du gaspillage

La notion de « gaspillage » (*Verschwendung/Vergeudung*) employée par Marx pour qualifier les conséquences néfastes de cette contradiction s'inscrit d'ailleurs dans l'horizon normatif d'un accroissement des forces productives que le capital, en raison de ses contradictions internes, finirait par freiner, et que la révolution communiste devrait maximiser. Cette connotation productiviste transparait en effet dans le premier emploi que Marx faisait de cette notion dans les manuscrits du troisième livre du *Capital*, dans un passage consacré à la valorisation des déchets sous le mode de production capitaliste intitulé « Utilisation des résidus de la production ». Marx y évoque le « gaspillage [*Verschwendung*]

¹⁰⁴ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 660.

colossal »¹⁰⁵ des résidus de la production capitaliste, illustré par Engels à l'aide de l'exemple déjà cité des excréments londoniens déversés dans la Tamise au lieu d'être collectés et épandus sur les champs. Dans une note marginale, il oppose alors ce gaspillage à l'efficience matérielle apparemment supérieure de certains régimes de production agraire extra-capitalistes :

Sans doute, même dans la petite culture, pratiquée sur le mode horticole, comme en Lombardie, dans le sud de la Chine et au Japon par exemple, on procède à une grande économie de ce genre. Mais en général la productivité de l'agriculture est obtenue dans ce système au prix d'un gaspillage [*Verschwendung*] considérable de la force de travail humaine, dont sont privées d'autres sphères de la production.¹⁰⁶

L'exemple de l'agriculture asiatique, notamment japonaise, n'est pas choisi au hasard. Marx le doit à Liebig qui, dans l'introduction à sa nouvelle édition de la *Chimie*, loue la rationalité écologique de la culture japonaise des terres fondée sur le principe de « la restitution complète de tous les principes nutritifs que les récoltes ont enlevés au sol »¹⁰⁷ par un système de collecte systématique des déjections humaines. Marx se penche lui-même de très près sur le rapport sur l'agriculture japonaise d'un secrétaire du ministère de l'agriculture berlinois, le Dr. Hermann Maron, sur lequel Liebig s'appuie en le publiant comme appendice de son ouvrage¹⁰⁸. Mais l'interprétation qu'en fait Marx diffère ici considérablement. Tandis que Liebig reprend l'opposition terme à terme dressée par Maron entre une agriculture européenne irrationnelle et dispendieuse, et une agriculture japonaise globalement plus productive par acre de terre, car respectueuse du cycle des nutriments, Marx souligne l'unilatéralité de cette approche qui ne considère que la productivité de la terre, sans prendre en considération la productivité de la force humaine de travail. Il suppose ici probablement que l'agriculture japonaise reste très intensive en travail humain, en raison d'un déficit de développement technique que seul le progrès scientifique de l'exploitation des sols serait à même de réaliser, et qu'elle empêche ainsi d'autres secteurs productifs de se développer. Le même terme de « gaspillage », qui vient caractériser le rapport des agricultures précapitalistes à la force humaine de travail et le rapport de l'agriculture capitaliste aux forces naturelles du

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 150 ; K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, *op. cit.*, p. 128.

¹⁰⁸ Voir notamment les notes consacrées par Marx à Maron dans K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, *op. cit.*, p. 183-188. Pour plus de détails sur le contenu des études menées par Maron, on consultera R. HECKER, « Hermann Maron – Land- und Betriebswirt, Agrarexperte in der preußischen Ostasien-Expedition und Journalist », *Beiträge zur Marx-Engels-Forschung*, 2010, p. 173-194.

sol, désigne donc chez Marx un manque à gagner dans le projet d'une maximisation productive du processus de travail.

D'une critique du gaspillage à une critique de la dévastation écologique

Cette interprétation de la rupture métabolique comme gaspillage improductif de capital, et par conséquent de ressources naturelles, n'est pourtant pas la seule possible. Le manuscrit inachevé du troisième tome du *Capital* se présente comme la mue d'une pensée en cours de transformation, qui formule un problème nouveau dans les termes de l'ancien productivisme stratégique. Une lecture attentive aux ambivalences de ce texte permet toutefois de déceler l'émergence d'une autre signification de la rupture métabolique, non pas comme sous-contradiction du capital inscrite dans son propre horizon productif, mais comme une contradiction qu'il ne saurait surmonter, opposant cet horizon productif et la nature comprise comme condition durable de la reproduction de la vie humaine. On peut repérer un indice purement sémantique de cette ambivalence théorique dans l'oscillation entre deux notions employées par Marx pour désigner les conséquences destructrices de la rupture métabolique : non seulement le « gaspillage » (*Verschwendung/Vergeudung*) des forces naturelles mais également leur « dévastation » (*Verwüstung*). Ce second terme, que nous avons déjà rencontré dans les *Manuscrits de 1861-63*, pourrait désigner une dimension de la contradiction écologique plus profonde, qui ne peut pas être résorbée dans le modèle du productivisme stratégique. La critique du gaspillage oppose la rationalité économique capitaliste, orientée par la seule poursuite du profit, à une plus haute rationalité économique, orientée par la maximisation de l'efficacité productive. La dégradation écologique de la terre qui s'ensuit est avant tout représentée comme une détérioration de son potentiel productif. Le terme de dévastation, quant à lui, pourrait être l'indice d'une autre perspective critique, opposant la rationalité économique capitaliste à une rationalité proprement écologique – cette dernière considérant la nature comme un *oikos*, un habitat conditionnant la reproduction de la vie avant d'être mis au service de fins productives. Si les deux modalités critiques sont étroitement entrelacées dans le texte de Marx, qui semble indiquer que la dévastation est une conséquence écologique du gaspillage économique, cette polysémie permet néanmoins d'envisager une autre interprétation de la rupture métabolique : non pas simplement une limitation de la finalité productive du capital par un rapport social à la nature inadéquat, mais une incompatibilité

fondamentale de cette finalité productive avec les conditions naturelles de reproduction de la vie.

Engels avait-il conscience de cette ambivalence et des risques qu'elle fait encourir à l'interprétation classique de la révolution comme déchaînement des forces productives, maximisation de la productivité que les rapports sociaux capitalistes finiraient par entraver ? Ou bien voulait-il protéger le texte de Marx d'une tonalité trop catastrophiste apte à réveiller de vieux démons malthusiens ? Il lui importait dans tous les cas, par son travail d'édition, de lisser les ambivalences d'un manuscrit inachevé et de rabattre le sens de la rupture métabolique sur le modèle du gaspillage improductif. Là où Marx écrivait en conclusion du chapitre sur la rente foncière qu'à la suite de cette « rupture irrémédiable dans l'interdépendance du métabolisme social et naturel », « la force du sol se retrouve dévastée [*verwüstet*] »¹⁰⁹, toutes les générations successives de marxistes jusqu'aux écomarxistes contemporains liront dans l'édition posthume établie par Engels en 1894 que « la force du sol se retrouve dilapidée [*verschleudert*] »¹¹⁰.

C'est sur cette seconde version que se fonde la traduction française de référence¹¹¹. Bornée par les frontières du corpus traduit en langue anglaise, la reconstruction de Foster s'en tient également à cette formule amendée par Engels¹¹². Seul Kohei Saito, à notre connaissance, a souligné cette intervention éditoriale¹¹³. L'interprétation qu'il en propose fait porter toute l'attention sur une éventuelle distinction, chez Marx, d'un métabolisme social et d'un métabolisme naturel, qui entreraient l'un l'autre en contradiction, là où Engels aurait « jugé que cet entrelacement entre une détermination économique formelle [le métabolisme social] et le monde matériel était difficilement compréhensible pour les lecteurs, pour adapter la phrase au schéma plus "accessible" de la vengeance de la nature »¹¹⁴. Cette interprétation n'est pas sans intérêt, mais elle repose sur une sur-traduction du texte de Marx¹¹⁵. En revanche, Saito

¹⁰⁹ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 753.

¹¹⁰ K. MARX, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Dritter Band (1894)*. MEGA II/15, F. Engels (éd.), Berlin, Akademie, 2004, p. 788. nous soulignons.

¹¹¹ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 735.

¹¹² J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 379.

¹¹³ K. SAITO, « Marx and Engels. The intellectual relationship revised from an ecological perspective », *op. cit.*, p. 172-173.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 173.

¹¹⁵ Marx emploie une forme nominale singulière, en parlant d'une rupture « in dem Zusammenhang des gesellschaftlichen und natürlichen [...] Stoffwechsels » (K. MARX, *Das Kapital III*

passé sous silence la substitution incontestable du gaspillage improductif (*Verschleuderung*) à la dévastation (*Verwüstung*) dans la qualification des conséquences de cette rupture métabolique. Cette intervention éditoriale d'Engels n'est-elle qu'une simple argutie rhétorique ou trahit-elle un véritable problème conceptuel ? Voilà ce qu'il reste à trancher par l'étude approfondie d'une seconde étiologie de la rupture métabolique, dont on ne pourra mesurer le sens et la portée écologique qu'à la lumière des nouveaux matériaux scientifiques mobilisés par Marx pour la développer.

*

3. La redéfinition temporelle de la rupture métabolique : une traduction des dernières découvertes de Liebig ?

Préambule : le pas de côté de Marx

L'indice le plus probant témoignant en faveur d'une seconde interprétation de la rupture métabolique se niche dans une note de bas de page de l'introduction au sixième chapitre sur la rente foncière, où l'on voit Marx faire un pas de côté, prendre ses distances à l'égard d'une thèse qu'il vient d'énoncer, encore inscrite dans le productivisme stratégique. Dans le corps du texte, le mouvement historique au cours duquel le « système capitaliste de production » transforme les rapports traditionnels à la nature par la « soumission de l'agriculture sous le capital » est caractérisé comme un « progrès historique » :

Un des grands résultats du mode de production capitaliste, c'est qu'il a fait de l'agriculture une application scientifique consciente de l'agronomie – dans la mesure où cela est possible dans les conditions de la propriété privée, – alors qu'elle était une série de procédés purement empirique et transmis mécaniquement d'une génération à l'autre, de la fraction la moins évoluée de la société.¹¹⁶

On y lit ici tout l'évolutionnisme d'une pensée qui semble n'accorder que peu de crédit aux savoirs intégrés et aux pratiques traditionnelles de la petite paysannerie, pour louer les bienfaits de la modernisation capitaliste en tant qu'elle permet de rationaliser la culture de la

(M63-67), *op. cit.*, p. 753). Saito traduit par la forme plurielle d'une rupture « in the interdependent process between social metabolism and natural metabolism ».

¹¹⁶ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 567.

terre à partir des objectivations scientifiques les plus récentes. Implicitement, Marx suppose ici que la pulsion productive du capital stimule de telles recherches scientifiques visant à maximiser la productivité du travail agricole, et que seule la concentration des capitaux dans les mains des grands fermiers permet de réaliser les investissements nécessaires pour les mettre en application. Dès ce premier énoncé, il glisse toutefois une nuance pour balancer ce jugement en précisant qu'un tel progrès reste limité par « les conditions de la propriété privée ». L'exposé détaillé de cette limitation dans la longue note marginale propose une interprétation du problème plus radicale que celle que nous avons pu envisager jusqu'à présent. Marx y fait d'abord remarquer qu'un spécialiste de l'agrichimie comme Johnston, aussi conservateur soit-il, est forcé par sa connaissance scientifique d'admettre qu'« une agriculture véritablement rationnelle se heurte partout aux barrières insurmontables [*unüberwindliche Schranke*] de la propriété privée »¹¹⁷. Si la limitation dont il est ici question n'est donc plus une simple barrière historique potentiellement dépassable, c'est bien qu'elle possède une autre signification que le conflit entre le fermier et le propriétaire foncier. Et c'est là précisément ce qu'indique Marx par la critique d'une solution utopique du problème de l'épuisement des sols proposée par un certain Charles Comte. Alors que celui-ci fait preuve d'une compréhension limitée de la « contradiction entre la propriété privée et une agriculture rationnelle » en supposant son éventuelle résolution par une meilleure coordination des intérêts des propriétaires privés dans une volonté commune, Marx s'empresse de préciser :

Mais le fait, pour la culture des divers produits de la terre, de dépendre des fluctuations [*Wechsel*] des prix du marché, qui entraînent un perpétuel changement [*Wechsel*] de ces cultures, tout l'esprit du mode de production capitaliste [*der ganze Geist der kapitalistischen Produktionsweise*] axé sur le prochain gain monétaire *immédiat*, sont en contradiction avec l'agriculture, qui doit mener sa production en tenant compte de l'ensemble des conditions de vie permanentes des générations humaines qui se succèdent.¹¹⁸

S'il est toujours ici question de l'obstacle de la propriété privée comme cause principale de la contradiction, c'est en un sens nouveau qui ne désigne plus simplement une forme juridique régulant l'usage et la distribution du sol, mais également un rapport social objectif permettant une marchandisation de la terre et de ses produits comme simples moyens d'une accumulation de valeur. Dans les marges du texte, on voit donc s'esquisser un mouvement d'une théorie de

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 825 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 670, traduction modifiée.

¹¹⁸ *Ibid.*

la rupture métabolique restreinte à la théorie de la rupture métabolique générale, qui ne grève plus simplement une forme historique et transitoire du rapport de propriété mais vient de surcroît toucher en son cœur le principe même de l'appropriation privée de richesse constituant la finalité d'ensemble du système économique : « tout l'esprit du mode de production capitaliste ».

A. Une critique de l'agriculture moderne comme culture spoliatrice (*Raubbau*). Marx avec Liebig

Dans ses textes rédigés, Marx reste peu loquace sur la nature de cette contradiction générale mais l'on peut tâcher de la reconstruire en prêtant attention à l'émergence d'un nouveau facteur déterminant, situé dans l'opposition des intérêts « immédiats » de la classe détentrice des moyens de production dans l'accumulation de gains monétaires et les conditions de vie « permanentes » liant les générations humaines dans leur succession. On l'aura compris, il s'agit bien évidemment de la *temporalité* qui vient complexifier une contradiction alors théorisée d'un point de vue *spatial*. Plus précisément, la rupture métabolique générale résulterait d'une contradiction entre deux régimes de temporalité voyant s'opposer le rythme immédiat de la reproduction sans cesse élargie du capital à la reproduction durable de la vie humaine dans son ensemble. Il est vrai, la temporalité jouait déjà un certain rôle dans la contradiction partielle de l'agriculture rationnelle et de la propriété foncière, dans la mesure où la captation du capital incorporé à la terre par le propriétaire décourageait le fermier à réaliser des investissements pour l'amélioration durable de la terre dépassant les bornes temporelles restreintes du contrat de location. Mais elle n'était alors qu'un facteur secondaire permettant de qualifier un conflit d'intérêt autour de la propriété en distinguant l'horizon temporel du gain économique du fermier d'une part et du gain économique du propriétaire d'autre part. La nouveauté réside ici dans la mise au jour du facteur temporel comme une caractéristique propre de l'opposition entre les cycles écologiques d'une part et les cycles socio-économiques d'autre part.

La source scientifique de la critique de l'agriculture moderne dans le *Capital*

La mise au jour de ce facteur temporel, qui transparaît déjà dans les marges du manuscrit du troisième livre du *Capital*, semble se confirmer dans le passage « Grande industrie et agriculture » du premier tome. Pour montrer que « tout progrès de l'agriculture

capitaliste n'est pas seulement un progrès dans l'art de piller [*berauben*] le travailleur, mais en même temps un progrès dans l'art de piller le sol », Marx précise que « tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné [est] en même temps un progrès de la ruine [*Ruin*] des sources durables de cette fertilité »¹¹⁹. On observe ici un mouvement de généralisation de la critique des rapports capitalistes à la nature, ne concernant plus simplement une phase intermédiaire et hybride de la capitalisation de l'agriculture soumis au régime de la propriété foncière hérité du passé, mais bien le mouvement général de l'accroissement de la productivité caractéristique de la phase la plus avancée du capitalisme. Ce changement de perspective transparaît d'ailleurs à travers le nouvel exemple historique donné par Marx pour illustrer ce processus : « plus un pays, comme, par exemple, les États-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide »¹²⁰. Contrairement à l'Irlande, où le régime de la propriété du sol était encore dominé par la monopolisation des terres dans les mains d'une aristocratie foncière héritée de l'époque féodale, les nouvelles colonies américaines offrent un nouveau poste d'observation pour analyser un rapport d'appropriation de la terre soumis aux seuls intérêts du propriétaire-exploitant. La contradiction ne saurait donc ici découler du conflit d'intérêts entre la propriété et l'usage de la terre, caractérisé par une captation improductive et donc un gaspillage de capital *et* de ressources naturelles. Elle réside bien plutôt dans la soumission de l'exploitation de la terre aux injonctions propres du capitalisme industriel, phénomène qui transparaît notamment dans la production coloniale de coton régie par la demande de matière première de l'industrie textile britannique. Sa conséquence destructrice n'est plus simplement caractérisée comme un manque à gagner productif, mais plus radicalement comme une « ruine », image qui ravive l'idée d'une dévastation aux conséquences bien plus larges qu'une simple chute de la productivité.

Nous avons vu poindre cette étiologie temporelle de la rupture métabolique dès les *Manuscrits de 1861-63*, alors qu'il était question de cette anticipation destructrice de l'avenir¹²¹. Ce qui n'était alors qu'une hypothèse, envisagée par Marx grâce à la lecture d'un ouvrage de Liebig, *Théorie et pratique de l'agriculture* (1856), s'adosse désormais aux travaux les plus récents

¹¹⁹ K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 410 ; K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 485.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ Voir notre ch. 2, p. 138 *et sq.*

du chimiste pour s'insérer dans une analyse systématique d'un rapport destructeur à la nature entretenu par le mode de production capitaliste. Kohei Saito a bien mis en évidence l'importance d'une nouvelle lecture très approfondie de la septième édition de la *Chimie organique*, permettant à Marx d'élaborer sa théorie de la rupture métabolique. Sous le titre de la *Chimie dans son application à l'agriculture et à la physiologie* (1862)¹²², Liebig propose non seulement une version largement augmentée de son ouvrage désormais composé de deux volumes, mais il assortit également le corps du texte d'un très long avant-propos, simultanément publié comme un livre à part entière intitulé *Introduction aux lois naturelles de l'agriculture* (1862)¹²³, dans lequel il synthétise l'ensemble des nouvelles découvertes des seize années séparant cette nouvelle édition de la sixième. Bien que Saito surestime le rôle exclusif des lectures en sciences de la nature sur l'apparition du problème écologique dans la critique de l'économie politique, il souligne à raison que la sensibilité nouvelle de Liebig à l'épuisement des sols causée par l'exploitation intensive permet à Marx de formuler une critique de l'agriculture moderne proprement dite. Pour approfondir et préciser son hypothèse, encore reste-t-il à indiquer les découvertes sur lesquelles se fonde cette nouvelle approche de Liebig afin de montrer comment ces matériaux scientifiques permettent à Marx de défendre l'idée d'une contradiction non seulement spatiale, mais aussi temporelle, entre l'accumulation capitaliste et ses conditions naturelles. Car c'est précisément pour appuyer cette thèse d'un accroissement immédiat des rendements des sols destructeur de la fertilité à long terme que Marx renvoie en note à la lecture de l'ouvrage le plus récent de Liebig¹²⁴.

La nouvelle critique de la culture spoliatrice (*Raubwirtschaft*) dans les derniers travaux de Liebig

À partir de la controverse contre les partisans de la théorie des engrais azotés motivant la défense de la théorie des minéraux¹²⁵, Liebig élabore une critique d'un ensemble de

¹²² J. LIEBIG, *Die Chemie in ihrer Anwendung auf Agricultur und Physiologie. Siebte Auflage*, Braunschweig, Vieweg, 1862

¹²³ Cette édition séparée de l'introduction de l'ouvrage fut immédiatement traduite en français, J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit. La traduction étant dans l'ensemble d'une grande qualité, nous nous y référons directement, et renverrons à la version allemande afin de préciser certains termes ou corriger certaines inexactitudes.

¹²⁴ En citant la septième édition de la *Chimie*, et « surtout [...] le premier volume "L'Introduction aux lois naturelle de la culture" », Marx précise que « l'un des immortels mérites de Liebig est d'avoir développé le côté négatif de l'agriculture moderne, du point de vue des sciences naturelles », K. MARX, *Le Capital I* (1890), op. cit., p. 485, nous soulignons.

¹²⁵ Cf. K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 217-222.

pratiques agricoles caractéristiques du modèle du *high farming* qui se développe en Angleterre à la suite de l'abolition des lois protectionnistes sur l'import de grains (*corn laws*) en 1846¹²⁶. Il s'agit donc cette fois de « l'agriculture moderne » proprement dite, dont la rationalisation technique est permise et encouragée par l'insertion de la production agricole dans un marché concurrentiel mondial s'étendant progressivement à la Prusse, à la France ou encore aux États-Unis¹²⁷. En renversant l'éloge de ce système par les économistes et agronomes libéraux, qui en font le ressort d'une croissance considérable des rendements des sols permettant de chasser définitivement le spectre des crises de sous-production de biens de subsistance, Liebig qualifie ce mode d'exploitation de « culture spoliatrice » (*Raubbau, Raubwirtschaft*) – une désignation à laquelle Marx se réfère directement en dénonçant « l'art de piller [*berauben*] les sols »¹²⁸. Ce terme permet de souligner l'aspect négatif et potentiellement destructeur d'une maximisation de la productivité du travail agraire reposant *in fine* sur l'extraction à sens unique des minéraux nécessaires à la croissance des plantes. La nouveauté, par rapport à la première dénonciation de la déperdition de ces nutriments dans les centres urbains, réside dans une analyse rigoureuse d'un décalage paradoxal entre les gains apparents de productivité sur le court terme, et la chute réelle de la fertilité sur le long terme¹²⁹. À travers le concept de culture spoliatrice, Liebig complexifie sa première loi du remplacement des minéraux en y intégrant un facteur temporel : « sur un champ auquel on ne donne *rien* ou bien auquel on prend *plus*

¹²⁶ Sur la genèse de cette nouvelle forme d'agriculture, voir J. B. FOSTER et B. CLARK, *The Robbery of Nature*, New York, Monthly Review Press, 2020, p. 13-15 ; E. L. JONES, « The changing basis of English agricultural prosperity, 1853-73 », *The Agricultural History Review*, vol. 10, n° 2, 1962, p. 102-119.

¹²⁷ Liebig fait notamment remarquer que ce nouveau régime agricole « n'a été nulle part mis en œuvre à une aussi grande échelle qu'en Amérique du Nord », J. LIEBIG, *Die Chemie (1862)*, *op. cit.*, p. 122.

¹²⁸ K. Marx, *Das Kapital I (1867)*, *op. cit.*, p. 410 ; K. Marx, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 485. Il s'agit d'une citation quasi littérale de Liebig, qui affirme dans un passage pris en note par Marx que « le pillage brut est élaboré en un art du pillage » (*der rohe Raub bildet sich aus zur Kunst des Raubs*), K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, *op. cit.*, p. 17-18.

¹²⁹ Comme Liebig l'indique dans son avant-propos, cette démonstration est d'autant plus nécessaire que les partisans du *high farming* s'appuient sur le succès apparent des nouvelles pratiques pour disqualifier les mises en garde de la part de la chimie organique. « On m'a reproché de toutes parts d'avoir eu tort de condamner l'agriculture moderne de culture spoliatrice [*Raubwirtschaft*] [...]. On m'a assuré que dans l'Allemagne du nord, dans le royaume de Saxe, dans le Hanovre, dans le Brunswick, etc., un grand nombre d'agriculteurs se soucieraient au plus haut point de restituer à leurs champs bien plus qu'ils ne leur prélèvent, de sorte qu'il ne saurait ici être question de culture spoliatrice. Mais dans l'ensemble, on reconnaîtra qu'il y a, proportionnellement, très peu d'agriculteurs qui sachent dans quel état se trouve leur terre. », J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, *op. cit.*, p. 8-9 ; J. LIEBIG, *Die Chemie (1862)*, *op. cit.*, p. XV, traduction modifiée.

qu'on ne donne, la *durée* des récoltes doit être en raison inverse de leur *élévation* »¹³⁰. Le non-remplacement des nutriments ne provoque donc pas une baisse immédiate de la fertilité mais raccourcit sa durée, entrave sa durabilité. Et ce raccourcissement est lui-même d'autant plus rapide que les rendements dans le court terme ont été intensifiés. Comment comprendre, toutefois, qu'une culture reposant sur la spoliation des nutriments des sols puisse accroître, ne serait-ce que pour un temps, leurs rendements ?

Pour élucider ce point, il convient de se pencher sur la critique par Liebig des deux pratiques agraires caractéristiques de la nouvelle agriculture qu'il qualifie de *Raubbau* : d'une part l'enrichissement des fumures animales par la culture de plantes fourragères (trèfle, tubercules, et pois) qui complètent les pâtures dans l'alimentation du bétail¹³¹, et dont la culture vient remplacer les traditionnelles jachères dans le cadre d'un nouveau système d'assolement connu sous le nom de *Norfolk system* (du nom de la région où il fut initialement développé)¹³² ; d'autre part l'épandage d'engrais supplémentifs sur les champs de blé, qui sont à la fois d'origine naturelle comme le guano¹³³ et la poudre d'os, ou d'origine artificielle comme les sels d'ammoniaque ou les « superphosphates »¹³⁴ de chaux. Dans les deux cas, Liebig tâche de démontrer que ces pratiques reposent sur une maximisation technique et partielle de la productivité agraire qui ne respecte pas les lois écologiques de la régénération de la fertilité des sols.

¹³⁰ J. LIEBIG, *Die Chemie* (1862), *op. cit.*, p. 133

¹³¹ J. LIEBIG, *Die Chemie* (1862), *op. cit.*, p. 106. Liebig nomme aussi cette pratique la *Mistwirtschaft*, l'économie de la fumure, qui est donc une partie de la *Raubwirtschaft*. *Ibid.*, p. 114.

¹³² Sur le développement de cette nouvelle technique agricole, voir M. MAZOYER et L. ROUDART, *A History of World Agriculture. From the Neolithic Age to Current Crisis*, New York, Monthly Review Press, 2006, p. 317.

¹³³ Le guano est une substance fertilisante issue du dépôt et de la consolidation des excréments d'oiseaux marins et de chauves-souris, particulièrement riches en azote et en phosphore. Les plus grandes ressources se trouvent sur les côtes d'Amérique latine, notamment au Pérou. Le guano fit l'objet d'une extraction massive par les grandes puissances impériales qui y voyaient une ressource stratégique pour développer leur économie nationale. L'enjeu était tel, que cette première forme d'extractivisme donna lieu à une guerre qui opposa l'Espagne au Chili et au Pérou. On estime qu'entre 1840 et 1879, le Pérou n'exporta pas moins de 13 millions de tonnes vers l'Europe, et principalement la Grande-Bretagne qui en fit l'un des ressorts de sa révolution agricole. Voir J. B. FOSTER, « Guano, the global metabolic rift and the fertilizer trade », dans A. Hornborg, B. Clark et K. Hermele (éd.), *Ecology and Power*, New York, Routledge, 2012, p. 68-82.

¹³⁴ Inventés en 1842 par John B. Lawes, agronome et entrepreneur, les superphosphates sont issus de la réaction entre le phosphore et l'acide sulfurique. On les considère comme les premiers engrais chimiques de synthèse. Voir J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 376.

La critique d'un usage irrationnel des engrais supplétifs

La première explication de cette contradiction repose sur l'analyse critique des apports d'azote, qui avait déjà été esquissée par Liebig dans *Théorie et pratique de l'agriculture* (1856). Selon Liebig, l'azote représente le seul nutriment végétal proprement inépuisable, en tant qu'il serait régulièrement apporté aux sols par les eaux de pluie sans jamais atteindre un seuil critique de disponibilité¹³⁵. Si le surcroît artificiel de cet élément permet bien maximiser les rendements de certaines plantes aux cycles de croissance courts, comme le blé, ce n'est que par la ponction accrue des deux autres nutriments minéraux – le phosphore et le potassium – qui ne sont pas renouvelables¹³⁶ en-dehors de leur restitution régulière par la décomposition des plantes et par le recyclage des restes de la consommation. L'intensification productive permise par les engrais azotés équivaut donc bien, sur cette base, à l'accélération de la spoliation des minéraux présents en quantité limitée dans les sols. Et c'est ainsi qu'elle précipite le franchissement du seuil minimal de leur disponibilité au-delà duquel la fertilité s'effondre brutalement selon la « loi du minimum ».

Sur cette base, il est aisé de rendre compte du second argument par lequel Liebig s'attaque cette fois-ci à l'apport incomplet d'engrais supplétifs, contenant seulement l'un ou l'autre nutriment essentiel (potassium ou phosphore) et n'améliorant la croissance des plantes qu'en épuisant plus rapidement les réserves de l'autre nutriment disponible dans les sols. On comprend ainsi la sévère critique adressée par Liebig à l'usage massif de guano qui fut introduit comme fertilisant en 1841 et qui contribua à une forte croissance des rendements

¹³⁵ On peut supposer que Marx considérait cet évaluation critique de l'azote comme l'un des apports fondamentaux du nouvel ouvrage de Liebig, ainsi que l'indiquent les termes dans lesquels il rend compte à Engels de ses dernières lectures sur la question agraire, en affirmant dans une lettre du 13 février 1866 que « Liebig et Schönbein sont plus importants en cette matière que l'ensemble des économistes », K. MARX et F. ENGELS, *Briefe. Oktober 1864 – Dezember 1867. MEW 31*, Berlin, Dietz, 1965, p. 178. N'ayant pas pris directement de notes sur Schönbein, Marx se réfère sans aucun doute à un passage de la nouvelle introduction de la *Chimie*, dans lequel Liebig fonde sa critique des partisans des engrais azotés sur les expérimentations de Schönbein, lequel aurait, estime-t-il, définitivement prouvé que l'azote de l'air se transforme en azotite d'ammoniaque disponible pour les plantes d'après de simples transferts chimiques avec l'atmosphère. J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture, op. cit.*, p. 88-89. Comme nous le verrons plus loin, il s'agit en réalité d'une erreur scientifique très significative d'un point de vue écologique.

¹³⁶ Nous employons cet adjectif au sens où l'on parle de sources énergies « non renouvelables » qui, bien qu'étant reconstituées par les cycles biogéochimiques à l'échelle des temps géologiques, ne sont peuvent pas se reconstituer à l'échelle des temps humains. De même, Liebig sait que les minéraux des sols sont le produit de l'érosion des roches qui se déroule sur un temps incommensurable à la production humaine.

caractéristique de la révolution agricole de l'époque. Bien que très riche en azote, et relativement riche en phosphore, cet engrais d'origine animale ne contient pas de potassium, et son usage exclusif « doit finir par épuiser les terres »¹³⁷. Certes, cette limite peut être surmontée par un usage complémentaire d'engrais potassiques – et c'est effectivement cette combinaison réussie qui caractérise l'essor de l'agriculture britannique couplant le guano à l'épandage de poudre d'os riche en potassium, confectionnée à partir d'ossements collectés sur les champs de bataille des guerres napoléoniennes. Mais selon Liebig, ce succès reste conditionné par l'accaparament monopolistique de ces matières fertilisantes dont les stocks limités à l'échelle du globe finissent par être dissipés dans les circuits ouverts de la consommation urbaine. Si Liebig s'inquiète notamment de l'épuisement imminent des ressources en guano dont l'extraction ne cesse de s'accélérer, c'est précisément parce que les minéraux des sols auxquels il sert de substitut sont transférés à un rythme accéléré vers les centres urbains avant d'être définitivement gaspillés. Les performances productives des nouveaux usages d'engrais, dont les partisans du *high farming* se flattent tant, restent donc hantées par une double contradiction temporelle. L'accroissement productif sur le court terme ne s'oppose pas qu'à l'épuisement sur le long terme des minéraux des sols, mais aussi à l'épuisement sur le long terme de l'ensemble des matières fertilisantes prélevées sur la surface du globe. Alors que celles-ci pourraient servir à l'amélioration *durable* de la fertilité de la terre en étant intégrées à un circuit écologique fermé, elles ne font qu'accélérer et étendre l'épuisement des sols à l'échelle terrestre, en raison de la rupture spatiale irréversible interrompant de fait ce cycle écologique des nutriments.

La critique de l'enrichissement des fumures par les plantes fourragères

Outre la double critique des apports excessifs d'azote et des apports partiels de minéraux, Liebig avance un troisième argument pour rendre compte de la contradiction temporelle propre à la *Raubbau*. Dans le dernier chapitre de l'introduction de la *Chimie*, dont Marx recopie d'importants extraits dans son cahier de note de 1865-66¹³⁸, Liebig revient sur la critique de l'enrichissement des fumures animales par la culture des plantes fourragères. En renversant la valorisation des cultures fourragères par les partisans du *high farming*, qui s'en servent pour nourrir le bétail et enrichir le fumier animal, et en s'opposant à leur supposé vertu

¹³⁷ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 78.

¹³⁸ Voir notamment K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, op. cit., p. 129-135.

régénératrice des sols cultivés en alternance, Liebig s'efforce de montrer qu'elles ne font qu'accélérer l'épuisement de la terre. Dotées de racines plus profondes que le blé, les plantes fourragères – comme le trèfle, la luzerne, les navets, et autres tubercules destinés à la consommation animale – prélèveraient les minéraux (notamment potassium et phosphore) présents dans les couches plus profondes du sol et pourraient donc s'épanouir sur des champs déjà épuisés en surface par le blé. Le système de l'enrichissement des engrais consisterait alors à transférer ces minéraux, sous forme de fumure, dans les couches superficielles du sol pour les mettre à disposition des plants de céréales et maximiser ainsi les rendements des cultures destinées au commerce et à l'exportation. Là encore, ces gains sur le court terme doivent selon Liebig se payer d'un lourd tribut. En effet, les couches profondes du sol constituent des réservoirs durables de minéraux, qui ne sont mis à disposition d'une culture normale des sols qu'au cours d'un lent processus géologique d'érosion¹³⁹. Vue sous cet angle stratigraphique, la contradiction temporelle de la culture spoliatrice s'incarne dans le conflit entre le temps humain et le temps géologique. Plus précisément, elle repose sur une captation du temps géologique pour les fins de la production immédiate, qui se traduit elle-même dans un conflit entre les intérêts de la génération présente et des générations futures. « Ce qui circule appartient au présent et lui est entièrement destiné ; mais il [l'homme] n'a pas le droit de disposer de ce que le sol cache dans son sein : c'est le bien des générations futures. »¹⁴⁰

L'intégration discrète des nouveaux arguments de Liebig dans le *Capital*

C'est dans cette triple analyse de la contradiction temporelle de la culture spoliatrice, tissant le fil rouge de l'introduction de la *Chimie*, que Marx trouve les ressources pour esquisser sa théorie d'une rupture métabolique propre à l'agriculture moderne. Seule cette reconstitution détaillée de l'argument de Liebig permet de restituer le sens de ces quelques propositions du *Capital* qui excèdent une interprétation étroite de la rupture métabolique comme simple gaspillage de capital privant l'agriculteur ou l'agricultrice des moyens économiques nécessaires à l'achat de fertilisants pour améliorer le rendement de ses terres. Dans le modèle du *high farming*, ce n'est pas le manque de moyens qui est en cause, mais bien

¹³⁹ Liebig parle ainsi de « la portion des principes nutritifs que la désagrégation ajoute à ceux que le sol contient déjà », J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 168. Par-là, il faut entendre le résultat d'un processus d'érosion de la couche superficielle du sol au cours duquel les minéraux des profondeurs sont très progressivement dégagés vers la surface.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 168.

plutôt la finalité de leur usage. En conclusion du passage déjà étudié du manuscrit du troisième tome du *Capital*, sur la genèse de la rente foncière capitaliste, Marx esquisse en guise d'ouverture cet élargissement de la portée de la rupture métabolique, qu'il avait alors principalement caractérisée par les conflits d'intérêts autour de la propriété et de l'usage de la terre :

La grande industrie et la grande agriculture exploitée industriellement agissent dans le même sens. Si, à l'origine, elles se distinguent parce la première dévaste [*verwüstet*] et ruine [*ruinirt*] davantage la force de travail, donc la force naturelle de l'homme, l'autre plus directement la force naturelle de la terre, elles finissent, en se développant, par se donner la main : le système industriel à la campagne finissant aussi par priver les ouvriers de leur force [*entkräftet*] et l'industrie et le commerce, de leur côté, fournissant à l'agriculture les moyens d'épuiser la terre.¹⁴¹

Nous reviendrons plus tard sur la thèse décisive d'une conjonction de l'exploitation du travail et de l'exploitation de la terre¹⁴². Contentons-nous ici de remarquer de quelle manière Marx s'attaque à la grande agriculture, qui n'est plus simplement caractérisée par un régime de grande propriété foncière, mais aussi et surtout par un certain mode d'exploitation du sol conforme à la grande industrie. En réalité, il s'agit là de deux phases successives du développement de l'agriculture capitaliste, procédant d'abord par le regroupement des parcelles de la petite propriété dans de grands domaines fonciers, encore souvent aux mains des *landlords* aristocrates, puis par une transformation technique des pratiques agraires reposant sur des investissements massifs de capitaux, seconde phase que Marx interprète ici comme industrialisation de l'agriculture. Cette parenté des deux sphères de production est à comprendre ici en un double sens, à la fois comme soumission de l'agriculture productrice de matières premières aux besoins de la production industrielle et comme transformation du travail agricole par l'emploi de matières premières provenant d'autres secteurs de la production¹⁴³ – en l'occurrence les engrais comme le guano issu de l'industrie extractive et importés par le « commerce » mondial, ou les superphosphates élaborés par l'industrie

¹⁴¹ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 753 ; K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 736.

¹⁴² Voir notre ch. 6, p. 405 et sq.

¹⁴³ Marx définit notamment l'industrie comme la sphère de la production visant la transformation de matières premières issues de l'agriculture et de l'industrie extractive, voir K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 179. En ce sens bien précis, on peut dire que l'agriculture se voit industrialisée à mesure qu'elle met elle-même en œuvre des matières premières extrinsèques issues des deux autres sphères. Elles se distinguent toutefois encore de l'industrie proprement dite en tant que ces matières premières (les engrais) se restreignent à des « matières auxiliaires » (*ibid.*), accélérant la production de matières premières à mettre en forme par l'industrie.

proprement dite. C'est donc bien ici de l'apport et du transfert de nouveaux capitaux, issus de l'industrie, et non du déficit d'investissements, dont il est question. Au lieu de résoudre le problème de l'épuisement des sols causé par une intégration simplement partielle de l'agriculture encore traditionnelle dans la sphère d'influence du marché mondial, cette industrialisation de l'agriculture approfondit la faille métabolique en redoublant la rupture spatiale d'une rupture temporelle. Et c'est bien à cet élargissement de la rupture métabolique, à peine esquissé dans le manuscrit du troisième livre du *Capital*, que Marx se consacre principalement dans le passage déjà étudié du premier tome intitulé « Grande industrie et agriculture ».

B. Les limites épistémologiques du modèle critique de Liebig

Tandis que la focalisation de la théorie restreinte de la rupture métabolique sur un rapport de propriété aujourd'hui obsolète risquait d'être invalidée par les développements du capitalisme tardif, ou du moins d'être reléguée au rang de sous-contradiction aujourd'hui dépassée, cette critique élargie reposant sur la contradiction temporelle peut frapper par sa pertinence pour comprendre les phénomènes contemporains de crise écologique. Cette actualité, loin d'être une évidence, nous confronte toutefois à une énigme. À toute personne quelque peu versée dans l'histoire des sciences écologiques, et plus particulièrement du courant celle de l'agronomie durable et biologique, la référence à la théorie liebigienne des minéraux dans une critique « écologique » de l'agriculture capitaliste paraîtra sans aucun doute dépassée, si ce n'est déplacée.

Un réductionnisme chimique aveugle à la vie des sols

Non seulement l'argumentaire nouveau qu'il déploie dans son introduction de 1862, celui-là même qui permet à Marx d'élargir sa conception de la rupture métabolique, repose sur une erreur théorique : la minimisation du rôle décisif du cycle de l'azote dans la fertilité des sols et l'équilibre des écosystèmes agraires. Mais son approche plus générale du problème de la fertilité se fonde sur un réductionnisme chimique considérant le sol comme un simple contenant de matières, et les êtres vivants – en l'occurrence les végétaux – comme de simples véhicules passifs et dissipateurs potentiels de minéraux. Ce faisant, elle s'inscrit malgré tout dans un paradigme d'ingénierie agricole réduisant le sol à une sorte de machine dont la productivité doit être maximisée par l'apport d'intrants extérieurs et l'optimisation de leur

efficacité¹⁴⁴. Bien qu'il mette en garde les partisans du *high farming* contre un usage aveugle des engrais, ne respectant pas le cycle des nutriments, Liebig reste l'inspirateur initial d'un dogme agronomique instrumental, renommé plus tard « NPK » (N pour azote, P pour phosphore, K pour potassium) auquel s'opposèrent précisément les fondateurs de l'agriculture biologique en insistant sur le rôle constitutif de la vie organique fourmillant dans les sols pour assurer l'entretien et la régénération d'une fertilité durable. Cette filiation est notamment reconstruite par Albert Howard dans son *Agricultural Testament* (1940), ouvrage fondateur dans lequel il pose les bases de l'agriculture biologique :

D'après le principe basé sur la tradition de Liebig, toute déficience du sol peut être amendée par l'addition des produits chimiques adaptés. Cette conception est fondée sur une mécompréhension totale de la nutrition des plantes. Elle est superficielle et viciée dans son principe. Elle ne prend aucunement en considération la vie du sol, notamment les mycorhizations – la symbiose entre végétaux et champignons qui fait le lien entre le sol et la sève.¹⁴⁵

Ces limites épistémologiques du modèle chimique de Liebig transparaissent dans sa disqualification intransigeante de la pratique traditionnelle de la jachère et de son remplacement par un cycle de cultures fourragères destinées à la fertilisation animale des sols. À l'encontre des savoir-faire populaires, attribuant à certaines plantes le pouvoir de régénérer les sols, Liebig affirme avec présomption que les végétaux ne peuvent jamais véritablement améliorer les sols¹⁴⁶. Certes, les plantes fourragères parviendraient selon lui à « recueillir la nourriture azotée de l'air » au moyen de leur feuilles¹⁴⁷, mais il s'agit là du seul nutriment renouvelé continuellement par des processus chimiques. Et comme nous l'avons vu, elles n'y parviendraient qu'en accélérant par-dessus le marché la dissipation des nutriments non

¹⁴⁴ Liebig écrit lui-même que « la pratique agricole ne diffère en aucune façon de toute autre entreprise industrielle. Le fabricant et le manufacturier savent que leur capital d'établissement et d'exploitation ne peut pas subir de réduction prolongée, s'ils veulent continuer leurs affaires. De même, une exploitation agricole sensée exige que le cultivateur désireux d'obtenir des récoltes plus élevées, amasse dans le sol, en plus fortes proportions, les agents actifs qui doivent les lui procurer. L'agriculteur ne peut continuer à faire de bonnes affaires et s'assurer des récoltes élevées, qu'en restituant à la terre sous forme d'engrais, ce qu'il lui a enlevé sous forme de produits. », J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 166.

¹⁴⁵ A. HOWARD, *An Agricultural Testament*, (Version électronique) Small Farm Library, New York/London, Oxford University Press, 1943, p. 41. Sur la critique par Howard du dogme NPK, voir aussi p. 167 et sq.

¹⁴⁶ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 83 : « j'étais assurément loin de croire qu'un homme raisonnable put s'imaginer qu'un sol en jachère en reçoit davantage [de l'azote] uniquement parce qu'il est en jachère ».

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 54.

renouvelables des sous-sols, en l'occurrence le potassium et le phosphore. En reprenant à son compte cette critique, Marx s'appuie lui-même sur l'autorité scientifique de la chimie pour disqualifier avec un dédain positiviste ces « légendes » paysannes auxquelles croit l'agronome Lavergne, en imaginant que les plantes fourragères et les plantes à racine enrichissent le sol et le régénèrent entre plusieurs cultures céréalières¹⁴⁸.

Contre Liebig, le progrès des sciences écologiques donna en partie raison à cette forme de savoir intégré aux pratiques traditionnelles de la paysannerie. Loin d'être superflu, l'azote est l'un des nutriments le plus important dans la croissance des plantes¹⁴⁹, mais il ne peut cependant être absorbé qu'en étant au préalable transformé en azote biologiquement disponible sous forme de nouvelles molécules d'ammonium assimilables par les racines des végétaux¹⁵⁰. Or cette synthèse est justement l'œuvre de bactéries du genre *Azotobacter* qui peuplent librement les couches superficielles des sols, ou des *Rhizobiums* qui se développent par symbiose en formant des nodules sur les racines des légumineuses (pois, trèfles, luzerne, etc.) souvent employées comme plantes fourragères. Loin d'être superflues et néfastes, ces plantes favorisent donc la transformation de l'azote essentielle à la fertilité des sols. En outre, la captation des autres minéraux, notamment le phosphore, et de l'eau contenus dans les sols est favorisée par la symbiose entre les racines des plantes et les champignons mycorhiziens qui élargissent leur rayon de prospection. En s'opposant radicalement au vitalisme sous-jacent

¹⁴⁸ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 578. Pour l'analyse critique de ce passage, voir D. TANURO, « Marx était-il écosocialiste ? Une réponse à Kohei Saito », sur *Gauche anticapitaliste*, 7 janvier 2020 (en ligne : https://www.gaucheanticapitaliste.org/marx-etait-il-ecosocialiste/?fbclid=IwAR1I4nbSRkbJA15pigHiZI-573Nfh1-li6A1D_fvdbfIghvmU0jojmm3M_8 ; consulté le 2 janvier 2022). On ne peut s'empêcher ici de relever l'incroyable mauvaise foi de John Bellamy Foster dans sa réponse, J. B. FOSTER, « Misrepresenting Marx's ecology. A response to Daniel Tanuro's "Was Marx an ecosocialist?" », sur *Monthly Review*, 14 janvier 2020 (en ligne : https://mronline.org/2020/01/14/misrepresenting-marxs-ecology-a-response-to-daniel-tanuros-was-marx-an-ecosocialist/#_ednref4). À son habitude, il essaie par tous les moyens de sauver Marx de la moindre critique. En affirmant que Lavergne avait lui-même une connaissance inadéquate du processus par lequel ces plantes enrichissent les sols, il manque tout simplement le sens de la critique de Daniel Tanuro, qui remarque à raison chez Marx « un dédain pour ce qu'il considère comme des superstitions de paysan-ne-s », *ibid.*

¹⁴⁹ « Aucun organisme – végétal, animal ou protiste – ne peut survivre, et encore moins croître, sans un apport adéquat d'azote pour la synthèse des protéines. La productivité de toute la vie sur Terre, dans les milieux terrestres et aquatiques, est limitée par l'azote biologiquement disponible. », T. C. R. WHITE, *The Inadequate Environment. Nitrogen and the Abundance of Animals*, Berlin, Springer, 2012.

¹⁵⁰ I. ANGUS, « Nitrogen cycle. A neglected threat to earth's life support system », sur *Climate & Capitalism*, 18 avril 2019 (en ligne : <https://climateandcapitalism.com/2019/04/18/nitrogen-crisis-a-neglected-threat-earths-life-support-systems/> ; consulté le 13 mars 2021).

de la théorie traditionnelle de l'humus¹⁵¹, qui situait la source de la fertilité dans une substance organique contenue en plus ou moins grande quantité dans les différents sols, la chimie organique fit en même temps obstacle à la compréhension des *interactions* entre le métabolisme organique des êtres vivants et le cycle des minéraux, pour réduire leurs relations à un simple *transfert* de matière. Dans sa polémique virulente contre la pratique d'enrichissement des engrais par les plantes fourragères, Liebig est resté aveugle aux propriétés spécifiques des légumineuses.

Une mécompréhension de la nature de la crise écologique ?

Certes, l'élargissement de la théorie de la rupture métabolique esquissé par Marx ne s'appuie que secondairement sur la critique des cultures fourragères, pour s'inspirer plutôt de l'attaque contre un usage irrationnel des engrais supplémentifs. Cependant, le réductionnisme chimique de Liebig conduit également à ce niveau à une compréhension erronée de la rupture du cycle des nutriments. Contre les partisans de la théorie des engrais azotés, qui défendaient leur hypothèse en convoquant l'expérience d'un accroissement effectif de la fertilité des sols permise par l'épandage de sels d'ammoniaque, Liebig fait valoir un autre type d'expérimentation selon lui plus rigoureux : l'analyse chimique des composants minéraux de la matière organique, démontrant le rôle tout aussi essentiel du phosphore et du potassium dans leur métabolisme. Cette constatation empirique permettrait alors de réfuter la validité de l'expérience de l'ammoniaque, laquelle ne prouverait jamais que l'accroissement à court terme de la fertilité des sols, à quoi Liebig oppose l'anticipation d'un effondrement certain – car fondé sur sa théorie – de leur fertilité dans un futur proche. Seuls les imports de guano, qui s'épuiseront « dans peu d'années »¹⁵², entretiennent artificiellement une fertilité des sols dont l'effondrement imminent ne pourrait être évité qu'à condition d'organiser un recyclage systématique des déchets de la consommation urbaine. « Ce ne sont pas de vaines prophéties, ni des rêves d'une imagination malade, car la science ne prophétise pas, elle calcule » ; « il ne faudra plus alors de démonstrations scientifiques ou théoriques, pour prouver l'existence de

¹⁵¹ Sur cette critique par Liebig de la théorie de l'humus, cf. J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 14-15. Le développement d'une nouvelle compréhension des interactions biochimiques dans les sols confère pourtant une nouvelle actualité à cette hypothèse, en lui apportant un fondement scientifique. Cf. A. HOWARD, *An Agricultural Testament*, op. cit. : « Il [Liebig] ne s'est pas rendu compte que l'idée d'humus puisse être juste, quand bien même la théorie de l'humus fut fautive dans sa première expression. », p. 167.

¹⁵² J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 143.

la loi naturelle qui commande aux hommes de veiller au maintien des conditions de leur existence »¹⁵³. Ce catastrophisme éclairé n'a pourtant rencontré aucune confirmation durant la seconde moitié XIX^e siècle. Non seulement la crise agraire annoncée par Liebig n'a pas eu lieu¹⁵⁴, mais l'invention de la synthèse de l'ammoniaque par le procédé Haber-Bosch en 1907¹⁵⁵ permit un incroyable accroissement des rendements des sols à partir de sa généralisation industrielle pour la fabrication d'engrais azotés dans l'entre-deux guerres.

Ce qui apparaissait comme un nouveau miracle technique se révèle en réalité écologiquement désastreux. Mais l'on ne peut comprendre les dommages écologiques d'une telle technique dans les termes d'un épuisement des rendements des sols, du moins pas immédiatement¹⁵⁶. La rupture des cycles biogéochimiques de l'azote ou du phosphore, dont il est question dans la science contemporaine du système-Terre¹⁵⁷, ne consiste pas seulement dans un excès de prélèvement de nutriments¹⁵⁸ mais aussi et surtout dans un excès inverse d'intrants chimiques, conduisant à la saturation toxique des sols, des cours d'eau et des océans en ammoniaque (nitrates) et en phosphore. Alors que le cycle naturel de l'azote repose sur de lents échanges entre l'azote gazeux de l'atmosphère et l'azote minéral des sols assurés par l'action des micro-organismes dénitrifiant les sols, l'excès d'ammoniaque a de nombreux effets destructeurs sur les écosystèmes, notamment l'importante perte de biodiversité par eutrophisation des cours d'eau et *in fine* de l'océan¹⁵⁹. De même, l'extraction minière de

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ Voir A. P. USHER, « Soil fertility, soil exhaustion, and their historical significance », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 37, n° 3, 1923, p. 385-411.

¹⁵⁵ Cette technique consiste à combiner le dioxyde d'azote et l'hydrogène gazeux de l'atmosphère sous très haute pression et à très forte température pour synthétiser de l'ammoniaque. Elle demande notamment des apports très importants d'énergie, qui furent garantis par l'usage des énergies fossiles et notamment du pétrole, et fut à l'origine industrialisée en vue de la fabrication d'explosifs. Voir R. PATEL et J. W. MOORE, « Cheap Food », *op. cit.*, p. 147-148.

¹⁵⁶ Certes, il est possible d'envisager une baisse de la fertilité des sols comme ultime conséquence du modèle productif de la troisième révolution agricole basée sur les engrais azotés. Mais celle-ci serait moins l'effet de la saturation du cycle de l'azote que du réchauffement climatique dans son ensemble, dont participe dans une certaine mesure le procédé Haber-Bosch, très gourmand en énergies fossiles. *Ibid.*, p. 159-160.

¹⁵⁷ J. ROCKSTRÖM *et al.*, « Planetary boundaries. Exploring the safe operating space for humanity », *Ecology and Society*, vol. 14, n° 2, 2009 (en ligne : <https://www.ecologyandsociety.org/vol14/iss2/art32/> ; consulté le 13 février 2020).

¹⁵⁸ Les ressources minières en phosphore étant limitées, l'excès de l'extraction des ces matières premières pose à terme un problème similaire au guano.

¹⁵⁹ I. ANGUS, « Nitrogen cycle. A neglected threat to earth's life support system », *op. cit.* Outre l'érosion de la biodiversité, la saturation du cycle de l'azote est à l'origine de toutes une série de

phosphore pour la confection d'engrais artificiels conduit, suite à son absorption par les sols et les cours d'eau, à l'accélération de sa concentration océanique qui, au-delà d'un certain seuil, risquerait de précipiter une phase d'anoxie des eaux marines¹⁶⁰. Sans rentrer ici dans les détails, il s'agit simplement d'indiquer les limites d'une analyse de la rupture métabolique, effectivement causée par l'industrialisation de l'agriculture, à partir d'un simple paradigme chimique. La juste compréhension de ce phénomène implique au contraire l'étude des interactions écologiques complexes entre les cycles chimiques et les cycles organiques.

Les limites rencontrées par la théorie de Liebig, du point de vue de la science écologique plus récente, apparaissent désormais clairement. En plus d'empêcher une juste compréhension du sens et des effets de la rupture métabolique réelle, son paradigme théorique servit de base à un ensemble de pratiques agronomiques encourageant son irruption. On ne reprochera pas ici à Marx de n'avoir pu connaître de tels résultats scientifiques pour s'être concentré sur l'état partiel du savoir de son époque. En raison de cette déficience des matériaux employés, on ne peut toutefois s'empêcher d'interroger la pertinence de sa théorisation d'une rupture métabolique temporelle pour la compréhension d'une crise écologique du mode de production capitaliste¹⁶¹.

4. De la contradiction temporelle entre l'esprit du capitalisme et la nature. Marx au-delà de Liebig

En conclusion de cette première partie consacrée à l'irruption du moment écologique dans la critique de l'économie politique, il convient d'esquisser quelques pistes de réflexion sur les conditions de possibilité d'une actualisation de la conception marxienne de la rupture métabolique élargie. Par-delà l'erreur factuelle de la théorie des minéraux sur laquelle cette conception s'appuie, il semble intéressant d'interroger les effets de l'appropriation par Marx

perturbations écologiques enchevêtrées dans d'autres cycles biogéochimiques, par exemple l'exacerbation du réchauffement climatique par la transformation de l'azote des eaux eutrophiées en oxyde nitreux, un gaz doté d'un très puissant effet de serre.

¹⁶⁰ A. J. WATSON, T. M. LENTON et B. J. W. MILLS, « Ocean deoxygenation, the global phosphorus cycle and the possibility of human-caused large-scale ocean anoxia », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, vol. 375, 2017.

¹⁶¹ Cette question a au moins eu le mérite d'être posée une fois de manière très éclairante par M. SCHNEIDER et P. MCMICHAEL, « Deepening, and repairing, the metabolic rift », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 37, n° 3, 2010, p. 467-470. Tandis que les auteurs soulignent principalement les limites scientifiques de l'argument de Marx, il s'agit pour nous de dégager l'autonomie relative de sa critique écologique vis-à-vis de ces matériaux scientifiques.

des matériaux scientifiques dans un cadre d'analyse plus général, qui élargit le champ d'applicabilité et la portée du problème de l'épuisement des sols à une crise structurelle des rapports capitalistes à la nature. L'intégration de cette théorie au sein de la critique de l'économie politique, encore largement inachevée dans le *Capital*, repose sur trois déplacements décisifs. Premièrement, Marx ne se contente pas de supposer que la connaissance scientifique adéquate, à elle seule, suffira pour orienter et développer de nouvelles pratiques agricoles durables. Deuxièmement, il ne réduit pas son approche de la rupture écologique élargie à la question de l'épuisement éventuel des sols, mais se concentre principalement sur la forme temporelle de la contradiction, en indiquant sa potentielle application à d'autres processus de disruption écologique. Et enfin, sa critique immanente de la finalité productive du capitalisme l'amène à découpler le problème écologique du seul souci d'optimisation de la production, pour le comprendre comme une mise en danger des conditions générales de reproduction de la vie. En élargissant la portée du problème et en radicalisant la critique, Marx s'écarte ainsi de la voie du productivisme stratégique qui réduisait la rupture écologique à une sous-contradiction du mode de production capitaliste limitant son propre potentiel productif.

A. La critique immanente du positivisme de Liebig par Marx

Certes, c'est sur la base d'une étude scientifique des causes naturelles, chimiques et organiques, d'un épuisement potentiel des sols déclenché par l'agriculture moderne que Marx parvient à élaborer sa théorie la plus aboutie de la rupture métabolique. Mais sa critique ne se limite toutefois pas à retranscrire l'analyse par Liebig des « lois naturelles qui déterminent le cours de la culture spoliatrice »¹⁶², laquelle reste grevée par un certain nombre de faux présupposés. Cette étiologie naturaliste n'est qu'une condition nécessaire, mais non suffisante, pour une juste compréhension de la causalité effective de la rupture métabolique et des moyens de la résoudre. Si les pratiques de la culture spoliatrice doivent nécessairement entraîner, d'après une causalité naturelle rigoureuse, un épuisement des sols, reste à se demander pourquoi la culture des sols revêt cette forme *spoliatrice*. Seule la mise au jour des causes de la pratique humaine déclenchant cet enchaînement naturel de cause à effet permet

¹⁶² Liebig désigne son objet d'étude par une expression allemande difficilement traduisible : « der naturgesetzliche Verlauf der Raubwirtschaft », J. LIEBIG, *Die Chemie* (1862), *op. cit.*, p. 122.

en effet d'envisager une résolution politique au problème en question, à condition de supposer que le cours de cette pratique puisse être infléchi et transformé. Cet objectif normatif d'une transformation de la pratique agricole et de la gestion de ses déchets urbains est très clairement poursuivi par Liebig dans son introduction à la *Chimie*, lorsqu'il s'érige en juge d'une époque courant droit à la catastrophe, et guide d'une réforme salvatrice du système agraire visant la gestion rationnelle des flux de production et de consommation des biens de subsistance. On peut toutefois douter de la pertinence de son analyse des causes de la pratique spoliatrice, qui oscille entre l'optimisme rationaliste des Lumières et un pessimisme moralisateur.

La dialectique des Lumières dans l'œuvre de Liebig : entre optimisme rationaliste et catastrophisme malthusien

Adoptant une confiance entière dans la vérité scientifique, non seulement dans son contenu théorique mais aussi et surtout dans la force de conviction qu'elle emporte, Liebig envisage principalement l'essor de la culture spoliatrice comme le résultat d'un défaut de connaissance des cultivateurs d'une part, et du peuple de consommateurs d'autre part. Ainsi affirme-t-il en conclusion de son introduction qu'un meilleur emploi de l'argent public devrait permettre de « surmonter les obstacles qui proviennent, non de la nature, mais de l'inintelligence et de l'ignorance des hommes, et qui s'opposent à la récolte de ces matières par l'industrie privée »¹⁶³. En bon représentant d'une nouvelle bourgeoisie industrielle, Liebig laisse transparaître un certain mépris de classe pour une paysannerie plongée dans l'obscurantisme de la tradition. Et en bon héritier de l'*Aufklärung*, il adopte le parti de « la raison » permettant « d'acquérir des notions claires sur la pratique actuelle et l'état futur de l'agriculture »¹⁶⁴, afin de les mettre au service d'une pédagogie universaliste. D'un côté, « l'agriculteur, au moyen de semblables recherches, acquerra la conviction intime qu'une seule voie lui est ouverte pour assurer indéfiniment la puissance productive de ses champs : c'est d'observer strictement dans sa pratique la loi de restitution »¹⁶⁵. Et « les populations, de leur côté, seront familiarisés avec les lois si simples de la nature, dont le respect garantit le bien-être futur pour des temps illimités »¹⁶⁶. L'un dans l'autre, ces deux mouvements d'apprentissage spécialisé ou vulgarisé permettront ainsi la conjonction des intérêts variés dans le même

¹⁶³ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture, op. cit.*, p. 175, nous soulignons.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 168-169.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 169

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 171

horizon universel de la science véritable. « En suivant cette voie qui lui indique le moyen d'atteindre son but tout en travaillant à la réalisation de l'intérêt général », le cultivateur rencontrera les besoins des « populations [qui] lui serviront volontiers d'auxiliaires »¹⁶⁷. L'optimisme rationaliste des Lumières rallie ici le « positivisme » de la nouvelle modernité, au double sens d'une réduction du savoir à la connaissance de faits objectifs sur le modèle démonstratif des sciences de la nature et d'une attribution d'une force motrice à ce savoir propulsant les sociétés dans le cours d'un irrésistible progrès¹⁶⁸. Depuis cette perspective, le développement et la diffusion de la science apparaît comme la seule solution aux problèmes sociaux¹⁶⁹.

Mais l'éclat resplendissant de cet espoir dans le progrès de la rationalité scientifique peine à dissiper les doutes que Liebig soulève en dressant le tableau de l'effondrement à venir. En bon malthusien, il reconstitue d'abord le cours de l'histoire humaine comme un enchaînement cyclique de catastrophes précipitant la chute des Empires à la suite d'une rupture de la loi du remplacement des nutriments, avant de dépeindre le risque imminent d'une répétition de ce drame :

Les peuples seront forcés, dans l'intérêt de leur propre conservation, de se déchirer et de se détruire mutuellement pour rétablir l'équilibre rompu ; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, les deux années néfastes de 1816 et 1817 venaient à se reproduire, on verrait des centaines de milliers de personnes mourir dans les rues. Que la guerre vienne s'ajouter à cette désolation, et l'on verra les mères, comme durant la guerre de trente ans, emporter les cadavres de leurs ennemis, pour calmer avec cette chair, la faim de leurs enfants, ou bien, comme en Silésie en 1847, on prolongera l'agonie en détournant les animaux morts de la maladie.¹⁷⁰

En une étonnante dialectique des Lumières, l'optimisme positiviste se renverse en un pessimisme emphatique. Cette apparente contradiction n'est que l'effet des limites d'un modèle explicatif, qui se contente de dériver négativement la culture spoliatrice d'un déficit

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 169

¹⁶⁸ Sur les deux sens du terme, qui peut recouvrir « soit les différents modes du crédo scientiste-industrialiste du XIXe siècle, soit les différentes incarnations du phénoménisme », c'est-à-dire de l'identification de la vérité aux faits de l'expérience, voir S. PERIGNON, « Marxisme et positivisme », *L'Homme et la Société*, vol. 7, 1968, p. 162.

¹⁶⁹ « Nous retrouvons là un des traits caractéristiques de l'attitude positiviste : Les problèmes sociaux ne sont que des problèmes d'éducation et d'information. Le Savoir est un remède suffisant, et constitue par lui-même un facteur d'équilibre », S. PERIGNON, « Marxisme et positivisme », *op. cit.*, p. 163.

¹⁷⁰ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, *op. cit.*, p. 143.

de connaissance, et ne parvient donc pas à rendre compte de la persistance de telles pratiques productrices chez des agriculteurs et agricultrices pourtant au fait de l'agrochimie. Au cours de son introduction, Liebig dresse lui-même un terrible réquisitoire contre le cultivateur qui

[...] gaspille et arrache au cycle de la nature ces conditions [...] *qu'il sait* être destinées par la nature à servir le développement d'une nouvelle génération et de toutes celles qui suivront, et *qu'il le fait intentionnellement* [absichtlich], *de manière réfléchie*, car leur récupération [Wiedergewinnung] et leur entretien [Erhaltung] représentent certains coûts qui lui sont déplaisants.¹⁷¹

En l'accusant de « crime envers Dieu et envers la société »¹⁷², Liebig se réfugie dans la morale. Ne trouvant à s'expliquer rationnellement dans le cadre d'analyse positiviste, la cause de ces pratiques est reconduite à la maligne intention d'individus poursuivant égoïstement leur intérêt privé aux dépens de l'humanité tout entière. Le catastrophisme malthusien n'est peut-être rien d'autre que la contrepartie dialectique de l'optimisme positiviste : la science étant incapable de convaincre des individus aux intentions viciées, le pouvoir sidérant de l'imagination anticipatrice du désastre resterait le seul recours pour les ramener à la raison.

D'une critique morale à une critique sociale de la rupture métabolique

Conscient de ces limites du positivisme scientifique, Marx n'intègre les matériaux de Liebig à son analyse qu'au prisme d'une critique immanente de son étiole positiviste, qui réduisait tout le problème au déficit dans la connaissance des conditions chimiques de l'entretien des sols. Il dissocie ainsi ces éléments de savoir du contexte idéologique implicite dans lequel ils sont insérés, en les isolant soigneusement des conclusions malthusiennes qu'il ne prend même pas la peine de relever dans ses carnets de note, et tâche de les réinscrire dans un nouveau modèle d'analyse critique, orienté vers une transformation sociale et non une simple réforme éclairée des pratiques agraires.

Certes, nous avons vu que Marx reprend à tort cet argument positiviste dans l'explication de l'épuisement des terres provoqué par la petite agriculture parcellaire « par manque de moyen *et de connaissances scientifiques* permettant d'utiliser la force productive sociale du travail »¹⁷³. Mais sa théorie de la rupture métabolique élargie s'attaque à l'agriculture moderne pour une raison différente, précisément « parce que fermiers et

¹⁷¹ J. LIEBIG, *Die Chemie* (1862), *op. cit.*, p. 112, nous soulignons.

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 735.

propriétaires utilisent ces moyens pour s'enrichir le plus rapidement possible »¹⁷⁴. Ne retrouve-t-on pas ici le même reproche moral déjà avancé par Liebig, qui ferait de l'égoïsme et de la « cupidité » des fermiers l'origine du problème¹⁷⁵ ? Tout dépend du sens accordé à cette finalité de l'enrichissement. Pour mesurer le déplacement opéré par Marx à ce niveau, il nous faut revenir à l'analyse du passage déjà cité en préambule, selon lequel « tout l'esprit du mode de production capitaliste » est en contradiction avec une agriculture rationnelle et durable. Marx y associe cette contradiction au « fait, pour la culture des divers produits de la terre, de dépendre des fluctuations [*Wechsel*] des prix de marché, qui entraînent un perpétuel changement [*Wechsel*] de ces cultures »¹⁷⁶.

La formulation pour le moins énigmatique d'un rapport de cause à effet entre la transformation des prix de marché et la transformation des types de cultures de la terre peut se comprendre à la lumière d'un exemple employé par Liebig dans une note de son introduction pour illustrer le phénomène d'épuisement des terres par la *Raubwirtschaft* :

Le prix élevé et la demande considérable des tabacs ont, dans les dix dernières années, accru cette culture d'une manière extraordinaire dans le palatinat rhénan. En 1853, il y avait un huitième et en 1857, année où la production du tabac atteignit son maximum, un sixième de toutes les terres arables planté en tabac.¹⁷⁷

Le choix de cultures très gourmandes en minéraux n'est pas ici guidé par un facteur géochimique de composition du sol, mais par la seule rentabilité dictée par l'accroissement d'un prix de marché résultant d'une forte pression de la demande sur l'offre, probablement en raison du premier essor de l'industrie européenne de tabac. « Mais – précise immédiatement Liebig – le revirement fut prompt. En 1858, les plantations de tabac n'occupèrent plus qu'un huitième, en 1859, plus qu'un neuvième, et en 1860, plus qu'un dixième de la surface totale »¹⁷⁸. Ce n'est pourtant pas la baisse de la demande qui provoqua cette contraction, mais la baisse des rendements moyens « de plus d'un huitième ». Et Liebig de conclure qu'« assurément,

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ C'est vers cette interprétation que Franck Fischbach tire la critique marxienne lorsqu'il résume le problème de la grande agriculture par la cupidité : « Gaspillage donc, et dans les deux cas, des ressources naturelles et humaines : par ignorance dans le premier, par cupidité dans le second. », F. FISCHBACH, *Après la production. Travail, nature et capital*, Paris, Vrin, 2019, p. 186.

¹⁷⁶ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 825 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 670, traduction modifiée.

¹⁷⁷ J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, op. cit., p. 146-147.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 147.

cette culture s'éteindra dans le palatinat comme une lampe qui manque d'huile, si les cultivateurs de ce pays connaissent leur table de multiplication et font le compte du prix sacrifié [*Schleuderpreis*] auquel ils vendent leur champ sous forme de tabac »¹⁷⁹. Par la mention de cet exemple historique précis, Liebig indique bon gré mal gré la logique objective qui préside aux choix écologiquement irrationnels des acteurs individuels : la détermination marchande des prix que la concurrence impose de suivre pour réussir économiquement. Il ne serait donc pas étonnant que Marx se réfère implicitement à cet exemple lorsqu'il indique un lien de cause à effet entre les fluctuations des prix de marché et le changement permanent des cultures, selon leur rentabilité. En explicitant la source du problème, il renverse en même temps cette explication moralisante de la culture spoliatrice comme effet de la seule cupidité des cultivateurs.

Lorsqu'il se réfère à l'*esprit* du capitalisme, Marx désigne très certainement l'essence caractéristique de ce mode de production orienté par l'accumulation du « gain monétaire » nécessaire à l'accroissement du capital investi. Mais le sens qu'il accorde à ce terme d'*esprit*, pour désigner la finalité de ce mode de production, est radicalement opposé à un usage psychologique qui isolerait un trait de caractère individuel pour en faire la cause du problème. Cette interprétation morale, que Marx avait déjà rencontrée chez Liebig, se retrouve également dans les *Notes sur l'Amérique* de James Johnston. Dans un extrait recopié par Marx dans ses carnets, cet agronome oppose notamment une pratique agricole respectueuse des sols à la négligence des cultivateurs conduisant à l'épuisement des terres : alors que la première devrait être guidée par « l'esprit de la fertilité », la seconde découlerait de « la paresse, [de] l'ignorance et [d']un esprit plein d'avarice [*avarious spirit*] »¹⁸⁰. À l'opposé de cette condamnation moralisatrice, qui n'est que l'autre face d'un positivisme scientifique incapable de rendre compte des causes sociales du problème, Marx emploie ce terme d'*esprit* dans un sens probablement inspiré de la philosophie de Hegel. L'élaboration hégélienne du concept d'« esprit » (*Geist*) repose en effet sur une critique de la philosophie moderne de la subjectivité *individuelle*, qui procède par sa réinscription dans un contexte normatif collectivement institué, s'imposant aux membres d'une communauté avec une certaine nécessité¹⁸¹. L'« esprit

¹⁷⁹ *Ibid.* ; J. LIEBIG, *Die Chemie* (1862), *op. cit.*, p. 128, traduction modifiée.

¹⁸⁰ James Johnston, *Notes on America*, cité par K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, *op. cit.*, p. 316.

¹⁸¹ Contrairement au libre-arbitre d'une volonté individuelle, la liberté propre à l'esprit objectif « reçoit la forme de la nécessité » en tant qu'elle s'inscrit dans un monde collectivement institué, G. W. F.

subjectif », qui correspond à la volonté individuelle, n'est plus pensé comme un atome psychique doté de libre-arbitre. Il caractérise plutôt la subjectivité en tant qu'elle se forme au sein de l'« esprit objectif », désignant un système de lois explicites et de normes implicites qui régule l'agir des individus d'après des principes partagés¹⁸². En parlant d'« esprit du mode de production capitaliste », Marx ne désigne donc pas un trait de caractère particulièrement marqué chez les capitalistes, qu'il faudrait corriger par une éducation morale, mais une structure sociale qui prédétermine leur mode d'action dans un sens écologiquement destructeur.

Notons ici que c'est précisément cet héritage hégélien que l'on retrouve dans la célèbre formule de « l'esprit du capitalisme » qu'emploie Max Weber pour désigner l'« éthique » caractéristique d'une époque¹⁸³, laquelle se distingue d'un caractère moral individuel en tant qu'elle désigne une forme d'obligation sociale imposée par l'horizon de valeurs intersubjectif¹⁸⁴. Mais à la différence de Weber, qui reste assez fidèle à Hegel en identifiant cette structure sociale à un héritage culturel (en l'occurrence le protestantisme) s'incarnant dans les pratiques individuelles par la médiation de certaines croyances, Marx n'emploie ici le concept d'esprit que pour le subvertir en un sens que l'on pourrait dire sociologiquement matérialiste. Comme il l'explique ailleurs dans le premier tome du *Capital*, la recherche de profit et la tentative de maximiser le gain monétaire ne sont pas déterminées par un ensemble de représentations et de croyances, fussent-elles collectives, mais par la position des acteurs dans un système social régulé par des contraintes objectives. En tant que détenteur de capital, le capitaliste est obligé de rentabiliser ses investissements et de le faire croître pour ne pas être éjecté de sa position par la concurrence. Marx ne nie pas l'existence d'une motivation individuelle à l'enrichissement, mais il la comprend comme la conséquence nécessaire d'un

HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, B. Bourgeois (trad.), Paris, Vrin, 2012, § 484, p. 519.

¹⁸² *Ibid.*, §§ 481 et 482, p. 517-518.

¹⁸³ M. WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Version électronique (Les classiques des sciences sociales), s. l., 2002. En ce qui concerne l'influence hégélienne de Weber, voir P. KNAPP, « Hegel's universal in Marx, Durkheim and Weber. The role of Hegelian ideas in the origin of sociology », *Sociological Forum*, vol. 4, n° 1, 1986, p. 586-609.

¹⁸⁴ Weber précise en effet que « la "soif d'acquérir", la "recherche du profit", de l'argent, de la plus grande quantité d'argent possible, n'ont en eux-mêmes rien à voir avec le capitalisme ». Ce dernier se fonde bien plutôt sur « une éthique particulière », « un éthos », au sens d'une obligation imposée par la société. Voir M. WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 6 et p. 26.

certain rôle qu'endosse l'individu capitaliste en raison de sa position sociale¹⁸⁵. Il ne s'agit pas non plus ici d'une simple vision du monde qui pousserait les individus à vouloir maximiser leurs gains, mais bien de « rapports sociaux » de domination structurant objectivement leurs interactions au sein de la totalité sociale et leurs rapports collectifs à la nature : en l'occurrence la propriété privée de capital investi dans la production marchande, qui doit se valoriser à tout prix, serait-ce aux dépens des conditions naturelles d'existence de l'humanité entière.

La réappropriation de ces matériaux scientifiques dans une analyse critique des *rappports sociaux* à la nature offre un modèle méthodologique fécond pour penser l'articulation de la causalité naturelle et de la causalité sociale dans le déclenchement d'une contradiction écologique. Au lieu de réduire positivement les raisons de la pratique économique au degré de connaissance réflexive et objective de ses effets, elle permet d'envisager une contradiction entre deux types de rationalité : la rationalité écologique, dont les acteurs eux-mêmes peuvent bien être informés, et la rationalité économique, qui les contraint de manière objective à poursuivre leur action envers et contre toute mise en garde moralisatrice. Cette différence d'approche transforme radicalement le type de solution envisagé pour dépasser la situation de crise. Lorsque Marx affirme, dans le passage « Grande industrie et agriculture » du premier tome du *Capital*, que « la production capitaliste », en tant qu'elle « perturbe le métabolisme entre l'homme et la terre », « contraint en même temps à l'ériger [*herstellen*] systématiquement en loi régulatrice de la production sociale et dans une forme adéquate au développement humain dans son entier »¹⁸⁶, il n'envisage en aucun cas l'auto-contrainte que s'imposeraient les entrepreneurs capitalistes pour garantir la durabilité de leurs investissements, mais la contrainte que fait peser l'irrationalité de leur action sur les conditions mêmes de survie des prolétaires. Seule l'action révolutionnaire de ces derniers, en tant qu'elle s'oppose à la

¹⁸⁵ Voir la célèbre analyse du premier tome du *Capital* à ce sujet dans la sous-section sur « La formule générale du capital » : « C'est comme porteur conscient de ce mouvement que le possesseur de monnaie devient capitaliste. Sa personne, ou plutôt sa poche, est à la fois le point de départ et le point de retour de la monnaie. Le contenu objectif de cette circulation – la valorisation de la valeur – est sa fin subjective et c'est seulement dans la mesure où l'appropriation croissante de la richesse abstraite est l'unique motivation active de ses opérations qu'il fonctionne, capitaliste ou capital personnifié, doué de volonté et de conscience. Donc il ne faut jamais traiter la valeur d'usage comme fin immédiate du capitaliste. *Ni non plus son gain individuel* ; mais seulement le mouvement sans trêve du gain. », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 151, nous soulignons.

¹⁸⁶ K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 409-410 ; K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 485, traduction modifiée.

rationalité économique dans son ensemble, c'est-à-dire à *tout l'esprit du capitalisme*, peut transformer les rapports sociaux objectifs qui perturbent ou régulent le rapport à la nature.

B. La contradiction temporelle entre la reproduction du capital et la reproduction de la vie

Si le principe de la concurrence explique la réaction des agriculteurs capitalistes à la variation des prix du marché, notamment le soudain boom des investissements dans des cultures économiquement rentables sur le court terme mais écologiquement destructrices, il ne suffit toutefois pas pour expliquer cette variation des prix dans laquelle Marx situe la source du problème. La concurrence n'est qu'une instance régulatrice qui traduit la hausse ou la baisse de la demande en une hausse ou une baisse réciproque des prix. Reste donc à comprendre d'où proviennent ces fluctuations de la demande dont la temporalité à court terme contredit la temporalité à long terme de l'entretien durable des sols.

Du décalage temporel entre production industrielle et production agraire

La réponse se trouve énoncée dans le premier chapitre du manuscrit du troisième tome du *Capital*, au cours d'une analyse consacrée aux différents facteurs influençant le taux de profit¹⁸⁷. En offrant une synthèse des longues recherches sur ce sujet entreprises dans les *Manuscrits de 1861-63*, Marx revient sur le rôle déterminant des fluctuations du cours des matières premières dont la soudaine hausse, en plus d'affecter à la baisse le taux de profit, risque d'empêcher tout bonnement la reproduction du capital en déclenchant une phase de crise industrielle – double phénomène qu'il illustre par l'histoire de la crise du coton mentionnée plus haut. Sous une forme encore exploratoire et lapidaire, Marx précise la nature de la contradiction temporelle comme le résultat d'un décalage entre les rythmes de la production industrielle, déterminant la demande en matières premières, et les rythmes de la production agraire, répondant à cette demande pour approvisionner l'industrie en produits végétaux ou animaux. Si cette analyse vise avant tout à rendre compte des crises industrielles d'approvisionnement en matières premières indépendamment du problème de l'épuisement des sols, elle trace un cadre analytique qui permet à Marx de rappeler en complément de son

¹⁸⁷ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 188-191 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 125-129.

exposé la thèse d'une contradiction entre « le système capitaliste et une agriculture rationnelle »¹⁸⁸. Quel est donc ce lien, que Marx ne fait que mentionner sans le développer, entre crises d'approvisionnement en matières premières et rupture métabolique ?

L'argument principal vise à démontrer que les crises d'approvisionnement en matières premières – dont la crise du coton offre un exemple flagrant – sont moins le résultat de contingences naturelles que d'une tendance contradictoire de l'accumulation capitaliste dans son rapport délétère aux conditions naturelles de production. Certes, des « circonstances naturelles [*Naturverhältnisse*] incontrôlables » comme « la faveur ou l'inclémence des saisons » jouent un rôle indéniable dans les « fluctuations des prix de la matière première »¹⁸⁹ d'origine agricole, en influant directement sur le temps de travail moyen nécessaire à la production de tel ou tel produit d'origine végétale. Mais ce n'est pas là l'essentiel. Marx s'empresse de remarquer que le problème structurel de l'approvisionnement en matières premières découle du décalage inévitable entre les rythmes de la production industrielle et les rythmes de la production agraire. Comme nous avons déjà pu l'expliquer, la logique même de l'accumulation du capital implique une hausse rapide de la productivité du travail par l'essor de la machinerie, cette part fixe du capital constant. L'introduction d'une nouvelle technique productive, comme la machine à filer, ou l'ouverture d'un nouveau marché, comme le tabac à priser, crée un choc sur la demande en matières premières agricoles qui ne parvient pas à être amorti suffisamment rapidement par un accroissement de l'offre :

Il est dans la nature des choses – écrit Marx – que des matières végétales et animales, dont la croissance et la production sont soumises à des lois organiques déterminées, rattachées à certaines périodicités [*Zeiträume*] naturelles, ne puissent être soudainement accrues dans la même mesure que des machines ou tout autre capital fixe, que le charbon, les minerais, etc. Il est donc possible, et même inévitable dans une production capitaliste développée, que la production et l'accroissement de la part de capital constant consistant en capital fixe, machinerie, etc., prenne une avance considérable sur la part consistant en matières premières organiques, de sorte que la demande de ces matières premières augmente plus vite que l'offre et qu'en conséquence leur prix monte.¹⁹⁰

Non seulement la cyclicité annuelle de la production agraire, dépendant de la gravitation terrestre autour de l'astre solaire, implique un certain décalage entre le moment de l'extension

¹⁸⁸ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 191 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 129.

¹⁸⁹ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 188 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 126.

¹⁹⁰ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 189 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 126-127, traduction modifiée.

spatiale des cultures et la hausse d'investissements productifs (notamment en engrais) d'une part, et les récoltes d'autre part. Mais la transformation des sols en vue d'une amélioration de la fertilité est un processus de long terme, qui peut lui-même s'étaler sur plusieurs saisons agricoles d'assolement de la terre avant de porter ses fruits. N'étant pas compensée à temps par une hausse de l'offre, la forte hausse de la demande industrielle en matières premières précipite une telle inflation de leurs prix : c'est la crise, non plus de surproduction de marchandises, mais de « *surproduction relative* de machinerie et autre capital fixe » causée par une « *sous-production relative* de matières premières (végétales et animales) »¹⁹¹.

Les conséquences écologiquement destructrices de ce décalage temporel

Pour le moment, le schéma n'implique qu'un décalage rythmique entre industrie et agriculture, et la sous-production de matières premières n'apparaît que comme conséquence d'un retard de l'approvisionnement et non d'une chute de la production agraire. Mais ce n'est là qu'une première étape de la contradiction. Au moment même où les investissements productifs dans l'agriculture portent enfin leurs fruits, la crise industrielle provoque à son tour une forte chute de la demande en matières végétales et organiques. S'en suit en toute logique un « effondrement soudain du prix des matières premières », qui permet à l'industrie de reprendre son essor dans l'immédiat, mais simultanément « met un frein à leur reproduction »¹⁹² en tant qu'il prive les exploitants et exploitantes agricoles des moyens financiers nécessaires à la culture des terres. On comprend mieux, désormais, ce que Marx entendait par le lien de cause à effet entre « des fluctuations des prix de marché » et le « changement permanent » de la culture des produits de la terre. D'une part la hausse des prix causée par la sous-production relative encourage de forts investissements productifs dans l'agriculture, orientés par le seul profit immédiat. Et d'autre part, réciproquement, l'effondrement des prix causé par la crise industrielle qui s'en suit provoque un désinvestissement en capitaux agraires qui empêche la reproduction des matières végétales – soit par la limitation des semis, soit par la limitation des engrais. Il s'agit là d'une fluctuation brutale au cours de laquelle « la sphère de production des matières premières ne se développe

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 190 ; K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 128, traduction modifiée.

que par à-coups : d'abord brusquement élargie, puis à nouveau violemment contractée »¹⁹³. Et Marx de remarquer, que « pour étudier tout cela, *ainsi que l'esprit de la production capitaliste en général*, la crise cotonnière de 1861-65 fournit un excellent sujet »¹⁹⁴.

Il ne se contente pas simplement ici de reprendre la formulation qui intervenait dans la mise au jour d'une contradiction écologique du mode de production capitaliste, mais indique immédiatement un lien entre ce décalage critique des rythmes de production et l'épuisement progressif des sols. En se répétant et en s'aggravant au cours de « l'histoire de la production », cette contradiction temporelle ne se manifeste plus simplement comme « la fluctuation [*Wechsel*] sans cesse répétée entre le renchérissement relatif et la dépréciation ultérieure qui en résulte des matières premières empruntées à la nature »¹⁹⁵, ainsi que l'indique Engels dans sa traduction, mais plus précisément comme « *the closest approach to an always recurring dearth and consequent depreciation of the vegetative etc raw materials* »¹⁹⁶ – soit dans une traduction littérale de la formulation anglaise employée par Marx : « l'imminence de plus en plus proche d'une pénurie sans cesse répétée et de la dépréciation consécutive des végétaux etc matière premières ». Serait-ce pour protéger le texte de tout reproche de malthusianisme qu'Engels lisse la tournure de Marx indiquant explicitement un mouvement d'aggravation de la contradiction et transformant le problème initial de la rareté relative en un problème de rareté effective ? Quoi qu'il en soit, cette intervention éditoriale rompt le lien que Marx tâche de nouer entre les crises d'approvisionnement et la rupture métabolique précipitant un épuisement des sols. Pourtant, c'est là une hypothèse qu'il envisageait d'approfondir en ajoutant entre parenthèse un paragraphe pour le moins instructif :

(La morale de l'histoire que l'on peut tirer aussi d'une étude de l'agriculture, c'est que le système bourgeois répugne à une agriculture rationnelle ou que l'agriculture rationnelle est inconciliable avec le système bourgeois (bien qu'il favorise son développement technique) et qu'elle nécessite le coup de main [*die Hand*] du petit paysan qui travaille lui-même sa terre ou le contrôle des producteurs associés.)¹⁹⁷

Où l'on apprend que Marx conçoit la rupture métabolique comme l'ultime conséquence de la régulation de la production par un marché irrationnel imposant son aveugle contrainte aux

¹⁹³ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 191 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 129, traduction modifiée.

¹⁹⁴ *Ibid.*, nous soulignons.

¹⁹⁵ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 129.

¹⁹⁶ K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 191.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 191 ; K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 129, traduction modifiée.

agriculteurs et agricultrices. Et où l'on découvre, de surcroît, que Marx hésitait lui-même dans sa critique positiviste de l'irrationalité de la petite agriculture, à laquelle il concède ici sinon un rôle révolutionnaire, du moins l'avantage d'une certaine autonomie dans sa culture de la terre.

Reste encore à comprendre pourquoi cette oscillation initiale entre le « renchérissement relatif » et la « dépréciation ultérieure » des prix des produits agricoles entraîne tendanciellement un épuisement des sols, conduisant à des phénomènes de pénurie effective par baisse des rendements agraires. Marx n'approfondit pas cette hypothèse laissée en jachère. Nous ne pouvons donc que tenter de reconstruire le lien de causalité à partir de la connaissance acquise jusqu'ici du problème de la rupture métabolique. L'exemple de la culture intensive de tabac dans le palatinat rhénan permettait déjà de comprendre que la hausse de la demande industrielle, et donc des prix, encourageait l'investissement dans les choix productifs les plus rentables possibles pour maximiser les gains à court terme. En extrapolant, on peut supposer qu'elle stimule également des logiques de surinvestissement dans des techniques rentables dans l'immédiat – comme l'usage partiel et peu onéreux de certains engrais – sans égard pour leurs effets potentiellement dévastateurs sur le long terme. À l'inverse, la brutale dépréciation des prix qui résulte de la contraction de la demande industrielle oblige les cultivateurs et cultivatrices à réaliser le maximum d'économies dans l'investissement de capitaux et à délaissé certains champs qu'ils cessent soudainement d'entretenir après les avoir surexploités. L'accélération du prélèvement des nutriments des sols durant la première phase est suivie par un brusque ralentissement de la restitution de matières fertilisantes dans la seconde. Contrairement au cycle d'accumulation industrielle, qui peut reprendre sur une base *économique* élargie une fois la crise d'approvisionnement résolue, alors que les prix des matières premières ont fortement chuté, le cycle de production agricole se relance donc sur une base *écologique* détériorée. La crise d'approvisionnement nécessairement liée au décalage temporel des cycles industriels et des cycles agricoles se double donc d'une rupture métabolique qui exacerbe la contradiction économique.

Au terme de cette analyse, il apparaît que la théorie de la rupture métabolique générale repose en réalité sur deux contradictions temporelles enchevêtrées l'une dans l'autre. Du point de vue de la concurrence opposant des entrepreneurs privés, c'est le temps court de la maximisation des profits privés qui s'oppose au temps long de la régénération des

écosystèmes. Du point de vue des lois économiques objectives, déterminant cette concurrence, c'est le temps quasi-simultané de la reproduction du capital industriel qui s'oppose au temps décalé de la reproduction du capital agricole, lequel est médiatisé par la temporalité autonome et incompressible des processus de croissance organique. Et cette seconde contradiction temporelle ne fait qu'aggraver la première, dans la mesure où les fermiers capitalistes tâchent de rattraper les pertes liées à la phase de baisse des prix des matières premières par une maximisation d'autant plus intense de leurs gains lors de la période faste. C'est donc cette contradiction écologique redoublée – une poursuite de la maximisation des profits à court terme qui s'accélère à mesure que les conditions de durabilité à long terme se détériorent – qui caractérise l'esprit insensé du capitalisme.

C. L'élargissement des conséquences écologiques de la rupture métabolique

En intégrant l'étiologie naturaliste de l'épuisement des sols exposée par Liebig dans une analyse des rapports sociaux capitalistes, Marx parvient à montrer que la culture spoliatrice n'est pas l'expression de l'irrationalité des acteurs individuels, mais qu'elle répond au contraire d'une stricte rationalité économique s'imposant comme une contrainte objective. Cette transformation méthodologique dans la critique de l'agriculture moderne offre un modèle général pour penser le rapport entre sciences naturelles et critique sociale, mais elle ne résout toutefois pas le problème de l'erreur factuelle qui grève la théorie liebigienne de l'épuisement des sols. Que reste-t-il donc de cette théorie marxienne de la rupture métabolique élargie, si l'on admet avec un minimum d'honnêteté qu'elle repose sur une conception bancaire et chimiquement réductionniste de la fertilité ? Loin de se restreindre à ce seul phénomène écologique, la réappropriation des matériaux scientifiques dans le cadre d'une analyse systématique des rapports sociaux capitalistes à la nature permet également d'envisager un élargissement de leur champ d'applicabilité théorique au-delà du problème restreint de la fertilité des sols.

La généralisation de la contradiction écologique temporelle : l'exemple de la sylviculture

Si Marx s'intéresse tant aux passages de l'introduction de la *Chimie* portant sur la contradiction temporelle entre gains productifs à court terme et dévastation écologique à long

terme, c'est peut-être pour avoir perçu la récurrence de cette contradiction dans d'autres formes de rapports sociaux à la nature. Ainsi, dans cette même note où Marx esquissait la contradiction temporelle entre l'esprit de la production capitaliste et l'entretien des « conditions d'existence permanentes des générations humaines qui se succèdent », ce n'est pas l'épuisement des sols qui est mobilisé pour illustrer ce phénomène, mais la sylviculture. « Un exemple frappant de ce fait – écrit Marx – est fourni par les forêts : il arrive qu'elles soient administrées à peu près dans l'intérêt général seulement lorsqu'elles ne sont pas propriété privée, mais prise en charge par l'État »¹⁹⁸. Autrement dit, seul un contrôle collectif imposé à une production soumise aux intérêts privés peut éviter l'éclatement de cette contradiction temporelle, l'État apparaissant dans la société actuelle comme une image approximative d'une telle gestion¹⁹⁹. Comme on l'apprend dans un autre passage du deuxième manuscrit du second livre du *Capital*, la manifestation de cette contradiction temporelle dans la sylviculture n'est autre qu'une déforestation progressant implacablement :

La longue durée du temps de production (qui ne comprend qu'un temps de travail relativement restreint) et, par suite, la longueur des périodes de rotation font de la sylviculture quelque chose de peu propice à l'exploitation privée et par conséquent à l'exploitation capitaliste, cette dernière étant essentiellement une exploitation privée, même quand le capitaliste individuel est remplacé par le capitaliste associé. Du reste, le développement de la culture et de l'industrie a de tout temps agi si fortement pour la destruction des forêts que tout ce qu'il a fait en revanche pour leur conservation et leur plantation n'est qu'une quantité absolument négligeable.²⁰⁰

On retrouve ici, sous une autre facette, la contradiction entre la temporalité de la reproduction économique du capital, dictée par l'accélération de la demande industrielle, et la temporalité de la reproduction écologique. Pour l'analyser, Marx établit dans ce passage une distinction conceptuelle entre le « temps de production » (*Produktionszeit*), désignant le délai entre l'investissement d'un capital dans la production et l'achèvement de la confection du produit, et le « temps de travail », désignant la durée du travail effectivement mis en œuvre au cours de cette phase. Si un décalage entre ces deux temporalités est très fréquent, dans la mesure où la force de travail doit se reposer et ne peut travailler en continu, il est particulièrement marqué

¹⁹⁸ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., note 2, p. 825.

¹⁹⁹ Marx ne défend pas lui-même une simple gestion étatique des intérêts divergents des capitalistes privés, qui resterait la simple coordination de leurs actions dans l'intérêt de leur classe tout entière. Notons ici la nuance introduite par la formule « à peu près ».

²⁰⁰ K. MARX, *Manuskripte zum zweiten Buch des „Kapitals“ 1868-1881*. MEGA II/11, Berlin, Akademie, 2008, p. 203 ; K. MARX, *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre II (1885)*, C. Cohen-Solal, G. Badia et E. Cogniot (trad.), Paris, Éditions sociales, 1976, p. 213, traduction modifiée.

dans certaines sphères de la production où l'activité humaine de travail vient seconder un processus naturel de croissance – soit dans l'ensemble des sphères de la production qui travaillent *avec* la nature.

Il ne s'agit pas ici d'interruptions du procès de travail dues aux limites naturelles de la force de travail elle-même [...]. Il s'agit ici d'une interruption indépendante du procès de travail, voulue par la nature même du produit et de sa fabrication, et durant laquelle l'objet de travail est soumis à des processus naturels plus ou moins longs et doit subir des modifications physiques, chimiques, physiologiques, le procès de travail étant totalement ou partiellement suspendu.²⁰¹

Cette part naturelle de la production, qui joue déjà un rôle important dans l'agriculture, est encore plus marquée dans la sylviculture. En se référant aux travaux de Friedrich Kirchof, économiste et agronome, Marx indique « que le procès de production est lié à des délais tellement longs qu'il excède les plans d'une exploitation privée et parfois même la durée d'une vie humaine »²⁰². Non seulement, le capitaliste exploitant une parcelle de forêt comme sa propriété privée a peu d'intérêt économique à organiser le reboisement progressif, en réalisant des investissements dont il ne verra peut-être jamais la couleur ; mais il a même tout intérêt à accélérer le déboisement, et ce pour deux raisons. Dans la mesure où tout délai supplémentaire dans la rotation de son capital implique une diminution du taux de profit qu'il peut dégager de son investissement initial, il est mu par une tendance à raccourcir artificiellement le décalage entre temps de travail et temps de production, en précipitant la coupe des arbres. Et deuxièmement, « le développement de la culture et de l'industrie » sous le régime capitaliste est caractérisé par un fort accroissement de la demande de matières premières d'une part, et par un fort accroissement de la demande en sols à défricher pour les cultures d'autre part. Ici, c'est encore une fois la hausse consécutive des prix qui stimule une exploitation de la nature soumise à la seule rationalité économique à court terme, dont la conséquence n'est autre que « la destruction des forêts » se régénérant sur le très long terme. Notons que dans ce second passage, Marx accorde moins de crédit au rôle de l'association des intérêts des capitalistes dans une gestion étatique – « le capitaliste associé » – pour garantir un entretien durable de l'exploitation forestière. L'élucidation du sens de cette critique demanderait davantage de recherches, mais l'on peut supposer que cette déficience de l'État dans la protection des forêts

²⁰¹ K. MARX, *Das Kapital II (M68-81)*, op. cit., p. 190 ; K. MARX, *Le Capital II (1885)*, op. cit., p. 207.

²⁰² K. MARX, *Das Kapital II (M68-81)*, op. cit., p. 203 ; K. MARX, *Le Capital II (1885)*, op. cit., p. 212.

tient, selon Marx, à la sauvegarde prioritaire de l'approvisionnement d'une industrie ne cessant de croître dans le cadre d'une concurrence mondiale des économies nationales.

Vers une nouvelle compréhension écologique de la nature

Cet exemple de la déforestation comme nouvelle manifestation de la contradiction temporelle entre le capital et la nature est d'autant plus intéressant qu'il témoigne d'un approfondissement de la recherche de Marx en sciences naturelles. Comme l'a fait remarquer Kohei Saito²⁰³, le passage précédemment cité sur la déforestation est un ajout apporté par Marx lors de la seconde phase de rédaction de son manuscrit postérieure à 1868, complétant l'analyse du décalage entre temps de travail et temps de production qui était illustré dans le premier manuscrit de 1863-67 par l'exemple de l'agriculture. Or Marx s'est consacré peu de temps après la publication du premier tome du *Capital* à la lecture approfondie de plusieurs œuvres de Carl Fraas²⁰⁴, un agronome, botaniste et historien de l'environnement qui développa sous le nom de « physique agricole » (*Agrikulturphysik*) une approche englobante de la fertilité des sols soulignant notamment le rôle décisif des apports d'alluvions par l'action combinée des pluies et du ruissellement. Faisant part de sa lecture de Fraas à Engels, Marx remarque notamment que « l'école *physique* s'oppose à l'école *chimique* »²⁰⁵, ce qui permet à Saito de souligner un recul critique à l'égard du paradigme chimique de Liebig dans la critique de l'épuisement des sols²⁰⁶. En lisant Fraas, Marx aurait pris conscience des limites d'une approche focalisée sur la question des engrais, pour envisager d'autres pratiques moins instrumentales permettant d'entretenir la fertilité des sols (notamment une irrigation favorisant le processus naturel de dépôt des alluvions)²⁰⁷. Ce n'est là pourtant qu'une hypothèse qui trouve certes à s'appuyer sur les abondantes notes de lecture de Marx, mais qui ne se traduit par aucune élaboration théorique dans les manuscrits postérieurs du *Capital* sur la question agraire proprement dite.

²⁰³ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 292.

²⁰⁴ Durant l'année 1868, Marx se penche sur trois ouvrages de Carl Fraas, dont il copie de nombreux extraits : *Die Geschichte der Landwirtschaft* (1852), *Die Natur der Landwirtschaft* (1857), *Klima und Pflanzenwelt in der Zeit* (1847). Voir K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, op. cit., sommaire, p. IX-XII.

²⁰⁵ Lettre du 25 mars 1858, K. MARX et F. ENGELS, *Briefe. Januar 1868 – Juli 1870*. MEW 32, Berlin, Dietz, 1974, p. 53

²⁰⁶ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 263-277.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 276.

C'est plutôt dans l'intérêt croissant de Marx pour le problème de la déforestation que transparait l'influence de ces lectures²⁰⁸. Dans son ouvrage sur *Le Climat et le monde végétal à travers les âges* (1847), Fraas souligne tout particulièrement l'effet délétère du déboisement rapide sur la viabilité de certaines régions du globe, à partir d'une reconstruction historique des profondes transformations par l'activité humaine des équilibres dynamiques entre la végétation, les sols et les microclimats – ou, pour le dire en employant un terme anachronique, des « écosystèmes ». En protégeant les sols du rayonnement solaire direct et en retenant l'humidité, la couverture forestière participe à l'entretien de l'ensemble de la vie végétale et contribue de manière décisive à l'habitabilité du biotope – phénomène que Frass illustre négativement par les processus de désertifications entraînés par la déforestation de régions auparavant très fertiles comme la vallée du Nil, le bassin mésopotamien ou encore la péninsule grecque²⁰⁹. Cette analyse plus intégrante des interactions potentiellement destructrice entre l'activité humaine et la nature suscita le plus grand enthousiasme de Marx, qui témoigna dans une lettre à Engels de son admiration pour Fraas :

Cet homme est tout autant un philologue profondément instruit (il a écrit des livres *en grec*) que chimiste, agronome etc. Pour résumé, il montre que la culture – lorsqu'elle progresse de manière spontanée et qu'elle n'est pas *consciemment maîtrisée* (en tant que bourgeois, il ne va naturellement pas jusqu'à là) – laisse des déserts [*Wüste*] sur son sillage, comme en Perse, en Mésopotamie etc., en Grèce. Il y a donc là encore quelque chose d'une tendance socialiste inconsciente !²¹⁰

Ces nouveaux matériaux scientifiques permettent non seulement à Marx de réaffirmer la thèse déjà développée à l'occasion de la lecture de Liebig, selon laquelle les rapports aveugles de la concurrence, fondés sur la propriété privée de la terre, s'opposent structurellement à l'entretien durable de sa fertilité. Mais en outre, cette thèse vient probablement confirmer une idée déjà esquissée par Marx dans les manuscrits du troisième tome du *Capital*, qui excédait le cadre étroit du productivisme stratégique.

Sans se contenter de restreindre l'effet de la rupture métabolique à une chute de la productivité du travail agricole, qui met en crise la reproduction du capital, Marx y affirmait à plusieurs reprises que la contradiction temporelle se joue sur une échelle plus large, entre la

²⁰⁸ C'est là un point déjà souligné par A. SCHMIDT, « Vorwort zu Neuauflage 1993. Für einen ökologischen Materialismus », dans *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx*, Hamburg, CEP Europäische Verlagsanstalt, 2016, p. 13.

²⁰⁹ K. MARX, *Exzerpte 1864-1872, op. cit.*, p. 621-628.

²¹⁰ Lettre du 25 mars 1868, K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1868-1870*, 1974, *op. cit.*, p. 53.

maximisation des profits à court terme et « l'ensemble des conditions de vie permanentes des générations humaines qui se succèdent »²¹¹, ou selon une autre formulation « la condition inaliénable d'existence et de reproduction de la série des générations successives »²¹². Le capital ne contredit donc pas seulement sa nature, la nature en tant qu'elle lui sert de « condition de production » et dont la destruction peut entraver sa propre accumulation. Il contredit plus fondamentalement la nature comme milieu de vie humaine et non humaine, qui sous-tend la reproduction de tous les êtres humains, et ce indépendamment de la (non-)valeur que cette vie peut se voir accorder par l'esprit du capitalisme. Dès son analyse de la dévastation (*Verwüstung*) de la fertilité des sols par l'agriculture moderne, Marx entrevoit donc un potentiel de destructivité écologique du capital qui s'étend bien au-delà d'une mise à mal des profits qui viendrait aggraver les crises économiques. Certes, cette dimension est encore présente, mais elle n'est plus au centre de l'analyse, comme c'était alors le cas dans les *Manuscripts de 1861-63*. La critique immanente du discours de l'économie politique, qui partait d'une définition économique de la nature et du rôle qu'elle joue dans la baisse tendancielle du taux de profit, transcende en même temps cette rationalité pour envisager une nouvelle définition écologique de la nature. Lorsque Marx dénonce avec tant de vigueur le droit de propriété sur la terre, comme droit d'user et d'abuser de son usage aux fins de la maximisation des profits, il entrevoit un potentiel de destructivité qui dépasse largement la propriété agraire et qui s'étend au « droit pour le propriétaire d'exploiter le globe, les entrailles de la terre, l'air, partant *ce qui conditionne la conservation et le développement de la vie* »²¹³. C'est donc en un double sens que l'on peut comprendre sa critique du « pouvoir immense de la propriété foncière qui lui permet, quand elle est concentrée dans les mêmes mains que le capitaliste industriel, d'exclure les travailleurs en lutte pour leur salaire de leur domicile terrestre [*von der Erde als ihren Wohnsitz*] »²¹⁴. Cette exclusion du domicile terrestre désigne non seulement la condition initiale de l'exploitation, par l'expropriation primitive des paysans condamnés à errer sans feu ni lieu à travers les affres du salariat. À la lumière des analyses de la rupture métabolique générale, il se pourrait bien qu'elle désigne en même temps le processus accéléré d'une dévastation écologique qui tend à rendre la terre inhabitable pour l'ensemble des générations

²¹¹ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 670 ; K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 825.

²¹² K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 735.

²¹³ *Ibid.*, p. 705.

²¹⁴ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 714 ; K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 703, traduction modifiée.

futures. Abandonnant la mue du productivisme stratégique qui caractérisait sa première critique de l'économie politique, Marx ne fait qu'ouvrir la voie à une critique écologique du capital appréhendant la terre sous un jour nouveau : non plus une condition économique de production, mais un *oikos*, l'habitat fragile tissé par l'entrelacement des usages humains de la nature et de sa vitalité autonome.

SECONDE PARTIE

LE NATURALISME PHILOSOPHIQUE DE MARX ET
SA METAMORPHOSE ECOLOGIQUE

QUATRIEME CHAPITRE. Le premier naturalisme humaniste des *Manuscripts de 1844*

LA PREMIERE défense du productivisme stratégique, disqualifiant toutes limites *naturelles* à la production sociale et donc tout recours au concept de nature dans l'analyse des limites du mode de production capitaliste, est pour le moins étonnante si l'on tient compte de l'origine philosophique du projet marxien d'une critique de l'économie politique. Dans les *Manuscripts économique-philosophiques de 1844*, c'est bien sur la base d'une ontologie « naturaliste » que Marx fonde sa première critique du travail salarié comme « aliénation ». À l'instar du marxisme occidental, ayant décelé dans ce texte tardivement découvert les éléments d'une critique du marxisme officiel et du socialisme réel¹, les études écomarxistes tâchèrent de renouveler la lecture de Marx en y repérant le germe philosophique d'une pensée écologique destinée à s'épanouir au contact des futures lectures en agrochimie². Le « naturalisme »³ du

¹ C'est à partir des années 1930, à la suite de la première traduction russe incomplète des *Manuscripts de 1844* en 1927 puis de l'édition scientifique du texte allemand par David Razianov en 1932, que des marxistes critiques s'emparèrent de ce document pour en faire un contrepoint à un marxisme dogmatique en voie de fossilisation. On trouve un bon exemple de cette lecture anti-orthodoxe chez R. DUNAYEVSKAYA, « Communism's perversion of Marx's Economic-Philosophic Manuscripts », dans *Marxism and Freedom. From 1776 until Today*, New York, Bookman Associates, 1956, p. 62-68.

² Les premières réhabilitations de la référence à Marx dans le champ de l'écologie politique américaine se référèrent très tôt au naturalisme des *Manuscripts de 1844* comme base ontologique de leur approche. Voir par exemple K. D. SHIFFERD, « Karl Marx and the Environment. The Journal of Environmental Education », *op. cit.* ; H. PARSONS (éd.), *Marx and Engels on Ecology, op. cit.*, p. 10 et *sq.* Là où ces premières références restent très allusives, Donald C. Lee s'est proposé de reconstruire les linéaments d'une écologie marxiste sur la base d'une réhabilitation de l'humanisme du jeune Marx qui souligne l'inscription de l'existence humaine au sein de la nature. Voir D. C. LEE, « On the Marxian view of the relationship between man and nature », *op. cit.* Cette approche fut reprise et approfondie par John Bellamy Foster dans sa reconstruction continuiste de la philosophie de Marx qu'il caractérise par un matérialisme naturaliste. Voir J. B. FOSTER, *Marx's Ecology, op. cit.*, p. 72-78.

³ Nous aurons l'occasion de préciser plus loin le sens de ce concept chez Marx. À titre préalable, notons simplement qu'il se distingue de l'acception courante qui lui est donné dans les études écologiques contemporaines comme dénominateur commun d'une conception dualiste du monde

jeune Marx, en tant qu'il permet de penser l'appartenance au monde naturel de la vie socio-historique de l'être humain, représenterait la condition *sine qua non* d'une théorisation future de la contradiction écologique du capital. Aussi évidente qu'elle puisse paraître, cette interprétation n'en reste pas moins sous-déterminée et tend à réduire la notion d'écologie à une signification triviale. Tout comme l'idée d'une appartenance de l'être humain à la nature, la relation de dépendance de la société à l'égard de ses conditions naturelles n'est qu'une condition théorique générale de l'élaboration d'une critique écologique. Seule une analyse plus fine du contenu du concept de nature et du mode d'interaction des êtres humains à la nature peut décider de la portée « écologique » de ce naturalisme initial.

À la différence de la *doxa* écomarxiste, Jeong-Im Kwon eut le mérite de remettre en question cette identification simpliste du naturalisme et de l'écologie dans sa thèse sur *La Socialisation écologique chez Marx*⁴. Contre les lectures continuistes de son œuvre, elle s'inspire de l'hypothèse althusserienne de la coupure épistémologique pour distinguer le premier naturalisme d'obédience feuerbachienne, dont l'essentialisme et le réductionnisme conduiraient tout au plus à une écologie romantique de l'adaptation à l'ordre naturel, du matérialisme historique élaboré dans *L'Idéologie allemande*. Par une appréhension dialectique d'une appartenance de la société à la nature qui n'efface pas la spécificité historique des formes sociales d'existence, cette seconde approche permettrait de penser « une connexion écologique entre l'être humain et la nature qui, dans son déploiement, est constamment reproduite par l'entremise de la praxis sociale – ou bien doit l'être »⁵. Là où le naturalisme réductionniste de la première théorie de Marx ferait obstacle à une réinterprétation écologique conséquente, c'est la nouvelle conception matérialiste de l'histoire de 1846 qui fonderait en réalité la future critique écologique du *Capital*. Nous rejoignons Kwon sur le constat d'un décalage entre le premier « naturalisme » de Marx et une approche « écologique », mais c'est en un sens tout différent que nous nous proposons d'enquêter à ce sujet. S'il y a bien une rupture, elle ne sépare pas un naturalisme essentialiste d'une conception dialectique des rapports sociaux à la nature, puisque le naturalisme des *Manuscrits de 1844* implique déjà une prise en compte des formes sociales et historiques de la vie humaine comme produits de la pratique productrice.

fondée sur le partage de la Nature et de la Société. Voir par exemple P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 302 et sq.

⁴ J.-I. KWON, *Zur ökologischen Vergesellschaftung bei Marx*, Berlin, Freie Universität, 2006.

⁵ *Ibid.*, p. 154.

La limite du naturalisme du jeune Marx, du point de vue d'un questionnement écologique, ne réside pas dans son essentialisme et son réductionnisme, mais plutôt dans une conception encore anthropocentrée et strictement instrumentale du concept de nature.

Afin d'avancer dans cette direction, il s'agit dans ce chapitre d'explicitier le sens du naturalisme du jeune Marx en vue de comprendre non seulement sa compatibilité avec le productivisme stratégique de la première critique de l'économie politique, mais aussi le fondement normatif qu'il lui apporte. On ne peut s'en tenir à la simple thèse de l'appartenance à la nature pour définir le sens de cette position philosophique, c'est-à-dire la fonction que Marx lui accorde au sein d'un certain contexte argumentatif. Comme nous le verrons à partir d'une étude du troisième cahier des *Manuscrits de 1844*, la définition de l'ontologie naturaliste d'influence feuerbachienne intervient comme une matrice permettant de naturaliser la philosophie hégélienne de l'activité. Contre l'hypothèse généralement admise d'une mise à distance de l'hégélianisme par une nouvelle ontologie naturaliste de la finitude qui, au-delà de Feuerbach, viendrait puiser sa source dans la première *Naturphilosophie* de Schelling⁶ ou le monisme spinoziste⁷, la reconstruction de l'argument d'ensemble du troisième cahier nous permettra de comprendre que Marx tâche au contraire de radicaliser l'horizon normatif de la philosophie hégélienne autour du concept d'« autoengendrement » de l'être humain. En réservant pour plus tard⁸ l'étude de l'articulation de cet horizon normatif au modèle critique de l'aliénation élaboré à la fin du premier cahier des *Manuscrits*, nous tâcherons dans un deuxième temps de montrer comment cet horizon normatif s'agence à la définition de la nature comme le « corps propre non organique de l'homme »⁹. Encore une fois, c'est par une lecture minutieuse de l'intertexte hégélien qu'il conviendra d'interpréter le sens de cette formule pour

⁶ Voir W. Schmied-Kowarzik, « Die Dialektik von Mensch und Natur beim jungen Marx », dans *Das dialektische Verhältnis des Menschen zur Natur. Philosophische Studien zu Marx und zum westlichen Marxismus*, München, Karl Alber, 2018, p. 61-82. Il sera question des limites de cette généalogie à la fin de la première section de ce chapitre.

⁷ Voir F. FISCHBACH, *La Production des hommes. Marx avec Spinoza*, Paris, Vrin, 2014. Si l'on doit à Franck Fischbach d'avoir montré que le concept d'« activité vitale » qui se tient au centre du naturalisme de Marx est bien de Moses Hess, on ne peut pas l'interpréter simplement comme un contrepoint spinoziste à la philosophie hégélienne. Comme nous le verrons, ce concept est de part en part travaillé par la conceptualité élaborée par Hegel lui-même dans sa *Philosophie de la nature* pour analyser le « processus vital ».

⁸ Voir notre ch. 6, p. 366 et sq.

⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 122.

prendre position dans le vif débat ayant traversé l'écomarxisme au sujet de la pertinence écologique du naturalisme du jeune Marx.

*

1. Du naturalisme de la finitude au naturalisme expressif

Laboratoire de l'expérimentation conceptuelle du jeune Marx, les *Manuscrits économique-philosophiques de 1844* offrent un poste d'observation privilégié pour comprendre l'entrelacement du projet de critique de l'économie politique avec l'opération de subversion de l'héritage philosophique (jeune-)hégélien dans le sens de sa traduction naturaliste. C'est donc en ce lieu théorique précis que doit se poser notre problème de l'articulation du productivisme stratégique, permettant de contrecarrer le malthusianisme ambiant de la science économique anglaise, et d'un naturalisme anthropologique axé sur la thèse de l'appartenance de l'être humain à la nature. Si l'on ne trouve nulle référence à la critique du malthusianisme dans ce texte¹⁰, on peut toutefois comprendre le travail d'élaboration philosophique de Marx comme un approfondissement du débat philosophique sous-jacent soulevé par Engels, lorsque celui-ci affirmait dans son *Esquisse* que « la théorie malthusienne n'est que l'expression économique du dogme religieux de la contradiction entre l'esprit et la nature et, partant, de leur corruption réciproque »¹¹. Contre cette représentation d'une opposition entre l'être humain, voué à une plus haute destination spirituelle, et une nature avare qui condamne son existence déchue à une part de souffrance irrémédiable, Marx va rappeler son appartenance sans reste à cette nature au sein de laquelle peut et doit se réaliser le projet communiste permettant le dépassement de toute forme d'asservissement. Si cette thèse de l'appartenance pourrait ouvrir la voie à une approche écologique de l'interdépendance des processus sociaux et des processus naturels, elle prend place dans un dispositif théorique identifiant plutôt la nature au champ d'expression de l'activité humaine. Afin de dégager l'horizon normatif unilatéral qui guide encore le naturalisme de Marx, il

¹⁰ La seule référence à Malthus intervient dans un tout autre débat, au sujet du rôle de la consommation de luxe dans la croissance économique. Voir *ibid.*, p. 180.

¹¹ F. ENGELS, « Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie », *op. cit.*, p. 489.

convient ici de comprendre la reprise critique et la transformation de l'héritage philosophique hégélien qui se jouent dans ce texte.

Position du problème : l'ambivalence du « naturalisme » du jeune Marx

Sous la plume du jeune Marx, le « naturalisme » (*Naturalismus*) n'est pas à entendre dans le sens méthodologique animant les débats épistémologiques contemporains, en l'occurrence la défense d'une explication possible de tous les phénomènes – notamment les phénomènes psychiques ou sociaux – à partir de la méthode des sciences naturelles, s'appuyant sur une causalité physique excluant toute forme d'intentionnalité¹². Il ne désigne pas non plus, comme l'entend son usage critique dans l'écologie politique, un mode de partage des êtres dans la matrice dualiste Nature/Culture. À la suite de Hegel, c'est plutôt en un sens ontologique minimal que Marx mobilise ce terme pour désigner l'unicité de la substance naturelle à laquelle appartiennent toutes choses existantes. Ainsi pour Marx, tout être qui n'est pas naturel, c'est-à-dire doté d'une existence objective et sensible, « est un *non-être* »¹³. Là où, toutefois, Hegel faisait un usage polémique de cette catégorie de « naturalisme » pour désigner le spinozisme des Lumières françaises comme un matérialisme mécaniste, incapable d'appréhender la présence de la subjectivité pensante dans le monde¹⁴, Marx s'en empare pour désigner une option philosophique non seulement défendable, mais souhaitable.

Cette réappropriation positive du terme de « naturalisme » qui structure le troisième cahier des *Manuscrits de 1844* s'inscrit sans aucun doute dans la continuité du geste critique de Feuerbach. Dans un renversement du sous-bassement religieux et créationniste de la philosophie idéaliste, ce dernier affirmait ainsi que :

[...] la Nature, la matière ne peuvent pas être expliquées et déduites à partir de l'intelligence ; car la nature est le *fondement* de l'intelligence, le fondement de la personnalité, bien qu'elle n'ait pas, elle-même, de fondement ; sans la nature, l'esprit

¹² Sur cette définition du naturalisme, voir par exemple G. OPPY, « Naturalism », *Think*, vol. 19, n° 56, 2020, p. 4-20. C'est ce défaut de clarification du terme « naturalisme » qui conduit par exemple Jeong-Im Kwon à reprocher une approche réductionniste et non dialectique au jeune Marx qui serait incompatible avec une véritable approche écologique. Cf. *supra*.

¹³ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 167.

¹⁴ Hegel emploie d'abord le terme pour désigner un courant de la métaphysique classique allant de Spinoza aux matérialistes français, avant de montrer que sa conséquence n'est autre que l'athéisme et l'incapacité de penser la subjectivité. Voir G. W. F. HEGEL, *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie III. Werke 20*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 122 et p. 294 et sq.

est simplement un être de pensée ; la conscience ne se développe qu'à partir de la nature.¹⁵

La thèse générale du naturalisme ontologique, selon laquelle l'unique substance naturelle est au fondement de toute réalité, n'est donc pas défendue *in abstracto*, mais au sein d'un projet plus spécifique visant à comprendre la réalité humaine sous ses différentes manifestations (intelligence, conscience, pensée) à partir de son appartenance à la nature¹⁶.

Si cette thèse feuerbachienne de l'appartenance constitue le point de départ du « naturalisme » de Marx, elle n'en épuise aucunement le sens. Toute la spécificité de son usage du terme réside dans une relation de double équivalence entre le « naturalisme accompli » et « l'humanisme » d'une part, et « l'humanisme accompli » et le « naturalisme » d'autre part¹⁷. À la thèse descriptive de l'appartenance de l'être humain à la nature s'ajoute ici une thèse normative, selon laquelle l'essence de la nature est destinée — telle un être en puissance — à s'actualiser comme « nature humanisée » au cours d'un mouvement historique dont le terme n'est autre que le « communisme »¹⁸. Le naturalisme de Marx se caractérise donc tout particulièrement par cette relation de réciprocité dynamique entre « l'essence [*Wesen*] humaine de la nature ou l'essence [*Wesen*] naturelle de l'homme »¹⁹, qu'il désigne en forgeant un concept spécifique : la « *Wesenhaftigkeit* »²⁰ de l'être humain et de la nature. Par-là, il ne faut pas simplement entendre l'attribution d'une essence, d'une essentialité, à la réalité humaine d'une part et à la réalité naturelle d'autre part, mais bien plutôt, comme l'indique avec justesse Franck Fischbach en traduisant ce terme par « coappartenance essentielle », le fait que « l'homme et la nature s'appartiennent mutuellement »²¹. Clé du naturalisme humaniste de Marx, ce concept se construit donc par la conjonction de deux thèses : d'une part l'appartenance *de fait* de l'être humain à la nature, et d'autre part l'appartenance *de droit* de la nature à l'être humain.

¹⁵ L. FEUERBACH, *L'Essence du christianisme*, Paris, Gallimard, 1992, p. 215-216.

¹⁶ « La philosophie nouvelle fait de l'homme joint à la nature (comme base de l'homme) l'objet unique, universel et suprême de la philosophie, et donc de l'anthropologie jointe à la physiologie, la science universelle. », L. FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir (1843) », L. Althusser (trad.), dans *Manifestes philosophiques. Textes choisis (1839-1845)*, Paris, P.U.F., 1973, p. 260, § 54.

¹⁷ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 146.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 153.

²⁰ *Ibid.*, p. 155.

²¹ *Ibid.*, note du traducteur 221, p. 219.

C'est dans cette convertibilité du naturalisme et de l'humanisme, de l'essence de la nature et de l'essence de l'humain, que se situe la profonde ambivalence des *Manuscrits de 1844* du point de vue d'une relecture écologique, ambivalence ayant donné lieu à des interprétations radicalement opposées du texte. Tandis que « le naturalisme de l'homme »²², c'est-à-dire la réinscription de l'existence humaine dans une totalité naturelle, indiquerait une relation de dépendance ontologique qui semble anticiper des thématiques écologiques contemporaines²³, « l'humanisme de la nature »²⁴, c'est-à-dire la définition de la nature comme champ de réalisation et d'expression de l'essence humaine, témoignerait d'une approche anthropocentrée et instrumentale qui resterait aveugle à l'interdépendance écologique liant la nature humaine et la nature autre qu'humaine²⁵. Plutôt que de considérer cette ambivalence comme le symptôme d'une contradiction irrésolue entre deux héritages philosophiques – un naturalisme de la finitude d'obéissance feuerbachienne et une relecture anthropologique de la philosophie hégélienne de l'activité – qui se heurtent dans l'esprit indécis d'un jeune penseur d'à peine vingt-sept²⁶, il faut prendre au sérieux le projet de synthèse entre ces deux moments que Marx énonce explicitement à travers leur mise en équation²⁷.

Comme nous tâcherons de le montrer ici, la première thèse feuerbachienne de l'appartenance de l'être humain à la nature n'est pas simplement adoptée par Marx en opposition à l'idéalisme hégélien. Ainsi affirme-t-il que « le naturalisme mené à son terme ou l'humanisme se distingue aussi bien de l'idéalisme [hégélien] que du matérialisme [feuerbachien] et est en même temps la vérité les réunissant l'un et l'autre »²⁸. Resituée dans l'argument d'ensemble et dans la discussion sous-jacente avec Moses Hess dont l'influence est au moins aussi décisive, bien que plus discrète, que celle de Feuerbach, cette thèse fonctionne

²² *Ibid.*, p. 247.

²³ C'est notamment la position défendue par D. C. LEE, « On the Marxian view of the relationship between man and nature », *op. cit.*

²⁴ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 247.

²⁵ C'est là le cœur de la critique de Lee par V. ROUTLEY, « On Karl Marx as an environmental hero », *op. cit.*

²⁶ C'est notamment la thèse défendue par S. BENHABIB, *Critique, Norm, and Utopia. A Study of the Foundations of Critical Theory*, *op. cit.*, p. 54-55.

²⁷ Nous suivons en ce sens S. HABER, « "Le naturalisme accompli de l'homme". Travail aliéné et nature », dans E. Renault (éd.), *Lire les Manuscrits de 1844*, Paris, P.U.F., 2008, p. 129-145. Là où toutefois Stéphane Haber tire cette synthèse dans le sens d'un naturalisme potentiellement écologique, nous souhaiterions démontrer la dominante du naturalisme instrumental d'origine hégélienne.

²⁸ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166.

plutôt comme un prisme lui permettant de traduire le concept central de cette philosophie hégélienne – le travail – en un sens naturaliste, et ce afin d'accomplir l'horizon normatif d'une totale autonomie qu'elle défendait sans parvenir à penser sa complète réalisation. Plutôt qu'une reprise d'un naturalisme feuerbachien de la finitude, ces *Manuscripts* sont le lieu d'une naturalisation de l'hégélianisme dans le sens d'un humanisme radical : celui de l'« autoengendrement » (*Selbsterzeugung*) de l'être humain.

A. Le premier moment feuerbachien du naturalisme de la finitude

La première thèse de l'appartenance est développée par Marx au cours d'un passage du troisième cahier²⁹ fortement empreint de la conceptualité feuerbachienne. Il ne se contente pas d'y identifier réalité et nature, en réfutant l'existence de toute réalité spirituelle séparée, mais tâche en outre de préciser le mode d'existence spécifique des êtres naturels dont fait partie l'être humain. Comme nous allons le voir, l'appartenance à la nature se caractérise fondamentalement par une finitude ontologique, définie comme un rapport de dépendance essentielle du corps propre à son extériorité. En son premier moment définitionnel, le naturalisme de Marx est donc d'abord à comprendre comme naturalisme de la finitude.

La thèse de l'appartenance à la nature

Là où Hegel s'en tiendrait à une conception « abstraite » de l'être humain comme « conscience de soi »³⁰, Marx rejoint Feuerbach pour adopter une définition intégrante de l'« homme réel » comme « être naturel » (*Naturwesen*) :

Un être naturel [*Naturwesen*] qui n'a pas sa nature en dehors de lui n'est pas un être naturel, il ne prend pas part [*nimmt nicht Theil*] à l'être de la nature. Un être qui n'a pas d'objet en dehors de lui n'est pas un être objectif. [...] Un être non-objectif est un non-être.³¹

L'appartenance à la nature, ici définie, ne se caractérise pas par une relation d'inclusion situant la réalité humaine à l'intérieur de la nature. Ce serait là reconduire une conception de la nature comme une totalité close, un grand contenant où viendrait se loger le petit humain, qui n'est autre qu'un héritage tenace du dualisme. Il n'est en effet possible de se représenter ainsi la

²⁹ *Ibid.*, p. 166-167.

³⁰ *Ibid.*, p. 165.

³¹ *Ibid.*, p. 166 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*. MEGA I/2, Berlin, Dietz, 1985, p. 408-409.

nature qu'en s'élevant par abstraction à un point de vue surplombant, métaphysique, d'où l'on se demanderait alors si l'être humain est situé en elle, en-dehors d'elle, ou les deux à la fois – les pieds sur terre et la tête dans les nuages. Pour Marx, la nature n'est pas tant un domaine, un lieu qui serait distinct d'un autre lieu spirituel ou métaphysique, que *le mode d'existence* de tous les êtres dits « réels » en tant qu'ils se distinguent des simples êtres de pensée. « Être objectif, naturel, sensible, et aussi bien *avoir en dehors de soi* objet, nature, réalité sensible, ou bien être soi-même objet, nature, réalité sensible pour un tiers : tout cela signifie la même chose. »³² « Nature » ne désigne donc pas un être – *la* Nature – mais un mode d'être – littéralement « l'être nature » (*Naturwesen*) – partagé par toute chose existante, c'est-à-dire par toute chose qui se tient au-dehors d'elle-même. Notons au passage que le sens du « naturalisme » défendu ici par Marx est radicalement opposé à l'usage du terme dans l'écologie politique contemporaine, qui associe toute référence au concept de « Nature » à l'ontologie dualiste des Modernes séparant le domaine de la réalité humaine et le domaine de la réalité naturelle³³. Loin de penser *la* Nature comme un « objet » aux contours définis distinct des sujets humains, Marx définit plutôt l'être nature comme *le mode d'existence* que les êtres humains *partagent* avec l'ensemble des êtres qui prennent part (*teilnehmen*) à l'être naturel.

Le sens de cette expression peut s'éclairer à la lumière de la définition spinoziste de l'humain comme *naturae pars*, partie de la nature, à laquelle Marx se réfère peut-être implicitement³⁴. Lorsque Spinoza affirme dans le troisième livre de *L'Éthique* que l'âme,

³² K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166, nous soulignons.

³³ Cette critique du concept de « nature » fut formulée de la manière la plus explicite par Philippe Descola sur la base d'une anthropologie comparée, avant d'être érigée en véritable paradigme antinaturaliste au sein de l'écologie contemporaine postdualiste. Pour Descola, le concept de « Nature » n'aurait de pertinence qu'en étant opposé à une autre région de la réalité, le monde humain dont les différentes propriétés (culturelles, sociales, langagières) découleraient *in fine* de l'attribution d'une exclusive intériorité psychique aux êtres humains et d'une assignation de l'ensemble des autres êtres à l'extériorité. Le « naturalisme » désignerait alors cette double opération caractéristique de l'ontologie des Modernes. Voir P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*, chapitre 8, p. 302-350. L'identification du « naturalisme » de Marx avec cette acception dualiste du naturalisme (*ibid.*, p. 549-555) relève d'une mécompréhension du concept d'extériorité employé par Marx pour définir l'être naturel. Certes, Marx forge ce concept en distinguant la réalité naturelle de la réalité seulement pensée, laquelle n'a donc pas d'existence sensible et objective. Mais ce partage de l'être pensé et de l'être naturel ne vise en aucun cas à distinguer l'être humain du reste des êtres naturels. Il permet bien au contraire à Marx de critiquer cette conception spiritualiste de l'être humain tout en attribuant, comme nous le verrons dans ce qui suit immédiatement, une certaine vie psychique et une certaine affectivité aux autres animaux.

³⁴ C'est là l'hypothèse directrice de l'analyse du naturalisme de Marx menée par F. FISCHBACH, *La Production des hommes*, *op. cit.* Voir notamment le second chapitre, p. 39 et sq.

c'est-à-dire la vie psychique de l'être humain, est « une partie de la nature » (*naturæ pars*)³⁵, c'est bien pour s'opposer à celles et ceux qui « conçoivent l'homme *dans* la Nature [*in natura*] comme un empire *dans* un empire »³⁶. La réfutation de l'autonomie de la vie psychique à l'égard de la causalité naturelle est ici indissociable de la critique d'une topologie de l'inclusion. Pour dépasser cette représentation, Marx emprunte toutefois une autre voie ; non pas la défense d'un parallélisme strict entre la vie psychique et la vie d'un corps exposé au flux des rencontres avec les autres corps, mais la mise au jour d'une relation de dépendance essentielle à l'extériorité de tout « être naturel ».

La dépendance vitale à l'extériorité

Cette extériorité réciproque des êtres naturels n'est pas à comprendre comme une juxtaposition spatiale de choses, *partes extra partes*. « Être nature », ce n'est pas simplement avoir des objets en-dehors de soi *et* être objet pour d'autres (contrairement à l'être seulement pensé) mais, comme Marx l'indiquait dans la formule précédemment citée, avoir « *sa* nature » en dehors de soi. Le possessif renvoie ici à une relation entre l'être naturel et d'autres objets extérieurs qui constituent sa « nature » propre, comprise désormais dans le sens classique du concept latin de *natura* employé classiquement pour signifier l'essence d'une chose. Au lieu de définir cette dernière par une propriété intrinsèque qui distingue la chose de tous les autres êtres, par exemple la possession de branchies pour l'être "poisson", Marx esquisse ici une ontologie relationnelle situant l'essence dans la relation d'un être aux « objets essentiels »³⁷ extérieurs dont son existence dépend. Il s'agit sans aucun doute d'une référence implicite au § 27 des *Principes de la philosophie de l'avenir*, où Feuerbach défendait la dépendance de l'être d'une chose et de son milieu objectif d'existence, défini comme son essence. « L'être, affirmait Feuerbach, est la position de l'essence. *Mon être est ce qu'est mon essence*. Le poisson est dans l'eau, mais on ne peut séparer son essence de cet être. »³⁸ Cette dépendance essentielle de l'être naturel à son milieu d'existence ne relève pas d'une relation statique et figée, mais d'une relation dynamique d'engendrement. C'est là ce que Marx suggère en se référant métaphoriquement au phénomène de la photosynthèse lorsqu'il écrit que « le soleil est l'objet de la plante, un objet qui lui est indispensable et confirme sa vie, de même que la plante est

³⁵ B. SPINOZA, *Éthique*, C. Appuhn (trad.), Paris, Garnier Frères, 1965, p. 141.

³⁶ *Ibid.*, p. 133, nous soulignons.

³⁷ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166.

³⁸ L. FEUERBACH, « La philosophie de l'avenir (1843) », *op. cit.*, p. 222.

l'objet du soleil, en tant qu'*expression* de la force vivifiante du soleil, de la force essentielle *objective* du soleil »³⁹.

Que l'être vivant fasse ici figure de cas exemplaire pour comprendre le rapport de dépendance à l'extériorité constitutif de l'être naturel n'a rien d'anecdotique. Tout au long de l'extrait en question, le concept d'être naturel ne cesse de glisser vers celui d'« être vivant », comme si le phénomène de la vie organique nous renseignait tout particulièrement sur son sens et sa manifestation. Si la simple existence en extériorité semble à première vue pouvoir s'appliquer aux êtres naturels inertes, la relation de dépendance essentielle à l'extériorité suppose bien, quant à elle, quelque chose de plus : non pas simplement le maintien d'une certaine identité matérielle par l'application de forces physico-chimiques externes, à l'instar d'un pâtre de sable qui ne dure qu'aussi longtemps que le grain reste humide, mais une certaine activité par laquelle l'être en question se maintient dans l'existence par l'appropriation d'êtres extérieurs dont il dépend. C'est là ce qui caractérise spécifiquement l'« être naturel vivant », dont les objets « existent en dehors de lui, comme des objets indépendants de lui ; mais – s'empresse de préciser Marx – ces objets sont les *objets* de son *besoin* »⁴⁰. À la différence d'un être inerte – pierre, astre, océan – l'être naturel vivant éprouve sa dépendance à l'extériorité sous la forme d'un affect, le « besoin » : un sentiment de l'absence d'un objet pourtant essentiel à sa vie. C'est encore à Feuerbach que Marx emprunte l'exemple de la faim pour qualifier cette expérience, lorsqu'il écrit que :

La faim est un *besoin* naturel ; elle nécessite donc l'existence d'une nature en dehors de soi, d'un objet en dehors de soi pour se satisfaire et s'apaiser. La faim est le besoin avoué que mon corps propre [*Leibes*] a d'un objet [*Gegenstand*] existant en dehors de lui.⁴¹

Là où Feuerbach s'appuyait sur l'expérience de la « douleur organique » d'un ventre tirailé par la faim comme preuve ontologique de la différence entre le non-être d'une représentation

³⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166. Notons ici que Marx et Engels critiqueront dans *L'Idéologie allemande* cette conception feuerbachienne selon laquelle « l'Être d'un objet ou d'un homme est également son essence », c'est-à-dire l'environnement objectif dont il dépend. Cependant, l'objet de leur critique n'est pas l'idée d'une dépendance essentielle à l'extériorité, mais la conception unilatérale d'une détermination de l'être par l'essence extérieure qui empêche de penser la relation pratique par laquelle l'être humain peut transformer le monde objectif dont il ne cesse pas pour autant de dépendre. Voir K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 43-44.

⁴⁰ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 408.

⁴¹ *Ibid.*

subjective de l'aliment désiré et l'être réel de cet aliment à engloutir⁴², Marx insiste ici plutôt sur la mise au jour d'une différence vécue entre le corps propre (*Leib*) et l'objet du besoin qui se tient face à lui (*Gegen-stand*). C'est là suggérer que la différence entre l'être naturel, en extériorité, et l'être simplement pensé, est elle-même dérivée d'un vécu plus fondamental du partage entre le corps propre, la chair (*das Leib*), et les autres corps naturel, partage éprouvé dans l'expérience du besoin. S'il y a lieu de parler d'« extériorité » dans le cadre d'un naturalisme de l'immanence qui s'oppose précisément à la représentation de substances distinctes, ou imbriquées les unes dans les autres, ce n'est qu'à partir de cette épreuve de la finitude au cours de laquelle un objet se fait sentir comme n'appartenant pas au corps organique de l'individu vivant. Autrement dit, le concept même de nature, ou plus précisément d'« être nature » (*Naturwesen*), ne prend sens qu'à partir de l'expérience vivante où se révèle l'extériorité des choses par rapport à mon individualité incarnée. Une chose inerte est nature, indéniablement, mais elle n'apparaît comme telle que pour l'être vivant capable de l'appréhender, dans son besoin, comme une chose affectant sa sensibilité du dehors.

La passion comme épreuve de la finitude

C'est à partir de cette épreuve de la finitude que Marx envisage alors le rapport fondamental à la nature de l'être humain qui, « en tant qu'être naturel, en tant qu'être sensible et être objectif, [...] est un être souffrant, un être conditionné [*bedingtes*] et borné [*beschränktes*], tout comme le sont aussi l'animal et la plante »⁴³. La catégorie de la souffrance, déjà mobilisée par Feuerbach, intervient ici d'abord en un sens ontologique et descriptif, permettant de comprendre la finitude par le fait de dépendre d'autre chose (*Ding*) comme condition (*Be-dingung*) et limitation (*Be-schränkung*) de l'existence corporelle.

Mais loin de définir la passivité comme le rapport primordial du vivant au monde, à la façon de Feuerbach⁴⁴, Marx déduit la possibilité même d'être affecté par l'objet essentiel à partir de l'activité qui tend vers son appropriation : la « pulsion » (*Trieb*) qui meut le corps

⁴² « La douleur est une éclatante protestation contre l'identification du subjectif et de l'objectif. [...] Même la douleur organique exprime assez clairement cette différence. La douleur de la faim se réduit au fait que l'estomac ne contient pas d'objet, qu'il est à lui-même son propre objet, que les parois vides se pétrissent l'une l'autre au lieu de pétrir un aliment. », L. FEUERBACH, « La philosophie de l'avenir (1843) », *op. cit.*, § 33, p. 237-238.

⁴³ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 408.

⁴⁴ Voir notamment L. FEUERBACH, « La philosophie de l'avenir (1843) », *op. cit.*, § 33, p. 236-238.

vivant. En tant que pulsion (*Trieb*), le manque ne traduit pas que la passivité de la souffrance (*Leiden*), mais aussi la « passion » (*Leidenschaft*), c'est-à-dire une puissance d'agir qui met l'être vivant en mouvement et le tourne vers l'extérieur ou, dans les mots de Marx, « la force essentielle de [l'être vivant qu'est] l'homme en tant qu'elle tend énergiquement vers son objet »⁴⁵. Dire de l'être humain qu'il est un « être naturel vivant », c'est donc affirmer tout autant qu'il est un « être naturel *actif* »⁴⁶, un être qui ne peut se maintenir dans l'existence que par l'entremise de sa propre activité. Cette dérivation de la passivité à partir de l'activité pulsionnelle nous permet de comprendre le sens de la finitude, laquelle ne se réduit pas à la dépendance du corps propre vis-à-vis de l'extérieur. L'être vivant n'est pas limité (*beschränkt*) *en soi*, par le simple fait d'une délimitation de son corps propre par les corps extérieurs agissant sur lui, mais *par soi*, à partir de son activité qui appréhende ces corps comme lui faisant défaut et lui opposant une certaine résistance, ne serait-ce qu'en n'étant pas immédiatement disponibles à son besoin. Extériorité – dépendance – finitude, voilà donc les trois degrés dans la construction marxienne du concept d'« être nature » (*Naturwesen*) dont le paradigme n'est pas la vie en général, mais la vie animale⁴⁷.

B. Second moment hessien du naturalisme de l'activité objective

Ce court morceau d'ontologie, au cours duquel Marx explicite la thèse de l'appartenance à la nature à partir d'une épreuve vivante et incarnée de la finitude, n'est pas énoncé *in abstracto* mais intervient sous la forme d'un aparté au sein d'une discussion critique de la « dialectique hégélienne en général » relativement à « sa mise en œuvre dans la

⁴⁵ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 167 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 409. Franck Fischbach insiste sur ce point dans son commentaire introductif : « L'épreuve passive du besoin, non seulement n'annule pas l'activité des hommes en tant qu'êtres naturels dotés de forces naturelles, mais au contraire, elle permet et suscite cette activité : c'est dans l'épreuve passive du besoin que les hommes s'affirment en s'activant dans l'appropriation en acte des objets de leur propre besoin. », F. FISCHBACH, « Présentation du traducteur », dans K. Marx, *Manuscripts économique-philosophiques de 1844*, Paris, Vrin, 2007, p. 33.

⁴⁶ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166.

⁴⁷ Si Marx attribue cette troisième dimension de la finitude, l'épreuve active du besoin, à « l'animal et à la plante », ce n'est qu'en projetant sur la vie végétale un rapport à l'extériorité qui, à strictement parler, n'appartient qu'à l'animalité. Contrairement à la plante autotrophe qui trouve à s'alimenter dans son environnement immédiat et qui, en ce sens, n'éprouve pas l'extériorité, seule l'hétérotrophie de l'animal implique une activité vitale tournée vers l'objet, et se rapportant ainsi aux autres êtres naturels avec sensibilité et affectivité. Comme nous le verrons par la suite, ce primat accordé à la vie animale dans la définition du naturalisme n'est pas sans incidence sur la définition instrumentale des rapports humains à la nature.

Phénoménologie et la Logique »⁴⁸. Plus précisément encore, il s'agit ici pour Marx d'élaborer le concept d'« activité objective » (*gegenständliche Tätigkeit*) qu'il oppose à la conception idéaliste de l'activité comme position de l'objet par la conscience de soi, afin de le placer au cœur de la définition de son « naturalisme ». Plutôt qu'un terme auquel aboutirait la démonstration de Marx, le naturalisme feuerbachien de la finitude fonctionne comme prisme permettant de traduire et de transformer le concept d'activité hérité de Hegel. Afin d'identifier l'enjeu de cette opération de "naturalisation" de l'activité, encore faut-il comprendre le défaut de la philosophie hégélienne que Marx cherche à corriger.

La critique de la forme spéculative du concept hégélien d'activité

Comme il l'indique au cours de son commentaire, sa critique ne vise pas le rejet de la dialectique hégélienne en général, qui permet de penser l'interaction constitutive des rapports entre le sujet et l'objet, mais l'abandon de sa forme « spéculative »⁴⁹ conduisant le théoricien à défendre la thèse illusoire et mystificatrice d'une identité de la conscience de soi théorique et de l'objet⁵⁰. Cette discussion critique qui examine les thèses centrales de la philosophie hégélienne culmine dans une analyse de son concept d'activité qui, selon Marx, ne permet de fonder une identité du sujet et de l'objet qu'en déniait l'incarnation de la conscience dans un corps vivant.

C'est le grand mérite de Hegel, répète Marx à plusieurs reprises, d'avoir conçu « le travail comme l'essence de l'homme »⁵¹, comme le mode d'activité spécifique qui le singularise au sein du vivant. Dans le célèbre passage de la *Phénoménologie de l'esprit* connu comme la dialectique du maître et du serviteur⁵², Hegel tâche en effet de dégager un critère distinctif de l'activité proprement humaine par rapport à l'activité du simple vivant visant la satisfaction

⁴⁸ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 156.

⁴⁹ Si Hegel parlait du « spéculatif » (*das Spekulative*) avant tout en un sens méthodologique comme un certain mode conceptuel de pensée capable de saisir l'union des contraires dans leur unité, il conférait en même temps une dimension ontologique à ce terme afin de désigner la structuration de l'être même des choses et du monde par le concept logique guidant leur devenir. Par son usage critique du terme de « spéculation » identifié au second moment du concept hégélien, Marx s'inscrit dans la droite ligne de Feuerbach, qui affirmait que « c'est cette unité du pensant et du pensé qui est le secret de la pensée spéculative », L. FEUERBACH, « La philosophie de l'avenir (1843) », *op. cit.*, § 11, p. 186.

⁵⁰ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 163 et p. 169.

⁵¹ *Ibid.*, p. 163. Voir aussi p. 162.

⁵² Il s'agit de la première sous-section du quatrième chapitre, intitulé « Autonomie et non-autonomie de la conscience de soi ; maîtrise et servitude », G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, H. Lefebvre (trad.), Paris, Flammarion, 2012, p. 195-205.

des besoins. Tandis que cette dernière est considérée comme une relation désirante visant l'incorporation immédiate d'un objet extérieur à soi, et donc l'« anéantissement » de cette différence entre le soi et l'objet⁵³, le travail est à penser comme une opération de transformation de l'objet par l'activité subjective qui suppose au préalable une certaine inhibition du désir de dévoration. Selon Hegel, c'est seulement dans la mesure où « le travail est désir *réfréné*, évanescence *contenue* », qu'« il *façonne* »⁵⁴. À la différence du pur désir sans frein, dont l'activité d'assimilation d'un objet ne supprime son extériorité qu'en renouvelant sans cesse la dépendance du sujet vivant à de l'objectivité *donnée*⁵⁵, le travail peut être conçu comme une appropriation de l'objet qui instaure en même temps une relation du sujet vivant à une objectivité *transformée* par sa propre activité. En ce sens, l'activité ne se réduit plus au fait d'agir *dans* un monde préexistant en s'emparant des choses qu'on y trouve toutes faites, mais elle se déploie comme une action *sur* le monde qui le configure sous un jour nouveau. C'est à cette condition que la conscience humaine peut dépasser un rapport scindé à l'objectivité, qui s'opposerait à son activité, pour envisager le monde d'objet comme son propre produit, identique à elle ; dans les mots de Hegel, « la conscience parvient donc ainsi à la contemplation de l'être autonome, *comme son propre soi [als seiner Selbst]* »⁵⁶.

Cette thèse de l'identité du sujet et de l'objet, qui vise à dépasser la finitude comprise comme limitation de l'activité subjective par un élément d'extériorité s'opposant à elle, suppose pourtant que l'objet ne soit pas simplement « façonné », mis en forme (*formiert*), par le travail, mais engendré dans sa substance même par cette activité. Comme l'indique Andreas Arndt dans une étude sur la première genèse du concept hégélien de travail dans les ébauches de système de l'époque d'Iéna, « Hegel sait que le travail effectif reste captif de la nature et de la finitude », au sens où il ne surmonte jamais entièrement cette « opposition à la nature qui vaut pour lui dans toute son âpreté »⁵⁷ et qui se traduit dans le labeur sans cesse relancé par

⁵³ La conscience de soi simplement vivante, autrement dit animale, « anéantit l'objet autonome » dans la satisfaction de son désir. *Ibid.*, p. 193.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 204.

⁵⁵ C'est ce paradoxe d'une identité immédiate du sujet et de l'objet qui maintient la relation d'extériorité du sujet à l'objectivité qu'indique Hegel en affirmant que dans le simple désir, « la conscience de soi ne peut donc pas abolir sa relation négative à lui ; c'est pourquoi elle le [l'objet] réengendre plutôt, de même que le désir », *ibid.*, p. 193.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 204 ; G. W. F. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes* (1807), Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 154.

⁵⁷ «A. ARNDT, « Zur Herkunft und Funktion des Arbeitsbegriffs in Hegels Geistesphilosophie », *Archiv für Begriffsgeschichte*, vol. 29, 1985, p. 113-114. À titre d'exemple, on peut mentionner ce passage

les besoins à satisfaire. L'expérience du travail concret n'est donc pour Hegel qu'un premier moment marqué d'imperfection, qui ouvre la voie à un rapport dialectique à l'objet dont la forme spéculative ne s'accomplit qu'au terme du parcours retracé dans la *Phénoménologie*, lorsque « la conscience de soi cultivée, qui a parcouru le monde de l'esprit étrangé [*entfremdet*] à lui-même, a par son aliénation [*Entäußerung*] créé la chose comme étant elle-même [*hat das Ding als sich selbst erzeugt*], se conserve donc encore en elle-même, et sait la non-autonomie de la chose »⁵⁸. C'est précisément à cette thèse que s'attaque Marx en la résumant ainsi : « L'extériorisation [*Entäusserung*] de la conscience de soi pose [*setzt*] la choseité [*Dingheit*] »⁵⁹.

Si la conscience ne se contente pas de constituer la chose, selon Hegel, de la mettre en forme par des schémas perceptifs ou de la façonner par son travail, mais qu'elle l'engendre (*erzeugt*) véritablement, c'est parce qu'elle se situe désormais dans un monde humain idéal qui n'est pas d'essence matérielle mais, comme il le précise dans l'ouverture au chapitre sur « la culture », d'« essence spirituelle »⁶⁰. L'œuvre dans laquelle la conscience reconnaît son propre produit ne désigne donc pas tant la réalité sensible, la nature transformée par le travail, que la sphère normative de la réalité sociale conceptualisée ailleurs comme « esprit objectif »⁶¹. Si Hegel maintient une certaine ambiguïté sur le statut de cette chose (*Ding*) engendrée par la conscience, laissant croire qu'il puisse s'agir du corrélat de la perception sensible, Marx rappelle avec force la limitation inhérente de son dispositif spéculatif. Seule la « choséité », c'est-à-dire, « une chose de l'abstraction et pas une chose réelle », peut être « posée »⁶² par la conscience, tant que celle-ci reste considérée comme réalité psychique autonome, indépendamment de son incarnation sensible. En décrivant cet engendrement spéculatif de la chose dans les termes fichtéens d'une position (*das Setzen*), c'est-à-dire d'une fixation du flux de l'activité consciente dans un corrélat qui n'a qu'une apparence d'indépendance, Marx efface

où le jeune Hegel mentionne l'inachèvement du travail de la terre qui ne modifie son objet qu'en surface : « mais où commence et où finit la forme à propos d'un champ ou d'un arbre cultivés ? L'intérieur de chaque motte de terre reste intact* ou tout au plus est remué, ainsi la partie inférieure et beaucoup d'autres choses ne subissent rien. », G. W. F. HEGEL, *La Philosophie de l'esprit. De la Realphilosophie, 1805*, G. Planty-Bonjour (trad.), Paris, P.U.F., 1982, p. 45.

⁵⁸ G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, op. cit., p. 637 ; G. W. F. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes (1807)*, op. cit., p. 567.

⁵⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 165 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, op. cit., p. 295.

⁶⁰ G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, op. cit., p. 416.

⁶¹ Voir G. W. F. HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, op. cit., §§ 483-486, p. 519-521.

⁶² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 165.

sans aucun doute la spécificité de l'approche hégélienne – laquelle visait l'appréhension des réalités spirituelles comme des produits collectifs dotés d'une certaine objectivité vis-à-vis des consciences individuelles, bien qu'engendrées par ces dernières. Mais sa critique vise avant tout à montrer que la thèse hégélienne d'une identité spéculative entre la conscience de soi et de son objet dérive d'une conception seulement partielle de l'activité comme phénomène psychique, d'ordre représentationnel et symbolique.

La naturalisation du concept hégélien de travail pensé comme « activité objective »

Pour repenser le rapport de l'être humain au monde naturel, Marx s'engage dans une voie symétriquement inverse au cheminement emprunté par Hegel. Là où ce dernier prétend atteindre l'identité spéculative sur la base d'une idéalisation de ce premier rapport dialectique à l'objet qui se donne à voir dans le travail, Marx forge son concept d'« activité objective » (*gegenständliche Tätigkeit*) sur la base d'une naturalisation du travail, au sens de sa réinscription dans la continuité de l'activité de l'être humain considéré en tant qu'« être vivant, naturel »⁶³. Ce n'est plus la conscience, comme faculté psychique, qui est placée au fondement de cet agir, mais le corps propre de l'individu dans son interaction avec les autres corps naturels. En ce sens, l'activité objective spécifique à l'être humain doit se comprendre, selon Marx, comme un prolongement de « l'activité vitale » (*Lebensthätigkeit*) qui caractérise son existence organique en tant qu'il est un être naturel.

Comme l'a souligné Franck Fischbach, cette réinscription du concept idéaliste d'activité dans une philosophie du vivant traduit l'influence décisive de Moses Hess sur le naturalisme du jeune Marx. Ses réflexions sur *L'Essence de l'argent* (*Über das Geldwesen*) constituent le prisme à travers lequel Marx se réapproprie le naturalisme feuerbachien dans le sens d'une philosophie de l'activité⁶⁴. Mobilisé à de nombreuses reprises dans le premier cahier

⁶³ *Ibid.*, p. 165.

⁶⁴ Voir F. FISCHBACH, « De la "philosophie de l'action" à la théorie de l'activité vitale et sociale. Postface », dans G. Bensussan, *Moses Hess. La philosophie, le socialisme (1836-1845)*, Hildesheim, Olms, 2004, p. 232-234. Certes, « L'essence de l'argent » ne figure pas parmi les articles de Hess publiés dans les *Vingt-et-une feuilles de Suisse* que Marx cite comme source d'inspiration dans sa préface (K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 76). Gérard Bensussan rappelle à juste titre que derrière cette référence explicite à des articles déjà publiés se dissimule une référence implicite au texte de Hess à paraître l'année suivante : « le Hess de la référence marxienne, autant que celui des *Vingt et une feuilles*, c'est celui d'un autre texte, généralement mieux connu et rédigé au début de 1844 : *L'Essence de l'Argent*, dont la matière, le fait est établi, fut longuement discuté avec Marx, dès la fin de 1843. Publié à l'été 1845 dans les *Rheinische Jahrbücher*, Marx ne pouvait donc matériellement s'y rapporter dans sa *Préface* de

des *Manuscripts de 1844*, le concept d'« activité vitale » (*Lebensthätigkeit*) est un emprunt direct à la proposition introductive du texte de Hess définissant la vie comme « échange d'activité vitale productive » (*Austausch von produktiver Lebensthätigkeit*)⁶⁵. Pour préciser la signification de ce concept, il faut se référer à la thèse énoncée un peu plus loin au § 14 de cet article, selon laquelle « un être vivant ne se conserve pas, mais s'active [*bethätigt sich*], s'engendre de nouveau à chaque instant »⁶⁶. Cela signifie que le maintien dans l'existence n'est possible, pour le vivant, qu'en vertu d'une activité par laquelle il reproduit constamment son propre corps – autrement dit, son métabolisme physiologique. À n'en pas douter, Marx se réfère à cette conception active de la vie lorsqu'il affirme que les objets essentiels d'un être naturel sont « indispensables à l'activation (*Bethätigung*) et à la confirmation (*Bestätigung*) de ses forces essentielles »⁶⁷. Par le glissement sémantique entre ces deux notions d'activation et de confirmation, on comprend que la perpétuation de soi ne peut se réaliser qu'au travers d'un rapport actif au monde qui vise l'appréhension, la saisie et la consommation d'objets. Et dans la mesure où ces derniers sont, du moins pour l'animal, d'autres êtres vivants, l'activité vitale est toujours en même temps un échange d'activité entre deux vivants où l'un consomme la matière organique que l'autre a engendrée au cours de sa vie.

Lorsque Marx oppose alors « l'activité objective » à la compréhension idéaliste de la « pure activité », il ne souligne pas simplement sa dimension productrice, qui était déjà au centre de l'analyse hégélienne du travail puis de la culture. Il montre plutôt que cette « objectivation » (*Vergegenständlichung*) de l'agir ne peut effectivement se réaliser qu'à la condition que le sujet agissant soit lui-même un être objectif et vivant, avant d'être une conscience. Ainsi, l'être humain « ne produit et ne pose des objets que parce qu'il est posé par des objets, que parce qu'il est originairement nature »⁶⁸. Dans l'élément de la nature, le sujet réel de l'activité n'est pas la conscience de soi agissante, mais le mouvement du corps vivant doté d'un pouvoir d'agir sur le monde qui se réfléchit et s'organise dans l'élément de la

1844 pas plus cependant qu'il ne pouvait en ignorer le contenu, ainsi que la *Question juive* (automne 1843) en porte le témoignage. », G. BENSUSSAN, *Moses Hess. La philosophie, le socialisme (1836-1845)*, Hildesheim, Olms, 2004, p. 108. Sur l'ensemble des débats philologiques portant sur la filiation Marx-Hess, voir l'ensemble du 4^e chapitre de cet ouvrage, p. 107-122.

⁶⁵ M. HESS, « Über das Geldwesen », dans *Philosophische und sozialistische Schriften. 1837-1850*, Berlin, Akademie, 1980, p. 329.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 345.

⁶⁷ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 166.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 166.

conscience. Ainsi l'être humain « fait de son activité vitale elle-même l'objet de sa volonté et de sa conscience. Il a de l'activité vitale consciente »⁶⁹. Si cette conscience incorporée peut guider l'action du corps, ce n'est qu'en tant que cette dernière lui préexiste toujours déjà comme activité vitale se déroulant dans le milieu objectif structuré par la distinction du corps propre et des autres corps. L'activité vitale n'est donc pas simplement dite « objective » du point de vue de ses effets, en tant qu'elle transforme l'objet, au lieu de simplement le contempler ou l'assimiler. Dans le contexte d'une critique de l'idéalisation hégélienne du travail, cette activité est aussi et surtout dite objective du point de vue de ses conditions d'actualisation, en tant qu'elle procède d'un corps vivant exposé à la finitude. La possibilité même pour l'être humain d'« agir objectivement » dans le premier sens, c'est-à-dire de modifier l'objet au lieu de simplement se rapporter à de l'objectivité donnée, découle de l'incarnation de l'acte dans un corps ayant prise sur le monde naturel en tant qu'il participe de sa substance. Ce que Hegel cherchait à penser à travers le concept d'extériorisation (*Ent-äußerung*) – le rapport productif au monde d'objet – ne se laisse en réalité penser qu'au sein de la finitude ; car, sans la médiation du corps vivant dépendant de l'extériorité, la conscience pure reste tout bonnement incapable d'exercer le moindre effet sur le monde.

C'est ici la raison pour laquelle Marx remplace, au paragraphe suivant, ce concept d'extériorisation empreint d'idéalisme par la notion d'« expression de la vie » (*Lebensäußerung*). Du point de vue de sa conscience incorporée, en tant qu'« être de chair », l'être humain « a des *objets réels et sensibles* pour objets de son être et de l'expression de sa vie, ou bien il ne peut exprimer sa vie qu'à travers des objets réels et sensibles »⁷⁰. Contrairement à la représentation d'un sujet qui « tombe [...] de sa pure activité dans une *création* [*Schaffen*] de l'objet »⁷¹, l'activité objective comprise comme expression de la vie dépend toujours d'objets extérieurs au corps propre de l'individu, et grâce auxquels seulement elle peut se réaliser. C'est pourquoi « le travailleur ne peut rien engendrer sans la *nature*, sans le *monde extérieur sensible*. Ce dernier est le matériau à même lequel son travail se réalise, dans lequel son travail est actif, à partir duquel et au moyen duquel il produit »⁷². Comme nous le verrons par la suite, cette

⁶⁹ *Ibid.*, p. 122-123.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 166.

⁷¹ *Ibid.*, traduction modifiée ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 408.

⁷² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 119.

idée d'un conditionnement de l'activité humaine par une extériorité naturelle et au fondement de la critique de l'aliénation⁷³. Mais s'il reconnaît la persistance d'une finitude *de fait* qui traverse et travaille l'activité objective, le jeune Marx souligne en même temps son intégration *de droit* dans le mouvement infini d'autoengendrement de l'être humain.

C. Troisième moment hégélien du naturalisme de l'autoengendrement

À ce niveau de l'analyse, il peut sembler que la naturalisation du concept d'activité, ressaisi dans le mouvement de la vie et la finitude de l'être naturel, représente un parti pris anti-hégélien. Plus précisément, elle impliquerait l'abandon de la thèse spéculative de l'identité de la conscience et de l'objet et la défense d'une extériorité ontologique fondamentale du monde objectif vis-à-vis du sujet vivant. Si l'on se penche toutefois sur l'argument d'ensemble du troisième cahier, l'élaboration du « naturalisme » apparaît en même temps comme une tentative de concrétiser et de parachever l'horizon normatif constitutif de la philosophie de Hegel.

La radicalisation matérielle du concept d'autoengendrement

Selon Marx, la « grandeur » de Hegel est d'avoir conçu « l'autoengendrement de l'homme » en comprenant « l'homme objectif, l'homme vrai parce que réel, comme le résultat de son propre travail »⁷⁴. Si ce terme d'autoengendrement (*Selbsterzeugung*) forgé par Marx, n'apparaît pas directement sous la plume de Hegel, il désigne néanmoins sa conception de la liberté comme un processus d'autodétermination de l'essence humaine. « Que l'être humain doive se faire être ce qu'il est »⁷⁵, pour reprendre une expression des *Cours sur la philosophie de la religion* que Marx connaissait bien⁷⁶, voilà selon Hegel sa destination spirituelle. Car l'œuvre de l'esprit dont participe l'être humain, précise-t-il ailleurs, est « de produire ce qu'il est » afin de « se libérer »⁷⁷. En tant qu'il désigne un but à atteindre, et même la fin de l'histoire mondiale (*Weltgeschichte*) comprise comme « un progrès dans la conscience de la liberté », ce concept

⁷³ Voir notre ch. 6, p. 369 *et sq.*

⁷⁴ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 160.

⁷⁵ G. W. F. HEGEL, *Vorlesungen über die Philosophie der Religion II. Werke 17*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 259.

⁷⁶ À ce sujet, voir M. HEINRICH, *Karl Marx and the Birth of Modern Society. The Life of Marx and the Development of his Work. Vol. I 1818-1841*, A. Locascio (trad.), New York, Monthly Review Press, 2019, p. 208.

⁷⁷ G. W. F. HEGEL, *Vorlesungen über die Philosophie des Geistes. Berlin 1827/1828*, F. Hespe et B. Tuschling (éd.), Hamburg, Meiner, 1994, p. 559.

d'autoengendrement ne se réduit donc pas à une fonction anthropologique descriptive, mais constitue l'horizon normatif guidant toute la philosophie hégélienne⁷⁸.

Si l'on se penche désormais sur l'ordre d'exposition des *Manuscripts de 1844*, on peut remarquer que le long détour par une critique de la dialectique hégélienne intervient à la suite d'une caractérisation du projet politique successivement désigné de « communisme » ou de « socialisme », lequel est placé au terme d'une « histoire mondiale » (*Weltgeschichte*) dont le résultat « n'est pas autre chose que l'engendrement de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme »⁷⁹. Loin de remettre en question cet horizon normatif d'une autonomie politique et ontologique, pensée comme autoproduction de l'être humain, la critique naturaliste de Hegel vise plutôt sa concrétisation et sa radicalisation. C'est en effet pour s'en être tenu à une conception spiritualiste de l'être humain ne l'appréhendant « que comme un être pensant abstrait, que comme conscience de soi »⁸⁰ que Hegel se serait en même temps limité, selon Marx, à une « conception formelle et abstraite de l'autoengendrement ou de l'acte humain d'autoobjectivation »⁸¹. De même que l'être humain est compris de manière abstraite en étant réduit à une conscience de soi, donc à la dimension psychique de son existence séparée de son incarnation corporelle, de même l'acte d'autoengendrement est qualifié d'abstrait dans la mesure où il consiste principalement en une activité de reconnaissance portant sur des réalités idéelles, et non en une activité de transformation portant sur la réalité naturelle. Pour Hegel, l'être humain réalise en effet sa libre autonomie dans la constitution de l'État moderne, en ce qu'il reconnaît en celui-ci un ensemble de normes, de lois, et de principes constitutionnels – soit des objets symboliques de la conscience – qui sont le produit de l'activité collective de la communauté, d'un même esprit du peuple auquel il participe et qui le fait être tel qu'il est⁸².

Si Hegel accorde aussi un certain rôle au travail matériel dans ce processus d'autoengendrement, c'est avant tout dans la mesure où il forme l'individu pour l'élever d'une

⁷⁸ Cf. C. J. BAUER, « Selbsterzeugung des Menschen? Hegels Integration der Anthropologie in sein Konzept einer *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften* », dans M. Rölli (éd.), *Fines Hominis? Zur Geschichte der philosophischen Anthropologiekritik*, Bielefeld, Transcript, 2015, p. 33-49.

⁷⁹ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 155.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 172.

⁸¹ *Ibid.*, p. 173.

⁸² Voir notamment G. W. F. HEGEL, *Principes de la philosophie du droit. Droit naturel et science de l'État en abrégé*, R. Derathé (trad.), Paris, Vrin, 1975, §§ 263-267, p. 267-268.

existence naturelle égoïste à une « conscience de soi universelle », c'est-à-dire à une forme d'existence sociale basée sur une « communauté du besoin » et une certaine réciprocité⁸³. Comme l'a souligné Charles Taylor, toute l'originalité du geste de Marx, dans sa reprise « naturaliste » du concept d'autoengendrement, consiste à insister sur l'importance décisive de la transformation de la nature par le travail dans la *réalisation* même de l'autonomie humaine⁸⁴. Du point de vue de la nouvelle dialectique naturalisée, la formation de la subjectivité vivante, qui résulte du processus d'autoengendrement, est inséparable de la transformation du monde objectif dans sa matérialité : le « devenir de la nature pour l'homme ». Ainsi Marx décrit-il ce processus historique au cours duquel « l'homme produit l'homme »⁸⁵ comme un mouvement d'autoobjectivation transformant à la fois le statut du sujet – l'être humain – et de l'objet de l'activité – le monde naturel. Contre une conception seulement formelle de l'autoengendrement, il s'agit pour lui de montrer qu'« aussi bien *le matériau* du travail que l'homme *en tant que sujet* sont autant le résultat que le point de départ du mouvement »⁸⁶.

Du dogme créationniste à l'autoengendrement historique de l'être humain

Cette redéfinition naturaliste de la conception hégélienne de l'autodétermination, comme autoengendrement de l'être humain à travers et par la transformation de la nature, est opérée par Marx au cours d'une réfutation de la croyance religieuse et notamment de son dogme fondamental de la création de la nature et de l'être humain par une instance divine⁸⁷. Affirmer, à l'instar de Feuerbach, que ce n'est pas Dieu qui crée l'homme et la nature, mais que l'idée de dieu est un produit de l'imagination de l'être humain appartenant à la nature, cela ne suffit pas pour autant à faire céder le croyant. Il ne s'agit jamais que d'une réfutation théorique, inapte à répondre au besoin de croyance qui s'ancre dans l'expérience pratique de

⁸³ Cf. G. W. F. HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé, op. cit.*, §§ 434-436, p. 477-478.

⁸⁴ « Il est clair que pour les deux penseurs l'homme se forme lui-même, parvient à réaliser sa propre essence dans ses efforts pour dominer et transformer la nature. Il y a toutefois une différence majeure entre leurs approches. Pour Marx, les changements réels imposés à la nature et l'environnement ainsi créé par l'homme ont une signification décisive, alors que pour Hegel le travail et ses œuvres n'ont que pour fonction de créer et de maintenir en l'homme une conscience universelle. », C. TAYLOR, *Hegel and Modern Society, op. cit.*, p. 50-51.

⁸⁵ K. MARX, *Manuscrits de 1844, 2007, op. cit.*, p. 147.

⁸⁶ *Ibid.*, nous soulignons.

⁸⁷ Il s'agit du passage qui précède immédiatement la critique de la dialectique hégélienne, *ibid.*, p. 154-156.

l'individu. Si « la création », selon Marx « est [...] une représentation qu'il est très difficile de déloger de la conscience populaire »⁸⁸, c'est d'abord parce que le monde naturel se présente à elle, dans son expérience immédiate comme une totalité achevée : un environnement terrestre stable habité par des espèces vivantes se reproduisant à l'identique. N'ayant pas connaissance de la genèse immanente des êtres naturels et de leurs formes variées, la conscience populaire tend à la projeter dans un fondement métaphysique qui rend compte de leur origine dans un acte de création. Lorsque Marx affirme que l'idée de « la création de la terre a reçu un coup terrible de la géognosie, c'est-à-dire de la science qui présentait la formation de la terre, le devenir de la terre comme un processus, un autoengendrement [*Selbsterzeugung*] »⁸⁹, il s'inspire sans aucun doute d'un argument forgé par Moses Hess dans un texte dont la rédaction est contemporaine à *L'Essence de l'argent*, intitulé *Progrès et développement*⁹⁰ :

Nous y croyons [à la création], car nous ne percevons plus le matériau, le composant, à partir duquel ces êtres se sont formés ou, pour le dire en d'autres termes, car nous ne connaissons pas l'histoire de leur genèse [*Entstehungsgeschichte*] ; en effet, l'objet que nous ne connaissons pas ne nous est pas appréhendable [*vorhanden*].⁹¹

Dès lors, les raisons de croire s'effaceraient devant les développements récents des sciences naturelles – d'une part la zoologie, en l'occurrence lamarckienne, « qui a retracé l'histoire naturelle ou l'histoire de la genèse du monde animal, de toutes les formations animales [*Thierformationen*], en partant des formes animales les plus élémentaires presque non organiques et inorganisées pour remonter vers les organisations les plus élevées jusqu'à atteindre l'être humain »⁹² ; d'autre part la géologie, « qui connaît l'histoire naturelle de la Terre et, pour les mêmes raisons, n'affirme pas que la Terre fut créée à partir du néant, puisqu'[elle] connaît précisément les différentes étapes du développement que la Terre dut traverser pour devenir ce qu'elle est »⁹³.

⁸⁸ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 154.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 154. La « géognosie », littéralement connaissance de la terre, était le nom alors donné à la nouvelle science étudiant l'histoire du globe terrestre par l'étude de la stratification des couches géologiques.

⁹⁰ M. HESS, « Fortschritt und Entwicklung », dans *Philosophische und sozialistische Schriften. 1837-1850*, Berlin, Akademie, 1980, p. 281-284.

⁹¹ *Ibid.*, p. 281.

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*, p. 282.

Il s'agit là d'une première « réfutation pratique de la théorie créationniste »⁹⁴, au sens où elle vient répondre à la croyance sur le terrain de l'*expérience* de la nature, mais elle ne suffit pourtant pas, selon Marx, à vaincre ce besoin de croire qui anime la conscience religieuse. La source vive de la croyance ne réside pas simplement dans une stupéfaction face au monde naturel, mais elle s'ancre peut-être plus profondément dans un sentiment de finitude affectant la vie humaine elle-même. Contrairement à un être pleinement « indépendant », ne pouvant prétendre à une autonomie ontologique « qu'à partir du moment où il est redevable de son *existence* à lui-même », comme *causa sui*, l'être humain s'éprouve comme être fini dans sa dépendance à l'égard de la nature : « ma vie a nécessairement un tel fondement en dehors d'elle-même dès lors qu'elle n'est pas ma propre création »⁹⁵. Pour contrer la recherche religieuse d'un fondement transcendant l'existence humaine et naturelle, Marx ne se contente toutefois pas de défendre la finitude naturelle de l'être humain d'une part, et l'autoengendrement de la nature d'autre part. Cette double thèse, en effet, maintient intact le besoin de croyance que Marx met en scène dans une discussion avec un interlocuteur fictif qui ne cesse d'interroger en direction de l'origine première de cette nature génératrice dont émerge l'être humain⁹⁶. Pour Marx, la seule réfutation définitive du dogme créationniste réside dans la perspective ouverte par l'histoire mondiale, qui laisse entrevoir une mise au rencart du besoin de croyance par un certain dépassement de la finitude :

Mais comme, pour l'homme socialiste, l'ensemble de ce qu'on appelle l'histoire mondiale n'est autre chose que l'engendrement de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme [*das Werden der Natur für den Menschen*], il possède ainsi la preuve tangible et irréfutable de sa *naissance* par lui-même, de son *processus de formation*.⁹⁷

Si la dépendance ontologique de l'être humain à la nature est une évidence incontestable qui se manifeste dans l'expérience individuelle avant de se voir confirmée par les nouvelles sciences retraçant l'histoire naturelle de la genèse de l'être humain, du « devenir-homme de la nature » (*des Werdens der Natur zum Menschen*)⁹⁸, Marx envisage pourtant le cours de l'histoire

⁹⁴ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 154.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 154.

⁹⁶ « Si tu questionnes en direction de la création de la nature et de l'homme, c'est que tu fais abstraction de la nature et de l'homme. [...] Tu peux me rétorquer : je ne veux pas poser le néant de la nature, etc. ; je t'interroge sur l'*acte de leur engendrement*, de la même manière que j'interroge l'anatomiste sur la formation des os, etc. », *ibid.*, p. 155.

⁹⁷ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 155.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 153 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 396.

humaine comme un possible dépassement de cette finitude par « le devenir de la nature pour l'homme » (*das Werden der Natur für den Menschen*)⁹⁹.

Certes, l'individu humain ne cesse jamais de dépendre de la nature pour vivre, car il est et reste un « être naturel » livré à l'extériorité qui lui fournit sa subsistance. C'est là, comme nous l'avons vu, sa condition ontologique. Mais au cours du devenir historique, cette portion du monde naturel dont il dépend – la nature terrestre – tend à devenir le produit de l'activité objective des êtres humains : « partout, nous dit Marx, la réalité objective devient pour l'homme dans la société la réalité des forces essentielles de l'homme, la réalité humaine, et donc la réalité de ses *propres* forces essentielles, tous les *objets* deviennent pour lui l'*objectivation* de lui-même »¹⁰⁰. On ne peut comprendre cette affirmation emphatique qu'en supposant que l'individu, dont le rayon d'activité reste somme toute assez limité, s'élève au niveau du genre humain dans sa totalité pour appréhender la « nature humanisée »¹⁰¹ comme le produit historique d'une activité collective à laquelle il participe. En envisageant l'histoire mondiale du point de vue de son dénouement, « l'homme socialiste » est ainsi capable de se libérer par anticipation d'un besoin religieux qui sera définitivement aboli par la réalisation pratique de son objectif :

Dans la mesure où la coappartenance essentielle [*Wesenhaftigkeit*] de l'homme et de la nature, dans la mesure où l'homme est devenu pour l'homme intuitionnable de façon pratique et sensible comme existence de la nature, et la nature pour l'homme comme existence de l'homme, la question en direction d'un être *étranger*, d'un être situé au-dessus de la nature et de l'homme [...] est devenue impossible dans la pratique.¹⁰²

Il ne s'agit pas tant d'affirmer que la production humaine de la nature prendrait la place de la représentation de la création divine, mais plutôt que la transformation accomplie de la nature par l'être humain garantit une autonomie ontologique qui rend superflue toute recherche d'un principe transcendant.

Notons que l'accomplissement de ce processus dans « le socialisme en tant que socialisme »¹⁰³, ici projeté par Marx, est décrit dans les termes d'une révélation qui rend manifeste le rapport véritable de l'être humain à la nature : cette « coappartenance »

⁹⁹ K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 398.

¹⁰⁰ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 155.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 151.

¹⁰² *Ibid.*, p. 155 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 398.

¹⁰³ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 156.

caractérisée à la fois par la dépendance ontologique de l'être humain à la nature et la destination de la nature à se voir humanisée. Pour qualifier cette réciprocité, qui reste inaccessible à la « conscience populaire » prise dans l'immédiateté du déchirement capitaliste entre l'individu et la nature¹⁰⁴, Marx forge également le néologisme du « *Durchsichselbstsein* de la nature et de l'être humain »¹⁰⁵. Ce terme ne désigne pas simplement « l'être-par-soi-même » de l'un et l'autre terme pris séparément comme le laisse penser la traduction la plus littérale mais plutôt, comme le précise Wolfgang Fritz Haug, leur entrelacement (*das Ineinander*)¹⁰⁶. Affirmer que l'être humain subsiste par lui-même indépendamment de la nature, ce serait retomber dans le dualisme le plus classique. Il s'agit plutôt de penser ici l'être-par-soi-même de l'être humain se réalisant au travers (*durch*) de la nature, en tant qu'il fait de cette dernière le produit de son activité objective. Au lieu d'être simplement déterminé ou conditionné par le monde objectif, l'être humain se voit progressivement déterminé par le produit objectif de sa propre action ; il s'autodétermine. Si le monde objectif n'en reste pas moins *extérieur* à la vie individuelle et à la conscience immédiate, il se voit progressivement intégré dans le champ d'action de l'humanité prise dans sa totalité générique. De nature, il devient « société », monde social.

C'est par ce modèle de l'internalisation de l'extériorité que l'on peut comprendre le sens du dépassement de la finitude esquissé par Marx dans la perspective socialiste d'une pleine humanisation de la nature. En tant que dépendance essentielle à l'égard de l'objet, vécue dans la passivité du besoin, la finitude ne cesse en aucun cas de se faire sentir. Elle doit plutôt être pensée comme une dimension constitutive de l'existence *individuelle* qui se voit réintégrée dans le mouvement d'autoengendrement de l'être humain, accompli du point de vue totalisant du genre. Comme le suggère peut-être Marx dans un passage aux accents métaphoriques, cette finitude n'est pas tant abolie que dépassée, au sens du concept hégélien d'*Aufhebung*. Niée dans sa dimension purement naturelle, elle se trouve relevée sur un nouveau plan au cours de l'histoire mondiale, pour devenir finitude sociale :

Ce n'est pas seulement la richesse, mais aussi la pauvreté [*Armuth*] de l'homme qui obtient également – sous la présupposition du socialisme – *une signification humaine et*

¹⁰⁴ À ce sujet, voir notre ch. 6, p. 372 *et sq.*

¹⁰⁵ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 154 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 397.

¹⁰⁶ W. F. HAUG, « Eine kopernikanische Wende der Ökologie? Jason Moores weltökologischer Ansatz und die Philosophie der Praxis », *Das Argument*, vol. 334, 2020, p. 98.

*donc sociale. Elle est le lien passif qui fait ressentir à l'homme la richesse la plus grande, [à savoir] l'autre homme en tant que besoin.*¹⁰⁷

À supposer que la « pauvreté » désigne ici un certain rapport de dépendance ontologique entre l'être naturel humain et les objets de son besoin, elle obtient une « signification humaine et sociale » à partir du moment où l'individu ne dépend plus de la nature immédiate, mais des autres êtres humains par l'intermédiaire d'une nature socialisée dans laquelle s'est cristallisée l'activité objective de ses congénères. Si la finitude de l'existence individuelle à l'égard du monde extérieur persiste, elle se voit progressivement intégrée et résorbée dans un mouvement de socialisation générique de la nature.

L'identité expressive de la nature et de l'être humain comme horizon normatif du premier naturalisme

Ainsi comprise comme processus d'humanisation de la nature, la conception marxienne de l'autoengendrement reconduit cette impulsion philosophique du romantisme et de l'Idéalisme allemand que Charles Taylor a caractérisé d'« expressivisme »¹⁰⁸. Contre le dualisme cartésien qui réduit la liberté à une disposition subjective intérieure s'opposant au monde objectif et qui se trouve formalisée dans l'antinomie kantienne entre liberté et nécessité, monde moral et monde naturel, l'expressivisme consiste à concevoir la nature comme la matrice d'où émerge la liberté humaine et l'élément plastique dans lequel elle prend forme, ou son champ d'« expression »¹⁰⁹. Lorsque Marx affirme négativement que « la nature n'est ni objectivement, ni subjectivement présente de façon immédiatement *adéquate* à l'être *humain* »¹¹⁰, il reconduit un horizon normatif qui guide cette tradition philosophique, celui de l'accomplissement d'une identité entre le sujet et l'objet.

Au départ – commente Taylor – cette matrice originelle dans laquelle se trouve l'homme n'exprime aucunement ce qu'il est. Mais comme l'homme, contrairement à l'animal, peut produire de manière universelle et consciente, ces échanges ne font pas que

¹⁰⁷ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 154, nous soulignons.

¹⁰⁸ Voir C. TAYLOR, *Hegel and Modern Society*, *op. cit.*, p. 1-13.

¹⁰⁹ Notons que Taylor reprend le concept clé d'expression, par lequel Marx désigne l'activité objective (*Äusserung*), pour réinterpréter le sens du mouvement théorique qui anima la philosophie allemande au tournant des XVIII^e et XIX^e siècle ; comme si, en quelque sorte, le jeune Marx révélait le sens profond de cette philosophie dans le mouvement même de son dépassement.

¹¹⁰ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 167, nous soulignons.

renouveler le cycle de la nature, ils le transforment. L'homme fait de la nature une expression de lui-même et, ce faisant, devient lui-même un homme.¹¹¹

Pour penser la mise en œuvre de cette identité nouvellement comprise comme adéquation, Marx impose toutefois une inflexion à la philosophie hégélienne dont il hérite cette « conception expressiviste »¹¹². À la différence de l'identité spéculative, cette identité naturalisée ne se joue plus entre une conscience et son objet, mais entre le corps vivant et la nature.

Si ce mouvement critique semble de prime abord plaider en faveur de la finitude, la restitution de son horizon normatif permet au contraire d'y voir une concrétisation pratique du projet hégélien du dépassement théorique de la finitude. En limitant la portée de l'identité effective entre la conscience et son objet au plan spirituel du monde de la culture et de l'esprit objectif, Hegel était en réalité conduit à reconnaître la persistance d'un rapport fini à la nature matérielle et à rechercher une plus haute réconciliation dans la sphère théorique du savoir absolu : « la reconnaissance de l'incarnation d'un Esprit qui était en grande partie déjà présent »¹¹³ dans cette nature et dont la vie humaine n'est que le véhicule lui permettant de se manifester. Pour déjouer cet ultime tour métaphysique de la spéculation hégélienne qui identifie selon Marx le sujet réel du processus à « *dieu, l'esprit absolu, l'idée se sachant et s'activant* », dont « l'homme réel et la nature réelle ne sont plus que de simple prédicats »¹¹⁴, il s'agit alors de transplanter ce mouvement de réconciliation expressive sur le sol même de la nature, et ce par l'intermédiaire d'une activité objective de transformation. Pour Marx, remarque Taylor, « la réconciliation doit passer par la transformation [de la nature] puisque son sujet est l'homme générique et que l'homme, contrairement à Dieu, ne peut se reconnaître dans la nature autrement que par le travail »¹¹⁵. Certes, « la réconciliation de Marx sera forcément toujours incomplète ; elle ne s'étend jamais au-delà des frontières (toujours reculées) de la nature non transformée »¹¹⁶. C'est là une nécessité ontologique qui découle directement de la thèse de l'appartenance à la nature. Mais cette limitation *de fait* s'inscrit en même temps dans une intégration *de droit* de la nature au champ d'expression de la libre

¹¹¹ C. TAYLOR, *Hegel and Modern Society*, *op. cit.*, p. 143.

¹¹² *Ibid.*, p. 2.

¹¹³ *Ibid.*, p. 144-145.

¹¹⁴ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 172-173.

¹¹⁵ C. TAYLOR, *Hegel and Modern Society*, *op. cit.*, p. 145.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 145.

activité humaine, là où Hegel insistait davantage sur le non-sens irréductible qu'elle oppose à ce projet. Au lieu d'interpréter le naturalisme du jeune Marx comme une philosophie de la finitude, qui limiterait la prétention hégélienne à l'identité entre le sujet et l'objet, cette lecture permet bien plutôt de comprendre son mouvement d'ensemble comme une radicalisation de l'ambition philosophique hégélienne. « Une fois doté des pouvoirs qu'a l'Esprit de créer sa propre incarnation – commente Taylor – l'être humain peut prétendre à une conception de la liberté comme autocréation plus radicale que la précédente. »¹¹⁷

Cette nouvelle forme d'expressivisme, qui conserve l'horizon normatif de l'identité entre le sujet et l'objet pour situer sa réalisation au sein même de l'activité productive, voilà selon Taylor le cœur de « l'aspiration prométhéenne »¹¹⁸ du jeune Marx. Par ce qualificatif qui connaîtra une longue postérité dans le débat écomarxiste, Taylor s'appuie ici sur la critique déjà formulée très tôt par Hegel vis-à-vis d'une conception instrumentale de la liberté comme soumission de la nature aux fins de l'agir productif¹¹⁹, et qu'il explicitera dans ses *Cours d'esthétique* en faisant directement référence à la figure de Prométhée. Symboles de cette technique « qui permettra [aux êtres humains] de dompter les choses naturelles et d'en faire les moyens de satisfaction humains », « le feu et les arts » apportés par Prométhée « entrent seulement d'abord au service de l'égoïsme et de l'utilité privée, sans se rapporter à l'existence humaine communautaire et à la vie publique »¹²⁰. Selon Hegel, ils ne sont tout au plus qu'une condition matérielle de la vie spirituelle et non l'élément de sa réalisation. Gérard Lebrun, dans une sous-section de sa monographie *La Patience du concept* intitulée « Prométhée n'est pas un héros hégélien »¹²¹, soulignait déjà le même décalage entre la conception hégélienne et la conception marxienne de la liberté comme autodétermination. Selon lui, la révolte du jeune Marx contre le spéculatif aurait pour fonction de « rendre à l'homme porteur d'outils le rôle irremplaçable qui s'effaçait assez vite dans le cycle de l'Idée »¹²². Contrairement à Taylor,

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 150

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 144.

¹¹⁹ Le jeune Hegel affirme notamment que « cette façon de résoudre la tâche de la philosophie » est « trompeuse », car elle ne parvient qu'à réaliser une forme d'unité entre le sujet et l'objet « dans laquelle il reste toujours l'opposition », G. W. F. HEGEL, *Le Premier système. La philosophie de l'esprit. 1803-1804*, M. Bienenstock (trad.), Paris, P.U.F., 1999, p. 30.

¹²⁰ Hegel, *Cours d'esthétique*, cité par G. LEBRUN, *La Patience du concept. Essai sur le Discours hégélien*, Paris, Gallimard, 1972, p. 144.

¹²¹ *Ibid.*, p. 144-150.

¹²² *Ibid.*, p. 149.

Lebrun affirme toutefois que ce mouvement de naturalisation de la dialectique hégélienne du sujet et de l'objet, recentrée sur l'activité productive, contourne le piège d'une divinisation prométhéenne de l'être humain qui réduirait la nature au produit potentiel ou actuel de son activité.

Sa thèse s'appuie principalement sur une interprétation audacieuse de la définition marxienne de la nature comme « le corps propre non organique de l'homme »¹²³. En croyant pouvoir déceler dans cette formulation l'écho de la conception kantienne d'une finalité interne avec laquelle devrait composer l'activité humaine émancipée, il l'oppose au schéma de domination instrumentale de la nature comme l'application d'une simple finalité externe à l'objet, indifférente à sa propre structure organique. Cette tentative d'interpréter les *Manuscripts de 1844* en un sens non humaniste, ou du moins non anthropocentrique, fut reprise et approfondie par Wolfdietrich Schmied-Kowarzik en vue de proposer une lecture potentiellement écologique de ce texte par la reconstruction d'un héritage schellingien sous-jacent à la critique de Hegel¹²⁴. Contre l'idée hégélienne d'une identité du sujet et de l'objet comme intégration subjective de l'objet, Marx tâcherait de penser avec le Schelling de la première *Naturphilosophie* une harmonie entre la productivité immanente de la nature et la production consciente de l'être humain. Mais cette hypothèse de lecture pose deux problèmes. Outre la discordance biographique entre le texte des *Manuscripts* et la rupture depuis longtemps consommée de Marx avec le romantisme¹²⁵, qui se traduit par un ralliement au camp jeune hégélien et une critique affirmée de Schelling¹²⁶, une telle hypothèse s'appuie également sur

¹²³ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 122.

¹²⁴ W. SCHMIED-KOWARZIK, « Die Dialektik von Mensch und Natur beim jungen Marx », *op. cit.*

¹²⁵ On peut situer cette rupture à partir de la correspondance du jeune Marx, autour de 1837. À ce sujet, voir M. HEINRICH, *Karl Marx and the Birth of Modern Society. The Life of Marx and the Development of his Work. Vol. I 1818-1841*, *op. cit.*, « Hegel's critique of the Romantics and Marx's transition to Hegel's Philosophy », p. 189 et *sq.*

¹²⁶ À ce sujet, on consultera l'excellente introduction de P. CLOCHEC *et al.*, « De la jeune Allemagne au jeune hégélianisme », dans F. Engels, *Écrits de jeunesse. Tome 1 : 1839-1842*, Paris, Éditions sociales, 2015. À partir d'une étude philologique très approfondie, les autrices et auteurs soulignent notamment qu'entre 1841 et 1844, les jeunes Engels et Marx identifient Schelling « au rang d'adversaire théorique majeur » (p. 82). Certes, ils font jouer le jeune Schelling de la philosophie de la nature contre le vieux Schelling berlinois. Mais il s'agirait moins d'une défense positive de cette philosophie de la nature que d'une stratégie rhétorique visant à moquer le déclin de la pensée de ce penseur à la botte de l'État prussien. Lorsque arrivé à Paris, le jeune Marx demande à Feuerbach de préciser sa critique de Schelling, il s'agirait moins d'un regain d'intérêt pour sa philosophie que d'un but stratégique : critiquer l'attrait de « la revalorisation schellingienne de la nature » auprès des « matérialistes français », « en montrant au public français le caractère réactionnaire de la philosophie de Schelling » (p. 85). En louant chez Feuerbach un « Schelling inversé » (lettre du 3 octobre 1843 de Marx à Feuerbach, citée p. 86), Marx

une interprétation trop approximative de l'activité objective en tant que continuation de l'activité vitale. Comme nous l'avons vu, il ne s'agit pas pour Marx d'affirmer, comme le jeune Schelling, que la productivité consciente de l'être humain doit *s'accorder* avec la productivité inconsciente de la nature¹²⁷, mais plutôt, à la suite de Hess, que la production humaine est avant tout un déploiement de l'activité vitale du corps humain, avant d'être réfléchi par la conscience. Or, la conceptualité sur laquelle s'appuie Moses Hess pour penser l'activité vitale comme reproduction de soi du vivant n'a rien de schellingien mais s'inscrit bien plutôt, comme nous allons le voir, dans la continuité directe de la *Naturphilosophie* hégélienne. Afin d'intervenir dans ce débat, et pour évaluer la pertinence d'une lecture écologique des *Manuscrits de 1844*, il convient donc d'élucider le sens de cet héritage réel plutôt que de reconstruire une filiation hasardeuse¹²⁸.

*

2. La définition hégélienne de la nature comme « corps propre non organique » de l'être humain

Le naturalisme humaniste de Marx ne désigne pas qu'un horizon historique à atteindre par la pleine humanisation de la nature, mais aussi une certaine compréhension de l'être de la nature qui fonde une telle perspective comme sa condition de possibilité. C'est l'intime connexion de ce devenir historique et d'une ontologie qui transparaît dans la seconde

prend moins parti pour la philosophie schellingienne de la nature que pour le naturalisme feuerbachien. « Une critique de Schelling par Feuerbach devrait montrer que les principes du jeune Schelling ne peuvent trouver de réalisation philosophique que sous une forme naturaliste, rationnelle et athée qui, par contraste, permettrait de rendre manifeste le caractère seulement fantaisiste et religieux de la philosophie schellingienne » (p. 86-87).

¹²⁷ Schmied-Kowarzik a tout à fait raison d'affirmer que, selon Marx, l'activité productive des êtres humains est issue de l'activité productive de la nature pour se développer ensuite sous une forme socio-historique. Lorsqu'il affirme en outre « qu'ils ne peuvent le faire qu'en harmonie [*im Einklang*] avec la productivité de la nature qui œuvre à travers eux » (W. SCHMIED-KOWARZIK, « Die Dialektik von Mensch und Natur beim jungen Marx », *op. cit.*, p. 67-68), il projette cependant sur le texte de Marx un sens schellingien. Comme nous l'avons vu, l'unité de l'être humain et de la nature est comprise par Marx comme une mise en adéquation de la nature à l'essence de l'être humain, et non l'inverse.

¹²⁸ L'auteur de ces lignes doit ici confesser avoir lui-même tâché de défendre cette lecture schellingienne de Marx qui, face aux textes, s'est avérée trop fragile pour permettre de fonder une réhabilitation écologique des *Manuscrits de 1844*.

définition du concept de nature élaborée dans les *Manuscrits de 1844*. Dans un passage cryptique du premier cahier, au cours de l'analyse de l'aliénation du travail, Marx affirme que « la nature est le corps propre [*Leib*] non organique de l'homme – où il faut entendre la nature dans la mesure où elle n'est pas elle-même le corps humain »¹²⁹. Cette définition en laquelle se noue toute l'ambivalence du naturalisme de Marx fit l'objet d'un vif débat au sujet de la compatibilité écologique de son approche, qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Selon que l'accent est mis sur la réduction instrumentale de la nature à une simple extension du corps humain ou sur l'unité vitale du corps humain à l'ensemble de la corporéité naturelle, ce concept du corps non organique apparaît comme le signe d'un anthropocentrisme exacerbé, aveugle à l'autonomie des processus naturels, ou au contraire comme la mise au jour d'une codépendance de l'existence humaine et de la nature non humaine. Comme nous le verrons, cette discussion eut le mérite de mettre au jour l'origine philosophique de ce concept de « corps non organique », en indiquant ainsi une dette à l'endroit de Hegel qui pénètre jusqu'à la définition même du naturalisme du jeune Marx. Loin de prouver la dimension écologique de cette position, comme le suppose hâtivement une lecture superficielle de cet intertexte, cet héritage éclaire au contraire sa compatibilité avec le modèle du productivisme stratégique et ses limites écologiques.

A. Anthropocentrisme instrumental ou écologie dialectique ? La controverse autour du « corps non organique »

Le concept de « corps non organique » se présente, dans la réception écologique du marxisme, comme cette pierre de touche départageant deux stratégies de lecture : d'une part l'autoréflexion critique du premier écosocialisme, tâchant de corriger le marxisme en le dépouillant d'un présupposé « prométhéen », et d'autre part la réhabilitation écomarxiste, visant à restituer une cohérence écologique sans faille de la conception marxienne des rapports sociaux à la nature¹³⁰. Là où la première approche de ce concept, proposée par John P. Clark, résume les limites de cette conception marxienne de la nature en lui reprochant de reconduire une forme de « dualisme », la réhabilitation entreprise par John Bellamy Foster et Paul Burkett s'appuie sur l'origine hégélienne du concept de « corps non organique » pour défendre au

¹²⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 122.

¹³⁰ À ce sujet, voir notre introduction, p. 9 *et sq.*

contraire sa dimension « dialectique ». Reste à savoir, toutefois, ce que l'on entend à chaque fois par ces grandes catégories de « dualisme » et de « dialectique » qui polarisent ce débat.

Le premier débat sur le concept de « corps non organique » : Clark vs Foster & Burkett

Dans son article de 1989, intitulé « Marx's inorganic body »¹³¹, l'écologiste anarchiste John P. Clark affirme que la thèse naturaliste de l'appartenance, défendue sans conteste par Marx, ne permet pas à elle seule de fonder une critique sociale authentiquement écologique. Rappeler à l'instar de Howard Parsons que la formule du « corps non organique » s'inscrit dans un naturalisme ontologique selon lequel « l'homme participe organiquement, *i.e.* dialectiquement, à la nature »¹³², ne nous dit pourtant rien de la conception marxienne « du "lien" entre cette "partie" humaine et le reste de la nature », qui seule « peut décider de la portée écologique d'une telle considération »¹³³. Loin d'impliquer un rapport « dialectique », c'est-à-dire une interaction réciproque entre la vie humaine et « toutes les autres formes de vie au sein de la biosphère », « la qualité "non organique" de la nature externe signifie – selon Clark – son caractère instrumental en relation à une humanité qui en est abstraite »¹³⁴. Le « faux pas ontologique » qui conduit Marx à une nouvelle forme de « dualisme » ne réside pas dans la simple distinction du corps humain et du reste de la nature, mais repose tout entier dans le partage normatif impliqué par cette relation étroitement instrumentale. En réduisant la nature non humaine à un simple moyen de l'activité humaine, le naturalisme marxien offrirait en même temps l'assise d'une « idéologie productionniste »¹³⁵ qui ne s'attaquerait pas tant à une contradiction entre le productivisme capitaliste et le système de la nature – laquelle supposerait la mise au jour d'une codépendance entre la société et la nature – qu'à une contradiction entre les rapports de production capitaliste et une maximisation productive du travail. C'est parce que Clark résume de manière précise et synthétique une multitude de

¹³¹ J. P. CLARK, « Marx's inorganic body », *op. cit.*

¹³² H. PARSONS (éd.), *Marx and Engels on Ecology, op. cit.*, p. 10. Ce recueil, qui constitue la première compilation transversale des textes de Marx et Engels traitant de questions « écologiques », offrit une base textuelle décisive à l'essor de l'écosocialisme puis de l'écomarxisme américains. C'est dans son introduction aux extraits rassemblés que Parsons pose un premier cadre interprétatif continuiste accordant un rôle fondateur au naturalisme du jeune Marx pour les développements écologiques plus tardifs.

¹³³ J. P. CLARK, « Marx's inorganic body », *op. cit.*, p. 244.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 251.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 246.

critiques écologiques de Marx, en retraçant le lien entre son ontologie des rapports à la nature et sa conception du progrès historique, que son interprétation fit l'objet d'une longue réfutation par John Bellamy Foster et Paul Burkett dans un article sur « La dialectique des relations organiques et non organiques », sous-titré « Marx et la philosophie hégélienne de la nature »¹³⁶.

Pour défendre Marx contre le reproche d'une conception encore « dualiste » des rapports entre l'être humain et la nature qui animerait, selon Clark, la définition de la nature comme « corps non organique », Foster et Burkett remontent à la source philosophique de cette formule dans la *Naturphilosophie* hégélienne. Cette dernière permettrait à Marx de penser une connexion véritablement « dialectique » de ces rapports en posant un cadre ontologique général qui trouverait à se concrétiser dans l'analyse scientifique de l'épuisement des sols inspirée des recherches scientifiques de Liebig.

L'emprunt de Marx à Hegel (et aussi à Feuerbach), dans ce contexte, réside dans la perception dialectique du fait que les êtres humains, comme créatures objectives et organiques, sont aussi dépendantes de la nature non organique comme élément de leur propre être générique. [...] Au lieu de postuler une franche coupure ontologique entre les êtres humains et la nature [...], Marx tenta ainsi de décrire les *interconnexions* matérielles et les *échanges réciproques* [*interchanges*] dialectiques liés au fait que l'être générique humain, comme l'être générique en général, trouve sa base objective et naturelle en-dehors de lui-même, dans la nature conditionnée et objective de son existence.¹³⁷

Si l'origine hégélienne de la définition de la nature comme « corps non organique » est tout à fait juste, son apport théorique est ici résumé par la thèse de l'appartenance à la nature, sans plus de distinction avec le naturalisme feuerbachien. Comme le rappelle Clark dans une réponse à Foster et Burkett¹³⁸, cette thèse ne permet de réfuter le reproche de « dualisme » qu'en réduisant ce dernier à son appréhension la plus simpliste : la croyance naïve en « une franche coupure ontologique entre les êtres humains et la nature »¹³⁹, que ses interlocuteurs lui imputent avec une certaine dose de mauvaise foi alors qu'il définissait lui-même ce dualisme

¹³⁶ Initialement publié dans la revue *Organization & Environment* (2000), cet article fit l'objet d'une réécriture pour paraître comme le premier chapitre d'un livre consacré à la défense apologétique de l'écologie de Marx contre la lecture plus critique et nuancée du premier courant de l'écocritique. Cf. J. B. FOSTER et P. BURKETT, « The dialectic of organic and inorganic relations », dans *Marx and the Earth. An Anti-Critique*, London, Brill, 2010, p. 57-88.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 69-70.

¹³⁸ J. P. CLARK, « Marx's natures », *Organization & Environment*, vol. 14, n° 4, 2001, p. 439.

¹³⁹ J. B. FOSTER et P. BURKETT, « The dialectic of organic and inorganic relations », *op. cit.*, p. 70.

comme la réduction de la nature à un ensemble d'objets à libre disposition de la finalité productive que leur impose l'activité humaine.

À la différence de Clark, Foster et Burkett suggèrent toutefois que l'analyse hégélienne du « processus de vie » (*Lebensprozess*), dont est tirée la conception de la nature comme « corps non organique », met en lumière la dimension « dialectique » de la relation entre les êtres humains et la nature – terme par lequel ils désignent principalement la réciprocité d'une relation de codépendance entre l'être vivant et le milieu naturel qui le fait vivre. Sans jamais démontrer cette signification précise du terme dans l'analyse hégélienne, ils se contentent de se référer brièvement au processus de croissance végétal au cours duquel, selon les mots de Hegel, « la vie élémentaire de la nature est directement absorbée sous la forme de terre, d'eau et de lumière »¹⁴⁰, pour y voir « la mise en œuvre la plus concrète » de la compréhension des « relations organiques/non organiques »¹⁴¹. Ce n'est qu'en identifiant la nature non organique à ces minéraux dont dépendent les végétaux dans leur croissance, et donc en limitant la terminologie hégélienne à l'acception commune du terme dans la langue de l'époque¹⁴², que Foster et Burkett peuvent ensuite reconstruire une continuité avec l'agrochimie de Liebig étudiant effectivement les échanges réciproques entre la composition minérale des sols et la croissance des plantes¹⁴³. L'apparente érudition de cette interprétation de « la dialectique entre l'organique et le non organique » dans la *Naturphilosophie* hégélienne dissimule en réalité une lecture tout à fait métaphorique des textes.

Les paradoxes du concept de « corps non organique »

Une restitution de l'argument d'ensemble, prenant acte de la centralité accordée au processus de vie animale, aurait au contraire permis de souligner le paradoxe de l'emploi hégélien du concept de « nature non organique » pour définir l'extériorité naturelle dont dépend la reproduction de l'organisme individuel. Loin de se réduire à la sphère abiotique de l'environnement où les plantes autotrophes prélèvent leurs nutriments, ce monde naturel est composé d'un ensemble d'organismes vivants qui constituent l'alimentation exclusive des

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 68. Voir G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse. Zweiter Teil. Die Naturphilosophie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 414 et sq.

¹⁴¹ J. B. FOSTER et P. BURKETT, « The dialectic of organic and inorganic relations », *op. cit.*, p. 67.

¹⁴² *Ibid.*, p. 66.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 82.

animaux hétérotrophes. Si Hegel qualifie paradoxalement cette nature vivante de non organique, ce n'est jamais pour indiquer l'interaction biochimique entre le monde vivant et le monde minéral, mais toujours pour désigner le rapport instrumental et unilatéral de l'être vivant à son monde environnant. La dialectique de l'organique et du non organique qui se donne à lire dans l'étude de la vie animale est tout sauf réciproque, puisqu'elle désigne avant tout la reproduction de la vie propre par une négation prédatrice de la vie de l'autre être vivant.

Contrairement à Foster et Burkett qui contournent ce paradoxe pour sauver leur argument et protéger Marx de tout reproche émanant de l'écologie politique, Judith Butler a le mérite de l'avoir pris en considération dans une analyse plus récente, intitulée « Le corps non organique chez le jeune Marx. Un concept-limite de l'anthropocentrisme »¹⁴⁴ :

D'un point de vue contemporain, nous sommes en droit de demander pourquoi la nature, ou une certaine partie de la nature, a tout bonnement pu être décrite comme « non organique » ? Nous aurions raison de penser que les animaux et les humains dépendent de la nature organique, au sens où ils dépendent de nourriture et de matériaux naturels servant à s'abriter. En quel sens peut-on dire du bois, par exemple, qu'il est non organique ; ou à quelles conditions le bois, par exemple, est-il non organique ? Tel que je le comprends, on peut dire premièrement que la nature organique est animée tandis que la nature non organique demeure inanimée ou désanimée et deuxièmement, qu'un arbre est considéré comme organique jusqu'à ce qu'il soit transformé en bois de construction et devienne ainsi « non organique », tel que l'entend Marx. Celui-ci conserve son caractère matériel, mais sa vie dérive à présent de l'activité humaine qui le prépare pour l'usage, la consommation ou le loisir. En étant employé et travaillé, l'objet devient non organique et inanimé, mais il acquiert aussi une certaine forme d'animation à l'issue de cette forme d'élaboration.¹⁴⁵

En ce sens, la non-organicité désignerait avant tout une transformation d'état subie par les êtres vivant au cours de leur appropriation par le travail humain ou la consommation directe. Cette interprétation est juste, mais reste cependant partielle. L'emploi du qualificatif non organique, tant en ce qui concerne la « nature non organique » chez Hegel que le « corps propre non organique » chez Marx, désigne non seulement la transformation subie par l'être consommé mais aussi un mode d'appréhension de la nature en vue de sa consommation ou de son usage instrumental – sans quoi la formulation de Marx selon laquelle l'être humain, en raison de son universalité, « fait de la nature entière son corps *non organique* »¹⁴⁶, n'aurait

¹⁴⁴ J. BUTLER, « The inorganic body in the early Marx. A limit-concept of anthropocentrism », *Radical Philosophy*, vol. 6, n° 2, 2019, p. 3-17.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 12.

¹⁴⁶ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 122.

absolument aucun sens. Si Butler peut réinterpréter le concept marxien de « corps non organique » en un sens non anthropocentrique, pour réévaluer sa portée écologique en se ralliant malgré tout à Foster et Burkett contre Clark, ce n'est jamais qu'en minimisant cette seconde dimension instrumentale du concept et en insistant sur la thèse de l'appartenance à la nature énoncée par Marx à la fin du même passage :

L'homme vit de la nature signifie : la nature est son *corps propre*, avec lequel il faut qu'il demeure dans un processus continu [*beständiger Prozess*] pour ne pas mourir. Le fait que la vie physique et spirituelle de l'homme soit dépendante de la nature, n'a pas d'autre sens que celui-ci : la nature est dépendante d'elle-même, car l'homme est une partie de la nature.¹⁴⁷

Il nous faut pourtant rappeler, avec Clark, que la thèse de l'appartenance n'est qu'une condition nécessaire mais non suffisante à l'élaboration d'un naturalisme *écologique*. Définir ce dernier par l'étude d'une relation de dépendance de l'organisme et de son milieu naturel non organique, c'est réduire l'écologie à un sens tout à fait trivial assez proche de l'étude physiologique du métabolisme organique. La nouveauté de la science écologique, esquissée par la première définition de Haeckel et objectivée par Tansley dans le concept d'« écosystème », consiste dans l'analyse des *inter*-actions entre les êtres vivants et leur environnement, de sorte que ce dernier soit toujours co-constitué par leur activité vitale¹⁴⁸. La projection d'une dialectique de l'interaction entre l'être humain et la nature, le vivant et son milieu, sur la thèse marxienne de l'appartenance, tient probablement à la libre traduction du « processus continu » (*beständiger Prozess*) entre la nature et l'être humain par le substantif anglais « *interchange* », littéralement « échange réciproque »¹⁴⁹. Le terme de processus, ici employé par Marx, dérive en fait du concept hégélien de *Lebensprozess*, processus vital. Or, non seulement Hegel ignore totalement ce rapport de co-constitution entre les êtres vivants et leur monde, en réduisant la nature à un grand réservoir dont sont prélevés des nutriments et capturées des proies, mais en outre, il tend à accentuer la dimension unilatérale du vivant à son milieu comme un rapport asymétrique de sujet à objet.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 122.

¹⁴⁸ À ce sujet, voir notre introduction, p. 9 *et sq.*

¹⁴⁹ Alors même que Butler souligne le décalage entre l'original et la traduction, elle fait de l'*interchange* une catégorie centrale de son interprétation du texte de Marx, lui permettant en fin d'analyse d'ouvrir une perspective écologique. Voilà qui trahit un usage assez volontariste de la lettre du texte.

Bien qu'il ne connaisse pas cette origine philosophique du concept marxien de « corps non organique », Clark a donc raison d'y suspecter un certain réductionnisme instrumental qui fait obstacle à un plein déploiement d'une « dialectique authentiquement écologique », qu'il comprend comme « l'élaboration de la détermination mutuelle de toutes les formes de vie au sein de la biosphère comme unité-dans-la-diversité »¹⁵⁰. C'est précisément cette différence décisive entre une simple dialectique de la dépendance du sujet envers l'objet, et une dialectique de la co-constitution vivante du milieu, qui échappent à Foster et Burkett par leur emploi très général de ce concept de « dialectique »¹⁵¹. Pour réaliser cette métamorphose écologique de la dialectique, qui semble percer en d'autres endroits du texte de Marx¹⁵², on ne peut faire l'économie d'une critique d'un lourd héritage philosophique qui entrave encore son premier naturalisme.

B. Aux origines du concept de « corps non organique » : l'étude hégélienne du processus vital (*Lebensprozess*)

Pour comprendre les tenants et aboutissants de cette définition marxienne de la nature comme « corps propre non organique » de l'être humain, il nous faut donc au préalable élucider le sens du concept hégélien de « nature non organique » dont elle représente l'approfondissement. Alfred Schmidt avait déjà repéré cette filiation en suggérant brièvement l'origine de ce concept dans la *Phénoménologie de l'esprit*¹⁵³. Mais c'est dans la dernière section

¹⁵⁰ J. P. CLARK, « Marx's inorganic body », *op. cit.*, p. 249.

¹⁵¹ « Dans sa conception dialectique des choses, profondément influencée par Hegel, Marx comprend toute réalité comme étant constituée de relations, de sorte que chaque entité donnée soit le produit de relations complexes et toujours mouvantes dont il fait partie. En ce sens, le corps organique de l'humanité (comme toute espèce) ne peut pas être appréhendé séparément de ses conditions inorganiques d'existence », J. B. FOSTER et P. BURKETT, « The dialectic of organic and inorganic relations », *op. cit.*, p. 70.

¹⁵² C'est là une des thèses centrales développées dans la réponse de Clark à la critique de Foster et Burkett, où il souligne les tensions et ambivalences entre trois conceptions de la nature dans l'œuvre de Marx : la première prométhéenne, la seconde qui relève d'un « environnementalisme managérial », et la dernière qui serait enfin radicalement dialectique, au sens écologique. Voir J. P. CLARK, « Marx's natures », *op. cit.*, p. 432-433.

¹⁵³ Voir A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx*, Hamburg, CEP Europäische Verlagsanstalt, 2016, p. 96. Certes, le concept de « nature non organique » intervient bien dans la section de la *Phénoménologie* consacrée à la « Raison observante », G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, *op. cit.*, p. 248 et sq. Mais Hegel l'emploie encore dans un sens très général pour désigner le rapport de l'intériorité vivante à son extériorité phénoménale, et ne l'intègre pas encore dans l'analyse du processus de reproduction organique qui est au centre des textes plus tardifs et qui intéressera tout particulièrement Marx par l'intermédiaire de Hess.

de la *Philosophie de la nature* de *L'Encyclopédie*, consacrée à l'étude du vivant (« La physique organique »)¹⁵⁴, que Hegel mobilise ce concept de « nature non organique » pour définir les rapports de l'être vivant à la nature au sein du « processus vital » (*Lebensprozess*) dont il avait déjà dégagé la structure fondamentale dans un passage central de la *Science de la logique*¹⁵⁵. C'est à cet exposé détaillé, et à toute la logique argumentative qui le sous-tend, que Marx se réfère dans les *Manuscrits de 1844*. Outre la preuve textuelle qu'il s'était bien penché sur la *Naturphilosophie* hégélienne au moment de rédiger sa thèse doctorale sur l'atomisme antique en 1839¹⁵⁶, on trouve dans le passage des *Manuscrits* une quasi-citation du texte de *L'Encyclopédie*. Juste après avoir affirmé que « la vie générique, aussi bien chez l'homme que chez l'animal, consiste d'abord physiquement en ceci que l'homme (comme l'animal) vit de la nature non organique »¹⁵⁷, Marx précise que « l'universalité de l'homme apparaît de façon pratique précisément dans l'universalité qui fait de la nature entière son *corps non organique* »¹⁵⁸. C'est là une réécriture de la thèse déjà énoncée par Hegel, selon laquelle « l'être humain, en tant que l'animal universel, pensant, a un domaine bien plus étendu [que l'animal] et fait sien tous les objets comme sa nature non organique »¹⁵⁹. Le concept de corps non organique traduit donc la transformation spécifiquement humaine de ce rapport à la « nature non organique » qui caractérise, selon Hegel, la vie animale.

La dialectique unilatérale de la « nature non organique » : l'assimilation de l'objet par le sujet

Il convient d'abord de reconnaître, avec Foster et Burkett, que le rapport entre l'être vivant et le monde environnant appréhendé par Hegel comme « processus vital » implique bien une certaine forme de dialectique. Définie dans le sens minimal du maintien de l'*identité* d'un être à travers sa confrontation contradictoire à l'*altérité*, la dialectique effective se manifeste même pour la première fois dans la nature au niveau de la vie organique. L'être

¹⁵⁴ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie*, op. cit., p. 371-539.

¹⁵⁵ G. W. F. HEGEL, *La Science de la logique. Livre troisième. Le concept*, B. Bourgeois (trad.), Paris, Vrin, 2016, p. 240-244.

¹⁵⁶ Dans le cinquième carnet de notes préparatoires, on trouve en effet la rédaction de plusieurs plans synthétiques de la section de *L'Encyclopédie* de Hegel consacrée à la « Philosophie de la nature ». Voir K. MARX, *Differenz der demokritischen und epikureischen Naturphilosophie (1841)*. MEGA I/1, op. cit., p. 111-116.

¹⁵⁷ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 122.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 122.

¹⁵⁹ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie*, op. cit., § 362, p. 475.

vivant, en effet, ne subsiste « identique à lui-même » qu'en surmontant l'« absolue contradiction » qui l'oppose à l'objectivité dont il dépend essentiellement pour vivre, c'est-à-dire à l'ensemble des objets de son besoin. Cette contradiction, qui s'impose dans toute sa réalité à travers l'épreuve de « la douleur du vivant », est en même temps l'« impulsion » (*Trieb*) qui met en branle l'individu et le pousse à capturer et à assimiler ces objets – processus d'appropriation au cours duquel l'objectivité étrangère se voit chimiquement réduite à la subjectivité du corps vivant¹⁶⁰.

Cette brève restitution de l'argument hégélien permet immédiatement de comprendre que l'analyse feuerbachienne du besoin, aussi bien que le concept hessien d'« activité vitale », dérivent tous deux de cette appréhension « dialectique » du « processus vital » minutieusement élaborée par Hegel. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que Marx se soit replongé dans cette partie de la *Naturphilosophie* hégélienne à la suite de son échange intellectuel avec Moses Hess, afin de faire jouer un Hegel naturalisé contre un Hegel idéaliste¹⁶¹. Mais toute l'originalité de sa propre lecture consiste – à la différence de Hess – à se ressaisir du concept de « nature non organique » par lequel Hegel en vient à qualifier le statut du monde objectif auquel se rapporte l'être vivant. Or ce concept vient non seulement souligner, pour Hegel lui-même, une dimension encore unilatérale de la dialectique de la vie organique par rapport à la plus haute dialectique de la vie spirituelle aboutissant à une reconnaissance réciproque des sujets dans le monde commun de l'esprit objectif. De surcroît, le concept de nature non organique traduit une réduction instrumentale des rapports de l'être vivant à la nature, comprise comme l'appropriation d'un objet aux fins posées par un sujet. Défendue de manière unilatérale, cette conception fait obstacle à l'appréhension d'une interaction réciproque entre le vivant et son milieu qu'implique toute pensée écologique au sens plein du terme.

Le qualificatif privatif « non organique » (*unorganisch*) n'est pas employé par Hegel en un sens substantiel, pour désigner le mode d'être d'une chose ou d'un ensemble de choses inertes, mais en un sens fonctionnaliste, pour désigner le mode d'appréhension d'une réalité

¹⁶⁰ G. W. F. HEGEL, *Logique du concept*, op. cit., p. 241-243.

¹⁶¹ À l'appui de cette hypothèse, on peut simplement remarquer que dans les différentes ébauches de plan de l'ouvrage que Marx avait esquissées dans les notes préparatoires de 1841 (cf. *supra*, note 156), la section de la *Naturphilosophie* hégélienne consacrée à la nature organique se voit réduite à peau de chagrin. En 1844, soit après sa rencontre avec Hess, c'est au contraire cette section qui joue un rôle essentiel dans son approfondissement du concept d'activité vitale.

objective par un sujet qui vise son appropriation. Dans une addition orale d'un paragraphe introductif de la section sur la « Physique organique », il précise ainsi que « toute extériorité que l'individu doit seulement faire sienne [*sich nur zu eigen machen muß*] est dite non organique, comme par exemple les sciences qui sont sa nature non organique dans la mesure où celles-ci ne sont pas encore connues par lui, mais ne font que s'éveiller en lui »¹⁶². Une réalité, qu'elle soit d'ordre matérielle ou idéale, vaut donc comme non organique en ce qu'elle est normativement destinée à appartenir en propre (*eigen*) au sujet qui tâche de l'assimiler, bien qu'existant factuellement encore extérieurement à lui. Elle est un *en soi* destiné à devenir *pour soi*. Que l'exemple ici mobilisé relève de l'assimilation théorique des savoirs n'a rien d'anodin ; il nous révèle au contraire la perspective subjectiviste à partir de laquelle Hegel forge la perspective théorique qui lui permet d'appréhender le phénomène de la vie : celle du sujet qui cherche à exercer sa « mainmise sur l'objet » (*Bemächtigung des Objekts*)¹⁶³.

Cette réduction de l'objet au corrélat d'une appropriation subjective est alors déclinée par Hegel dans les trois moments successifs qui composent le concept de processus vital : « le processus de formation » (*Gestaltungsprozeß*), c'est-à-dire le rapport du vivant à son propre corps, « le processus d'assimilation » (*Assimilationsprozeß*), c'est-à-dire le rapport du vivant à la nature extérieure à ce corps propre, et le processus du genre (*Gattungsprozess*), c'est-à-dire le rapport du vivant à ses congénères dans la reproduction sexuée¹⁶⁴. Pour chacun de ces rapports, le concept de « nature non organique » est mis en œuvre afin de spécifier le type d'appropriation subjective de l'objet dont il est question. Au cours du processus de formation, « l'organisme, nous dit Hegel, fait de ses membres [*Glieder*] sa nature non organique, en fait des moyens »¹⁶⁵. Par-là, il faut à la fois comprendre que les différents organes vitaux sont coordonnés par rapport à la fonction physiologique qu'ils opèrent dans le métabolisme organique d'ensemble et, d'autre part, que les organes moteurs sont employés intentionnellement comme « instrument[s] » (*Werkzeug*)¹⁶⁶ par le système nerveux central.

¹⁶² G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 337 (add.), p. 340.

¹⁶³ G. W. F. HEGEL, *Logique du concept, op. cit.*, p. 242 ; G. W. F. HEGEL, *Wissenschaft der Logik II. Werke 6*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 483.

¹⁶⁴ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 352, p. 435.

¹⁶⁵ *Ibid.*, § 356, p. 459.

¹⁶⁶ G. W. F. HEGEL, *Wissenschaft der Logik II. Werke 6, op. cit.*, p. 477.

C'est uniquement dans la mesure où l'être vivant s'approprie ainsi son corps jusqu'à l'éprouver comme son corps propre individuel, qu'il peut être tout bonnement question d'un rapport à l'extériorité où il se différencie d'autres corps extérieurs à lui. Le concept de « *nature inorganique* » prend alors tout son sens au cours du processus d'assimilation, à partir duquel le vivant se confronte à quelque chose comme une « *nature* », un monde sensible qui se distingue alors seulement du « *sentiment de soi* » (*Selbstgefühl*)¹⁶⁷. Là où la plante insensible reste plongée dans un continuum avec les éléments de son milieu qu'elle absorbe, seul l'animal peut prétendre entrer *en rapport* avec la nature, ou du moins avec sa nature inorganique¹⁶⁸. Car il faut distinguer la nature en général, précise encore Hegel, de cette portion du monde objectif qui vaut effectivement pour l'animal comme sa nature inorganique au sens où il peut tout bonnement la percevoir et l'appréhender grâce à son appareil sensori-moteur¹⁶⁹ et au sens où il peut « la soumettre à la domination [*Herrschaft*] de son Soi »¹⁷⁰. Tandis que le champ d'objet non appréhendé par l'animal est défini négativement comme un quelque chose d'indifférent qui ne vaut rien pour lui (*ein Gleichgültiges*)¹⁷¹, sa nature inorganique n'est appréhendée qu'en tant qu'elle doit être niée dans son extériorité, appropriée et assimilée, réduite à sa subjectivité dans un acte de dévoration. « En tant que le sujet, dans son besoin, se rapporte à l'extériorité de manière déterminée et, ce faisant, est lui-même quelque chose d'extérieur ou un instrument, il exerce désormais son pouvoir violent [*Gewalt*] envers l'objet. »¹⁷²

La dialectique dont témoigne, selon Hegel, le rapport de l'animal à sa nature non organique n'a donc rien d'une relation de réciprocité, mais elle se caractérise par une unilatéralité qui ne laisse qu'une place tout à fait secondaire à la possibilité d'une *rencontre* avec le reste du vivant. C'est dans ce rapport négatif à l'extériorité, précisément, que réside le

¹⁶⁷ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 357, p. 464.

¹⁶⁸ « Ce rapport à la nature inorganique est le concept général de l'animal ; il est un sujet individuel qui se rapporte à l'individuel en tant que tel, et non simplement comme la plante à l'élémentaire », *ibid.*, § 351 (add.), p. 434.

¹⁶⁹ « Ce n'est que par sa nature inorganique que l'animal peut être excité [...], ce n'est pas l'autre en général qui doit être connu, mais pour chaque [animal] son autre, lequel est justement un moment essentiel de la nature propre de chaque [animal] », *ibid.*, § 361 (add.), p. 475. On remarquera ici, en passant, que la théorie hégélienne de la nature inorganique offre une formidable anticipation de la célèbre théorie des mondes animaux de Jacob von Uexküll.

¹⁷⁰ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 351 (add.), p. 434.

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² G. W. F. HEGEL, *Wissenschaft der Logik II. Werke 6, op. cit.*, p. 482. Nous traduisons ici *Gewalt* par « pouvoir violent » car ce terme désigne non seulement le fait d'une violence exercée envers un objet et la puissance souveraine que le sujet prétend disposer envers lui.

second sens implicite du qualificatif privatif « non organique » désignant les autres êtres vivants en tant qu'objets de son processus d'assimilation. « Certes – concède Hegel – les animaux et les plantes que l'animal consomme relèvent déjà de ce qui est organisé, mais – s'empresse-t-il de préciser – ils relèvent relativement pour cet animal de ce qui est, pour lui, non organique »¹⁷³, par quoi il faut comprendre que l'assimilation ne peut entretenir l'organicité propre qu'en niant la vitalité des autres vivants, à travers un « comportement hostile qui [les] rabaisse [*herabsetzend*] à la nature non organique »¹⁷⁴. Outre les brefs moments de répit offerts par la réplétion du désir¹⁷⁵, un rapport au monde vivant comme tel ne s'ouvre alors à l'animal qu'à travers le processus du genre, où il peut se rapporter à ses congénères comme d'autres sujets vivants, et non simplement comme objets. Dans la mesure où cette interaction reste soumise aux lois instinctuelles de la reproduction de l'espèce, les individus n'interagissent toutefois pas eux-mêmes comme des sujets autonomes mais n'existent qu'en tant que moyens de la perpétuation du genre ; ils sont la « nature non organique » de ce dernier, les éléments individuels que cette instance supra-individuelle du genre consomme en vue de maintenir son identité¹⁷⁶. Pour Hegel, ce n'est que dans le monde humain pénétré par la vie de l'esprit qu'émergera une véritable dialectique, comprise cette fois comme une interaction réciproque entre des sujets libres à travers et dans la constitution d'un monde commun.

Les limites écologiques du concept instrumental de « nature non organique »

Derrière cette mise en opposition d'une dialectique unilatérale de la vie organique – comme pur subjectivisme visant l'absorption de l'objet – et d'une dialectique accomplie de la vie spirituelle – comme constitution de l'objet par l'interaction collective des sujets –, on peut déceler une conception pour le moins réductrice des rapports des vivants entre eux et avec leur milieu. Tandis qu'une approche écologique de la nature repose sur l'appréhension du monde vivant comme une totalité co-produite par les individus vivants¹⁷⁷, le dispositif

¹⁷³ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 365 (add.), p. 484.

¹⁷⁴ *Ibid.*, § 368, p. 500, nous soulignons.

¹⁷⁵ *Ibid.*, § 351 (add.), p. 432.

¹⁷⁶ *Ibid.*, § 369, p. 516-517.

¹⁷⁷ R. LEWONTIN et R. LEVINS, « Organism and environment », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 8, n° 2, 1997, p. 98. Les auteurs soulignent qu'une « écologie politique rationnelle » requiert nécessairement une connaissance de la « codétermination de l'organisme et de son environnement ».

anthropocentriste hégélien réduit ce monde vivant au rang d'objet, pour le mettre à disposition d'une domination instrumentale menant vers le développement de l'esprit.

Le premier symptôme de cette définition étroitement instrumentale du processus vital consiste dans une interprétation à sens unique du processus d'assimilation, dont *la fonction* est réduite à *sa finalité* subjective : la satisfaction du besoin et la reproduction du corps de l'individu. Si Hegel se penche de près sur le processus de « métamorphose d'un matériau extérieur [*äußeren Stoffs*] » en une nouvelle matière vivante, qui sera au centre du concept physiologique de métabolisme (*Stoffwechsel*), il ne mentionne sa contrepartie – l'excrétion – qu'en un sens négatif, pour y voir un défaut privé de signification. Non sans projeter une certaine interprétation psychologisante sur le processus de défécation, Hegel affirme ainsi que « les excréments ne sont donc rien d'autre que cela : le fait que l'organisme, reconnaissant son erreur [*Irrtum*], rejette son emmêlement avec les choses extérieures »¹⁷⁸. En analysant ce phénomène du point de vue strictement subjectif, Hegel manque tout à fait la fonction écologique¹⁷⁹ de ces excréments – outre la simple restitution des matières fertilisantes aux sols, on peut penser aux phénomènes plus complexes de la « formation de la terre végétale par l'action des vers de terre »¹⁸⁰, de la pollinisation des fleurs par les abeilles, de la dispersion des graines par les déjections des oiseaux, de la « respiration » photosynthétique des plantes, etc. Au lieu d'envisager le rayonnement et l'enchevêtrement de ces effets non intentionnels de l'activité des vivants en une toile complexe tissée par leurs interactions non intentionnelles, Hegel affirme alors que « le processus d'alimentation est uniquement [*ist nur*] métamorphose de la nature non organique en une corporéité qui appartient au sujet »¹⁸¹. Cette conception

¹⁷⁸ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 365 (add.), p. 492.

¹⁷⁹ Sur l'usage du concept de fonction dans l'analyse des écosystèmes, voir K. JAX, « Function and "functioning" in ecology. What does it mean? », *Oikos*, vol. 111, n° 3, 2005, p. 641-648. Contrairement à l'analyse physiologique qui étudie des individus isolés, l'analyse écologique fonctionnelle s'intéresse aux relations entre les parties et la totalité de l'écosystème. De ce point de vue, les objets – en l'occurrence les organismes – « ne sont pas de simples "protagonistes" des processus, comme dans la première approche, mais ils deviennent des porteurs de fonctions. Autrement dit, ils se voient attribué un rôle au sein du système. Par exemple, la plante n'est pas simplement considérée comme un objet assimilant des nutriments à l'aide de l'énergie solaire, mais elle est désormais perçue dans son rôle de producteur primaire au sein de l'écosystème », p. 642.

¹⁸⁰ C'est là le titre d'une étude fondatrice du dernier Darwin, par laquelle il parvint à affiner sa conception du milieu comme un élément qui n'exerce pas simplement une pression sur les individus au cours de la sélection naturelle, mais qui est également co-constitué par leur activité vitale. Voir C. DARWIN, *The Formation of Vegetable Mould through the Action of Worms. With Observations on their Habits*, New York, Cambridge University Press, 2009.

¹⁸¹ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 365 (add.), p. 483, nous soulignons.

tronquée du processus vital comme formation d'un sujet, et de la nature comme corrélat non organique d'une appropriation subjective, transparaît de manière encore plus flagrante à travers un second symptôme : la définition privative de la vie végétale à l'égard d'une vie animale supérieure dont elle ne représenterait encore qu'une forme inachevée¹⁸².

En interprétant le phénomène du vivant à l'aune d'une perspective subjectiviste et en forgeant son concept de « processus vital » sur le modèle de la vie animale hétérotrophe, Hegel ne se contente pas de souligner une inadéquation de la vie végétale au concept de « l'organisme véritable ». Il en fait l'occasion d'un jugement normatif sur l'ordre hiérarchique de la nature, pour aller jusqu'à prétendre que « la plante est un organisme subordonné dont la destination [*Bestimmung*] est de s'offrir aux organismes supérieurs afin qu'ils en jouissent »¹⁸³. Contrairement à l'animal dont l'autonomie est conquise sur un monde dont il se sépare, en s'individualisant, pour le soumettre ensuite à sa domination subjective, la plante resterait plongée et dispersée dans la sourde confusion de l'extériorité. Comme l'indique avec justesse Emmanuelle Coccia dans son récent essai de philosophie de la nature, intitulé *La vie des plantes*, cet ordre hiérarchique traduit en réalité une projection anthropocentrique sur le monde vivant :

Personne [...] ne semble avoir jamais voulu mettre en question la supériorité de la vie animale sur la vie végétale et le droit de vie et de mort de la première sur la seconde : vie sans personnalité et sans dignité, elle ne mérite aucune empathie bienveillante ni l'exercice du moralisme que les vivants supérieurs arrivent à mobiliser. Notre chauvinisme animalier se refuse à dépasser « un langage d'animaux qui se prête mal à la relation d'une vérité végétale » [François Hallé, *Éloge de la plante*]. Et en ce sens, l'animalisme antispéciste n'est qu'un anthropocentrisme au darwinisme intériorisé : il a étendu le narcissisme humain au royaume animal.¹⁸⁴

Si ce biais interprétatif pose problème, ce n'est pas simplement pour ses conséquences éthiques, mais parce qu'il constitue un tenace obstacle épistémologique à l'appréhension du

¹⁸² Il nous faut ici vivement remercier Oriane Petteni pour avoir attiré notre attention sur ce point, à l'occasion de son intervention « Hegel Anthropocène ? Actualités écocritiques de la philosophie de la nature allemande » présentée le 25 février 2021 lors de la journée d'étude « Théories critiques de la nature » de l'Université de Namur. Sur ces recherches, on pourra consulter O. PETTENI, « Breaking free from terrestrial contingency. The path of the hegelian spirit towards absolute freedom », *Cosmos and History*, vol. 17, n° 2, Parution prévue fin 2021.

¹⁸³ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie*, op. cit., § 349, p. 429.

¹⁸⁴ E. COCCIA, *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, Paris, Payot & Rivages, 2018, p. 16. Si l'auteur ne fait pas directement référence à Hegel, sa critique porte sur toute une tradition de pensée dont sa *Naturphilosophie* offre un exemple paradigmatique.

monde vivant. Celui-ci ne se réduit en rien à un assemblage d'objets dans lequel se déroulerait l'activité vitale et un arrière-plan sur lequel se détacherait les êtres vivants, comme le suggère l'animalisme anthropocentrique de Hegel. L'étude du mode d'être spécifique des plantes permet au contraire de le penser comme un véritable monde co-constitué par l'activité conjointe de tous les vivants qui engendrent et reproduisent constamment leurs propres conditions d'existence – autrement dit, un habitat écologique, un *oikos*. Si, quoiqu'en pense Hegel, la vie animale participe évidemment de ce processus en métamorphosant, en redistribuant et en fécondant la matière organique au sein des écosystèmes, seule la vie végétale est capable d'engendrer cette dernière à partir d'éléments inorganiques et simultanément, de constituer un monde habitable pour les vivants hétérotrophes. Là où Hegel reléguait le phénomène de l'excrétion dans les limbes de l'ineffectivité, c'est-à-dire de ce qui reste sans conséquence et n'est donc porteur d'aucune vérité, c'est précisément l'excrétion continue d'oxygène par la respiration des plantes qui, en vertu de la photosynthèse, rend possible la vie animale terrestre en engendrant continuellement la biosphère. « Si c'est aux plantes qu'il faut demander ce qu'est le monde, écrit Coccia, c'est parce que ce sont elles qui font le monde. »¹⁸⁵ La vie végétale nous permet ainsi de comprendre que la nature terrestre dans sa totalité, c'est-à-dire la biosphère, est le produit de l'activité vitale conjointe des organismes qui l'habitent.

Aussi étonnant que cela puisse paraître pour un penseur de la totalité, Hegel manque totalement la dimension systémique des interactions constitutives entre les êtres vivants et leur milieu pour réduire la nature terrestre à un arrière-plan sans jamais la penser comme un habitat engendré de concert et partagé par les vivants. Certes, il consacre toute la première partie de la section sur la « Physique organique » à l'étude de la « nature géologique »¹⁸⁶. Mais dans la mesure où ce système terrestre n'est étudié que sous l'angle des processus géologiques inorganiques, il reste défini comme « un squelette, qui peut être considéré comme quelque chose de mort ». S'il est aussi nommé « système de la vie », ce n'est qu'en tant qu'il représente une totalité présupposée par le développement du vivant – le « fondement et le sol de la vie »¹⁸⁷, sans être jamais considéré comme une totalité co-constituée par l'activité des vivants eux-mêmes. Lorsque Hegel se penche de près sur la mer et l'atmosphère, comme deux

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 55.

¹⁸⁶ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie*, op. cit., p. 342-371.

¹⁸⁷ *Ibid.*, § 337 (add.), p. 340.

ensembles dynamiques mus par une certaine activité autorégulée – les courants marins et les cycles météorologiques – et comme berceau d'émergence de la vie, ce n'est que pour réduire d'un même geste le rapport du vivant à son milieu à une relation d'opposition et non de véritable interaction. Ainsi « cette émergence [du vivant] est une répulsion de soi à l'égard de celui-ci [le milieu, en l'occurrence la mer], et le vivant n'est *qu'en s'arrachant de lui* »¹⁸⁸. Le « corps terrestre » (*Erdkörper*) ou « nature géologique », au lieu d'être considéré comme une totalité organique, au sens précis d'une totalité co-produite par l'activité des vivants, se voit encore une fois ravalé par Hegel au rang de « nature non organique de la vie subjective »¹⁸⁹. Peut-être faut-il moins voir dans cette approche l'effet d'un défaut de connaissance, car ses lectures de Humboldt et de Goethe auraient pu nourrir cette perspective, qu'un dommage collatéral de la bataille qu'il mène contre la *Naturphilosophie* romantique de Schelling, lequel tâchait de penser l'organicité de la totalité naturelle en l'assignant à une « âme du monde »¹⁹⁰.

À l'opposé de l'idée hégélienne d'un arrachement à l'extériorité, qui constituerait le premier moment organique d'une autonomie individuelle destinée à s'accomplir vraiment dans la vie spirituelle, Coccia tâche de penser le mode d'être écologique du vivant comme « immersion »¹⁹¹. Par ce terme, il désigne non seulement la dépendance essentielle à l'extériorité, que Marx avait bien mise en exergue, mais aussi et plus fondamentalement « une action de compénétration réciproque entre sujet et environnement », par laquelle tout organisme se définit comme « l'invention d'une manière de produire le monde »¹⁹². Certes, nous avons vu que Marx tâchait de penser une certaine compénétration du sujet humain et de

¹⁸⁸ *Ibid.*, § 341, p. 365, nous soulignons.

¹⁸⁹ *Ibid.*, § 337 (add.), p. 340.

¹⁹⁰ Voir F. W. J. SCHELLING, *Von der Weltseele*, Berlin, Holzinger, 2013. Contrairement à Hegel qui dépeint le corps terrestre comme une nature non organique, Schelling part du principe que « le monde » ne peut se constituer comme totalité cohérente qu'à partir d'une « force de la nature » qui le forme comme « une organisation, et un organisme universel » (p. 8). C'est ce premier « principe de l'organisation » qui permet de penser la connexion entre « la nature anorganique [*anorganische Natur*] et la nature organique » (*ibid.*), par quoi Schelling entend l'articulation des êtres vivants et de la nature abiotique. Certes, Schelling défend également une hiérarchie normative entre la plante et l'animal, en affirmant que « la plante elle-même n'a pas de *vie*, elle *émerge* seulement du développement du principe vital, et n'a que l'apparence de la vie », tandis que « l'animal a la vie en *lui-même* » (p. 115). Il accorde néanmoins un rôle décisif à la photosynthèse dans la constitution du milieu vital de l'animal par la plante : « on a découvert que les plantes, en étant exposées à la lumière, expirent de l'air vital [*Lebensluft*], et qu'à l'inverse, les animaux *décomposent l'air vital* par leur respiration, et expirent une sorte d'air irrespirable » (*ibid.*).

¹⁹¹ E. COCCIA, *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, op. cit., p. 53.

¹⁹² *Ibid.*, p. 55.

son environnement à travers le concept de la « coappartenance [*Durchsichselbstsein*] de l'être humain et de la nature ». Mais en conférant à l'être humain la prérogative de cet acte cosmo-poétique, à l'exclusion des autres vivants, Marx réduit le monde naturel au vecteur plastique de l'activité humaine sans envisager de véritable interaction entre les deux pôles de cette compénétration. C'est cette réduction instrumentale et anthropocentrique de la nature que traduit l'extension du concept hégélien de « nature non organique » dans la définition de la nature comme le « corps propre non organique de l'être humain ».

C. De la « nature non organique » de l'animal à la nature comme « corps propre non organique » de l'être humain

Nous l'avons vu plus haut, Marx forge son concept d'appartenance à la nature à partir d'une analyse du mode d'existence propre à « l'être vivant » tout en situant l'activité objective, c'est-à-dire la production, dans la continuité de « l'activité vitale ». Loin d'ouvrir la voie à une approche écologique, cette perspective radicalise cependant le schéma instrumental hégélien réduisant la nature à un objet d'appropriation sans la concevoir comme un système d'interactions vivantes. Comme nous tâcherons de le montrer, ce n'est pas le concept de « corps propre non organique » qui fait obstacle à un naturalisme écologique, mais son absolutisation anthropocentrique qui réduit la nature à sa dimension instrumentale.

Le « corps non organique » comme appropriation générique de la « nature non organique »

La définition de la nature comme le « corps propre non organique de l'homme », élaborée au cours de l'analyse de l'aliénation dans le premier cahier des *Manuscrits de 1844* intervient d'abord pour spécifier « l'activité vitale » humaine par rapport à « l'activité vitale » animale. En reprenant la thèse hégélienne, mentionnée plus haut, selon laquelle « l'universalité de l'homme » s'exprime dans l'extension de son rapport d'appropriation à « la nature entière », là où l'animal reste rivé à une parcelle de la nature, Marx l'infléchit en même temps dans un sens matérialiste. Là où l'universalité de l'être humain était principalement définie par Hegel d'un point de vue théorique, lui attribuant le statut d'« animal universel, pensant »¹⁹³, Marx insiste d'avantage ici sur la dimension pratique de cette universalité de l'animal *laborans* qui se traduit par la mise en œuvre d'un double rapport instrumental à la

¹⁹³ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie, op. cit.*, § 361 (add.), p. 475.

nature prise dans sa totalité, « aussi bien dans la mesure où la nature est un moyen de subsistance immédiat, que dans la mesure où la nature est l'objet, la matière et l'outil de son activité vitale »¹⁹⁴. En plus d'être simplement l'objet d'une appropriation immédiate, à consommer, la nature non organique devient pour l'être humain le *moyen* de réalisation d'une activité de production, à la fois comme matière à mettre en forme et comme outil à mettre en œuvre. Et c'est précisément l'instauration de ce rapport productif à la nature qui permet à l'être humain d'étendre progressivement la sphère de son emprise sur elle – que l'on pense par exemple à la maîtrise du feu qui permet la consommation de nouveaux aliments, à la confection d'habits qui permet de résister aux climats rigoureux, etc.

C'est pour désigner cette transformation productive du rapport à la nature, laquelle permet l'extension du champ de son appropriation, que Marx forge l'expression de « corps non organique »¹⁹⁵. Cette formule est pour le moins paradoxale, si l'on tient compte du fait qu'elle désigne « la nature dans la mesure où elle n'est pas elle-même le corps humain », tout en lui attribuant un mode d'être analogue à ce dernier. En effet, Marx ajoute immédiatement que ce « corps [*Körper*] non organique » ne relève pas de la simple extériorité corporelle, qu'il n'est pas qu'un *Körper* doté d'extension spatiale, mais qu'il participe d'une manière ou d'une autre de la corporéité incarnée et peut, de ce fait, être qualifié de « corps propre [*Leib*] non organique »¹⁹⁶. Par cette expression, Marx transpose implicitement l'analyse hégélienne du rapport que l'animal entretient à son propre corps individuel – premier stade de la nature non organique – au rapport de l'animal humain à la nature extérieure – second stade de la nature non organique. De même que le processus physiologique de formation (*Gestaltungsprozess*) aboutissait, dans la vie animale, à la constitution d'organes moteurs pouvant être employés par l'individu vivant comme autant d'instruments¹⁹⁷, de même la transformation productive de la nature non organique fait de cette dernière un ensemble instrumental à disposition de l'agir objectif humain. L'ambivalence paradoxale de la formule « corps propre non organique »

¹⁹⁴ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 122 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 368.

¹⁹⁵ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 122.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ « Le vivant a un corps ; l'âme s'en rend maîtresse et c'est ainsi qu'elle s'est immédiatement objectivée en lui. L'âme humaine a beaucoup à voir avec cet effort pour faire de la corporéité son moyen. L'être humain doit en quelque sorte d'abord prendre possession de son corps, afin qu'il soit l'instrument de son âme. », G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse. Erster Teil. Die Wissenschaft der Logik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, § 208 (add.), p. 365.

vient traduire le double statut de cette nature ainsi transformée. Bien qu'elle ne soit pas elle-même innervée d'une sensibilité qui la ferait appartenir au sentiment de soi de l'individu agissant, et qu'elle reste donc dotée d'une extériorité vis-à-vis du corps humain, elle devient en même temps incarnation de la volonté dans le monde objectif, analogue en cela aux organes corporels. Ainsi, Marx précisera-t-il un peu plus tard dans les *Grundrisse* que :

La nature ne construit ni machines, ni locomotives, ni chemins de fer, ni *télégraphes électriques**, ni *métiers à filer automatique**, etc. Ce sont là des produits de l'industrie humaine : du matériau naturel, transformé en organes de la volonté humaine sur la nature ou de son exercice [*Bethätigung*] dans la nature. Ce sont *des organes du cerveau humain créés par la main de l'homme* : de la force du savoir objectivée.¹⁹⁸

Alors que l'appropriation animale de la nature consistait, dans le processus d'assimilation, à incorporer la nature non organique, l'appropriation spécifiquement humaine relève également de l'incarnation du vouloir au sein de cette nature non organique.

Ne peut-on pas dire, pourtant, que l'animal est aussi capable d'une telle objectivation du vouloir dans le monde naturel, quand bien même il s'agirait d'une simple volition non réflexive, d'ordre instinctive ? Marx remarque en effet que « l'animal produit également », au sens « où il se construit un nid ou des habitations comme les abeilles, les castors, les fourmis, etc. »¹⁹⁹. Comme Hegel l'avait déjà noté, de nombreux animaux sont déjà mus par cette « pulsion formatrice » [*Bildungstrieb*], visant le remaniement [*Umbildung*] de ce qui est non organique aux fins du vivant »²⁰⁰. Par la construction d'une ruche, le déblaiement d'un terrier, le tissage d'un cocon ou d'une toile, l'animal ne se contente donc pas d'assimiler sa nature non organique, mais l'aménage pour en faire un moyen de satisfaction de ses besoins. Cependant, Marx remarque que l'activité productrice de l'animal reste fondamentalement limitée à la satisfaction de besoins immédiats, prédéterminés, sans être dotée de cet élément de créativité spécifique de la production humaine qui invente toujours de nouvelles techniques et génère par là-même de nouveaux besoins²⁰¹.

Sans aucun doute, le développement d'une conscience réflexive, capable de se représenter les fins de l'activité et les moyens de les atteindre, est une condition de cette libre

¹⁹⁸ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 662 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 582-583.

¹⁹⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 123.

²⁰⁰ G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie II. Naturphilosophie*, op. cit., § 357 (add. 1), p. 465.

²⁰¹ L'animal, écrit Marx, « ne produit que sous l'empire du besoin physique immédiat, quand l'homme produit même libre du besoin physique et ne commence même à produire véritablement que dans la liberté à l'égard de celui-ci. », K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 123.

production. Tandis que « l'animal est immédiatement uni à son activité vitale », « l'homme fait de son activité vitale elle-même l'objet de sa volonté et de sa conscience »²⁰², ouvrant ainsi un espace de jeu permettant de moduler les formes de cette activité et d'étendre son horizon. Mais là n'est pas, selon Marx, le critère distinctif fondamental. La capacité de déployer « l'activité vitale consciente » est elle-même dérivée du mode d'être spécifique de l'être humain, que Marx nomme « l'être générique » (*Gattungswesen*) : « il est seulement un être conscient, c'est-à-dire que sa propre vie lui est objet, justement parce qu'il est un être générique. C'est seulement cela qui fait de son activité vitale une activité libre »²⁰³. Au lieu d'appartenir à un être générique, comme l'animal individuel dont l'instinct traduit l'action du genre à travers lui, l'être humain *est* un être générique au sens où il réalise concrètement son appartenance à l'espèce dans une coopération universelle avec ses semblables²⁰⁴. Alors que « l'animal ne produit que ce dont il a immédiatement besoin pour lui-même ou pour son petit », « l'homme produit universellement »²⁰⁵ au sens où le résultat de la production individuelle est destiné à autrui et peut, potentiellement, être approprié par l'ensemble de ses congénères. À la différence d'un prolongement du corps individuel, le corps non organique désigne donc le corps collectif, générique, produit dans la nature par l'ensemble des individus humains au cours de l'histoire humaine.

Le réductionnisme instrumental de la définition de la nature comme « corps non organique »

Ainsi défini comme une appropriation instrumentale de la nature par l'activité générique des individus, le « corps propre non organique » a une valeur explicative et analytique : il permet de comprendre la transformation qualitative du rapport à la nature impliquée par l'humanisation. Mais du point de vue d'un questionnement écologique, le problème posé par ce concept réside dans l'absolutisation de cette relation instrumentale qui efface la coopération des autres vivants dans la constitution de la nature habitable et sous-estime les effets non intentionnels de la production humaine. Marx ne se contente pas de

²⁰² *Ibid.*, p. 123.

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ Marx reprend ici l'acception du concept d'être générique développée par Hess lorsqu'il identifie « l'activité vitale » humaine à un « acte générique » (*Gattungssact*), compris comme « agir conjoint de différentes individualités », M. HESS, « Über das Geldwesen », *op. cit.*, p. 331.

²⁰⁵ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 123.

dire que l'être humain, au cours de son histoire, transforme certains éléments de la nature en son corps non organique. Il affirme en outre qu'en vertu de l'universalité de son être générique, cette transformation s'étend à « la nature *entière* » (*die ganze Natur*) ; que ce processus nous révèle que « la nature *est* le corps propre non organique de l'homme ; et enfin qu'à travers cet acte historique, « la nature apparaît comme *son* œuvre et *sa* réalité »²⁰⁶. Le concept de corps non organique ne répond donc pas que d'une fonction analytique, visant à élucider un certain type de rapport à la nature propre à l'espèce humaine. Il se voit également dotée d'une fonction normative, visant à définir l'essence véritable de la nature d'un point de vue strictement instrumental par le biais d'une triple opération de totalisation, d'essentialisation et de réduction anthropocentrique.

Cet usage normatif du concept transparait d'abord à travers le geste de totalisation qui étend le rapport instrumental à la nature entière. Sachant que Marx rappelle dans le même paragraphe que « l'homme est une partie de la nature »²⁰⁷, il serait absurde de supposer que la totalité du monde naturel, c'est-à-dire l'univers, puisse être assimilée au *résultat réel* de la production humaine. D'une part, le rayon de l'action objective de l'être humain se limite tout au plus à une infime portion de l'univers constituée par la fine pellicule du globe terrestre, située entre la lithosphère et l'atmosphère. D'autre part, la transformation de la nature en instrument suppose toujours une matière à transformer, laquelle n'est pas elle-même produite. En disant que l'être humain « fait de la nature entière son corps *non organique* », Marx ne décrit donc pas tant la transformation effective de toute la nature en extension du corps humain qu'une appréhension de la totalité de la nature en vue de cette transformation instrumentale. Seule une portion de la nature est effectivement métamorphosée en instrument de la volonté humaine. Mais toute la nature est considérée comme fonction de la production. Ainsi, du point de vue du « travailleur », la « nature, [...] le monde extérieur sensible [...] est le matériau [*Stoff*] à même lequel son travail se réalise, dans lequel son travail est actif, à partir duquel et au moyen duquel il produit »²⁰⁸. Ce concept de matériau ne désigne pas simplement la matière première à mettre en forme, mais l'ensemble des déterminations de la nature en tant qu'elle est objet plastique d'un acte finalisé de production.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 122 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 368. Nous soulignons.

²⁰⁷ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 122.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 119.

Seulement, Marx assimile cette définition instrumentale de la nature, élaborée du point de vue de l'activité productive, avec une définition *essentielle* de l'être même de la nature. Cette opération d'essentialisation de la définition instrumentale transparaît dans le glissement sémantique qui se dessine sous la plume de Marx. Ce n'est pas seulement l'être humain qui « *fait* de la nature son corps non organique », en l'appréhendant à partir de sa pratique productrice ; c'est réciproquement « la nature [qui] *est* le corps propre non organique de l'homme »²⁰⁹. D'une simple détermination accidentelle de la nature, considérée du point de vue de l'activité instrumentale humaine, le « corps non organique » devient une détermination essentielle de la nature. Si cette dernière existe indépendamment de la relation instrumentale, elle ne parvient à la pleine effectivité qu'en étant ressaisie par la production humaine qui lui donne sens et accomplit sa destination. Cette interprétation littérale de la définition de l'*être* de la nature comme « corps non organique » de l'humain trouve à se confirmer quelques lignes plus loin, lorsque Marx affirme qu'à travers la production générique de l'être humain, « la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité »²¹⁰. Là encore, nous avons affaire à une formulation emphatique dont la portée est plutôt normative que descriptive. Sans aucun doute, l'être humain constitue-t-il « un monde objectif », « un monde produit par lui », au cours du processus d'« élaboration de la nature non organique »²¹¹ qui caractérise son mode d'existence générique. Au lieu de dire pourtant que le monde humain est constitué *au sein de* la nature, Marx affirme de surcroît que la nature s'identifie à la réalité humaine, une réalité qui appartient à l'être humain en tant qu'il se l'est appropriée au cours de sa transformation productive et l'a rendue conforme aux fins de son activité.

Envisagée du point de vue d'un questionnement écologique, cette identification de la nature au monde proprement humain pose deux problèmes. Premièrement, elle présuppose que *seule* l'activité productrice humaine engendre la nature comme un monde, c'est-à-dire comme une totalité co-constituée par les êtres qui l'habitent, en effaçant donc la contribution des autres vivants dans ce processus. C'est là ce qui transparaît notamment à travers l'un des critères mobilisés par Marx pour distinguer la production animale de la production humaine, lorsqu'il affirme que l'animal « produit unilatéralement » et « ne produit que lui-même »

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 122, nous soulignons.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 123.

²¹¹ *Ibid.*

tandis que l'être humain « produit universellement » et « reproduit la nature entière »²¹². On peut toutefois remarquer que l'activité vitale des animaux, et *a fortiori* celle des plantes, ne se limite pas à la consommation d'objets donnés, ni à la simple constitution de niches écologiques, mais participe de la reproduction de la biosphère dans sa totalité – que l'on pense à la constitution des sols fertiles par l'ensemble des organismes composteurs ou à la constitution de l'oxygène atmosphérique par les végétaux²¹³. Si cette dimension écologiquement constitutive de l'activité vitale échappe à Marx, c'est parce qu'il n'envisage la « production » du vivant que sous l'angle très restreint de la production animale d'objets aux contours bien délimités – un nid, un terrier, une toile, etc. – telle qu'elle préfigure la production humaine en son sens intentionnel et instrumental. Mais la production humaine, et c'est là le second problème, ne se réduit pas non plus à ses effets intentionnels, c'est-à-dire à l'« objectivation » d'un projet subjectif permettant de définir le produit comme l'œuvre propre du sujet, en laquelle il se reconnaît et qui constitue ainsi sa propriété ontologique. En tant qu'activité vitale, prise dans la toile des interactions de l'écosystème, la production humaine ne fait pas qu'objectiver la fin visée par un sujet mais se ramifie également dans une myriade d'effets non intentionnels. À titre d'exemple, on peut penser ici aux conséquences écologiques de l'usage massif des engrais azotés qui conduisent à la prolifération des algues vertes dans les cours d'eau et les océans, alors que leur fin instrumentale consiste seulement dans l'optimisation du rendement des sols.

S'il est vrai que l'agir productif de l'être humain s'étend à la totalité de la biosphère, et ce d'une manière prépondérante par rapport aux autres espèces vivantes, il ne s'agit donc en rien d'une mainmise sur la nature – comme le laisse parfois entendre un certain malentendu sur le concept d'Anthropocène. La modification anthropique de la nature terrestre est au contraire indissociable de l'ensemble des effets écologiques non intentionnels qui accompagnent la production humaine – dont l'émission des gaz à effets de serre par la production industrielle est peut-être l'exemple le plus flagrant. Dans la mesure où le jeune

²¹² *Ibid.*, p. 123.

²¹³ Pour approfondir cet argument, nous renvoyons à K. STERELNY, « Made by each other. Organisms and their environment », *Biology and Philosophy*, vol. 20, 2005, p. 21-36. Au sein des différentes activités de production de l'environnement par les organismes, l'auteur distingue la construction de niches (barrages des castors, termitières, nids, etc.) comme un certain contrôle immédiat exercé sur l'environnement local, et la constitution collective des « conditions qui rendent la vie possible », qui résulte des effets de masse de l'activité vitale de nombreux organismes, dont les conséquences sont en partie indépendantes de la satisfaction immédiate des besoins des individus.

Marx, encore tributaire de Hegel, identifie implicitement la production de la nature au schéma subjectiviste de l'appropriation, il s'empêche encore de penser l'entrelacement écologique de l'activité vitale humaine et de l'activité vitale de tous les autres êtres constituant l'habitat terrestre. Loin de se fonder sur ce concept de corps non organique, l'analyse plus tardive de la rupture métabolique dans le *Capital* implique une mise à distance de cet héritage théorique, par une attention plus fine aux interactions entre l'activité humaine et les conditions naturelles à travers lesquelles elle se réalise. C'est ce mouvement qu'il nous faut à présent étudier.

CINQUIEME CHAPITRE. Le paradigme de la production et son inflexion écologique : des *Grundrisse* au *Capital*

L'ŒUVRE économique plus tardive ne donne nulle part à lire de réélaboration explicite du naturalisme humaniste et instrumental élaboré dans les *Manuscrits de 1844*, et ce pour la simple et bonne raison que Marx abandonne à partir de *L'Idéologie allemande* (1846) le mode de discours ontologique par lequel il caractérisait jusqu'alors l'être de la nature dans son rapport à l'être humain, considérés tous deux au degré le plus abstrait de généralité. Pourtant, on peut retrouver la trace d'un même questionnement dans la critique de l'économie politique, lorsque Marx tâche de caractériser le « processus de travail » (*Arbeitsprozeß*) indépendamment de toute forme sociale et de toute détermination historique, comme mise en rapport de « l'homme et de son travail d'un côté » et de « la nature et de ses matières de l'autre »¹.

Cette formulation duale, traçant une nette ligne de partage entre l'être humain comme sujet dépositaire d'une activité productrice et le reste de la nature comme réservoir de matières destinées à être passivement appropriées et mises en forme au cours de ce processus, semble de prime abord donner raison à l'hypothèse d'une simple perpétuation, voire d'une consolidation, du premier naturalisme instrumental dans l'œuvre de la maturité. Une telle lecture critique structure notamment le courant contemporain de l'écologie post-dualiste² qui considère la conception marxienne des rapports à la nature comme le parachèvement du naturalisme de la modernité occidentale articulant l'opposition entre Nature et Société autour

¹ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 181.

² À défaut de meilleure appellation, nous désignons ainsi le courant de l'écologie théorique contemporaine structuré par une même critique du concept de « Nature », comme pôle opposé du monde humain (société, culture).

d'un « schème productif ». À la suite de Baudrillard, qui dirigeait la critique heideggérienne de la technique contre le matérialisme historique de Marx, pour y déceler la fausse universalisation d'une métaphysique de la production propre à l'économie politique tributaire d'un ethnocentrisme réducteur³, Philippe Descola y voit la parfaite illustration d'un « schème productif » qui caractérise le mode de relation asymétrique entre les êtres humains et autres qu'humains dans le naturalisme moderne⁴. En reconduisant cette ontologie structurée par les oppositions hiérarchiques du Sujet de l'Objet, de l'Intériorité consciente et de l'Extériorité muette, de la Société et de la Nature, ou encore de l'Activité et de la Passivité, Marx cautionnerait un ensemble de pratiques productrices aveugles à la réciprocité des échanges et aux codépendances écologiques entre les êtres. Dans la droite ligne de cette thèse, Pierre Charbonnier précise que l'alternative théorique ne consiste pas à promouvoir l'adoption d'une autre ontologie animiste dans le monde occidental moderne – chose impossible tant les horizons de sens et de valeur diffèrent – mais plutôt à s'inspirer de ces autres rapports collectifs aux êtres non humains pour nourrir une réflexivité écologique apte à se traduire dans de nouvelles pratiques plus soutenables⁵.

Alors que le schème productif serait caractérisé par un « rapport d'engendrement entre un sujet et un objet », imputant au premier l'activité formatrice pour réduire le second au statut d'une chose inerte ou d'une matière passive, il s'agirait selon Pierre Charbonnier d'assouplir ce rapport en prêtant attention à la « participation de [la matière] à l'émergence d'une forme »⁶. Contre une survalorisation du travail artisanal et des « arts mécaniques typiques de l'âge industriel »⁷ dans lesquels la matière morte serait transformée par le travail humain, une étude plus fine d'autres formes d'interaction avec les êtres vivants, notamment dans l'agriculture, devrait permettre de mettre au jour la « contribution des agents non humains, c'est-à-dire des sols, des plantes et des animaux, à la genèse d'une récolte »⁸. Pierre Charbonnier a tout à fait raison de pointer les limites de ce schème productif unilatéral, en tant qu'il occulte la

³ J. BAUDRILLARD, *Le Miroir de la production ou : L'illusion critique du matérialisme historique*, op. cit.

⁴ Voir P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 547-555. « L'idée de la production comme imposition d'une forme sur une matière inerte n'est qu'une expression atténuée de ce schème d'action qui repose sur deux prémisses interdépendantes : la prépondérance d'un agent intentionnel individualisé et la différence radicale de statut ontologique entre le créateur et ce qu'il produit. », *ibid.*, p. 551.

⁵ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 372.

⁶ *Ibid.*, p. 373.

⁷ *Ibid.*, p. 374.

⁸ *Ibid.*, p. 374.

dépendance du travail humain à des processus naturels autonomes. On peut toutefois se demander si ce modèle permet de saisir adéquatement la théorisation marxienne des rapports à la nature, pour pointer ses limites en regard des problèmes soulevés par l'écologie politique.

Comme nous le verrons dans ce chapitre, toute l'originalité de Marx dans la première théorisation de la production *industrielle* – qui croise la double influence de l'économie politique classique et de la théorie hégélienne du travail instrumental – consiste justement à théoriser la part active de la nature dans un processus de production dont le travail humain ne représente qu'un élément partiel. C'est là ce qui caractérise, comme l'a suggéré Amy Wendling à la suite d'Ágnes Heller, le paradigme marxien *de la production*, en tant qu'il se distingue d'un simple paradigme *du travail* compris comme mise en forme d'une matière inerte par un sujet humain actif⁹. Penser la production comme coopération entre l'activité intentionnelle de l'être humain et l'agentivité des êtres naturels ne suffit pourtant pas encore à théoriser une contradiction écologique. Au contraire, cette idée de coopération entre la force de travail humaine et les forces naturelles est au cœur du dispositif du productivisme stratégique. Il s'agira plutôt de se demander ici, après avoir clarifié la structure de ce paradigme industrialiste de la production, quels déplacements conceptuels explicites ou implicites requièrent l'analyse de l'épuisement des sols et la théorie de la rupture métabolique. Sur cette base, il sera possible d'entrevoir la métamorphose immanente du naturalisme de Marx, suscitée par ce nouveau problème. Outre la prise en compte de la « contribution des agents non humains à la production », la théorisation marxienne d'une crise écologique implique une nouvelle appréhension de cette agentivité de la nature comme force *vivante*, et donc marquée par la finitude.

⁹ A. E. WENDLING, *Karl Marx on Technology and Alienation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009, p. 64 ; Á. HELLER, « Paradigm of production – paradigm of work », *op. cit.* Tandis que la distinction des deux paradigmes répond pour Agnès Heller du problème de l'autonomie de la *praxis* vis-à-vis de la *technè*, en discussion avec la critique habermassienne de Marx, Amy Wendling se ressaisit de ce cadre analytique en un sens tout à fait nouveau. Il ne s'agit pas selon elle de montrer que le paradigme de la production, à la différence du paradigme du travail, permet d'isoler la raison instrumentale de la raison pratique en général, mais plutôt qu'il permet d'envisager la substituabilité énergétique de l'activité humaine par des processus thermodynamiques au cours du progrès de l'industrialisation.

1. Du paradigme du travail au paradigme de la production : la nature mise en œuvre

Comme nous avons tâché de le montrer dans le chapitre précédent, le naturalisme du jeune Marx est compatible avec le productivisme stratégique en tant qu'il conserve l'horizon normatif de l'identité du sujet humain et de la nature et qu'il réduit cette dernière au moyen instrumental de l'autoproduction du genre. Cela n'implique pourtant en rien l'identification de la nature au simple objet passif et inerte d'une activité subjective extrinsèque, dont l'être humain serait l'unique dépositaire. Dès les *Manuscrits de 1844*, la nature est comprise comme puissance d'engendrement et les êtres vivants comme des individus dotés d'une activité vitale (*Lebensthätigkeit*) propre. À partir des *Grundrisse*, c'est précisément la prise en compte d'une certaine agentivité naturelle qui permet à Marx de théoriser l'enrôlement productif de la nature, à la base du progrès continu de la productivité du travail et à la source de l'abondance de la société future. Ce n'est que d'un point de vue superficiel et dérivé que la nature est réduite à une réserve de matériaux, alors qu'elle est d'abord et avant tout pensée par Marx comme une réserve de forces¹⁰. Comme nous allons le voir, le « productivisme stratégique » de la première critique de l'économie politique ne se caractérise donc pas par une réduction de la nature à une matière passive qui empêche de penser sa productivité immanente.

A. L'enrôlement productif de la nature dans l'industrie moderne

Si Marx s'appuyait déjà, dans les *Manuscrits de 1844*, sur une conceptualité hégélienne afin de penser le travail humain dans les termes de l'objectivation (*Vergegenständlichung*) d'un sujet dans le monde naturel, il en vient dans les *Grundrisse* à complexifier cette analyse pour penser la spécificité de la production industrielle et de son déploiement capitaliste. Loin d'être considérée comme une production artificielle, coupée de ses attaches à la nature, l'industrie moderne est théorisée par Marx comme un réagencement des rapports entre l'être humain et la nature, par lequel l'activité naturelle vient peu à peu se substituer à l'activité humaine dans l'engendrement d'un produit. Comme nous tâcherons de le montrer, cette théorisation de l'industrie repose sur un approfondissement de la conception hégélienne de la production,

¹⁰ Contre une lecture trop simplificatrice du naturalisme de Marx, c'est là un point qui a bien été souligné par M. VADEE, *Marx, penseur du possible*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 295-296.

comprise comme « ruse de la raison ». Seule la mise au jour de cet intertexte en grande partie implicite permettra d'évaluer la fonction normative d'un modèle théorique qui ne vise pas tant à souligner la finitude du rapport humain à la nature qu'à fonder, au contraire, l'émancipation de l'agir humain vis-à-vis de cette finitude.

Le modèle artisanal du travail et le modèle industriel de la production

Une des faiblesses de l'analyse marxienne du travail, lit-on souvent, résiderait dans la limitation de sa conceptualité au modèle artisanal pensé dans les termes aristotéliens d'une activité hylémorphique de mise en forme d'une matière, ce qui introduirait un hiatus historique avec son objet d'étude spécifique, en l'occurrence le développement de la grande industrie¹¹, et ferait obstacle à une théorisation adéquate aux deux autres formes de production que sont l'appropriation primaire (extraction de matériaux, chasse, cueillette, etc.) et les formes variées du travail composant avec le vivant (agriculture, élevage, foresterie, etc.)¹². Cette critique, consistant à dire que Marx aurait réduit le travail à l'activité subjective de transformation d'une matière inerte, se base principalement sur son analyse du « processus de travail » (*Arbeitsprozess*), développée dans le premier tome du *Capital* en introduction de son analyse du processus de valorisation capitaliste¹³, et dont on trouve déjà une première version quasiment aboutie en ouverture des *Manuscripts de 1861-63*¹⁴. En croisant la conceptualité hégélienne de l'objectivation du sujet – encore très marquée dans cette première version – et la conceptualité aristotélienne de la *poièsis*, Marx théorise le processus de travail comme

¹¹ Voir A. HONNETH, « Travail et agir instrumental. À propos des problèmes catégoriels d'une théorie critique de la société », I. Gernet (trad.), *Travailler*, vol. 18, n° 2, 2007, p. 17-58. « Ce type d'activité [le travail mécanisé de la grande industrie], détaché de la connaissance empirique du sujet qui travaille et divisé en des opérations composites aveugles, forme par la suite, pour Marx, le pôle opposé de cette forme de travail social qu'il décrit en recourant au modèle du travail artisanal. Comme conséquence d'une telle analyse, il s'empêtre dans la dualité de deux formes socio-historiques du travail sans disposer encore des moyens de conceptualiser un processus de développement capable de les médiatiser. », *ibid.*, p. 27.

¹² Cette seconde critique a été formulée de manière particulièrement détaillée par T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles », *op. cit.* C'est dans un sens tout similaire que Pierre Charbonnier argumente dans le sens d'une généralisation abusive du modèle artisanal du travail à toutes les sphères de la production, *cf. supra*.

¹³ Dans la première édition du *Capital* de 1867, il s'agit de la première partie du chapitre 7 alors intitulé « Production de valeur d'usage et production de la survalueur », tandis qu'à partir de la seconde édition de 1872, il s'agit de la première partie du chapitre 5 désormais intitulée « Processus de travail et processus de valorisation ». Le texte reste inchangé.

¹⁴ K. MARX, *Manuskript 1861-1863. MEGA II/3. Bd. 1*, Berlin, Dietz, 1976, p. 48-58.

l'articulation tripartite d'une activité subjective finalisée et de l'objet qu'elle vise à mettre en forme par un moyen de travail facilitant cette opération. Ainsi peut-il résumer les acquis de son analyse :

Dans le processus de travail, l'activité de l'homme provoque donc, grâce au moyen de travail, une modification de l'objet de travail qui dès le départ était le résultat visé. Le processus s'éteint dans son produit. Ce produit est une valeur d'usage, une matière naturelle appropriée à des besoins humains *par une modification de sa forme*. Le travail s'est combiné avec son objet. Il a été *objectivé* [*vergegenständlicht*], tandis que l'objet a été travaillé. Ce qui apparaissait du côté du travailleur sous la forme de la mobilité apparaît maintenant du côté du produit comme une propriété statique, dans la forme de l'être. Le travailleur a filé et le produit est un fil.¹⁵

Marx employait déjà le concept hégélien d'objectivation (*Vergegenständlichung*) dans les *Manuscrits de 1844* pour désigner la transposition d'une finalité subjective dans un objet qui lui fait face (*Gegen-stand*) afin de le faire sien¹⁶. Ce concept est ici explicité par l'emploi de la catégorie de transformation, comprise dans un sens très général comme le transfert d'un mouvement à l'objet permettant d'en modifier durablement certaines qualités. Dans l'exemple cité du filage, les fibres brutes sont dotées d'une résistance accrue à l'aide d'un mouvement de torsion qui permet de les lier. Entendue dans ce sens extrêmement large, la modification de la forme peut donc aussi désigner, outre une recombinaison de la configuration propre de l'objet, un simple changement local de ses rapports spatiaux à d'autres objets afin de le mettre à disposition d'un usage futur, comme c'est le cas dans l'industrie extractive¹⁷.

À lire cette première théorisation du travail, il semble que Marx réduise la nature au corrélat passif sur lequel s'exerce l'activité ou, tout au plus, à une simple réserve de matières à mettre en forme. Cette critique fut notamment formulée par Ted Benton, selon qui Marx tend

¹⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 178 ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 132, nous soulignons.

¹⁶ « Le produit du travail est le travail qui s'est fixé dans un objet, qui s'est fait chose ; ce produit est l'objectivation du travail. La réalisation du travail est son objectivation. », K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 118.

¹⁷ « Le processus de travail est donc un processus dans lequel une activité finalisée déterminée est exercée du côté du travailleur, un mouvement [...] par lequel il confère une nouvelle forme au matériau de travail, laquelle se matérialise ainsi dans celui-ci – cette modification de la forme peut être chimique ou mécanique, ou bien se faire par le contrôle de processus physiologiques, ou bien consister en un déplacement spatial [*Raumentfernung*] de l'objet (modification de son existence locale), ou bien dans la simple séparation de celui-ci vis-à-vis de sa connexion avec le corps terrestre. », K. MARX, *M61-63. Bd. 1*, *op. cit.*, p. 52.

à comprendre le travail à partir d'un modèle « transformationnel » de l'activité¹⁸. Comme l'a toutefois souligné Paul Burkett dans ses réponses à la critique de Benton, la conception marxienne de l'acte productif ne se réduit pas à son analyse liminaire du processus de travail. La très grande abstraction de cette analyse « transhistorique » laisse de côté certaines dimensions importantes de la relation productive à la nature, lesquelles ne sont mises en lumière qu'au fur et à mesure de l'étude des manifestations socio-historiques spécifiques que celle-ci revêt dans la société capitaliste¹⁹. Dans une note d'avertissement placée à la fin de son analyse introductive, Marx précise lui-même que « cette définition du travail productif, que nous énonçons du point de vue du *processus de travail* simple, est absolument insuffisante pour le *processus de production* capitaliste »²⁰. Certes, Marx vise avant tout à annoncer ici la réflexion future sur la nature du « travail productif », qui ne se limite pas à l'engendrement direct d'objets utiles pour englober l'ensemble des activités intellectuelles permettant de planifier et d'organiser des chaînes de production hautement ramifiées. Sa remarque indique toutefois une distinction conceptuelle entre le « travail » et la « production » qui permet de dépasser une approche étroitement transformationnelle du rapport à la nature.

Tandis que le travail désigne l'activité humaine particulière, exercée par un sujet individuel en vue de transformer un objet, la production désigne la totalité du processus d'engendrement d'un produit, qui implique non seulement la *collaboration* avec d'autres sujets dans le cadre d'une division du travail, mais aussi la *coopération* avec des processus d'engendrement naturels, c'est-à-dire un ensemble d'opérations qui se déroulent spontanément, sans l'intervention d'un acte de la volonté humaine²¹. Comme l'indique Paul

¹⁸ Afin de souligner la partialité de l'analyse de Marx, Benton précise que la « structure intentionnelle du processus de travail » mise au jour dans le *Capital*, c'est-à-dire l'articulation tripartite de l'activité, de l'objet et du moyen de travail par une certaine finalité subjective, « est pour Marx de nature transformationnelle ». Voir T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles », *op. cit.*, p. 68. Si nous soulignons ici certaines limites de la critique de Benton, nous verrons plus loin qu'elle touche juste par d'autres aspects essentiels. Voir ci-dessous, p. 311 *et sq.*

¹⁹ P. BURKETT, « Labour, eco-regulation and value », *op. cit.*, p. 129-130 ; P. BURKETT, « Marxism and natural limits. A rejoinder », *op. cit.*, p. 347-349.

²⁰ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 178, nous soulignons.

²¹ Remarquons ici qu'à côté de cette distinction technologique entre travail et production, Marx emploie parfois ce couple conceptuel dans un sens normatif et critique, afin de distinguer le travail en général de sa fonction économique – l'engendrement de survaleur – sous le mode de production capitaliste. En ce sens, Marx emploie plutôt le concept de production sous une forme adjectivale, distinguant le « travail productif » (de survaleur) du « travail improductif » (pour le capital). Cf. F. FISCHBACH, *Après la production*, *op. cit.*, p. 71-83. Nous interprétons ce passage en un sens quelque peu

Burkett²², cette distinction entre travail et production apparaît le plus clairement dans le chapitre du second tome du *Capital* consacré au « temps de production » et son impact sur le rythme de rotation d'un capital donné. Loin de se réduire au « temps de travail » effectivement dépensé par les individus humains, le temps de production d'une chose implique souvent des « processus naturels plus ou moins longs » réalisant « des modifications physiques, chimiques, physiologiques »²³ sans le secours de l'activité humaine, et alternant nécessairement avec lui. Il en est ainsi, par exemple, des réactions chimiques pour la teinture du textile dans l'industrie ou des lents processus de croissance organique qui séparent, dans l'agriculture ou la sylviculture, le travail de préparation des sols et de semis du travail de récolte²⁴.

Or, comme Marx l'analyse dans les *Grundrisse* – où l'on trouve déjà une première étude de cette distinction entre temps de travail et temps de production²⁵ – l'industrialisation du travail stimulée par le développement capitaliste consiste justement à enrôler cette puissance productrice spontanée de la nature pour la substituer progressivement au travail humain, dont la contribution immédiate à l'engendrement effectif des produits se voit toujours davantage restreinte. Ce processus repose sur une transformation fondamentale de la forme et de la fonction du moyen de travail caractéristique de la révolution industrielle, que Marx décrit dans les termes de l'avènement de la « machinerie » au sein de la « grande industrie »²⁶. Alors que dans le processus de travail simple, se déroulant entre un sujet individuel et son objet, le moyen de travail est défini comme un « guide » (*Leiter*)²⁷ qui conduit son activité de mise en forme afin d'en faciliter la réalisation, Marx indique dès les *Grundrisse* une modification fondamentale qui survient avec le développement de la mécanisation :

Ce n'est plus l'ouvrier qui intercale un objet naturel modifié comme moyen terme entre l'objet et lui ; mais c'est le processus naturel – processus qu'il transforme en un processus industriel – qu'il intercale [*einschiebt*] comme moyen entre lui et la nature

différent de Franck Fischbach, qui identifie principalement la production à la forme de travail spécifiquement capitaliste de production de survaleur.

²² Voir P. BURKETT, « Labour, eco-regulation and value », *op. cit.*, p. 127-129.

²³ K. MARX, *Le Capital II (1885)*, *op. cit.*, p. 209.

²⁴ Marx affirme ainsi que « c'est dans l'agriculture surtout qu'apparaît clairement la différence entre le temps de production et le temps de travail », en donnant les exemples suivants : « Les blés d'hiver mettent jusqu'à neuf mois pour mûrir. Entre les semailles et la moisson, le processus de travail est presque entièrement interrompu. Dans la sylviculture, une fois terminé les semis et tous les travaux préliminaires, la graine met peut-être cent ans pour se transformer en produit utilisable », *ibid.*

²⁵ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 628-629.

²⁶ Voir notamment K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, ch. XIII, p. 363 et *sq.*

²⁷ *Ibid.*, p. 177.

inorganique dont il se rend maître [*bemeistert*]. Il vient se placer à côté du *procès de production* au lieu d'être son agent principal [*Hauptagent*].²⁸

Contrairement à l'outil permettant de relayer dans l'objet la forme représentée psychiquement par le travailleur et esquissée par son mouvement corporel²⁹, le moyen de production industriel permet de substituer une force motrice d'origine naturelle à la force humaine dans la mesure où la forme de l'exécution du produit est implémentée au préalable dans un mécanisme subsistant indépendamment de l'esprit du travailleur individuel. En ce sens, l'agentivité en œuvre dans le processus de production se déplace de l'individu humain à des processus naturels. Comme le montre Marx dans le *Capital*, l'invention de la machine-outil qui permet de déléguer au mécanisme l'activité formatrice de l'artisan afin de réduire le travail de ce dernier à la transmission d'une force motrice à son instrument³⁰, précède nécessairement le développement de la machine proprement dite reposant sur la substitution d'une force motrice non humaine à la force humaine³¹. Au terme de ce processus d'industrialisation, le travailleur individuel n'est donc plus l'agent principal du processus de production. Son activité de maintenance, d'approvisionnement, ou de surveillance de la machine n'est plus qu'une cause secondaire de l'engendrement de l'objet, dont la cause formelle réside désormais dans l'activité sociale collective nécessaire à la conception de cette machine, et dont la cause efficiente réside dans l'agentivité motrice de la nature dont la puissance énergétique remplace l'énergie physiologique du corps humain. En désignant le complexe productif constitué par les machines de la grande industrie comme un « processus naturel » devenu « industriel », Marx ne se contente donc pas d'affirmer que la production industrielle est intégrée dans la totalité de la nature et qu'elle est, en ce sens, « naturelle ». Il souligne aussi le fait que l'industrialisation de la production, loin de couper les attaches du système productif à la

²⁸ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 661 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 581, nous soulignons. Remarquons ici l'usage de l'expression « procès de production » plutôt que « procès de travail ».

²⁹ « Le résultat auquel aboutit le processus de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà en idée. Non pas qu'il effectue simplement une modification dans la forme de la réalité naturelle : il y réalise en même temps la fin propre qu'il vise, qu'il connaît, qui détermine comme une loi la modalité de son action, et à laquelle il doit subordonner sa volonté. », K. MARX, *Le Capital I (1890), op. cit.*, p. 176.

³⁰ « La machine-outil est donc un mécanisme qui, après communication du mouvement correspondant, exécute avec ses outils les mêmes opérations que celles qu'exécutait autrefois le travailleur avec des outils semblables. », *ibid.*, p. 366.

³¹ « Dès lors que l'homme, au lieu d'agir avec l'outil sur l'objet du travail, n'agit plus que comme force d'actionnement sur une machine-outil, l'habillement de cette force en muscles humains devient non nécessaire, et le vent, l'eau, la vapeur, etc., peuvent prendre sa place. », *ibid.*, p. 367.

nature non humaine, consiste à atteler la puissance d'engendrement de cette dernière au *processus de travail*, qui devient ainsi *processus de production*. Il ne s'agit donc pas simplement d'affirmer par analogie que « l'homme ne peut procéder dans sa production que comme la nature elle-même », dans la mesure où « il ne peut que modifier la forme des matières »³². En outre, il importe également de préciser que « dans ce travail de mise en forme proprement dit, il est constamment *soutenu par des forces naturelles* »³³. Loin de réduire la relation productive à la nature à une activité transformationnelle exercée de manière unilatérale par le sujet humain sur la matière inerte, Marx tâche donc de penser la production industrielle développée comme une coopération entre un travail intentionnel humain et une puissance productrice de la nature non humaine.

Il apparaît donc que le reproche d'un schème réduisant la production à la mise en forme d'un objet passif par un sujet actif passe à côté de l'innovation théorique de Marx. Ce reproche manque la mise au jour d'une activité productrice de la nature pour s'en tenir à l'étude du processus de travail qui, dans la logique de l'exposition du *Capital*, n'est jamais qu'une étape préalable à l'étude de la « transformation du procès de production de simple procès de travail en un progrès scientifique qui subordonne *les puissances naturelles* à son service et *les fait agir* au service des besoins humains »³⁴.

La mise en œuvre productive de la nature comme ruse de la raison

Dans l'analyse du processus de travail simple, Marx anticipe d'ailleurs cette mise en œuvre productive de la nature en affirmant que le travailleur ne se contente pas d'employer son moyen de travail comme « guide dans son action sur [l']objet », mais « se sert des propriétés mécaniques, physiques et chimiques des choses pour *les faire opérer* [*wirken zu lassen*] comme des instruments de pouvoir sur d'autres choses conformément à la fin »³⁵. Afin de préciser cette logique de l'enrôlement productif d'une certaine activité de la nature aux fins posées par l'être humain, c'est encore une fois à Hegel que Marx se réfère dans une note de bas de page où il cite l'addition au § 209 de *L'Encyclopédie* :

La raison est aussi rusée que puissante. Sa ruse consiste en général dans cette activité [*Thätigkeit*] de médiation qui, faisant opérer [*einwirken läßt*] les objets les uns sur les

³² K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 47, nous soulignons.

³³ *Ibid.*, p. 47, nous soulignons.

³⁴ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 661, nous soulignons.

³⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 177, nous soulignons, traduction modifiée.

autres et se travailler les uns les autres [*sich einander abarbeiten*] conformément à leur nature propre, sans jamais s’immiscer directement dans ce processus, n’en conduit pas moins à la réalisation de son seul but à elle.³⁶

Alors que dans les *Manuscrits de 1844*, Marx conceptualisait l’activité productrice à partir du seul concept hégélien d’objectivation du sujet dans la nature, sans établir de distinction précise entre la production et le travail, c’est peut-être en se replongeant dans la *Logique* hégélienne au moment de rédiger les *Grundrisse*³⁷ qu’il parvient à affiner sa conception de la relation productive à la nature comme un type d’articulation spécifique entre l’activité intentionnelle de l’être humain (*Thätigkeit*) et une forme d’activité spontanée de la nature non humaine (*Einwirkung*), que l’on pourrait traduire ici par la notion d’« opérativité »³⁸. Dès les *Grundrisse*, Marx faisait déjà implicitement référence à l’idée hégélienne d’une ruse de la raison en affirmant qu’avec le développement de la domination capitaliste de la nature, « la connaissance théorique de ses lois autonomes n’apparaît elle-même que comme une ruse visant à la soumettre aux besoins humains »³⁹.

³⁶ *Ibid.* ; G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie I. Logik, op. cit.*, p. 365.

³⁷ La relecture de la *Logique* hégélienne entreprise par Marx durant la rédaction des *Grundrisse* est attestée par une lettre à Engels, datée de janvier 1858 : « En ce qui concerne la méthode de l’élaboration, un événement survenu *by mere accident* m’a été du plus grand service – Freiligrath mit la main sur quelques volumes de Hegel qui appartenaient à l’origine à Bakounine, et me les envoya en cadeau – c’est ainsi que j’ai à nouveau feuilleté la “Logique” de Hegel. », K. MARX et F. ENGELS, *Briefe. Januar 1856 – Dezember 1859. MEW 29*, Berlin, Dietz, 1978, p. 260. Certes, Marx met avant tout l’accent sur l’influence de la *méthode* hégélienne sur l’exposition critique des catégories de l’économie politique (à ce sujet, voir notamment M. E. MEANY, *Capital as Organic Unity. The Role of Hegel’s Science of Logic in Marx’s Grundrisse*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2002). Mais comme nous tâchons de le montrer ici, la relecture de Hegel informe aussi la nouvelle théorisation par Marx de la « production », non plus comme simple « objectivation » du sujet dans l’objet, mais comme mise en œuvre productive de la nature.

³⁸ Afin de rendre ce lexique de la *Wirkung*, par lequel Marx désigne l’action de la nature, nous proposons ici de renvoyer au champ sémantique de l’opération, qui représente un intermédiaire entre le travail intentionnel et la simple causalité mécanique. Ce choix de traduction s’appuie sur la réflexion menée par Antonio Labriola dans ses *Trois essais sur la conception matérialiste de l’histoire* : « comme nous l’avons déjà vu, les êtres humains ne cessent pas de vivre dans la nature, bien qu’ils vivent socialement. Entre la nature et nous, nous qui sommes des animaux sociaux, la technique a instauré des intermédiaires qui transforment, dérivent et réorientent les influences naturelles ; ce faisant, elle n’a pourtant pas mis son opérativité [*operosità*] hors-jeu ; bien au contraire, nous ressentons continuellement cette opération de la nature. », A. LABRIOLA, *Drei Versuche zur materialistischen Geschichtsauffassung*, W. F. Haug (trad.), Berlin, Dietz, 2018, p. 156. Sur la base de cette redéfinition du rôle qui revient à la nature par le biais de sa médiation technique, Labriola va jusqu’à redéfinir la « Praxis » – l’objet spécifique du matérialisme historique – comme « le déploiement de l’opérativité » (*die Entwicklung der Wirksamkeit*), *ibid.*, p. 220. Sur la portée historique de ce geste philosophique, voir l’introduction de W. F. Haug, *ibid.*, p. 21-25.

³⁹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 371.

Dans sa structure générale, le concept hégélien de ruse (*List*) désigne un stratagème par lequel une instance agissante réalise un projet universel, non pas directement, mais en faisant agir d'autres choses particulières pour elle et à leur insu. La figure la plus fameuse de cette ruse de la raison se trouve énoncée dans la *Philosophie de l'histoire*. Hegel y montre en quoi les acteurs historiques, alors même qu'ils et elles poursuivent leur propre intérêt passionnel et égoïste – tel Napoléon mu par une soif de gloire et de prestige – en viennent à réaliser à leurs dépens le but historique de l'Esprit du monde qui les dépasse : l'avènement de la liberté dans la figure de l'État moderne⁴⁰. De manière tout à fait significative, Hegel employait déjà cette figure de la ruse dans l'analyse de la section de la *Logique* consacrée à la « Téléologie »⁴¹ afin de conceptualiser l'accomplissement de la raison instrumentale comme pouvoir de faire opérer la nature à des fins humaines.

Bien qu'il n'emploie jamais le concept de travail dans ce passage sur la « Téléologie » rédigé dans un idiome spéculatif, il s'agit pourtant là d'une des théorisations les plus importantes qu'il en propose dans son œuvre encyclopédique. En développant un cadre d'analyse dont Marx s'inspire sans aucun doute pour conceptualiser le « processus de travail »⁴², Hegel reconstruit la dialectique à l'œuvre dans le travail comme un syllogisme ternaire : but-moyen-objet. Le « but subjectif » de l'activité téléologique, qui réside d'abord dans la conscience comme un concept, ne parvient à se réaliser dans un objet du monde extérieur, c'est-à-dire à « poser » ce dernier comme « déterminé par le concept »⁴³, qu'à travers la mise en œuvre d'un « moyen » qui lui permet de supprimer l'extériorité de l'objet. Par quoi il faut comprendre que la confrontation immédiate du sujet agissant et de l'objet qu'il tâche de transformer conformément à son but se heurte à l'âpre résistance des choses matérielles, laquelle ne peut être surmontée par le moyen d'agir le plus immédiat qu'est le corps humain sans le secours d'un instrument suffisamment puissant pour venir à bout de la tâche à

⁴⁰ « Ce n'est pas l'idée universelle qui se livre à l'opposition et au combat et se met en danger ; elle se tient à l'arrière-plan, inattaquée et inentamée. Qu'elle fasse agir les passions pour elle, tandis que ce par quoi elle vient à l'existence subit pertes et dommages, c'est ce qu'il convient d'appeler *ruse de la raison* », G. W. F. HEGEL, *Vorlesung über die Philosophie der Geschichte. Werke 12*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986, p. 49. Sur l'analyse du motif conceptuel de la ruse de la raison, tel qu'il se manifeste à la fois dans la raison historique et dans la raison instrumentale, voir également Y. NIJI, « Hegels List der Vernunft und die Zweckmäßige Tätigkeit », *Hegel-Jahrbuch*, n° 1, 2012, p. 151-157.

⁴¹ G. W. F. HEGEL, *Logique du concept*, *op. cit.*, p. 222-224.

⁴² Sur ce point, voir notamment la reconstruction des similitudes et analogies structurelles entre les deux passages par Y. NIJI, « Hegels List der Vernunft und die Zweckmäßige Tätigkeit », *op. cit.*

⁴³ G. W. F. HEGEL, *Logique du concept*, *op. cit.*, p. 211.

accomplir. À titre d'exemple, il suffit ici de penser à l'opération technique la plus rudimentaire de la taille d'un silex qui requiert l'emploi d'une autre pierre suffisamment dure pour l'abriter. Alors que dans une confrontation immédiate à l'objet pour y réaliser la fin visée à mains nues, le sujet s'expose à une certaine « violence » en raison de la résistance que lui oppose le monde matériel, « le fait que le but se pose dans la relation *médiate* avec l'objet et *intercale entre* lui-même et cet objet un autre objet, peut être regardé comme la *ruse* de la raison »⁴⁴. Au lieu d'user ses forces et d'abîmer son propre corps pour s'approprier l'objet en entrant « lui-même dans le mécanisme ou le chimisme » au risque de se soumettre « à la contingence », le sujet humain qui pose le but « fait s'exposer un objet comme moyen, [il] le laisse à sa place s'user extérieurement au travail, l'abandonne au broyage, et il se conserve, en s'abritant derrière lui, face à la violence mécanique »⁴⁵. En sa première figure, la ruse de la raison désigne donc l'emploi des propriétés causales d'un objet qui lui permettent d'agir sur le monde, au sens le plus simple d'une production d'effets déterminés, afin de réaliser la finalité du but subjectif qui lui est imposée de l'extérieur.

À ce premier stade de l'action instrumentale où le moyen n'est autre qu'un objet prélevé dans le monde pour être « immédiatement comme soumis au but », succède pour Hegel « la deuxième suppression de l'objectivité, par l'objectivité », dans laquelle le moyen lui-même devient « l'objectivité identique au concept, le but réalisé »⁴⁶. Au lieu d'être employé par une finalité subjective qui lui est simplement extérieure, l'instrument transformé en outil incarne lui-même cette finalité dans sa configuration objective. Il est « la médiation avec soi du but dans l'objet »⁴⁷. Mais alors que ce second stade de la ruse instrumentale maintient une scission entre le but subjectif présent dans la conscience du sujet, et le but objectif qui demeure extérieurement sous la forme de l'outil qu'il doit employer, l'accomplissement de cette rationalité instrumentale se manifeste dans un troisième stade que Hegel nomme « le mécanisme, qui se déroule sous la domination du but et supprime l'objet par l'objet »⁴⁸. Ici, ce n'est plus le sujet qui doit agir pour réaliser sa fin en faisant usage d'un objet sur un autre objet

⁴⁴ *Ibid.*, p. 216. Remarquons ici que Marx emploie exactement le lexique déjà mis en œuvre par Hegel pour désigner l'insertion du moyen de travail entre le sujet et l'objet : *einschieben*, intercaler. Voir ci-dessus, note 28.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 221.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 223.

⁴⁸ *Ibid.*

mais bien – comme le précise Hegel dans le passage de *L'Encyclopédie* auquel se réfère Marx – les objets qui agissent, ou plutôt opèrent (*einwirken*), les uns sur les autres. La finalité qui domine ce processus n'est donc plus simplement un « *devoir-être* », en attente d'être réalisée par un sujet extérieur à l'outil, mais une « *totalité concrète [...] identique avec l'objectivité immédiate* »⁴⁹. À la lumière de ce qui précède, on aura compris que le plus haut stade de cette ruse de la raison instrumentale n'est autre que l'élaboration d'un mécanisme automatique qui n'est plus seulement, comme l'outil, le but objectivement réalisé, mais qui devient en outre le but *se réalisant* objectivement. Alors que dans l'usage de l'outil, le sujet humain continuait de s'exposer à la violence des choses dans son travail, la mise en œuvre d'un tel mécanisme fait travailler les choses pour lui (*sich abarbeiten*), ou littéralement : il les laisse se tuer à la tâche à sa place.

Dans ce passage de la *Science de la logique*, Hegel reste peu disert au sujet de cette activité naturelle qui est détournée par la ruse de la raison instrumentale à ses propres fins. Il se contentera, dans l'un des cours sur la *Philosophie du droit* de 1820-21, d'affirmer que « dans la machine, on fait opérer [*wirken läßt*] une puissance naturelle [*Naturgewalt*] »⁵⁰. Pour comprendre plus précisément l'articulation de l'activité intentionnelle de l'être humain et cette puissance d'agir de la nature dans la production mécanisée, on peut se pencher rapidement sur le manuscrit de la « Philosophie de l'esprit » de 1805 dont Marx n'avait pas lui-même connaissance⁵¹. Par une réflexion philosophique sur le travail menée à partir de ses lectures de l'économie politique anglaise, notamment des œuvres de James Steuart, mais également de Ricardo, Say et Smith⁵², Hegel élabore pour la première fois le motif de la ruse de la raison en offrant une puissante théorisation du processus de mécanisation qui commence à peine à sa déployer à l'aube de la révolution industrielle. En posant déjà la structure générale de

⁴⁹ *Ibid.*, p. 224.

⁵⁰ Il s'agit d'un passage du cours dans sa retranscription de Kiel, cité par Y. NIJI, « Hegels List der Vernunft und die Zweckmäßige Tätigkeit », *op. cit.*, p. 156.

⁵¹ Il s'agit de la seconde version d'une philosophie de l'esprit, dite également *Realphilosophie II*, qui s'inscrit dans la première esquisse de système élaborée durant cette période de Iéna, qui court de 1801 à 1806. G. W. F. HEGEL, *La Philosophie de l'esprit*, *op. cit.* ; G. W. F. HEGEL, « Philosophie des Geistes », dans R.-P. Horstmann (éd.), *Jenaer System Entwürfe III. Gesammelte Werke 8*, Hamburg, Meiner, 1976, p. 185-288.

⁵² Voir G. LUKÁCS, *Le Jeune Hegel. Sur les rapports de la dialectique et de l'économie. Tome I*, G. Haarscher et R. Legros (trad.), Paris, Gallimard, 1981, p. 299 ; J. RITTER, « Subjektivität und industrielle Gesellschaft », dans *Metaphysik und Politik. Studien zu Aristoteles und Hegel*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988, p. 365.

l'argument qui sera développé dans la section « Téléologie » de la *Logique*, Hegel distingue un premier stade préalable de la ruse, comme usage de l'instrument qui facilite le travail, d'un second stade de la ruse comme transfert du travail à l'instrument lui-même. Si, dans le premier cas, le sujet s'épargne un effort « selon la quantité », il reste contraint à travailler pour animer l'instrument car ce dernier, étant « une chose inerte », « n'a pas encore l'activité [*die Thätigkeit*] en lui »⁵³. Certes, le labeur peut ainsi être amoindri, mais comme Hegel le précise par une image éclairante, « j'attrape encore des ampoules »⁵⁴. Alors que cette rudesse du travail persiste en raison de la passivité de l'instrument, la réalisation accomplie de la ruse de la raison consiste à « poser une activité propre dans l'instrument » afin de « faire de lui quelque chose d'auto-actif [*selbstthätigen*] »⁵⁵. À la différence d'une simple puissance d'agir, qui demande encore à être actualisée par un effort corporel, cette auto-activité de l'instrument réalise par elle-même le but visé à travers elle par le sujet.

En anticipant déjà les deux stades de la mécanisation analysés par Marx, Hegel distingue alors deux modes d'activation de l'instrument. Cette mécanisation peut d'abord passer par la construction d'un dispositif qui met à profit les propriétés physiques des objets pour orienter leur mouvement dans la direction visée, comme dans l'élaboration d'un métier à tisser mécanique ou de toute autre machine-outil⁵⁶. En outre, « ceci a lieu en général lorsque l'activité propre de la nature [*die eigene Thätigkeit der Natur*], l'élasticité des ressorts de montre, l'eau, le vent, sont appliqués pour faire dans leur être-là sensible quelque chose de tout autre que ce qu'ils voulaient faire [*thun wollen*], de telle sorte que leur faire aveugle est changé en un faire finalisé [*ihr blindes Thun zu einer zweckmässigen gemacht wird*] »⁵⁷. La mise en œuvre des puissances naturelles en tant que force motrice des instruments humains est ici pensée comme l'enrôlement téléologique d'une certaine activité naturelle spontanée. En tant qu'elle s'oppose à l'activité humaine intentionnelle qui se saisit d'elle pour la faire servir à son usage, cette activité naturelle pourrait désigner un ensemble de processus causaux se déroulant sans aucun

⁵³ G. W. F. HEGEL, *La Philosophie de l'esprit*, op. cit., p. 33 ; G. W. F. HEGEL, « Philosophie des Geistes (1805) », op. cit., p. 206.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ G. W. F. HEGEL, *La Philosophie de l'esprit*, op. cit.

⁵⁶ C'est ainsi, du moins, que l'on comprend l'exemple suivant : « lorsqu'un fil est ainsi enroulé sur une ligne [et] que son ambivalence est utilisée pour le faire revenir en soi dans cette *opposition* – la passivité se transforme en activité, dans le fait de maintenir la connexion. », *ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

but prédéfini. En même temps qu'il énonce cette dualité entre activité causale spontanée et activité téléologique propre à l'être humain, Hegel la relativise cependant, en précisant qu'il s'agit dans les deux cas d'une puissance d'agir (*ein Thun*), et en indiquant en outre que la première activité naturelle est aussi dotée d'une tendance à se réaliser dans une certaine direction, en tant qu'elle est dotée d'un certain « vouloir-faire » (*thun wollen*). Si cette notion semble difficile à appliquer à l'élasticité des ressorts d'une montre, elle pourrait permettre de comprendre que les forces telluriques du vent et de l'eau manifestent déjà une certaine propension à suivre spontanément telle ou telle direction dans un environnement donné ; que l'on pense par exemple au cours d'une rivière qui peut être détourné pour alimenter un moulin à eau. L'attribution d'une certaine tendance déterminée à agir vaut surtout pour le vivant, auquel Hegel se réfère dans une note marginale en faisant référence à une « poule singulière » qui sera vouée par l'élevage à la consommation humaine⁵⁸.

Au lieu de reconduire simplement l'opposition cartésienne entre la nature non humaine comme totalité causale mécanique et la nature humaine comme puissance de poser des fins, Hegel substitue une distinction plus nuancée entre deux types de vouloir-faire, l'un singulier et l'autre universel. Tandis qu'« à la nature elle-même, il n'arrive rien », « la ruse » (*die List*) de la raison intervient comme un processus par lequel « les buts singuliers de l'être naturel deviennent un universel »⁵⁹. Si Hegel reconnaît bien aux êtres naturels non humains une certaine propension à agir dans une direction déterminée, de manière plus ou moins prononcée, celle-ci resterait fondamentalement limitée par ce qu'il nomme ici « singularité » et, réciproquement, par une incapacité à atteindre l'élément de « l'universalité ». Par-là, il faut peut-être comprendre qu'il s'agit d'une activité naturelle visant la simple persistance dans l'existence individuelle et qui, bien que poursuivant son but propre, resterait cependant incapable de *faire sens*. Piégée dans l'éternelle répétition du même, elle ne tracerait aucune orientation dépassant la singularité de l'existence immédiate. Au contraire, l'universalité du vouloir humain pourrait être comprise comme la poursuite d'un projet collectif qui dépasse l'existence individuelle et s'inscrit en ce sens dans un horizon commun et historique, au sein duquel la nouveauté de l'événement peut surgir et à l'aune duquel un progrès peut se mesurer dans l'accomplissement de la finalité en question : la réalisation de la liberté. Bien qu'il ne

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ G. W. F. HEGEL, *La Philosophie de l'esprit, op. cit.*, p. 34.

réduise pas la nature à une objectivité morte, mais qu'il lui reconnaisse une activité et une certaine forme de finalité interne, Hegel introduit très clairement une hiérarchie entre cette dynamique naturelle et le projet humain de son appropriation qui l'insère dans le champ du progrès historique. C'est donc cette subordination du singulier sous l'universel qui permet de justifier l'enrôlement productif des êtres naturels à des fins humaines et de disqualifier en même temps toute limitation normative du vouloir humain par le « vouloir-faire » de la nature. Le motif de la ruse de la raison permet ainsi à Hegel d'attribuer une certaine activité spontanée à la nature, contre sa réduction mécanique à de l'objectivité inerte, tout en maintenant un anthropocentrisme fort qui érige la rationalité humaine en principe souverain subjuguant la nature pour la faire agir au service de ses propres fins. Alors que l'être simplement naturel existe et agit "sans pourquoi", dans la pure contingence de sa facticité, cette appropriation humaine lui confère son sens et sa justification. Hegel peut alors dire de la poule précédemment mentionnée que sa « raison d'être » est « d'être nourrie et mangée », pour conclure que « l'homme est ainsi devenu le destin du singulier »⁶⁰.

Ce détour par la conception hégélienne de la rationalité instrumentale comme ruse de la raison permet d'explicitier l'arrière-plan philosophique et normatif qui fonde le paradigme de la production industrialiste de Marx. Si son originalité, par rapport à la conception simplement hylémorphique du travail, consiste dans une conception de la nature comme force active permettant de penser l'intégration de cette productivité naturelle dans la production industrielle, cela n'implique pas la prise en compte d'une vulnérabilité des forces naturelles pouvant se manifester sous la forme d'une contradiction écologique. Bien au contraire, dans le schéma hégélien à partir duquel Marx forge son concept de « production », en le distinguant de la notion simple de travail, la mise en œuvre productive des puissances naturelles est précisément ce qui permet de libérer l'agir humain de sa dépendance à l'égard de la nature. « Comme machinerie, écrit Marx dans le *Capital*, le moyen de travail acquiert un mode d'existence matériel qui provoque le remplacement de la force humaine par des forces naturelles »⁶¹. Au lieu d'user son corps en le confrontant à la rude épreuve de la matérialité naturelle, dans le travail, l'être humain parviendrait à laisser la nature s'user pour lui. La reconnaissance d'une activité autonome de la nature, loin de signifier d'emblée un rapport de

⁶⁰ *Ibid.*, p. 34.

⁶¹ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 376.

dépendance ontologique, vise d'abord à fonder la conquête d'une autonomie de la vie proprement humaine vis-à-vis des contraintes matérielles de la vie simplement naturelle.

B. L'agentivité de la nature comme source de la richesse

Bien qu'il n'ait pas pu avoir connaissance de ce texte de jeunesse de Hegel, qui ne fut découvert et publié que plus tardivement⁶², Marx propose une analyse de ce motif théorique de la ruse de la raison qui résonne étroitement avec sa première formulation hégélienne, en soulignant le rôle actif de la nature dans le processus de production. Il ne se contente pas d'élaborer un concept de « forces naturelles » (*Naturkräfte*) pour désigner la puissance d'engendrement de la nature mise en œuvre par le travail au cours du processus de production. De manière récurrente, Marx emploie la notion d'« agents » (*Agenten/Agentien*) de production pour désigner, outre le travail humain proprement dit, l'ensemble des facteurs non humains mis en œuvre au cours du processus de production : à la fois les forces naturelles mécaniques ou chimiques employées dans la grande industrie, mais aussi les forces naturelles physiologiques ou organiques mises en œuvre dans la culture de la terre. La parenté avec l'appréhension d'une certaine activité de la nature chez le jeune Hegel paraîtra moins surprenante si l'on se penche sur les sources historiques de ce concept d'agent de production mobilisé par Marx : en l'occurrence les œuvres de Smith et Ricardo, ainsi que la polémique qui oppose ce dernier à Say ; autrement dit, cette économie politique dont Hegel s'était lui-même nourri pour rédiger ses manuscrits⁶³. Comme nous tâcherons de le montrer ici, la mise au jour d'une « coopération » (*Mitwirkung*)⁶⁴ entre le travail et les agents de production naturels ne relève pas d'emblée d'un questionnement écologique, mais se trouve d'abord mise en œuvre dans le cadre du productivisme stratégique.

L'origine du concept d'agent naturel de production : de la terre à la machinerie

Le concept d'« agent de production » (*Produktionsagent*) est employé par Marx pour la première fois dans les *Grundrisse*, afin de désigner l'ensemble des entités qui déterminent le

⁶² Mentionnés par Rosenkranz en 1844, dans sa biographie intitulée *Hegels Leben*, ces manuscrits n'ont fait l'objet d'une première édition parcellaire par Ehrenberg qu'au début du XX^e siècle, sous le titre *Hegels Erstes System* (1912), avant d'être publiés sous une forme plus complète par Lasson en 1929. Voir H. KIMMERLE, « Zur Chronologie von Hegels Jenaer Schriften », *Hegel-Studien*, vol. 4, 1967, p. 125-127.

⁶³ Voir ci-dessus, note 52.

⁶⁴ K. MARX, *M61-63. Bd. 2, op. cit.*, p. 346.

résultat du processus de production indépendamment de l'exercice immédiat de l'activité humaine. Ainsi est-il question « de la puissance des agents (*Macht der Agentien*) mis en mouvement au cours du temps de travail » qui, en vertu de « leur *puissance efficace (powerful effectiveness)* », accroissent la quantité de biens matériels confectionnés indépendamment du « temps de travail immédiatement dépensé pour les produire »⁶⁵. Ces agents sont dotés d'une puissance d'agir, ou plus précisément d'une puissance opératoire, dont l'amplitude n'est pas fonction du temps de travail mis en œuvre, mais « du niveau général de la science et du progrès de la technologie » permettant d'actualiser leur potentiel productif. Afin d'illustrer cette thèse, Marx se réfère à la fois à l'agriculture et à l'industrie modernes qui, par une application avisée des nouvelles sciences agrochimiques et physico-chimiques, parviennent à maximiser la puissance productive des agents en question. D'une part, « l'agriculture, p. ex., devient une simple application de la science du métabolisme matériel, de la façon la plus avantageuse de le régler pour tout le corps social » ; d'autre part, « la grande industrie » dévoile « l'extraordinaire disproportion entre le temps de travail utilisé et son produit »⁶⁶.

Dans un autre passage très éclairant, issu du manuscrit au second tome du *Capital*, Marx précise que ces agents désignent précisément les « forces naturelles » mises en œuvre au cours du processus de production :

Mis à part le matériau naturel [*Naturstoff*], des forces naturelles [*Naturkräfte*] ne coûtant rien peuvent être incorporées au processus de production en tant qu'agents plus ou moins forts ou plus ou moins faibles. C'est là quelque chose qui dépend de *méthodes* et de *progrès scientifiques* qui ne coûtent rien au capitaliste.⁶⁷

Par cette précision, que Marx insère dans une réflexion sur la possibilité d'accroître la productivité du capital sans augmenter d'autant les dépenses en investissement productif, il apparaît clairement que la nature n'est pas réduite à un « matériau » passif, mais qu'elle est également considérée comme une puissance active permettant d'accroître la productivité du travail. L'intensité plus ou moins importante de l'action de ces forces naturelles⁶⁸, c'est-à-dire la grandeur de leur contribution sur le résultat final du processus de production, dépend en

⁶⁵ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 660 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 581.

⁶⁶ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 661.

⁶⁷ K. MARX, *Das Kapital II (M68-81), op. cit.*, p. 344-345.

⁶⁸ Ou le « degré d'efficacité » (*Wirksamkeit*) de ces agents, comme l'écrit Engels en clarifiant le propos de Marx dans son édition du manuscrit. Voir K. MARX, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Zweiter Band (1885). MEGA II/13*, F. Engels (éd.), Berlin, Akademie, 2008, p. 330.

outre des innovations technologiques permettant d'optimiser leur usage. Ainsi, un agent naturel doté d'une même puissance énergétique, comme la chute d'eau d'une rivière donnée, la force d'un vent déterminé, ou encore le potentiel calorifique d'une livre de charbon, peuvent être mises en œuvre avec une plus ou moins grande efficacité productive selon le degré de perfectionnement du moteur employé.

L'usage du concept d'agents de production n'est pourtant pas une invention de Marx, mais un emprunt au lexique de l'économie politique classique, et notamment aux réflexions de Ricardo sur le rôle de la nature dans la production humaine. On peut trouver l'indice de cette source dans une note de la sous-section du *Capital* intitulée « Développement de la machinerie ». Alors qu'il est question de l'apport productif des machines, qui « travaillent pour rien, comme des forces de la nature disponibles sans l'intervention du travail humain »⁶⁹, Marx renvoie à la discussion engagée par Ricardo dans ses *Principes de l'économie politique* à la suite d'Adam Smith et en opposition à Jean-Baptiste Say⁷⁰. Il s'agit d'un prolongement critique de son analyse sur la rente foncière du second chapitre, dans lequel Ricardo développe ce concept d'« agents naturels » (*natural agents*)⁷¹ afin de souligner la contribution de la nature à la productivité du travail, telle qu'elle se manifeste non seulement dans l'agriculture, mais aussi dans l'industrie manufacturière. C'est à Adam Smith que Ricardo attribue d'abord la reconnaissance de cette part active de la nature en soulignant qu'il « ne sous-estime nulle part les services que nous rendent les forces naturelles »⁷², contrairement à ce qu'affirme Jean-Baptiste Say. Il renvoie notamment à ce passage de *La Richesse des nations* dans lequel Smith tente de rendre compte de l'origine de la rente foncière à partir de cette productivité spontanée de la nature, qui se voit décrite dans les termes d'un « travail » à part entière. « Dans l'agriculture aussi, écrit Adam Smith, la nature travaille aux côtés de l'homme [*nature labours along with man*], et bien que son travail ne coûte rien, son produit a une valeur propre, tout comme celui de l'ouvrier le plus onéreux. »⁷³ Dans la droite ligne des physiocrates, qui affirmaient que la rente foncière représente le surplus de valeur engendré par la productivité immanente de la

⁶⁹ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 378.

⁷⁰ *Ibid.*, note 109.

⁷¹ D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 39.

⁷² *Ibid.*, p. 191. Cité par K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, note 109, p. 379.

⁷³ A. SMITH, *The Wealth of Nations*, *op. cit.*, p. 363, nous soulignons ; cité par D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 39.

terre, Adam Smith conclut que « la rente peut être considérée comme le produit de ces puissances de la nature [*powers of nature*] dont le propriétaire loue l'usage au fermier »⁷⁴.

Lorsque Ricardo rejette cette explication physiocratique de la rente foncière, tout comme Marx le fera à sa suite⁷⁵, il ne réfute en aucun cas l'idée d'une productivité immanente de la nature. Bien au contraire. La théorie ricardienne de la rente différentielle s'oppose seulement à l'idée d'une traduction directe de cette productivité naturelle en une valeur d'échange – comme si la nature pouvait par elle-même produire de la valeur – pour y voir plutôt l'expression d'une différenciation de la productivité du travail humain lorsqu'il est appliqué à des terres plus ou moins fertiles, et donc dotées d'une puissance génératrice plus ou moins élevée. C'est là ce que précise Marx dans un passage du manuscrit au troisième livre du *Capital*, où il reconnaît le rôle d'une productivité immanente de la terre dans l'engendrement de la rente, sans pour autant faire de cette activité de la nature une source de la valeur d'échange du produit :

La terre est par exemple active [*thätig*] en tant qu'agent de production [*Produktionsagent*] lors de la confection d'une valeur d'usage, d'un produit matériel, du blé. Mais elle n'a rien à voir avec la production de la valeur du blé.⁷⁶

Si l'on s'en tient à la théorie ricardienne de la valeur dans sa formulation la plus simple, seul le temps de travail humain dépensé pour la confection d'un produit détermine sa valeur d'échange. Dès lors, un accroissement de l'abondance du produit agricole dû à l'activité de la terre, c'est-à-dire à sa plus grande fertilité, ne devrait rien changer au « coût plus ou moins cher du blé ». Mais comme le précise Marx en approfondissant la théorie ricardienne, la valeur du produit n'est pas l'expression du travail humain particulier dépensé pour sa production, mais elle est l'expression de la quantité de « travail *social* objectivé » dans ce produit. Par-là, il faut comprendre le « temps de travail socialement nécessaire »⁷⁷ à l'engendrement d'un tel

⁷⁴ A. SMITH, *The Wealth of Nations*, *op. cit.*, p. 364.

⁷⁵ K. MARX, *M61-63. Bd. 3*, *op. cit.* : « Tout cela a l'air bien physiocratique et n'apporte ni la preuve, ni l'explication du fait que le "prix" de cette marchandise particulière [le produit de la terre] rétribue un surplus par rapport au "prix suffisant", c'est-à-dire une rente. », p. 982.

⁷⁶ K. MARX, *Das Kapital III (1894)*, 2004, *op. cit.*, p. 791.

⁷⁷ Cette expression est notamment employée à partir de la seconde édition du premier tome du *Capital* pour préciser la différence entre le travail concret, particulier, et le travail comme moyenne sociale permettant de mesurer la valeur, ou travail abstrait. Pour ce dernier, Marx parle indifféremment de « travail socialement nécessaire » (K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 90) ou de « travail social nécessaire » (*ibid.*, p. 106-107). Dans la postface à la seconde édition allemande, Marx souligne notamment l'importance de cette précision conceptuelle : « le lien, simplement évoqué dans la première

produit, c'est-à-dire, une moyenne sociale du temps de travail requis à un moment donné du développement de la productivité technique. Alors que le prix de vente du blé correspond à la même valeur *moyenne* pour l'ensemble de la production agraire intégrée dans un même marché, il peut être produit pour un « coût de production » plus ou moins élevé selon le degré de fertilité de leur terre ; l'exploitation d'une terre très fertile, notamment, permettra de produire une plus grande quantité de blé en employant le même temps travail et en investissant le même capital productif. L'activité productrice de la terre ne s'exprime donc pas immédiatement dans la valeur, comme le supposait Smith à la suite des physiocrates, mais dans la différence entre la valeur et les coûts de production, *i.e.* entre la moyenne sociale du temps de travail nécessaire et le temps de travail concrètement mis en œuvre afin d'obtenir un produit agricole donné. C'est cette différenciation naturellement conditionnée et socialement mesurée qui s'exprime dans la rente foncière.

Comme Ricardo le précise alors dans le chapitre de ses *Principes* sur la rente foncière, Smith est paradoxalement conduit à minimiser le rôle de l'activité productrice de la nature parce qu'il reste tributaire de l'explication physiocratique de la rente foncière comme surplus de valeur directement engendré par la nature. Afin de rendre compte de ce paradoxe, il convient de mettre en balance le rôle productif de la nature dans l'agriculture et dans l'industrie. Supposant en effet que la rente foncière est l'expression économique spécifique du gain de productivité *d'origine naturelle* et que cette forme de profit ne se manifeste que dans l'agriculture, Smith déduit que « dans les manufactures [...] la nature ne fait rien ; l'homme fait tout ; et la reproduction doit toujours être dans un rapport proportionnel à la force des agents [humains] qui l'occasionnent »⁷⁸. Si gain de productivité il y a dans la manufacture, celui-ci est intégralement dû, selon Smith, à la puissance des agents humains, et notamment aux puissances de la coopération déployées dans la division du travail⁷⁹. En conservant le primat physiocratique du travail de la terre, il rappelle toutefois que le gain social de

édition, entre la substance de la valeur et la détermination de la grandeur de la valeur par le temps de travail social nécessaire est souligné ici de manière explicite. », *ibid.*, p. 9.

⁷⁸ A. SMITH, *The Wealth of Nations*, *op. cit.*, p. 364 ; cite par D. RICARDO, *The Principles (1821)*, *op. cit.*, p. 40.

⁷⁹ À ce sujet, on rappellera simplement le fameux exemple de la fabrique d'épingles, développé par Smith au chapitre premier de l'ouvrage, *ibid.*, p. 11 *et sq.*

productivité dans la manufacture reste toujours bien moindre au gain productif d'origine naturelle dans l'agriculture⁸⁰. À quoi Ricardo répond :

La nature ne fait-elle donc rien pour l'homme dans les manufactures ? Les puissances du vent et de l'eau, qui meuvent notre machinerie et assistent la navigation ne sont-elles rien ? La pression de l'atmosphère et l'élasticité de la vapeur qui nous permettent de mettre en œuvre les moteurs les plus prodigieux – ne sont-elles pas des dons de la nature ? Et que dire au sujet de l'action de la chaleur dans la fonte ou la fusion des métaux. Il n'est pas une manufacture où la nature ne vienne offrir son aide à l'homme et ne la lui offre, en outre, généreusement et gratuitement.⁸¹

Certes, il serait possible d'imputer cet oubli de la contribution de la nature à la production manufacturière au contexte historique dans lequel Smith écrit *La Richesse des nations* (1776), alors que la première machine à vapeur de James Watt vient à peine d'être inventée⁸² et que la révolution industrielle n'a pas encore pris son plein essor⁸³. Mais en faisant référence à toutes formes de procédés physico-chimiques, et pas seulement à l'emploi d'énergies motrices dans la machinerie, Ricardo suggère que cet oubli est plutôt le symptôme de la confusion théorique dans l'explication de la rente foncière comme simple résultat de la part naturelle de la production.

Si la valeur de la rente était effectivement générée par la nature, alors on trouverait une telle rente dans l'ensemble de l'industrie où les agents naturels contribuent tout autant à l'engendrement du produit final. Au lieu d'expliquer simplement la rente comme l'expression d'un surplus productif de la nature, Ricardo la fait dériver plus précisément d'une limitation dans la disponibilité des forces naturelles. « Si le travail de la nature est payé [sous forme de rente], ce n'est pas parce qu'elle fait beaucoup, mais parce qu'elle fait peu. À mesure qu'elle

⁸⁰ « En aucun cas, une égale quantité de travail productif employée dans les manufactures ne peut donner lieu à une reproduction aussi grande [que dans l'agriculture]. », *ibid.*, p. 364.

⁸¹ D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 40.

⁸² Après le dépôt d'un premier brevet en 1769, la machine à vapeur de James Watt est commercialisée en 1776, grâce à la coopération avec l'entrepreneur Matthew Boulton. Voir O. LAVOISY, « Machine à vapeur de Watt-Boulton », dans *Encyclopaedia Universalis*, s. d. (en ligne : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/machine-a-vapeur-de-watt-boulton/> ; consulté le 11 décembre 2021).

⁸³ Voir P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, *op. cit.*, p. 111-116. Sur la base d'une distinction conceptuelle empruntée à l'historien Jan De Vries, Pierre Charbonnier montre notamment que la conception smithienne de la croissance relève plus du modèle de la « révolution industrielle », c'est-à-dire de l'optimisation intensive de la productivité sociale du travail composant avec un ensemble fini de ressources, que du modèle plus tardif de la « révolution industrielle » supposant un accroissement extensif des intrants matériels et énergétiques requis pour soutenir le développement de la mécanisation du travail.

devient avare dans ses dons, elle exige un plus grand prix *pour son travail*. Là où elle fait montre d'une splendide générosité, *elle travaille toujours gratuitement*. »⁸⁴ Loin de procéder de la prodigalité de la nature, la rente est bien plutôt à comprendre comme le résultat d'une différenciation productive entre les différentes terres découlant elle-même d'une double limitation : d'une part la limitation spatiale des terres disponibles et d'autre part la supposée limitation physiologique s'exprimant selon Ricardo dans la loi des rendements décroissants⁸⁵. Et réciproquement, si le travail industriel n'engendre pas ou peu de rente foncière, ce n'est pas parce que la nature n'y participe point à la production, comme le supposait Smith, mais parce que les puissances naturelles qu'il met en œuvre ne sont pas limitées « par une forme restreinte d'abondance » qui pourrait différencier les unités de production selon un avantage monopolistique⁸⁶.

Au lieu, donc, de minimiser le rôle actif de la nature dans la production, qui était au centre de la théorie physiocratique du travail productif, en partie reprise par Smith dans son explication de la rente foncière, Ricardo la situe en outre au cœur de la production industrielle – un mouvement théorique que Marx reprendra pour l'amplifier encore. Là où Smith ne parlait d'un « travail de la nature » que dans le seul cas de la production agraire, Ricardo fait sienne cette expression pour l'appliquer à toute forme de procédé industriel mettant en œuvre des agents naturels. En quel sens faut-il toutefois comprendre l'usage ici fait de la notion d'un « travail » de la nature ? Signifie-t-elle une mise en équivalence de l'activité humaine et de l'activité non humaine au cours du processus de production ?

Agentivité naturelle et travail humain

C'est précisément cette uniformisation de l'activité humaine et de l'agentivité naturelle sous un même concept énergétique de travail qui caractérise, selon Amy Wendling, le paradigme marxien de la production en le différenciant du paradigme du travail fondé sur le

⁸⁴ D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 39, nous soulignons.

⁸⁵ Voir notre ch. 1, p. 75 et sq.

⁸⁶ D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 39. Remarquons que Ricardo suppose peut-être que « l'air, l'eau, l'élasticité de la vapeur et la pression de l'atmosphère » sont disponibles en quantité illimitée, sans tenir compte, par exemple, de la rente offerte par l'appropriation d'une source d'énergie plus efficace (comme une chute d'eau mieux située et plus abondante, pour faire tourner un moulin hydraulique). Il a sans doute raison de dire que la rente joue un rôle moins important dans l'industrie que dans l'agriculture et les industries extractives. Cela est d'autant plus vrai dans l'industrie contemporaine, où seule l'extraction du charbon et du pétrole dégage une rente, mais non leur usage.

présupposé d'une spécificité de l'agir humain. En développant une interprétation proposée à l'origine par Anson Rabinbach dans son étude de l'influence des sciences thermodynamiques sur les théories sociales de la modernité industrielle⁸⁷, Wendling soutient ainsi que Marx aurait substitué une nouvelle conception naturaliste du travail à l'ancienne acception humaniste qu'il défendait dans ses écrits de jeunesse :

Le travail change de sens : d'une entreprise créatrice ourdie par l'esprit humain sur la nature inanimée, tel qu'il fut conçu par Aristote, Hegel, Smith et Locke, il devient une pure conversion d'énergie au cours de laquelle la nature en vient à travailler sur elle-même. Le travail n'est plus une activité spirituelle de mise en forme qui pénètre la matière ; il fait simplement partie de la transformation d'une *natura naturans*.⁸⁸

Attribuer à Marx ce concept énergétique de travail, qui se diffusa effectivement dans l'espace intellectuel européen du XIX^e siècle sous l'influence de la thermodynamique, conduit toutefois à simplifier sa conception de la production comme *coopération* entre le travail humain et les agents naturels, qui n'efface pas pour autant leurs différences. Alors que Wendling suppose que la conception téléologique du travail comme activité intentionnelle de transformation encore présente dans le *Capital* est un résidu de l'humanisme de jeunesse en tension avec la nouvelle conception énergétique du travail⁸⁹, la conception marxienne de la production témoigne plutôt d'une modalisation du modèle téléologique qui intègre l'activité productrice de la nature.

On connaît cette célèbre distinction de l'abeille façonnant une ruche et de l'architecte bâtissant une maison, par laquelle Marx montre que l'être humain ne se contente pas de modifier instinctivement la forme d'une matière, mais qu'il « y réalise en même temps la fin propre qu'il vise » de manière réfléchie, par l'intermédiaire de son « imagination »⁹⁰. Pourtant cette thèse ne représente qu'une première étape dans la définition de la spécificité du travail humain, telle qu'il l'expose plus en détail au cours de son œuvre. Si l'on s'en tient à cette première définition, on pourrait d'ailleurs objecter que certains animaux, tels les grands

⁸⁷ Voir A. RABINBACH, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, *op. cit.*, p. 72-80. Nous y reviendrons dans notre prochain chapitre, p. 407 *et sq.*

⁸⁸ A. E. WENDLING, *Karl Marx on Technology and Alienation*, *op. cit.*, p. 61-62. Remarquons ici que la généalogie du concept classique de travail retracée par Wendling manque toute la spécificité du concept hégélien de la ruse de la raison que nous avons mise au jour.

⁸⁹ « Dans son œuvre tardive, l'emploi simultané que fait Marx de l'ancienne notion ontologique de travail et de la nouvelle notion thermodynamique engendre des confusions sur le rôle que le travail joue dans son approche. », *ibid.*, p. 59.

⁹⁰ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 176.

singes, opèrent aussi des actes de transformation en poursuivant la représentation d'une fin⁹¹. L'aspect le plus original de la définition marxienne du travail ne réside pas dans cette seule distinction entre activité naturelle spontanée et activité humaine téléologique, mais bien plutôt dans l'articulation entre ces deux formes d'activité dans la production développée. Si Marx reconnaît dès ses écrits de jeunesse que la nature n'est pas une matière inerte, mais qu'elle est une puissance d'engendrement des êtres, c'est dans l'œuvre économique qu'il en vient à concevoir l'enrôlement productif de cette activité naturelle comme une faculté spécifique du travail humain⁹². Seul l'être naturel humain est en mesure de *faire produire* la nature non humaine conformément au but posé par sa volonté, que ce soit dans l'agriculture par la gestion et le contrôle des processus de croissance organique, ou dans l'industrie par la construction de machines. Là où la nature est constituée de flux d'énergie, de forces actives et de puissances d'engendrement spontanées, ces éléments ne peuvent accroître la productivité du travail humain, précise Marx, qu'à condition d'être insérés dans un certain dispositif technique permettant de les mettre à profit en fonction d'un certain but.

Mais de même que l'homme a besoin d'un poumon pour respirer – rappelle-t-il dans le *Capital* – il a besoin aussi d'une « création de la main humaine » pour consommer de manière productive des forces naturelles. Il faut une roue hydraulique pour exploiter la force motrice de l'eau, une machine à vapeur pour exploiter l'élasticité de la vapeur.⁹³

Au lieu de juxtaposer une conception téléologique et une conception thermodynamique du travail, Marx articule donc le concept téléologique du travail à l'activité productrice des forces naturelles, qui se voient mises au service d'une finalité spécifiquement humaine. Pour autant, il n'englobe pas dans un même concept général de travail ces deux formes d'activité humaine

⁹¹ C'est là notamment ce qu'ont pu montrer des recherches éthologiques sur l'apprentissage de techniques non-instinctives chez les chimpanzés. Voir C. BOESCH, *Wild Cultures. A Comparison Between Chimpanzee and Human Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014. Remarquons que dans la tradition marxiste, Trần Đức Thảo a proposé une interprétation nuancée de l'émergence de la production humaine à partir de la production animale, en reconnaissant une forme d'intentionnalité technique à la conscience animale capable de se représenter l'« image » de la fin à atteindre. Voir T. ĐỨC THẢO, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Paris, Minh-Tân, 1951, p. 278-279.

⁹² Cela nous permet encore de préciser notre critique de l'hypothèse de Wolfdietrich Schmied-Kowarzik, qui considérait le naturalisme du jeune Marx comme une continuation de la *Naturphilosophie* schellingienne, ordonnée autour de la thèse d'une conjonction de la productivité inconsciente de la nature et de la productivité consciente de l'être humain (voir notre ch. 4, note 127). Cette thématique encore en grande partie absente dans les *Manuscrits de 1844* n'obtient un rôle important que dans les *Grundrisse*. Mais loin de fonder cette conception de la coproduction sur l'idéalisme romantique de Schelling, Marx s'inspire bien plutôt de l'économie politique anglaise et écossaise, relue au prisme de Hegel.

⁹³ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 377.

et naturelle, ainsi que le suggère Wendling à la suite de Rabinbach, et comme l'a proposé plus récemment Jason W. Moore dans une approche écologique de l'appropriation capitaliste de la nature⁹⁴.

C'est au cours d'une discussion critique menée contre Ramsay McCulloch dans les *Manuscrits de 1861-63* que Marx s'oppose le plus clairement à la confusion du concept de travail avec l'opération productrice des agents naturels enrôlés au cours du processus de production⁹⁵. McCulloch proposait en effet d'élargir le concept ricardien de travail à l'ensemble des forces naturelles enrôlées dans la machinerie, afin de résoudre le problème de l'équilibrage des taux de profits dans différentes branches productives employant pourtant des proportions très différentes de travail humain⁹⁶. Au lieu d'affirmer que seul le travail humain engendre de la valeur, McCulloch suppose que tout le capital investi participe de cette création dans la mesure où les machines et les outils, par les agents naturels qu'ils mettent en œuvre, *travaillent* également et, en ce sens, produisent de la valeur. Dans une vive critique, Marx résume cette solution comme un simple tour de prestidigitation rhétorique effaçant toute distinction conceptuelle fondée en raison :

C'est ainsi qu'on a coutume de parler d'animaux de travail [*Arbeitsthieren*], de machines de travail [*Arbeitsmaschinen*], et qu'on se plaît également à dire poétiquement que la braise fait travailler le fer, ou que celui-ci travaille, lorsque la fureur du marteau le fait gémir. Qu'il crie même. Et rien n'est plus simple que de prouver que chaque « opération » [*Operation*] est un travail, car le travail est une — opération. Et de la sorte, on peut également prouver que tout chose corporelle éprouve des sentiments, car tout ce qui est sentant est — corporel.⁹⁷

Non sans ironie, Marx souligne ici la confusion du genre et de l'espèce entre les deux concepts d'opération et de travail. Si le travail est un genre d'opération, c'est-à-dire une production

⁹⁴ Afin de fonder la thèse centrale de son ouvrage concernant le gain productif permis par la captation gratuite des forces naturelles, qui va en s'amenuisant avec le développement de la capitalisation de la nature, Jason Moore tâche de développer un concept général de travail qui s'appliquerait aussi bien aux forces humaines et non humaines appropriées au cours du processus d'accumulation, le « travail/énergie ». Voir J. W. MOORE, *Capitalism in the Web of Life. Ecology and the Accumulation of Capital*, New York, Verso, 2015, p. 124.

⁹⁵ Voir K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1356-1364.

⁹⁶ Nous n'entrons pas ici dans le détail du problème de l'égalisation des taux de profit, que Marx tâcha justement de résoudre sans abandonner la détermination de la valeur par le travail social, en élaborant sa théorie complexe de la transformation des valeurs en des prix de marché qui varient dans chaque branche de la production selon sa composition organique. Sur ce point, voir H. GROSSMAN, « The value-price transformation in Marx and the problem of crisis », D. Meienreis (trad.), dans *Henryk Grossman Work. Vol. 1*, Leiden/Boston, Brill, 2018, p. 304-331.

⁹⁷ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1359-1360.

d'effets par un objet sur un autre qui change d'état, il se caractérise néanmoins par des propriétés spécifiques qui ne sont pas partagées par toute forme d'opération naturelle. Ce concept d'opération est d'ailleurs tellement sous-déterminé, précise Marx, qu'il peut désigner toute transformation matérielle qui a lieu au cours du processus de production, et même le simple fait pour un matériau de subir une transformation. « Il n'est tout bonnement pas possible qu'une chose fasse l'objet d'une action [*agirt werden*] physique, mécanique, chimique, etc., "to bring about a desirable result", sans que la chose réagisse elle-même. »⁹⁸ Dans l'hypothèse de McCulloch, « elle ne peut donc pas être élaborée sans travailler elle-même »⁹⁹. Par une telle extension du sens, absolument toute relation de causalité matérielle pourrait être définie comme un concept physicaliste de travail. Mais le fait d'identifier le travail à « l'action physique etc. » des choses, remarque Marx, conduit McCulloch à « perdre le concept de travail lui-même », qui qualifie un type particulier d'activité, en l'occurrence « l'activité humaine et l'activité humaine déterminée socialement »¹⁰⁰.

Le critère distinctif entre travail et opération naturelle ici défendu par Marx ne réside pas seulement dans la position consciente de fins propre à « l'activité humaine », d'un point de vue que l'on pourrait qualifier d'anthropologique ou de psychologique. Comme « activité humaine *déterminée socialement* », le travail est différencié des autres formes d'opération par un critère d'ordre sociologique et normatif. Certes, la caractérisation « humaine » de l'activité renvoie ici à la dimension téléologique de l'agir, mais dans le cadre d'une réflexion économique sur l'origine de la valeur d'échange des produits, c'est la détermination « sociale » de cette activité qui est décisive. Par-là, il faut entendre le fait que chaque travail individuel participe d'une substance commune représentée par le travail social général, dont il est possible de quantifier la grandeur en temps de travail. Contre McCulloch qui se contente de rassembler des opérations fondamentalement hétérogènes sous le même nom de « travail »¹⁰¹, Marx affirme que seule cette socialité commune aux travaux humains permet de fonder leur valeur à partir d'une comparaison quantitative.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 1360.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 1362.

¹⁰¹ Afin de comparer des opérations infiniment variées, McCulloch « attribue à des mises en œuvre [*Bethätigungen*] totalement différentes des valeurs d'usage le même mot commun de "travail", après que le travail est lui-même réduit au mot d'"opération" ou d'"action" », *ibid.*

Ne pourrait-on pas toutefois imaginer que la dépense énergétique fournisse un tel étalon de mesure commun aux activités humaines et non humaines, en se basant par exemple sur le premier principe de la thermodynamique énonçant la conservation d'une même énergie physique lors de sa transformation sous différentes instances (mécanique, thermique, chimique, métabolique, etc.)¹⁰² ? Aussi séduisante soit-elle, une telle hypothèse est en contradiction avec un fait économique relativement simple, déjà mis en avant par Ricardo dans une critique de Jean-Baptiste Say, alors que ce dernier avançait une hypothèse préfigurant celle de McCulloch : « dès que, par l'assistance de la machinerie, ou par la connaissance de la philosophie naturelle, vous obligez les agents naturels à faire le travail [*to do the work*] qui était auparavant fait par l'homme, la valeur d'échange de ce travail chute en proportion »¹⁰³. La substitution de l'activité humaine par des agents naturels dans la machinerie, qui implique sinon un accroissement du moins une conservation de l'énergie totale employée¹⁰⁴, conduit à faire chuter la valeur d'échange unitaire des produits au lieu de l'accroître, comme le voudrait l'hypothèse d'une origine naturelle de la valeur. Dans ce cas, la chute de la valeur traduit un accroissement de la productivité du travail, et donc une diminution du temps de travail socialement nécessaire contenu dans chaque produit.

Par une relecture critique de l'économie politique classique, Marx parvient donc à souligner la contribution décisive des agents naturels dans le processus de production, tout en la distinguant, d'un point de vue économique, du travail social constitutif de la valeur d'échange. Loin de minimiser le rôle productif des agents naturels, cette distinction catégorielle permet à Marx, comme nous allons à présent le voir, de développer un argument qui le place au centre de sa conception du progrès matériel des sociétés capitalistes et de son accomplissement par le communisme.

¹⁰² Sur cette hypothèse et sa critique, voir C. CASSEGÅRD, *Toward a Critical Theory of Nature. Capital, Ecology and Dialectics*, London, Bloomsbury, 2021, p. 104.

¹⁰³ D. RICARDO, *The Principles (1821)*, *op. cit.*, p. 190.

¹⁰⁴ De telles mesures ont été effectuées dans le cas de l'agro-industrie moderne, qui est beaucoup moins intensive en travail mais beaucoup plus intensive en énergie pour produire une même quantité de denrées. Des études ont montré que dans ce modèle productif, jusqu'à dix calories d'énergies fossiles (notamment pour la synthèse des engrais) sont nécessaires pour produire une seule calorie de nourriture. Voir R. PATEL et J. W. MOORE, « Cheap Food », *op. cit.*, p. 148.

La puissance active de la nature comme source de l'abondance

En s'appuyant sur une distinction conceptuelle de Ricardo¹⁰⁵, Marx rappelle à maintes reprises que la nature, bien qu'elle ne participe en rien à la création de « valeur » au sens strict de la valeur d'échange est une source fondamentale de la « richesse », comprise comme un certain degré d'abondance de choses matérielles utiles à la vie et disponibles pour la consommation. Souvent interprétée en un sens écologique, comme la reconnaissance de cette part naturelle de la production qui n'est pas intégrée par le système de valorisation capitaliste¹⁰⁶, cette mise au jour de la contribution décisive de la nature à l'engendrement de richesse est d'abord mobilisée par Marx dans un contexte tout différent. Loin de dénoncer les dommages environnementaux causés par le mode de valuation capitaliste, cette distinction permet d'abord dans les *Grundrisse* de souligner la contribution dialectique du mode de production capitaliste au développement de la richesse d'origine naturelle.

Si Marx affirme, à la suite de Ricardo, que la dépense d'un travail humain est la seule source de la « valeur d'échange » telle qu'elle est représentée quantitativement dans le prix des marchandises, il rappelle avec force que leur « valeur d'usage » trouve autant son origine dans la nature non humaine que dans le travail humain. Ainsi affirme-t-il dès les premières pages du *Capital* que « le travail n'est donc pas la source [Quelle] unique des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle [*des stofflichen Reichthums*]. Comme le dit Petty, celle-ci a pour père le travail et pour mère la terre »¹⁰⁷. Désignant la propension d'une chose à satisfaire un besoin humain en vertu de ses qualités matérielles concrètes, la valeur d'usage repose d'abord sur les propriétés de matières naturelles qui peuvent être trouvées telles quelles dans la nature (eau, air, minéraux, baies, etc.) avant d'être transformées par le travail pour servir d'autres besoins. La nature n'est toutefois pas qu'un *réservoir* de matières dotées de valeurs d'usage actuelles ou potentielles. En tant que complexe de forces mises en œuvre dans la production, elle est aussi une *source* de la « richesse », comprise à la fois comme un certain

¹⁰⁵ C'est dans le chapitre vingt des *Principes* intitulé « Valeur et richesses ; leurs propriétés distinctives » que Ricardo élabore, contre Say, cette distinction conceptuelle entre *value* et *riches*. Voir D. RICARDO, *The Principles* (1821), *op. cit.*, p. 182-191.

¹⁰⁶ Voir par exemple P. BURKETT, *Marxism and Ecological Economics. Toward a Red and Green Political Economy*, London, Brill, 2006 : « L'analyse de Marx contient une puissante dénonciation écologique du mode d'évaluation de la richesse naturelle par le capitalisme. Elle met en lumière la contradiction entre la réduction capitaliste de la valeur au temps de travail abstrait et la contribution de la nature à la production de la richesse. », p. 54.

¹⁰⁷ Voir K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 47 ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 23-24.

degré d'abondance dans la disponibilité des valeurs d'usage et comme une disponibilité de temps libre pour pouvoir en jouir. Dans les *Grundrisse*, Marx reprend notamment la définition de la richesse proposée dans un pamphlet anonyme attribué à Charles Wentworth Dilke et intitulé *The Source and the Remedy of the National Difficulties*, qui renverse la conception capitaliste de la richesse comme accumulation de valeur, pour le penser comme « le temps disponible, en plus du temps nécessité dans la production immédiate, pour chaque individu et la société toute entière »¹⁰⁸. Comme nous l'avons vu, c'est en effet par l'enrôlement productif des forces naturelles que le travail humain parvient à accroître sa productivité, en décuplant la quantité de biens engendrés par une même unité de temps de travail social. Le bon usage de la productivité naturelle, allégeant l'effort et se substituant au travail humain, peut donc potentiellement permettre d'accroître la quantité de biens disponibles tout en réduisant le temps de travail.

Dans le passage des *Grundrisse* déjà cité en ouverture de cette section, dans lequel Marx mobilise le concept d'agent naturel de production, le progrès matériel stimulé par l'essor du mode de production capitaliste est conceptualisé comme une dissociation de la création de richesse vis-à-vis de la création de valeur, permise par une substitution toujours plus avancée des agents naturels à l'activité humaine au cours de l'industrialisation du travail. Ainsi, Marx affirme-t-il :

[...] à mesure que se développe la grande industrie, la création de la richesse réelle dépend de moins en moins du temps de travail et du quantum de travail employé que de la puissance des agents mis en mouvement au cours du temps de travail, laquelle à son tour – leur puissance efficace [powerful effectiveness] – n'a elle-même aucun rapport avec le temps de travail immédiatement dépensé pour les produire, mais dépend bien plutôt du niveau général de la science et du progrès de la technologie, autrement dit de l'application de cette science à la production.¹⁰⁹

Remarquons ici que les agents naturels non humains ne sont pas immédiatement la *cause motrice* d'une croissance de la richesse, qui dépend avant tout de découvertes scientifiques et d'inventions techniques permettant de les mettre en œuvre. Comme Marx l'indiquera plus tard dans le *Capital*, c'est par exemple la mise au point de la machine à vapeur par James Watt

¹⁰⁸ Cité par K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 662. Sur ce texte et son usage par Marx dans la définition de la richesse, voir T. WALKER, « The ambivalence of disposable time. The source and remedy of the national difficulties at two hundred », *Contributions to Political Economy*, vol. 40, 2021, p. 80-90.

¹⁰⁹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 660.

qui libéra l'incroyable potentiel productif contenu dans le charbon¹¹⁰. Au cours du développement industriel, c'est donc « l'appropriation [par l'homme] de sa propre force productive générale, sa compréhension et sa domination de la nature [...] qui apparaît comme le grand pilier fondamental de la production et de la richesse », et non simplement la nature¹¹¹.

Se trouvent ici mentionnées deux conditions de la croissance de la productivité du travail, permettant de démultiplier la production de richesse engendrée par le travail humain, ou autrement dit la grandeur des valeurs d'usage contenues dans chaque unité de valeur d'échange, *i.e.* de travail social dépensé. D'une part, l'appropriation de la force productive générale désigne le développement des puissances de la coopération par la division du travail qui, comme l'avait déjà bien montré Smith, permet des gains conséquents de productivité. Mais ce perfectionnement de la productivité par une optimisation des tâches individuelles et de leur coordination ne représente qu'un moment partiel et limité du progrès en question, en l'occurrence la « révolution industrielle » de la période manufacturière du premier capitalisme¹¹². L'accroissement proprement industriel de la richesse repose d'autre part sur cette « domination de la nature », par laquelle Marx désigne l'élaboration d'une ruse de la raison pour faire produire cette dernière à la place de l'être humain. Si les puissances énergétiques et productrices de la nature ne sont pas ici des causes de ce progrès, elles en sont pourtant la condition *sine qua non* ; condition, non pas au sens de ce qui limite négativement, mais bien plutôt au sens de ce qui rend possible. C'est ce que Marx précise lorsqu'il écrit dans le *Capital* que « l'emploi de la machinerie [...] transforme des forces naturelles simples en puissances du travail social, comme l'eau, le vent, la vapeur, l'électricité, etc. »¹¹³. Le développement techno-scientifique du capitalisme industriel est donc pensé comme l'actualisation d'un potentiel productif qui, pour reprendre une célèbre métaphore du *Capital*, sommeille dans le sein de la nature¹¹⁴. Loin d'être considéré d'emblée comme une force destructrice dans son rapport à la nature non humaine, « le capital – nous dit Marx dans le même passage des *Grundrisse* – donne vie à toutes les puissances de la science et de la nature,

¹¹⁰ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 269.

¹¹¹ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 661.

¹¹² Voir ci-dessus, note 83.

¹¹³ K. MARX, *M61-63. Bd. 1, op. cit.*, p. 294-295.

¹¹⁴ « Mais en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant aussi par ce mouvement, il [l'être humain] modifie aussi sa propre nature. Il développe les potentialités qui y sont en sommeil [*die in ihr schlummernden Potenzen*], et soumet à sa propre gouvernance le jeu de forces qu'elle recèle. », K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 175.

comme à celle de la combinaison et de la communication sociales pour rendre la création de richesse indépendante (relativement) du temps de travail qui y est affecté »¹¹⁵.

Cette métaphore de la vivification des puissances de la nature par le développement techno-scientifique du capital mérite notre attention. En plus de perpétuer implicitement la conception instrumentale de la nature comme corps non organique de l'être humain, en représentant cette dernière sous la forme d'un potentiel productif à actualiser par son appropriation technique, elle met en exergue la positivité créatrice du rapport capitaliste à la nature en reléguant sa destructivité à un rapport social inadéquat affectant la vie humaine. Bien entendu, ce jaillissement de la source naturelle de l'abondance, permis par le développement technique, reste inachevé, entravé qu'il est par une forme sociale contradictoire ; en l'occurrence, le fait que la production de valeur d'échange reste le critère qui oriente la production capitaliste au moment même où le travail humain qui en est la source se voit toujours davantage remplacé par des agents naturels, d'où résulte la baisse tendancielle du taux de profit se manifestant par de violentes crises de surproduction et l'aggravation de l'exploitation du travail¹¹⁶. Mais c'est en même temps ce développement de l'abondance naturelle, immanent au mouvement du capital, qui pose les deux conditions de l'émancipation future : premièrement, la satisfaction de besoins matériels élargis pour toutes et tous, lorsque « le procès de production immédiat perd lui-même la forme de pénurie » impliquée par les contradictions du capitalisme et, deuxièmement, la libération de la charge du labeur permettant le développement de libres activités, lorsque « l'on réduit le travail nécessaire de la société jusqu'à un minimum, à quoi correspond la formation artistique, scientifique, etc., des individus, grâce au temps libéré et aux moyens créés pour eux tous »¹¹⁷.

Au terme de cette reconstruction de la conceptualisation marxienne du processus de production, comme coopération entre le travail humain et les puissances productives de la nature, visant la substitution du premier par les secondes, deux résultats apparaissent clairement. Contre le reproche habituel adressé à Marx d'une réduction objectiviste de la nature à la simple matière inerte d'une mise en forme instrumentale, on a pu mettre en évidence toute l'originalité du paradigme de la production qui réside dans la conception de la

¹¹⁵ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 662, nous soulignons.

¹¹⁶ À ce sujet, voir notre ch. 2, p. 108 *et sq.*

¹¹⁷ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 661-662.

nature non humaine comme une puissance opératoire mise en œuvre par le travail humain. Nous sommes également parvenus à comprendre que cette conception de la coopération du travail humain et des agents naturels au cours de la production n'a aucunement pour fonction, *dans sa première formulation*, de souligner des limites matérielles et des contraintes écologiques qui pèseraient sur la production. Elle permet au contraire à Marx de montrer que le progrès capitaliste dans la domination de la nature permet de faire jaillir l'abondance et de libérer l'activité humaine de la contrainte du labeur. La première reconnaissance d'une activité autonome de la nature permet d'abord et avant tout à Marx de penser une autonomisation de l'activité humaine vis-à-vis de la nature, se réalisant par une ruse de la raison.

*

2. L'irruption de la terre dans le paradigme de la production

À toute personne un tant soit peu familière des écrits de Marx et de leurs réinterprétations écologiques, notre précédente lecture de la thèse d'une coproduction de la richesse par la force de travail humaine et les forces naturelles non humaines aura de quoi surprendre. Il suffit de rappeler l'une des formulations de la contradiction écologique dans le *Capital* (1867) pour se rendre compte que Marx ne pense plus seulement le capital comme vivification des forces naturelles dans leur enrôlement productif, mais bien comme leur destruction : « la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du processus social de production qu'en ruinant dans le même temps les sources vives [*Sprinquellen*] de tout richesse : la terre et le travailleur »¹¹⁸. Si Marx avait déjà énoncé l'argument de la coproduction humaine et naturelle de la richesse dans les *Grundrisse*, et qu'il la formule ensuite sous forme de thèse dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859)¹¹⁹, son énoncé le plus abouti dans *La Critique du programme de Gotha* (1875) se voit enrichi

¹¹⁸ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 486 ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 411-413.

¹¹⁹ « Du travail créateur de valeurs d'usage, il est inexact de dire qu'il est l'*unique* source de la richesse qu'il produit, c'est-à-dire de la richesse matérielle. Il est l'activité qui adapte la matière à telle ou telle fin, il présuppose donc nécessairement la matière. Le rapport entre travail et matière naturelle est très différent selon les différentes valeurs d'usage, mais la valeur d'usage recèle toujours un substrat naturel. », K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), *op. cit.*, p. 15.

d'une nouvelle signification. Contre l'absolutisation du travail comme seule source de la richesse, défendue par Lassalle dans son programme pour le Parti socialiste allemand, Marx rappelle avec force en ouverture de ses gloses critiques que « le travail *n'est pas la source* de toute richesse. La *nature* est tout autant la source des valeurs d'usage (et ce sont bien elles qui constituent de fait la richesse ?) que le travail, qui n'est lui-même que l'expression d'une force naturelle, la force de travail humaine »¹²⁰. Au prisme de la critique de la rupture métabolique, cette thèse d'abord élaborée dans le cadre du productivisme stratégique peut légitimement être interprétée en un sens écologique.

Au cœur de ce changement de perspective séparant les *Grundrisse* du *Capital* se trouve une attention nouvelle portée à la spécificité des forces naturelles mises en œuvre dans le processus de production agricole, en tant qu'il se distingue du processus de production industriel. Le concept très général de « terre » (*Erde*) que Marx emprunte à l'économie classique pour désigner l'ensemble des éléments naturels dont dépend le travail – et qui inclut aussi bien le sol que les minerais, les chutes d'eau ou l'atmosphère¹²¹ – en vient à recevoir un sens spécifique dans l'agriculture, où il désigne l'élément dans lequel se déroule les processus de croissance organiques. Alors que dans les *Grundrisse*, Marx conceptualise la mécanisation de la production comme un remplacement du travail humain, souvent qualifié de « travail vivant » (*lebendige Arbeit*), par les « forces naturelles mortes » (*totte Naturkräfte*)¹²², il en vient en 1863 à théoriser l'épuisement de la terre comme raccourcissement de la « durée de vie » (*Lebensdauer*)¹²³ de la puissance productrice du sol. En attribuant un potentiel vital aux forces naturelles, du moins celles mises en œuvre dans l'agriculture, Marx renoue peut-être avec une conception génératrice de la matière naturelle, esquissée dans un passage de la *Sainte Famille* (1845) où il évoquait avec Engels « les forces essentielles *vivantes*, [...] productrices »¹²⁴, de la matière. Mais la nouveauté spécifique de la mise au jour de cette vitalité des forces naturelles réside dans la prise en compte d'une finitude de la nature qui ne transparaissait pas dans la

¹²⁰ K. MARX, *Critique du programme de Gotha* (1875), S. Dayan-Herzbrun (trad.), Paris, Éditions sociales, 2008, p. 49.

¹²¹ « Avant toute intervention de sa part, l'homme trouve l'objet universel de son travail dans la terre (laquelle inclut, du point de vue économique, l'eau), qui est sa pourvoyeuse originelle de nourriture, de moyens d'existence tout préparés. », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 176.

¹²² K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 546 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 479, nous soulignons.

¹²³ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1445, nous soulignons.

¹²⁴ K. MARX et F. ENGELS, *Die heilige Familie* (1845). *MEW 2*, Berlin, Dietz, 1962, p. 135, nous soulignons.

première analyse de la production industrielle des *Grundrisse*. Comme nous le verrons, seule une prise en compte de la vulnérabilité des forces naturelles, en tant que forces naturelles vivantes, permet de théoriser la crise écologique comme rupture métabolique. Pour comprendre le sens de ce motif critique, il nous faudra alors revenir sur la transformation écologique du concept de « métabolisme » (*Stoffwechsel*), qui était déjà employé en un sens physiologique dans les *Grundrisse*.

A. De la nature morte à la nature vive – ou, pourquoi la terre n'est pas une machine comme les autres ?

Jusqu'à présent, nous avons étudié la mise en place du paradigme marxien de la production en faisant référence à un concept indifférencié d'« agent naturel », qui s'appliquerait aussi bien au processus de production industriel qu'au processus de production agricole. Si Marx ne défend jamais une pure identité de ces deux sphères de la production, il tend à assimiler la terre agricole à une machine métabolique. Comme la machine industrielle, celle-ci transformerait un ensemble d'intrants – semis, engrais, eau, oxygène atmosphérique, etc. – pour engendrer une masse de produits organiques, en assistant un travail humain qui n'aurait plus pour but de transformer une matière, mais simplement d'entretenir et de perfectionner l'automate opérant pour lui. Cette identification industrialiste de la terre à la machine est au cœur de la critique adressée par Ted Benton à la conception marxienne de la production, dans un célèbre article de 1991, intitulé « Marxisme et limites naturelles. Critique et reconstruction écologique »¹²⁵. Au lieu de réfuter simplement cette lecture en l'opposant à certains moments écologiques du *Capital*, nous tâcherons ici de l'affiner, en montrant que Marx abandonne progressivement la conception industrialiste de l'agriculture qui prédomine encore dans les *Grundrisse*, pour indiquer dans les marges du *Capital* la spécificité irréductible du travail agricole, comme une coopération avec des forces vivantes d'engendrement.

¹²⁵ T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles », *op. cit.* Paul Burkett, dans une critique très détaillée de l'approche de Benton, justifie la nécessité de sa démarche en affirmant que « la contribution de Benton à la *New Left Review* n'est pas un article ordinaire : il représente sans aucun doute l'œuvre la plus influente de la littérature éco-marxiste. », P. BURKETT, « Marxism and natural limits. A rejoinder », *op. cit.*, p. 333.

Une réduction industrialiste de l'agriculture ? L'hypothèse de Ted Benton revisitée

Nous avons déjà mentionné, plus haut, cette critique par Benton de la réduction marxienne de la production à un schéma transformationnel¹²⁶. Comme nous l'avons montré en développant la réponse de Paul Burkett, Marx distingue pourtant le processus de travail simple, comme activité subjective de mise en forme d'un objet inerte, de la production comme coopération du travail humain et de l'activité naturelle dans l'engendrement d'un objet. Cette première distinction ne suffit toutefois pas à balayer d'un revers de main l'argument de Benton. Comme il le fait remarquer dans une réplique à Burkett, la conception transformationnelle du travail, dans le chapitre du *Capital* sur le « Processus de travail », vaut avant tout comme un symptôme de la généralisation abusive d'une conception de la production forgée sur le modèle de l'industrie et appliquée à tort au travail agricole¹²⁷. Cette trop grande simplification théorique aurait alors pour conséquence de dissimuler la spécificité d'un ensemble d'activités productrices qu'il nomme « pratiques "éco-régulatrices" »¹²⁸. Si celles-ci ne peuvent se réduire à la mise en forme d'une matière, ce n'est pas simplement parce qu'elles mettent en œuvre des forces naturelles pour conduire une activité de transformation réalisée par une machine. C'est plutôt parce qu'elles visent l'optimisation d'un processus de croissance organique *autonome*, qui consiste en la genèse d'une forme vivante, et ce par une régulation des conditions physiques, chimiques et biologiques dans lesquelles celui-ci se déroule¹²⁹. Or, précise Benton, cette croissance organique dépend de conditions naturelles ne pouvant être entièrement soumises au contrôle instrumental, et qui risquent en outre d'être détériorées par des conséquences non intentionnelles d'une activité humaine visant la seule maximisation immédiate de sa productivité – que l'on pense ici à la fertilité des sols ou au climat¹³⁰. En invisibilisant ce contexte écologique dans lequel s'insèrent les activités éco-

¹²⁶ Voir ci-dessus, note 18.

¹²⁷ C'est là le sens général de sa réponse à la critique de Burkett. Voir T. BENTON, « Marx, Malthus and the Greens. A reply to Paul Burkett », *op. cit.*

¹²⁸ T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles », *op. cit.*, p. 69.

¹²⁹ « Dans les procès de travail agricoles, contrairement à ce qui se passe pour la production et la transformation, le travail de l'homme ne sert pas à réaliser une transformation donnée à partir de la matière première. Il sert avant tout à maintenir ou à réguler les conditions environnementales dans lesquelles les graines et les bêtes poussent et se développent. », *ibid.* Outre l'agriculture au sens strict de la culture de la terre, ces activités éco-régulatrices englobent également l'ensemble des travaux qui, d'une manière ou d'une autre, interviennent sur les processus de reproduction du vivant – que l'on pense à l'élevage, à la sylviculture, à la pisciculture, etc.

¹³⁰ T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles », *op. cit.*, p. 70.

régulatrices, notamment l'agriculture, la généralisation d'un modèle de production industriel aurait en même temps autorisé Marx à minimiser le rôle des limites naturelles dans sa polémique anti-malthusienne, en le conduisant à défendre une conception positiviste du progrès technologique stimulé par le développement du mode de production capitaliste¹³¹.

Plutôt que de rejeter en bloc l'argument de Benton sur la base d'un refus de toute distinction catégorielle entre travail industriel et pratiques éco-régulatrices comme Reiner Grundman¹³² dans la première réponse qu'il lui adresse, il convient d'abord de préciser à la suite de Burkett qu'une lecture attentive de l'œuvre de Marx, et notamment des passages dans lesquels il traite des formes historiques concrètes du travail, permet en fait d'y déceler les linéaments d'une théorie des pratiques éco-régulatrices¹³³. Dans les *Grundrisse*, Marx fait ainsi lui-même usage d'une idée assez proche de la régulation pour désigner un certain rapport du travail humain individuel à une production *autonome*, qui se déroule en grande partie indépendamment de sa contribution immédiate à l'engendrement de la chose. Ainsi affirme-t-il que la spécificité du travail agricole tient au fait que « le procès de reproduction naturel est simplement contrôlé et dirigé »¹³⁴, dans la mesure où « le travail humain n'a qu'à guider le métabolisme chimique (dans l'agriculture), en partie aussi à le favoriser mécaniquement »¹³⁵. Mais alors que l'idée de travail régulateur reste ici employée de manière relativement indifférenciée dans les sphères de l'agriculture et de l'industrie¹³⁶, Marx s'approche dans le *Capital* d'une conception beaucoup plus fine de l'éco-régulation spécifique aux activités agricoles, qui ont affaire à une matière vivante, dotée d'une capacité

¹³¹ Sur l'exposé de cet argument, voir la version originale de l'article en partie amputée dans sa traduction française : T. BENTON, « Marxism and natural limits », *op. cit.*, pp. 56-63.

¹³² R. GRUNDMANN, « The ecological challenge to Marxism », *op. cit.*, p. 108. Un des arguments centraux de Reiner Grundmann, dans sa réponse à Benton, consiste à refuser une telle distinction catégorielle au prétexte que tout travail agricole implique la transformation de matière, en l'occurrence la terre. Cette différence entre travail transformationnel et travail éco-régulateur, qu'il ne parvient « tout simplement pas à voir », réside pourtant dans le fait que le premier transforme directement le produit, tandis que le second ne transforme que des conditions de production.

¹³³ P. BURKETT, « Labour, eco-regulation and value », *op. cit.*, p. 129.

¹³⁴ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 683.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 290.

¹³⁶ Juste après avoir affirmé, dans un passage déjà cité, que l'agriculture développée consiste à « réguler » (*regulieren*) de manière scientifique le « métabolisme matériel », c'est-à-dire l'interaction de la croissance organique et des propriétés chimiques du sol, Marx ajoute que dans la grande industrie, « le travail ne semble plus tellement être inclus dans le processus de production, en tant que l'être humain se comporte de plus en plus vis-à-vis du processus de production comme surveillant et régulateur [*Wächter und Regulator*] », *ibid.*, p. 661, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 581.

d'autoformation. Remarquable à plus d'un titre est ce passage de l'introduction de 1862 à la *Chimie Organique* de Liebig, pris soigneusement en note par Marx en 1865-66 au moment de rédiger le *Capital* :

De même le cultivateur ne peut pas engendrer [*erzeugen*] de récoltes, mais son travail ne consiste qu'en ceci : faire en sorte que, sous l'influence de la lumière du soleil et de la chaleur, et en vertu d'une activité qui appartient en propre à la graine [*eigenthümliche Thätigkeit*], certains éléments de l'air, de l'eau et du sol interagissent, de sorte que le tissu végétal naisse du germe ; en chacune de ses actions, il doit garder à l'esprit que la plante est un être vivant qui requiert de la lumière, de l'air et de l'espace pour déployer ses outils de travail en hauteur et en profondeur ; il doit surmonter toutes les menaces et tous les obstacles qui entravent l'activité de la plante, et pour cela veiller à ce que le sol ne manque pas des matériaux qui sont aussi nécessaires à la plante que la plante l'est pour lui, de sorte qu'elle crée [*schaffe*] et engendre [*erzeuge*] un grand nombre de produits pour lui.¹³⁷

Cette définition de la pratique agricole permet de spécifier le type de coopération du travail humain et des agents naturels en jeu dans un processus d'éco-régulation, en la distinguant de la coopération travail-nature qui a lieu dans la production industrielle. Si l'on retrouve sous la plume de Liebig le terme d'« agents » (*Agentien*)¹³⁸ de production pour désigner les « matières opérantes » (*wirkende Stoffe*)¹³⁹ – c'est-à-dire les nutriments – qui conditionnent la croissance des plantes, le type d'action dont il est ici question est tout différent de l'opération des forces naturelles dans la machinerie industrielle. Pour ces dernières, la force naturelle désigne une source d'énergie (chute d'eau, vent, chaleur, etc.) qu'un moteur permet de transformer en mouvement afin de mettre en branle un mécanisme qui transforme extérieurement une matière. Dans le cas des pratiques éco-régulatrices, il convient en outre de distinguer deux types d'agentivité naturelle. S'il y a d'une part un ensemble d'« agents extérieurs »¹⁴⁰ – la lumière, la chaleur, les minéraux du sol, etc. – qui représentent autant de conditions chimiques du processus de croissance organique, il s'agit de conditions nécessaires qui restent non suffisantes. Comme être vivant, la graine n'est pas une simple matière mise en forme de l'extérieur par l'intermédiaire de ces agents, mais elle est dotée d'une activité d'autopoïèse, par laquelle elle se donne forme spontanément en métabolisant ces sources extérieures de matière et d'énergie.

¹³⁷ K. MARX, *Exzerpte 1864-1872, op. cit.*, p. 129.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 131.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 129.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 131.

Dès lors, c'est l'articulation du travail humain et des agents naturels qui change radicalement de sens. Dans l'industrie, les forces naturelles interviennent comme autant de forces motrices qui viennent assister une opération extrinsèque de mise en forme de la matière, dont l'origine constitutive demeure une intention humaine. S'il est vrai que l'ouvrier, contrairement à l'artisan, n'est plus à l'initiative de cette transformation mécanique mais qu'il se contente de surveiller une machine dont il est devenu comme l'appendice, cette dernière ne fait que relayer dans son mode opératoire une forme conçue par l'ingénieur ou le groupe de travailleurs intellectuels ayant contribué à son élaboration. Dans l'agriculture et l'ensemble des pratiques éco-régulatrices, le rapport est exactement inverse : c'est le travail humain qui, par une modification des conditions biogéochimiques, vient assister une activité autonome de formation de la matière vivante. En affirmant que « le cultivateur ne peut pas engendrer de récoltes », Liebig ne veut pas dire, bien entendu, que son action ne contribue pas à la croissance organique et qu'elle se contenterait simplement de récolter les fruits d'un processus purement autonome, auquel cas il n'y aurait plus aucune différence entre la simple activité de cueillette et l'agriculture proprement dite. Il cherche plutôt à décentrer l'activité de production, dont le sujet principal n'est plus l'être humain, mais la plante dotée de ses propres « outils de travail », en l'occurrence les racines et les feuilles, lui permettant d'engendrer (*erzeugen*) les fruits de la récolte.

C'est probablement en s'inspirant de cette conceptualisation liebigienne du travail agricole que Marx approfondit dans ses manuscrits du second tome du *Capital* sa distinction entre temps de travail et temps de production. Il y souligne notamment qu'à la différence des procédés chimiques de l'industrie, qui peuvent être raccourcis par de nouvelles techniques, la croissance organique « est command[ée] par des conditions naturelles déterminées »¹⁴¹ qui ne sont pas modifiables à loisir. C'est seulement dans la mesure où « le temps de production en excédent sur le temps de travail n'est pas déterminé par *des lois naturelles données une fois pour toutes*, comme il arrive dans la maturation du blé, la croissance du chêne, etc., [que] la période de rotation peut, dans bien des cas, être abrégée plus ou moins par le raccourcissement artificiel du temps de production »¹⁴². Marx ne se contente donc pas de souligner la différence entre le processus de « transformation » organique, relativement autonome, et l'acte de

¹⁴¹ K. MARX, *Le Capital II (1885)*, *op. cit.*, p. 205.

¹⁴² *Ibid.*, p. 208-209, nous soulignons.

transformation effectivement opéré par le travail humain. Cette distinction lui permet en même temps de mettre au jour la dépendance de ces processus à l'égard d'un ensemble de conditions naturelles non manipulables, au premier rang desquelles figurent le système climatique et l'alternance des saisons. Par cette précision conceptuelle, et par la mise au jour de la spécificité du vivant, il s'agit pour lui de souligner un ensemble de conditions extérieures dont dépend son processus de croissance ; conditions qui ne peuvent pas être fabriquées par le travail humain, mais qu'il lui revient d'entretenir et de reproduire pour parvenir à sa fin.

Dans ces matériaux scientifiques dont Marx s'inspire pour affiner sa conception du travail, on peut déjà discerner les éléments d'une mise à distance d'une « métaphysique de la production », telle que Baptiste Morizot la formule dans un récent ouvrage¹⁴³. En approfondissant l'analyse critique du schème productif esquissée par Philippe Descola, il précise que la réduction instrumentale de la nature propre à la culture moderne ne consiste pas simplement à identifier le monde non humain à une matière à mettre en forme, mais plus précisément à « dévaluer l'agentivité du vivant dans sa *propre* genèse », pour symétriquement « surévaluer l'initiative humaine dans la genèse du “produit” »¹⁴⁴. La « métaphysique de la production » correspond donc à « l'idée fantasmatique selon laquelle nous *produisons* notre subsistance »¹⁴⁵ là où, en réalité, c'est l'activité d'engendrement immanente au vivant qui produit cette matière organique. Le problème ne réside cependant peut-être pas tant dans le concept de « production » lui-même, comme semble le souligner Morizot, que dans l'attribution de toute l'initiative du processus au sujet humain. En effet, si l'on suit Marx dans sa définition de la « production » comme coopération entre un agent humain et des agents non humains dans l'engendrement de choses, il devient possible d'envisager un mode particulier de production éco-régulatrice dans lequel l'engendrement de la forme est immanent à la matière organique, et dépend pour son accomplissement de conditions extérieures sur lesquelles opère le travail humain.

S'il ne fait aucun doute que Marx s'est penché de près sur la spécificité du travail agricole comme régulation d'un processus vital autonome, nous sommes toutefois en droit de

¹⁴³ B. MORIZOT, *Raviver les braises du vivant. Un front commun, op. cit.*

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 103.

¹⁴⁵ *Ibid.*, l'emphase est de l'auteur. Baptiste Morizot impute cependant la faute au concept de production lui-même, qui impliquerait une relation d'engendrement unilatérale de l'objet par un sujet humain.

nous demander, comme Benton dans sa réponse à Burkett, pourquoi il n'en vient pas à intégrer cette dimension éco-régulatrice dans sa définition achevée du processus de travail pour se contenter au contraire d'y affirmer que « la terre est elle-même un moyen de travail » au sens strict¹⁴⁶, c'est-à-dire « une chose ou un complexe de choses que le travailleur insère entre son objet de travail et lui, et qui lui servent de guide dans son action sur l'objet »¹⁴⁷. Si l'on admet que le travail agricole est d'ordre régulateur, dans le sens où il ne transforme pas immédiatement ou médiatement la matière organique – en l'occurrence les semis ou le bétail – mais transforme tout au plus les circonstances dans lesquelles sa genèse se déroule, cette identification de la terre à un moyen instrumental de production a de quoi étonner. Non seulement la terre n'opère pas elle-même la transformation de la plante, comme le ferait un outil ou une machine sur l'objet de travail. Mais en outre, elle n'est pas au sens propre produite par le travail humain, comme l'instrument de travail, mais plutôt entretenue et reproduite par ce travail qui doit composer avec un ensemble de conditions écologiques autonomes (tel climat, telle flore, telle composition géologique, etc.). Plutôt que de prétendre, comme Burkett¹⁴⁸, que ce déficit conceptuel serait simplement dû à l'abstraction méthodologique par laquelle Marx appréhende le « processus de travail » indépendamment de toute forme sociale ou historique déterminée (car la spécificité du travail agricole n'a rien d'une spécificité socio-historique), il nous faut ici bien rejoindre Benton lorsqu'il considère cette identification de la terre au moyen instrumental de travail comme symptôme de la généralisation abusive d'un schéma industriel au travail agricole. Mais pour affiner son argument, il nous faut préciser que cette conception industrielle de la production ne consiste pas tant à réduire la nature à une matière inerte sur laquelle s'exercerait une activité exclusivement humaine de mise en forme, puisque le concept marxien d'industrie implique de manière décisive l'idée d'une contribution des agents naturels au processus de production. Elle réside bien plutôt dans une occultation de la spécificité de la genèse organique, qui attribue au travail humain toute *l'initiative* de la mise en forme tout en assimilant la terre à un instrument de production au lieu d'y voir une condition écologique de croissance du vivant.

¹⁴⁶ Il s'agit là du sens précis de moyen de travail comme instrument de production, et non du sens le plus général comme l'ensemble des « moyens de productions », pouvant contenir à la fois des matières, des instruments, des conditions objectives, etc.

¹⁴⁷ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 177.

¹⁴⁸ P. BURKETT, « Labour, eco-regulation and value », *op. cit.*, p. 130.

Plutôt que de vouloir sauver à tout prix la cohérence du texte de Marx, comme le fait Paul Burkett, il nous semble plus intéressant de prêter attention au hiatus entre le cadre théorique d'ensemble élaboré en ouverture du *Capital* pour penser le processus de travail, et l'analyse concrète du travail agricole menée sur la base des lectures de la chimie organique de Liebig. Tandis que Marx maintient jusque dans le *Capital* un paradigme de la production forgé sur le modèle industriel, il développe un ensemble d'analyses du travail agricole, et notamment de la destruction possible des conditions naturelles de production, qui entrent en tension avec ce paradigme. La spécificité de la terre, comme élément de la croissance organique, surgit dans son œuvre comme une anomalie pour le modèle théorique général qu'il avait déjà élaboré dans les grandes lignes en ouverture des *Manuscripts de 1861-63*, soit avant la prise en compte d'un moment écologique. Comme nous allons à présent tâcher de le montrer, c'est dans les *Grundrisse* que Marx élabore initialement ce modèle autour d'une analogie structurelle entre la terre et la machine, qu'il sera lui-même amené à abandonner après la parution du premier tome du *Capital*.

De la terre-machine (*Erdmaschine*) à la terre vivante : un renversement de perspective

C'est au cours d'une réflexion sur la productivité du travail, ou plus précisément sur l'origine du surplus productif du travail humain, que Marx recourt dans les *Grundrisse* à la comparaison de la terre agraire à une machine :

Dans l'agriculture, la terre, avec ses opérations chimiques [*chemischen Wirken*], etc., est déjà elle-même une machine, qui rend le travail immédiat plus productif, et donc, produit plus tôt un surplus, parce qu'ici, on a travaillé *plus tôt* avec une machine, en l'occurrence avec une machine *naturelle*. C'est là l'unique base juste de la théorie des physiocrates, qui n'envisagent de ce point de vue que l'agriculture face à la manufacture, avant même que celle-ci ait commencé à se développer.¹⁴⁹

Alors qu'au milieu du XVIII^e siècle les physiocrates considéraient l'agriculture comme le seul travail réellement productif, c'est-à-dire générant un surplus de produits sur la consommation, Marx relativise historiquement la portée de leur jugement en le renvoyant à un stade de sous-développement technologique de la production. Le travail de la terre ne serait en réalité que la préfiguration d'une logique productive générale amenée à se développer par la suite dans l'ensemble des sphères de la production à travers l'essor de la

¹⁴⁹ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 546-547 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 480.

grande industrie : la médiation du travail humain par l'emploi de la « machine ». Ici, ce terme est bien évidemment utilisé en un sens générique, pour désigner un instrument de travail qui, par la mise en œuvre de forces naturelles, devrait permettre de démultiplier le rendement du travail humain. Cette définition implicite peut être précisée à partir d'un passage du début des *Manuscripts de 1861-63* où Marx reprend la même thèse tout en la développant. « La possibilité du surplus de travail et du surplus de valeur », c'est-à-dire la possibilité pour le travailleur « de produire en excédent sur la satisfaction des besoins requise par son processus vital »¹⁵⁰, n'y est pas expliquée à partir d'une fécondité intrinsèque du travail en tant qu'activité exclusivement humaine, mais à partir de la mise en œuvre productive de la nature. Ainsi « dans l'agriculture, on trouve d'emblée la collaboration [*die Mitarbeit*] des forces naturelles – l'accroissement de la force de travail humaine par la mise en œuvre et l'exploitation [*Exploitation*] des forces naturelles – dans les grandes lignes, un automate [*ein Automat*] »¹⁵¹. L'engendrement d'un excédent de produits, qui caractérise le travail productif, résulte d'une amplification de la productivité du travail par les forces naturelles, obtenue grâce à la mise en œuvre d'un élément médiateur – en l'occurrence la terre. Si Marx qualifie cette dernière d'automate, littéralement “ce qui se meut par soi-même”, c'est pour souligner l'unicité d'une même logique co-productive à l'œuvre dans l'agriculture et dans l'industrie développée, où la machine permet de décupler le rendement du travail humain en le couplant aux forces naturelles. Sur la base de cette analogie structurelle, Marx peut alors préciser la raison historique pour laquelle les physiocrates ont limité la portée du travail productif à la seule agriculture : « cet emploi à grande échelle des forces naturelles n'apparaît dans la manufacture qu'à partir du développement de la grande industrie »¹⁵², c'est-à-dire à l'aube du XIX^e siècle.

Sans chercher à fixer par avance la portée normative de cette analogie entre la terre et l'automate mécanique de l'industrie, remarquons ici qu'elle pourrait tout autant conduire à une conception réductionniste de l'agriculture, intégrée dans un paradigme de la production industrialiste, qu'à une réinscription écologique de l'industrie dans un ensemble plus large de conditions naturelles fonctionnant sur le modèle de la terre agricole. Pour le dire autrement, on peut lire cette analogie à double-sens : soit à partir d'un jugement rétrospectif porté sur l'agriculture comme une forme d'industrie encore sous-développée, soit comme jugement

¹⁵⁰ K. MARX, *M61-63. Bd. 2, op. cit.*, p. 344.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*

prospectif porté sur l'industrie comme extension de l'agriculture conservant un lien organique avec son réseau de codépendances écologiques. Afin de trancher cette ambiguïté et de savoir si Marx applique ici un paradigme industrialiste à la production agraire, ou inscrit au contraire la production industrielle dans un paradigme écologique, il convient de se pencher sur son analyse historique des rapports entre industrie et agriculture.

Comme Marx le remarque dès sa première discussion au sujet de la rente foncière, dans *Misère de la philosophie* (1847), la productivité de la terre n'est pas simplement une fertilité naturelle, mais elle peut être amendée par certaines améliorations techniques, notamment les travaux de labour et de drainage appliqués au sol. En ce sens, il faudrait distinguer deux éléments dans la machine terrestre : l'un naturel, qui correspond à la fertilité spontanée d'un sol, et l'autre artificiel, qui correspond au perfectionnement de ce sol par le travail humain. D'un point de vue économique, il deviendrait donc possible d'analyser la catégorie « terre » en deux éléments se superposant l'un l'autre : la « terre matière » appropriée gratuitement, et la « terre capital » dotée d'une valeur correspondant au travail dépensé dans son élaboration, comme tout autre capital fixe¹⁵³. À partir des *Grundrisse*, cependant, Marx envisage à plusieurs reprises la possibilité d'une résorption historique de la « terre matière » dans la « terre capital », de sorte que la machine terrestre en vienne à être effectivement produite *comme* une machine industrielle et fonctionne économiquement *comme* un capital productif. Alors que les « moyens de production qui ne sont pas le produit du travail [...] apparaissent d'abord pour le capital comme un présupposé, un donné historique », Marx précise que du point de vue de la production capitaliste développée, « il ne change rien à l'étude du capital de considérer la terre, etc., comme une forme de *capital fixe* »¹⁵⁴.

Ici, Marx distingue deux étapes de développement du mode de production capitaliste, auxquelles correspondraient deux rapports aux moyens de production naturels. Alors que ces derniers sont « d'abord » extérieurs au mouvement d'ensemble de la production capitaliste, en apparaissant comme ses présuppositions, ils sont progressivement modifiés au point de pouvoir être théoriquement identifiés à du « capital fixe ». Cela signifie que ces instruments

¹⁵³ « Rien qu'à appliquer à des terres, déjà transformées en moyens de production, de secondes mises de capital, on augmente la terre capital sans rien ajouter à la terre matière, c'est-à-dire à l'étendue de la terre. [...] La terre capital est un capital fixe. », K. MARX, *Misère de la philosophie* (1847), *op. cit.*, p. 110.

¹⁵⁴ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 671.

“naturels” de production ne seraient plus simplement marchandisés par des rapports de propriété privés, mais effectivement produits comme des marchandises au sein de la totalité capitaliste, à l’instar des machines et autres instruments de production industriels. Alors qu’on pourrait lire ce passage en un sens simplement méthodologique, en reconnaissant une différence de fait entre la terre et les autres formes de capitaux fixes sans que celle-ci ne joue de rôle décisif dans l’analyse théorique des catégories économiques, Marx précise plus loin qu’il s’agit bien d’un processus de subsomption réelle de la nature sous le mouvement d’ensemble du capital, qu’il faut comprendre en un sens ontologique. Au sujet des rapports de la propriété mobilière et de la propriété immobilière, il affirme ainsi que

[...] la transformation du capital en propriété immobilière révèle à quel point il s’est assujéti [*unterworfen*] les conditions de production. Ce faisant, il plante son siège dans le sol lui-même, et les présupposés qui paraissaient immuables et donnés par la nature dans la propriété foncière [apparaissent comme] étant eux-mêmes *uniquement* posés par l’industrie [*selbst als bloß gesetzt durch die Industrie*].¹⁵⁵

Marx ne se contente pas ici d’affirmer que la terre peut être en partie modifiée par la production capitaliste, pour pouvoir être considérée comme un capital fixe du point de vue seulement théorique. Il défend l’idée bien plus radicale selon laquelle des conditions de production auparavant naturelles, comme la fertilité du sol dépendant de facteurs géochimiques, sont intégralement transformées en des produits de l’industrie capitaliste.

C’est plus haut dans le manuscrit, au cours d’une digression sur l’interconnexion de toutes les sphères de la production propres au capitalisme développé, que Marx explicite la modalité concrète d’une telle subsomption de la terre sous le capital industriel. Il y affirme en effet que « l’agriculture [qui] repose sur une activité scientifique [...] ne trouve plus en elle-même, données à partir de sa propre nature [*naturwüchsig*], les conditions de sa propre production, et qu’au contraire celles-ci existent en-dehors d’elle comme une industrie autonome »¹⁵⁶. D’une part « elle a besoin de machines, d’engrais chimiques amenés par le commerce de semences provenant de pays lointains, etc. », et d’autre part, elle ne peut « se procurer le guano que grâce à l’exportation »¹⁵⁷ de certains produits nationaux. Autrement dit, ce sont non pas seulement les instruments et les machines agricoles permettant de travailler le

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 697, nous soulignons ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 614.

¹⁵⁶ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 488, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 427.

¹⁵⁷ *Ibid.*

sol qui sont engendrés par les autres industries, mais plus spécifiquement les éléments chimiques déterminant sa fertilité : d'une part les engrais de synthèse comme les superphosphates confectionnés par les nouvelles industries de la chimie, et d'autre part les engrais naturels comme le guano qui sont collectés par des industries extractives et mis à disposition des centres capitalistes par le commerce mondial. Par une certaine lecture industrialiste des sciences agrochimiques naissantes, qui sépare la rédaction de la *Misère de la philosophie* des *Grundrisse*, Marx propose ici de dépasser la distinction entre « terre matière » et « terre capital » qu'il avait lui-même employée dans ses premières réflexions sur la rente foncière. Ce n'est plus seulement un travail superficiel d'élaboration de la terre qui vient se superposer à sa fertilité naturelle en l'optimisant. Ce sont en outre ses composants "naturels", c'est-à-dire les nutriments initiaux dont elle est constituée, qui sont remplacés par des éléments de substitution produits et apportés par le circuit d'ensemble de l'industrie capitaliste. En ce sens, le capital ne s'ajoute pas seulement à la terre, comme une couche superficielle ; il s'incorpore la terre matière pour en faire son propre artefact. Par l'usage d'une métaphore éloquente, Marx dépeint ce processus comme un « mouvement qui retire le sol naturel originel sous le sol de chaque industrie [*dieses Wegzieln des naturwüchsigen Bodens unter dem Boden jeder Industrie*] et qui déplace les conditions de production de celle-ci à l'extérieur d'elle-même, dans une connexion générale »¹⁵⁸. Cette analyse des rapports entre industrie et agriculture au cours du développement capitaliste nous permet de préciser le sens de l'analogie entre la terre et la machine industrielle, telle que Marx la développe dans les *Grundrisse*. Comme on le comprend désormais, celle-ci ne vise en aucun cas à rappeler l'encastrement de l'industrie dans un ensemble plus large de conditions naturelles, contrairement à ce que suppose John Bellamy Foster dans une lecture écologique de ce passage¹⁵⁹, mais elle s'inscrit bien plutôt dans la perspective d'une réduction historique de l'agriculture à l'industrie, opérée par le mouvement de totalisation du capital.

Or, c'est précisément cette assimilation de la terre agraire à une machine que Marx met en doute peu de temps après la rédaction du premier tome du *Capital*, à l'occasion d'une discussion épistolaire avec Engels au sujet du dernier ouvrage important de l'économiste

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Voir J. B. FOSTER, « Marx's Grundrisse and the ecological contradiction of capital », *op. cit.*, p. 96.

américain Henry Charles Carey, *Les Principes de la science sociale* (1859)¹⁶⁰. Dans sa réponse du 26 novembre 1869 à Engels, qui s'enquiert de son avis sur cette somme de théorie sociale et économique guidée par un progressisme antimalthusien, Marx critique sévèrement la réfutation simpliste de la théorie ricardienne de la rente foncière par Carey, qui se contente de substituer l'idée d'un progrès constant et illimité de la fertilité des sols au principe traditionnel des rendements décroissants. C'est dans ce contexte critique qu'il précise alors qu'« au contraire de tout autre machinerie améliorée, ce qu'il [Carey] considère comme une machine terrestre [*Erdmaschine*] toujours meilleure renchérit ses produits – du moins durant certaines périodes – au lieu de les rendre moins chers »¹⁶¹. C'est là un fait, précise-t-il, lié à « une situation économique répugnante » que Ricardo n'aurait entrevue que partiellement en se concentrant sur la crise agraire anglaise du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, et que Carey ne parviendrait à « exorciser qu'au moyen d'une théorie monétaire du plus mauvais goût et tout à fait fantaisiste »¹⁶². À travers cette polémique dirigée contre Carey, Marx prend en réalité ses distances à l'égard de son propre productivisme stratégique, qu'il défendait dans sa première critique de l'économie politique, en réfutant implicitement le paradigme industrialiste qui sous-tend l'identification de la terre à une machine.

Certes, Marx critiquait déjà Carey dans les *Grundrisse*, en soulignant le présupposé protectionniste et l'horizon d'une réforme étatique qui guidait toute la théorie économique de son ouvrage précédent, *The Past, the Present and the Future* (1848). Mais en nommant alors Carey « le seul économiste d'Amérique du Nord vraiment original », il lui reconnaissait en même temps le mérite d'avoir révélé l'accomplissement d'une appropriation capitaliste de la nature permise sur cette terre nouvelle par l'absence des entraves des rapports sociaux précapitalistes et de la propriété foncière traditionnelle, qui persistent dans la vieille Europe. Carey aurait montré qu'« en associant les forces productives d'un vieux monde à l'immense terrain naturel d'un nouveau monde », la société bourgeoise américaine « a largement dépassé tout le travail antérieur de conquête et de domination des forces de la nature »¹⁶³. Ce jugement élogieux nous permet de penser qu'au moment de rédiger les *Grundrisse*, Marx rejoignait encore tout à fait l'optimisme du premier ouvrage de Carey, qui défendait non seulement l'illimitation des

¹⁶⁰ H. C. CAREY, *Principles of Social Science*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1859

¹⁶¹ K. MARX et F. ENGELS, *Briefe 1868-1870*, 1974, *op. cit.*, p. 403.

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 26, nous soulignons.

ressources naturelles, mais aussi le caractère seulement transitoire de la rente foncière, exprimant des différenciations naturelles vouées à être résorbées dans le processus de capitalisation du sol et d'industrialisation de l'agriculture¹⁶⁴.

C'est cette idée d'une réduction de la terre à un capital fixe comme les autres, couplée à l'optimisme technologique d'une amélioration constante et illimitée de la production agricole, que Carey exprime alors à travers l'identification métaphorique de la terre à une machine dans son second ouvrage de 1859. En affirmant que « chaque étape du progrès apporte avec elle un accroissement des puissances permettant de diriger et de contrôler les forces de la nature », Carey qualifie la terre de « machinerie [*machinery*] instituée par le Créateur afin de faire croître l'approvisionnement en nourriture proportionnellement à la demande d'une population toujours croissante »¹⁶⁵. Dans la même veine, il suppose que la possibilité d'accroître suffisamment la production de matières premières nécessaires au développement de l'industrie dépend de l'amélioration potentiellement illimitée de la « machinerie de conversion » (*machinery of conversion*)¹⁶⁶ qui les fournit, c'est-à-dire la terre comprise aussi bien comme sol agraire que comme matrice générique dont émerge l'ensemble des matières premières minérales et organiques.

Lorsque Marx s'oppose à cette conception, ce n'est en rien pour revenir à la théorie traditionnelle des rendements décroissants des sols. Comme on a pu le voir, il envisage à partir de la seconde moitié des *Manuscrits de 1861-63* puis dans le *Capital* une troisième voie entre la représentation traditionnelle de la limite naturelle et le présupposé d'un accroissement illimité de la fertilité, en défendant l'idée d'un épuisement des sols provoqué par une exploitation irrationnelle de la nature¹⁶⁷. C'est là ce qu'il faut comprendre lorsqu'il rappelle, contre Carey, que les produits de la terre renchérissent avec l'accroissement des investissements productifs.

¹⁶⁴ Marx prend notamment en note un passage de *The Past, the Present and the Future*, dans lequel Carey affirme que « le pétrole et la vapeur existent dans des quantités illimitées, et [que] leur valeur d'échange procède du travail mis en œuvre (pour produire le moteur et le carburant, et pour entretenir le moteur). Il en va de même pour le sol, et celui qui paye une rente pour son usage ne paie jamais qu'un intérêt sur le travail qui a été employé dans sa production, par lequel il a été changé en une marchandise échangeable. Si les considérations que nous avons proposées sont justes, alors la propriété foncière est soumise aux mêmes lois que celles qui régulent le produit accumulé du travail investi sous la forme de haches, de charrues, etc. », K. MARX, *Londoner Hefte II*, op. cit., p. 697.

¹⁶⁵ H. C. CAREY, *Principles of Social Science*, op. cit., p. 316.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 322.

¹⁶⁷ Voir notre ch. 2, p. 138 et sq.

Pour reprendre les mots qu'il avait déjà employés dans les *Manuscripts de 1861-63* et dans les manuscrits du troisième tome du *Capital*, la productivité du travail peut décroître alors même que s'élève la productivité technique, en raison de la spécificité de ses conditions naturelles qui peuvent être détériorées par une surexploitation¹⁶⁸.

Pourtant, une lecture attentive de l'ouvrage de Carey permet d'y découvrir également une sensibilité à la question de l'épuisement des sols, elle-même nourrie par une certaine lecture de l'agrichimie de l'époque et de l'œuvre de Liebig¹⁶⁹. Seulement, Carey comprend l'épuisement des sols comme n'étant que la conséquence d'un éloignement géographique des lieux de production et de consommation, ainsi que des régions industrielles et des régions agricoles, résultant de l'extension du marché mondial et de la division internationale du travail. Autrement dit, il s'en tient à une analyse seulement spatiale de la rupture du cycle des nutriments, pour défendre un protectionnisme favorisant une synergie locale entre industrie et agriculture, la première fournissant à la seconde les engrais et les matières fertilisantes nécessaires à son amélioration sans risquer de déperdition des nutriments dans l'export des produits de la terre. En identifiant la terre à une machine, Carey suppose que l'industrialisation de l'agriculture, traitant la terre comme un capital fixe à améliorer par des investissements successifs en engrais et en machines, permet de maximiser sa productivité de manière continue.

La mise à distance par Marx de la représentation du sol comme « machine terrestre » (*Erdmaschine*) a donc un sens très spécifique. Il ne s'agit pas seulement pour lui de mettre l'accent sur un possible épuisement du sol, mais de critiquer la confiance sans réserve dans l'industrialisation capitaliste de l'agriculture pour remédier à ce problème. Au contraire de Carey, qui impute à la seule dérégulation du marché mondial le problème de la crise agraire¹⁷⁰, Marx s'attaque dans le *Capital* à l'application d'une logique productive industrielle à l'agriculture. C'est justement dans le chapitre du premier tome du *Capital* intitulé « Agriculture et grande industrie » qu'il en vient à souligner la destructivité d'un processus d'industrialisation qui tend à faire de la terre un simple capital fixe. Contrairement à la

¹⁶⁸ Voir K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1660-61 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67), op. cit.*, p. 333-334.

¹⁶⁹ À ce sujet, voir A. RON, « Henry Carey's rural roots, "scientific agriculture", and economic development in the antebellum north », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 37, n° 2, 2015, p. 263-275.

¹⁷⁰ À ce sujet, voir K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 253-256.

machinerie, dont la productivité peut s'accroître proportionnellement au développement scientifique de nouvelles techniques productives, la terre risque d'être épuisée et dévastée par un usage irrationnel de ces techniques – notamment des engrais – en raison du dynamisme temporel qui lui est propre¹⁷¹.

Même si Marx ne tire pas encore toutes les conséquences théoriques de cette critique de l'industrialisation de l'agriculture dans le *Capital*, et qu'il y assimile encore la terre à un « moyen de production », la polémique contre Carey qui fait immédiatement suite à sa parution permet de mesurer toute la distance qui sépare le paradigme industrialiste des *Grundrisse* et la nouvelle conception de la terre qu'implique la critique aboutie de la rupture métabolique. Tâchons à présent de conceptualiser ce changement de perspective.

B. Repenser la finitude de la nature : de sa non-identité à sa vulnérabilité

Nous avons évoqué, dans notre second chapitre, la transformation du concept de limite naturelle qu'implique la mise au jour d'une dévastation de la fertilité des sols par leur surexploitation¹⁷². À la différence d'une limite plafond, qui borne l'extension de la production, la nouvelle conception écologique de la limite naturelle obtenue par l'approfondissement des recherches en agrochimie est à représenter comme un seuil ou une frontière dont le franchissement peut conduire à la « dévastation »¹⁷³, voire même à la « ruine »¹⁷⁴ des conditions naturelles de production et de reproduction de la vie. La prise en compte d'une telle vulnérabilité implique une profonde métamorphose dans l'appréhension de la nature, et notamment du sens de sa finitude. Tandis que Ricardo parlait encore des « puissances originelles et indestructibles du sol »¹⁷⁵, en se représentant ainsi la terre comme un arrière-plan ou une condition intangible de la production agraire dont l'usage peut être optimisé dans le cadre de certaines limites indépassables, Marx en vient à envisager la possibilité d'une destruction durable de sa puissance d'engendrement. Afin de mesurer la portée de cette évolution immanente et implicite du naturalisme qui sous-tend le paradigme marxien de la

¹⁷¹ Voir notre ch. 3, p. 180 *et sq.*

¹⁷² Voir notre ch. 2, p. 138 *et sq.*

¹⁷³ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 753.

¹⁷⁴ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 485.

¹⁷⁵ D. RICARDO, *The Principles (1821)*, *op. cit.*, p. 33.

production, d'un sens industrialiste à un sens écologique, nous nous proposons ici de revenir sur l'usage par Alfred Schmidt du concept de « non-identité » pour penser l'articulation de l'objectivité naturelle et de l'activité de production chez Marx. Comme nous souhaitons le montrer ici, la compréhension de la nature comme élément non-identique dont dépend la production humaine permet bien de comprendre l'articulation du naturalisme de Marx dans les *Grundrisse*, mais s'avère justement insuffisante pour penser une contradiction écologique. Loin d'échapper au paradigme hégélien de l'identité mis en place dans les *Manuscrits de 1844*, cette conception négative de la nature comme non-identique n'est qu'une concession matérialiste à ce même paradigme, qui conserve la norme de l'identité. La reconnaissance d'une forme de vulnérabilité des processus naturels, dotés d'une dynamique autonome de reproduction, ne peut s'en tenir à une simple « ontologie négative » de la nature.

La non-identité de la nature réinterprétée en un sens écologique ?

Sur la base d'une conceptualité élaborée par Adorno pour penser les rapports théoriques et pratiques entre le sujet et l'objet, son élève Alfred Schmidt se proposa d'interpréter la conception marxienne du rapport à la nature axé autour de la catégorie de production. Dans son étude sur *Le Concept de nature dans la pensée de Marx* (1971)¹⁷⁶ éditée sur la base d'une thèse doctorale rédigée en 1962, il recourt ainsi au concept de « non-identique » (*das Nichtidentische*) afin de dépasser l'alternative du naturalisme positiviste du marxisme orthodoxe, d'une part, et du constructivisme sociologique du marxisme critique du jeune Lukács, d'autre part. Tandis que la notion de « non-identique » est élaborée par Adorno en un sens épistémologique, afin de penser cette altérité de l'objet qui ne se manifeste qu'à travers sa médiation subjective, comme ce qui excède toujours l'acte d'identification conceptuelle¹⁷⁷, Schmidt s'en ressaisit pour théoriser la conception marxienne des rapports pratiques à la nature médiatisés par le travail. Bien que la nature soit toujours appréhendée par les êtres humains comme moment de leur activité productrice, et donc comme quelque chose de produit ou à produire, le sujet producteur appartient lui-même à la nature. Autrement dit, les

¹⁷⁶ A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur*, op. cit.

¹⁷⁷ Adorno affirme notamment qu'« on ne peut penser sans identification, toute détermination est identification. Mais justement, la conscience se rapproche aussi de ce que l'objet est lui-même en tant que non-identique : en lui donnant son empreinte, elle veut en recevoir une de lui. De façon latente, la non-identité est le *telos* de l'identification, ce qu'il faut sauver en elle ; l'erreur du penser traditionnel est de considérer l'identité comme son but. », T. W. ADORNO, *Dialectique négative*, collectif de traducteurs (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 184.

deux pôles du sujet et de l'objet mis en relation dans la production sont eux-mêmes intégrés dans une totalité objective. « Contenant le sujet tout comme l'objet, la nature comme monde matériel n'est pas un substrat homogène. À travers toutes les conditions sociales se maintient le moment de sa non-identité, et ce justement en raison du travail qui, cependant, relie d'autre part le sujet et l'objet. »¹⁷⁸ C'est cette conception de la non-identité de la nature que traduirait ce passage de *L'Idéologie allemande* où, juste après avoir affirmé que le monde objectif est le produit de l'activité humaine, Marx et Engels ajoutent que « le primat de la nature extérieure n'en subsiste pas moins »¹⁷⁹. Cette thèse générale – que nous avons nous-mêmes caractérisée comme “thèse de l'appartenance” – s'articulerait alors à partir des *Grundrisse* à travers l'idée générale d'un conditionnement du travail par une matière naturelle, saisit sous le concept de « terre » (*Erde*)¹⁸⁰.

À en croire Schmidt, seule l'analyse détaillée du rapport productif à la nature dans la critique de l'économie politique conduirait Marx à donner tout son poids à la non-identité de la nature. Alors que dans les *Manuscrits de 1844*, « c'est le moment de l'identité de l'humain et de la nature qui s'impose »¹⁸¹ comme horizon de l'émancipation, « ce n'est qu'à partir de l'œuvre de la maturité que Marx prend le problème de la non-identité vraiment au sérieux »¹⁸². Pour preuve de cette transformation, Schmidt se réfère notamment à ce passage déjà mentionné de la *Critique du programme de Gotha*, dans lequel Marx critique la surévaluation du travail humain comme source de toute richesse, pour rappeler la contribution essentielle des forces naturelles dans cette genèse¹⁸³. En approfondissant son concept de non-identique en discussion avec Schmidt, Adorno lui-même reviendra sur ce passage en se référant à l'étude de son élève dans la *Dialectique négative*. En affirmant dans ce texte que la nature est aussi source de la richesse sociale, Marx aurait critiqué une « hypostase » du travail qui « ne fait que répéter l'illusion de la prédominance du principe productif ». « Ce principe n'atteint à sa vérité que dans le rapport à ce non-identique, pour lequel Marx, détracteur de la théorie de la

¹⁷⁸ A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur, op. cit.*, p. 172.

¹⁷⁹ K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande, op. cit.*, p. 25.

¹⁸⁰ Voir A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur, op. cit.*, p. 85-89.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 158, nous traduisons.

¹⁸² *Ibid.*, nous traduisons.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 80.

connaissance, choisit d'abord le terme cru et aussi trop restreint de nature puis d'élément naturel et d'autres termes encore, moins chargés. »¹⁸⁴

Est-ce que la reconnaissance de cet élément non-identique – la “nature” telle qu'elle ne se laisse pas entièrement engendrer *ex nihilo* par le travail – suffit pour échapper à l'illusion du « principe productif » ? En d'autres mots, permet-elle d'élaborer une conception de la production qui ne nie pas ses propres conditions de possibilité, mais parvient à les réfléchir adéquatement ? Si cette « vérité » doit être comprise ici en un sens *écologique*, il nous est permis d'en douter. Comme nous avons déjà tenté de l'indiquer au cours de ce chapitre, le productivisme stratégique n'est pas seulement compatible avec une reconnaissance de l'altérité de la nature vis-à-vis du travail humain et, par conséquent, de la contribution décisive des agents naturels à la production. Il repose tout entier sur elle. Si l'on souhaite interpréter la remarque introductive de la *Critique du programme de Gotha* en un sens *écologique*, c'est-à-dire souligner la possible dévastation de cette source naturelle de la richesse par le devenir productif du capital, la défense d'une « ontologie négative »¹⁸⁵ de la nature reste insuffisante. Il s'agit là d'une limite théorique que Schmidt reconnaît lui-même dans l'avant-propos de la réédition de 1993 de son ouvrage, intitulé « Pour un marxisme écologique »¹⁸⁶. Tâchant d'actualiser sa lecture de Marx à la lumière d'un présent confronté à une crise écologique mondiale ne faisant que s'aggraver, il relève un certain nombre de passages de la critique de l'économie politique qui thématissent déjà la destructivité du capital à l'égard de la nature, sous la forme d'un épuisement du sol ou d'une déforestation galopante. Toutefois, remarque-t-il, ces analyses empiriques entreraient en tension avec une conception philosophique de la nature « qui, chez Marx, apparaît toujours déjà dans l'horizon des formes historiquement changeantes de son appropriation sociale », et qui ne peut saisir « sa consistance propre » que négativement, « comme “substrat matériel” des valeurs d'usage “sans ajout de l'être humain” »¹⁸⁷. Même interprétée en un sens matérialiste, cette définition de la nature comme l'élément non-identique de la production ne changerait rien à « *l'anthropocentrisme* de la

¹⁸⁴ T. W. ADORNO, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 218. En note, Adorno renvoie à l'ouvrage de Schmidt à l'appui de ce passage.

¹⁸⁵ C'est là l'expression employée par Schmidt pour définir une appréhension en négatif de l'autonomie de la nature, telle qu'elle n'apparaît qu'à travers sa médiation productive. Voir A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur*, *op. cit.*, p. 92 et sq.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 7-18.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 17.

conception marxienne de la nature »¹⁸⁸. Pensée comme corrélat de l'activité humaine, la nature ne pourrait pas être véritablement appréhendée dans son autonomie et sa finitude propres.

Mais plutôt que d'affirmer, comme Schmidt, que l'analyse d'une contradiction écologique entre le capital et la nature reste sans conséquence sur le naturalisme de Marx, il nous semble plus intéressant d'explicitier la transformation souterraine à l'œuvre dans les marges de son texte. Pour cela, il s'agit d'abord de montrer que le premier modèle de la non-identité de la nature, mis en place au sein du productivisme stratégique des *Grundrisse*, subit une transformation décisive avec la prise en compte du problème de l'épuisement des sols.

La récalcitrance de la nature au sein du productivisme stratégique des *Grundrisse*

Plutôt que de livrer la clé d'une métamorphose écologique de la conception marxienne de la nature, le concept de « non-identique » tel que l'entend Alfred Schmidt permet de théoriser les rapports productifs à la nature exposés par Marx au sein du productivisme stratégique et qui se perpétuent, comme nous l'avons vu, dans l'analyse plus tardive du « processus de travail ». Nous avons évoqué, dans notre quatrième chapitre, une certaine ambivalence du naturalisme expressif du jeune Marx au sujet de la finitude du rapport à la nature : si d'une part la thèse naturaliste de l'appartenance nous oblige à reconnaître une dépendance ontologique de l'individu à l'extériorité naturelle, la réinterprétation matérialiste de la thèse hégélienne de l'autoengendrement permet d'envisager le dépassement tendanciel de cette finitude dans la transformation générique du monde naturel en monde social et humain¹⁸⁹. C'est cette même ambivalence entre une limitation *de fait* de l'activité humaine par son appartenance à la nature, et une intégration *de droit* de la nature au champ de la production, que l'on retrouve dans les *Grundrisse*, et que l'on peut tâcher de penser à partir du concept de non-identité.

À côté de l'analogie de la terre-machine, et de l'hypothèse d'une réduction historique de la terre à un capital fixe par le progrès de l'industrialisation de l'agriculture, Marx souligne à plusieurs reprises les différentes formes d'extériorité de la nature qui persistent au sein du processus de production. La première et la plus évidente, qui découle directement de la thèse

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ Voir notre ch. 4, p. 238 *et sq.*

de l'appartenance du sujet producteur (qu'il soit individuel ou collectif) à la totalité naturelle, consiste à souligner la dépendance du processus de production à un élément matériel qui n'est pas lui-même le résultat d'un travail antérieur. Dès la *Sainte Famille*, Marx rappelait avec Engels cette limitation fondamentale de l'acte de production, en tant qu'il se distingue de l'acte métaphysique d'une création *ex-nihilo* : « la matière elle-même n'est pas quelque chose que l'être humain a créé. Ce n'est même qu'en présupposant la matière qu'il crée chaque force productive de la matière »¹⁹⁰. C'est cette dépendance ontologique du travail à un élément matériel, caractérisant tout type d'activité productrice, qui permet à Marx de distinguer les différentes sphères de la production selon le type de rapport entretenu à la matière comme élément non-identique de la production. L'industrie proprement dite (qui comprend l'artisanat traditionnel et l'industrie mécanisée) transforme des matériaux qui sont toujours élaborés par un travail précédent, comme le fil pour l'industrie textile. Le terme de « matières premières », ou littéralement « matière brutes » (*Rohstoffe*), que Marx emploie pour les désigner, est trompeur. Il ne désigne pas des éléments qui seraient donnés immédiatement, indépendamment de tout travail, mais vise plutôt à désigner leur position fonctionnelle au sein d'un processus de travail où ils sont traités comme des matières destinées à être mises en forme. Si l'on remonte toutefois la chaîne d'approvisionnement, de la toile au fil et du fil à la laine, on aboutit à des types de travail qui ne consistent pas à transformer la matière déjà apprêtée, mais plutôt à approvisionner le grand cycle de la production en matières premières à partir d'un domaine qui lui est relativement extérieur : la nature. Même si Marx souligne la possibilité pour l'industrie de recycler toujours plus efficacement les déchets de la production et de la consommation, afin d'en faire de nouvelles matières¹⁹¹, il ne dément jamais la dépendance de la totalité du processus productif à cette extériorité – et ce, d'autant plus pour la production basée sur l'accumulation du capital, qui suppose un accroissement constant du flux de matières incorporées dans l'industrie¹⁹². Conçue comme système, la production n'est donc pas un cycle clos, mais une spirale ouverte absorbant continuellement des matières et

¹⁹⁰ K. MARX et F. ENGELS, *Die heilige Familie* (1845). MEW 2, *op. cit.*, p. 49. Cf. A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur*, *op. cit.*, p. 78.

¹⁹¹ « Enfin, les produits qui entrent dans la consommation directe ressortent de la consommation elle-même comme matières premières pour la production, engrais dans le processus naturel, papier fait avec de vieux chiffons, etc. », K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 673. Voir aussi K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 111-112.

¹⁹² C'est ce que Marx montre dans le *Capital*, à propos de la dynamique d'accumulation sur une échelle élargie. Voir K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 585-589.

rejetant continuellement des déchets¹⁹³. La non-identité de la nature vis-à-vis de la production désigne donc ici l'impossibilité d'une clôture du système productif et sa dépendance constante et renouvelée à son dehors.

Parmi les types de travaux consistant à approvisionner l'appareil productif en matières premières, et qui constituent donc son interface avec la nature, Marx différencie deux sphères : l'« industrie extractive » et « l'agriculture ». Pour bien saisir leur distinction, il faut au préalable rappeler que les éléments naturels incorporés dans l'industrie proprement dite ne sont pas eux-mêmes de simples choses données de toute éternité dans une nature figée, mais, comme Marx le précise dans les *Grundrisse*, des « produits bruts [*Rohproducte*] ou produits originels [*Urproducte*] »¹⁹⁴. Ce qui apparaît, du point de vue de l'industrie qui en fera usage, comme une simple matière à mettre en forme, est en réalité toujours déjà le résultat d'un processus de production se déroulant au sein d'une nature pensée comme une matrice génératrice composée de puissances d'engendrement – une *natura naturans*. C'est d'ailleurs là ce que Marx rappellera sans ambiguïté dans le *Capital*, lorsqu'il affirme que « l'homme ne peut procéder dans sa production que comme la nature elle-même : il ne peut que modifier les formes des matières »¹⁹⁵. Mais contrairement à ce que les termes semblent indiquer, le critère distinctif de l'industrie extractive et de l'agriculture ne réside pas dans l'origine minérale ou vivante des produits naturels en question (Marx considère la chasse et la cueillette comme des types d'industrie extractive). La distinction passe plutôt par le mode d'articulation de la production naturelle et du travail humain.

Dans l'industrie extractive, le travail de prélèvement présuppose un processus de production naturelle déjà accompli, dont il se contente de récolter les fruits, en les arrachant « de leur liaison immédiate avec le tout terrestre » – « ainsi du poisson qu'on capture en le séparant de son milieu vital, l'eau ; du bois qu'on abat dans la forêt vierge ; du minerai qu'on extrait au pic de son filon »¹⁹⁶. Dans l'agriculture, il n'en va plus de même. Le processus de

¹⁹³ Le rejet de déchet par la production elle-même, et pas seulement par la consommation, est envisagé par Marx dès l'introduction de 1857 aux *Grundrisse* : « Deuxièmement, consommation de moyens de production qu'on emploie, qui s'usent, et qui en partie (comme, par exemple, lors de la combustion) se dissolvent pour redevenir des éléments de l'univers. », p. 46.

¹⁹⁴ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 671, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 592, nous soulignons.

¹⁹⁵ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 176.

production naturelle y est en partie pris en charge par le travail humain, sous une modalité que Marx qualifie dans les *Grundrisse* de « reproduction ». Tandis que « les produits de l'industrie purement extractive [...] ne sont pas reproduits »¹⁹⁷, et qu'en ce sens « il ne s'y produit absolument aucun procès de reproduction »¹⁹⁸, Marx précise que dans l'agriculture « le procès de reproduction naturel est simplement contrôlé et dirigé »¹⁹⁹. Le travail agricole est donc régulateur, au sens où il ne récolte pas seulement les fruits de la production naturelle, mais reproduit les conditions dans lesquelles elle se déroule en préparant la terre, collectant les graines, épandant des engrais, etc. Cette distinction étant posée, on comprend que la frontière entre industrie extractive et agriculture n'est pas absolue, mais dépend de la prise en charge reproductive de la production naturelle par le travail humain : la pêche devient sylviculture, la chasse élevage, le bûcheronnage sylviculture, et ainsi de suite²⁰⁰.

Si la non-identité de la nature apparaît dans l'industrie proprement dite à travers sa relation de dépendance à l'approvisionnement en matières premières issues de l'agriculture et de l'industrie extractive, elle se manifeste plus fondamentalement dans ces dernières comme la dépendance du travail humain au processus de production naturelle. C'est là un rapport que Marx théorise à travers le concept de « conditions naturelles de production », qui désigne économiquement la détermination de la productivité du travail humain par un ensemble de facteurs naturels externes. Alors que Marx emploie encore ce concept en un sens très général dans les *Grundrisse*²⁰¹, il en donne la définition analytique la plus claire au début de la *Contribution* de 1859²⁰² avant d'en fixer la dénomination dans le *Capital* :

¹⁹⁷ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 672.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 683.

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ « La pêche, la chasse, etc. peuvent être liées à un procès de reproduction ; de même, l'exploitation forestière ; ne sont donc pas nécessairement de l'industrie purement extractive », *ibid.*

²⁰¹ Les « conditions naturelles » (*Naturbedingungen*) y désignent aussi bien la terre en général (K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 383 et p. 399) que les conditions physiologiques de la reproduction de l'organisme humain (p. 557) ou encore le rythme des saisons qui conditionnent la durée de processus de croissance des végétaux (*ibid.*, p. 552).

²⁰² « La force productive du travail, que l'industrie manufacturière utilise dans une proportion déterminée à l'avance, est conditionnée aussi dans l'agriculture et l'industrie extractive par des circonstances naturelles incontrôlables [*unkontrollierbaren Naturverhältnisse*]. Le même travail permettra une extraction plus ou moins grande de différents métaux selon la rareté ou l'abondance relative de ces métaux dans l'écorce terrestre. Le même travail pourra, si la saison est propice, se matérialiser sous la forme de deux boisseaux de froment, et d'un seul boisseau peut-être, si elle est défavorable. », K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique (1859)*, op. cit., p. 16-17 ; K. MARX, *Zur Kritik der politischen Ökonomie (1859)*. MEGA III/2, Berlin, Dietz, 1980, p. 116.

Indépendamment de la configuration plus ou moins développée qu'a prise la production sociale, la productivité du travail demeure cependant liée à des conditions naturelles. [...] Les conditions naturelles extérieures se divisent, économiquement, en deux grandes classes, richesse naturelle en moyens d'existence, donc fertilité du sol, eaux poissonneuses, etc., et richesse naturelle en moyens de travail, chutes d'eau abondantes, rivières navigables, bois, métaux, charbon, etc.²⁰³

Certes, l'industrie peut dépendre immédiatement de ces conditions naturelles quand elle recourt à une source d'énergie de flux, comme les moulins hydrauliques. Mais elle en dépend surtout indirectement, dans la mesure où ces conditions naturelles influencent la productivité de l'industrie extractive et de l'agriculture qui lui fournissent ses matières premières comme les minerais, le coton, etc., et ses sources d'énergie comme le charbon, le pétrole, etc. Pour ces deux sphères de la production, la productivité du travail ne dépend pas que d'un facteur humain « déterminé à l'avance », que celui-ci relève du progrès de la coopération sociale ou de la technique, mais d'un facteur naturel non-identique à l'activité humaine : la plus ou moins grande richesse de la terre, qui correspond elle-même à la plus ou moins grande fécondité du processus de production naturelle dont résulte la composition géochimique d'une terre donnée.

On comprend en même temps que l'industrialisation de l'agriculture, représentée par Marx à travers l'analogie de la terre-machine, correspond à la transformation d'une condition naturelle en une condition artificielle de la production, par la substitution d'engrais aux éléments nutritifs originellement déposés dans les sols par le processus géologique d'érosion. Comme Marx le précise dans le passage de la *Contribution*, la non-identité de certaines « circonstances incontrôlables » (*unkontrollierbaren Naturverhältnisse*) persiste cependant. D'une part, ces engrais de substitution sont composés de matières issues d'autres industries extractives, comme le guano ou le phosphore. Et d'autre part, le processus de croissance organique dépend d'autres conditions naturelles non-manipulables, comme le rythme incompressible des récoltes régulé par l'alternance des saisons, ou la clémence du climat. Lorsque Marx analyse dans les *Grundrisse* le temps de rotation du capital agricole, il précise ainsi que celui-ci est limité par « la non-coïncidence du temps de travail et du temps de production [qui] ne peut tenir de toute façon qu'à des conditions naturelles qui barrent ici directement la route à la valorisation du capital »²⁰⁴. Au lieu de pouvoir accélérer le rythme

²⁰³ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 493.

²⁰⁴ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 629.

des récoltes à loisir, et ainsi augmenter le taux de profit par la multiplication des rotations du capital investi, l'agriculteur doit composer avec ce que Marx appelle ailleurs « le processus vital [*Lebensprozess*] (processus cosmique) de la Terre »²⁰⁵ : le fait que les puissances génératrices de la terre agricole dépendent elles-mêmes de facteurs climatiques (ensoleillement, précipitations, etc.) régulés par « la circulation tellurique universelle »²⁰⁶, c'est-à-dire la gravitation de l'astre terrestre autour du soleil.

La non-identité matérielle de la nature au sein du processus de production, qui se décline donc de manière spécifique dans les trois sphères de l'industrie, de l'agriculture et de l'extraction, permet de penser une limitation *de fait* de la puissance productive du travail humain. Comment comprendre, dès lors, que Marx représente en même temps le progrès capitaliste comme un mouvement de totalisation au cours duquel le capital s'approprie « les présupposés qui paraissaient immuables et donnés par la nature » de sorte qu'ils soient « eux-mêmes *uniquement* posés par l'industrie »²⁰⁷ ? La formulation emphatique, signalant une clôture du processus telle que la non-identité soit résorbée dans l'autoengendrement productif du capital, reproduit ici le geste théorique des *Manuscrits de 1844*. C'est précisément en tant qu'elle est évaluée à l'aune d'un horizon normatif de l'identité, ou plutôt de l'identification de la nature au produit de l'activité humaine, que la limite naturelle peut être conceptualisée comme non-identité, c'est-à-dire comme cet élément récalcitrant qui oppose une certaine résistance à son absorption au mouvement de la production humaine. Contrairement à la limite traditionnellement représentée comme un plafond absolu, c'est-à-dire comme une donnée naturelle intangible, la non-identité de la nature désigne une barrière relative au degré de développement technique de la production humaine.

Comme Marx l'affirme dans le *Capital*, alors qu'il analyse le conditionnement du temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail par la plus ou moins grande abondance de la nature, « cette limite naturelle recule dans l'exacte mesure où l'industrie progresse »²⁰⁸. L'apparente contradiction entre une non-identité naturelle de fait, et une identité de droit du capital vis-à-vis de ses propres conditions, se résout donc de manière processuelle par un mouvement de dépassement constant de la limite naturelle, posée comme

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 685, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 604.

²⁰⁶ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 599.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 697, nous soulignons.

²⁰⁸ K. MARX, *Le Capital I (1890), op. cit.*, p. 485.

simple borne temporaire à ce progrès. Représentée comme non-identique, la limite naturelle ne permet pas de penser une contradiction réelle entre le capital et la nature, qui pourrait aboutir à une crise insurmontable, mais seulement une tension sans cesse renouvelée et sans cesse résolue. Lorsqu'il évoque l'impossibilité de reproduire les produits de l'industrie extractive, qui conditionne une rareté croissante des matières premières, Marx s'empresse par exemple de rajouter que cette barrière n'est peut-être qu'historique, « étant donné que *jusqu'à présent* nous ne savons pas fabriquer de métaux »²⁰⁹. Un bref regard sur l'état actuel des techniques agro-industrielles nous permet de même de remarquer que le conditionnement de la production agricole par le rythme des saisons et la faveur du climat est en partie surmonté par les techniques de culture en milieu partiellement artificiel (serres) ou totalement artificiel (culture hors-sol).

Ces brèves remarques éclairent la compatibilité entre le modèle du productivisme stratégique et une certaine représentation de l'extériorité de la nature et des limites qu'elle impose à la production. En tant qu'elle n'est pensée que négativement, comme non-identique, cette récalcitrance de la nature est en même temps vouée à être dépassée dans un mouvement constant d'identification du capital et de ses propres conditions de production. Par conséquent, c'est une autre représentation de la nature, correspondant à un autre concept de limite, qui est exigée par la théorie de la rupture métabolique. C'est elle qu'il nous convient à présent d'explicitier.

Au-delà du non-identique : vers une théorie de la vulnérabilité écologique de la nature

Schmidt a raison de remarquer un certain changement dans la conception de la nature du dernier Marx. Il ne s'agit pourtant pas simplement d'une plus grande insistance sur la non-identité entre la production humaine et une nature qui ne se laisse jamais pleinement dominer par la technique et subsumer par le capital. La critique de la rupture métabolique implique une nouvelle conception de la finitude : non plus seulement la finitude de la production vis-à-vis d'une nature récalcitrante, mais une finitude immanente à la nature. Celle-ci transparaît dans la mise au jour d'une vulnérabilité de certaines entités naturelles, et notamment des forces d'engendrement conçues comme des forces vivantes, et non plus de

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 672, nous soulignons.

simples forces mortes, mécaniques. À travers la rupture irrémédiable (*unheilbarer Riss*) qu'il provoque dans le métabolisme, le mode de production capitaliste est en effet susceptible de conduire à la destruction de ces forces d'engendrement, représentée par Marx sous le lexique varié de l'épuisement (*Erschöpfung*), de la ruine (*Ruine*) et de la dévastation (*Verwüstung*).

Si l'usage fait par Schmidt du concept de non-identique ne suffit pas pour penser l'entrelacement de la finitude du rapport productif à la nature et de la finitude immanente à la nature, on peut toutefois trouver dans la réflexion d'Adorno une autre figure qui permet de s'avancer dans cette direction : « l'idée d'histoire de la nature » (*Die Idee der Naturgeschichte*)²¹⁰. Le problème auquel Adorno tente de répondre par l'élaboration de ce concept est, dans sa structure, similaire au problème posé par Schmidt : comment critiquer le positivisme d'une représentation substantielle et déterministe de la nature sans tomber dans l'excès inverse d'un constructivisme radical, frôlant avec l'idéalisme, tel qu'il apparaît dans la conception lukácsienne de la seconde nature (l'idée que la nature n'est jamais qu'une naturalisation d'un produit socio-historique) ? Aussi séduisante qu'elle puisse paraître, la réponse qu'apporte Schmidt par son usage du non-identique, compris comme récalcitrance de la nature à son appropriation productive, conserve quelque chose d'un positivisme minimal. Pour le dire dans les mots d'Adorno, cette représentation reconduit l'antithèse traditionnelle du *physei* et du *thesei*²¹¹, du donné et du construit, en représentant la nature comme ce qui se soustrait à la construction de l'objectivité. Or, comme il le précise dans la *Dialectique négative* (1966) publiée après l'étude de Schmidt sur le concept de nature chez Marx, le non-identique ne saurait être compris simplement sous la forme d'une récalcitrance. En étant représenté « comme donné *qui reste [als erübrigende Gegebene]* après le retrait de l'apport subjectif »²¹², ce « résidu [*Residuum*] de l'objet » est toujours et encore déterminé à partir de la perspective du sujet tâchant de s'en rendre maître. N'étant qu'un portrait en négatif de son activité constitutrice, cette conception

²¹⁰ Ce concept décisif est développé très tôt par Adorno, dans une conférence de 1932, et sera articulé plus tard dans la *Dialectique négative* à la philosophie du non-identique. Voir T. W. ADORNO, « Die Idee der Naturgeschichte », dans *Gesammelte Schriften 1*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1973, p. 345-365 ; T. W. ADORNO, *Dialectique négative, op. cit.*, p. 429-436. Sur cette actualisation écologique du concept adornien, nous nous inspirons ici de A. BELL, « Life in ruins. Ecological disaster and Adorno's idea of natural history », *Telos*, vol. 179, 2017, p. 188-194 ; C. CASSEGÅRD, *Distinktion: Journal of Social Theory, op. cit.*, p. 63 et sq.

²¹¹ T. W. ADORNO, *Dialectique négative, op. cit.*, p. 435.

²¹² *Ibid.*, p. 229 ; T. W. ADORNO, *Negative Dialektik. Gesammelte Schriften 6*, R. Tiedemann (éd.), Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003, p. 188. Nous soulignons.

reconduit la représentation du donné comme « *valeur limite* dont le sujet, pris dans le cercle de sa propre emprise, ne devient pas tout à fait maître après qu'il a confisqué l'objet concret »²¹³. Un tel dispositif conceptuel « n'est rien d'autre qu'un compromis entre le dogme du primat du sujet et l'impossibilité de le réaliser »²¹⁴, et en cela n'échappe donc pas au paradigme idéaliste de l'identification de l'objet à l'activité du sujet. Dans une forme épistémologique abstraite, Adorno livre ici la clé conceptuelle du paradoxe de la conception marxienne de la non-identité de la nature au sein du productivisme stratégique visant son dépassement.

La réflexion adornienne sur l'histoire de la nature (*Naturgeschichte*) peut alors se lire comme une tentative de sortir de cette impasse conceptuelle. Plutôt que d'intégrer entièrement la nature dans l'histoire humaine, comme seconde nature, ou d'y voir un élément qui persiste en dehors d'elle, comme résidu récalcitrant – deux représentations en réalité complémentaires –, il s'agit de la repenser comme un élément qui, en raison de sa finitude propre, vient travailler le cours de l'histoire et briser sa continuité. Afin de contrer la représentation conquérante du progrès historique qui ferait fond sur l'arrière-plan d'une nature toujours identique à elle-même²¹⁵, Adorno se réfère à une réflexion de Walter Benjamin sur la représentation esthétique de la nature dans le drame baroque allemand :

La nature comme création [*Schöpfung*] est pensée par Benjamin lui-même comme étant frappée du sceau de la périssabilité [*Vergänglichkeit*]. *La nature elle-même est périssable*. C'est ainsi qu'elle possède en elle-même le moment de l'histoire. À chaque fois que quelque chose d'historique entre en scène, l'historique renvoie au moment naturel qui se meurt [*vergeht*] en lui.²¹⁶

Là où elle semble s'éloigner le plus de l'histoire humaine, la nature comme nature est elle-même dotée de la caractéristique centrale de l'historicité : l'irréversibilité qui se manifeste dans le périment, seul à même de faire disparaître quelque chose de présent dans l'élément

²¹³ T. W. ADORNO, *Dialectique négative*, op. cit., p. 228, nous soulignons.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 229, T. W. ADORNO, *Negative Dialektik*, op. cit., p. 188.

²¹⁵ Voir A. BELL, « Life in ruins. Ecological disaster and Adorno's idea of natural history », op. cit., p. 190 : « Ce que la philosophie de l'histoire identifie comme une progression rationnelle et nécessaire se voit transformé en un périment tragique et contingent de ce que furent jadis des êtres vivants, des concepts et des sociétés ayant alors existé et désormais à jamais disparus. D'un autre côté, cette reconnaissance de l'histoire de la nature lui [Adorno] permet de réfuter la manière dont les Lumières caractérisaient la nature comme étant statique, déterminée, séparée et subordonnée à l'histoire humaine. [...] La caractérisation de la nature comme une substance sans signification, simple substrat d'une action et d'une transformation conforme à l'histoire humaine, minimise totalement les conséquences de notre relation violente à la nature. »

²¹⁶ T. W. ADORNO, « Die Idee der Naturgeschichte », op. cit., p. 359.

du passé. Ce n'est qu'en étant habitée, hantée par cette périssabilité de la nature dont l'image est la ruine, que l'histoire humaine obtient son historicité propre : le passage du présent au passé. Cette réflexion théorique générale sur le sens de l'historicité, et son entrelacement à un élément de naturalité, nous permet d'envisager à nouveaux frais la non-identité de la nature en un sens plus radical que la simple récalcitrance : non plus une non-identité vis-à-vis de son appropriation historique, mais une non-identité à elle-même qui peut venir dynamiser ou perturber le cours de l'histoire humaine. Si Adorno envisageait cette périssabilité de la nature en un sens encore métaphorique, sur la base d'une réflexion esthétique, celle-ci trouve une manifestation très concrète dans le phénomène d'une crise écologique théorisé par Marx comme rupture métabolique. Ici, le cours historique du progrès capitaliste est mis à mal par une périssabilité de la nature qu'il contribue lui-même à exacerber, sous la forme d'une destruction de ses propres conditions naturelles de possibilité.

Afin de préciser le statut de cette nouvelle forme de finitude immanente à la nature, qui n'est plus seulement une récalcitrance mais plutôt une vulnérabilité, c'est-à-dire le risque d'un renversement de la périssabilité en destruction écologique, il nous faut à présent nous pencher sur la manière dont Marx tâche de la conceptualiser dans l'étude de l'épuisement des sols. La nouveauté de cette conception, telle qu'elle apparaît dans les *Manuscripts de 1861-63* et se poursuit dans le *Capital*, réside dans une redéfinition implicite des agents naturels mis en œuvre dans la production agricole en tant que puissances vivantes. Alors que la structure argumentative des *Grundrisse* était fondée sur une analogie de la terre et de la machine, laquelle s'opposait au « travail vivant » comme « travail mort » ou comme simple activité chosifiée, l'argument de la rupture métabolique repose sur une nouvelle analogie : celle de la terre et de la force de travail humaine, partageant toutes deux un potentiel vital susceptible d'être détruit. Nous avons déjà commenté, dans notre première partie, ce passage essentiel des *Manuscripts de 1861-63* dans lequel Marx tente de penser l'épuisement de la terre comme le dépassement d'une limite frontière, par analogie avec l'épuisement du travail²¹⁷. En vue de fonder conceptuellement la possibilité d'une anticipation dévastatrice de l'avenir par une

²¹⁷ Nous rappelons ici le passage commenté : « L'anticipation de l'avenir – son anticipation effective, n'a véritablement lieu dans la production de richesse qu'en rapport avec le travailleur et la terre. Par le surmenage prématuré [*vorzeitige Überanstrengung*] et l'épuisement [*Erschöpfung*], par la perturbation de l'équilibre entre le prélèvement [*Ausgabe*] et la restitution [*Einnahme*], l'avenir peut être dans les deux cas anticipé et dévasté *realiter*. Cela a lieu dans les deux cas par la production capitaliste. », K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1445.

surexploitation de la terre ou du travail, il précise dans la suite du passage la qualité spécifique des agents naturels en question. « Ce qui est ici dépensé [*expended*] existe comme δύναμις, et par un mode forcé de la dépense [*expenditure*], c'est la durée de vie [*Lebensdauer*] de cette δύναμις qui est raccourcie. »²¹⁸

En employant ici le vocabulaire anglais de la dépense économique (*expenditure*) pour l'appliquer à la dépense énergétique d'une puissance naturelle, Marx tente de renverser l'argument de Piercy Ravenston qui, dans ses *Réflexions sur le système financier et ses effets*²¹⁹, défendait l'importance du mécanisme de la dette publique dans la croissance d'une économie nationale. Contre les critiques de la dette publique comme un excès de dépenses dont les effets négatifs sont reportés sur les générations futures²²⁰, Ravenstone y voit le moyen de maximiser les investissements en capital productif, en garantissant *in fine* l'accroissement de la richesse globale²²¹. Or, c'est précisément pour contrer cette représentation optimiste d'une logique de croissance productive par l'accroissement des dépenses que Marx fait référence à la temporalité spécifique des forces vivantes qui sous-tendent cette croissance. Dans la mesure où les dépenses économiques (*expenditures*), c'est-à-dire les investissements productifs, se traduisent par des dépenses énergétiques des forces productives que sont la terre et le travail, et dans la mesure où le potentiel d'engendrement de ces forces vitales est régulé par certaines limites liées à leur régénération, une anticipation destructrice de l'avenir est bien envisageable lorsque cette dépense prend la forme d'un surmenage (*Überanstrengung*). Et, précise Marx, « cela a lieu dans les deux cas [pour le travailleur et pour la terre] par la production capitaliste »²²². Seulement, le préjudice actuel sur l'avenir n'est plus pensé dans des termes économiques, comme une dette augmentée de ses intérêts à rembourser, mais dans des termes matériels concrets, comme la dévastation bien réelle de la base naturelle sur laquelle repose

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ P. RAVENSTONE, *Thoughts on the Funding System, and its Effects*, London, J. Andrews and J. M. Richardson, 1824.

²²⁰ « En prétendant reporter les dépenses de l'heure actuelle à un jour futur, en estimant que l'on peut accabler la postérité en comblant les besoins de la génération existante, ils [les opposants à ce système] affirment cette absurdité selon laquelle on pourrait consommer ce qui n'existe pas encore et s'alimenter de provisions avant que leurs graines n'aient été plantées dans le sol. », Ravenstone cité par K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1445. Voir P. RAVENSTONE, *Thoughts on the Funding System, and its Effects, op. cit.*, p. 8.

²²¹ Sur cet argument, voir notamment P. RAVENSTONE, *Thoughts on the Funding System, and its Effects, op. cit.*, p. 21.

²²² K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1445.

cette économie. Pour reprendre la conceptualité d'Adorno, c'est ici la mise au jour d'une certaine périssabilité de la nature, en sa temporalité propre, qui vient contrecarrer la représentation optimiste d'un progrès historique linéaire.

C'est alors en s'appuyant sur la conceptualité aristotélicienne de la puissance et de l'acte que Marx cherche ici à penser une vulnérabilité de la terre. Cette dernière n'est plus représentée à la manière des agents naturels mécaniques mis en œuvre dans l'industrie (la vapeur, l'élasticité de l'air, la pesanteur d'une chute d'eau, etc.), dont la puissance productive ne dépendrait que de l'optimisation du dispositif technique élaboré pour en faire usage. C'est là, en effet, ce que Marx sous-entendait dans les *Grundrisse*, en identifiant ces sources d'énergies motrices et la machinerie qu'elles mettent en branle sous le même concept de « forces naturelles mortes »²²³, c'est-à-dire incarnées dans un produit objectivé du travail vivant, et en ce sens dépourvues de toute autonomie. Par la nouvelle analogie avec la force de travail humaine, la terre apparaît désormais comme dotée d'une dynamique et d'une temporalité propres, pensées ici dans les termes aristotéliens d'une puissance (δύναμις) à actualiser. L'actualisation de cette puissance d'engendrement, dans sa dépense effective, est en même temps consommation d'une énergie vitale qui doit se reconstituer pour pouvoir être employée à nouveau dans l'avenir. C'est en ce sens qu'une surexploitation de cette force, qui ne lui restitue pas les moyens matériels de se régénérer et ne lui laisse pas le temps de se reconstituer, peut détruire durablement son actualisation future en l'épuisant, c'est-à-dire en écourtant sa durée de vie. La vitalité qui caractérise ici à nouveaux frais l'agent naturel terrestre introduit en même temps la possibilité de sa destruction, et ouvre ainsi un autre horizon de temporalité qui n'est plus seulement orienté par un progrès continu, mais peut-être frappé par le déclin.

Par la mise au jour de cette vulnérabilité des forces vivantes enrôlées dans la production et tendanciellement dévastées par sa forme capitaliste, Marx échappe lui-même au double écueil qu'Adorno cherchait à dépasser par son concept d'histoire de la nature (*Naturgeschichte*) : d'une part la représentation dualiste d'une substance naturelle et d'un monde historique, et d'autre part la résorption constructiviste de la première dans le second. La première distinction de la terre matière et de la terre capital dans *Misère de la philosophie* se situait du premier point de vue dualiste, en distinguant une base naturelle « éternelle » et

²²³ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 546 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 479.

inaltérable de la fertilité d'un greffon technique qui s'use avec le temps, et s'inscrit en ce sens dans une certaine histoire²²⁴. Comme nous l'avons vu, cette première représentation dualiste ne sera dépassée dans les *Grundrisse* qu'au moyen d'une intégration de la terre matière dans la terre capital, qui suppose la possibilité d'une résorption des conditions naturelles de la fertilité du sol dans le progrès technique de l'industrialisation de l'agriculture. Si la terre matière y persiste, comme première nature, ce n'est jamais que sous la forme d'un résidu non-identique destiné par l'avenir à être historicisé. Ce n'est qu'à partir des *Manuscripts de 1861-63* que Marx envisage alors une forme d'interaction entre la temporalité propre de la nature en sa vulnérabilité et l'histoire humaine, qui se manifeste négativement à travers la destruction des conditions naturelles de la reproduction du vivant. Plus tard encore, la lecture de l'historien et botaniste Carl Fraas²²⁵ permet peut-être à Marx d'envisager à nouveaux frais les exemples de déclin de la prospérité des campagnes, mentionnés dans *Misère de la philosophie*. Au lieu d'y voir simplement la ruine d'un édifice humain qui aurait amélioré une terre alors restituée à son état de fertilité originel et inaltérable²²⁶, il peut l'envisager comme une dévastation de cette base naturelle par son exploitation irrationnelle. En lisant Fraas, Marx apprend en effet que c'est la perturbation de l'équilibre fragile d'un microclimat par la déforestation intensive de la Sicile sous l'Empire romain en voie d'extension qui provoqua l'aridification soudaine de sa propre base naturelle et nourricière²²⁷. Du point de vue de l'histoire de la nature (*Naturgeschichte*), le paysage désertique lui-même peut alors être déchiffré en son historicité propre, comme nature en ruine.

Au terme de cette analyse, on comprend donc mieux la transformation implicite du concept de nature contenue en germe dans la critique de l'épuisement des sols. Alors que son appréhension comme élément non-identique de la production, compatible avec le productivisme stratégique, se perpétue au-delà des *Grundrisse*, Marx commence pourtant, à partir des *Manuscripts de 1861-63*, à envisager une nouvelle forme de finitude immanente à la

²²⁴ « Quant à l'éternité qu'il [Proudhon] attribue à la terre, nous voulons bien qu'elle ait cette vertu comme matière. La terre capital n'est pas plus éternelle que tout autre capital. [...] La terre capital est un capital fixe, mais le capital fixe s'use aussi bien que les capitaux circulants. », K. MARX, *Misère de la philosophie* (1847), *op. cit.*, p. 110.

²²⁵ Voir notre ch. 3, p. 213 *et sq.*

²²⁶ « Si la terre capital était éternelle, certains terrains présenteraient un tout autre aspect qu'ils n'ont aujourd'hui et nous verrions la Campagne de Rome, la Sicile, la Palestine, dans tout l'éclat de leur ancienne prospérité. », K. MARX, *Misère de la philosophie* (1847), *op. cit.*, p. 110.

²²⁷ K. MARX, *Exzerpte 1864-1872*, *op. cit.*, p. 623.

nature elle-même : sa vulnérabilité écologique. Et c'est précisément l'attention portée à cette finitude qui permet, sinon de contrecarrer, du moins de nuancer une représentation linéaire du progrès historique par la mise au jour de la destruction écologique comme élément de l'histoire naturelle.

C. La théorie de la rupture métabolique : une nouvelle articulation des rapports entre nature et société

Seule la transformation implicite du naturalisme de Marx, attentive à la finitude propre à la nature, permet alors à ce dernier d'esquisser une nouvelle théorie de la crise écologique du capital, comme « rupture métabolique ». John Bellamy Foster s'est efforcé de reconstituer un lien systématique entre le concept de « métabolisme » (*Stoffwechsel*), par lequel Marx caractérise la relation productive entre la société et la nature, et la critique de l'épuisement des sols dans les termes d'une rupture métabolique²²⁸. C'est sur la base de cette hypothèse que Foster, puis Saito à sa suite, peuvent défendre la thèse d'une forte continuité entre les *Grundrisse* et le *Capital* : dans la mesure où Marx élabore dans les *Grundrisse* le concept écologique de « métabolisme » afin de penser les rapports sociaux à la nature, il poserait dès ce texte le cadre ontologique adéquat pour élaborer une critique écologique du capital²²⁹. En accordant trop d'importance au lexique de Marx, cette hypothèse sous-estime pourtant la transformation conceptuelle décisive qui intervient entre ces deux textes dans l'usage de ce terme. Employé d'abord dans le sens hégélien du « processus vital » (*Lebensprozess*), le terme de métabolisme désigne une relation *unilatérale* entre la société et la nature : la dépendance à cet élément non-identique qui est approprié puis métabolisé au cours du processus de production pour garantir la reproduction de la totalité sociale. Dans le *Capital*, l'usage du terme s'enrichit de la prise en compte d'une véritable interdépendance dialectique entre les processus sociaux et les processus naturels²³⁰. Ces derniers ne sont plus simplement considérés

²²⁸ Voir J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 381-383 ; J. B. FOSTER, *Marx's Ecology*, *op. cit.*, p. 141 et sq.

²²⁹ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 67-109.

²³⁰ Sans preuve suffisante, Foster suppose que ce concept d'interdépendance dialectique entre nature et société se trouverait déjà dans les *Manuscripts de 1844* pour informer le premier usage du concept de métabolisme dans les *Grundrisse* : « Une grande partie de l'étude des relations métaboliques entre les êtres humains et la nature laissait transparaître les premières tentatives de Marx pour saisir, d'un point de vue plus directement philosophique, l'interdépendance complexe entre les êtres humains et la nature. », J. B. FOSTER, « Marx's theory of the metabolic rift », *op. cit.*, p. 381.

comme un ensemble de forces productives et de ressources à approprier, mais aussi comme des ensembles dynamiques (en l'occurrence le cycle des nutriments régulant la fertilité des sols) qui sont impactés par la production humaine et peuvent être abîmés, voire détruits par cette dernière. C'est cette prise en compte de la finitude au sein de la relation métabolique qui permet à Marx de reformuler sa théorie des crises en un sens potentiellement écologique. Tant que la nature reste pensée comme élément non-identique, elle n'intervient que sous la forme d'une contrainte extérieure à la reproduction du capital. Tout au plus peut-on alors parler d'une vulnérabilité des processus sociaux à des processus naturels indépendants d'eux. En tant que certains processus naturels sont eux-mêmes vulnérables, ils peuvent impacter la reproduction sociale en tant qu'ils sont altérés par des processus sociaux. Comme nous souhaitons le montrer, c'est précisément cette *interaction* contradictoire entre la société et la nature qui caractérise la théorie de la rupture métabolique.

La genèse du concept de métabolisme

L'origine scientifique du concept de métabolisme (*Stoffwechsel*) employé par Marx dans les *Grundrisse* a été largement documentée par Kohei Saito. Contre l'hypothèse d'Alfred Schmidt, reprise par Amy Wendling, selon laquelle ce concept traduirait l'influence sous-terrainne d'un matérialisme anthropologique d'origine feuerbachienne, il tâche de reconstruire rigoureusement sa généalogie à partir des usages qui en sont faits dans les sciences physiologiques et chimiques naissantes²³¹. Employé dès le début du XIX^e siècle dans certains manuels de physiologie, afin de désigner le processus par lequel un organisme absorbe et rejette continuellement des matières pour entretenir sa vie, ce n'est qu'à partir des années 1840 qu'il obtient toute sa signification par l'apport de la chimie organique permettant d'étudier la synthèse de matière organique à partir d'éléments inorganiques et ainsi de dépasser le vitalisme traditionnel de la physiologie. Si Liebig apporte dans ce domaine une contribution fondamentale, en employant le terme dès sa première publication de la *Chimie*

²³¹ K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 74-86.

organique (1840)²³², ce n'est pas dans ce livre que Marx le découvre²³³ mais dans l'ouvrage du communiste Roland Daniel intitulé *Microcosme. Esquisse d'une anthropologie physiologique*²³⁴.

Toute la minutie philologique déployée par Saito pour démontrer l'origine scientifique du concept de métabolisme, issu de la rencontre de la physiologie et de l'agrochimie, vise à souligner une continuité entre l'emploi qui en est fait dans les *Grundrisse* et la théorie plus tardive de la rupture métabolique fondée sur l'agrochimie. Même s'il ne découvre pas ce concept chez Liebig, Marx aurait été amené à s'intéresser à la chimie organique et aux sciences agronomiques par le nouvel intérêt pour la physiologie qu'aurait suscité son échange intellectuel avec Daniel²³⁵. Cette interprétation d'une continuité dans l'usage du concept de métabolisme pose toutefois deux problèmes. D'une part, ces premières lectures de l'agrochimie s'inscrivent, comme nous l'avons vu, dans le projet de consolider scientifiquement le productivisme stratégique²³⁶. Et d'autre part, le *concept* de métabolisme (*Stoffwechsel*), tel que l'emploie Marx dans les *Grundrisse*, n'est pas entièrement nouveau, mais traduit dans une langue scientifique le concept de processus vital (*Lebensprozess*) par lequel Hegel analysait déjà le rapport d'assimilation entre l'individu vivant et sa « nature non organique »²³⁷. Cette expression de « processus vital », déjà employée dans *L'Idéologie allemande* afin de désigner la reproduction sociale des individus²³⁸, va être étendue dans les *Grundrisse* à la reproduction de la totalité sociale capitaliste dépeinte dans les termes d'une métaphore organiciste.

²³² Il y affirme notamment que « chaque expression de force, chaque activité organique, est conditionnée par le métabolisme, [c'est-à-dire] par une forme nouvelle que revêtent ses éléments », cité par Saito, *ibid.*, p. 75.

²³³ On ne trouve aucune occurrence du terme dans les notes sur Liebig des premiers cahiers londoniens.

²³⁴ Cette filiation établie par Gerd Pawelzig est minutieusement restituée par Saito à l'aide des échanges épistolaires entre Marx et Daniel, ce dernier lui envoyant son ouvrage pour relecture critique en 1851, *ibid.*, p. 78-82.

²³⁵ « Même s'il n'adhérait pas à tout le programme théorique de Daniel, c'est à la suite de leur intense discussion que Marx fit usage du concept de "métabolisme" dans sa *Réflexion* et qu'il commença à s'intéresser à la physiologie, comme en témoignent la poursuite de ses *Cahiers londoniens* à partir de juillet 1851 – et avant tout les extraits de Liebig dont il prend note. », K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 80.

²³⁶ Voir notre ch. 1, p. 78 *et sq.*

²³⁷ Voir notre ch. 4, p. 256 *et sq.*

²³⁸ Voir K. MARX et F. ENGELS, *Die deutsche Ideologie (1845-46)*. MEW 3, Berlin, Dietz, 1990, p. 25-27.

La place du concept de « métabolisme » dans la théorie des crises des *Grundrisse*

Dans son étude sur les *Grundrisse* intitulée *Le Capital comme unité organique*, Mark E. Meany s'est attaché à souligner l'analogie entre la structure hégélienne du concept de vie et la structure marxienne du concept de capital²³⁹. C'est en retraçant cette filiation philosophique passée sous silence par Kohei Saito que l'on peut comprendre la fonction critique du concept de métabolisme tel qu'il est employé dans les *Grundrisse*.

Au cours de son analyse du processus de circulation, c'est-à-dire de l'ensemble des échanges qui permettent au capital de se reproduire, Marx se ressaisit de la conceptualité de la *Naturphilosophie* hégélienne pour penser la totalité sociale à travers une métaphore organiciste. En désignant l'ensemble des échanges comme l'« acte vital [*Lebensakt*] du capital », et la circulation comme son « processus vital » (*Lebensprozess*)²⁴⁰, Marx transpose à la totalité sociale l'analyse hégélienne du corps vivant et de son rapport à la nature non organique. C'est cette analogie qui transparaît de manière plus imagée dans une métaphore organiciste comparant le capital fixe au squelette d'un corps vivant, et la circulation des marchandises à la circulation sanguine qui apporte aux organes les éléments matériels à métaboliser pour la reproduction de l'ensemble de l'organisme²⁴¹. Comme le corps animal, la société capitaliste ne peut réaliser son processus vital qu'en métabolisant des matières prélevées dans un monde naturel dont la non-identité persiste toujours. C'est là ce que Marx indique en comparant l'alimentation qui « permet au corps de reproduire le métabolisme [*Stoffwechsel*] qui lui est indispensable, c'est-à-dire de créer ses moyens d'existence au sens physiologique du terme », à l'agriculture « dans la mesure où celle-ci fournit en même temps une grande partie des matières premières à l'industrie »²⁴².

²³⁹ « La structure logique profonde de l'exposition par Marx du concept de capital dans sa "présence matérielle" comme un "organisme vivant" hérite de l'exposition par Hegel de l'objectification du concept comme "Vie". Dans la description qu'en propose Hegel, l'organisme vivant [...] se rapporte à lui-même par l'intermédiaire de ce qui est extérieur à lui et transforme cette externalité en internalité au cours du processus de sa propre reproduction. », M. E. MEANY, *Capital as Organic Unity. The Role of Hegel's Science of Logic in Marx's Grundrisse*, op. cit., p. 144.

²⁴⁰ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 597 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 522-533.

²⁴¹ « Pour le corps humain comme pour le capital, les différentes portions ne s'échangent pas lors de la reproduction dans des périodes égales, le sang se renouvelle plus vite que les muscles, les muscles plus vite que les os qui, sous cet aspect, peuvent être considérés comme le capital fixe du corps humain. », K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 630.

²⁴² *Ibid.*, p. 599 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 524-525.

Pour filer la métaphore organiciste, on pourrait dès lors se représenter l'agriculture et l'industrie extractive comme l'estomac et les poumons du corps productif, lesquels s'approprient des matières naturelles en les prélevant de l'environnement pour les redistribuer, via la circulation sanguine, à l'ensemble des autres organes des différentes sphères de l'industrie produisant tous les éléments nécessaires à la reproduction du corps social dans sa totalité. Notons toutefois qu'à la différence du corps individuel, qui se contente de se reproduire sous une forme stationnaire une fois l'âge adulte atteint, le corps social capitaliste apparaîtrait comme un béhémoth ne cessant de croître d'après le principe de l'accumulation de la valeur commandant une reproduction élargie. Une fois posé ce cadre théorico-métaphorique, il serait tentant de se représenter la possibilité d'une rupture métabolique comme l'effet d'une croissance infinie du corps social dévorant et détruisant un environnement marqué par la finitude. Mais contrairement à ce que suggère Kohei Saito à la suite de Foster²⁴³, c'est justement là ce que Marx n'est pas encore en mesure de faire dans les *Grundrisse*, et ce en raison de la persistance d'un concept simplement instrumental de nature, d'origine hégélienne, qui guide cette métaphore de la reproduction capitaliste comme processus vital de la totalité sociale.

Plutôt qu'une théorie de la rupture métabolique, comme interaction destructrice entre processus sociaux et processus naturels, les *Grundrisse* tracent les linéaments d'une théorie de la crise économique comme interruption métabolique, c'est-à-dire comme interruption interne du processus de reproduction sociale. Si Marx s'attache tant au lexique du métabolisme pour théoriser la circulation au sein du processus vital de la reproduction capitaliste, c'est qu'il lui permet de thématiser une éventuelle disjonction entre les deux moments constitutifs : le métabolisme matériel (*Stoffwechsel*) et le métabolisme formel (*Formwechsel*). La circulation, écrit Marx dans la section correspondante des *Grundrisse*, est « un système d'échange [qui est] métabolisme matériel [*Stoffwechsel*], dans la mesure où l'on considère la valeur d'usage, un métabolisme formel [*Formwechsel*], dans la mesure où l'on considère la valeur en tant que telle »²⁴⁴. Ces deux concepts permettent de définir les deux moments de l'acte d'échange, selon qu'il vise la valeur d'usage ou la valeur d'échange. Dans le premier cas, la pure forme de l'argent est échangée contre une marchandise matérielle, laquelle est achetée en vue de son

²⁴³ Voir notre ch. 2, note 12.

²⁴⁴ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 596 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 522.

usage. Dans le second cas, une marchandise dont le propriétaire n'a pas directement usage est vendue en échange contre de l'argent, qui représente la valeur en tant que tel. Sur la base de cette conceptualité, Marx tâche alors de penser les crises du capitalisme comme une disjonction entre ces deux moments, qui interrompt la circulation permettant de reproduire le capital sur une échelle élargie. Une telle disjonction peut notamment survenir lorsqu'il n'est plus possible de transformer des marchandises en argent, ou à l'inverse lorsqu'il n'est plus possible de transformer de l'argent en marchandises²⁴⁵. Le premier cas correspond aux crises de surproduction, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner : les marchandises produites en surplus ne parviennent pas à réaliser leur valeur en raison d'un surplus matériel de la valeur d'usage sur les besoins concrets à satisfaire. Le second cas correspond à une crise monétaire, lorsqu'un surplus d'argent introduit dans la circulation par les mécanismes du crédit est soudainement dévalué et ne permet plus d'acheter de marchandises en vue de leur usage. Dans les deux cas, la circulation d'ensemble se trouve interrompue, ne conduisant pas seulement à la dévaluation brutale des marchandises ou de l'argent en surplus, mais aussi à la dévaluation de l'ensemble des moyens de production mis à l'arrêt.

Afin de penser cette dévaluation des marchandises et du capital qui résulte d'une interruption de la circulation, c'est-à-dire d'une interruption du métabolisme social, Marx fait justement référence à un facteur naturel. Il précise que « s'il [le capital fixe] n'est pas utilisé, s'il n'est pas consommé dans le procès de production lui-même – si la machine est immobilisée, si le fer rouille, si le bois pourrit – il est évident que sa valeur disparaît en même temps que son existence mortelle de valeur d'usage »²⁴⁶. Ce processus de décomposition, dans lequel un processus chimique ou organique (comme l'oxydation ou le pourrissement) défait la forme utile des objets et détruit en même temps leur valeur d'échange, est justement désigné par Marx comme « le simple métabolisme naturel »²⁴⁷. En ce sens, la théorie de la crise comme interruption de la reproduction du capital ne désigne pas un phénomène purement interne aux processus sociaux : le métabolisme de la nature y intervient comme un facteur aggravant l'interruption du métabolisme social. On notera toutefois ici que la mise au jour de ce facteur

²⁴⁵ Au sujet de cette théorie des crises internes, pensée par les économistes marxistes à la suite de Paul Sweezy comme « crises de disproportions », on peut consulter S. CLARKE, *Marx's Theory of Crises*, New York, Palgrave Macmillan, 1994, p. 166-171.

²⁴⁶ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 641.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 235 ; K. MARX, *Ökonomische Manuskripte 1857-1858. MEGA II/1. Bd. 1*, Berlin, Dietz, 1976, p. 195, traduction modifiée.

naturel ne vise aucunement à penser la destruction d'un processus naturel par un processus social, mais qu'il s'agit au contraire d'indiquer la destruction d'une forme sociale (la valeur) par un processus naturel, laquelle résulte d'une interruption endogène du processus de reproduction sociale.

À la suite de Foster, Saito suggère toutefois que le schéma d'analyse des *Grundrisse* permet de penser, outre cette crise économique interne, une crise entre des processus sociaux et des processus naturels. Dès les *Grundrisse*, Marx parviendrait à montrer que les crises du capitalisme peuvent résulter d'une dépendance ontologique de la reproduction sociale à des conditions naturelles externes, qui s'exprime principalement dans le problème de l'approvisionnement en matières premières. La distinction établie par Marx entre capital fixe et capital circulant permettrait selon Saito de souligner que « le capital est dépendant de la matière, en ce qu'il est tout bonnement impossible de valoriser la force de travail et la machinerie sans les matières premières et matières auxiliaires nécessaires »²⁴⁸. Pour reprendre les termes de notre analyse, cette dépendance matérielle exprime justement la non-identité de la production sociale et des conditions naturelles. Sur cette base, il devient possible de penser une interruption de la reproduction sociale qui serait en partie causée par un facteur naturel, comme dans le cas d'une « mauvaise récolte »²⁴⁹. Notre étude de la non-identité de la nature nous a permis de comprendre que Marx est attentif au conditionnement de la production agricole par des « circonstances naturelles incontrôlables », au premier rang desquelles figure la faveur du climat. En raison d'une demande croissante en matières naturelles d'origine organique, comme le coton, le capitalisme industriel peut se montrer particulièrement vulnérable à une baisse soudaine de l'offre suscitée par une saison défavorable. Dans ce cas, c'est le processus vital terrestre qui vient entraver le processus vital de la société, en provoquant une rupture des approvisionnements en matières premières. Mais l'on voit bien, ici, que la nature agit extérieurement sur la société, comme un facteur indépendant des processus sociaux.

En mettant sur le même plan ces causes naturelles externes et « l'épuisement de la terre »²⁵⁰ causé par des processus sociaux, Saito efface alors la spécificité de la théorie de la

²⁴⁸ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 105.

²⁴⁹ *Ibid.*

²⁵⁰ *Ibid.*

rupture métabolique dont il croit pouvoir trouver les fondements dans les *Grundrisse*. Comme il l'écrit lui-même dans une note de bas de page, « la crise écologique » se distingue d'une simple « crise économique », en tant qu'elle n'est pas une simple « perturbation du métabolisme social », mais aussi une « perturbation du métabolisme naturel »²⁵¹. Or, c'est justement cette idée d'une transformation potentiellement destructrice d'un processus naturel qui fait encore défaut à Marx. Parce qu'il n'envisage la nature que sous l'angle de sa non-identité, dans le cadre de sa définition strictement instrumentale comme « corps non organique », et qu'il ne prend pas encore en compte sa finitude interne, dans le cadre d'une définition écologique de sa vulnérabilité, il n'est pas en mesure de théoriser dans les *Grundrisse* une telle contradiction écologique.

La nouvelle fonction écologique du concept de métabolisme dans le *Capital*

Afin de comprendre les enjeux de la théorie de la rupture métabolique, telle qu'elle se distingue de cette première conception de la crise comme interruption métabolique, il est essentiel d'analyser la transformation implicite de la fonction de la notion de métabolisme employée par Marx dans le *Capital*. Un des premiers déplacements conceptuels concerne le type de relation décrit par cette notion dans l'analyse du processus de travail du *Capital*. Alors que dans les *Grundrisse*, le terme de métabolisme désigne principalement une relation entre des processus sociaux internes à la totalité capitaliste, il en vient dans le *Capital* à désigner également une relation entre l'être humain et la nature, socialement médiatisée par le travail.

Certes, Marx comprend déjà dans les *Grundrisse* l'ensemble de la reproduction sociale comme une médiation de la reproduction individuelle, et donc du métabolisme physiologique comme relation entre l'être humain et la nature. C'est ainsi que dans l'introduction de 1857, il décrit le moment de la consommation individuelle à partir de la métaphore physiologique du métabolisme – bien qu'il n'emploie pas le terme – avant de rappeler que cette consommation est médiatisée par la totalité sociale constituée des trois moments de la production, de la distribution et de l'échange²⁵². Et c'est probablement cette analyse qui se traduit dès la

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² « La consommation est de manière immédiate production, de même que dans la nature la consommation des éléments et des substances chimiques est production de la plante. Il est évident que dans l'alimentation, par exemple, l'homme produit son propre corps. Mais cela vaut également pour tout autre genre de consommation qui, d'une manière ou d'une autre, produit l'homme d'un certain point de vue. [...] La consommation en tant que nécessité vitale, que besoin, est elle-même un moment

Contribution de 1859 où Marx affirme que « le travail est la condition naturelle [...] du métabolisme [*Stoffwechsel*] entre l'être humain et la nature »²⁵³. Mais le terme de métabolisme est cependant compris ici dans le *sens physiologique* d'une production et d'une reproduction de l'individu par l'assimilation de matières prélevées dans le monde naturel.

Si Marx reprend quasiment les mêmes termes dans l'analyse du processus de travail du *Capital*, en affirmant que ce dernier est l'appropriation de l'élément naturel en fonction des besoins humains, [...] la condition générale du métabolisme entre l'homme et la nature »²⁵⁴, une nouvelle signification vient s'ajouter à ce concept dans l'usage qui en est fait à travers l'analyse de l'épuisement des sols informée de ses dernières lectures agrochimiques. Lorsqu'il affirme que la concentration urbaine couplée à l'industrialisation capitaliste de l'agriculture « perturbe le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements »²⁵⁵, il n'est plus simplement question d'un processus physiologique d'*assimilation* de matières par l'être vivant humain. Si cette perturbation métabolique peut mettre en péril la reproduction physiologique de l'individu, c'est qu'elle résulte d'une dégradation de « l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol »²⁵⁶, autrement dit d'une dégradation des conditions terrestres de la reproduction du vivant non humain qui sous-tend la reproduction humaine.

Par ce nouvel usage critique du concept, c'est donc le sens de la relation métabolique *entre* l'être humain et la terre qui change : d'un mouvement unidirectionnel d'assimilation de l'objet par le sujet, à un mouvement réciproque d'assimilation et d'excrétion qui lie la reproduction de l'être humain à la reproduction du vivant dont il dépend²⁵⁷. En l'occurrence, c'est la forme de médiation sociale régulant ce double mouvement d'assimilation et

interne de l'activité productrice. Mais cette dernière est le point de départ de la réalisation et par suite aussi son moment prédominant, l'acte dans lequel tout le procès s'accomplit de nouveau. L'individu produit un objet et retourne en soi-même en le consommant, mais il le fait en tant qu'individu productif et qui se reproduit en lui-même. La consommation apparaît ainsi comme moment de la production. », K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 47 et p. 50.

²⁵³ K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique (1859)*, *op. cit.*, p. 15, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital III (1894)*, 1980, *op. cit.*, p. 115.

²⁵⁴ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 181.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 485.

²⁵⁶ *Ibid.*

²⁵⁷ Cet argument est notamment développé par L. HAN, « Marxism and ecology. Marx's theory of labour process revisited », dans Q. Huan (éd.), *Eco-socialism as Politics. Rebuilding the Basis of our Modern Civilisation*, London, Springer, 2010, p. 15-31.

d'excrétion qui permet (ou non) d'assurer la continuité du processus. Le nouveau sens contextuel ici accordé au concept de métabolisme ne remplace pas l'acception physiologique du terme, mais l'élargit plutôt en l'insérant dans un horizon que l'on peut qualifier d'écologique. En effet, le processus de reproduction organique de l'individu humain, qui fait l'objet de la physiologie, se voit désormais inséré dans une réflexion sur la co-constitution du vivant (humain) et de son milieu (terrestre). Certes, cette relation de co-constitution est encore comprise en un sens minimal. Nous avons vu, en effet, que la chimie organique de Liebig ne permet que de concevoir l'impact de la reproduction organique sur le milieu physico-chimique dans lequel elle se déroule, et ne prête que peu d'attention à l'interaction complexe entre les différents vivants qui tissent la toile d'un écosystème²⁵⁸. Mais dans sa forme générale, ce glissement d'une conception physiologique et unidirectionnelle du métabolisme à une conception écologique pose un cadre d'analyse nouveau qui peut servir à l'étude des impacts de la production humaine sur la totalité de l'écosystème.

La conception holiste de la nature sous-jacente à l'idée de rupture métabolique

L'idée de co-constitution de l'activité vitale et de son milieu, impliquée par cet élargissement du concept de métabolisme, s'articule tout d'abord à une nouvelle conception holiste²⁵⁹ de la nature. Au lieu de se réduire à une collection d'objets destinés à être appropriés au cours du processus vital, autrement dit à une « nature non organique », le monde naturel dans lequel s'inscrit la vie sociale va être envisagé comme un réseau dynamique d'interdépendances entre les êtres. C'est ainsi, en effet, que l'on peut décrypter la métaphore de la *rupture* métabolique par laquelle Marx décrit les conséquences de la contradiction entre le capital et la terre. Rappelons ici la formule employée dans le manuscrit du troisième tome du *Capital*, où Marx affirme que la grande agriculture capitaliste « crée ainsi des conditions qui provoquent une rupture [*Riß*] irrémédiable dans l'interdépendance [*Zusammenhang*] du métabolisme social et naturel, soumis aux lois naturelles du sol »²⁶⁰. Le sens de cette formule

²⁵⁸ Voir notre troisième chapitre, p. 192 et sq.

²⁵⁹ Nous nous appuyons ici sur la définition de E. P. JACOBSEN, *From Cosmology to Ecology. The Monist World-view in Germany from 1770 to 1930*, Oxford/New York, Peter Lang, 2005, p. 10. Contre un certain moniste réductionniste, « la tendance à *inclure*, par exemple à décrire une forêt entière plutôt qu'un seul arbre, ou un écosystème entier plutôt qu'une forêt seulement, peut être qualifiée de monisme "holiste" ».

²⁶⁰ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 753.

métaphorique, évoquant la déchirure d'une toile tissée par les processus naturels et les processus sociaux, peut être précisé à partir d'un texte de Liebig auquel Marx fait implicitement référence. C'est dans l'introduction de la septième édition de la *Chimie organique*, alors qu'il engage une réflexion épistémologique sur le sens du concept de nature guidant son analyse, que Liebig emploie lui-même la métaphore de la toile afin de désigner la relation d'interdépendance entre les différents phénomènes de la nature :

La recherche en sciences naturelles se fonde de nos jours sur la conviction acquise qu'il existe une interdépendance réglée par des lois [*ein gesetzlicher Zusammenhang*], non seulement entre deux ou trois phénomènes, mais entre tous les phénomènes des règnes minéral, végétal et animal qui conditionnent la vie à la surface de la Terre. Il n'y a donc pas de phénomène qui soit isolé ; chacun est toujours enchaîné à un ou plusieurs autres, qui eux-mêmes le sont à d'autres, et ainsi de suite en sorte que tous sont liés les uns aux autres, sans commencement ni fin. Ainsi la succession des phénomènes, de leur naissance à leur disparition, forme une onde dont la vibration se meut au sein d'un cercle. Nous considérons la nature comme un tout, et tous les phénomènes comme étant interdépendants les uns des autres à la manière des nœuds d'un filet [Netz].²⁶¹

La nature qui fait ici l'objet de la recherche scientifique ne désigne plus simplement la totalité abstraite de toute la réalité physique, mais un ensemble interconnecté de phénomènes « qui conditionnent la vie à la surface de la Terre ». En vue de penser cette connexion générale des phénomènes terrestres, Liebig emploie ici le concept d'interdépendance (*Zusammenhang*, littéralement « ce qui fait tenir ensemble ») et en développe la signification à l'aide de la métaphore du filet. Il ne s'agit pas simplement de dire qu'un phénomène singulier dépend de la totalité du système, en raison de l'entrelacement des causes proches et lointaines. Cette métaphore vise plus précisément à suggérer la relation d'*inter*-dépendance par laquelle la bonne tenue de la trame entière dépend elle-même de chacun des nœuds qui composent ses mailles. Dès lors, si une cause extérieure entrave un phénomène particulier, la perturbation dans le bon déroulement de ce phénomène affecte en retour cette cause extérieure, soit immédiatement, soit par la médiation des autres phénomènes interconnectés. Outre l'interdépendance des phénomènes singuliers, Liebig fait porter l'attention sur l'interdépendance des différents règnes qui composent la nature terrestre, sans être séparés les uns des autres – que l'on pense par exemple à la composition minérale d'un sol qui peut être modifiée par les organismes qui l'habitent, ou à la composition gazeuse de l'atmosphère

²⁶¹ J. LIEBIG, « Einleitung (1862) », *op. cit.*, p. 87-88. Nous retraduisons ici largement ce passage qui est rendu dans des termes bien trop approximatifs par la traduction française (J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, *op. cit.*, p. 104).

profondément altérée par le développement de la photosynthèse végétale qui rend en même temps possible la vie animale à la surface de la terre. La formule de Marx, qui parle bien d'une déchirure (*Riss*) dans l'interdépendance (*Zusammenhang*) métabolique, se réfère probablement à cette conception holiste de la nature, que l'on pourrait définir, pour reprendre les mots de Fritjov Capra, comme « toile de la vie » (*web of life*)²⁶².

C'est à partir de cette conception holiste de la nature que Marx parvient alors à repenser les rapports sociaux à la nature d'un point de vue proprement dialectique, comme l'interdépendance potentiellement contradictoire du processus de reproduction naturelle et du processus de reproduction sociale. La toile de la vie n'est pas une totalité statique mais une totalité dynamique qui se reproduit perpétuellement dans un processus d'engendrement et de pérississement des individus qui la constituent. Ainsi de la composition minérale des sols, dont le niveau est régulé par les cycles de prélèvement et de restitution des matières par la croissance et la décomposition des végétaux. Ainsi, également – pour extrapoler – de la composition gazeuse de l'atmosphère, dont la teneur en dioxyde de carbone est notamment régulée par le métabolisme de la flore terrestre et la dissolution océanique des gaz. Dès lors, la nature terrestre n'est plus représentée comme un simple support ou un arrière-plan dont se détache le système social, et dans lequel ce dernier peut prélever à loisir des matières avant de les y rejeter. Elle est elle-même pensée comme une totalité processuelle, dont la reproduction est régulée par un ensemble de rapports constants entre les éléments qui la composent – « les lois » de l'interdépendance –, tandis que la reproduction sociale apparaît elle-même comme un moment de cette reproduction naturelle.

Une nouvelle appréhension de l'interdépendance dialectique des rapports entre nature et société

C'est sur cette base conceptuelle qu'on peut dès lors comprendre le sens spécifique de la théorie de la rupture métabolique, en tant qu'elle se distingue de la première théorie de

²⁶² « Dans la mesure où les systèmes vivants sont en réseau à chaque niveau, il faut se représenter la toile de la vie [*the web of life*] comme un ensemble de systèmes vivants (de réseaux) interagissant en réseau avec d'autres systèmes (des réseaux). Par exemple, on peut schématiquement décrire un écosystème comme un réseau doté de quelques nœuds. Chaque nœud représente un organisme, ce qui signifie aussi que chacun de ces nœuds, vu à la loupe, apparaît lui-même comme un réseau. [...] En d'autres mots, la toile de la vie est une toile tissée de réseaux en réseaux. », F. CAPRA, *The Web of Life. A New Scientific Understanding of Living Systems*, New York, Anchor Books, 1997, p. 35.

l'interruption métabolique. Il est vrai que dans les *Grundrisse*, Marx envisageait déjà la nature terrestre sous la forme d'une totalité en procès qui se reproduit elle-même, par exemple lorsqu'il analysait le conditionnement des cycles de la production agricole par le processus vital (cosmique) de la Terre²⁶³. Cependant, il n'envisageait que la relation de conditionnement de la société par la nature non-identique, mais pas encore la relation d'*interdépendance* entre la reproduction du système social et la reproduction naturelle. Ce n'est que de l'extérieur qu'une causalité naturelle pouvait éventuellement affecter le système social, dans le cas d'une mauvaise récolte. En parlant désormais « d'une rupture dans l'interdépendance du métabolisme social et naturel » plutôt que d'une rupture entre le métabolisme social d'une part, et le métabolisme naturel d'autre part, Marx souligne une forme d'unité dialectique et potentiellement contradictoire entre les deux processus de reproduction sociale et le processus de reproduction naturelle.

Dans son ouvrage intitulé *Capitalism in the Web of Life*²⁶⁴, Jason W. Moore s'est pourtant attaqué au concept de « rupture métabolique » (*metabolic rift*)²⁶⁵ en se basant précisément sur une conception holiste de la nature comme réseau d'interdépendance entre des êtres vivants qui co-produisent constamment la toile de la vie dans laquelle ils se reproduisent. Considérant la vie sociale des êtres humains comme une certaine modalité de cette coproduction vivante du monde naturel, qu'il nomme « *oikeios* »²⁶⁶, il dénonce le « dualisme » ontologique qui sous-tendrait la notion de « rupture » métabolique comme contradiction entre un système social et un système naturel. En défendant l'idée d'une relation dialectique de double internalité entre la société et la nature, telle que la société transforme une nature qui en retour transforme la société, il propose de substituer la notion de « revirements métaboliques » (*metabolic shifts*) à celle de rupture métabolique²⁶⁷. Cette critique souffre toutefois d'un double défaut. En simplifiant à l'extrême la position adverse sous le reproche de « dualisme », elle s'empêche d'abord de comprendre que le concept de rupture métabolique présuppose

²⁶³ Voir ci-dessus, note 205.

²⁶⁴ J. W. MOORE, *Capitalism in the Web of Life*, op. cit. Le titre de l'ouvrage fait directement référence au concept de Capra, que Moore évoque en introduction, *ibid.*, p. 3.

²⁶⁵ Voir notamment le troisième chapitre de l'ouvrage : « Towards a Singular Metabolism: From Dualism to Dialectics in the Capitalist World-Ecology », *ibid.*, p. 75-90.

²⁶⁶ Moore se propose de renommer cette toile de la vie du concept grec d'*oikeios*, littéralement « habitat », pour désigner l'entrelacement et la codétermination entre le monde social et le monde vivant qui s'y tisse, *ibid.*, p. 35.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 81-83.

justement une relation dialectique de double internalité. Et en identifiant implicitement la relation de double internalité avec un continuum ontologique, elle s'en tient à un concept faible de contradiction écologique comme un simple réagencement des rapports sociaux à la nature.

Tel que l'entend Moore, le dualisme désigne une représentation des systèmes sociaux et des systèmes naturels comme étant extérieurs l'un à l'autre. À moins de réduire ce reproche du dualisme à une figure tout à fait caricaturale, l'extériorité de la nature et de la société ne signifie pas une indépendance totale du système social vis-à-vis du système naturel, car personne ne nierait que la société, comme la vie des individus qui la composent, est conditionnée par le monde naturel (que l'on pense ici aux effets de n'importe quelle catastrophe naturelle). Si ce dualisme doit avoir un sens, il désigne plutôt une représentation de la nature comme un domaine de réalité *dont l'influence sur la société est indépendante de l'action que cette société exerce sur lui*. Bien évidemment, le monde naturel est approprié et transformé au cours de l'histoire, mais d'un point de vue dualiste, son conditionnement s'exercerait précisément dans la mesure où il reste encore non-identique à cette appropriation. En ce sens, l'action de conditionnement extérieur du monde naturel sur la société reculerait à mesure que progresse la domination sociale de la nature, pour régresser sans jamais s'effacer totalement. Même si Marx pense dès le départ l'appartenance de la vie humaine et sociale à la nature, et qu'il critique en outre la représentation de la pure nature comme un domaine séparé de l'activité humaine²⁶⁸, il maintient encore cette forme bien précise de dualisme dans les *Grundrisse* : c'est dans la mesure où la nature n'est pas, ou pas encore appropriée par la production, qu'elle conditionne la vie sociale.

Or, la critique de l'épuisement des sols comme rupture métabolique permet d'entrevoir un dépassement de *cette* ontologie dualiste qui guidait encore sa première conception des rapports entre nature et société. La nouveauté consiste ici à comprendre que la nature ne conditionne jamais simplement la société de l'extérieur, mais la conditionne aussi *en tant qu'elle est transformée* par cette société. Au sein de la tradition marxiste, l'origine de cette

²⁶⁸ Voir notamment le fameux passage de *L'Idéologie allemande*, où Marx s'attaque à Feuerbach pour n'avoir pas vu que « le monde sensible qui l'entoure n'est pas un objet donné directement de toute éternité et sans cesse semblable à lui-même, mais le produit de l'industrie », que le « cerisier » n'est pas un arbre purement naturel mais le produit du « commerce », que la pure nature « n'existe plus nulle part, sauf peut-être dans quelques atolls australiens de formation récente », K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande, op. cit.*, p. 24-26.

reconceptualisation remonte à un commentaire de Max Adler sur la conception marxienne des rapports entre nature et société. Dans un chapitre du second tome (*Nature et société*) de sa somme critique sur la théorie marxiste (*Sociologie du marxisme*), intitulé « La signification sociologique de l'environnement naturel », Adler distingue dans l'œuvre de Marx deux manières de comprendre l'attache naturelle (*Naturgebundenheit*) de la société. La première correspond à la non-identité : « un reste indépassable d'attache de l'être humain aux influences naturelles, qui n'est pourtant au fond qu'un phénomène marginal, lequel est en outre constamment combattu par l'être humain pour perdre en importance à mesure de son succès ». En prêtant attention à l'articulation entre la production industrielle et l'agriculture et les industries extractives, Adler précise toutefois que Marx parvient à appréhender « un autre mode d'attache naturelle qui, au contraire du premier, croît de manière constante à mesure que progresse la domination et l'exploitation des facteurs naturels »²⁶⁹. Cette seconde conception permet de comprendre pourquoi l'influence de la nature sur un système social peut croître, et non régresser, à mesure que progresse la transformation sociale de la nature – que l'on pense ici au phénomène du bouleversement climatique²⁷⁰.

Par son concept de « revirement métabolique » (*metabolic shift*), Moore tâche justement d'approfondir cette conception d'une interdépendance dialectique entre nature et société, afin de penser les transformations sociales (par exemple le passage d'un mode de production à un autre) comme autant de conséquences des transformations socio-historiques de la nature qui agissent en retour sur la société. Pour s'en tenir toutefois à un rejet sémantique du terme de « rupture » comme étant connoté par l'image dualiste de la scission²⁷¹, il ne parvient pas à saisir le cœur conceptuel de cette notion : l'idée d'une contradiction destructrice. Marx n'emploie aucunement le terme de rupture pour affirmer que la reproduction sociale se “dissocierait” de

²⁶⁹ Voir M. ADLER, *Natur und Gesellschaft. Soziologie des Marxismus 2*, Vienne, Europa Verlag, 1964, p. 83.

²⁷⁰ Malm souligne à l'exemple du changement climatique ce « paradoxe des natures historicisées » : « Plus les êtres humains ont approfondi la transformation de la nature au cours de l'histoire, plus l'impact de la nature sur leur vie a gagné en intensité. Plus la sphère des relations sociales en est venue à déterminer celle des relations naturelles, plus l'inverse s'est montré vrai, jusqu'à atteindre un point de rupture critique. [...] Plus s'accumulent les émissions de CO₂, plus la tempête se déchaîne ; plus la société a empiété et empiète sur la nature, plus la nature envahit la société », A. MALM, *The Progress of this Storm. Nature and Society in a Warming World*, London, Verso, 2018, p. 76-77.

²⁷¹ « Alors qu'aujourd'hui, la rupture métabolique est presque universellement comprise comme une métaphore de la séparation, l'argument suggérait à l'origine [chez Marx] quelque chose de différent : la rupture en tant que reconfiguration et revirement », J. W. MOORE, *Capitalism in the Web of Life*, op. cit., p. 83.

la reproduction naturelle. Au contraire, c'est précisément dans un moment de rupture métabolique que l'interdépendance des systèmes social et naturel apparaît le plus clairement. La notion de rupture dans le métabolisme désigne plutôt les conséquences socialement destructrices d'une modification de la nature qui n'est pas simplement transformation, mais dévastation irrémédiable de certains processus naturels dont dépend la reproduction du vivant, et donc de la société. Lorsque Moore dénonce dans l'idée de rupture métabolique un catastrophisme qui ne serait que l'autre face du dualisme²⁷², c'est précisément ce moment de finitude interne à la nature vivante, aux conséquences socialement destructrices, qu'il s'empêche de penser.

La rupture métabolique comme contradiction entre la reproduction sociale et la reproduction naturelle

Après avoir élucidé l'élargissement écologique du concept physiologique de métabolisme, la transformation holiste du concept de nature et l'approfondissement dialectique des rapports entre nature et société impliqués par la théorie de la rupture métabolique, il nous reste enfin à préciser la structure générale de la contradiction qu'elle désigne. Dans notre troisième chapitre, nous sommes parvenus à dégager l'étiologie de la rupture métabolique comme double contradiction spatiale et temporelle entre le capital et la nature. Nous pouvons à présent spécifier le sens de ces deux pôles mis en tension. Dans leur contradiction, « capital » et « nature » ne désignent pas deux entités indépendantes, mais deux processus entrelacés : la reproduction sociale régie par le principe d'accumulation de la valeur, d'une part, et d'autre part la reproduction naturelle régie par les lois naturelles qui, pour reprendre la formule de Liebig, « conditionnent la vie à la surface de la Terre »²⁷³. Contrairement aux lois physiques qui s'appliquent avec une nécessité absolue, ces lois de la toile de la vie (comme la loi liebigienne de la restitution des minéraux) s'appliquent avec une nécessité conditionnelle, au sens où leur respect conditionne la reproduction du vivant et où leur éventuelle infraction l'entrave nécessairement. Saito a très bien montré²⁷⁴ que la contradiction métabolique se joue entre les deux niveaux du processus de travail : d'une part sa dimension métabolique indépendante de toute forme de société, telle que Marx la définit

²⁷² *Ibid.*, p. 77.

²⁷³ J. LIEBIG, *Einleitung in die Naturgesetze des Feldbaues*, Braunschweig, Vieweg, 1862, p. 87.

²⁷⁴ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 112-114.

dans l'analyse du processus de travail comme régulation des rapports entre l'être humain et la nature, et d'autre part la forme sociale qu'il revêt dans la société capitaliste, comme processus de valorisation soumis à l'impératif de l'accumulation du capital. C'est d'ailleurs ce qui transparaît très clairement à travers les formules employées par Marx, qui définit d'abord l'interaction métabolique du travail et de la nature comme « condition naturelle éternelle de la vie des hommes »²⁷⁵, et précise ensuite que la rupture métabolique met en péril « l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol »²⁷⁶.

Plutôt que de transposer la conceptualité des *Grundrisse*, en vue de théoriser cette contradiction comme l'opposition d'un métabolisme matériel (*Stoffwechsel*) et d'un métabolisme formel (*Formwechsel*)²⁷⁷, on peut s'appuyer sur un autre passage des manuscrits du troisième livre du *Capital*, pour la penser plutôt comme une contradiction de la reproduction naturelle, médiatisée par le travail, et de la reproduction sociale, médiatisée par la valeur. Afin d'appuyer cette interprétation, on peut se référer à un passage du manuscrit du troisième livre du *Capital*, dans lequel Marx théorise le travail en un sens éco-régulateur comme reproduction des conditions naturelles :

Le fait que le produit du travail du serf doive suffire à remplacer, outre sa subsistance, ses conditions de travail [*seine Arbeitsbedingungen*] est une circonstance qui reste la même dans tous les modes de production ; elle ne résulte point de leur forme spécifique, mais est une condition naturelle de tout travail continu et reproductif en général, de chaque production qui se poursuit, qui est toujours en même temps reproduction, donc y compris la reproduction de ses propres conditions d'effectuation [*Wirkungsbedingungen*].²⁷⁸

Dans le cadre d'une étude du travail agricole précapitaliste, Marx désigne ici par « conditions de travail » l'ensemble des éléments qui garantissent la fertilité de la terre, notamment les semences, les fumures, et les labours. D'un point de vue général, indépendant de toute forme sociale, le travail est donc conçu doublement comme reproduction : reproduction physiologique de la vie humaine *via* une reproduction écologique des conditions naturelles dans lesquelles se déroule l'activité et qui conditionnent son effectivité (*Wirkungsbedingungen*). À ce contenu transhistorique du travail, valable dans toute société en tant qu'elle repose

²⁷⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 181.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 485.

²⁷⁷ Voir K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 136-147. Sur une critique de cette stratégie argumentative, voir T. HAUG, « Kohei Saito, Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus. », *op. cit.*

²⁷⁸ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 716, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 731.

nécessairement sur une reproduction de la vie, s'ajoute une forme sociale, définie dans la suite du texte cité comme un ensemble de rapports de propriété visant à distribuer « l'excédent » de la production « sur les moyens de subsistance indispensables »²⁷⁹.

Ce passage, qui vient compléter l'analyse du processus de travail à partir du concept de « travail continu et reproductif », permet d'explicitier l'idée de rupture métabolique sous un jour nouveau. Étant donné le décalage temporel entre le rythme de la reproduction du capital et le rythme de la reproduction naturelle, il est possible d'envisager une contradiction entre le moment surproductif du travail commandé par l'accumulation élargie du capital, et son moment reproductif, régi par les lois naturelles de la vie. Certes, comme le précise Marx, la reproduction des conditions naturelles d'activité et de vie est une contrainte qui s'impose à toutes les formes de société, y compris à celle régie par le mode de production capitaliste. Les conséquences d'une entrave de la reproduction naturelle sur la reproduction sociale ne sont toutefois pas immédiates, contrairement aux conséquences d'une contradiction économique interne, ce qui permet à la reproduction capitaliste de progresser sur la base d'une destruction de la reproduction naturelle. Par la mise en œuvre de cette nouvelle conceptualité du travail reproductif, Marx esquisse un renversement du paradigme industrialiste de la production des *Grundrisse*. Au lieu de réduire le travail agricole et les différentes formes d'éco-régulation à la production industrielle qui reproduirait de manière purement autonome ses propres conditions, il réinscrit cette dernière dans l'ensemble plus large de la reproduction naturelle ; une reproduction qui ne peut jamais simplement être absorbée dans la reproduction sociale, mais seulement régulée de manière durable ou destructrice.

²⁷⁹ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 716.

TROISIEME PARTIE

NOUVELLES PERSPECTIVES ECOLOGIQUES SUR LA
CRITIQUE ET LE DEPASSEMENT DU CAPITALISME

SIXIEME CHAPITRE. De la critique de l'aliénation à la critique de l'épuisement de la vie

« Tel qu'on le conçoit jusqu'à présent, le travail vise à l'exploitation de la nature, exploitation qu'avec une naïve suffisance l'on oppose à celle du prolétariat. » Walter Benjamin¹

LE PARTI-PRIS de Marx pour un certain naturalisme ontologique n'est pas un simple positionnement théorique. Il prend son sens à partir de l'orientation critique de sa pensée, dont il représente le fondement normatif. La mue progressive et inachevée d'un naturalisme instrumental en un naturalisme écologique, qui cesse d'appréhender simplement la nature comme le corrélat non-identique d'une appropriation technique pour y voir également le processus vulnérable de reproduction du vivant, est indissociable d'une transformation du modèle critique élaboré par Marx afin de mettre au jour la destructivité inhérente au mode de production capitaliste et la nécessité de son renversement par la *praxis* révolutionnaire.

Nos analyses précédentes, à la suite des recherches écomarxistes, ont permis de repérer l'émergence d'un nouvel objet de la critique. Alors que celle-ci portait principalement, des *Manuscrits de 1844* à la première partie des *Manuscrits de 1861-63*, sur l'expérience négative du travail salarié, elle en vient au cours des années 1860 à s'étendre à l'exploitation destructrice de la terre. Mais le sens du modèle critique de Marx ne se restreint pas à son objet – en l'occurrence, les maux du mode de production capitaliste qui seraient simplement dénoncés à partir de principes normatifs abstraits, comme l'égalité entre les individus ou la protection de la nature. Il s'inscrit dans l'*horizon normatif* qui guide cette critique, à comprendre comme

¹ W. BENJAMIN, « Sur le concept d'histoire », M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch (trad.), dans *Ceuvres. Tome III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 436.

l'articulation d'une certaine norme à une trajectoire historique qui rend sa réalisation non seulement souhaitable mais également possible, voire nécessaire. Certes, la mise au jour de la destructibilité écologique de la logique productive du capital peut apparaître comme une simple extension du champ de la critique, du point de vue de son objet. Si l'on se place toutefois du point de vue englobant de l'horizon normatif qui la guide, elle traduit l'émergence d'une nouvelle modalité de la critique qui ne se superpose pas simplement au premier modèle, mais implique une remise en question implicite de certains de ses présupposés centraux.

Toute l'énergie théorique déployée par le jeune Marx au moment de rédiger les *Manuscripts de 1844* est orientée vers l'élaboration d'un modèle critique qui se distingue par sa radicalité. Contre une simple critique de l'injustice sociale prônant une plus juste rétribution du travail salarié et une véritable redistribution étatique des richesses, Marx tâche de montrer que ces inégalités ne sont que le symptôme d'un problème beaucoup plus profond : une privation de l'autonomie pratique des individus par le système de la propriété privée et du salariat. C'est en puisant dans l'héritage philosophique hégélien légué par Bauer, Hess et Feuerbach, que Marx articule cette nouvelle norme de l'autonomie radicale à un concept critique original : « l'aliénation », dans son double sens d'un devenir étranger (*Entfremdung*) du travailleur aux conditions du travail et d'une dépossession (*Entäusserung*) de son activité productrice. Contre la thèse althussérienne de la « coupure épistémologique »², selon laquelle Marx aurait été amené à abandonner ce concept en même temps que l'humanisme philosophique qui le fonde, de nombreuses études ont tâché de réévaluer son rôle structurant pour la critique de l'économie politique, telle qu'elle s'élabore notamment dans les *Grundrisse*³. En faisant porter l'attention sur le naturalisme philosophique dans lequel s'inscrit la première critique de l'aliénation, déclinée par Marx comme aliénation de la nature, les études écomarxistes ont pareillement tâché d'y lire une préfiguration de la critique de la rupture métabolique⁴.

² Voir notamment L. ALTHUSSER, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1969, p. 227 et sq.

³ La première grande réhabilitation post-althussérienne du concept d'aliénation comme concept structurant toute la critique de l'économie politique a été proposée par I. MESZAROS, *Marx's Theory of Alienation*, London, Merlin Press, 1970. Sur le rôle décisif du concept d'aliénation dans les *Grundrisse*, voir notamment Z. ZOUBIR, « "Alienation" and critique in Marx's manuscripts of 1857-58 ("Grundrisse") », *The European Journal of History of Economic Thought*, vol. 25, n° 5, 2018, p. 710-737.

⁴ Cette interprétation est d'abord développée par J. B. FOSTER, *Marx's Ecology*, op. cit. Elle est reprise et affinée K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit. Nous reviendrons sur le détail de leurs analyses.

Cette réhabilitation écomarxiste de la continuité de l'œuvre ne repose pas simplement sur une identification trop hâtive du premier naturalisme avec une approche potentiellement écologique. Elle s'en tient, comme nous tâcherons de le montrer, à une interprétation unilatérale de la critique de l'aliénation qui manque l'horizon normatif dans lequel s'inscrit ce concept. Par-delà le dépassement de l'idéalisme spéculatif du concept hégélien d'aliénation et sa traduction naturaliste, Marx conserve la logique dialectique qui le fonde. Loin d'être simplement négative, l'aliénation est l'œuvre d'une « négativité » historique : un moment nécessaire à l'accomplissement d'un plus haut degré de liberté⁵. Et comme nous souhaitons le montrer ici, c'est notamment dans le rapport à la nature que s'exprime, selon Marx, cette contribution dialectique de l'aliénation capitaliste au progrès. S'il est vrai que l'aliénation du travail se traduit par une aliénation de l'*individu* par rapport à la nature, elle est la condition d'un progrès dans sa domination par le *genre* humain – la conquête d'une autonomie nouvelle qu'il revient au communisme d'accomplir. Or, c'est précisément cet horizon normatif d'une autonomie humaine conquise sur la nature par le progrès capitaliste des forces productives qui est battu en brèche par l'irruption de la rupture métabolique, comme mise en péril « des conditions de vie permanentes des *générations* humaines qui se succèdent »⁶.

Il ne s'agira pas ici de simplement transposer la thèse althussérienne de la coupure dans une nouvelle lecture écologique de Marx, mais plutôt de la réévaluer à l'aune de cette nouvelle perspective. Certes, le modèle critique de l'aliénation est reconduit bien au-delà de la critique du jeune-hégélianisme dans *L'Idéologie allemande*, pour se consolider dans les *Grundrisse* et se perpétuer dans les manuscrits du *Capital*. Mais dans la version publiée de 1867, l'analyse de la rupture métabolique se traduit par l'émergence d'un nouveau modèle critique portant, comme nous le verrons, sur l'épuisement général de la vie. Dès lors, c'est la radicalité de la critique qui change de sens. « Être radical, c'est prendre les choses à la racine », écrivait

⁵ Ce point a été particulièrement mis en avant par S. SAYERS, *Marx and Alienation. Essays on Hegelian Themes*, New York, Palgrave Macmillan, 2011 : « Comme Marx le souligne [...] son étude du rôle du travail aliéné dans le développement de l'être humain correspond à ce schéma hégélien. [...] De là découle une conséquence de taille : l'aliénation *n'est pas un concept purement négatif ou critique*. L'aliénation n'implique pas la pure négation des possibilités humaines [...]. Au contraire, une étape de division et d'aliénation constitue un moment essentiel du processus de développement de l'être humain. », p. 84.

⁶ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 825 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 670, traduction modifiée.

le jeune Marx. Mais alors qu'il affirmait que « la racine de l'homme, c'est l'homme lui-même »⁷, en défendant un principe d'autonomie strictement anthropocentré, il en vient à critiquer les contradictions du capital d'un point de vue plus englobant, sensible à l'interdépendance de cette autonomie humaine et d'un ensemble de conditions naturelles permettant sa réalisation. S'il est vrai que Marx n'abandonne jamais tout à fait le premier modèle critique de l'aliénation, nous pourrions toutefois réinterpréter à nouveaux frais la mise à distance de cette matrice philosophique dans le *Capital*, qui apparaît comme le symptôme d'une crise théorique suscitée par la prise en compte de la rupture métabolique. Confronté à l'anomalie écologique, l'ancien paradigme entreprend une métamorphose, dont l'inachèvement se traduit par une tension encore persistante entre les deux modèles critiques concurrents.

*

1. Le modèle critique de l'aliénation dans l'horizon du productivisme stratégique

En tâchant de replacer la question de la critique sociale au sein du champ de l'écologie politique, un ensemble d'études contemporaines se sont ressaisi de la conceptualité marxienne de l'aliénation pour suggérer que la cause des dégradations environnementales ne résidait pas dans la médiation technique à la nature, mais dans la forme aliénée de son usage social⁸. Tandis que ces approches écosocialistes se caractérisent par un geste de réinterprétation inventive, soulignant également certaines limites de l'usage marxien du concept et la nécessité de sa

⁷ K. MARX, *Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie. Einleitung* (1843). MEGA I/2, Berlin, Dietz, 1985, p. 177.

⁸ Voir notamment A. BIRO, *Denaturalizing Ecological Politics. Alienation from Nature from Rousseau to the Frankfurt School and Beyond*, Toronto, University of Toronto Press, 2016, en particulier le ch. 4 intitulé « Karl Marx: Objectification and Alienation under Capitalism ». Contre l'idée rousseauiste selon laquelle le développement culturel des arts et des techniques introduit une rupture de l'harmonie originnaire entre les humains et la nature, Biro s'appuie sur la conceptualité du jeune Marx pour distinguer une mise en œuvre aliénante de la technique sous les rapports sociaux capitalistes, à l'origine de la contradiction écologique, d'une « objectivation » technique permettant de penser une transformation non destructrice de la nature sous d'autres rapports sociaux. Pour une approche similaire, qui s'inscrit dans la tradition de la Théorie critique mais souligne la pertinence d'un retour à Marx, voir également S. VOGEL, « On alienation and nature », dans A. Biro (éd.), *Critical Ecologies. The Frankfurt School and Contemporary Environmental Crises*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, p. 187-205, et en particulier §§ 3-7.

transformation dans un nouveau contexte écologique⁹, les lectures écomarxistes présupposent quant à elles que la critique marxienne de l'aliénation de la nature pose le cadre théorique général dans lequel sera analysée plus tard la rupture métabolique¹⁰. Kohei Saito lui-même, dont le travail philologique a pourtant permis de mettre au jour un élément de discontinuité dans la critique de l'économie politique de Marx qui abandonnerait le premier élan prométhéen au contact des lectures agrochimiques, maintient l'hypothèse d'une « continuité théorique »¹¹ de fond. En ciblant la « scission entre l'être humain et la nature », la critique de l'aliénation fournirait selon lui « la base » sur laquelle s'appuierait la critique écologique plus tardive, comme si les matériaux scientifiques venaient empiriquement confirmer le premier modèle philosophique¹².

Une telle interprétation se contente d'envisager le schème de l'aliénation comme la dénonciation d'un rapport négatif à la nature : en dépossédant les individus au travail de leur union organique avec les conditions naturelles de leur activité et en soumettant l'exploitation de la terre à la logique marchande de la concurrence, l'aliénation conduirait à la possible destruction de cette base naturelle. Saito lui-même ne fait que présupposer ce rapport de fondation entre l'aliénation de la nature et la critique écologique de l'œuvre de la maturité, annoncé dans l'introduction du chapitre consacré à cette question. Au cours de son analyse, il se contente d'affirmer que « l'aliénation de la nature, de l'activité, de l'être générique et des autres êtres humains » équivaut à « l'annihilation totale » d'un rapport organique d'unité à la nature que le communisme aura pour tâche de rétablir à un plus haut niveau¹³. Il ne fait pourtant nulle mention de la fonction historique que Marx attribue à l'aliénation dans l'élévation de cette unité à un plus haut niveau. La lecture de Saito, comme nous tâcherons de le montrer ici, se fonde sur une interprétation unilatérale et négative du concept d'aliénation,

⁹ Cette dimension, déjà présente dans les deux études précédemment citées, est plus nettement marquée chez S. HAILWOOD, *Alienation and Nature in Environmental Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, en particulier le chapitre 4.

¹⁰ Voir J. B. FOSTER, *Marx's Ecology, op. cit.*, p. 20. D'après Foster, la critique de l'aliénation serait élaborée par le jeune Marx sous une forme « attentive à l'écologie » (*ecologically sensitive*), qui aurait été approfondie avec l'intérêt plus tardif pour les questions agraires. Ce point est développé dans le même ouvrage, dans la sous-section intitulée « L'aliénation de la nature et de l'humanité », p. 72-80.

¹¹ Il s'agit ici du titre d'une section (« La continuité d'une théorie ») du premier chapitre de l'ouvrage intitulé « L'aliénation de la nature comme genèse de la modernité », K. SAITO, *Natur gegen Kapital, op. cit.*, p. 47 et sq.

¹² *Ibid.*, p. 26.

¹³ *Ibid.*, p. 43.

isolée de la signification dialectique qui lui revient dans l'horizon normatif du productivisme stratégique.

A. Le double sens de l'aliénation de la nature dans les *Manuscrits de 1844*

L'élaboration du concept d'aliénation du travail répond d'un approfondissement et d'une radicalisation de la critique des pathologies sociales de la modernité industrielle. Après avoir restitué, au cours du premier cahier des *Manuscrits de 1844*, la dénonciation du paupérisme par les économistes socialistes – notamment Sismondi, Pecqueur et Buret – Marx annonce le travail théorique qui lui incombe en énonçant deux questions :

Élevons-nous maintenant au-dessus du niveau de l'économie nationale et tentons de répondre à deux questions à partir du développement précédent et presque avec les mots de l'économiste national.

- 1) Quel sens possède, dans le développement de l'humanité, cette réduction de la plus grande partie de l'humanité au travail abstrait ?
- 2) Quelle erreur commettent les réformistes du détail qui, soit, veulent augmenter le salaire du travail et ainsi améliorer la situation de la classe des travailleurs, soit considèrent l'*égalité du salaire* du travail (tel Proudhon) comme le but de la révolution sociale ?¹⁴

Au lieu d'y répondre dans la suite immédiate du texte, Marx se contente d'un énoncé allusif, selon lequel « le travail n'apparaît dans l'économie nationale que sous la figure de l'activité orientée vers le gain »¹⁵, et poursuit par un florilège de citations de divers ouvrages économiques visant à compléter le tableau du paupérisme de l'âge industriel. Ce n'est qu'à la fin du premier cahier que Marx se propose enfin de « dépasser les présuppositions de l'économie nationale »¹⁶ pour remonter à la racine du problème : l'aliénation du travail en tant qu'elle est au principe, non pas seulement de la propriété privée, mais de la domination que cette propriété exerce en se scindant dans les deux formes du capital et du travail.

Resituée dans cette problématique d'ensemble, l'élaboration philosophique du concept d'aliénation manifeste une double fonction, que l'on peut clairement repérer à travers l'énoncé des deux questions de Marx. Ce concept ne vise pas simplement, comme l'indique la seconde question, à radicaliser la critique des dysfonctionnements sociaux, pour remonter des

¹⁴ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 83.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 116.

inégalités de surface à une domination fondamentale introduite par la forme de la propriété privée des moyens de production privant les travailleurs et travailleuses de toute autonomie. C'est là sa fonction critique négative : montrer contre les réformistes qu'il ne s'agit pas d'améliorer la condition salariale, mais de l'abolir. Si l'on prête toutefois attention à la première question, le concept d'aliénation du travail qui permet d'analyser cette « réduction de la plus grande partie de l'humanité au travail abstrait » se voit également doté d'une fonction historico-philosophique : non pas simplement la dénonciation purement négative du non-sens de la soumission des prolétaires au travail salarié, mais la mise au jour de son sens (*Sinn*) historique, c'est-à-dire du rôle qui lui revient dans un progrès pensé comme « le développement de l'humanité » (*die Entwicklung der Menschheit*)¹⁷.

Ce n'est qu'en prenant en compte cette double fonction du concept d'aliénation qu'il est possible de comprendre le double sens de l'aliénation de la nature dans les *Manuscripts de 1844*. Certes, le naturalisme du jeune Marx permet de fonder normativement la critique de l'aliénation du travail, en indiquant la dépendance essentielle de l'activité objective à l'être naturel. Mais la thématique de l'aliénation de la nature qui parcourt les *Manuscripts de 1844* est loin de désigner une destruction de l'élément naturel dans lequel se déploie le travail. Bien au contraire, elle s'articule au naturalisme expressif en faisant de l'aliénation du travail un moment nécessaire du progrès historique compris comme humanisation de la nature.

La naturalisation du concept hégélien d'aliénation (*Entäußerung*)

La mise en œuvre du concept d'aliénation dans un diagnostic des pathologies sociales liées à la forme moderne du salariat, telle que Marx l'entreprend à la fin du premier cahier des *Manuscripts de 1844*, traduit une transformation du cadre ontologique hégélien dont ce concept est en grande partie issu. Afin de comprendre la signification accordée par Marx au thème de l'aliénation de la nature tel qu'il est traité dans l'analyse de l'aliénation du travail, et d'évaluer la pertinence de son interprétation écologique, il convient au préalable de restituer cette opération de traduction philosophique. Pour ce faire, nous nous appuyerons ici principalement sur les travaux de Franck Fischbach¹⁸, dont la réinterprétation du concept d'aliénation comme

¹⁷ K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 333.

¹⁸ Cette conception fut d'abord exposée dans deux articles décisifs. F. FISCHBACH, « Activité, passivité, aliénation. Une lecture des Manuscrits de 1844 », *Actuel Marx*, vol. 39, n° 1, 2006, p. 13-27 ; F. FISCHBACH, « Transformations du concept d'aliénation. Hegel, Feuerbach, Marx », *Revue germanique*

« privation de l'objet » et « perte d'expression » repose sur la reconstruction du naturalisme ontologique du jeune Marx¹⁹.

Comme l'a souligné Franck Fischbach, la reprise marxienne du concept d'aliénation se caractérise par une transformation de la fonction assignée au terme allemand d'*Entäußerung*²⁰. Tandis que Hegel en fait un usage « descriptif », afin d'analyser le mouvement normal et nécessaire de réalisation de la conscience, comme subjectivité spirituelle qui ne réalise son identité à soi qu'en s'affrontant au monde objectif pour dépasser son extériorité, Marx s'en ressaisit avant tout dans un usage « critique ». Il ne s'agit plus de caractériser par cette *Entäußerung* le travail en général²¹, en tant qu'il représente une étape dans le dépassement de l'objectivité séparée, mais un certain mode déficient de cette activité productive qui, au contraire, sépare le travailleur du monde objectif dont il dépend pour vivre :

La réalisation du travail est son objectivation. Cette réalisation du travail apparaît, dans la situation de l'économie nationale, comme *déréalisation* du travailleur, l'objectivation [apparaît] comme *perte de l'objet* et *asservissement à l'objet*, l'appropriation [apparaît] comme *aliénation* [*Entfremdung*], comme *perte de l'expression* [*Entäußerung*].²²

Là où Hegel identifiait le mouvement d'objectivation à l'œuvre dans le travail et l'*Entäußerung*, comprise comme extériorisation de la conscience, Marx distingue très clairement le mode normal de l'objectivation du travail de son mode pathologique : le travail aliéné qu'il caractérise alternativement par les catégories de l'*Entfremdung* et de l'*Entäußerung*.

Ne pourrait-on pas dire, toutefois, qu'il ne s'agit là que d'un déplacement lexical opéré dans le cadre d'une même structure argumentative, consistant à désigner comme objectivation ce que Hegel nommait extériorisation (*Entäußerung*), et à qualifier d'*Entfremdung* ou d'*Entäußerung* la forme pathologique de cette extériorisation qu'il avait déjà entrevue ?

internationale, vol. 8, 2008, p. 93-112. Elle fut ensuite explicitée dans F. FISCHBACH, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009. Voir également la longue introduction qu'il propose à sa traduction dans F. FISCHBACH, « Présentation des Manuscrits de 1844 », *op. cit.*

¹⁹ Voir F. FISCHBACH, *La Production des hommes*, *op. cit.*

²⁰ Voir F. FISCHBACH, « Transformations du concept d'aliénation. Hegel, Feuerbach, Marx », *op. cit.*, p. 97-99 ; F. FISCHBACH, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, *op. cit.*, p. 130-133 ; F. FISCHBACH, « Présentation des Manuscrits de 1844 », *op. cit.*, p. 17-19.

²¹ C'est notamment à travers une analyse du travail que le jeune Hegel forge sa catégorie d'aliénation, qu'il généralise ensuite pour en faire une structure du devenir spirituel de la conscience. Sur ce point, voir notamment F. FISCHBACH, « Transformations du concept d'aliénation. Hegel, Feuerbach, Marx », *op. cit.*, p. 93-96.

²² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 118 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 364-365.

Comme l'a montré Stéphane Haber, Hegel fait lui-même un usage critique du concept d'aliénation, en employant précisément le terme d'*Entfremdung* dans son analyse de la pré-modernité pour souligner la déficience des formes de reconnaissance sociale médiatisées par le pouvoir et l'argent au sein des rapports de domination entre le monarque et ses suzerains²³. Cette hypothèse d'un simple déplacement lexical passe pourtant à côté de l'essentiel. Si Marx se refuse à caractériser la forme normale de l'objectivation comme *Entäußerung* et qu'il réserve ce terme pour un usage critique, c'est qu'il inverse les termes ontologiques dans lesquels Hegel analysait le travail.

Alors que Hegel partait d'une philosophie idéaliste de la subjectivité consciente comme principe et point de départ d'une activité qui s'expose négativement à l'extériorité en vue de la dépasser, Marx adosse sa réflexion critique à une ontologie naturaliste, dans laquelle l'activité d'objectivation est d'abord et avant tout l'activité vitale d'un être naturel d'emblée exposé à l'extériorité. Dans ce nouveau contexte, le terme hégélien d'*Entäußerung* ne pourrait que prêter à confusion en suscitant la représentation de l'être humain au travail comme conscience de soi sortant d'elle-même, alors que le processus d'objectivation est d'abord un processus qui se joue entre un corps vivant et ces éléments du monde objectif dont il dépend essentiellement pour vivre. Cette dépendance à l'extériorité qui, du point de vue d'une philosophie de la conscience, apparaissait comme un simple moment négatif à surmonter²⁴, représente bien plutôt pour Marx une condition vitale d'existence mise à mal par l'aliénation. Ressaisies dans leurs cadres ontologiques respectifs, les conceptions hégéliennes et marxiennes de l'aliénation sont donc dans un rapport de symétrie inverse. Selon Hegel, l'aliénation consiste, pour le sujet qui s'extériorise, dans le risque de se perdre dans l'objet tandis que le dépassement de cette aliénation est à comprendre comme un retour vers soi du sujet par une suppression de l'objectivité²⁵. Selon Marx, à l'inverse, l'aliénation consiste pour

²³ Voir à ce sujet S. HABER, « Le terme "aliénation" ("*Entfremdung*") et ses dérivés au début de la section B du chapitre 6 de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel », *Philosophique*, vol. 8, 2005, p. 5-36. L'auteur tâche d'y montrer qu'on trouve déjà chez Hegel une première ébauche de critique sociale de l'aliénation (*Entfremdung*), comprise comme forme déficiente du processus de formation de la conscience par son extériorisation.

²⁴ Au sujet de la conception hégélienne de la nature, Marx écrit : « L'extériorité n'est pas à comprendre ici comme la *sensibilité* qui s'exprime et qui s'ouvre à la lumière et à l'homme sensible. L'extériorité est ici à prendre au sens de l'extériorisation, d'une faute, d'un défaut qui ne doit pas être. », K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 176.

²⁵ C'est là du moins l'interprétation qu'en donne Marx : « L'appropriation de l'être objectif aliéné ou bien la suppression de l'objectivité sous la détermination de l'*aliénation* – qui doit aller de

l'être vivant qui dépend de l'extériorité à perdre l'objet nécessaire à sa vie, à se retrouver séparé de lui pour être réduit à une pure subjectivité, là où le dépassement de l'aliénation consiste à se réapproprier l'objet et à restaurer le lien productif qui l'unit à lui. Au lieu de parler de l'objectivation comme extériorisation (*Ent-äußerung*) d'une subjectivité, Marx qualifie plutôt cette activité objective d'« expression de la vie » (*Lebens-äußerung*) : une activité vitale qui ne peut trouver à sa réaliser qu'au contact des objets essentiels à son déploiement. Alors qu'il est doté d'un usage positif et descriptif chez Hegel, le terme d'*Entäußerung* en vient donc, dans la critique du travail salarié de Marx, à désigner une situation pathologique dans laquelle l'individu vivant se voit privé des moyens d'exprimer sa vie, c'est-à-dire des moyens de produire qui lui sont nécessaires pour reproduire son existence. Franck Fischbach a donc tout à fait raison de rendre ce terme par « perte de l'expression »²⁶, afin de restituer la transformation fondamentale subie par le concept d'aliénation dans ce nouveau contexte naturaliste.

Que faut-il entendre par aliénation de la nature ?

Cette reconstruction de la traduction naturaliste du concept d'aliénation, en tant qu'il se distingue de l'objectivation, peut désormais nous permettre de retracer l'usage critique qu'en fait Marx dans l'analyse du travail aliéné. Sans revenir en détail sur les quatre modalités de l'aliénation du travail déclinées à la fin du premier cahier (aliénation du produit, de l'activité, de l'être générique, et des individus les uns à l'égard des autres), il importe ici tout particulièrement de préciser le sens de la thématique de l'aliénation de la nature²⁷ qui traverse les *Manuscripts de 1844*.

Comme nous l'avons déjà suggéré, le concept de travail aliéné est élaboré par Marx afin de remonter à la source du dysfonctionnement social de l'économie moderne, dont l'inégale distribution des richesses n'est que le symptôme superficiel. Plus précisément, il

l'étrangeté indifférente jusqu'à l'aliénation réellement hostile – possède pour Hegel en même temps, et même principalement, la signification de la suppression de l'*objectivité* parce que ce n'est pas le caractère déterminé de l'objet mais son caractère *objectif* qui constitue pour la conscience le motif de scandale et l'aliénation. », *ibid.*, p. 168.

²⁶ Sur la justification de ce choix de traduction, voir F. FISCHBACH, « Présentation des Manuscrits de 1844 », *op. cit.*, p. 20-26. Nous verrons toutefois plus loin que ce choix de traduction ne s'applique pas à l'usage plus général que Marx fait du concept d'*Entäußerung* dans sa dimension historico-philosophique, encore largement tributaire de la philosophie hégélienne.

²⁷ Comme nous le verrons, l'expression ne se trouve pas sous cette forme littérale dans le texte.

s'agit de dégager la cause d'un fait paradoxal traversant la révolution industrielle : l'aggravation de la misère de la classe ouvrière dans une situation d'accroissement de la richesse globale. Ce « fait *actuel* », selon lequel « le travailleur devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse, que sa production s'accroît en puissance et en extension »²⁸, ne doit pas être compris comme le résultat d'un défaut dans la répartition des richesses, mais comme le symptôme d'un dysfonctionnement structurel affectant la forme de la production de la richesse dans les sociétés modernes : le travail salarié. Dans le salariat, le travailleur reçoit un salaire en échange de l'usage que l'employeur peut faire de son activité productrice. S'il est assez évident que le travailleur est ici aliéné du produit de son activité²⁹, au sens où ce dernier appartient d'emblée au capitaliste qui pourra le vendre comme marchandise, Marx précise que dans le salariat, le travailleur se trouve de surcroît dépossédé de son activité elle-même :

Mais l'aliénation ne se montre pas seulement dans le résultat, mais aussi dans *l'acte de la production*, à l'intérieur de *l'activité productive elle-même*. Comment le produit de son activité pourrait-il venir faire face au travailleur comme un produit étranger, si le travailleur ne s'aliénait pas lui-même dans l'acte de production ?³⁰

Si l'on comprend aisément ce que peut signifier l'aliénation du produit du travail, l'idée d'une aliénation de l'activité a de quoi sembler paradoxale. En effet, l'être humain en tant qu'être vivant se définit essentiellement par l'activité vitale de son propre corps. Comment, dès lors, cette dernière pourrait-elle lui être enlevée³¹ ? Pour comprendre ce point, il faut ici revenir sur le concept d'« activité objective », par lequel Marx définit la production comme continuation de l'activité vitale d'un être incarné. Contrairement à la représentation idéaliste de l'activité spirituelle, qui engendrerait un contenu à partir d'elle-même, l'activité objective est une activité qui dépend essentiellement d'objets sensibles, extérieurs à elle, pour pouvoir se réaliser. En effet, précise Marx, « le travailleur ne peut rien engendrer sans la *nature*, sans le *monde extérieur sensible*. Ce dernier est le matériau à même lequel son travail se réalise, dans lequel son travail est actif, à partir duquel et au moyen duquel il produit »³². Non seulement l'être humain dépend d'objets pour vivre, mais en tant qu'être productif, il dépend en outre essentiellement d'objets – des matériaux, des outils, une terre, un espace de travail, etc. – pour

²⁸ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 117.

²⁹ « Le travailleur se rapporte au *produit de son travail* comme à un objet étranger », *ibid.*, p. 118.

³⁰ *Ibid.*, p. 120.

³¹ Sur ce paradoxe et sa résolution, voir F. FISCHBACH, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, *op. cit.*, p. 172 et sq.

³² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 119.

réaliser son activité. Bien que le travailleur ne puisse pas être privé de sa *capacité* d'agir objectivement, à moins d'être dépossédé de son propre corps – ce qui est le cas de l'esclave, mais non du travailleur salarié –, il peut se trouver privé des moyens de réaliser son action. Comme le souligne Franck Fischbach, l'activité aliénée est selon Marx une activité réduite à la pure possibilité de l'acte après avoir été dépossédée des conditions objectives d'actualisation de cette puissance³³. Or, ces conditions sont avant tout données dans le rapport du travail agricole à la terre.

Dans le passage sur l'aliénation du travail, Marx ne s'explique pas directement sur l'origine de cette dépossession des conditions objectives de l'activité. Kohei Saito s'est attaché à montrer qu'on ne peut restituer toute la cohérence de son argumentation qu'à condition de remonter un peu plus haut dans le premier cahier, au niveau de l'analyse de la catégorie économique de « rente foncière ». C'est au cours d'une discussion critique sur la propriété privée de la terre, dans laquelle Marx compare la propriété féodale traditionnelle et la grande propriété capitaliste de la terre, qu'on trouve la première occurrence du concept d'aliénation (*Entfremdung*) : « la propriété féodale était déjà, selon son essence, la terre marchandisée [*verschachtete Erde*] qui aliénait [*entfremdete*] l'homme et elle était donc déjà la terre qui venait faire face à l'homme sous l'aspect d'une minorité de quelques grands maîtres »³⁴. En ce premier sens minimal, l'aliénation désigne le résultat de l'appropriation privée de la condition élémentaire du travail agricole – la terre. Cette appropriation privée est en même temps une expropriation qui introduit un rapport de dépendance vitale du cultivateur au propriétaire. Ce n'est qu'à la condition de se soumettre au seigneur en lui livrant une part de sa récolte que le serf peut réaliser son activité objective en cultivant la terre pour subvenir à ses besoins.

Comme l'indique Saito, Marx tient néanmoins à souligner l'« aspect *sentimental* » (*gemüthliche Seite*)³⁵ que possède encore cette relation de dépendance, dans la féodalité. Par-là, il suggérerait que malgré sa soumission au seigneur et l'abandon de sa liberté personnelle, « le serf conserve l'unité avec les conditions objectives de sa production et de la reproduction »³⁶.

³³ « Au terme du processus [d'aliénation], que reste-t-il du travailleur ? Rien d'autre qu'une pure activité, c'est-à-dire une pure force abstraite de travail ne possédant pas la moindre des conditions objectives permettant son actualisation », F. FISCHBACH, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, op. cit., p. 156.

³⁴ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 112.

³⁵ *Ibid.* ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, op. cit., p. 360.

³⁶ K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 39.

À la différence du servage, le salariat résulte précisément d'une rupture de cette unité organique du travailleur avec la condition naturelle de son travail, qui permettait encore au serf de mettre en œuvre son activité objective par lui-même, de l'actualiser avec une certaine marge d'autonomie. Ce n'est que plus tard, notamment dans le *Capital*, que Marx étudiera le détail historique du processus d'expropriation par lequel les paysans et paysannes furent arraché·e·s à la terre pour être jeté·e·s dans la condition d'aliénation de l'activité propre au salariat³⁷. Étant réduit à sa force de travail, une pure capacité abstraite de produire qui ne peut se concrétiser qu'à condition d'obtenir l'accès à des moyens de production privatisés, le prolétaire moderne ne dispose plus de sa propre activité objective mais se trouve placé dans cette situation absurde où, selon le bon mot du jeune Marx, « il reçoit *du travail* »³⁸, c'est-à-dire obtient de l'extérieur la possibilité de réaliser sa propre activité. Si l'on accepte de suivre l'esprit, plutôt que la lettre du texte, on peut admettre à la suite de Saito que dans sa première analyse de la « Rente foncière », Marx thématise déjà l'aliénation de la nature (sans employer l'expression), comprise précisément comme la condition historique préalable du travail aliéné par la séparation du travail et de la terre.

Si l'on revient désormais au cœur de l'analyse de la fin du premier cahier, on remarquera toutefois que l'aliénation de l'activité productrice ne désigne pas qu'une *situation* de dépossession, mais qu'elle qualifie aussi un *processus* au cours duquel se reproduit et se renforce cette dépendance : « plus le travailleur se dépense dans son travail, et d'autant plus puissant devient le monde étranger, objectif, qu'il engendre en face de lui, et d'autant plus pauvre il devient lui-même »³⁹. Il s'agit ici d'indiquer un rapport d'accroissement dans la dépossession de l'activité, qui est proportionnel à l'intensité de cette activité. Pour comprendre ce phénomène d'autoaliénation, par lequel le travailleur renforce son hétéronomie dans l'exercice de sa propre activité aliénée, il faut prêter attention au type d'objets produits par le travail. Ces derniers ne sont pas que « *moyen de subsistance [Lebensmittel]*, au sens le plus étroit du moyen de la subsistance physique du travailleur », mais « *moyen de subsistance* de son

³⁷ Il faut ici se pencher sur le chapitre 24, consacré à « L'accumulation initiale », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 691 et sq.

³⁸ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 119, Notons que Marx emploie dans les *Manuscripts de 1844* le terme de « travail » pour désigner cette activité aliénée, qui ne peut s'exercer qu'à condition de recevoir de l'extérieur ses conditions d'actualisation.

³⁹ *Ibid.*, p. 118.

travail [*Lebensmittel seiner Arbeit*] »⁴⁰. Par cette dernière expression, il faut entendre l'ensemble des moyens de production nécessaires à l'actualisation du travail, lesquels sont primitivement trouvés tout faits dans la nature avant d'être eux-mêmes engendrés comme produits de l'activité objective. Lorsque l'activité dont ils sont issus est une activité aliénée, ces moyens de travail sont d'emblée produits comme séparés du travail, c'est-à-dire comme « capital » appartenant au capitaliste, à l'instar des machines de la grande industrie. « Le rapport du travailleur au *produit du travail* comme à un objet étranger et ayant barre sur lui », écrit Marx, « est en même temps le rapport au monde extérieur sensible, aux objets naturels comme à un monde étranger se tenant face à lui de manière hostile »⁴¹. Par où l'on comprend que le progrès technique dans la transformation de la nature par le travail se traduit, sous le salariat, par un approfondissement de la scission primitive entre le travailleur et la terre : l'étrangeté devient hostilité.

En ce sens dynamique, l'aliénation de la nature ne désigne plus une *situation* de scission avec les conditions naturelles de l'activité à l'origine de l'aliénation du travail, mais le processus résultant de cette dernière au cours duquel l'étrangeté du monde objectif et l'impuissance du travailleur à son égard ne cessent de s'exacerber : « plus le travailleur *s'approprié* par son travail le monde extérieur, la nature sensible, et plus il se soustrait de *moyen de subsistance* »⁴², dans le double sens mentionné plus haut des biens de subsistance et des moyens de travail. La nature aliénée dont il est question, en ce second sens, n'est donc plus une condition primitive qui préexiste à l'activité humaine et dont elle se voit spoliée, comme la terre, mais cette nature technicisée qui, bien qu'elle soit toujours davantage transformée par l'activité humaine pour être soumise à ses fins, s'impose au travailleur comme un monde étranger et hostile – par exemple sous la forme d'un système de machines auquel il doit se plier.

C'est ce paradoxe d'une nature dont l'aliénation se renforce au cours de son humanisation par le travail que Marx cherche à saisir dans la troisième détermination du travail aliéné, compris cette fois comme aliénation de l'être générique : « en ce que le travail aliéné aliène l'homme 1) de la nature, 2) de lui-même, de sa propre fonction active, de son

⁴⁰ *Ibid.*, p. 119 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 366.

⁴¹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 121.

⁴² *Ibid.*, p. 119, emphases de l'auteur.

activité vitale, il aliène l'homme du genre »⁴³. Si Marx peut ici déduire l'aliénation du genre à partir de l'aliénation de la nature, c'est qu'il vient d'énoncer cette définition de la nature comme le « corps propre non organique de l'être humain », que nous avons étudiée précédemment. Avec le développement technique de l'activité productive, tel qu'il se traduit dans l'élaboration de moyens de production toujours plus diversifiés et plus complexes, la nature extérieure au corps propre de l'individu manifeste toujours davantage son essence instrumentale : le fait d'exister matériellement comme l'incarnation de l'agir collectif de l'ensemble des individus, c'est-à-dire du genre humain, en des organes techniques dont les individus dépendent eux-mêmes pour exprimer leur activité vitale. Or, Marx emploie précisément le concept d'« objectivation » pour désigner, non pas simplement la réalisation de l'activité productive d'un individu, mais aussi et surtout celle de l'activité productive collective :

[...] c'est seulement dans l'élaboration d'un monde objectif que l'homme s'atteste réellement comme un être générique. Cette production est sa vie générique à l'œuvre. C'est par elle que la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est ainsi l'*objectivation de la vie générique de l'homme*.⁴⁴

C'est précisément cette extension du concept d'objectivation, de l'activité vitale de l'individu à l'activité vitale du genre humain dans son ensemble, qui permet d'élucider le paradoxe d'un approfondissement de l'aliénation de l'être humain et de la nature à travers l'accroissement de l'appropriation de la nature par l'être humain. Si l'expression « être humain » désignait la même chose dans les deux cas, il y aurait là contradiction. Pour sortir de cette impasse théorique, il faut comprendre que c'est l'*individu* humain qui se trouve dépossédé d'une nature appropriée par le *genre* humain dans son ensemble. Lorsque Marx affirme « qu'en arrachant à l'homme l'objet de sa production, le travail aliéné lui arrache sa *vie générique*, son objectivité générique réelle », de sorte que « son corps non organique lui soit soustrait »⁴⁵, il entend ici que l'homme *individuel* comme travailleur se voit dépossédé de la nature en tant qu'elle devient l'incarnation matérielle de l'homme *générique*, *i.e.* en tant que son corps propre non organique.

⁴³ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 123.

Cette double perspective sur le processus d'aliénation de la nature, définie comme aliénation de l'être générique, nous permet de préciser le sens de la distinction de l'*objectivation* et de l'*aliénation* que Marx faisait jouer plus haut contre Hegel. Ces deux concepts ne désignent pas nécessairement deux manifestations exclusives de l'activité vitale, selon que celle-ci est une expression réussie ou une perte d'expression. Ils peuvent en effet caractériser deux modalités d'une même activité vitale, appréhendée tantôt du point de vue de l'individu et tantôt du point de vue du genre. C'est pourquoi le travail aliéné, bien qu'il soit perte d'expression pour l'individu soumis au salariat, peut fonctionner comme expression du genre humain dans son ensemble, c'est-à-dire comme « objectivation de la vie générique de l'homme » permettant l'appropriation technique de la nature et sa transformation en corps propre non organique. Sous le régime du travail aliéné, l'expression générique s'accroît à mesure que la perte d'expression individuelle s'exacerbe. Seule cette distinction de point de vue, trop rarement soulignée par les commentateurs et commentatrices, permet d'élucider le sens des formulations pour le moins paradoxales indiquant que l'appropriation de l'objet par le travail est en même temps son aliénation.

La logique rhétorique de John Bellamy Foster, qui identifie la thématique de « l'aliénation de la nature » dans les *Manuscrits de 1844* à l'analyse critique d'une « aliénation de la nature et de l'humanité » (*alienation of nature and humanity*)⁴⁶ afin d'en souligner la dimension écologique, résulte d'une interprétation peu soucieuse du détail de l'argument. En identifiant aliénation de la nature et aliénation de l'être générique, Marx n'indique en aucun cas que la nature serait aliénée du genre humain et réciproquement, comme s'il s'agissait ainsi de suggérer une forme de rupture potentiellement destructrice du lien organique entre l'humanité et le reste de la nature. De manière beaucoup plus spécifique, il précise plutôt que l'aliénation de l'individu à l'égard de la nature, résultant du travail aliéné, se traduit par une aliénation de l'individu à l'égard de son essence générique, et ce précisément en tant que cette dernière s'incarne dans la nature comprise comme le corps non organique de l'être humain. Loin de théoriser ici une scission entre l'humanité et le reste de la nature, Marx tâche donc d'appréhender la double dimension de l'aliénation du travail comme une scission de

⁴⁶ Il s'agit ici du titre d'une section du second chapitre. J. B. FOSTER, *Marx's Ecology, op. cit.*, p. 72 et sq.

l'individu et des conditions naturelles de son activité, qui s'accroît paradoxalement à mesure que ces dernières s'identifient au produit technique du travail du genre humain.

Lorsque John Bellamy Foster tâche de prouver son interprétation écologique de l'aliénation de la nature en se référant à la mention, dans le premier cahier, d'une « pollution universelle tel qu'on la trouve dans les grandes villes » (*the universal pollution to be found in large towns*)⁴⁷, il se réfère en réalité à une traduction erronée d'un passage dans lequel Marx mentionne « l'empoisonnement [*Vergiftung*] universel » qui résulte de la « qualité de plus en plus mauvaise des marchandises »⁴⁸. Un autre passage du troisième cahier des *Manuscripts*, également cité par Foster⁴⁹, semble toutefois apporter plus de crédit à l'hypothèse d'une dimension écologique de l'aliénation de la nature. Afin d'analyser la dégradation des conditions de logement de la classe ouvrière, dont le tableau lui a été dépeint par Engels⁵⁰, Marx reprend dans le troisième cahier le lexique de l'aliénation pour insister sur la dégradation de l'élément de vie naturel de l'individu par la civilisation industrielle :

Même le besoin de l'air libre cesse d'être un besoin pour le travailleur, l'homme retourne dans les grottes, sauf qu'elles sont maintenant empestées du souffle pestilentiel et méphitique de la civilisation et qu'il ne les habite plus que de façon *précaire*, telle une puissance étrangère [*fremde Macht*] qui peut chaque jour se soustraire à lui, hors de laquelle il peut chaque jour être jeté s'il ne paie pas. [...] La lumière, l'air, etc., la propreté *animale* la plus élémentaire, cessent d'être un besoin pour l'homme. La saleté, cet élément marécageux de putréfaction de l'homme, *ce cloaque* (à prendre au sens littéral) de la civilisation devient pour lui un *élément de vie* [*Lebenselement*]. La totale négligence de soi, *contraire à la nature*, la nature putride devient pour lui son *élément de vie*.⁵¹

C'est ici dans les termes d'un devenir-étranger de l'élément de vie, c'est-à-dire de l'espace physique au sein duquel le travailleur reproduit son existence biologique, que Marx tâche de rendre compte des conséquences de la privatisation des logements sur la santé de travailleurs

⁴⁷ *Ibid.*, p. 75.

⁴⁸ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 96 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 345. C'est le terme de *Verschmutzung*, et non de *Vergiftung*, qui désigne la pollution de l'environnement par les déchets industriels. Certes, on pourrait envisager un emploi métaphorique de la *Vergiftung* en ce sens, mais cette interprétation est ici mise en échec par le contexte, dans lequel Marx évoque bien l'empoisonnement des travailleurs par l'ingestion d'aliments de mauvaise qualité.

⁴⁹ J. B. FOSTER, *Marx's Ecology*, *op. cit.*, p. 72.

⁵⁰ Voir F. ENGELS, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre. D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques (1845)*, *op. cit.*

⁵¹ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 178-179 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 419-420.

et travailleuses de plus en plus précarisé-e-s. On peut imaginer ici que la dégradation de cet élément de vie, notamment de la qualité de l'air et de l'éclairage, dépend de trois facteurs combinés : d'une part la pression à la baisse des salaires qui empêche les ouvriers et ouvrières de louer des logements décents, d'autre part la recherche de profit par les propriétaires qui conduit ces derniers à réaliser un maximum d'économies sur l'entretien des habitats, et enfin le facteur de pollution industrielle dépeint ici métaphoriquement comme ce « souffle pestilentiel et méphitique de la civilisation ». Si l'habitat précaire est qualifié de « puissance étrangère », dont les locataires sont aliéné-e-s, c'est afin de souligner les conséquences d'un rapport de propriété privée qui les empêche d'habiter vraiment ces lieux comme leur élément propre. Entre les lignes, on comprend que le défaut d'hygiène et d'entretien, « la totale négligence de soi », découle de ce rapport d'étrangeté au milieu de vie dans lequel est maintenu le travailleur ou la travailleuse. À s'en tenir à la lecture de ce passage, la pollution industrielle apparaît alors comme un facteur aggravant l'aliénation de l'élément de vie, plutôt que sa cause directe. Ne pourrait-elle pas, toutefois, être interprétée comme une ultime figure de l'aliénation de la nature dans les *Manuscrits de 1844* ? Outre la scission primitive du travail et de ses conditions naturelles, et son aggravation résultant de l'appropriation générique de la nature par le travail, c'est-à-dire une altération pathologique *du rapport* de l'individu au monde naturel, cette aliénation pourrait-elle en venir à désigner une dégradation du monde naturel lui-même, *en son contenu* objectif ?

Pour trancher cette question ouverte, et savoir si l'aliénation de la nature ne porte que sur le rapport subjectif de l'individu vivant à l'égard du monde objectif, ou si elle perturbe ce dernier dans son être même, en conséquence de l'acte d'objectivation qui transforme la nature en ce corps non organique, il nous faut à présent nous pencher sur la fonction historico-philosophique du concept. Comme nous allons le voir, la structure dialectique de l'aliénation ne fonctionne qu'à condition de distinguer l'aspect négatif et destructeur de l'aliénation vécue par l'individu, de l'aspect positif et créatif de l'objectivation générique qu'elle rend possible.

B. La perpétuation de la dialectique de l'aliénation dans les *Manuscrits de 1844* et au-delà

Afin de corroborer la thèse de Foster, selon laquelle la première thématique de l'aliénation de la nature poserait le cadre philosophique au sein duquel sera plus tard élaborée

la théorie de la rupture métabolique, Saito tâche de reconstruire la logique d'ensemble du développement historique que Marx retrace dans les *Manuscripts de 1844* à l'aide de ce concept. En appréhendant d'abord l'aliénation comme « perte de la connexion originare avec la terre » et en présentant le dépassement de cette aliénation par le communisme comme la « restauration consciente de l'unité entre l'être humain et la terre »⁵², Marx inscrirait sa critique du travail aliéné dans une histoire sociale des rapports à la nature animée d'un mouvement ternaire : unité primitive et immédiate – scission aliénante – unité restaurée. Est-ce à dire, comme le laisse entendre Saito, que « l'on peut déjà trouver certains motifs importants de sa critique écologique dans les *Manuscripts parisiens* », dans la mesure où « Marx traite déjà en 1844 de la relation entre l'humain et la nature comme thème central de sa théorie de l'aliénation »⁵³ ? Pour rendre crédible cette hypothèse de la continuité, Saito prend soin de souligner la dimension négative et destructrice du moment historique intermédiaire, présenté comme une « annihilation totale de "l'aspect sentimental" de la production »⁵⁴, donc une mise à mal unilatérale de l'unité organique entre la terre et le travail. Il ne relève pourtant jamais l'insistance toute particulière avec laquelle Marx souligne la « nécessité » de ce moment de la scission aliénante. Contre l'idéalisation romantique de la propriété foncière féodale, Marx affirme avec force qu'« il est nécessaire que cette apparence soit supprimée [*aufgehoben*], que la propriété foncière – racine de la propriété privée – soit toute entière entraînée dans le mouvement de la propriété privée et qu'elle devienne une marchandise, [...] que la terre se réduise tout autant que l'homme à une valeur marchande »⁵⁵. C'est le même argument de la nécessité historique de la marchandisation de la terre qu'il reconduit quelques années plus tard dans *Misère de la philosophie* (1847). Juste après avoir remarqué que la rente foncière moderne ne peut se développer qu'à partir d'une réduction de la terre à une pure « machine à battre monnaie », et qu'elle suppose donc de rompre toute attache personnelle à la nature⁵⁶,

⁵² K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 45.

⁵³ *Ibid.*, p. 14.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 43.

⁵⁵ K. MARX, *Manuscripts de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 115 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 360.

⁵⁶ « La rente, au lieu d'attacher l'homme à la nature, n'a fait que rattacher l'exploitation de la terre à la concurrence. [...] La rente a si parfaitement détaché le propriétaire foncier du sol, de la nature, qu'il n'a pas seulement besoin de connaître ses terres, ainsi que cela se voit en Angleterre. Quant au fermier, au capitaliste industriel et à l'ouvrier agricole, ils ne sont pas plus attachés à la terre qu'ils exploitent, que l'entrepreneur et l'ouvrier des manufactures ne le sont au coton ou à la laine qu'ils

Marx moque en même temps « les jérémiades des partis réactionnaires » regrettant cette transformation, et voit dans ce mouvement un véritable progrès historique : « la rente est devenue la force motrice qui a lancé l'idylle dans le mouvement de l'histoire »⁵⁷. Si l'on admet que le concept d'aliénation vise précisément à théoriser cette marchandisation réciproque de l'être humain comme prolétaire dépositaire d'une pure force de travail, et de la terre comme moyen de production séparé de lui sous la forme d'un capital, il faut bien reconnaître que Marx défend ici la thèse d'une nécessité historique de la scission aliénante.

Il s'agit désormais de montrer que le sens de cette nécessité historique, c'est-à-dire la raison d'être de l'aliénation dans « le développement de l'humanité »⁵⁸, ne peut s'éclairer qu'à la lumière du mouvement dialectique qui structure ce concept. Loin de se réduire à une pure négation de la liberté et de l'autonomie du travailleur, l'aliénation représente en même temps l'épreuve de la négativité permettant d'accomplir une plus haute autonomie dans la société future. Parmi les nombreuses raisons qui poussent Marx à reconduire ce modèle historico-philosophique dans sa première critique de l'économie politique, il nous faudra ici prêter une attention toute particulière à la transformation objective de la nature qui se déploie sous la modalité du travail aliéné.

La négativité dialectique de l'aliénation et de son dépassement (*Aufhebung*)

Comme nous l'avons vu, la réappropriation du concept hégélien d'aliénation par Marx se singularise par un nouvel usage critique permettant de diagnostiquer les pathologies du travail. Cette fonction est elle-même indissociable du cadre naturaliste au sein duquel Marx parvient à distinguer l'objectivation réussie de l'activité vitale de sa forme aliénée et déficiente. Mais contrairement à ce que semble suggérer Franck Fischbach, cet usage critique n'implique pas une restriction du phénomène de l'aliénation à un sens purement *négatif*, en rupture avec la logique de la *négativité* dialectique qui guidait le sens architectonique du concept au sein du système hégélien⁵⁹. C'est précisément parce que l'aliénation ne s'oppose pas simplement à

fabriquent ; ils n'éprouvent de l'attachement que pour le prix de leur exploitation. », K. MARX, *Misère de la philosophie* (1847), *op. cit.*, p. 107.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 83.

⁵⁹ « Pour qu'un usage *critique* du concept d'aliénation devienne possible, il faut donc rompre avec Hegel sur un point essentiel : il faut que l'aliénation ne soit plus comprise comme nécessaire à l'affirmation de soi. [...] Et il faut que cette situation négative ne se convertisse pas d'elle-même en affirmation. En ce sens, cela exige de revenir en deçà de Hegel, puisqu'il s'agit de revenir à une

l'objectivation, mais représente une certaine forme de l'objectivation générique qui s'avère pathologique pour l'individu, qu'elle peut se voir affectée d'un certain rôle positif dans le progrès historique. Contrairement au « simplement négatif », qui caractérise un état de privation ou un défaut, Hegel définit la « négativité » comme un processus de négation créatrice au cours duquel s'affirme une positivité supérieure : un plus haut degré de vérité ou de liberté⁶⁰. Au cœur de la dialectique hégélienne, le concept de négativité désigne la négation en tant qu'elle est porteuse d'une positivité latente, laquelle ne peut s'accomplir que par un acte de négation de la négation. De ce point de vue, il nous faut nuancer l'hypothèse de Franck Fischbach selon qui l'élaboration marxienne du concept d'aliénation supposerait, à la suite de Feuerbach, l'abandon de la négativité qui structurait le concept hégélien et sa restriction à un sens purement négatif⁶¹.

Loin d'isoler le concept hégélien d'aliénation de son moment de négativité, Marx rappelle que la grandeur de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel n'est pas seulement d'avoir pensé « l'autoengendrement de l'homme », mais d'avoir pensé cette « objectivation comme désobjectivation, comme extériorisation [*Entäußerung*] et comme dépassement [*Aufhebung*] de cette extériorisation »⁶². Les traductions successives du concept hégélien d'*Aufhebung* par le terme de « suppression » infléchissent le sens de ce concept vers l'idée d'une pure négation⁶³. Or, Marx cherche justement à montrer qu'il ne s'agit pas simplement d'une négation, mais également d'une réalisation du moment de positivité latent dans le moment négatif antérieur.

conception qui ne fasse pas de la négation ce que Hegel appelle le "moment dialectique". », F. FISCHBACH, « L'objectivité essentielle de Feuerbach à Marx », dans *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009, p. 131.

⁶⁰ Sur ce point, voir notamment le célèbre passage de la préface à la *Phénoménologie* sur le travail du négatif, G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, *op. cit.*, p. 79-80. Si le concept de négativité est d'abord élaboré dans le cadre d'une théorie subjective de la connaissance, comme réfutation de l'erreur nécessaire à l'établissement du vrai, il est ensuite généralisé dans une théorie de la réalité en devenir pour comprendre l'avènement pratique de la liberté. À ce sujet, voir notamment la *Science de la logique* où Hegel identifie liberté et négativité (G. W. F. HEGEL, *Enzyklopädie I. Logik*, *op. cit.*, add. au §87, p. 187), pour définir ensuite la négativité moment du processus de développement interne aux choses elles-mêmes (*ibid.*, add. au § 205, p. 362 : « Cette négativité des choses finies est en cela leur propre dialectique »).

⁶¹ Voir F. FISCHBACH, « L'objectivité essentielle de Feuerbach à Marx », *op. cit.*, p. 131-132.

⁶² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 161, traduction modifiée ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 404.

⁶³ Franck Fischbach reprend ici le choix de traduction déjà proposé par Jacques-Pierre Gougeon dans une précédente édition. K. MARX, *Manuscrits de 1844*, J.-P. Gougeon (trad.), Paris, Garnier Flammarion, 1996, p. 165.

Pour cette raison, nous préférons ici revenir à la traduction du concept hégélien par le terme de « dépassement »⁶⁴, afin d'indiquer que l'accomplissement de l'essence humaine présuppose le moment de l'aliénation, comme une étape à traverser. Lorsque Marx affirme, à la suite de Feuerbach et Hess, que « la religion, la richesse, etc., ne sont que la réalité aliénée de l'objectivation humaine et des forces essentielles humaines parvenues à leur propre mise en œuvre », il peut alors s'appuyer sur une métaphore hégélienne pour souligner qu'« elles ne sont que le *chemin* conduisant à la véritable réalité humaine »⁶⁵. La conclusion est sans appel : « le rapport réel actif de l'homme à lui-même en tant qu'être générique, autrement dit l'affirmation de son être en tant qu'être générique réel, en tant qu'être humain, ne deviendra possible que si, d'une part, l'homme réalise effectivement la totalité de ses forces génériques [...] et si, d'autre part, ces forces se présentent à lui comme des objets, *ce qui à son tour n'est possible que sur la base de l'aliénation* »⁶⁶. C'est donc en un sens tout particulier que l'on peut dire qu'il hérite de Feuerbach son usage *critique* du concept d'aliénation : non pas seulement au sens de la dénonciation d'une situation scandaleuse, mais aussi au sens d'une critique dialectique capable de repérer une positivité latente à même le négatif, à condition de replacer cette situation dans la totalité du mouvement historique appréhendé du point de vue du genre humain en devenir.

Sur la base de cette analyse, il faut bien reconnaître une certaine vérité à la critique althussérienne de la conception marxienne de l'aliénation, comme expression d'un humanisme philosophique enchâssé dans une philosophie hégélienne de l'histoire. Le lest

⁶⁴ Sur ce choix de traduction, qui respecte le sens dialectique accordé au terme dans le contexte précis de son usage, nous suivons L. SEVE, « Traduire *Aufhebung* chez Marx. Fausse querelle et vrais enjeux », *Actuel Marx*, vol. 64, n° 2, 2018, p. 112-127 : « en plus d'un cas, *Aufhebung* dit de façon si nette la conservation dans la transformation qu'il n'est manifestement plus possible de parler d'abolition [...]. En ces cas où Hegel est directement impliqué dans le propos de Marx, la traduction d'*aufgehoben* par *dépassé* semble le plus souvent admise, au bénéfice des explications données par Hegel lui-même dans la *Science de la logique* », p. 117. À la différence de Sève, toutefois, qui défend l'idée que cet emploi dialectique du terme d'*Aufhebung* ne se manifeste pleinement qu'à partir des *Grundrisse*, là où le jeune Marx l'employait encore dans le sens destructif d'une abolition (*ibid.*, p. 124), nous tâchons ici de montrer que cet usage dialectique du terme s'élabore précisément dans les *Manuscrits de 1844*.

⁶⁵ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 161. Afin de décrire le mouvement de la conscience vers la vérité spirituelle, Hegel emploie notamment cette métaphore christique du chemin de croix : « l'itinéraire de l'âme parcourant la série des configurations comme autant de stations préimplantées pour elle par sa propre nature, afin de se purifier progressivement jusqu'à devenir esprit », G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, *op. cit.*, p. 119. Nous reviendrons plus loin sur l'arrière-plan théologique de cette métaphore.

⁶⁶ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 165, nous soulignons.

hégélien du concept d'aliénation ne réside pas seulement, comme semble le suggérer Stéphane Haber⁶⁷, dans la méthode consistant à interpréter l'aliénation du travail comme le symptôme d'un « phénomène ontologique » à défaut de pouvoir en apporter déjà l'explication économique. Avec Althusser, on peut reconnaître que le diagnostic critique de l'aliénation établi par Marx s'inscrit dans une certaine conception philosophique des différentes formes de contradiction historique comme œuvre de la négativité travaillant au progrès. De ce point de vue, écrivait Althusser :

L'histoire c'est l'aliénation et la production de la raison dans la déraison, de l'homme vrai dans l'homme aliéné. Dans les produits aliénés de son travail (marchandises, État, religion), l'homme [individuel] réalise sans le savoir l'essence de l'homme [générique]. Cette perte de l'homme, qui produit l'histoire de l'homme, suppose bien une essence préexistante définie. À la fin de l'histoire, cet homme, devenu objectivité inhumaine, n'aura plus qu'à ressaisir, comme sujet, sa propre essence aliénée dans la propriété, la religion et l'État, pour devenir homme total, homme vrai.⁶⁸

Dans la droite ligne de cette interprétation dialectique du concept d'aliénation, István Mészáros s'efforce de reconstruire la fonction systématique de ce concept. Ainsi affirme-t-il que « la théorie de l'aliénation de Marx et sa philosophie de l'histoire ne font qu'un »⁶⁹, en tant que « le concept de dépassement (*Aufhebung*) [...] livre la clé de compréhension pour la théorie marxienne de l'aliénation »⁷⁰. Prenant toutefois ses distances avec l'hypothèse de la coupure épistémologique, il insiste sur la dimension structurante de ce modèle pour la critique de l'économie politique à venir⁷¹. Loin d'être une nouvelle science reléguant l'aliénation dans les arcanes de l'idéologie, la conception matérialiste de l'histoire peut être comprise comme le déploiement analytique du schéma dialectique en germe dans ce concept. Si nous ne pouvons que suivre Mészáros sur l'idée d'une explicitation du modèle critique de l'aliénation dans la critique de l'économie politique, et notamment dans les *Grundrisse*, il nous faut toutefois également nuancer son hypothèse de lecture en la précisant.

⁶⁷ L'analyse de l'aliénation du travail témoignerait d'une tendance du jeune Marx à « rattacher sans précautions une conceptualité quasi hégélienne étouffante de nature à en occulter la richesse propre » pour poser « l'aliénation en tant que phénomène ontologique (pensée sur le modèle de la perte du produit du travail) comme le *principe explicatif* de l'aliénation vécue », S. HABER, « Que faut-il reprocher au Marx des Manuscrits de 1844 ? », *Actuel Marx*, vol. 39, n° 1, 2006, p. 69-70.

⁶⁸ L. ALTHUSSER, *Pour Marx, op. cit.*, p. 232.

⁶⁹ I. MÉSZÁROS, *Marx's Theory of Alienation, op. cit.*, p. 241.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁷¹ Voir notamment le chapitre 8 de l'ouvrage, et plus précisément le paragraphe intitulé « "Young Marx" versus "Mature Marx" », *ibid.*, p. 217-226.

Comme il le remarque à juste titre, c'est l'articulation dialectique des deux moments de l'objectivation et de l'aliénation qui structure le sens philosophico-historique du concept, en permettant de s'élever au-dessus du point de vue strictement négatif de l'expérience du travailleur :

Mais il importe au plus haut point de souligner que cette adoption du point de vue du travail devait être une position critique. En effet, se contenter d'embrasser simplement le point de vue du travail d'une façon acritique – une identification qui n'aurait envisagé que l'aliénation, en ignorant l'*objectivation* impliquée par elle aussi bien que le fait en vertu duquel cette forme de l'*aliénation-objectivation* est une phase nécessaire dans le développement historique des conditions ontologiques objectives du travail – cela aurait débouché sur une *subjectivité* sans espoir et *partielle*.⁷²

Reste à savoir en quoi consiste ce fait historique conférant une certaine nécessité au moment de l'aliénation. Sur ce point, Mészáros reste encore trop allusif dans son étude, en évoquant simplement qu'il s'agit là d'un développement des capacités humaines (*human powers*)⁷³. Pour comprendre comment fonctionne cette dialectique de l'aliénation-objectivation, il est nécessaire de se pencher plus en détail sur la contribution positive de l'aliénation dans l'accomplissement de la domination de la nature. Cela nous permettra à la fois de disqualifier cette interprétation potentiellement écologique du concept du jeune Marx, que l'on trouve déjà chez Mészáros⁷⁴, et de remettre en question par la suite l'hypothèse d'une continuité sans faille de ce modèle critique jusqu'à l'œuvre de la maturité⁷⁵.

L'aliénation au service de la productivité du travail

Dès les *Manuscrits de 1844*, la nécessité historique de l'aliénation se trouve justifiée par sa fonction positive dans le développement de la productivité du travail, comprise à la fois comme productivité sociale de la coopération et comme productivité technique permise par le développement industriel. Le premier aspect est développé dans un fragment du troisième

⁷² I. MÉSZÁROS, *Marx's Theory of Alienation*, op. cit., p. 64.

⁷³ *Ibid.*, p. 173 et sq.

⁷⁴ « Et dans la mesure où la relation de l'être humain à la nature est médiatisée par une forme aliénée d'activité productive "la nature anthropologique" en dehors de l'être humain est frappée par cette aliénation dans une forme toujours plus étendue, que l'on peut démontrer graphiquement par l'intensité de la pollution qui menace l'existence même de l'humanité. », *ibid.*, p. 104.

⁷⁵ Avec emphase, Mészáros va jusqu'à dire que le concept d'aliénation serait « le centre de gravité de la totalité de sa conception » de la critique de l'économie politique (*ibid.*, p. 233), thèse que nous contesterons à partir d'un déplacement de ce centre à la périphérie du *Capital*, précisément en raison de l'émergence de la question écologique dans cette œuvre.

cahier, au cours de l'analyse de la catégorie de « division du travail »⁷⁶. Le concept d'aliénation, en sa fonction dialectique, permet ici à Marx d'exposer l'ambivalence historique du processus de division manufacturière du travail. Celle-ci ne permet, comme l'a montré Adam Smith, un immense accroissement de la productivité sociale, et donc de la richesse d'ensemble, qu'en appauvrissant doublement l'ouvrière, à la fois dans la teneur qualitative de son travail – réduit à la répétition d'une tâche simple – et dans sa rémunération induite par sa déqualification. En affirmant que « la *division du travail* n'est également rien d'autre que le fait de poser *sous une forme aliénée* [entfremdete], *comme expression perdue* [entäußerte] l'activité humaine en tant qu'*activité générique réelle* ou en tant qu'*activité de l'homme comme être générique* »⁷⁷, Marx ne se contente pas de dénoncer la dégradation de l'expérience du travail soumis à cette organisation. Il considère également la division du travail comme l'objectivation aliénée de l'essence générique de l'être humain, sous la forme d'une coopération imposée de l'extérieur aux individus. C'est par cette objectivation du genre humain que l'aliénation du travail individuel permet le déploiement de la production, comme processus collectif. « Le développement d'*Adam Smith* se laisse résumer ainsi : la division du travail confère au travail *la capacité infinie de production* »⁷⁸. Bien que Marx défende le dépassement de cette forme aliénée de la division du travail, il ne laisse planer aucun doute sur le rôle historique décisif et nécessaire qui lui revient.

Précisément dans le fait que la *division du travail* et l'*échange* sont des figures de la propriété privée, précisément dans ce fait gît la double preuve, tant de ce que la vie humaine avait besoin de la *propriété privée* pour sa réalisation, que de ce que, d'autre part, elle a maintenant besoin du dépassement de la propriété privée.⁷⁹

Autrement dit, la forme aliénante que la propriété privée impose au travail est le moyen temporaire de réalisation de l'essence générique de l'être humain, en tant qu'elle libère l'infinité des puissances collectives de la production qui pourra ensuite être réappropriée sous la forme de la libre association des producteurs.

Le projet d'un dépassement de la division du travail, qui puisse conserver l'immense gain productif qu'elle rend possible tout en libérant l'ouvrier de la manufacture de son

⁷⁶ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 188-194.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 188 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844)*, 1985, *op. cit.*, p. 429.

⁷⁸ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 191, nous soulignons « la capacité... ».

⁷⁹ *Ibid.*, p. 193.

assignation à un poste et une tâche fixes, repose implicitement sur le développement industriel de la productivité – la mécanisation progressive de la production – que Marx envisage dès les *Manuscrits de 1844* comme l'autre contribution historique essentielle de l'aliénation capitaliste du travail. L'objectivation de l'essence générique de l'être humain, permise par l'aliénation, n'est pas seulement à comprendre comme le développement de relations de coopération entre les individus. Comme nous l'avons déjà vu à travers le concept de corps non organique, cette objectivation désigne aussi la matérialisation de l'activité objective dans un ensemble d'organes productifs externalisés dans la nature, que Marx désigne dans le troisième cahier par le concept général d'« industrie ». En renversant le point de vue idéaliste de la philosophie hégélienne, qui n'appréhendait l'autoengendrement de l'être humain qu'à travers la constitution d'un monde spirituel pour réduire la production matérielle à une condition préalable de ce développement, Marx affirme que « l'histoire de l'industrie et l'existence devenue *objective* de l'industrie sont le livre ouvert des *forces essentielles humaines*, la *psychologie humaine* se présentant de façon sensible »⁸⁰. C'est ironiquement qu'il reprend ici le terme de « psychologie » pour se référer à la science hégélienne de l'esprit (*psychè*) et, d'un même geste, en détourner le sens. Réduisant l'essence de l'être humain à sa dimension spirituelle, Hegel (et Feuerbach à sa suite) identifiait l'« acte générique humain » à la production historique de représentations et de normes idéelles comme « la religion » ou « politique, [l']art, [la] littérature, etc. »⁸¹. En rabaissant l'industrie à « une relation extérieure d'utilité », c'est-à-dire à un simple moyen instrumental visant la satisfaction des besoins matériels, cette philosophie spiritualiste ne parvient à l'envisager que sous l'aspect de son aliénation. Prêtant au contraire attention à la double dimension du processus d'aliénation dont « toute activité humaine » est captive, Marx précise que « dans l'industrie courante, matérielle [...] nous avons devant nous les *forces essentielles objectivées* de l'homme sous la forme d'*objets sensibles, étrangers, utiles*, sous la forme de l'aliénation »⁸². Seule l'adoption de ce double point de vue permet d'envisager la contribution du progrès techno-scientifique dans la domination de la nature. Alors que dans sa forme aliénée, l'alliance de « la science de la nature » et de « l'industrie » « devait achever la déshumanisation » du point de vue immédiat de l'individu, elle est en même temps ce qui

⁸⁰ *Ibid.*, p. 152.

⁸¹ *Ibid.*, p. 152.

⁸² *Ibid.*, p. 152.

« a préparé l'émancipation humaine » du point de vue historique du progrès du genre humain⁸³.

Bien que ces deux passages éclairent le sens de cette nécessité historique de la propriété privée mentionnée dans le premier cahier des *Manuscripts de 1844*, la justification historique de l'aliénation par le progrès de la production générique reste encore énoncée de manière assez allusive et métaphorique dans l'œuvre de jeunesse. C'est un thème qui trouve toutefois à se confirmer et à se préciser dans la première critique de l'économie et se perpétue au moins jusqu'aux manuscrits du *Capital*.

La nécessité du sacrifice individuel pour le bien de la production générique

En nuancant l'hypothèse althussérienne de la coupure, de nombreux commentaires ont déjà tâché de montrer comment Marx reprend et approfondit sa critique de l'aliénation dans les *Grundrisse*, pour l'appliquer non plus à l'expérience subjective du travail, mais au rapport social objectif entre le capital et le travail⁸⁴. Il ne s'agit pas ici d'étudier ce déplacement de point de vue porté sur un même problème, mais de repérer la persistance de la fonction historico-philosophique du concept d'aliénation. À ce titre, un passage de l'œuvre est particulièrement digne d'intérêt, puisque Marx y mobilise ce modèle critique afin de souligner la contribution du productivisme capitaliste au progrès humain.

C'est en conclusion de l'étude du mode de production antique, dans le chapitre des *Grundrisse* sur « Les formes antérieures à la production capitaliste », que Marx recourt à la conceptualité de l'aliénation pour justifier la supériorité historique du mode de production capitaliste dans la réalisation du progrès humain. Il s'agit pour lui de renverser une critique traditionnaliste de la modernité louant l'organisation économique des sociétés antiques et l'horizon de valeur qui lui correspond. D'après cette critique :

[...] l'opinion ancienne selon laquelle l'homme apparaît toujours comme la finalité de la production, quel que soit le caractère borné de ses déterminations nationales, religieuses, politiques, semble d'une plus grande élévation en regard du monde

⁸³ *Ibid.*, p. 153.

⁸⁴ À ce sujet, nous renvoyons à l'excellent article de Z. ZOUBIR, « "Aliénation" and critique in Marx's manuscripts of 1857-58 ("Grundrisse") », *op. cit.* : « En effet, dans les *Grundrisse*, l'aliénation n'est pas conçue comme l'état d'un certain être mais comme la forme de relations sociales qui sont séparées des individus prenant part à la production et à l'échange, s'opposent à eux et les transcendent. », p. 733.

moderne, où c'est la production qui apparaît comme la finalité de l'homme, et la richesse comme la finalité de la production.⁸⁵

Cette opinion ancienne, qui se traduit par l'idéal de sobriété du sage et l'opprobre moral jeté sur l'accumulation de richesses, traduit selon Marx une forme d'organisation sociale « où la propriété foncière et l'agriculture constituent la base de l'ordre économique et où, par conséquent, la production de valeurs d'usages est le but de l'économie »⁸⁶. À l'inverse de cet ordre économique fini, où la production vise la satisfaction d'un ensemble de besoins fixés d'avance, la production capitaliste fait de la satisfaction des besoins un simple moyen de la valorisation infinie du capital, qui devient le but, la raison d'être et le moteur de la production. Alors qu'auparavant la production était au service de l'être humain, l'ouvrier réduit à sa force de travail devient un simple rouage voué à faire tourner l'appareil productif et la consommation individuelle un simple moyen pour relancer la production, tout cela dans le but unique d'accumuler la richesse sous la forme du capital. Certes, remarque Marx, cette dénonciation de la production comme fin en soi touche juste, dans la mesure où la richesse « apparaît comme figure réifiée [*dinglicher Gestalt*] », c'est-à-dire comme une accumulation de choses « qui se trouve hors de l'individu ou par hasard à côté de lui »⁸⁷ ; autrement dit, dans la mesure où la richesse y est visée comme capital, sous la forme aliénée de la séparation de l'individu humain et du monde objectif. Mais la critique morale, louant la limitation de la production aux besoins prédéfinis de l'être humain dans les sociétés antiques, s'en tient à un point de vue partiel qui manque le sens historique de la pulsion d'illimitation de la production capitaliste. Afin de le renverser, Marx tâche de distinguer la forme aliénante de cette production de richesse de son contenu potentiellement émancipateur :

Mais, en fait, une fois qu'a été ôtée [*abgestreift*] la forme bourgeoise bornée, qu'est-ce que la richesse, sinon l'universalité des besoins, des capacités, des jouissances, des forces productives des individus, universalité engendrée dans l'échange universel ? Sinon le plein développement de la domination humaine sur les forces de la nature, tant sur celles de ce qu'on appelle la nature que sur celles de sa propre nature ? Sinon l'élaboration absolue de ses aptitudes créatrices, sans autre pré-supposé que le développement historique antérieur qui fait une fin en soi de cette totalité du développement, du développement des forces humaines en tant que telles, sans qu'elles soient mesurées à une échelle *préalablement fixée* ?⁸⁸

⁸⁵ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 446.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 443.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 446.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 446-447, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 392. Nous soulignons « *Sinon le plein développement...* ».

Dans son commentaire de ce passage, Franck Fischbach a tout à fait raison d'insister sur la transformation du sens même de la richesse permise par le dépassement de sa forme aliénée, de sorte « que l'enrichissement soit immanent à la production elle-même, et non plus au-delà d'elle, que le jouir soit dans le produire et non plus au-delà ou à part de lui »⁸⁹. Si l'on situe toutefois l'argument dans le contexte de la comparaison des modes de production antique et capitaliste, force est de remarquer que Marx ne se contente pas ici de dénoncer la forme déficiente de la richesse capitaliste, mais qu'il souligne que son développement historique est le « présumé » de cette transformation. C'est qu'il permet, par le progrès dans la domination de la nature, d'objectiver les forces productrices humaines dans lesquelles réside le contenu réel d'une richesse, qui pourra ensuite être réappropriée par les individus. Lorsque Marx précise ensuite que « dans l'économie bourgeoise [...] cette complète élaboration de l'intériorité humaine *apparaît* au contraire comme un complet évidage, cette objectivation universelle, comme totale aliénation [*totale Entfremdung*], et le renversement de toutes les fins déterminées et unilatérales comme le sacrifice [*Aufopferung*] de la fin en soi à une fin tout à fait extérieure »⁹⁰, il indique que cette forme d'apparition négative dissimule un contenu de vérité éminemment positif, qui ne pourra se révéler en plein jour qu'une fois cette forme retirée (*abgestreift*).

Dans une note fragmentaire des *Grundrisse*, qui vient éclairer le sens de ce passage, Marx tient toutefois à distinguer le jugement historico-philosophique qu'il porte sur le capitalisme de l'apologie du progrès chantée en chœur par les économistes bourgeois. Tandis que ces derniers justifient « la nécessité *absolue* de la production »⁹¹ capitaliste par l'immense développement de la productivité qu'elle génère, Marx leur reproche un jugement unilatéral. Incapables de discerner les deux moments de l'objectivation et de l'aliénation, ils supposent à tort que seule la forme de production capitaliste est compatible avec un tel progrès. « Les économistes bourgeois sont tellement enfermés dans les représentations d'une phase déterminée de développement historique de la société que la nécessité de l'objectivation des forces sociales du travail leur apparaît inséparable de la nécessité de *rendre* celle-ci étrangères

⁸⁹ F. FISCHBACH, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation, op. cit.*, p. 196.

⁹⁰ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 447 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 392. Nous soulignons.

⁹¹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 791.

face au travail vivant. »⁹² L'aliénation capitaliste n'est donc pas réduite par Marx à un simple moment contingent. Ce processus duplice d'objectivation aliénée doit être pensé comme « une nécessité *historique* », c'est-à-dire « une nécessité pour le développement des forces productives à partir d'un point de vue historique déterminé », qui au contraire d'une nécessité absolue, est une « nécessité éphémère »⁹³ devant être dépassée. Cet argument éclaire la fonction *critique* qui revient au couple conceptuel de l'objectivation et de l'aliénation, par lequel Marx ne désigne pas seulement deux moments, mais aussi deux faces d'un même processus de production. Cette distinction, qu'avait manquée Hegel, permet tout autant de souligner la contribution positive du capitalisme au progrès historique dans la domination de la nature par le genre humain – contre les dénonciations antimodernes du productivisme – que la nécessité du dépassement de cette forme historique pour en accomplir la positivité latente – contre les apologistes de la modernité capitaliste.

Cette justification de la nécessité historique du productivisme capitaliste comme *objectivation* aliénée n'a rien d'un simple égarement prométhéen, un excès d'optimisme auquel cèderait Marx dans les *Grundrisse*. Il la juge suffisamment décisive pour la reprendre en des termes tout à fait similaires dans la première partie des *Manuscrits de 1861-63*. Certes, le passage en question ne s'appuie pas explicitement sur le lexique de l'aliénation, mais la structure similaire de l'argument peut nous permettre de préciser la dialectique du genre et de l'individu à l'œuvre dans ce double processus d'aliénation et d'objectivation⁹⁴. Les termes de la discussion sont les mêmes – adversaires antimodernes contre apologistes du productivisme capitaliste ; seuls ont changé les figurants, qui se présentent désormais sous les visages de l'économiste socialiste Sismondi et de l'économiste bourgeois Ricardo. Alors que le premier, que Marx associe aux « opposants sentimentalistes de Ricardo », critique le productivisme capitaliste en ce qu'il nuirait « au bien-être de l'individu » (en l'occurrence la

⁹² « Les économistes bourgeois sont tellement enfermés dans les représentations d'une phase déterminée de développement historique de la société que la nécessité de l'objectivation des forces sociales du travail leur apparaît inséparable de la nécessité de *rendre* celle-ci *étrangères* face au travail vivant. », *ibid.*, p. 791.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ C'est notamment en se référant à ce passage de Marx que Georg Lukács développe sa théorie de l'aliénation comme la dialectique historique d'un développement des « capacités humaines » qui ne coïncide pas avec le développement « de la personnalité de l'homme. Voir G. LUKACS, *Ontologie de l'être social. Tome II. L'idéologie, l'aliénation*, N. Tertulian (trad.), Paris, Delga, 2012, p. 282-283.

santé physique et mentale de la travailleuse aliénée), Ricardo ne juge le capitalisme qu'à l'aune de la croissance productive de la richesse.

Pour prendre position dans ce débat, Marx ne va plus se contenter de renvoyer dos à dos ces deux positions en raison de leur incapacité commune à saisir le double caractère de la production comme objectivation aliénée. Il se range cette fois clairement aux côtés du second :

C'est à raison que Ricardo considère, pour son époque, le mode de production capitaliste comme le plus avantageux pour la production en général ; comme le plus avantageux pour l'engendrement de richesse. Il veut *la production pour le compte de la production* [*die Production der Production halber*], et il a raison. En voulant affirmer, à l'instar d'un opposant sentimental de Ricardo, que la production ne doit pas être une fin en elle-même, on oublie que *la production pour le compte de la production ne signifie rien d'autre que le développement des forces productives humaines, donc le développement de la richesse de la nature humaine comme fin en soi.*⁹⁵

L'autotélisme de la production capitaliste, résumée ici par cette formule de « la production pour le compte de la production », n'est pas simplement le ressort de l'immense richesse générée par le capitalisme. La production pour la production est en même temps pensée comme un déploiement et une réalisation de l'essence humaine, en tant que cette dernière est posée comme essence productive. Ce qui définit ici la « nature humaine », ce n'est pas une essence donnée d'avance (contrairement au reproche que Marx adresse à Feuerbach⁹⁶, et qu'Althusser adressera en retour au jeune Marx⁹⁷). C'est au contraire le fait d'exister comme une force productive qui, en se déployant, produit son propre monde et enrichit en retour son contenu, dans un mouvement incessant et potentiellement infini où sa puissance ne cesse de se développer.

Loin d'opposer la production pour la production, telle qu'elle se manifeste sous le capitalisme, à la production pour la satisfaction des besoins humains, cette conception productive de la nature humaine permet à Marx d'identifier l'autotélisme de la production capitaliste au « développement de la richesse de la nature humaine comme fin en soi ». Par où

⁹⁵ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, p. 768. Nous soulignons « on oublie que... ».

⁹⁶ Voir la sixième des « Thèses sur Feuerbach » de Marx, K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande, op. cit.*, p. 3.

⁹⁷ L. ALTHUSSER, *Pour Marx, op. cit.*, p. 232 : « Cette perte de l'homme, qui produit l'histoire et l'homme, présuppose bien une *essence existante prédéfinie*. », nous soulignons. C'est parce qu'il identifie à tort le moment de « la perte de l'homme » à une perte du genre humain, et non à une perte de l'existence individuelle, qu'Althusser rattache le concept d'aliénation à un tel concept substantiel de nature humaine.

l'on comprend rétrospectivement que ce n'est pas véritablement l'être humain que le mode de production antique avait pour fin, en restreignant la production aux besoins existants, mais seulement les individus humains particuliers. C'est en cela qu'il restait incapable de réaliser l'humanité en son essence productive, engendrant sans cesse de nouveaux besoins par la créativité de son agir. De même, Sismondi ne parviendrait pas à comprendre, dans sa défense du bien-être individuel, que « le développement des capacités du genre Humanité [*der Gattung Mensch*], bien qu'il se fasse d'abord aux dépens du plus grand nombre des individus humains et de classes humaines entières, finit par percer cet antagonisme pour coïncider avec le développement de l'individu humain. »⁹⁸ Comme on le comprend désormais à l'aide de nos analyses de l'objectivation aliénée, il s'agit ici pour Marx d'affirmer que l'*aliénation*, bien qu'elle nuise à l'*individu* en le dépossédant de ce monde objectif jusqu'à le faire « crever de faim »⁹⁹, accroît le développement des capacités du genre humain par son *objectivation* dans la nature. Le dépassement (*Aufhebung*) de l'aliénation peut ainsi être compris comme la conjonction de cette objectivation seulement générique avec une véritable objectivation individuelle, dans l'appropriation par les individus associés de leur propre corps non organique.

C'est cette double perspective du genre et de l'individu qui permet alors à Marx de dépeindre concrètement le sens de la négativité du mode de production capitaliste, en sa nécessité historique. En opposant le bien-être du premier au productivisme capitaliste, Sismondi défendrait bon gré mal gré que « le développement du genre doit être *suspendu* afin de garantir le bien-être de l'individu » ; à quoi Marx répond avec éclat que « le plus haut développement de l'individualité ne peut qu'être payé au prix d'un processus historique, au cours duquel les individus *sont sacrifiés* [*geopfert werden*] »¹⁰⁰. Lorsque Reiner Grundman cherche à montrer que Marx, contrairement à Ricardo, conserve un regard critique sur les conséquences destructrices de l'aliénation¹⁰¹, il oublie toutefois de noter que c'est pour justifier du même geste leur nécessité historique, et ce précisément en employant ce motif du sacrifice. Bien que le lexique de l'aliénation soit absent de ce passage des *Manuscripts de 1861-63*, Marx

⁹⁸ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, nous soulignons.

⁹⁹ K. MARX, *Manuscripts de 1844, 2007, op. cit.*, p. 118.

¹⁰⁰ K. MARX, *M61-63. Bd. 3, op. cit.*, p. 768, nous soulignons. Notons ici que Marx employait déjà cette notion de sacrifice dans le passage des *Grundrisse* étudié ci-dessus, mais sans y expliciter la négativité dialectique sur laquelle repose cette figure.

¹⁰¹ R. GRUNDMANN, *Marxism and Ecology*, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 143.

renoue ici avec le motif même par lequel Hegel tâchait d'exposer la négativité de ce concept en l'inscrivant dans un horizon eschatologique inspiré de la religion chrétienne¹⁰².

C'est dans son exposé de la vérité philosophique du christianisme, au cours de l'avant-dernier chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit*, que Hegel illustre le concept d'aliénation par la thématique du sacrifice. Plus précisément, il tâche d'y montrer que le récit biblique de la « kénose », c'est-à-dire l'épreuve de la mort du Christ que le divin doit traverser pour manifester sa vérité dans la résurrection, offre l'image la plus accomplie de la dialectique de l'aliénation par laquelle la subjectivité réalise son essence spirituelle¹⁰³. Le mouvement par lequel l'esprit « se met en scène comme *esprit* »¹⁰⁴ se déploie ainsi en deux temps. « L'extériorisation [*die Entäußerung*] de l'essence divine, qui se fait chair », c'est-à-dire l'incarnation de l'être divin dans la figure humaine du Christ, doit être suivie d'un second mouvement consistant « à sacrifier [*aufzuopfern*] à nouveau son existence immédiate et à faire retour vers l'essence », car « seule l'essence comme ce qui est réfléchi en soi est l'esprit »¹⁰⁵. Dans le sacrifice du Christ comme épreuve de la mort se cristallise toute la négativité de l'aliénation, que Hegel désigne plus spécifiquement par le lexique de l'*Entfremdung*¹⁰⁶.

Si la mise en œuvre du motif théologique de la kénose dans la conceptualisation hégélienne de l'aliénation est connue¹⁰⁷, les commentateurs et commentatrices n'ont jusqu'à présent porté que peu d'attention à la manière dont Marx reconduit cette logique dialectique du sacrifice pour souligner la fonction historico-philosophique de l'aliénation capitaliste. Cet écueil tient probablement à critique explicite formulée par Marx à l'égard de l'emphase spéculative du concept hégélien d'aliénation qui se dessine justement dans son interprétation

¹⁰² Sur l'origine théologique du concept d'aliénation, voir le premier chapitre de I. MESZAROS, *Marx's Theory of Alienation*, *op. cit.*, et notamment le premier paragraphe intitulé « The Judeo-Christian approach », p. 28-33.

¹⁰³ À ce sujet, voir J. COHEN, *Le Sacrifice de Hegel*, Paris, Galilée, 2007, p. 45-48.

¹⁰⁴ G. W. F. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes* (1807), *op. cit.*, p. 565.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 566-567.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 564-565 : « [...] l'essence abstraite est aliénée [*entfremdet*] à elle-même, possède une existence naturelle et l'effectivité d'un Soi-même ; cet être autre qui est le sien, ou son présent sensible, est ressaisi par un second mouvement du devenir-autre et posé comme dépassé [*als aufgehobene*], comme universel [*allgemeine*] ; ce faisant l'essence est devenue elle-même en elle ; l'existence immédiate de la réalité effective a cessé d'être quelque chose d'étranger [*ein fremdes*] ou d'extérieur pour elle, dans la mesure où elle est dépassée, universelle ; cette mort est donc son avènement comme esprit. »

¹⁰⁷ Voir notamment F. FISCHBACH, « Transformations du concept d'aliénation. Hegel, Feuerbach, Marx », *op. cit.*, p. 96.

de la religion. C'est en effet par la conceptualisation du dogme chrétien de la création divine de la nature et de la rédemption du péché naturel par le médiateur christique, que Hegel parvient à s'élever au plan spéculatif du savoir absolu ; ce point de vue de l'Esprit, depuis lequel ce n'est pas seulement le monde idéal du droit qui peut être considéré comme le pur produit d'une extériorisation de la conscience, mais la nature sensible elle-même. En conclusion de l'ouvrage, c'est d'ailleurs en mobilisant cette conception sacrificielle de l'aliénation qu'il élabore la définition de la nature comme le résultat d'un acte d'extériorisation de l'esprit, à l'image de la création divine¹⁰⁸.

Bien que le jeune Marx renverse cette conception idéaliste dans les *Manuscrits de 1844*, en définissant la nature comme une réalité première au sein de laquelle s'objectivent les sujets vivants, il conserve toutefois la structure dialectique du concept d'aliénation articulée par la thématique eschatologique du sacrifice. Seule la restitution de cet intertexte, dans lequel on voit se tisser la trame d'une philosophie matérialiste de l'histoire avec les fils croisés d'une tradition eschatologique et d'un héritage hégélien, permet alors de comprendre le sens de cette métaphore étonnante mobilisée par le jeune Marx pour définir le communisme comme « la vraie résurrection [*Resurrektion*] de la nature »¹⁰⁹. Alors que Hegel parlait de l'incarnation comme d'un « devenir-homme » (*Menschwerdung*) de Dieu¹¹⁰, Marx conçoit l'objectivation comme « devenir de la nature pour l'homme » (*das Werden der Natur für den Menschen*)¹¹¹. Là où, dans la philosophie de la religion, le sacrifice désigne l'épreuve de la mort du Christ, Marx reprend cette figure pour désigner désormais la mise à mal de l'existence individuelle des travailleurs et des travailleuses dont l'activité objective est soumise au régime de l'aliénation

¹⁰⁸ « Ce sacrifice [*Aufopferung*] est l'extériorisation [*die Entäußerung*], dans laquelle l'esprit représente son devenir en tant qu'esprit dans la forme du hasard d'un événement libre, intuitionnant son pur Soi comme le temps en dehors de lui et de même son être comme l'espace. Ce dernier devenir qui est le sien, la nature, est son devenir immédiat et vivant ; elle, l'esprit extériorisé [*der entäußerte Geist*], n'est dans son existence rien d'autre que cette extériorisation [*Entäußerung*] éternelle de sa subsistance et le mouvement, qui engendre le sujet », G. W. F. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes* (1807), *op. cit.*, p. 590.

¹⁰⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 147 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte* (1844), 1985, *op. cit.*, p. 391.

¹¹⁰ G. W. F. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes* (1807), *op. cit.*, p. 552.

¹¹¹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 155 ; K. MARX, *Ökonomisch-philosophische Manuskripte* (1844), 1985, *op. cit.*, p. 398.

capitaliste : « le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail du sacrifice de soi, un travail de mortification »¹¹².

Remarquons toutefois que chez Hegel déjà, ce motif eschatologique était transposé dans la philosophie de l'histoire pour interpréter le déchaînement de la violence, des conflits et des guerres comme un sacrifice nécessaire pour la réalisation de l'idée de liberté : « cette fin ultime [...] à laquelle travailla l'histoire mondiale et à laquelle toutes les victimes furent sacrifiées sur le vaste autel de la Terre et au cours du temps long »¹¹³. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Marx se réfère implicitement à cette conception dialectique de l'histoire lorsqu'il critique la position de Sismondi dans le passage mentionné plus haut des *Manuscrits de 1861-63*. Celui-ci placerait le bien-être des individus devant les intérêts universels du genre humain, comme si « par exemple », précise Marx, « il ne fallait pas mener de guerre, au cours desquelles des individus ne manqueront pas d'être brisés »¹¹⁴. Sur la base d'une naturalisation de la philosophie hégélienne, Marx élabore toutefois une conception bien spécifique de la contribution historique du sacrifice des individus requis par l'aliénation du travail. Celui-ci n'est plus la condition de la réalisation spirituelle de l'Idée de liberté dans la constitution de l'État moderne, mais de l'accomplissement de cette humanisation de la nature garante de l'autonomie individuelle et collective.

Si l'on se souvient, pour conclure, que Hegel employait ce même concept de « ruse de la raison » pour désigner la réalisation historique de la liberté aux dépens de la volonté des acteurs historiques individuels d'une part, et la mise en œuvre de l'activité spontanée de la nature au profit des fins humaines d'autre part¹¹⁵, on pourrait être tenté de dire que Marx parvient, à travers la naturalisation du schème historico-philosophique de l'aliénation, à penser la synthèse de ces deux stratagèmes : une ruse de la raison historique permettant la réalisation de la ruse de la raison instrumentale.

¹¹² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 120.

¹¹³ G. W. F. HEGEL, *Philosophie der Geschichte*, *op. cit.*, p. 33.

¹¹⁴ K. MARX, *M61-63. Bd. 3*, *op. cit.*, p. 768.

¹¹⁵ Voir notre ch. 5, p. 284 *et sq.*

L'aliénation comme chemin vers l'identité expressive de l'être humain et de la nature

Par l'étude du concept d'autoengendrement de l'être humain dans la nature, nous avons pu mettre en lumière la persistance de l'horizon normatif de l'identité du sujet et de l'objet par-delà la critique de l'idéalisme hégélien¹¹⁶. En un certain sens, l'élaboration du naturalisme expressif permet même de radicaliser la conception hégélienne de la liberté comme identité à soi du sujet dans l'objet, en la transplantant de la sphère idéelle et normative au sol même de la nature. Comme nous pouvons désormais l'entrevoir, c'est le concept d'aliénation qui permet à Marx d'articuler son naturalisme expressif, sa conception dialectique de l'histoire et l'horizon normatif de l'identité du sujet et de l'objet.

L'origine de ce projet remonte peut-être à l'article de Moses Hess sur « L'essence de l'argent ». Marx n'y trouve pas seulement le concept d'« activité vitale » permettant de naturaliser la philosophie hégélienne de l'activité¹¹⁷. Il y découvre aussi le projet d'une réinterprétation naturaliste de la dialectique historique de l'aliénation. Alors que dans sa première « Philosophie de l'Action », Hess reprenait la structure du concept hégélien d'aliénation pour affirmer que « toute l'histoire passée ne représente rien d'autre que le développement de l'esprit qui, pour devenir réel, a dû s'opposer à soi-même »¹¹⁸, il transpose désormais ce modèle dans la reconstruction naturaliste d'une « histoire de la genèse » de l'être humain par l'intermédiaire de sa propre activité vitale. C'est en assumant pleinement le principe de négativité dialectique qu'il annonce la thèse directrice dans l'analyse de ce devenir. « L'histoire de la genèse [*Entstehungsgeschichte*] de l'essence humaine ou de l'humanité apparaît d'abord comme *autodestruction* de cette essence. »¹¹⁹ Par la généralisation de l'argent, la coopération constitutive de l'essence générique de l'être humain se trouve aliénée dans un médium chosal, permettant à l'individu particulier de dominer ses semblables en s'appropriant les fruits de cette coopération. Dans le cadre d'une critique de l'argent, c'est donc la forme aliénée de l'échange qui est posée par Hess au principe de cette négation destructrice. Même si l'approche de Marx se singularise par une mise au premier plan de la

¹¹⁶ Voir notre ch. 4, p. 238 *et sq.*

¹¹⁷ Voir notre ch. 4, p. 235 *et sq.*

¹¹⁸ M. HESS, « Philosophie der That », dans *Philosophische und sozialistische Schriften. 1837-1850*, Berlin, Akademie, 1980, p. 216.

¹¹⁹ M. HESS, « Über das Geldwesen », *op. cit.*, p. 332.

forme aliénée de la production et non de l'échange¹²⁰, il pense toutefois la négativité créatrice de cette aliénation dans des termes très similaires à ceux employés par Hess.

En tant que ce medium aliéné de l'argent suscite l'extension potentiellement infinie de la sphère des échanges, en l'occurrence la création d'un marché mondial, et exacerbe la concurrence comme forme conflictuelle de la coopération, il contribue selon Hess de manière décisive à l'essor de la division du travail et stimule le progrès technique de la production. Ainsi Hess affirme qu'« à travers cette *abstraction* du commerce effectivement réel, spirituel et vivant », c'est-à-dire à travers la séparation des individus et de leur essence générique, « les ressources, la force productive [*die Produktionskraft*] des hommes furent augmentées tout au long de leur aliénation [*Entfremdung*] »¹²¹. En posant déjà l'argument que Marx développe dans les *Grundrisse* puis reprend dans les *Manuscrits de 1861-63*, il peut alors indiquer le renversement à l'œuvre dans cette dialectique de la négativité, où la production autotélique de richesse devient le moyen d'un accomplissement de l'humanité comme fin en soi : « nous croyions remporter un bien *extérieur* et ce faisant nous n'avons fait que nous développer nous-mêmes »¹²².

Sans en rester à l'idée d'un développement des capacités humaines subjectives par la médiation de l'aliénation, le nouveau cadre naturaliste permet à Hess d'y voir le développement d'une humanisation technique de la nature. Tandis que dans l'état primitif qui précède le développement aliéné du commerce, les êtres humains existaient comme des « individus frustrés » qui, « à l'instar des plantes, tiraient de la Terre leur nourriture, de quoi satisfaire leurs besoins corporels d'une manière toute immédiate », le développement aliéné des « ressources de l'homme [...] jusqu'à la surabondance » traduit l'accomplissement d'une domination de la nature au terme duquel « les forces de la nature ne font plus face à l'homme comme des forces étrangères et hostiles [*fremde und feindliche*] », car désormais « il les connaît et les emploie à des fins humaines »¹²³. Certes, la forme aliénée de l'argent ne permet pas encore à toutes et tous de jouir des fruits de ce progrès. Mais contrairement aux sociétés primitives

¹²⁰ Certes, Marx se penche aussi dans le troisième cahier des *Manuscrits de 1844* sur le phénomène de l'argent comme l'un des modes de l'aliénation (K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 193-198). Mais il apparaît désormais, dans l'argument d'ensemble, comme un mode dérivé de l'aliénation fondamentale du travail.

¹²¹ M. HESS, « Über das Geldwesen », *op. cit.*, p. 347.

¹²² *Ibid.*, p. 348.

¹²³ *Ibid.*, p. 333.

qui faisaient face au problème de la rareté, la misère de la société moderne « n'est pas une conséquence du *manque*, mais de la *surabondance* de richesses produites », dont la « progression géométrique » excèderait une « progression arithmétique »¹²⁴ du nombre de consommateurs. En s'inspirant ici de la première critique de Malthus par le jeune Engels, qui renversait l'explication du paupérisme comme l'expression de crises de surproduction, Hess fonde le productivisme stratégique dans une philosophie de l'histoire guidée par le concept dialectique d'aliénation. Là où l'unité immédiate à la nature des premières sociétés signifiait en réalité une dépendance totale aux contraintes naturelles, la scission introduite par l'aliénation permet paradoxalement de s'approprier la nature pour la soumettre aux fins humaines. Par l'aliénation, la limite naturelle à l'épanouissement du genre humain a été objectivement vaincue, « à présent les hommes sont mûrs pour la jouissance complète de leur liberté ou de leur vie »¹²⁵. Désormais, il ne resterait plus qu'à surmonter la forme sociale de l'aliénation – c'est-à-dire abolir l'argent – pour réaliser pleinement ce potentiel et permettre à chaque individu de jouir pareillement des fruits de l'abondance. Dans un mouvement ternaire, qui structure le mouvement d'une dialectique hégélienne naturalisée, c'est l'épreuve de l'aliénation qui permet donc, selon Hess, d'accomplir l'unité véritable avec la nature, là où l'unité première n'était qu'une unité immédiate.

Si l'entrelacement du naturalisme expressif et d'une dialectique historique de l'aliénation transparaît déjà dans les *Manuscrits de 1844*, il faut se pencher sur les *Grundrisse* pour voir ces deux dimensions s'articuler sous une forme systématique, comme si Marx tâchait d'y expliciter le premier schéma historique de l'aliénation esquissé par Moses Hess. C'est notamment dans le chapitre sur les « Formes antérieures à la production capitaliste »¹²⁶ qu'on voit s'élaborer un modèle d'analyse du progrès historique qui met en œuvre la définition hégélienne de la nature non organique, et sa réélaboration comme corps non organique, afin de penser le rôle de l'aliénation dans la réalisation de cette plus haute unité avec la nature mentionnée dans les *Manuscrits de 1844*. En élaborant une conceptualité originale, Marx parvient notamment à expliciter la structure de cette histoire qui progresse d'une unité primitive à une véritable unité de l'être humain et de la nature, par ce passage nécessaire de la scission aliénante. Comment comprendre, en effet, qu'au sein de la première unité avec la

¹²⁴ *Ibid.*

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 432 et sq.

nature, les forces naturelles se présentent comme des forces étrangères et hostiles, alors qu'à l'inverse, la scission aliénante puisse accomplir une forme d'humanisation de la nature ? C'est à ce paradoxe que répond Marx en distinguant deux niveaux de relation à la nature dans son étude des formations sociales précapitalistes.

Dans les sociétés organisées autour d'une propriété communale de la terre¹²⁷, « l'individu singulier » se rapporte « aux conditions *naturelles* du travail et de la reproduction considérées comme des conditions objectives qui lui appartiennent, autrement dit le corps propre de sa subjectivité *qu'il trouve devant lui [vorgefundner Leib] sous forme de nature non organique* »¹²⁸. En tant qu'il appartient à une « communauté » (*Gemeinwesen*) qui garantit son accès à la terre en la protégeant d'éventuels envahisseurs, l'individu peut en faire usage librement comme d'un « laboratoire naturel »¹²⁹ pour réaliser son activité vitale. L'unité en question désigne donc un lien de continuité entre l'activité vitale et ses conditions objectives, dont l'individu peut faire un usage instrumental pour assurer sa reproduction. Mais dans cette unité primitive, la terre n'est qu'une *nature* non organique, autrement dit une forme d'objectivité donnée, qui n'est pas encore incorporée dans le mouvement de la production mais se présente devant (*vor*) elle comme sa condition extérieure. Il s'agit donc ici d'une forme d'unité duplice entre le travail et la terre, qui repose sur « l'appropriation, non par le travail, mais comme présumée au travail »¹³⁰. Autrement l'unité en question n'est pas le résultat de l'activité productrice, qui poserait l'objectivité comme sienne en la transformant conformément à ses fins, mais elle ne désigne qu'un rapport social et juridique autorisant la subjectivité à faire usage de la terre. Loin d'être une unité accomplie entre l'être humain et la nature, la première unité immédiate n'est qu'une unité socio-juridique, doublée d'une altérité matérielle de la nature vis-à-vis de la finalité humaine.

Un passage de *L'Idéologie allemande*, qui laisse deviner l'influence, et peut-être même l'intervention de Moses Hess sur la rédaction du texte, permet d'étayer une telle lecture. Au sujet des premières sociétés humaines, les auteurs affirment qu'elles témoignent d'une

¹²⁷ Il est notamment question des trois formes de la « commune orientale », de « *l'ager publicus* » romain et de la « propriété de type germanique ».

¹²⁸ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 434-435, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 380. Nous soulignons.

¹²⁹ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 433.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 443.

« conscience de la nature qui se dresse d'abord en face des hommes comme une puissance foncièrement étrangère, toute-puissante et inattaquable [*eine durchaus fremde, allmächtige und unangreifbare Macht*], envers laquelle les hommes se comportent d'une façon purement animale et qui leur en impose autant qu'au bétail ; par conséquent, une conscience de la nature purement animale (religion de la nature) »¹³¹. Contre la représentation rousseauiste de l'état de nature comme unité harmonieuse avec les éléments, Marx envisage donc l'unité première comme une unité travaillée par l'altérité, voire l'étrangeté hostile. Et c'est précisément cette ambivalence qu'exprime selon lui le phénomène religieux. La représentation animiste de certaines entités naturelles comme étant à la fois dotées de certaines qualités humaines (comme l'intentionnalité), tout en soumettant les mortels à un dessein supérieur et impénétrable, traduirait peut-être ce double rapport à la nature fait d'unité symbolique et d'altérité matérielle. Dans ces communautés précapitalistes, « l'appropriation réelle par le procès de travail s'effectue sur la base de ces *présupposés* [naturels], qui ne sont pas eux-mêmes les *produits* du travail, mais apparaissent comme ses *présupposés* naturels ou *divins* »¹³². Dès lors, le problème historique qui guide le schéma d'interprétation élaboré dans les *Grundrisse* est le suivant : à quelles conditions est-il possible de dépasser cette altérité de la nature, pour la soumettre véritablement aux fins humaines et libérer les individus du potentiel danger qu'elle représente ; ou, comment penser la transformation réelle de la nature non organique en un corps non organique ?

Comme on s'en doute désormais, la réponse est dialectique. C'est précisément par l'épreuve de la scission aliénante, subie par l'individu, que doit se réaliser cette plus haute unité. Le but de l'analyse historique n'est pas seulement d'expliquer « la *séparation* entre les conditions non organiques de l'existence humaine et cette existence active, séparation qui n'a été posée complètement que dans le rapport du travail salarié et du capital »¹³³, c'est-à-dire dans la situation de l'aliénation capitaliste. Il s'agit également de comprendre comment « les conditions originelles de la production », qui apparaissent d'abord comme « des *présupposés* naturels »¹³⁴ de la vie des individus, peuvent elles-mêmes en venir à être posées par l'activité productrice. Ce problème, qui n'est qu'à peine esquissé dans le chapitre sur « Les formes

¹³¹ K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 29 ; K. MARX et F. ENGELS, *Die deutsche Ideologie (1845-46)*. MEW 3, op. cit., p. 31.

¹³² K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 434.

¹³³ *Ibid.*, p. 448, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 393

¹³⁴ K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 448.

antérieures à la production capitaliste », guide en réalité toute l'exposition du concept de capital comme processus socio-historique au cours duquel les conditions de la production et de la reproduction de la vie des individus tendent à être toujours davantage reproduites au sein de la totalité sociale¹³⁵. En séparant les producteurs individuels de la terre, et en rompant l'unité socio-juridique de la commune primitive, l'aliénation de la propriété privée culminant dans l'aliénation capitaliste apparaît en même temps comme le moyen d'engendrer l'unité matérielle de la production et de ses conditions naturelles. Là où le premier moment historique correspondait donc à la scission matérielle entre l'être humain et la nature dans l'unité socio-juridique, l'aliénation peut être comprise comme l'unification matérielle des deux termes par le biais de la *scission* socio-juridique ; scission qui, précisons-le encore, affecte l'individu ou la classe, tandis que l'unification matérielle est opérée du point de vue de l'objectivation générique. Paradoxalement, l'aliénation ne permet de surmonter l'étrangeté primitive de la nature qu'en lui substituant une seconde forme d'étrangeté sociale. Seul le dépassement de l'aliénation par la révolution communiste permet enfin de réaliser « l'unité essentielle accomplie de l'homme avec la nature »¹³⁶, en combinant l'unité matérielle acquise par l'épreuve de l'aliénation avec l'unité socio-juridique conquise par les travailleurs se réappropriant collectivement leur essence générique, c'est-à-dire leurs moyens de production sous la forme d'un corps propre non organique.

Dans le fragment sur l'aliénation, déjà mentionné, Marx peut alors conclure qu'au terme de ce processus, « les moments objectifs de la production sont dépouillés de cette forme d'aliénation [*Entfremdung*] » pour être « posés comme propriété, comme *corps social organique* dans lesquels les individus se reproduisent en tant qu'individus singuliers, mais individus singuliers sociaux »¹³⁷. Alors que dans l'unité primitive, les individus se rapportent au monde objectif comme une *nature* non organique qui n'est pas encore humanisée, et que la scission aliénante ne permet de la transformer en *corps* non organique qu'en l'opposant aux individus, seule la révolution communiste permet d'accomplir une unité pleine et entière où la nature apparaît comme « le corps réel »¹³⁸ des individus. Et si Marx désigne ici cette nature appropriée

¹³⁵ Au terme de ce processus, « les conditions qui les font ce qu'ils sont dans la reproduction de leur vie, dans leur processus vital productif, n'ont été posées que par le procès économique lui-même », *ibid.*, p. 791-792.

¹³⁶ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 147.

¹³⁷ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 791, nous soulignons.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 502.

et humanisée par l'expression de « corps social organique » et non plus de « corps propre non organique », comme dans les *Manuscrits de 1844*, c'est qu'il tient justement à distinguer la simple objectivation générique de l'activité humaine dans la nature, qui pouvait encore prendre la forme de l'aliénation, de la réappropriation collective de cette dernière par les individus associés.

Au terme de ce long parcours, il nous est désormais possible de comprendre en quoi le concept marxien d'aliénation conserve, malgré la critique de l'idéalisme hégélien, à la fois la structure dialectique qui l'anime et l'horizon normatif qui le guide. Bien que le premier Marx critique l'hypothèse spéculative d'une pure identité de la conscience de soi et de l'objet, il pense toutefois l'accomplissement du communisme comme la réalisation d'une unité de l'humanité et de la nature qui conserve la structure de la dialectique hégélienne. Ce modèle critique de l'aliénation repose tout entier sur le naturalisme instrumental qui place le progrès dans la domination de la nature à la base du progrès historique, comme cet élément de continuité permettant de penser le mode de production capitaliste comme une présupposition nécessaire à l'accomplissement du communisme. Stéphane Haber a donc raison de rappeler que, « même informée par des thématiques naturalistes et intersubjectives très puissantes, la pensée de 1844, plus que dans une ontologie abusive du travail (Arendt, Habermas), se meut dans un horizon conceptuel encore largement déterminé par le thème d'une possession intégrale de soi et des produits de l'activité propre (en termes lockiens : la propriété de soi-même et de ce que l'on a façonné) qui n'a pas été suffisamment soumis au filtre critique »¹³⁹. Contre ce modèle critique inspiré d'une philosophie subjectiviste de l'identité, qui pose le pouvoir de disposer du monde naturel au fondement de la liberté, une attention plus grande à la vulnérabilité des corps et du vivant se dessine cependant dans le *Capital*.

¹³⁹ S. HABER, « Que faut-il reprocher au Marx des Manuscrits de 1844 ? », *op. cit.*, p. 62.

2. L'épuisement généralisé de la vie : vers l'élaboration d'un nouveau modèle critique dans le *Capital*

Loin d'être délaissés au-delà des *Manuscripts de 1844*, le lexique et la conceptualité de l'aliénation se déploient sous une forme systématique dans les *Grundrisse*, se perpétuent dans les *Manuscripts de 1861-63* et affleurent encore dans les différents manuscrits préparatoires du *Capital*. Dans l'édition publiée du premier tome de 1867, pourtant, le mot d'aliénation s'est complètement éclipsé. Certes, on y trouvera deux passages importants qui reprennent l'argument d'une séparation aliénante entre le travail et le capital, telle qu'elle se manifeste d'une part concrètement dans la machinerie¹⁴⁰ et telle qu'elle se renforce, d'autre part, dans le processus de reproduction rapport social capitaliste¹⁴¹. Mais alors qu'il employait encore abondamment le terme d'*Entfremdung* dans le manuscrit de 1864-65 du troisième tome, Marx juge bon de ne plus s'y référer dans la version du premier tome destinée à publication. On pourrait penser qu'il s'agit là d'un simple geste de vulgarisation éditoriale, visant à conquérir un plus large public qui n'est pas familier de la langue philosophique. À la lumière de notre reconstruction de la fonction historico-philosophique du concept d'aliénation, qui faisait de l'objectivation aliénée un moyen d'accomplir la domination générique de la nature, cet effacement sémantique peut toutefois apparaître comme le symptôme d'un véritable problème théorique.

Dans un récent manifeste pour un renouveau de la théorie critique, Eva von Redecker s'est proposée d'articuler les nouvelles formes de contestation anticapitalistes autour de l'idée d'une défense de la vie, humaine et non humaine, contre sa destruction par le mode de production capitaliste. En s'appuyant sur les recherches de Kohei Saito, elle montre notamment qu'on peut retracer l'origine de ce nouveau point de vue dans la critique marxienne de l'épuisement des sols, nourrie des lectures de Liebig¹⁴². Au terme de son analyse, elle fait remarquer qu'une telle attention à la vulnérabilité du vivant permet en outre de douter de la dialectique progressiste qui caractérise le modèle marxiste classique. « Marx s'est efforcé tout au long de sa vie de montrer [...] que le capitalisme creuse sa propre tombe. Le pari est encore ouvert. Peut-être que la valorisation capitaliste ne travaille pas contre elle-même.

¹⁴⁰ Voir notamment K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 410.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 553-554. Cf. F. FISCHBACH, « Présentation des Manuscrits de 1844 », op. cit., p. 39-41.

¹⁴² Voir E. von REDECKER, *Revolution für das Leben. Philosophie der neuen Protestformen*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2020, p. 43-49.

Qu'elle travaille à l'encontre de la vie, cela ne fait pourtant aucun doute. »¹⁴³ Cette hésitation traduit en réalité une transformation dans le modèle critique employé par Marx, et notamment la philosophie de l'histoire qui lui est sous-jacente.

Marx n'abandonne jamais tout à fait le modèle critique de l'aliénation, mais il cesse d'être le centre de gravité de la critique de l'économie politique pour faire place à l'émergence d'un nouveau modèle, celui de l'épuisement *généralisé* de la vie. Comme nous l'avons vu, la critique de l'aliénation permettait de mettre en balance l'exploitation destructrice du travail humain et la vivification créatrice des forces naturelles. Cet argument perd toute son évidence dans le *Capital*, où Marx étend l'idée d'une exploitation destructrice à la terre elle-même. La première critique intégrait déjà l'idée d'un épuisement de la vie physique dans l'aliénation du travail, mais l'extension de la notion d'épuisement à la nature non humaine remet en cause l'un des présupposés fondamentaux du modèle de l'aliénation. Par la prise en compte de la destruction des conditions naturelles d'existence des *générations* humaines qui se succèdent, l'analyse de la rupture métabolique ne permet plus de justifier aussi simplement la nécessité historique du capital par l'appropriation *générique* de la nature. En se penchant ici sur la spécificité du lexique et du mode d'argumentation de la version définitive du *Capital* par rapport à ses brouillons antérieurs, il s'agit de reconstruire l'émergence d'un nouveau modèle critique. Si, comme nous le verrons, Marx tente de conférer une certaine systématisme à sa théorie de la destruction croisée du travail et de la nature, cela se paie au prix d'une fragilisation de sa dialectique historique d'ensemble. Certes, l'idée d'une négativité du capital posant les bases de son propre dépassement n'est pas abandonnée. Ne pouvant plus s'appuyer aussi simplement sur l'idée d'une domination accomplie de la nature, elle perd toutefois l'un de ses ressorts les plus puissants.

A. De quoi la « force de travail » est-elle le nom ? Symptomatologie d'un déplacement théorique

En parallèle de l'effacement du terme d'aliénation, le texte finalisé du *Capital* donne à voir un autre déplacement sémantique souvent repéré par les commentateurs mais resté jusqu'à présent difficilement explicable : la requalification du concept de « capacité de travail » (*Arbeitsvermögen*), au centre de la théorie de l'exploitation, en celui de « force de travail »

¹⁴³ *Ibid.*, p. 48-49.

(*Arbeitskraft*). Bien que le sens interne du concept reste inchangé, sa signification contextuelle n'est plus la même. Il obtient par là une place nouvelle dans le dispositif critique, à travers l'analogie structurelle qui le lie à présent aux forces de la nature (*Naturkräfte*). Selon l'hypothèse d'Anson Rabinbach, l'élaboration du concept marxien de force de travail (*labor power*) traduirait l'influence des sciences thermodynamiques, qui auraient permis à Marx de fonder son productivisme. Une étude plus précise de sa genèse permet au contraire de repérer une coïncidence entre ce choix terminologique et la mise à distance de cet ancien paradigme.

Perplexités initiales : l'hypothèse du « moteur humain » et ses limites

Dans son étude magistrale sur l'influence des sciences thermodynamiques dans la constitution des représentations sociales du travail propres à la modernité industrielle, intitulée *Le Moteur humain*¹⁴⁴, Anson Rabinbach accorde à l'œuvre de Marx un statut paradigmatique. « Le plus important penseur du XIX^e siècle pour l'assimilation des conceptions de la thermodynamique n'est autre que Marx, dont l'œuvre tardive fut influencée et peut être même façonnée de manière décisive par la nouvelle image du travail [*work*] comme "force de travail [*labor power*]" »¹⁴⁵. En puisant chez Helmholtz l'idée d'une convertibilité des forces naturelles et du travail humain, Marx élaborerait selon Rabinbach son concept de « force de travail » (*labor power*) pour théoriser d'un même geste la fatigue humaine comme symptôme de son exploitation irrationnelle par le capital, et la révolution communiste comme accomplissement d'une révolution industrielle permettant « d'abolir la fatigue et de délivrer les êtres humains du fardeau du travail »¹⁴⁶.

En s'appuyant notamment sur les analyses de Thomas Kuhn, Rabinbach commence par montrer que l'élaboration de la notion physique de « force de travail » (*Arbeitskraft*) par Helmholtz est caractéristique de la constitution d'un nouveau « paradigme », propre à la thermodynamique¹⁴⁷. Cette notion de force de travail ne serait pas seulement au fondement

¹⁴⁴ A. RABINBACH, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, op. cit.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 69-70.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 74.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 46 et sq. Rabinbach s'appuie principalement sur un article de Kuhn qui précède la publication de *La structure des révolutions scientifiques*, mais il fait très souvent référence à la notion de paradigme qui est au cœur de cette dernière. Voir T. KUHN, « Energy conservation as an example of simultaneous discovery », dans *The Essential Tension. Selected Studies in Scientific Tradition and Change*, University of Chicago Press, Chicago, 1977, p. 66-104 ; T. KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, op. cit.

d'une nouvelle conception énergétique de la nature, en tant qu'elle permet de définir analytiquement la notion de « force » comme un pouvoir de produire du « travail », c'est-à-dire de se transformer d'une forme d'énergie à une autre selon le principe de « la conservation de la force ». Dans la mesure où elle trouve son origine dans les recherches des ingénieurs du premier XIX^e siècle visant à perfectionner le rendement des machines thermiques, et dans l'application parallèle de l'idée de « puissance de travail » à l'activité physiologique du corps humain pour optimiser sa productivité, cette notion helmholtzienne de « force de travail » est le point nodal de toute une conception du monde dans laquelle s'articulent des savoirs scientifiques, des innovations techniques, et la représentation sociale du corps au travail comme « moteur humain ». Plus précisément, il donne à voir une nouvelle conception productive de la nature forgée par analogie avec le travail humain, et dont les élaborations scientifiques permettent en retour de penser le perfectionnement de ce dernier par une double médiation technique. Ce n'est pas simplement l'élaboration de machines qui permet d'accroître sa puissance productive en substituant le « travail » de la nature à la dépense de force musculaire humaine. C'est, d'un point de vue économique, l'étude du corps humain comme moteur thermique qui doit permettre d'optimiser sa propre dépense d'énergie musculaire de la manière la plus durable et la plus rentable possible.

Au-delà de sa stricte forme théorique, le modèle thermodynamique permet d'inscrire les représentations positivistes de la société industrielle et de son progrès dans une véritable ontologie du travail ou, selon l'expression de Rabinbach, dans un « matérialisme transcendantal »¹⁴⁸. Dans cette conception posant l'expérience subjective du travail humain au fondement de l'être même des choses, « la nature avait pour but de livrer du travail [*to yield work*] et, au sein de cette équation, le corps livrait le travail des nerfs, des muscles et des organes qui, à l'instar de toute autre machine, étaient soumis aux mêmes lois que la nature »¹⁴⁹. Autrement dit, la réduction énergétique de la vie humaine n'est que la réciproque d'une représentation instrumentale de la nature comme « vaste citerne d'énergie protéiforme

¹⁴⁸ Par cette expression, qui fait référence à l'idéalisme transcendantal kantien, il s'agit de montrer que le matérialisme de la conception énergétique du monde repose en même temps sur une métaphysique de la subjectivité : « Dans la formulation par Helmholtz de la conservation de l'énergie, la technologie de la révolution industrielle et la philosophie idéaliste allemande furent unies en un seul principe ontologique. », A. RABINBACH, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, *op. cit.*, p. 55.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 46.

attendant d'être convertie en travail »¹⁵⁰. C'est cette corrélation qui serait au fondement du « productivisme moderne », que Rabinbach définit ontologiquement comme cette « croyance que les sociétés humaines et la nature sont liées par le primat et l'identité de toute activité productive, qu'elle soit celle des travailleurs, des machines ou des forces naturelles »¹⁵¹. Cette corrélation énergétique entre les forces naturelles et le moteur humain n'est toutefois pas strictement symétrique. Alors que « la foi optimiste de la science dans le potentiel productif de l'époque » repose sur « l'image d'une énergie naturelle inépuisable [*inexhaustible*] »¹⁵², elle se heurte à l'émergence d'une nouvelle pathologie sociale propre à la modernité industrielle : « le trouble endémique de la fatigue – le rappel le plus évident et le plus persistant de la récalcitrance du corps au progrès illimité de la productivité »¹⁵³.

Cette ambivalence de la modernité, que Rabinbach interprète comme le symptôme d'une tension entre le premier et le second principe de la thermodynamique¹⁵⁴, poserait précisément le problème historique auquel Marx tâcherait de répondre en se réappropriant le concept scientifique de « force de travail » pour théoriser l'exploitation capitaliste. Rabinbach ne se contente pas toutefois d'affirmer que le modèle thermodynamique permet à Marx d'identifier ontologiquement l'activité humaine et les forces naturelles, en substituant un paradigme naturaliste de la production à l'ancien paradigme subjectiviste du travail¹⁵⁵. Il soutient également que le concept énergétique de force de travail fonde sa conception du progrès comme « l'expansion du travail par la technologie », grâce à laquelle « une émancipation à l'égard de la contrainte temporelle du travail »¹⁵⁶ devient possible. Si l'on veut traduire l'hypothèse de Rabinbach dans les termes de notre analyse, on pourrait dire que l'élaboration par Marx du concept de force de travail serait donc l'opérateur central d'un productivisme stratégique fondé sur une conception instrumentale de la nature.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 3.

¹⁵² *Ibid.*, p. 55.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 4.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 3-4.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 73 : « Il devint un productiviste, en tant qu'il cessa d'envisager le travail [*labor*] comme un paradigme de l'activité humaine et, à l'unisson avec la nouvelle physique, perçut le travail comme n'étant qu'un mode (central) de convertir de l'énergie en travail ». Sur les limites de cette hypothèse, voir notre ch. 5, p. 298 *et sq.*

¹⁵⁶ *Ibid.*

Afin de réfuter cette interprétation, et notamment la thèse d'une réduction naturaliste du travail humain à la simple expression d'une force naturelle comme les autres, Claude Morilhat tente de nuancer l'influence des sciences thermodynamiques sur l'élaboration du concept marxien de force de travail¹⁵⁷. Par la traduction imprécise de *labor power*, Rabinbach laisserait entendre que la première élaboration du concept dans les *Grundrisse* repose déjà sur le lexique thermodynamique de l'*Arbeitskraft*, là où Marx emploie d'abord le terme allemand d'*Arbeitsvermögen*, signifiant « puissance de travail ». À la suite de Michel Vadée¹⁵⁸, Morilhat rappelle que cette notion permet à Marx de théoriser l'exploitation du travail sur la base de la conceptualité aristotélicienne de la puissance et de l'acte, en montrant que le capitaliste s'approprie les produits de l'actualisation du travail, dont la valeur est supérieure au salaire par lequel il rétribue la reproduction de la simple puissance de travail. Cet héritage philosophique, dont Marx tirerait selon Vadée l'idée d'une créativité fondamentale de l'activité humaine à la différence des simples forces mécaniques, perdure jusque dans le *Capital*. Comment comprendre, dès lors, la substitution plus tardive du terme de force de travail à celui de puissance de travail ? Tandis que Lucien Sève l'explique par un souci de clarification théorique pour éviter le contresens que pourrait induire le terme allemand de *Vermögen*¹⁵⁹, Morilhat s'oppose tant et si bien à l'hypothèse de Rabinbach qu'il refuse de voir dans cette « modification lexicale » autre chose qu'un simple enjeu éditorial. Ce n'est pas « l'élaboration proprement théorique » qui serait « le ressort fondamental de cette substitution », mais simplement une adaptation de la langue de Marx à une « évolution du champ linguistico-sémantique »¹⁶⁰. Si on ne peut que lui donner raison sur sa vive critique du naturalisme réductionniste qui guide l'interprétation thermodynamique de Rabinbach,

¹⁵⁷ C. MORILHAT, « Marx, "puissance" ou "force de travail" ? », *Philosophique*, vol. 21, 2018, p. 75-86.

¹⁵⁸ M. VADEE, *Marx, penseur du possible*, op. cit. Voir notamment le chapitre : « Les forces ».

¹⁵⁹ Pour Sève, ce glissement sémantique de la puissance à la force permettrait de clarifier le concept, en évitant le contresens que pourrait induire le terme allemand de *Vermögen* signifiant également « fortune », dont la mauvaise interprétation rejoindrait l'idéologie bourgeoise représentant le travail comme le capital dont dispose le travailleur. L. SEVE, *Penser avec Marx aujourd'hui. Tome III : « La philosophie »?*, Paris, La Dispute, 2014, p. 252-253.

¹⁶⁰ Et cette conclusion elle-même, dans son énoncé, est contradictoire : « La présence insistante du terme de force dans le vocabulaire des sciences de l'époque, l'approche unifiante de la nature qu'il laisse entrevoir, permettent de comprendre l'attrait qu'il a pu exercer sur Marx, qu'il l'ait substitué au terme de puissance tout en les considérant comme équivalents. », C. MORILHAT, « Marx, "puissance" ou "force de travail" ? », op. cit., p. 86. Si Marx est intéressé par la connotation du terme de « force » en tant qu'il renvoie à une approche unifiante de la nature, c'est bien que son sens n'est pas strictement équivalent à celui de « puissance ».

effaçant toute différence qualitative entre travail humain et force naturelles, Morilhat sous-estime toutefois l'influence des sciences de la nature dans l'adoption par Marx du vocabulaire de la force. C'est là quelque chose qu'a bien repéré Rabinbach mais sous la forme d'une contre-vérité, à défaut de pouvoir suffisamment différencier entre l'usage du concept de « puissance » de travail dans les *Grundrisse* et l'usage du concept de « force de travail » dans le *Capital*. Alors que Rabinbach fait de la « force de travail » la pierre angulaire du productivisme de Marx, l'usage de ce terme est au contraire le signe de son abandon par Marx, ou du moins de sa mise à distance.

La généralisation tardive du lexique de la force de travail

Pour avancer dans la défense de cette hypothèse, il faut prêter une attention plus fine au contexte rédactionnel dans lequel Marx tranche en faveur de ce choix terminologique. Employé à l'origine dans les *Grundrisse*, le terme de « puissance de travail » (*Arbeitsvermögen*) est repris dans les *Manuscrits de 1861-63* puis dans ce qu'il nous reste du manuscrit du premier livre du *Capital*. Certes, Marx utilise déjà ponctuellement le terme de « force de travail » (*Arbeitskraft*) dans ces textes, mais il n'y apparaît qu'en un sens dérivé et secondaire¹⁶¹, alors qu'il s'imposera de manière éclatante dans la version publiée du *Capital*. C'est donc que le tournant a lieu quelque part entre le manuscrit et la version publiée du premier livre. Composé de quelques pages d'ouverture et du fameux sixième chapitre sur « Les résultats du processus de production immédiat », ce manuscrit fragmentaire n'est malheureusement pas daté. Contre les premières hypothèses de sa rédaction autour des années 1865-66, une étude philologique a pu montrer par une approche comparée des différents textes qu'il fut rédigé avant le manuscrit du troisième livre, soit très exactement du mois de juillet 1863 à l'été 1864¹⁶². Pour mesurer toute la distance qui le sépare de la version publiée de 1867, les exégètes se réfèrent notamment aux « précisions terminologiques importantes » qui « témoignent d'une compréhension plus approfondie de l'objet de recherche », en l'occurrence le fait que Marx « remplaça entre autres le terme de "puissance de travail" par "force de travail" »¹⁶³. Et si l'on se penche désormais sur

¹⁶¹ Là où Marx réserve dans ces textes le concept d'*Arbeitsvermögen* pour désigner la puissance vivante de travail dont la valeur est évaluée par l'ensemble des biens nécessaires à sa reproduction, il emploie le terme de force de travail en de rares occasions et dans un sens souvent plus général.

¹⁶² L. MISKEWITSCH, M. TERNOWSKI et W. WYGODSKI, « Zur Periodisierung der Arbeit von Karl Marx am "Kapital" in den Jahren 1863 bis 1867 », *Marx-Engels Jahrbuch*, vol. 5, 1982, p. 316-317.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 305.

le manuscrit du troisième tome du *Capital*, rédigé entre 1864 et 1865, on remarquera que le terme de force de travail y prend largement le dessus¹⁶⁴. Quelque chose a donc dû se passer entre l'été 1864 et l'été 1865.

N'en déplaise à Rabinbach, on peine à mettre la main sur des références explicites et directes aux sciences thermodynamiques dans les *Grundrisse*, où Marx élabore pour la première fois son concept de « puissance de travail » – et cela vaut *a fortiori* pour Helmholtz que Marx ne mentionne pour la première fois qu'en 1875¹⁶⁵. Certes, on y trouve déjà une mention de Pellegrino Rossi, un économiste qui avait élaboré une notion de « puissance de travail » à la suite des ingénieurs français qui comparaient le travail humain et le travail de la machine en s'inspirant des travaux de Sadi Carnot sur les moteurs à combustion¹⁶⁶. Mais il s'agit alors pour Marx de critiquer une « grande confusion »¹⁶⁷ qui conduit Rossi à identifier la valeur de la puissance de travail à la valeur du travail effectivement dépensé dans le processus de production. Tout en réitérant la critique de ce dernier dans le *Capital*, pour n'avoir pas suffisamment perçu la distinction entre les concepts de force de travail et de travail en acte¹⁶⁸, Marx s'appuie désormais de manière tout à fait positive sur l'ouvrage de William C. Grove, *La Corrélation des forces physiques*¹⁶⁹, pour préciser sa définition de la force de travail. Cette référence intervient notamment pour défendre l'équivalence entre la valeur quotidienne de la force de travail et la valeur des biens de subsistance dont la consommation assure la « rotation de substance vivante [*Lebenssubstanz*] en mouvement »¹⁷⁰, c'est-à-dire le métabolisme physiologique du travailleur. Or, c'est précisément durant l'été 1864 que Marx fait part à Engels puis à son oncle de sa lecture du livre de Grove, « un ouvrage de sciences naturelles

¹⁶⁴ Un bref survol des occurrences des termes à l'aide d'une recherche automatisée permet de quantifier cette préférence terminologique dans ce manuscrit : 21 occurrences de *Arbeitsvermögen* pour 99 occurrences d'*Arbeitskraft*.

¹⁶⁵ Dans une lettre de 1875, Marx mentionne la « doctrine absurde » de Helmholtz sur l'origine de la vie. Voir C. MORILHAT, « Marx, "puissance" ou "force de travail" ? », *op. cit.*, p. 83.

¹⁶⁶ Cf. A. RABINBACH, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, *op. cit.*, p. 70 et p. 79.

¹⁶⁷ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 551.

¹⁶⁸ K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 125.

¹⁶⁹ W. GROVE, *The Correlation of Physical Forces* (6th ed.), London, Longmans, Green and Co., 1874. Bien que Marx se réfère, selon les éditeurs de la MEW, à la troisième édition de 1855, nous nous contenterons ici de citer l'édition que nous avons pu consulter, en supposant qu'elle ne diffère pas trop fortement de l'édition utilisée par Marx. À l'appui de cette hypothèse, nous remarquons qu'elle contient la citation exacte mentionnée par Marx, et que sa pagination ne témoigne pas en faveur d'un nombre important d'ajouts.

¹⁷⁰ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 506.

remarquable [*sehr bedeutendes*] »¹⁷¹ dont l'auteur « est sans conteste le plus philosophique des scientifiques anglais (et aussi allemands !) dans le domaine des sciences de la nature »¹⁷². Là où Morilhat ne mentionne ces lettres que pour minimiser leur influence réelle sur l'élaboration théorique de Marx¹⁷³, on ne peut manquer de remarquer que la substitution par Marx du lexique de la force à celui de la puissance est précisément contemporaine de leur date de rédaction.

À s'en tenir à ce constat, il serait possible de reprendre l'hypothèse de Rabinbach en différant simplement son constat d'un tournant énergétiste de Marx. Le paradigme thermodynamique jouerait bien un rôle décisif, qui n'interviendrait toutefois qu'à partir de la rédaction du *Capital* et non dès les *Grundrisse*. Reste à préciser quelle est la nature de l'influence exercée par ces lectures scientifiques. Là où Rabinbach estime qu'elles viendraient fonder le productivisme de Marx, au double sens d'une réduction énergétique de l'activité humaine et d'une réduction instrumentale de la nature à un réservoir infini d'énergie, nos analyses précédentes nous incitent à penser le contraire. Certes, le modèle thermodynamique permet avant tout de théoriser l'épuisement du travail humain – et c'est là, nous le verrons, le sens précis de la référence à Grove dans le *Capital*. Mais loin de s'accompagner de la croyance en une résolution potentielle de ce problème par la substitution industrielle des forces naturelles aux forces humaines, il permet à Marx de penser la généralisation du problème de l'épuisement de la vie, de la force humaine aux forces non humaines.

Grove, « le plus philosophique des scientifiques anglais (et aussi allemands !) »

Afin de comprendre ce qui a tant fasciné Marx dans sa lecture de Grove, au point de le pousser à renommer l'un des concepts centraux de sa critique de l'économie politique et – émettons pour l'instant l'hypothèse à titre provisoire – de lui indiquer la voie dans l'élaboration d'un nouveau modèle critique, il faut nous plonger rapidement dans le contenu de l'ouvrage de ce dernier. *La Corrélation des forces physiques* se présente comme l'édition retravaillée d'une série de cours de 1846, dans laquelle Grove pose le principe d'une convertibilité des différents types de changement affectant la matière, qui ne sont qu'autant

¹⁷¹ Lettre du 17 août 1864 de Marx à son oncle, K. MARX et F. ENGELS, *Briefe. Januar 1860 – September 1864. MEW 30*, Berlin, Dietz, 1974, p. 670.

¹⁷² Lettre du 13 août 1864 de Marx à Engels, *ibid.*, p. 364.

¹⁷³ C. MORILHAT, « Marx, "puissance" ou "force de travail" ? », *op. cit.*, p. 83-84.

de transformations d'une unique et même « force ». Étant définie comme « le principe actif inséparable de la matière qui est supposé induire ces changements variés »¹⁷⁴, le concept de force est donc une abstraction théorique qui permet de rendre compte de la continuité et de la réciprocité entre les phénomènes naturels du mouvement, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, du magnétisme et des réactions chimiques. Un an avant que Helmholtz n'énonce la constance quantitative de la force au cours de ses transformations, par l'idée d'une « conservation de la force »¹⁷⁵, Grove tente de compiler les différentes recherches en sciences de la nature de son temps pour prouver sa condition de possibilité : la continuité qualitative de la force sous ses différentes manifestations. Sans posséder la rigueur démonstrative de l'essai de Helmholtz, son ouvrage témoigne toutefois d'un esprit de synthèse impressionnant, dans lequel Marx repère peut-être la teneur philosophique de sa pensée. Cette approche holiste se traduit notamment par sa tentative d'intégrer les sciences du vivant dans le paradigme thermodynamique naissant, en s'appuyant sur les recherches en chimie organique pour interpréter le métabolisme physiologique dans les termes d'une conversion de force.

Dans le *Capital*, Marx cite notamment ce passage dans lequel Grove interprète la dépense de travail humain comme la conversion musculaire d'une force chimique en une force mécanique :

La masse de travail qu'a fournie un homme en l'espace de 24 heures peut être approximativement déterminée par un examen des transformations chimiques qui se sont déroulées dans son organisme, dans la mesure où la modification des formes de la matière est l'indication de la sollicitation qui a été faite de sa force dynamique.¹⁷⁶

Pour justifier cette thèse, Grove se réfère notamment aux expériences de laboratoire permettant de prouver que les réactions chimiques ne sont pas seulement la conséquence de l'action musculaire, comme l'oxydation de l'albumine des tissus organiques, mais que le mouvement des muscles résulte de réactions chimiques plus fondamentales, comme l'oxydation du carbone et de l'hydrogène apportés par les sucres. Au cours de la réflexion de Grove, cette relation de réciprocité entre les forces mécaniques et chimiques dans le mouvement musculaire du corps humain est elle-même présentée comme un cas particulier

¹⁷⁴ W. GROVE, *The Correlation of Physical Forces* (6th ed.), op. cit., p. 10.

¹⁷⁵ H. v. HELMHOLTZ, *Über die Erhaltung der Kraft. Eine Physikalische Abhandlung*, Berlin, G. Reimer, 1847.

¹⁷⁶ W. GROVE, *The Correlation of Physical Forces* (6th ed.), op. cit., p. 203 ; cité par K. MARX, *Le Capital I* (1890), op. cit., p. 506.

des conversions de forces constitutives du phénomène de croissance organique. Pour nuancer l'hypothèse vitaliste d'un « réservoir de force latente ou endormie recroquevillée dans une monade microscopique » qui s'exprimerait dans la croissance organique, Grove se réfère justement à la chimie organique pour penser « le processus de développement du germe » comme le résultat conjoint « de la présence et de l'action [*agency*] de forces externes, en particulier la lumière et la chaleur », qui sont « appropriées et changées en des forces [chimiques] entraînant l'absorption et l'assimilation des nutriments »¹⁷⁷. À l'appui de cette hypothèse, il précise qu'« on peut repérer dans les écrits de Liebig des indications qui vont dans le même sens »¹⁷⁸. Dans le modèle holiste de la « corrélation des forces », la dépense énergétique de travail humain, comprise dans les termes d'une conversion d'énergie chimique en mouvement mécanique, peut être appréhendée par analogie avec les transformations matérielles à l'œuvre dans tous les phénomènes de croissance organique. De Grove, Marx retient donc la fonction architectonique du concept de force, qui permet d'étudier sous un mode similaire les flux matériels qui sous-tendent à la fois la production humaine et la production organique.

Certes, on ne trouvera pas chez Grove d'analyse énergétique de la fatigue de la force de travail humaine, et encore moins de l'épuisement de la force productive du sol. Étant donné, toutefois, que Marx s'appuie sur Grove pour fonder sa critique d'un épuisement de la vie humaine et qu'il trouve dans son concept de « force » le principe unifiant pour l'étude énergétique du mouvement corporel humain et de la croissance organique, on peut supposer que la substitution du lexique de la force à celui de la puissance est guidé par son projet d'étudier sous un même jour l'épuisement de la vie humaine et non humaine. C'est justement lorsqu'il énonce la première fois cette thèse, dans les manuscrits du troisième tome du *Capital* (1864-65), qu'il précise le sens contextuel de sa nouvelle dénomination de la « force de travail » (*Arbeitskraft*) :

La grande industrie et la grande agriculture exploitée industriellement agissent dans le même sens. Si, à l'origine, elles se distinguent parce la première dévaste et ruine davantage la force de travail [*Arbeitskraft*], donc la force naturelle de l'homme [*Naturkraft des Menschen*], l'autre plus directement la force naturelle de la terre [*Naturkraft des Bodens*], elles finissent, en se développant, par se donner la main : le système industriel à la

¹⁷⁷ W. GROVE, *The Correlation of Physical Forces* (6th ed.), op. cit., p. 157.

¹⁷⁸ *Ibid.*

campagne finissant aussi par priver les ouvriers de leur force et l'industrie et le commerce, de leur côté, fournissant à l'agriculture les moyens d'épuiser la terre.¹⁷⁹

L'usage nouveau du terme, tel qu'il se généralise dans la critique marxienne de l'économie politique, ne vise ni à réduire le travail humain aux forces de la nature, ni à faire de ces dernières des ressources infinies d'énergie, mais à indiquer une vulnérabilité commune, dans leur soumission négative à l'injonction productive du capital. Contre Rabinbach, qui supposait que Marx trouve dans la thermodynamique une ressource théorique pour fonder son productivisme ontologique et historique, l'étude plus précise de la genèse des textes permet d'interpréter le concept de « force » comme le fruit d'une rencontre de la thermodynamique de Grove et de l'agrochimie de Liebig. Pour montrer que cette innovation conceptuelle traduit plutôt un renversement, ou du moins une mise à distance du productivisme, il nous faut maintenant nous pencher sur l'élaboration du nouveau modèle critique qu'elle permet d'articuler.

B. De l'épuisement restreint à l'épuisement général de la vie

Dans un récent article, Alberto Toscano a eu le mérite de souligner la récurrence du thème d'un double épuisement de la force de travail et des forces naturelles dans le *Capital*, mais suppose hâtivement qu'« il ne fait pas en tant que tel l'objet d'une appréhension théorique directe et approfondie »¹⁸⁰. Bien au contraire, une étude attentive de l'œuvre permet d'y lire l'élaboration d'un modèle critique original qui repose sur deux déplacements majeurs par rapport à la première critique marxienne de l'économie politique. Sans aucun doute, Marx envisageait dès les *Manuscrits de 1844* la mise à mal du corps vivant comme l'ultime conséquence de l'aliénation du travail¹⁸¹, thèse qu'il reprend dans les *Grundrisse* pour rendre compte de l'épuisement des travailleurs et travailleuses soumis à ce régime d'exploitation. La généralisation de ce phénomène à la nature non humaine n'est toutefois pas qu'un simple

¹⁷⁹ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 736 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 753, nous soulignons.

¹⁸⁰ « Bien que le thème et la notion d'épuisement traverse les écrits de Marx et Engels, en circulant entre l'affaiblissement du corps prolétarien, la déplétion des processus naturels et la dégradation de la civilisation bourgeoise, il ne fait pas, en tant que telle l'objet d'une appréhension théorique directe et approfondie. », A. TOSCANO, « Antiphysis/antipraxis. Universal exhaustion and the tragedy of materiality », *Mediations. Journal of the Marxist Literary Group*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 132.

¹⁸¹ Ainsi l'aliénation peut à tel point priver le travailleur du monde objectif qu'il en vient à « crever de faim » quand il n'a pas de travail, et son travail aliéné devient une activité où il « mortifie son corps et [...] ruine son esprit », K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 118 et p. 120.

prolongement de cette première thèse. D'une part, elle repose sur l'élaboration d'un cadre analytique permettant à la fois d'expliquer les causes physiologiques du phénomène et de spécifier ses conséquences socio-économiques comme une crise de la reproduction de la vie. D'autre part, et plus fondamentalement, cette nouvelle critique s'inscrit dans une étude historique de l'articulation de l'épuisement de la vie humaine et de la terre, où s'entrelacent reproduction sociale et reproduction naturelle.

La première critique de l'exploitation de la « puissance de travail » (*Arbeitsvermögen*)

Si l'on trouve dès les *Grundrisse* quelques rares mentions de l'épuisement de la force corporelle du travailleur, cette conséquence physiologique n'est toutefois pas au cœur de la critique de l'exploitation que Marx élabore pour la première fois en retravaillant la conceptualité de l'aliénation. Ce à quoi il s'attaque en premier lieu, c'est la situation d'impuissance et d'hétéronomie à laquelle les travailleuses et travailleurs se voient condamné·e·s par l'exercice de leur propre activité.

Au centre du projet marxien d'une critique de l'économie politique entrepris dans les *Grundrisse*, l'élaboration du concept de « puissance de travail » (*Arbeitsvermögen*) permet à Marx d'explicitier les ressorts de l'aliénation du travail en analysant la structure de l'exploitation salariale, qui était restée dissimulée sous les confusions conceptuelles des économistes classiques. En définissant le salaire comme la valeur du « travail », ces derniers confondent en réalité le travail comme « activité » et le travail comme « puissance », c'est-à-dire comme capacité à travailler. Le salaire permet au travailleur ou à la travailleuse de satisfaire ses besoins fondamentaux (alimentation, logement, habillement, etc.) pour lui permettre de reprendre chaque jour son poste. Comme valeur de l'ensemble des biens de subsistances nécessaires à la reproduction et à l'entretien de la vie, le salaire n'est donc pas équivalent au temps de travail effectivement réalisé par lui, mais « au quantum de travail qu'il en coûte pour produire le travailleur lui-même »¹⁸², c'est-à-dire pour produire les biens de subsistance nécessaires à sa reproduction¹⁸³. Autrement dit, le salaire n'est en rien la valeur du travail, comme activité, mais *la valeur de la capacité de travail* en tant qu'elle est indissociable du

¹⁸² K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 205.

¹⁸³ Nous reviendrons plus loin sur les limites de cette définition. Voir notre ch. 7, p. 522 et sq.

corps vivant et de sa reproduction¹⁸⁴. Contrairement à ce que laisse entendre l'économie classique, la valeur engendrée par le travail et la valeur rémunérée par le salaire sont loin d'être équivalentes. Grâce au développement social et technique de la productivité du travail – qui repose aussi, nous l'avons vu, sur la mise en œuvre productive de la nature –, le travail humain peut engendrer bien plus de biens que ceux nécessaires à la simple subsistance physiologique de la travailleuse ou du travailleur. Le salaire ne rémunère que la valeur du temps de travail socialement nécessaire à la production de ces biens de subsistance, tandis que le capitaliste peut s'approprier la survaleur engendrée par le reste du temps durant lequel l'activité se déploie. Le salariat est donc pensé à partir des *Grundrisse* comme un dispositif institutionnel permettant de capter l'excédent de valeur que le travail engendre par rapport à sa propre reproduction.

Dans la continuité d'une première image des *Manuscrits de 1844*, qui dépeignait l'aliénation comme un transfert de la vie du travailleur dans l'objet¹⁸⁵, Marx représente alors l'exploitation comme une captation de la vitalité propre à l'activité du travailleur, à présent nommée « travail vivant ». Au cours de ce processus, le capital apparaît « comme valeur douée d'un pouvoir et d'une volonté propres »¹⁸⁶, qui « attire à elle de nouveaux esprits vitaux [*Lebensgeister*] et se valorise de nouveau »¹⁸⁷ afin de s'accroître. La traduction française de cette expression métaphorique comme l'aspiration de « forces vitales » lui prête toutefois une connotation physiologique, comme si le capital pompait l'énergie du corps vivant pour accroître sa valeur. Or, lorsque Marx file plus loin la métaphore pour représenter le capital « comme un vampire qui aspire constamment le travail vivant », il précise : « qui aspire constamment le travail vivant en tant qu'âme [*als Seele*] »¹⁸⁸. Autrement dit, la dimension vitale que le capital prélève sur le travail n'est pas la vie au sens de la reproduction physiologique,

¹⁸⁴ « Car la valeur d'usage qu'il met à disposition [en travaillant] n'existe que comme faculté, capacité de son être incarné [*seine Leiblichkeit*] ; elle n'a pas d'existence en dehors de celui-ci. », K. MARX, *M57-58. Bd. 1*, 1976, *op. cit.*, p. 205.

¹⁸⁵ « Le travailleur place sa vie dans l'objet, mais ce n'est plus à lui qu'elle appartient, c'est au contraire à l'objet. Donc plus cette activité est grande, plus le travailleur est sans objet. », K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 118.

¹⁸⁶ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 414.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 414, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, *op. cit.*, p. 362.

¹⁸⁸ K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 606, traduction modifiée ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, *op. cit.*, p. 530.

mais la vie au sens aristotélicien d'un principe spirituel d'animation qui confère une autonomie au capital en réduisant le travailleur à la pure hétéronomie.

L'analyse de l'exploitation permet de comprendre en quoi consiste cette captation de la vie par lequel le travail s'appauvrit et le capital s'accroît quantitativement tout en renforçant sa domination. Tandis qu'en recevant le salaire, le travailleur voit sa vie réduite à la simple reproduction physiologique, l'extorsion du surtravail sous la forme de survaleur procède d'une captation de la vitalité propre de l'activité *humaine* en tant que, précisément, elle excède sa pure dimension physiologique. Marx reprend ici une idée qu'il avait déjà formulée dans les *Manuscrits de 1844*, en mentionnant ce rabaissement de la vie du travailleur à une simple survie animale, focalisée sur les besoins élémentaires. « L'Irlandais, ne connaît plus que le besoin de manger, plus exactement le besoin [...] de manger des patates à cochons. »¹⁸⁹ Derrière cette expérience de la misère, il faut déceler le résultat de l'opération comptable par laquelle « l'économiste (et le capitaliste – de toute façon, nous parlons toujours des hommes d'affaires empiriquement existants quand nous nous adressons aux économistes) [...] réduit le besoin du travailleur à l'entretien le plus strictement indispensable et misérable de la vie physique »¹⁹⁰. Dans *L'Humaine condition*, Hannah Arendt reprochera à Marx d'avoir identifié « la vie spécifiquement humaine » (*bios*) au cycle reproductif de la vie animale (*zôê*), en tant qu'il partirait d'une définition de l'être humain comme *animal laborans*¹⁹¹. Mais peut-être que cette critique confond les niveaux de discours, en imputant au projet politique de Marx la conceptualité dont il se sert pour critiquer les dispositifs de domination du mode de production capitaliste. Sur la base de notre lecture des *Grundrisse*, on pourrait dire que Marx s'attaque justement au salariat comme une opération de réduction de l'existence prolétaire à la vie nue (*zôê*), c'est-à-dire à la vie dans sa pure dimension physiologique, par une captation de la socialité et de la créativité propre à la vie spécifiquement humaine (*bios*) afin d'en extraire la survaleur et de l'accumuler. En qualifiant la vitalité du travail comme la source dans laquelle le capital puise son âme (*Seele*) – et non sa force ou son énergie – Marx se réfère peut-être lui-même au concept aristotélicien de *psychè*, le principe d'animation spirituelle de l'être humain qui excède les fonctions simplement végétatives et nutritives du corps vivant.

¹⁸⁹ K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, *op. cit.*, p. 179.

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ H. ARENDT, *L'Humaine condition*, G. Fradier (trad.), Paris, Gallimard, 2012, p. 135-139.

Cette première critique de l'exploitation aliénante, comme captation de la vie, n'a donc pas pour objet principal la mise à mal de la vie dans sa dimension naturelle, mais plutôt sa mise à nu. Tout au plus, les impacts de l'exploitation sur la santé du travailleur et l'intégrité de son corps vivant sont-ils compris comme d'éventuels dommages collatéraux de cette extorsion de la vitalité créatrice du travail. La thématique de l'épuisement des travailleurs et travailleuses qui jouera un rôle central dans le *Capital* n'obtient dans cette première critique qu'une place tout à fait marginale. Parmi les rares occurrences du terme *Erschöpfung*, Marx l'emploie tout d'abord en un sens purement descriptif, pour désigner le processus normal du travail comme une consommation productive, c'est-à-dire une production d'objet par la consommation du corps vivant de la subjectivité¹⁹². Après avoir été « épuisé » par une journée de travail, ce corps doit reconstituer ses forces par la consommation de biens de subsistance et le repos.

On trouve toutefois un second passage des *Grundrisse* dans lequel Marx mentionne l'épuisement comme une conséquence pathologique du développement de la grande industrie, en citant un passage des *Six conférences de Manchester* (1837) de Robert Owen¹⁹³, père du premier mouvement socialiste britannique. Ce dernier fait remarquer que le développement de « l'industrie manufacturière », qui applique la « puissance scientifique » au processus de production, implique une exacerbation de la domination du travail par le capital. D'une part, l'extrême concentration des capitaux qu'elle requiert confère au grand capitaliste un pouvoir inégalé sur ses ouvriers qui ne sont dès lors plus en mesure de négocier leurs conditions de travail. Et d'autre part, le type d'activité répétitive impliqué par la mécanisation s'avère particulièrement éreintant. Par conséquent, écrit Owen, « la majorité d'entre eux sont dépouillés de leur santé, de confort domestique, de loisir et des sains plaisirs à l'air libre des jours d'antan. L'épuisement excessif de leurs forces [*excessive Erschöpfung ihrer Kräfte*], résultat des occupations monotones qu'on fait traîner en longueur, les conduit à prendre des habitudes d'intempérance et les rend inhabiles à penser ou à réfléchir »¹⁹⁴. Mais comme on le voit, Owen

¹⁹² « La matière première est consommée en étant modifiée, formée par le travail, et l'instrument est consommé par son utilisation en étant usé dans ce procès. D'un autre côté, le travail est lui aussi consommé dans la mesure où il est employé, mis en mouvement, et où ainsi est dépensée une certaine quantité de force musculaire, etc., du travailleur, dépense où il s'épuise [*wodurch er sich erschöpft*]. », K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 261 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 1*, 1976, op. cit., p. 220.

¹⁹³ R. OWEN, *Six Lectures Delivered in Manchester*, Manchester, A. Heywood, 1837.

¹⁹⁴ Owen retranscrit par K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 670 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, op. cit., p. 591.

ne critique pas cet épuisement de la vie physique d'un point de vue physiologique, mais d'un point de vue moral. S'il doit être dénoncé, ce n'est pas (seulement) en tant qu'il abîme la santé, provoque des souffrances ou réduit l'espérance de vie, mais en raison de l'abrutissement de la vie en-dehors du travail à laquelle il conduit.

Au moment même où il énonce cette critique du nouveau mode d'exploitation impliqué par la révolution industrielle, Owen la nuance toutefois dans un passage souligné par Marx en précisant que « *ces changements procèdent de l'ordre régulier de la nature et sont des étapes préparatoires et nécessaires à la grande et importante révolution sociale inhérente au progrès* »¹⁹⁵. En effet, poursuit-il, « ce système de manufacture [...] étend les facultés humaines » tout en créant « la nécessité pour une organisation de classe [*Classification*] de la société qui soit différente et supérieure »¹⁹⁶. Même s'il ne s'agit pas d'un texte de la main de Marx, on ne peut qu'être frappé par la similitude de cet argument avec l'idée d'un sacrifice nécessaire de l'individualité sur l'autel du progrès du genre humain. On peut donc supposer que Marx trouve dans les écrits du premier socialisme anglais, et notamment dans cette adhésion au progrès industriel¹⁹⁷, le prisme lui permettant de se réapproprier le concept d'aliénation en sa fonction historico-philosophique. De ce point de vue, la critique de l'aliénation du travail est avant tout guidée par l'impératif d'une réalisation de l'autonomie collective pour renverser la situation d'impuissance dans laquelle sont placés les individus. Si la question de la destruction de la vie, en sa dimension corporelle et naturelle, est intégrée dans ce modèle, ce n'est que pour être en même temps minimisée comme un phénomène secondaire, et marginalisée comme un mal nécessaire.

L'analogie entre l'épuisement de la force de travail (*Arbeitskraft*) et de la terre

Il n'en va plus de même dans le *Capital*, où Marx accorde un rôle central à l'épuisement physiologique du travailleur dans sa critique de l'exploitation salariale, en faisant ainsi du corps vivant et de son expérience de la souffrance le point de vue privilégié pour la critique

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ C'est là l'une des thèses centrales de S. AUDIER, *L'Âge productiviste, op. cit.* Le dénominateur commun du mouvement socialiste consisterait selon l'auteur dans cette conception du capitalisme comme « un agent historique indispensable » (p. 58) au progrès technologique de l'industrie. Marx aurait donné la formulation la plus achevée de cette thèse en l'inscrivant dans une philosophie hégélienne de l'histoire (cf. p. 166). Comme nous le verrons, cette hypothèse interprétative ne fonctionne pleinement que pour le Marx des *Grundrisse*, et non plus pour le Marx du *Capital*.

de l'exploitation¹⁹⁸. Comme cela fut souvent remarqué, cette critique de l'épuisement de la vie des travailleuses et travailleurs est mise en lumière au prisme d'une comparaison avec l'épuisement de la terre causée par une agriculture intensive guidée par le profit¹⁹⁹. En allongeant à l'excès la journée de travail, le capitaliste parvient à maximiser le taux de survaleur « en diminuant la longévité de la force de travail, *comme un agriculteur avide obtient un rendement accru de son sol par la spoliation [Beraubung] de sa fertilité* »²⁰⁰. Il reste toutefois à montrer ici qu'il ne s'agit pas d'une simple comparaison métaphorique, mais d'un rapprochement systématique permettant de penser ces phénomènes comme les deux faces d'une même contradiction entre le capital et les sources vivantes de la richesse.

Nous avons déjà commenté à deux reprises ce passage décisif des *Manuscrits de 1861-63* où l'on voit pour la première fois émerger dans l'œuvre de Marx la question d'une destruction capitaliste de la nature, par le double épuisement des forces vitales du sol et de la terre qui résulte du dépassement d'une limite-frontière dans leur exploitation. En affirmant qu'un « mode forcé de la dépense » d'une puissance productrice peut conduire, par « le surmenage prématuré et l'épuisement » de cette « *dynamis* », à une destruction réelle de l'avenir par le raccourcissement de « sa durée de vie »²⁰¹, Marx généralise en fait à la terre une analyse critique d'abord développée pour comprendre les conséquences destructrices de l'exploitation sur la vie des prolétaires. À la différence des *Grundrisse*, où l'extension de la journée de travail était représentée comme la seule « limite naturelle » (*natürliche Grenze*)²⁰² à l'accumulation capitaliste, qui ne pouvait être contournée que par le développement de la survaleur relative,

¹⁹⁸ Cf. S. HABER et E. RENAULT, « Une analyse marxiste des corps ? », *Actuel Marx*, vol. 41, n° 1, 2007, p. 14-27. Si les auteurs remarquent à juste titre que la souffrance corporelle est placée au centre de la critique de l'exploitation dans le *Capital*, ils l'identifient trop vite à une simple prolongation du modèle critique de l'aliénation : « Sans doute Marx a-t-il eu le mérite de développer des modèles de critique sociale (sous l'égide de l'aliénation, puis de l'exploitation) qui, non seulement restaient compatibles avec une prise en compte précise des malheurs et des modifications que les corps individuels subissent du fait de l'organisation capitaliste du travail, mais exigeaient en outre une telle prise en compte. », *ibid.* p. 23. Nous pensons au contraire que la critique de l'épuisement physiologique du corps humain est, dans le *Capital*, indissociable d'une critique de l'épuisement écologique de la nature non humaine. En ce sens, elle n'est ni compatible avec le modèle critique de l'aliénation, ni requise par lui.

¹⁹⁹ Voir entre autres J. W. MOORE, *Capitalism in the Web of Life*, *op. cit.*, p. 224 ; K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 147 ; A. TOSCANO, « Antiphysis/antipraxis. Universal exhaustion and the tragedy of materiality », *op. cit.*, p. 132.

²⁰⁰ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 258, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital I (1867)*, *op. cit.*, p. 208. Nous soulignons.

²⁰¹ K. MARX, *M61-63. Bd. 4*, *op. cit.*, p. 1445.

²⁰² K. MARX, *M57-58. Bd. 2*, *op. cit.*, p. 640.

Marx en vient désormais à envisager la possibilité d'une extension de la journée de travail excédant « ses bornes naturelles » (*natürlichen Schranke*)²⁰³. C'est notamment au début du manuscrit, alors qu'il revient sur le fonctionnement de la captation de survaleur absolue, que Marx en vient à théoriser l'épuisement de la vie comme la conséquence d'un dépassement des frontières naturelles de la régénération de la puissance de travail, ou plutôt du corps vivant qui en est le porteur.

À la différence des bornes socio-historiques de la journée de travail qui sont établies au cours de la lutte des classes et qui définissent légalement la durée "normale" du travail en prenant en compte les besoins d'une vie sociale se cultivant et s'épanouissant en-dehors du travail, les bornes naturelles de la journée de travail sont fixées par les contraintes physiologiques de la reproduction d'une vie réduite, en-dehors du travail, à sa pure dimension biologique. Cela ne veut pas dire, pourtant, qu'il s'agirait ici de limites absolues et impossibles à dépasser. Au contraire, « lorsque le surtravail est étendu jusqu'à atteindre le domaine du surmenage [*Überarbeitung*] », le franchissement de cette borne « écourte violemment la durée normale de la puissance de travail, l'anéantit temporellement, c'est-à-dire l'abîme ou la détruit entièrement »²⁰⁴. Le dépassement de cette borne ne conduit pas à un anéantissement *immédiat* de la puissance de travail, c'est-à-dire à la mort subite de l'individu qui la porte, mais à un anéantissement *différé* dans le temps. Lorsque la travailleuse est poussée au-delà des bornes naturelles de la journée de travail, en restant par exemple en poste plus de 14 heures par jour, elle ne parvient plus à reconstituer l'intégralité de ses forces et entame donc son état de santé. L'idée d'un raccourcissement de la durée de vie moyenne n'est jamais que le fruit d'une modélisation abstraite permettant à Marx d'intégrer toutes les conséquences physiologiques et psychiques d'un tel surmenage du corps vivant, se traduisant par une série de pathologies variées dont la conséquence commune est, en dernière instance, la mort précoce.

Ce qui se trouve détruit par le dépassement de cette borne naturelle, c'est donc la reproduction durable de l'organisme vivant, en tant qu'elle est dotée d'une temporalité propre. Non seulement cette reproduction est rythmée par des cycles prédéterminés de dépense et de régénération, mais elle se déploie également selon une certaine durée de vie d'ensemble dont l'étendue dépend du bon fonctionnement de cette régénération. Sur la base

²⁰³ K. MARX, *M61-63. Bd. 1, op. cit.*, p. 161.

²⁰⁴ *Ibid.*

de cette analyse, Marx peut alors compléter la définition du « travail vivant » élaborée dans les *Grundrisse*, en précisant que sa vitalité créatrice est conditionnée par le bon déroulement d'un processus de reproduction physiologique :

De même qu'il découle d'une part de la valeur d'usage spécifique de cette marchandise – de la puissance de travail – que sa consommation est en même temps valorisation, création de valeur, de même il découle d'autre part de *la nature spécifique* [*spezifischen Natur*] de cette valeur d'usage, que l'étendue du domaine dans lequel elle peut être utilisée, mise en valeur, *doit être circonscrite* [*gebannnt werden muss*] à l'intérieur de certaines bornes afin que sa valeur d'échange ne soit pas elle-même détruite.²⁰⁵

C'est la mise au jour de cette double dimension de la vitalité du travail qui permet à Marx de s'avancer vers une nouvelle conception de l'exploitation comme une captation de la vitalité créatrice de la force de travail, qui ne repose pas que sur une réduction de la vie à la reproduction physiologique, mais s'opère même aux dépens de cette dernière.

Lorsque dans le cahier XV des *Manuscripts de 1861-63*, Marx établit l'analogie entre la destruction anticipée de la force de travail et la destruction anticipée de la terre par leur surexploitation, il s'appuie précisément sur cette conceptualité d'abord élaborée dans l'analyse de l'épuisement de la force de travail. Dans les deux cas, nous dit-il, la reproduction future peut être entravée « par le surmenage prématuré et l'épuisement, par la perturbation de l'équilibre entre le prélèvement et la restitution »²⁰⁶. Il ne s'agit toutefois pas ici d'énoncer successivement une première cause qui s'appliquerait au travail humain et une seconde cause qui s'appliquerait ensuite à la terre. D'une part, le lexique du surmenage et de l'épuisement élaboré dans le cadre d'une analyse de l'épuisement de la force de travail peut s'appliquer à l'étude de la reproduction des sols, dans la mesure où la technique de la jachère correspond précisément à une période de repos permettant au sol de se régénérer entre deux périodes de production. D'autre part, le lexique du prélèvement et de la restitution, élaboré par Liebig pour comprendre la dynamique de reproduction des sols régie par la loi de la restitution des minéraux, va être appliqué dans le *Capital* (1867) pour préciser le phénomène de l'épuisement de la vie humaine dans l'exploitation du travail.

C'est au cours d'une réflexion sur les « Variations de la grandeur respective du prix de la force de travail et de la survaleur », dans le chapitre XV, que Marx reprend ce modèle

²⁰⁵ *Ibid.*, nous soulignons.

²⁰⁶ K. MARX, *M61-63. Bd. 4, op. cit.*, p. 1445.

d'analyse du prélèvement et de la restitution pour penser l'épuisement du travail humain. À partir de la thèse énergétique de Grove établissant une corrélation entre la « masse de travail » dépensée, c'est-à-dire la « sollicitation de sa force dynamique », et « les transformations chimiques qui se sont déroulées dans l'organisme », Marx en déduit que les deux formes d'accroissement extensif ou intensif du travail doivent être compensées par une hausse des salaires permettant ainsi d'équilibrer le bilan énergétique, sous peine d'entraver la reproduction durable de la force de travail. Il précise en même temps que cette compensation quantitative suit une logique purement mécanique qui se heurte finalement à une ultime limite organique :

Jusqu'à un certain point, la plus grande usure de force de travail indissociablement liée à la prolongation de la journée de travail peut être compensée par un remplacement [*Ersatz*] plus grand. Au-delà de ce point, la progression de l'usure est géométrique et toutes les conditions normales de reproduction et de mise en œuvre de la même force de travail sont détruites. Le prix de la force de travail et son taux d'exploitation cessent d'être des grandeurs commensurables entre elles.²⁰⁷

Au premier type d'épuisement du corps vivant par un décalage entre la dépense et la restitution d'énergie, qui peut être compensé par une augmentation des salaires permettant d'équilibrer la balance métabolique, s'ajoute donc un second type d'épuisement par une dépense excessive. Passé un certain seuil, l'accroissement quantitatif de cette dépense provoque un saut qualitatif dans la vitesse de l'épuisement du corps, en tant qu'il n'est justement pas qu'une machine dont on peut remplacer les composants au fur et à mesure de leur usure, mais *un corps vivant* doté de sa propre dynamique de régénération. La distinction de ces deux types d'épuisement de la force de travail, causé soit par un déséquilibre de la balance métabolique, soit par une dépense excessive d'énergie, n'est pas sans rappeler l'analyse par Liebig de l'épuisement de la terre. Lui-même avait complété sa première critique de l'épuisement de la terre lié à une rupture de la loi du remplacement (*Gesetz des Ersatzes*) par une seconde critique de l'épuisement de la terre, cette fois lié au dépassement de la loi du minimum qui ne permet d'intensifier les rendements immédiats qu'au prix d'un effondrement futur de la fertilité²⁰⁸. À travers l'étude détaillée de l'analyse marxienne de l'épuisement de la

²⁰⁷ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 506 ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 427.

²⁰⁸ Rappelons ici rapidement que cet épuisement consiste en une ponction accélérée des minéraux disponibles en moins grande quantité par un apport partiel d'engrais. L'accroissement de la fertilité de la terre dans le temps court se paie alors d'un effondrement de sa fertilité dans un futur plus ou moins proche, une fois que le seuil du minimum a été franchi. Voir notre ch. 2, p. 138 *et sq.*

vie, on se rend donc compte que la prise en compte de l'épuisement des sols n'est pas qu'une extension métaphorique du schéma critique de l'épuisement de la force de travail. En effet, l'analyse de la dynamique de reproduction de la nature non humaine éclaire en retour la compréhension de la nature humaine.

Vers une nouvelle théorie de l'exploitation métabolique du travail et de la terre

À l'inverse du modèle critique de l'aliénation qui opposait symétriquement le moment négatif de l'exploitation du travail humain, comme dépossession de toute autonomie, et le moment positif de l'appropriation productive de la nature, comme condition de l'autonomie future, l'idée d'un épuisement généralisé de la vie invite à repenser le concept critique d'« exploitation » pour l'appliquer à la fois au travail et à la terre. Certes, en son sens strict, l'exploitation (*Ausbeutung*) désigne selon Marx une certaine modalité sociale de l'appropriation du surtravail d'une classe par une autre. Sous des rapports sociaux capitalistes, cette exploitation du travail repose sur le salariat. Plus précisément, elle repose sur l'écart entre la valeur générée par le travail et la valeur qui est restituée à la travailleuse sous la forme du salaire. Si l'on s'en tient à cette définition élaborée dans les *Grundrisse*, il serait absurde de parler d'exploitation de la terre autrement qu'au sens usuel d'une mise en œuvre productive (comme lorsqu'on parle par exemple d'une "exploitation agricole"). Une telle entité n'étant pas dotée de conscience réflexive à même d'appréhender les abstractions symboliques, elle ne peut de toute évidence pas percevoir de rétribution sous la forme d'un salaire pour en faire usage aux fins de sa propre reproduction. À la différence des *Grundrisse* où Marx s'en tient à une critique purement économique de l'exploitation, élaborée sur le niveau formel de la valeur d'échange, il en vient toutefois dans le *Capital* à suggérer un élargissement de ce concept d'exploitation pour y intégrer une dimension matérielle et métabolique.

Au lieu d'isoler le moment de la captation de survaleur du moment de la reproduction physiologique, Marx se penche précisément dans le chapitre XV du *Capital* sur leur corrélation pour comprendre les causes de l'épuisement de la vie et analyser ses conséquences économiques. D'une part, il montre que le capitaliste peut accroître dans le court terme le taux de survaleur en entamant le processus organique, soit lorsqu'il ne restitue pas l'équivalent matériel de l'effort supérieur demandé par un allongement ou une intensification du travail, soit lorsqu'il dépasse les limites ultimes de la régénération des forces vitales. Marx précise toutefois, d'autre part, que ce surmenage de la force de travail finit par affecter durablement

le taux de survaleur, en renchérissant le coût économique global d'une force de travail exténuée et à la durée de vie écourtée.

De ce point de vue, il devient possible de compléter le concept formel d'*exploitation économique* du travail, par un concept matériel d'*exploitation métabolique* de la force de travail. Tandis que la première repose sur un écart de valeur entre la valeur engendrée par le travail et la valeur de la force de travail, la seconde repose sur un différentiel entre l'énergie dépensée par la travailleuse et l'énergie qui lui est restituée – soit sous la forme de biens de subsistance, soit sous la forme du repos²⁰⁹. Notons en outre que ces deux formes ne correspondent pas à deux pratiques différentes, mais constituent deux facettes d'un même processus. S'il est certes possible d'envisager une exploitation économique sans exploitation métabolique, lorsque la limitation du temps de travail et le niveau des salaires sont à la hauteur des exigences de la reproduction physiologique du corps vivant, la seconde résulte très souvent de la première lorsqu'elle prend la forme d'une surexploitation, c'est-à-dire d'un surmenage (*Überarbeitung, Überanstrengung*). Il s'agit là d'une distinction conceptuelle entre deux modalités complémentaires de l'exploitation qu'on ne trouve pas directement sous la plume de Marx, mais qui permet d'éclairer la complexification du premier concept d'exploitation qui lui permet d'intégrer une dimension physiologique. Si l'on retrouve dans le *Capital* la métaphore vampirique déjà employée dans les *Grundrisse* pour illustrer la captation du travail vivant par le travail mort²¹⁰, sa signification est en même temps enrichie par la mise au jour de ce mécanisme d'exploitation métabolique. Ainsi précise-t-il que la « soif vampirique de travail vivant » du capital conduit à « la prolongation de la journée de travail jusque dans la nuit, au-delà des limites de la journée naturelles »²¹¹, en pensant peut-être à l'usage que Liebig faisait lui-même de cette métaphore pour caractériser la culture spoliatrice des sols²¹².

²⁰⁹ Ainsi Marx affirme-t-il que « le loup-garou capital [...] réduit le temps du sommeil réparateur, nécessaire pour reconstituer, renouveler et régénérer la force de travail, au minimum de torpeur indispensable à la remise en marche d'un organisme totalement épuisé », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 258.

²¹⁰ « Le capital est du travail mort, qui ne s'anime qu'en suçant tel un vampire du travail vivant, et qui est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage. », *ibid.*, p. 127.

²¹¹ *Ibid.*, p. 250.

²¹² « La Grande-Bretagne ravit aux autres pays les conditions de leur fertilité. Elle a fouillé, pour en extraire les os, les champs de bataille de Leipzig, de Waterloo et de la Crimée [...]. Semblable à un vampire, elle est suspendue à la gorge de l'Europe, on pourrait même dire du monde entier, suçant son

Cet approfondissement du concept d'exploitation permet de fonder l'analogie entre l'épuisement du travail et l'épuisement de la terre, laquelle n'est pas simplement métaphorique mais possède une véritable valeur analytique. Ces deux phénomènes ont en effet en commun d'être les conséquences d'une même exploitation métabolique. À chaque fois, c'est l'excès de la dépense matérielle sur la restitution qui conduit à l'épuisement et la destruction d'une force naturelle dont la reproduction métabolique est régie par une temporalité propre. Ce surmenage permet au capitaliste d'accroître dans les deux sa marge de profit, bien que selon des modalités différentes. Dans le cas du travail, il permet d'accroître le taux de survaleur par un prélèvement d'énergie physiologique excédant l'énergie restituée directement par le repos et indirectement par le salaire. Dans le cas de la terre, il permet d'accroître le taux de profit par un prélèvement de nutriments excédant les nutriments restitués au sol.

Là où Marx réserve le terme d'*Ausbeutung* pour désigner l'exploitation économique, c'est par le terme de « spoliation » (*Beraubung*) qu'il qualifie ce rapport spécifique d'exploitation métabolique de la force de travail ou de la terre. Or, on s'en souvient, il s'agit là précisément du terme dont Liebig se servait pour dénoncer la culture spoliatrice (*Raubbau*) conduisant à l'épuisement du sol²¹³. Dans la mise en scène fictive d'un dialogue entre employeur et employé, Marx l'applique à la surexploitation du travail :

En allongeant démesurément la journée de travail, tu peux dégager en une seule journée un quantum de ma force de travail plus grand que ce que je pourrais remplacer en trois jours. Ce que tu gagnes ainsi en travail, je le perds en substance laborieuse [*Arbeitssubstanz*]. L'*usage* [*Benutzung*] de la force de travail et la *spoliation* [*Beraubung*] de celle-ci sont des choses complètement différentes.²¹⁴

Contrairement au simple usage du corps vivant, qui n'outrepasse pas le rythme et les contraintes de la reproduction physiologique, la spoliation permet au capitaliste d'extraire un surplus de valeur par l'usure de la substance vivante qui sous-tend le travail. Un bref calcul permet alors à Marx de montrer que cette spoliation fonctionne elle aussi, comme l'exploitation économique, sur une captation de valeur. En supposant qu'une telle usure

meilleur sange, sans y être obligée par un besoin impérieux, et sans utilité durable pour elle. », J. LIEBIG, *Les Lois naturelles de l'agriculture*, *op. cit.*, p. 150.

²¹³ Voir notre ch. 3, p. 182 *et sq.*

²¹⁴ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 228, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.* p. 180. Les emphases sont de Marx, bien qu'elles n'apparaissent plus dans la version traduite.

réduise à dix ans la durée moyenne de trente ans d'usage capitaliste de l'activité humaine lorsqu'elle s'effectue dans des conditions physiologiques normales, elle permet à l'employeur de ne payer qu'un tiers de sa dépense réelle ; ou, pour employer les termes de Marx, ce subterfuge reviendrait pour le capitaliste à voler (*bestehlen*) chaque jour la travailleuse « des deux tiers de la valeur de [sa] marchandise »²¹⁵. À la différence de l'exploitation au sens strict qui repose sur l'écart actuel de deux valeurs représentées dans le produit du travail et le salaire, cette exploitation métabolique repose sur un bradage du présent aux dépens de l'avenir.

Comme le précisait déjà Marx dans sa première esquisse du problème, le capitaliste individuel ne rétribue à la travailleuse que la valeur actuelle de sa puissance de travail, au jour le jour, mais non pas la « valeur moyenne » (*Durchschnittswerth*)²¹⁶ de sa puissance de travail calculée sur l'ensemble de sa durée de vie. Ce concept est bien entendu une abstraction théorique, mais il permet de mettre au jour un décalage entre la valeur effectivement payée par l'employeur dans le salaire et l'ensemble des coûts reproductifs non payés qu'impliquent le raccourcissement brutal de la durée de vie, que l'on pense comme Marx à l'augmentation relative des frais de formation et d'éducation²¹⁷, ou plus généralement aux coûts sociaux d'ensemble de la prise en charge des pathologies diverses résultant de l'épuisement du corps. Par l'exploitation métabolique de la force de travail, les capitalistes dégagent donc un surplus de valeur par une double opération de report des coûts réels de sa reproduction sur l'avenir, et d'externalisation de ces coûts sur l'ensemble de la société. Il faut ici citer ce passage saisissant

²¹⁵ Le calcul détaillé repose sur la définition de la valeur quotidienne de la force de travail comme une portion de sa valeur totale, contenant l'ensemble des journées cumulées durant la période d'activité d'un individu donné. Pour une durée d'activité de trente ans, cette valeur quotidienne équivaut à $1/(365 \times 30)$ de la valeur totale. Pour une durée d'activité de dix ans, le rapport est de $1/(365 \times 10)$. D'où la déduction de Marx : « Mais si tu la consommes en 10 ans, comme tu me paies chaque jour $1/10950^e$ au lieu de $1/3650^e$ de sa valeur totale, donc seulement un tiers de sa valeur journalière, tu me voles [*bestiehlst*] donc chaque jour des deux tiers de la valeur de ma marchandise. Tu me paies la force de travail d'un jour alors que tu en utilises une de trois jours. », *ibid.*

²¹⁶ K. MARX, *M61-63. Bd. 1, op. cit.*, p. 161.

²¹⁷ Marx souligne que la valeur de la force de travail ne comprend pas seulement la reproduction quotidienne de la force de travail adulte, mais également les coûts impliqués par l'élevage et l'entretien des enfants de la classe ouvrière que le salaire des travailleurs et travailleuses doit prendre en charge, ainsi que les coûts de la formation de cette future force de travail payés sous la forme du salaire indirect socialisé par l'État. Dans le cas où la durée de vie diminue, la proportion de ces coûts éducatifs dans la valeur de la force de travail augmente. Voir K. MARX, *Le Capital I (1890), op. cit.*, p. 168.

dans lequel Marx dépeint cette anticipation destructrice de l'avenir humain à laquelle conduit un capitalisme effréné :

Le capital, qui a de si « bonnes raisons » de nier les souffrances de la génération des travailleurs qui l'entoure, est en fait, dans son mouvement pratique, *aussi peu déterminé par la perspective d'un pourrissement [Verfaulung] futur de l'humanité et d'un dépeuplement définitivement irrésistible que par l'éventuelle chute de la terre sur le soleil*. Dans toute escroquerie financière, chaque actionnaire sait que la tempête arrivera un jour, mais chacun espère qu'elle tombera sur la tête de son voisin après que lui-même aura recueilli la pluie d'or et l'aura mise en sécurité. *Après moi le déluge !** Telle est la devise de tout capitaliste et de toute nation capitaliste. Le capital n'a donc aucun scrupule s'agissant de la santé et de l'espérance de vie du travailleur, *s'il n'y est pas contraint par la société*.²¹⁸

Cet argument développé dans le contexte d'une critique de l'épuisement du travail semble pouvoir s'appliquer à merveille à la crise écologique contemporaine. Cela n'a rien d'un hasard ni d'une prophétie.

Comme nous l'avons vu, Marx tâche précisément de théoriser la rupture métabolique comme une contradiction temporelle entre les intérêts à court terme et les effets à long terme de la culture spoliatrice des sols²¹⁹. Et comme nous le savons désormais, il approfondit sa critique de l'épuisement de la vie humaine à l'aide d'une conceptualité forgée sur la base d'une critique de l'épuisement des sols. Dans les deux cas, il s'agit de l'exploitation métabolique d'une force naturelle qui outrepassé les limites de sa régénération durable, en conduisant à une contradiction entre la temporalité de l'accumulation du capital et la temporalité propre à un processus de reproduction métabolique. Autrement dit, l'épuisement de la vie humaine et l'épuisement de la terre sont pensables, sur la base de la conceptualité de Marx, comme les deux faces d'une même contradiction entre le capital et la nature ou, plus précisément, entre le capital et les deux sources naturelles de la richesse que sont le travail et la terre. Et comme nous le remarquons dans le passage cité, cette contradiction n'entame pas seulement le bien être individuel mais elle met à mal les conditions de reproduction de l'humanité dans son ensemble. D'une part, Marx remarque à plusieurs reprises que la surexploitation capitaliste de la force de travail conduit à une dégradation progressive de la santé de la classe ouvrière, qui s'aggrave de génération en génération²²⁰. Et d'autre part, le caractère irrémédiable (*unheilbar*)

²¹⁸ *Ibid.*, p. 262, nous soulignons « *aussi peu déterminé...* ».

²¹⁹ Sur ce point, voir notre ch. 3, p. 197 et sq.

²²⁰ Marx s'appuie notamment sur des rapports médicaux qui soulignent « la dégénérescence frappante de cette classe » visible à travers la diminution progressive du poids et de la taille des générations ouvrières. Voir par exemple K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 239.

de la rupture métabolique sape les « conditions de vie *permanentes* des générations humaines qui se succèdent »²²¹, c'est-à-dire de *toutes* les générations futures.

Pour résumer ce développement, on peut donc dire que Marx parvient dans les *Manuscrits de 1861-63* à penser l'épuisement de la terre en généralisant un modèle d'analyse d'abord élaboré pour comprendre l'épuisement du travail, avant d'enrichir en retour la compréhension de ce dernier à partir de la dimension métabolique mise au jour dans l'épuisement de la terre. La substitution du concept de « force de travail » à celui de « puissance de travail » résulte de ce mouvement d'aller-retour qui ne s'accomplit que dans le *Capital*, par l'intermédiaire des lectures thermodynamiques et agrochimiques qui permettent à Marx d'élargir implicitement sa critique de l'exploitation à toutes les forces naturelles reproductives, humaines ou non humaines.

C. L'articulation historique du modèle critique de l'épuisement général de la vie dans le *Capital*

L'épuisement général de la vie n'est pas qu'un nouvel objet de la critique marxienne du capital, qui requiert l'élargissement de l'un de son levier conceptuel : la notion d'exploitation. Il s'agit d'un véritable *modèle critique*, permettant de repenser la dynamique historique du capital, la contradiction qui la sous-tend et la nécessité de son dépassement. Certes, on peut déjà trouver dans les *Manuscrits de 1861-63* le cadre conceptuel abstrait qui permet de penser l'entrelacement de l'épuisement du travail et de la terre. Mais toute l'originalité de la version publiée du *Capital*, nourrie des recherches en sciences de la nature et de la conceptualisation de la rupture métabolique, consiste à traduire cette abstraction théorique au prisme de l'histoire, pour former un « concret de pensée »²²². L'épuisement général de la vie dessine ainsi tout au long du texte un fil rouge qui permet de reconstruire une critique systématique du capital dans son déploiement historique.

²²¹ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 825 ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 670, traduction modifiée, nous soulignons.

²²² Nous reprenons ici la célèbre formule que Marx élabore dans l'introduction de 1857 aux *Grundrisse*, lorsqu'il décrit le mouvement qui mène à « la totalité concrète en tant que totalité de pensée, en tant que concret de pensée » : « Dans la première démarche, la plénitude de la représentation a été volatilisée en une détermination abstraite ; dans la seconde, ce sont les déterminations abstraites qui mènent à la reproduction du concret au cours du cheminement de la pensée. », K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 58.

Bien qu'entrelacés dans leur première conceptualisation, les deux moments de l'épuisement de la vie humaine et de la terre sont aussi traités successivement au cours de l'exposition de la critique. Un bref survol de la structure générale de l'œuvre permet de les situer respectivement dans les troisième et quatrième sections consacrées respectivement à « La production de la survalueur absolue » et à « La production de la survalueur relative »²²³. Après avoir dégagé abstraitement le concept de capital d'une analyse de la catégorie de marchandise, afin de retracer l'origine de la survalueur dans l'exploitation de la force de travail, Marx entreprend l'étude de ces deux stratégies concrètes permettant aux capitalistes de maximiser l'extraction de survalueur. Alors que le développement de la survalueur relative peut apparaître de prime abord comme une solution historique à l'épuisement de la vie humaine d'abord provoqué par l'extraction de survalueur absolue, Marx montre dans le *Capital* – et c'est là toute l'originalité de l'argument – qu'il finit par l'aggraver en le doublant d'un épuisement de la terre dont dépend fondamentalement la reproduction physiologique.

La survalueur relative comme première solution technique à l'épuisement de la vie

Comme nous l'avons déjà vu dans la première étude des *Grundrisse*, on peut comprendre l'extraction de survalueur relative comme un développement historique du mode de production capitaliste permettant de surmonter la première limite propre à une exploitation fondée sur la seule survalueur absolue²²⁴. Nous savons désormais que cette « limite naturelle » de la journée de travail n'est pas simplement un plafond indépassable de l'accumulation, qui pousse les capitalistes à se tourner spontanément vers la mécanisation du travail pour dégager de la survalueur relative. Il s'agit d'une borne physiologique de la régénération du corps vivant, qui *peut être* outrepassée par « la fringale de surtravail »²²⁵ animant les entrepreneurs capitalistes. Et comme le précise Marx, elle *est* effectivement sous l'impulsion d'une concurrence féroce qui le pousse les uns contre les autres à maximiser la survalueur absolue en allongeant à l'excès la journée de travail. C'est notamment dans le chapitre sur la « Journée de travail », au sein de la section sur la « Survalueur absolue », que Marx dépeint les conséquences désastreuses de cette surexploitation métabolique sur l'état de santé de la classe ouvrière du

²²³ Nous nous appuyons ici sur le plan de l'œuvre tel qu'il est présenté dans la dernière édition de 1890.

²²⁴ Voir notre ch. 2, p. 92 *et sq.*

²²⁵ Il s'agit du titre d'une sous-section de la « survalueur relative », voir K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 229-237.

premier XIX^e siècle, en illustrant abondamment son propos de divers rapports médicaux et articles de presse témoignant de son état de décrépitude physique. Mais comme il l'indiquait déjà dans sa première analyse de l'épuisement du travail des *Manuscripts de 1861-63*, cette destruction de la vie n'exprime pas qu'un antagonisme entre la classe capitaliste et la classe ouvrière, elle traduit en outre une autocontradiction du capital :

Étant donné que la constance dans l'existence de la classe ouvrière compte parmi les présuppositions fondamentales du capital, celui-ci doit lui-même payer à nouveau l'usure accélérée du travailleur. Le capitaliste individuel A peut s'être enrichi au moyen de « cette mise à mort sans meurtre » [*Killing no murder*], là où le capitaliste B doit peut-être en payer les coûts, ou bien la génération B des capitalistes. Le capitaliste individuel se rebelle ainsi constamment contre les intérêts d'ensemble de la classe capitaliste.²²⁶

On avait vu que la surexploitation métabolique consistait à reporter les coûts reproductifs de l'épuisement de la force de travail et de la terre sur l'ensemble de la société. Désormais, on comprend que le capitaliste individuel qui tâche ainsi de maximiser son profit immédiat fait peser ces coûts futurs sur l'ensemble de la classe capitaliste elle-même.

C'est là un argument que Marx reprend et précise dans le *Capital*, en démontrant que « l'épuisement et la mort prématurée » de la force de travail par « la prolongation *contre nature* de la journée de travail » finit par renchérir la valeur de cette dernière : « il faut remplacer plus rapidement celles qui sont usées, donc faire entrer de plus grand frais d'usure dans la reproduction de la force de travail, tout comme la part de valeur d'une machine qui doit être reproduite chaque jour est d'autant plus grande qu'elle s'use plus vite »²²⁷. Bien que ces coûts supplémentaires ne soient pas payés par le premier capitaliste qui épuise la force de travail, ils retombent nécessairement sur l'ensemble de la classe capitaliste à partir de la génération suivante. En élevant la valeur moyenne de la force de travail, et donc la part de salaire direct ou indirect versé par les capitalistes, cet épuisement finit par entraver l'accumulation en faisant chuter le taux de survaleur. C'est donc en un sens fort que l'on peut comprendre l'épuisement de la vie humaine comme une contradiction entre le capital et la vie (physiologique) : non pas

²²⁶ K. MARX, *M61-63. Bd. 1, op. cit.*, p. 162. L'expression « *Killing no Murder* » fait référence à un pamphlet anonyme de 1657, traduit en français par le titre *Tuer n'est pas assassiner*, dans lequel l'auteur en appelle à la mise à mort de Cromwell.

²²⁷ K. MARX, *Le Capital I (1890), op. cit.*, p. 259. Nous soulignons « *contre nature* ».

simplement une destruction du corps vivant par le capital mais aussi, en retour, une entrave au capital lui-même en tant que cette force de travail est la source vive où il puise la survaleur.

Cette contradiction de l'exploitation capitaliste reposant sur l'extorsion de survaleur absolue n'est pourtant pas insoluble. Si les capitalistes individuels, soumis aux contraintes objectives de la concurrence, n'ont « aucun scrupule s'agissant de la santé et de l'espérance de vie du travailleur »²²⁸, le corps vivant de ce dernier ne se réduit pas à une matière première malléable qui se plierait aisément à sa surexploitation métabolique jusqu'à son propre anéantissement. Ce n'est que du point de vue calculateur de l'employeur qu'il vaut comme une machine à remplacer au fur et à mesure de son usure, tandis qu'il est en réalité le corps souffrant d'une subjectivité agissante²²⁹. Dans l'analyse sur « Lutte pour la journée de travail normale », la « résistance »²³⁰ de la classe ouvrière anglaise entre ainsi en scène comme un sursaut du corps vivant revendiquant son droit d'exister dans les limites d'une reproduction physiologique normale, et parvenant par l'organisation collective à inscrire ce droit dans des lois limitant la journée de travail, encadrant le travail de nuit, régulant l'âge minimum, etc. Autrement dit, la borne physiologique de la reproduction du corps n'exerce pas *immédiatement* un rôle limitant sur le capital « qui ne se pose pas de question sur le temps que vivra la force de travail » et s'intéresse « uniquement et exclusivement [au] maximum de force de travail qui peut être dégagé en une journée de travail »²³¹. Ce n'est que dans la mesure où le dépassement de cette borne physiologique du corps vivant s'exprime par une révolte subjective, dans la lutte des classes, qu'elle en vient à limiter l'accumulation de survaleur absolue. « Pour se "protéger" du serpent de leurs tourments, les travailleurs doivent se rassembler en une seule troupe et conquérir en tant que classe une loi d'État, un obstacle social plus fort que tout, qui les empêche de se vendre eux-mêmes au capital en négociant un libre contrat, et de se promettre, eux et leur espèce, à la mort et à l'esclavage. »²³² Mais si cette lutte s'est montrée

²²⁸ *Ibid.*, p. 262.

²²⁹ « Dans toutes les analyses du chapitre VIII du livre I du *Capital*, le corps apparaît tout à la fois comme ce qui est exclu du droit [...] et comme ce qui pourtant compte le plus pour les individus : ce qui les conduit non pas seulement à résister, mais aussi à s'organiser politiquement. [...] La souffrance et la dégradation des corps opprimés apparaissent ainsi non pas seulement comme la source motivationnelle de certaines luttes anti-capitalistes, mais également comme le fondement de leur légitimité au sein même de l'univers normatif de la société bourgeoise. », S. HABER et E. RENAULT, « Une analyse marxiste des corps ? », *op. cit.*, p. 23.

²³⁰ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 270.

²³¹ *Ibid.*, p. 258.

²³² *Ibid.*, p. 293.

victorieuse durant le premier XIX^e siècle, ce n'est que – précise Marx – parce qu'elle permit au capital de résoudre sa propre contradiction en développant une nouvelle stratégie d'accumulation.

L'État, dont la puissance coercitive est seule à même de faire appliquer des lois qui « mettent un frein au désir effréné qu'a le capital d'aspirer des quantités démesurées de force de travail », n'est pas selon Marx une représentation de la volonté générale du peuple, mais bien « un État que dominant capitalistes et landlords »²³³. Ces derniers n'acceptent de céder aux revendications ouvrières, plutôt que d'approfondir un conflit qui pourrait déboucher sur la guerre civile ou la révolution, que dans la mesure où ces revendications rencontrent les intérêts qu'ils représentent, ceux de l'ensemble de la classe capitaliste. En ce sens, c'est la rencontre de la nécessité subjective des corps luttant pour leur survie avec la nécessité objective de leur exploitation durable par le capital qui permet, selon Marx, de résoudre la contradiction entre l'accumulation de survalue absolue et les bornes physiologiques de la reproduction de la force de travail au sein de la société capitaliste elle-même. La comparaison qu'il emploie alors pour décrire cette nécessité objective est riche d'enseignements :

Si l'on fait abstraction du mouvement ouvrier dont la montée se fait chaque jour plus menaçante [nécessité subjective], cette limitation du travail de fabrique était dictée par la même nécessité [objective] que celle qui répandait le guano sur les champs d'Angleterre. La même avidité spoliatrice [*Raubgier*] aveugle qui dans un cas épuise la terre avait dans l'autre cas atteint à sa racine la force vitale [*Lebenskraft*] de la nation.²³⁴

L'épuisement du travail et l'épuisement de la terre sont ici présentés comme les résultats d'une même logique spoliatrice, que nous avons conceptualisée comme exploitation métabolique. Cette dernière ne permet de maximiser les profits à court terme qu'en annulant la possibilité même de profit sur le long terme. « La même nécessité » objective dont il est ici question désigne donc l'impératif de pallier l'épuisement général de la vie, auquel la classe capitaliste dans son ensemble doit se plier pour éviter l'effondrement des profits. Toutefois, la solution apportée dans les deux cas est de nature très différente. Tandis que le risque de l'épuisement massif de la force de travail est évité par une limitation institutionnelle de son exploitation

²³³ *Ibid.*, p. 232.

²³⁴ *Ibid.*, p. 232-233, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 184-185. La traduction de « *blinde Raubgier* » par « cupidité aveugle » est certes plus élégante, mais elle ne fait pas suffisamment ressortir le lexique de la spoliation, auquel Marx accorde, comme nous l'avons vu, une importance toute particulière.

métabolique, la solution technique apportée à l'épuisement de la terre n'est qu'un palliatif qui, loin de résoudre le problème, ne fait que l'aggraver.

À la suite de Liebig, Marx ne considèrerait en aucun cas l'épandage massif de guano sur les champs d'Angleterre comme une véritable solution au problème. Lorsqu'il formulait l'idée d'une rupture métabolique dans les manuscrits du troisième tome du *Capital*, il précisait très clairement que la dévastation (*Verwüstung*) provoquée par une telle rupture est « repoussée [getragen] par le commerce bien au-delà des frontières du propre pays », dans la mesure où « l'industrie et le commerce fournissent de leur côté à l'agriculture les moyens d'épuiser le sol »²³⁵. En faisant référence à Liebig dans la note accompagnant ce passage, Marx pensait sans aucun doute à sa critique d'un usage irrationnel d'engrais, notamment de guano. Dans le cadre d'une agriculture spoliatrice qui ne respecte pas la loi de restitution des nutriments, l'épandage massif de guano en Angleterre revient à extraire et épuiser les ressources d'autres pays pour accroître temporairement la fertilité des sols nationaux²³⁶. Or, c'est précisément le développement de cette grande agriculture, aggravant le phénomène de l'épuisement de la terre, qui est au fondement du développement de la survaleur relative.

La survaleur relative comme aggravation écologique de la contradiction

L'épuisement de la force de travail et l'épuisement de la force du sol ne sont donc pas simplement présentés comme deux conséquences simultanées d'une même logique spoliatrice, mais ils se conditionnent réciproquement dans le passage de la survaleur absolue à la survaleur relative. D'une part, Marx présente le développement de la survaleur relative, par la mise en œuvre productive de la nature, comme la conséquence nécessaire de la limitation étatique de la journée de travail. Et d'autre part, c'est précisément dans la dernière sous-section de la « Survaleur relative » intitulée « Grande industrie et agriculture » qu'il revient plus en détail sur l'épuisement de la terre pour conclure que le progrès capitaliste de la productivité ne s'opère « qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur. »²³⁷ Comme nous allons le voir, l'enchaînement de ces deux arguments permet à Marx de renverser l'apparente résolution de l'épuisement de la vie humaine par la limitation de la journée de travail. *Sous les rapports sociaux capitalistes*, cette

²³⁵ K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 753.

²³⁶ À ce sujet, voir K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, op. cit., p. 231 et sq.

²³⁷ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 486.

limitation n'est possible qu'en étant compensée par l'épuisement des forces naturelles qui, en dernière instance, mettent en péril la reproduction de la vie humaine.

Marx ne se contente pas d'affirmer que l'État capitaliste cède aux revendications ouvrières d'une régulation de la journée de travail dans la mesure où elles rencontrent les intérêts de la classe capitaliste prise dans son ensemble. Il précise en outre que de telles mesures ne sont compatibles avec la poursuite de l'accumulation qu'à condition que se développe parallèlement une nouvelle stratégie d'extraction de survalueur. Ce que le développement de la survalueur relative parvient à contourner par l'expansion de la productivité reposant sur l'enrôlement productif de la nature, ce n'est pas simplement la « limite naturelle » de la journée de travail, comme Marx se contentait de l'affirmer dans les *Grundrisse*. Plus précisément, la survalueur relative permet de déjouer l'obstacle à l'accumulation que représente l'institution de la borne physiologique en une limite sociale de l'exploitation, sous la forme d'une législation étatique de la journée de travail. Marx suggère dans le chapitre XV qu'un premier développement de la productivité technique du travail précède dans la plupart des cas un raccourcissement de la journée de travail²³⁸, puisqu'il génère une marge de survalueur relative permettant à la classe capitaliste d'amortir la contraction de la survalueur absolue. En outre, il affirme avec force que cette limitation étatique de la surexploitation métabolique de la vie « donne au développement de la force productive » « une énorme impulsion »²³⁹ :

Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière a forcé l'État à raccourcir autoritairement la durée du temps de travail, en imposant d'abord une journée de travail normalisée à la fabrique proprement dite ; à partir du moment donc où il fallut définitivement renoncer à accroître la production de survalueur par l'allongement de la journée de travail, le capital s'est jeté délibérément de toutes ses forces sur la production de la survalueur relative, par le moyen d'un développement accéléré du système des machines.²⁴⁰

²³⁸ *Ibid.* p. 505 : « Toutes les argumentations traditionnelles déployées contre le raccourcissement de la journée de travail sous-entendent que ce phénomène se produit dans les conditions présumées ici [productivité et intensité du travail constantes], alors qu'à l'inverse, dans la réalité, le changement dans la productivité et l'intensité du travail *ou bien précède* ou bien suit immédiatement le raccourcissement de la journée de travail », nous soulignons.

²³⁹ *Ibid.*, p. 398.

²⁴⁰ *Ibid.*

Soumis à la « libre concurrence »²⁴¹, les capitalistes n'ont d'autre choix que de rechercher par tous les moyens à maintenir et si possible à accroître leur profit pour rester en lice. Dès lors qu'il n'est plus possible de recourir pour cela à l'allongement excessif de la journée de travail, qui était jusqu'alors la stratégie la plus rentable en tant qu'elle ne demandait aucun investissement de capitaux, ils se lancent dans la course à l'innovation techno-scientifique dans l'espoir de dégager une marge de profit par l'usage de technologies plus productives que leurs concurrents. La croissance de la survaleur relative, présentée comme le but recherché par le « capital », est en réalité la conséquence structurelle de la pression concurrentielle à la maximisation productive qui détermine les choix d'investissement. Certes, cette « production de la survaleur relative » peut apparaître dans un premier temps comme une solution efficace au problème capitaliste de l'épuisement de la vie humaine, en permettant la poursuite de l'accumulation sur une échelle élargie tout en respectant la borne physiologique et légale de la journée de travail. Au lieu d'accroître le taux de survaleur en allongeant le temps de surtravail, cette stratégie d'accumulation y parvient en diminuant le temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail par un accroissement considérable de la productivité générale. Mais comme nous l'avons montré dans notre précédent chapitre, cette maximisation productive repose non seulement sur la division du travail et le progrès scientifique, mais aussi et plus fondamentalement sur l'enrôlement des forces naturelles qui ne sont pas simplement des forces mécaniques mais aussi des forces vivantes et vulnérables.

La dernière sous-section de la longue étude de la survaleur relative et de son déploiement historique à travers la machinerie, intitulée « Grande industrie et agriculture », revient précisément sur les conséquences de la maximisation industrielle de la productivité conduisant à l'épuisement conjoint de la force de travail et de la terre. Loin de se réduire à un simple appendice, ces quelques pages peuvent se lire comme une conclusion critique tirant les ultimes conséquences de la nouvelle stratégie d'accumulation capitaliste reposant sur la mise en œuvre productive de la nature aux fins de la valorisation²⁴². Comme nous l'avons déjà

²⁴¹ « La libre concurrence impose à chaque capitaliste pris individuellement les lois immanentes de la production capitaliste comme des lois qui le contraignent de l'extérieur. », *ibid.*, p. 263.

²⁴² Nous rejoignons sur ce point la suggestion d'Andreas Malm : « Ce n'est pas par hasard si c'est le chapitre sur « Machinerie et grande industrie », dans lequel Marx élabore son analyse de la machine dans le *Capital*, qui se termine sur la fameuse déclaration selon laquelle la production capitaliste ne se développe qu'en « ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur ». », A. MALM, *The Progress of this Storm. Nature and Society in a Warming World*, *op. cit.*, p. 202-203.

indiqué²⁴³, le développement technique de l'agriculture est au fondement d'une accumulation fondée sur la survaleur relative, car c'est du travail de la terre que dépend principalement la production des biens de subsistance nécessaires à la reproduction de la force de travail. C'est donc de l'accroissement de sa productivité par l'intensification de la culture des terres que dépend en grande mesure la baisse du coût de la force de travail, permettant de faire chuter le travail nécessaire et d'accroître d'autant le surtravail. De plus, le développement d'ensemble de la productivité industrielle proprement dite, que Marx a étudié tout au long de la quatrième section, repose lui-même sur une amplification productive de l'ensemble des secteurs qui l'alimentent en matières premières – et nous avons déjà noté l'importance toute particulière qui revient à l'agriculture pour la première révolution industrielle du textile. À condition d'être replacée dans la problématique de l'épuisement de la vie, d'abord élaborée au cours de la troisième section, l'analyse de l'alliance de la grande industrie et de l'agriculture apparaît comme une critique de la généralisation de l'épuisement de la vie humaine à l'épuisement de la terre, au cours du progrès du développement capitaliste.

Certes, il était déjà question dans l'analyse de la survaleur absolue d'un épuisement des sols qui précédait le déploiement de nouvelles techniques industrielles de production, notamment l'épandage de guano. En s'appuyant sur notre étude des différentes manifestations de la rupture métabolique, on peut dire que Marx n'y voit qu'une première forme préindustrielle de contradiction écologique liée aux conflits sociaux entre la propriété foncière et l'usage du sol par le petit paysan. Il s'agit désormais de comprendre l'aggravation de cette première rupture métabolique des sols comme une conséquence du développement de la grande agriculture capitaliste, en tant qu'elle dépend à la fois de la grande industrie et du commerce mondial pour obtenir des engrais et des machines, et qu'elle leur fournit en même temps les matières premières nécessaires à leur expansion. De ce point de vue, le développement de la survaleur relative, qui apparaissait initialement comme une résolution de l'épuisement du travail, conduit en retour à une généralisation et une aggravation de l'exploitation métabolique du sol. Comme nous l'avons longuement développé dans notre troisième chapitre, cette forme spécifique de rupture métabolique élargie est la conséquence d'une contradiction temporelle entre la maximisation des profits agricoles à court terme et la dévastation de la fertilité des terres sur le long terme. Sur la base de ces analyses menées dans

²⁴³ Voir à ce sujet notre ch. 2, p. 126 *et sq.*

les manuscrits du livre III du *Capital*, Marx peut alors préciser le lien entre l'exploitation métabolique du travail et l'exploitation métabolique de la terre dans le chapitre « Grande industrie et agriculture » du premier tome. Au lieu d'être résolu par l'enrôlement productif de la nature, « l'art de spolier [berauben] le travailleur » se double de « l'art de spolier le sol », car sous les rapports sociaux capitalistes, « tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité »²⁴⁴. On retrouve la même idée, désormais appliquée à la régénération du sol, d'un dépassement actuel d'une borne physique à l'exploitation métabolique qui se paie de conséquences destructrices dans l'avenir. L'exploitation destructrice de la vie humaine et de la terre ne sont toutefois pas deux phases successives du développement capitaliste. En effet, Marx ne se contente pas de dire que le mode de production capitaliste ne parvient à sauvegarder la reproduction de la vie humaine qu'en reportant le problème de l'épuisement sur la nature non humaine, mais affirme qu'il ne développe la productivité nécessaire à la survaleur relative « qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse, la terre et le travailleur »²⁴⁵.

Pour comprendre en quoi l'industrialisation capitaliste ne se contente pas de transférer la charge de l'exploitation métabolique de la vie humaine sur la terre, mais qu'elle généralise l'exploitation métabolique, il faut d'abord prêter attention au fait que la production de survaleur relative ne se substitue pas à l'exploitation métabolique de la force de travail humaine, mais conduit paradoxalement à la renforcer. Dans une réflexion sur « Les effets immédiats de l'exploitation mécanisée sur le travailleur », Marx souligne les conséquences paradoxales de l'usage capitaliste de la machinerie. Alors qu'elle accroît considérablement la productivité du travail et pourrait donc permettre d'alléger le fardeau de l'effort exigé du corps vivant, la première vague de mécanisation conduisit à une prolongation de la journée de travail « au-delà de toute limite naturelle »²⁴⁶. Marx précise même que « c'est la machine qui fiche en l'air toutes les limites morales et naturelles de la journée de travail »²⁴⁷, en raison

²⁴⁴ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 485, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 470.

²⁴⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 486, nous soulignons.

²⁴⁶ « Si la machinerie est le moyen le plus puissant pour accroître la productivité du travail, c'est-à-dire réduire le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, elle devient, en tant que porteur du capital, et d'abord dans les industries qu'elle affecte directement, le moyen le plus puissant pour prolonger la journée de travail au-delà de toute limite naturelle. », *ibid.* p. 392.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 397.

de l'intérêt du capitaliste à maximiser la durée d'utilisation des machines, de jour comme de nuit, afin de les rentabiliser. Cette première phase de l'industrialisation capitaliste, où le premier développement de la survaleur relative se double d'une accentuation de la survaleur absolue, se heurte toutefois progressivement aux régulations légales de la journée de travail.

À partir de ce moment, précise Marx, « intervient un changement dans le caractère de la survaleur relative ». Il ne s'agit plus simplement de « rendre le travailleur capable de produire davantage dans le même temps avec *la même dépense de travail*, grâce à une force productive accrue du travail »²⁴⁸. Il s'agit en outre d'exiger de lui « *une augmentation de sa dépense de travail* dans un temps qui reste le même, une tension accrue de sa force de travail et une occupation plus intense des trous dans le temps de travail, c'est-à-dire une condensation du travail »²⁴⁹. Autrement dit, l'extension temporelle de la durée du travail est remplacée par une intensification du travail. Mais d'un point de vue physiologique, cela ne change rien : dans les deux cas, c'est la dépense métabolique du corps vivant qui est accrue jusqu'au surmenage. Si l'on prend en compte cette substitution d'une exploitation intensive à l'exploitation extensive de la force de travail, on comprend donc que la grande industrie n'accroît la pression métabolique sur les forces de la nature qu'en maintenant, voire en renforçant, la pression métabolique sur le corps vivant soumis au rythme frénétique de la machine.

La généralisation de l'épuisement de la vie auquel conduit l'alliance de la grande industrie et de l'agriculture ne se limite donc pas à la juxtaposition des deux phénomènes de l'épuisement du corps humain et de l'épuisement de la terre. Sachant que la reproduction physiologique du corps vivant dépend elle-même fondamentalement de « l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol »²⁵⁰, au sens où la terre lui fournit les biens de subsistance nécessaires, la rupture métabolique des sols implique en dernière analyse la mise en péril de la reproduction humaine. C'est là ce que Marx semble suggérer dans le premier tome du *Capital*, en affirmant que la concentration urbaine « détruit [...] la santé physique des travailleurs de la ville », non seulement dans la mesure où elle se traduit par des conditions de logement insalubres, mais aussi et surtout – dans le cadre de l'argument développé par Marx

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 398, nous soulignons.

²⁴⁹ *Ibid.*

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 485.

– parce qu'elle « perturbe [...] le métabolisme entre l'homme et la terre »²⁵¹. En empêchant la restitution des nutriments au sol, elle appauvrit la teneur nutritive des aliments, avant de conduire éventuellement à une crise agraire généralisée qui risquerait tout bonnement de priver les populations ouvrières d'une nourriture suffisante.

C'est dans les manuscrits du troisième tome du *Capital* que Marx exprime le plus clairement ce risque d'une destruction de la vie humaine, qui ne serait pas causée immédiatement par la surexploitation métabolique du corps, mais plutôt par la surexploitation métabolique de la nature terrestre dont le corps vivant dépend pour sa reproduction. En étant définie comme « la condition inaliénable d'existence et de reproduction de la chaîne des générations humaine qui se succèdent »²⁵², la terre agricole apparaît comme la base matérielle au long cours de la reproduction physiologique de la vie humaine, non seulement sur le plan individuel mais sur le plan intergénérationnel. De ce point de vue englobant, la généralisation de l'épuisement de la vie à laquelle conduit le développement capitaliste de la survalueur relative se manifeste comme une crise généralisée de la reproduction. Tandis que dans le moment historique où prédominait la captation absolue de survalueur, le capital entravait la reproduction physiologique de la force de travail, la maximisation de la survalueur relative conduit à redoubler ce premier phénomène en entravant la reproduction écologique des conditions naturelles dont dépend fondamentalement la reproduction physiologique de la vie humaine. Le dispositif déployé sous le capitalisme pour résoudre le problème de l'épuisement de la vie par la limitation de la journée de travail et l'enrôlement productif de la nature conduit à un approfondissement de la contradiction entre le capital et la vie humaine, par une nouvelle contradiction entre le capital et la nature dont cette vie dépend. Sous des rapports capitalistes, la vie humaine n'est donc sauvegardée de la voracité du capital qu'en apparence, par le sacrifice de la vie non humaine qui finit par la mettre elle-même en péril.

L'actualité de la théorie marxienne de l'épuisement généralisé

Afin de conclure cet argument, deux remarques complémentaires s'imposent. La première concerne la portée historique de l'analyse développée par Marx à un moment où

²⁵¹ *Ibid.*, p. 485.

²⁵² K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 735, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, op. cit., p. 752. Nous soulignons.

s'achève seulement la première révolution industrielle, alors que la crise écologique se restreint encore principalement au problème de la régénération des sols agraires et de la déforestation. Contrairement à ce que l'on pourrait déduire de son texte, l'approfondissement de leur exploitation industrielle durant la troisième révolution agraire²⁵³ n'a pas conduit au cours du XX^e siècle à une crise générale de la reproduction de la force de travail, à l'épuisement systématique de la vie humaine causé par l'effondrement de la fertilité des sols. Bien au contraire, l'énorme croissance des rendements agricoles générée par la synthèse et l'usage massif d'engrais azotés constitua une base matérielle essentielle à l'amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière propre au compromis fordiste²⁵⁴. Si l'on tient compte, toutefois, de la très forte intensité énergétique de cette révolution agraire basée sur les ressources fossiles, notamment le pétrole, et sur les conséquences d'une saturation des sols en nitrate, le modèle critique développé par Marx se montre d'une grande pertinence. Même s'il ne pouvait anticiper ces solutions techniques au problème agraire, il parvient à montrer que l'amélioration temporaire des conditions de vie humaines se paie, sous le capitalisme, d'une destruction de la vie non humaine, et par-là des conditions mêmes de la reproduction sociale. Là où il n'envisageait toutefois qu'une généralisation de l'épuisement de la vie humaine à l'épuisement de la terre, la « grande accélération »²⁵⁵ de la productivité technique caractéristique du second XX^e siècle témoigne d'une généralisation de l'épuisement du sol (résolu seulement en apparence par la révolution verte) à l'épuisement de la Terre – par quoi il faut entendre l'épuisement des cycles de régénération biogéochimique de la biosphère dans son ensemble. La résolution technique de la crise généralisée de la reproduction entrevue par Marx n'a donc été, depuis la fin du XIX^e siècle, qu'un moyen de repousser le problème en l'élevant à l'échelle géologique.

La seconde remarque concerne quant à elle les conséquences politiques de l'élaboration de ce modèle critique de l'épuisement généralisé. Comme on l'a vu, Marx proposait dans le

²⁵³ Voir M. MAZOYER et L. ROUDART, *A History of World Agriculture, op. cit.*, p. 375 et sq. Nous employons ici l'expression de « troisième révolution agraire » pour désigner la révolution verte du second XX^e siècle, afin de conserver une cohérence avec la chronologie de F. Thompson sur laquelle nous nous sommes appuyés auparavant (voir notre ch. 1, note 112). Mazoyer et Roudart analysent en détail cette transformation, tout en la désignant comme « seconde révolution agricole ».

²⁵⁴ À ce sujet, voir R. PATEL et J. W. MOORE, « Cheap Food », *op. cit.*

²⁵⁵ Sur le sens de cette expression, voir I. ANGUS, *Face à l'anthropocène, op. cit.*, chapitre 2, p. 57 et sq.

Capital une analyse approfondie du rôle de la lutte des classes dans la résolution (temporaire) de l'épuisement de la vie humaine. Rencontrant l'intérêt d'une classe capitaliste cherchant à pérenniser ses profits, les luttes ouvrières parvinrent à obtenir gain de cause au sein d'une société capitaliste régulée par un État bourgeois. Sous la plume de Marx, on ne trouve pourtant pas d'équivalent de cette analyse complexe dans le cas de l'épuisement généralisé de la vie, alors que celui-ci présente une structure similaire au premier problème : une contradiction entre le capital et la nature, qui se manifeste par une contradiction entre les intérêts de court terme des capitalistes individuels et les intérêts à long terme de la classe capitaliste. Cette absence de théorisation s'explique probablement par le fait que Marx s'en tient à une approche historique des luttes, se contentant d'analyser le sens et la fonction des mouvements passés, tout en se refusant à établir tout pronostic sur ceux à venir. En s'inspirant de son premier modèle, on pourrait tout de même se demander si un compromis social similaire serait envisageable pour résoudre le problème de l'épuisement généralisé de la vie humaine et de la Terre au sein des rapports sociaux capitalistes²⁵⁶.

Certes, les forces naturelles épuisées par le capital ne sont pas capables d'opposer spontanément leur résistance politique à leur surexploitation, à l'instar du corps vivant doté d'une subjectivité pratique. Étant donné, toutefois, que leur destruction s'accompagne encore et toujours d'une surexploitation du corps humain et que, en outre, elle sape les fondements écologiques de la reproduction physiologique de ce dernier, on peut légitimement penser que les luttes sociales et écologiques traduisent une résistance d'un corps humain *attaché* à la vie non humaine dont il dépend. Ces luttes peuvent-elles dès lors attendre de l'État capitaliste qu'il instaure une limitation majeure au franchissement des bornes écologiques de la biosphère, dans la mesure où cette limitation permettrait en même temps aux capitalistes de sécuriser à long terme leurs profits – par exemple sous la forme d'un *Green New Deal* ? Sans prétendre ici apporter une réponse définitive à cet immense débat, on peut s'appuyer sur l'analyse de Marx pour remarquer simplement la présence d'un obstacle majeur à ce projet, que ne rencontraient pas les luttes pour l'amélioration des conditions de travail. Comme nous l'avons souligné, les concessions sociales cédées par la classe capitaliste en la personne de l'État sont conditionnées par le développement d'une nouvelle stratégie d'accumulation de

²⁵⁶ C'est là notamment le sens politique de la thèse de la seconde contradiction du mode de production capitaliste, développée par J. O'CONNOR, « Capitalism, Nature, Socialism. A theoretical introduction », *op. cit.*

survaleur, qui parvient à contourner la limitation institutionnelle de la survaleur absolue par la mise en œuvre productive de la nature dans la survaleur relative. Limiter écologiquement cette dernière par une disposition légale, ce serait dès lors bloquer définitivement cette marge de manœuvre pour les capitalistes, en entravant définitivement l'accroissement de l'accumulation du capital. Si l'on va au bout du raisonnement esquissé par Marx, on peut dès lors supposer que l'épuisement généralisé de la vie, contrairement à l'épuisement exclusif de la force de travail humaine, ne trouve même pas un semblant de solution au sein des rapports sociaux capitalistes.

*

Epilogue. Un abandon du modèle critique de l'aliénation dans le *Capital* ?

Critiquer le capital du point de vue du vivant, du corps vivant de l'être humain et de la nature vivante dont celui-ci dépend pour sa reproduction, c'est en même temps construire un contre-récit historique sur le sens du progrès capitaliste. Certes, Marx ne met pas en scène pas cette nouvelle histoire dans un drame aussi bien ficelé que celui qui se jouait auparavant sous l'égide du concept d'aliénation. En mettant en lumière la destruction de la reproduction écologique des sols s'aggravant avec le progrès de l'industrialisation capitaliste de la production, il renverse pourtant implicitement la dialectique historique de la négativité en une dialectique négative. La confiance sans réserve dans les bienfaits de la domination capitaliste de la nature pour l'émancipation de l'être humain de toute domination sociale fait place à une lucidité critique sur la dimension destructrice de l'enrôlement productif des forces naturelles aux fins d'une accumulation effrénée de valeur. Ce renversement se manifeste de manière saisissante au niveau de l'usage de la conceptualité feuerbachienne du genre humain (*Gattung*), que Marx employait encore dans les manuscrits du début des années 1860 pour justifier la contribution historique du capitalisme au progrès. Alors que le sacrifice de l'individu, soumis à l'aliénation de son activité, apparaissait comme une nécessité pour permettre l'appropriation générique de la nature, Marx souligne à partir de sa critique de la rupture métabolique que l'industrialisation de l'agriculture dévaste le sol. La nature, loin

d'être humanisée par le progrès techno-scientifique du capitalisme, est rendue impropre au déploiement de la vie humaine, et ce précisément du point de vue transgénérationnel de l'espèce humaine. Plutôt que de préparer le terrain et de fournir la base matérielle de l'émancipation à venir, il se pourrait donc que l'avancée du mode de production capitaliste détruise toujours davantage les conditions terrestres de cette émancipation.

S'il est vrai que Marx ne va jamais jusqu'à tirer explicitement cette conséquence teintée de pessimisme, la mise en place du modèle critique de l'épuisement général de la vie s'oppose implicitement à l'un des présupposés majeurs du concept d'aliénation : l'inscription de la nécessité historique du mode de production capitaliste, en sa négativité dialectique, dans la domination générique de la nature. Certes, Marx n'abandonne pas tout à fait cette thèse dans le *Capital*, mais il en nuance la portée historico-philosophique en la dissociant du terme d'aliénation qui servait auparavant à la défendre, tout en lui faisant perdre sa centralité. Cette marginalisation du modèle critique de l'aliénation au cours de la rédaction du *Capital* apparaît avec la plus grande évidence, si l'on prend soin de comparer le texte final avec la première version manuscrite de 1863-64. Parallèlement à la transformation du concept de puissance de travail en celui de « force de travail » qui témoigne, comme nous l'avons vu, de l'élaboration du modèle critique d'un épuisement général des forces naturelles humaines et non humaines, la comparaison de ces deux textes donne à voir une compréhension toute différente du sens historique de l'industrialisation capitaliste.

Comme nous l'avons déjà noté, le manuscrit du premier tome de 1863-64 ne comprend qu'un sixième chapitre sur « Les résultats du processus de production immédiat », souvent considéré comme le « chapitre inédit »²⁵⁷ du *Capital* dans la mesure où Marx y déploie une conceptualité originale qui ne sera pas reprise en tant que telle dans la version finale du texte. Dans ce chapitre prévisionnel, Marx tâche justement d'analyser les conséquences matérielles et sociales du passage d'un mode d'exploitation fondé sur la survaleur absolue à un mode d'exploitation fondé principalement sur la survaleur relative. Là où la première, dit-il, ne transforme pas fondamentalement les manières traditionnelles de travailler, mais les soumet à l'impératif du profit en étirant considérablement le temps de travail pour s'appropriier le surplus, la seconde consiste en une refonte du processus de production permettant de dégager du profit à travers une maximisation de la productivité. Ce qui n'était alors qu'une

²⁵⁷ C'est là d'ailleurs le titre qui lui fut donné dans la première édition française.

« subsumption formelle » du processus de production sous le processus de valorisation devient « subsumption réelle ». Sans entrer dans le détail de cette conceptualité, il importe ici de remarquer que Marx interprète précisément ce passage de la subsumption formelle à la subsumption réelle, au cours duquel s'accomplit l'essence même du mode de production capitaliste, comme le parachèvement d'un processus d'aliénation (*Entfremdungsprozeß*).

C'est dans l'introduction de ce chapitre²⁵⁸, posant le cadre méthodologique de l'analyse qui suit, que Marx propose d'ailleurs la synthèse la plus aboutie de sa dialectique historique de l'aliénation capitaliste, qui reprend l'ensemble des éléments développés au fur et à mesure de l'élaboration d'un modèle critique dont les bases ont été dessinées dans les *Manuscripts de 1844* avant d'être développées dans la première critique de l'économie politique. Dans ce passage, Marx commence par souligner l'exacerbation de l'aliénation à laquelle se voit soumis le travailleur par la subsumption réelle, qui n'est pas qu'une appropriation privée du moyen de production, mais la transformation concrète de ce dernier en un instrument d'extraction du profit par la maximisation de la productivité. Avec le développement industriel, le rapport entre le travailleur et son instrument de production se renverse : ce n'est plus lui qui se sert de son instrument, mais ce dernier qui, en tant que machinerie, se sert de sa force de travail aux seules fins de la valorisation du capital. « La domination du capitaliste sur le travailleur est ainsi la domination de la chose sur l'être humain, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur. »²⁵⁹ Mais cette critique de l'aliénation du travail, qui se concrétise dans le déroulement même du processus de production où les travailleuses et travailleurs se voient dépossédé·e·s de l'autonomie de leur activité par la machine qui dicte leurs gestes et leur rythme, se double d'une justification magistrale de cette négation de l'individualité vivante, comme nécessité historique pour l'accomplissement d'une négativité dialectique. Le passage mérite ici d'être cité *in extenso*, puisqu'on y trouve la synthèse de tous les développements antérieurs sur la fonction historico-philosophique du concept :

On trouve là dans la production matérielle, dans le processus vital réel de la société – car c'est bien cela qu'est le processus de production – tout à fait le même rapport que celui qui se présente sur le plan idéologique dans la religion, l'inversion du sujet et de l'objet et réciproquement. Si on la considère d'un point de vue historique, cette inversion apparaît comme *le point de passage nécessaire pour conquérir aux dépens du plus grand nombre [auf Kosten der Mehrzahl]* la création de la richesse en tant que telle,

²⁵⁸ Voir notamment K. MARX, *Das Kapital I* (M63-67), *op. cit.*, p. 64-65.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 64.

c'est-à-dire *la force productive sans réserve* [rücksichtlose Produktivkräfte] du travail social, qui seule peut former la base matérielle d'une société humaine libre. Il faut [muß] en passer par cette forme antagoniste, de même que l'être humain doit [muß] d'abord se donner à voir ses forces spirituelles sous une forme religieuse, en face de lui comme des puissances indépendantes. C'est là le processus d'aliénation [Entfremdungsproceß] de son propre travail.²⁶⁰

Marx rappelle dans ce passage qu'il puise chez Feuerbach l'idée d'une négativité historique du concept d'aliénation, comme étape nécessaire à l'accomplissement de l'essence humaine. En même temps, il précise que cette réalisation de l'essence productive de l'être humain équivaut, sur le plan matériel, au déploiement total de la productivité du travail par le sacrifice d'un grand nombre d'individus. Comme il l'affirme plus loin dans l'analyse de la subsumption réelle proprement dite, « ce n'est qu'ici que se manifeste de manière saisissante *la signification historique* de la production capitaliste » : le développement de « "*la production au nom de la production*" [die Production um der Production willen] – la production comme fin en soi »²⁶¹ et non comme moyen de satisfaire des besoins prédéfinis. Certes ce principe est doté d'un « côté négatif » en tant qu'il se réalise « sans égard pour le producteur » réduit au rang de simple « instrument de production », donc « aux dépens de l'individu humain ». Mais il est en même temps doté d'un « côté positif », en ce qu'il permet de surmonter toute borne préalablement établie à son déploiement guidé par le seul principe de « *productivité du travail* en général = *maximum de produit* pour un *minimum de travail* »²⁶². C'est donc à partir du modèle critique de l'aliénation, en sa négativité dialectique, que Marx interprète encore en 1863-64 la nécessité historique de l'industrialisation capitaliste comme épreuve à traverser pour permettre la réalisation de l'essence productive de l'être humain. Cela signifie également que la première analyse de l'épuisement des sols, telle qu'elle apparaissait dans les *Manuscrits de 1861-63*, restait considérée comme un problème marginal, potentiellement surmontable par le mode de production capitaliste ou dépourvu de conséquences historiques considérables.

La rupture écologique dans l'œuvre de Marx se joue à partir du double approfondissement de la question de l'épuisement des sols durant le milieu des années 1860, à la fois par la théorisation de la rupture métabolique comme contradiction temporelle sur la base de nouveaux matériaux scientifiques, et par l'élaboration du nouveau modèle critique de l'épuisement général de la vie. C'est en analysant la rupture métabolique comme une

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 64-65, nous soulignons.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 107.

²⁶² *Ibid.*

contradiction temporelle entre la logique productive du capital et les contraintes écologiques de la fertilité des sols que Marx prend une première distance critique à l'égard du productivisme capitaliste. Dans le manuscrit du second tome du *Capital* rédigé immédiatement après le manuscrit du chapitre VI, Marx définissait « l'esprit de la production capitaliste » (*der Geist der kapitalistischen Production*) par la recherche de la « valorisation en tant que telle », dont « l'aiguillon et le motif » ne sont autre que « la production au nom de la production »²⁶³ se réalisant à travers la concurrence qui pousse les capitalistes à maximiser à tout prix la productivité du travail. Or, comme nous l'avons vu, c'est précisément cette expression qu'il emploie dans le manuscrit du troisième tome pour caractériser la rupture métabolique comme une contradiction entre « tout l'esprit du mode de production capitaliste axé sur le prochain gain monétaire immédiat » et « l'agriculture » qui doit tenir compte de « l'ensemble des conditions de vie permanentes des générations humaines qui se succèdent »²⁶⁴. Le même principe de la production pour la production, qui apparaissait comme le moyen dialectique de la réalisation de l'essence productive de l'être humain, est désormais identifié par Marx comme cause principale d'une destruction des conditions naturelles d'un épanouissement durable du genre humain.

Dans le manuscrit du troisième tome du *Capital* (1864-65), la présence encore récurrente du terme d'aliénation (*Entfremdung*) dans l'étude de la dialectique historique qui mène du capitalisme au communisme²⁶⁵ témoigne d'une hésitation entre son ancien productivisme stratégique et la nouvelle critique écologique du capital. Le passage dans lequel Marx s'attaque directement au productivisme capitaliste comme cause d'une contradiction écologique était d'ailleurs relégué en note, afin de nuancer un jugement positif sur le développement scientifique de l'agriculture qui apparaissait comme « un des grands résultats du mode de production capitaliste »²⁶⁶. Il n'en va plus de même dans le premier tome publié du *Capital* (1867), où le modèle critique de l'épuisement généralisé de la vie s'impose jusqu'à reléguer la portée de l'ancien modèle critique de l'aliénation dans les marges du texte.

²⁶³ K. MARX, *Das Kapital* (Ökonomisches Manuskript 1863-1867). *Zweites Buch*. MEGA II/4. Teil 1, Berlin, Dietz, 1988, p. 374.

²⁶⁴ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, note p. 825 ; K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 670, traduction modifiée.

²⁶⁵ Voir K. MARX, *Das Kapital III* (M63-67), *op. cit.*, p. 119, 120, 337, 502, 649.

²⁶⁶ K. MARX, *Le Capital III* (1894), *op. cit.*, p. 567. Notons ici la proximité avec le titre du chapitre VI resté à l'état de manuscrit. Nous reviendrons juste après sur le sens de ce titre.

Certes, le schème historico-philosophique de la nécessité historique de l'aliénation ne disparaît pas entièrement, malgré l'éviction du terme d'*Entfremdung*. On en trouve d'ailleurs une formulation assez claire vers la fin de l'œuvre, en conclusion de l'avant-dernière partie « L'accumulation primitive »²⁶⁷, qui deviendra à partir de la seconde édition allemande de 1872 une sous-section à part entière intitulée « La tendance historique de l'accumulation capitaliste »²⁶⁸. Dans ce passage bien connu, Marx s'appuie sur la figure hégélienne du dépassement dialectique (*Aufhebung*) pour penser la révolution communiste comme une négation de la négation, par l'expropriation des expropriateurs. S'il ne se contente pas d'y définir le communisme comme négation de la propriété privée des moyens de production visant leur gestion collective, mais qu'il emprunte un détour par cette conceptualité hégélienne, c'est précisément parce qu'il souhaite souligner la nécessité des « conquêtes mêmes de l'ère capitaliste »²⁶⁹ dans l'avènement d'un communisme qui ne soit pas une simple régression à la communauté primitive. Il s'agit donc bien de rappeler ici le principe de la négativité historique qui était au cœur du concept d'aliénation, en précisant que le développement de la propriété capitaliste des moyens de production pose deux bases fondamentales pour la société future : d'une part la socialisation des individus et le développement de la coopération à l'échelle du marché mondial, et d'autre part « la domination et la régulation [*Reglung*] de la nature par la société »²⁷⁰ permettant le « développement de la force productive *sociale* » – autrement dit les deux faces du développement générique de l'être humain dans les rapports sociaux de coopération et l'objectivation générique de la nature. Et précisément, ces deux conquêtes ne peuvent être arrachées qu'au prix d'une « expropriation de la grande masse du peuple, dépossédée de sa terre », car la propriété précapitaliste du sol « n'est compatible qu'avec les étroites bornes naturelles de la production et de la société »²⁷¹. Dans tout ce passage, Marx conserve donc l'ancien modèle historico-philosophique de l'aliénation, sans mentionner la destructivité des rapports sociaux capitalistes à l'égard des conditions naturelles de l'épanouissement du genre humain.

²⁶⁷ K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 608-610.

²⁶⁸ K. MARX, *Das Kapital I* (1872), *op. cit.*, p. 681-683.

²⁶⁹ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 735.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 734, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 608.

²⁷¹ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 734.

On ne peut toutefois s'empêcher d'être étonné par la position de ce passage, qui a tout l'air d'une conclusion politique tirant les conséquences révolutionnaires de l'analyse économique. Pourquoi, donc, ce fin mot de l'analyse n'est-il pas le fin mot de l'œuvre qui se poursuit avec un dernier chapitre consacré à la colonisation ? Doutant de l'hypothèse d'une stratégie éditoriale visant à contourner la censure, formulée notamment par Maximilien Rubel²⁷², Etienne Balibar suggère dans un récent article²⁷³ qu'on peut interpréter ce décalage comme le symptôme « d'une *difficulté intrinsèque* en ce qui concerne la "conclusion" de l'argument »²⁷⁴. Selon lui, le modèle de la négation de la négation donnerait prise à une interprétation unilatérale de l'action révolutionnaire comme simple manifestation d'une nécessité historique prenant la forme d'une transition quasi-naturelle vers le communisme, et donnant ainsi crédit au modèle évolutionniste qui sera défendu par le révisionnisme social-démocrate. Ne laissant que peu de place à la contingence et aux aléas de la *praxis*, cette représentation de l'histoire reconduirait d'ailleurs une forme de téléologie en puisant dans « la tradition du messianisme juif et chrétien » « un élément religieux qui appartient au trésor de l'espoir eschatologique de la libération »²⁷⁵. Si Marx, selon Balibar, se retient de conclure l'ouvrage par cette « fin de l'histoire », c'est parce qu'il élaborerait au cours du *Capital* d'autres modèles plus ouverts de l'action politique, notamment dans l'analyse des luttes pour la journée de travail dont le dénouement peut prendre deux directions selon la conjoncture historique : ou bien une intégration des revendications dans l'appareil d'État, ou bien l'éclatement d'une guerre civile potentiellement révolutionnaire. Dans le sixième chapitre inédit, on trouverait même l'hypothèse contraire d'une soumission totale de la classe ouvrière à la domination capitaliste par l'intégration totale de la reproduction de sa vie dans les circuits de la marchandise. On aurait donc affaire à un faisceau de possibilités stratégiques que Marx aurait souhaité éviter de refermer sur une unique dialectique de l'histoire menant au communisme comme son but final.

²⁷² « Il est permis de penser que Marx a délibérément interverti les deux derniers chapitres de son livre. Son calcul était simple : en offrant au regard de ses censeurs, peu attentifs et pressés, un chapitre historique qui se terminait et qui terminait l'ouvrage sur la défaite du prolétariat, il comptait soustraire à leur sanction, d'abord en Allemagne, puis en Russie et en France, les conclusions révolutionnaires de sa théorie. », note de Maximilien Rubel dans K. MARX, *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre I (1872-75)*, M. Rubel (éd.), J. Roy (trad.), Paris, Gallimard, 2008, p. 1035.

²⁷³ É. BALIBAR, « Revisiting the "expropriation of expropriators" in Marx's "Capital" », *op. cit.*

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 42.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 43.

L'hypothèse de Balibar est crédible, mais elle pourrait toutefois être précisée et gagner en puissance démonstrative à partir d'une analyse plus fine des rapports entre cette conclusion décalée du *Capital* et le sixième chapitre inédit. Au lieu de s'en tenir à une interprétation métaphorique du concept de subsumption réelle pour voir dans ce chapitre la défense d'une clôture totale du système capitaliste, à laquelle s'opposerait l'optimisme révolutionnaire du texte publié, on peut bien plutôt considérer cette ébauche du chapitre inédit comme la première version de la conclusion révolutionnaire envisagée par Marx pour le *Capital*. Intitulée « Les résultats du processus de production immédiat », elle correspond bien à la dernière section du plan initialement esquissé par Marx pour le *Capital*, dans laquelle sont exposés les acquis historiques (résultats) du développement capitaliste du mode de production, posant les bases pour une société future sous une forme encore contradictoire²⁷⁶. Loin de formuler une nouvelle hypothèse, le chapitre effectivement publié sur « La tendance historique de l'accumulation » peut être considéré comme un résumé très ramassé de ce long développement²⁷⁷. Cependant, une rapide comparaison entre les deux passages permet de prendre toute la mesure d'un changement de perspective dans l'évaluation marxienne du rôle historique du mode de production capitaliste.

D'abord, Marx efface le terme d'aliénation (*Entfremdung*) qui était au centre de la première conclusion. Ensuite, il cesse de présenter la production de la survaleur relative, ou subsumption réelle, comme la contribution historique principale du développement capitaliste guidé par « la production au nom de la production ». Son argument se concentre en effet désormais sur la concentration des capitaux, en ce qu'ils permettent une socialisation potentielle des moyens de production, et il reste bien plus évasif sur le rôle de l'industrie dans la domination de la nature. Et enfin, il minimise la portée de cette longue conclusion en la réduisant à un bref résumé décalé dans l'avant-dernier chapitre. Toute notre étude de l'élaboration d'un nouveau modèle critique axé sur l'épuisement général de la vie nous permet

²⁷⁶ Nous rejoignons ici l'interprétation du préfacier de l'édition allemande du texte : M. MÜLLER, « Vorbemerkung », dans K. Marx, *Resultate des unmittelbaren Produktionsprozesses (6. Kap. d. 1. Bd d. « Kapitals ». Entwurf 1863/1864)*, Berlin, Dietz, 1988, p. 5-24. Dans les premières esquisses de plan du *Capital* de décembre 1862, Marx indique un dernier point 7 intitulé « Résultat du processus de production ». C'est cette conclusion envisagée qui deviendra le chapitre 6 rédigé entre 1863 et 1864 (*ibid.*, p. 6-7). L'idée de subsumption réelle exprimerait « la manière dont le capital reconfigure au cours de son devenir toutes les conditions de production en un mode de production qui lui est adéquat, et ce faisant, engendre d'un même geste les présuppositions historiques pour un nouveau mode de production communiste, qualitativement nouveau » (*ibid.*, p. 14).

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 23-24.

d'interpréter à nouveaux frais la raison des hésitations de Marx dans le *Capital*, qui ne reconduit le modèle eschatologique d'une négation de la négation comme ressort du progrès historique qu'en le mettant en même temps à distance. Ce modèle reposait, comme nous l'avons vu à partir de l'analyse de la fonction historique du concept d'aliénation, sur la mise en balance du sacrifice individuel et de la réalisation de l'essence générique. À la lumière de l'épuisement généralisé de la vie, causé par la subsomption de l'agriculture sous la grande industrie, c'est cette fonction positive de l'objectivation générique qui est elle-même fragilisée. Certes, Marx peut encore insister sur le développement des capacités génériques de coopération, qui est contenu en germe dans « la transformation des moyens de travail en moyens de travail qui ne peuvent être employés qu'en commun, l'économie de tous les moyens de production grâce à leur utilisation comme moyens de production d'un travail social combiné, l'intrication de tous les peuples dans le réseau du marché mondial »²⁷⁸. Mais l'argument selon lequel ce développement historique permet en même temps « l'exploitation méthodique de la terre »²⁷⁹ est pour le moins ambivalent, puisque l'on a appris de Marx lui-même que cette « exploitation » est synonyme de destruction des conditions génériques d'existence. Derrière cette contradiction, il faut lire le symptôme d'une mise en crise de l'ancien paradigme de la production, dont la transformation écologique reste pour le moins inachevée.

²⁷⁸ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 735.

²⁷⁹ *Ibid.*

SEPTIEME ET DERNIER CHAPITRE. Les conditions écologiques de la libération du travail

« Ce qui m'a le plus surpris en arrivant à l'usine, c'est les "machines". Elles font en une journée ce que fait un homme en travaillant du matin au soir sans s'arrêter pendant un an. Toute l'usine fonctionne presque uniquement avec des machines. Nous, on est à côté, on bouge juste les mains. Mais de ce point de vue-là, tout me paraît si lent et désuet au village, on en dormirait presque. Comment veux-tu rivaliser ? » Takiji Kobayashi¹

PRODUCTIVISME stratégique, naturalisme expressif et dialectique de l'aliénation se nouent dans la première critique de l'économie politique de Marx, notamment dans les *Grundrisse*, pour tracer les contours d'un projet de libération totale de l'être humain, qui apparaît comme l'ombre portée d'un présent gros de ses contradictions sociales. Par ces catégories, nous avons caractérisé les trois facettes économiques, ontologiques et historico-philosophiques d'un paradigme industrialiste de la production mis en crise par l'émergence d'une anomalie écologique remettant en question certains de ses présupposés fondamentaux. Outre le concept instrumental de nature infléchi par la prise en compte de la dynamique de reproduction de la vie, et la défense d'une nécessité historique du capital inquiétée par la dévastation croissante des conditions naturelles d'existence, c'est la conception même du communisme, ou plus précisément de la liberté sous le communisme, qui mérite d'être interrogée à la lumière de la rupture métabolique.

Loin de réduire la liberté à son sens socio-politique, Marx inscrit sa réflexion dans le sillage de l'Idéalisme allemand pour la doter d'un sens ontologique. Être pleinement libre, ce n'est pas simplement être émancipé de la tutelle politique ou même s'émanciper de la

¹ Extrait du roman prolétarien de T. KOBAYASHI, *Le Propriétaire absent*, M. Capel (trad.), Paris, Amsterdam, 2017, p. 111.

domination sociale ; c'est aussi disposer de son existence pour pouvoir réaliser ses propres fins dans le monde. Comme nous l'avons déjà vu², la définition par le jeune Marx du communisme comme unité accomplie de l'être humain et de la nature, sous le mode d'une humanisation de la nature, peut ainsi se comprendre comme une radicalisation de l'horizon libérateur de l'identité du sujet et de l'objet, hérité de l'idéalisme mais transplanté sur un plan matériel. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'objectif d'une « abolition du travail »³ (*Aufhebung der Arbeit*) visé par la révolution communiste. Il ne s'agit pas simplement d'abolir l'hétéronomie sociale impliquée par la forme salariale du travail et la division du travail qui l'accompagne. Il s'agit en même temps de réaliser l'autonomie ontologique que l'aliénation, en sa négativité a rendu possible par l'appropriation générique de la nature. Autrement dit, il s'agit de se libérer de la contrainte au travail de subsistance qui pèse sur la vie humaine aussi longtemps qu'elle s'affronte à une nature qui lui demeure encore extérieure et fait obstacle à son libre déploiement. Comme le dit Georges Bataille dans un commentaire éclairant, « Marx a voulu décidément réduire les choses à l'homme » afin de rendre « l'homme à la libre disposition de lui-même ». En ce sens, la libération consisterait pour l'être humain à réaliser la « parfaite adéquation de lui-même à la chose », au terme d'un processus historique où « il l'aurait en quelque sorte derrière lui : elle ne l'asservirait plus »⁴.

Ce n'est que dans les *Grundrisse* que cette première réponse ontologique au problème classique de la liberté trouve à s'articuler dans l'analyse du rôle potentiellement libérateur du processus technique d'industrialisation de la production. Par la mise en œuvre productive de la nature, transformée en corps non organique de l'être humain, le développement de la machinerie capitaliste permet d'envisager une libération à l'égard du labeur. C'est notamment ce texte, et plus précisément le « Fragment sur les machines », qui fut la source d'inspiration

² Voir à ce sujet notre quatrième chapitre.

³ On trouve notamment cette expression, sous une forme indirecte, dans *L'Idéologie allemande*, où Marx affirme qu'« il ne s'agit pas de rendre le travail libre, mais de le supprimer [*sie aufzuheben*] ». Voir K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 198 ; K. MARX et F. ENGELS, *Die deutsche Ideologie (1845-46)*. MEW 3, op. cit., p. 186. Cette thèse s'inscrit dans la continuité d'une critique radicale du travail esquissée dans les *Manuscrits de 1844*, où Marx affirmait déjà que « le travail en tant que tel, pas seulement sous les conditions actuelles, mais dans la mesure où son but est en général la simple augmentation de la richesse [...] est néfaste, nuisible », K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 82-83. Nous reviendrons plus loin sur le sens précis de ces expressions dans le texte de Marx.

⁴ G. BATAILLE, *La Part maudite*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2014, p. 117. On peut lire ici un commentaire de ce passage des *Manuscrits de 1844*, dans lequel Marx conçoit l'histoire comme un processus au cours duquel la nature doit devenir, tant objectivement que subjectivement, « adéquate à l'être humain ». Voir K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 167.

principale du projet d'abolition du travail défendu par le marxisme critique de la fin des années 1960 contre le travaillisme du mouvement ouvrier traditionnel, par le premier écosocialisme de Herbert Marcuse puis d'André Gorz, ou encore plus récemment dans l'utopie technoscientifique d'un « communisme de luxe entièrement automatisé » qui prétend apporter une solution à la crise climatique⁵. Comme le souligne Pierre Charbonnier à l'exemple de Marcuse, il est pour le moins paradoxal de s'en remettre à ce projet d'une abolition industrialiste du labeur pour rompre avec le productivisme capitaliste et résoudre ses contradictions écologiques, puisque le modèle de libération envisagé conserve la base matérielle et énergétique à l'origine du problème⁶. À la lumière de nos analyses précédentes, le paradoxe de ce premier écosocialisme apparaîtra comme une tentative de fonder un projet de libération écologique du travail en s'appuyant précisément sur le premier productivisme stratégique de Marx.

Ne serait-il pas possible de rechercher de nouvelles ressources pour penser une émancipation à la hauteur des enjeux écologiques contemporains en se tournant plutôt vers le dernier Marx, informé de la rupture métabolique provoquée par la grande industrie capitaliste ? Loin d'être transparente et univoque, la conception marxienne de la libération du travail ne se réduit pas à l'idée d'une abolition du labeur mais semble osciller entre les deux options d'une libération à l'égard du travail et d'une libération dans le travail, en donnant ainsi prise aux interprétations contradictoires qui animent l'histoire du marxisme. Afin de clarifier ces débats, Franck Fischbach a récemment défendu l'idée que Marx aurait abandonné son premier modèle d'une abolition *du* travail par la croissance productive pour en venir à défendre dans le *Capital* le projet d'une libération *dans* le travail⁷. Au lieu d'être aboli par la croissance productive, le travail devrait devenir le lieu d'une réalisation coopérative de la liberté. À la suite de nos analyses précédentes, on pourrait alors être tenté de voir dans ce renversement la traduction politico-pratique de la nouvelle critique écologique émergeant au cours des années 1860, dans la mesure où elle signerait l'abandon définitif du productivisme.

⁵ A. BASTANI, *Fully Automated Luxury Communism. A Manifesto*, London, Verso, 2019, p. 51-53. Bastani se réfère explicitement au « Fragment sur les machines » des *Grundrisse* pour fonder son projet.

⁶ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, *op. cit.*, p. 297 et sq. Pour une critique similaire, qui est adressée à André Gorz, voir J. B. FOSTER et B. CLARK, « The meaning of work in a sustainable socialist society », dans *The Robbery of Nature*, New York, Monthly Review Press, 2020, p. 174-189. Nous reviendrons en détail sur ces critiques.

⁷ F. FISCHBACH, *Après la production*, *op. cit.*

On ne peut toutefois faire l'impasse sur la métaphore remarquable que Marx emploie pour penser les rapports entre travail et liberté dans un célèbre passage du manuscrit du troisième tome du *Capital*. En distinguant le « royaume de la liberté », où peut se déployer la pleine autonomie humaine, du « royaume de la nécessité », comme lieu de la « production matérielle »⁸, Marx base l'émancipation sur le principe d'une réduction du temps de travail permise par la croissance productive. Comme nous tâcherons de le montrer dans ce qui suit, la reconstruction de l'origine philosophique de cette métaphore permet de déceler la perpétuation d'une représentation de l'autonomie humaine comme conquête d'une pleine indépendance à l'égard de la nature, à la suite de l'Idéalisme allemand. Au moment même où Marx tâche de remettre en question l'opposition entre travail et liberté, il maintient pourtant une opposition plus profonde entre nature et liberté. C'est ce présupposé philosophique, profondément enraciné, qui fait encore obstacle à une transformation de son projet d'émancipation en adéquation avec son nouveau modèle d'une critique écologique du capital.

La mise au jour de cette limite théorique dans la transformation écologique du paradigme de la production nous obligera à amender le projet communiste d'une abolition du travail en regard des enjeux écologiques contemporains. Plutôt que d'opposer la défense du travail au modèle accélérationniste d'une abolition du labeur par la croissance productive, on peut avancer dans cette direction en s'inspirant d'une autre interprétation possible de l'abolition du travail, qui signifierait l'abolition de la séparation entre des activités contraintes par la dépendance à la nature d'une part, et les activités libres car indépendantes de la nature d'autre part. À partir d'une reconstruction historico-philosophique du modèle marxien de la libération du travail, qui permettra de comprendre le maintien d'une représentation productiviste de l'émancipation comme délivrance à l'égard du travail nécessaire, il s'agira d'interroger les conditions de son actualisation écologique. Une critique de la perpétuation de la croissance de la production matérielle, telle que l'a formulée l'écocialisme, est nécessaire. Elle reste toutefois insuffisante. Comme nous tâcherons de le montrer en nous appuyant sur la perspective de la subsistance développée par l'écoféminisme, il importe plus fondamentalement de remettre en question l'impératif d'une maximisation de la productivité visant la liberté au-delà du travail, pour défendre l'ouverture d'un espace d'autonomie au sein de la production de la vie.

⁸ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 742.

1. Du royaume de la nécessité au royaume de la liberté : l'autonomie conquise sur la nature

Peut-on repérer, dans l'œuvre de Marx, une transformation fondamentale du modèle de l'émancipation qui témoignerait de la prise en compte d'une vulnérabilité de la nature et d'une critique de la grande industrie ? Dans son étude sur *Le Concept de nature chez Marx*, Alfred Schmidt fut le premier à attirer l'attention sur une inflexion dans la conception marxienne de l'émancipation, qui serait conditionnée par une nouvelle manière d'envisager les rapports sociaux à la nature. Tandis que le modèle critique de l'aliénation déployé dans les *Manuscrits de 1844* conserve « le moment hégélien de l'identité de l'être humain et de la nature »⁹, pour penser le communisme comme « la véritable résolution du conflit de l'homme avec la nature »¹⁰, « ce n'est qu'à partir de l'œuvre de la maturité que Marx prend vraiment au sérieux le problème de la non-identité »¹¹. Pour prouver cette thèse, Schmidt se réfère justement à cette métaphore des deux royaumes de la nécessité et de la liberté formulée par Marx dans le manuscrit du troisième livre du *Capital*. Contrairement à Engels qui dépeint plus tard le communisme avec emphase comme « le saut de l'humanité hors du royaume de la nécessité dans le royaume de la liberté »¹², Marx adopterait selon Schmidt un point de vue « bien plus sceptique, et aussi plus dialectique », en affirmant « que le royaume de la liberté ne vient pas simplement remplacer celui de la nécessité, mais le contient en même temps comme un moment ineffaçable »¹³. Comme nous le verrons, cela signifie qu'un rapport de dépendance à la nature persiste dans toute société en se traduisant par la nécessité de travailler pour satisfaire les besoins matériels ; ou, comme le dit Schmidt, que même la meilleure organisation sociale de la vie ne peut que « réduire le temps de travail requis pour sa reproduction, mais ne peut jamais éliminer [*abschaffen*] totalement le travail »¹⁴. Alors que la persistance de l'héritage idéaliste de l'identité entre l'être humain et la nature conduirait le jeune Marx à rêver d'une fin définitive du labeur, la prise au sérieux d'une altérité ontologique de la nature, qui résiste toujours à son appropriation sociale comme « un bloc à surmonter »¹⁵,

⁹ A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur*, op. cit., p. 158.

¹⁰ Cité par A. SCHMIDT, *ibid.* Voir K. MARX, *Manuscrits de 1844*, 2007, op. cit., p. 146.

¹¹ A. SCHMIDT, *Der Begriff der Natur*, op. cit., nous traduisons.

¹² Il s'agit d'un passage de *L'Anti-Dühring* (1877), cité par A. SCHMIDT, *ibid.*, p. 155.

¹³ *Ibid.*, p. 156.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 156.

se traduirait plutôt par un modèle de la libération passant par une réduction du temps de travail.

Cette mise au jour d'une persistance du règne de la nécessité dans la société future, toujours confrontée à la non-identité de la nature, constituerait-elle alors un amendement écologique de la conception marxienne de l'émancipation ? Si l'on se souvient que le naturalisme de la non-identité est indissociable d'une représentation instrumentale de la nature, guidée par l'horizon normatif de l'identité de l'être humain et de la nature¹⁶, il est permis d'en douter. En dissociant règne de la nécessité et règne de la liberté, Marx représente négativement la nature comme un obstacle à dépasser pour conquérir une liberté comprise comme indépendance son égard. Comme nous allons le voir, cette conception traduit bien moins un ultime abandon de l'héritage idéaliste allemand que la profonde influence qu'il continue d'exercer sur la conception marxienne de l'autonomie. Et c'est précisément ce lest théorique qui empêche la nouvelle critique écologique, esquissée au même moment dans le *Capital*, de pénétrer jusqu'au modèle de l'émancipation défendu par Marx.

A. L'origine philosophique du projet d'une libération du travail dans l'Idéalisme allemand

Dans ce passage du troisième livre du *Capital* où Schmidt croit repérer une rupture véritable avec l'Idéalisme allemand caractérisée par l'abandon définitif de la thèse hégélienne de l'identité, Marx renoue implicitement avec cet héritage philosophique en employant cette métaphore des deux royaumes de la liberté et de la nécessité¹⁷. Afin de comprendre le sens et mesurer les enjeux du projet de libération du travail dessiné par la perspective communiste de Marx, il convient d'abord de reconstruire cette filiation. C'est en effet dans l'Idéalisme allemand, notamment en ses versions fichtéennes et hégéliennes, que l'on trouve la formulation la plus aboutie du problème ontologique et politique auquel Marx se propose de répondre radicalement par la formulation du projet communiste : comment penser l'accomplissement d'une autonomie humaine, qui puisse dépasser à la fois l'hétéronomie

¹⁶ Voir à ce sujet notre ch. 5, p. 329 *et sq.*

¹⁷ C'est là notamment la thèse défendue par Reiner Wimmer dans l'article « Reich der Freiheit/der Notwendigkeit », dans J. RITTER, K. GRÜNDER et G. GOTTFRIED (éd.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Version électronique, Berlin, Direct Media Publishing, 2007. Nous nous inspirons en partie de cette lecture dans l'argument qui suit.

politique de la domination sociale, et aussi l'hétéronomie ontologique qu'implique la dépendance de la vie humaine à la nature ? Contrairement à une idée reçue, l'Idéalisme allemand ne dénie en aucun cas l'extériorité de la nature pour oublier sa non-identité et occulter la relation de dépendance ontologique qu'elle impliquerait. En posant l'*idéal* de la liberté, conçu sur un plan spéculatif, comme identité du sujet et de l'objet, elle permet bien au contraire de réfléchir sur les conditions et les limites de sa réalisation dans un monde où l'être humain, comme être fini, affronte toujours une nature qui lui est extérieure. C'est en présupposant, à partir du cadre théorique kantien, que la dépendance à la nature fait obstacle au déploiement de la liberté humaine, que Fichte et Hegel en viennent à thématiser la division sociale du travail et le progrès technique de la production comme des moyens d'atteindre un optimum d'autonomie collective. Si le projet révolutionnaire de Marx s'oppose très clairement à la justification d'une division de classe, qui délègue aux uns la contrainte du travail pour garantir l'autonomie des autres, il reste l'héritier de ce mouvement de pensée consistant à penser l'autonomie comme une libération à l'égard de la nature.

La redéfinition du problème ontologique de la liberté dans l'idéalisme transcendantal kantien

Une première enquête sur l'origine de la métaphore topologique des deux règnes de la nécessité et de la liberté permet de retracer l'émergence du problème de la libération du travail dans l'idéalisme transcendantal de Kant. Même si l'on ne trouve pas dans son œuvre d'articulation explicite des concepts de liberté et de travail, on voit s'esquisser une transformation fondamentale du problème ontologique de la liberté qui permettra cette jonction. En effet, ce problème n'est plus seulement posé dans les termes abstraits d'une opposition entre la nécessité naturelle et le libre-arbitre, mais aussi dans les termes historiques concrets des conditions matérielles de réalisation de la liberté humaine.

Lorsque Kant distingue à la suite de Leibniz le « monde moral » du « monde sensible » comme un « royaume de la liberté » qui se surimpose au « royaume de la nécessité », il reformule d'abord le problème ontologique de la liberté posé dans les termes traditionnels d'une opposition du libre-arbitre à la causalité naturelle. Comme il le montre dans la « troisième antinomie » de *Critique de la raison pure*, la liberté suppose une « spontanéité absolue » qui s'oppose au principe théorique de l'entendement selon lequel « tout arrive dans

le monde uniquement selon les lois de la nature »¹⁸, c'est-à-dire selon une détermination causale nécessaire. Si l'étude de la raison pratique permet de surmonter cette contradiction, en montrant que le principe du devoir moral auquel est soumis l'être raisonnable implique nécessairement la possibilité d'une action libre, cette résolution du problème ontologique de la liberté reste pour le moins abstraite. Ce qu'il importe véritablement à l'être humain, comme être rationnel, ce n'est pas simplement de savoir si une action libre est possible, mais si cette dernière peut faire sens dans le monde sensible. Dans son exégèse du texte biblique *La Religion dans les limites de la simple raison*, Kant expose ce problème à l'exemple du sacrifice du Christ. Par son renoncement inconditionnel à toutes les tentations du péché, le Christ affirme sa suprême liberté sur le penchant naturel de la passion mais ne le fait qu'au prix de la plus grande souffrance : la mort sur la croix. Certes, il atteste par-là de l'existence d'un « royaume dans lequel des principes détiennent la puissance », « non pas un royaume de la nature [*Reich der Natur*] mais de la liberté »¹⁹ où le sujet peut se déterminer à agir d'après sa propre fin, de manière pleinement autonome, sans être soumis à l'hétéronomie de la causalité naturelle des passions. Mais ce royaume de la liberté s'oppose encore ici au « royaume de la nature », en ce sens précis où l'action morale n'est un bien moral que sur le plan subjectif alors qu'elle se traduit par un ensemble de maux sur le plan objectif²⁰.

C'est dans la *Critique de la faculté de juger* que Kant tâche de répondre au problème d'une conciliation entre ces deux royaumes de la nature et de la liberté, qu'il pose à la fin de la *Critique de la raison pure* dans les termes suivants : le « monde moral » peut-il obtenir une « réalité objective », au sens où la réalisation d'une action libre ne serait pas opposée au bonheur dans le monde sensible pour n'être rétribuée que dans l'au-delà, mais en adéquation avec l'ici-bas ?²¹ Kant commence par affirmer très clairement que le bonheur conforme à la moralité ne peut pas consister dans la simple jouissance sensible, ou dans ce qu'il appelle le « bonheur terrestre »²², c'est-à-dire la satisfaction des besoins et désirs du corps qui trouvent leur objet dans la nature. La réalisation d'une telle conception du souverain bien n'est ni possible, ni

¹⁸ I. KANT, *Critique de la raison pure*, A. Tremesaygues et B. Pacaud (trad.), Paris, P.U.F., 1986, p. 348-349.

¹⁹ I. KANT, *Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, Leipzig, Meiner, 1922, p. 92.

²⁰ C'est ce que Kant suggère en écrivant que « le bon principe a eu le dessous dans la lutte ; après avoir enduré beaucoup de souffrances il dut laisser la vie dans ce combat », *ibid.*, p. 91.

²¹ Voir I. KANT, *Critique de la raison pure*, *op. cit.*, p. 543 et sq., « De l'idéal du souverain bien comme principe qui détermine la fin suprême de la raison ».

²² I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, A. Renault (trad.), Paris, Flammarion, 2000, p. 429.

souhaitable, puisque l'être humain comme être naturel reste exposé à des contingences naturelles qu'il ne maîtrise pas²³, et dépend de passions impossibles à assouvir définitivement, ne serait-ce qu'en raison de l'infini recommencement du cycle du désir, sans parler de son extension incessante²⁴. Autrement dit, la nature est le règne de l'hétéronomie qui s'oppose précisément à l'autonomie du sujet libre et souverain. La seule conciliation du bonheur et de la liberté qui soit réellement envisageable réside dans la généralisation de la moralité au sein de la communauté humaine, de sorte que l'individu qui agit librement en suivant son devoir ne soit pas lésé en retour par l'action immorale de ses semblables encore soumis à leurs passions, mais au contraire récompensé par leur réciprocité morale²⁵. Bien qu'il place l'accomplissement de la moralité sur un plan interpersonnel, Kant n'exclut pourtant pas tout à fait la question du rapport à la nature de sa réflexion sur la réalisation de la liberté. Il précise en effet dans le § 83 de la troisième *Critique* que le progrès historique de la « culture », comprise dans le double sens d'une maîtrise technique de la nature extérieure et d'une maîtrise psychique de la nature pulsionnelle, est une condition qui prépare « l'homme à une maîtrise où seule la raison doit avoir le pouvoir »²⁶. Ce progrès dans la domination de la nature est donc la voie d'accès, au royaume de la liberté où, rappelons-nous « des principes détiennent la puissance ».

En tant qu'il est l'unique être capable « de poser arbitrairement des fins », l'être humain peut être considéré à bon droit, selon Kant, comme « le maître de la nature » (*Herr der Natur*)²⁷. Autrement dit, toute la nature peut et doit servir de moyen à l'accomplissement des fins humaines, qui seules peuvent lui conférer en retour une certaine valeur. Cette supériorité n'est toutefois justifiée, d'un point de vue moral, que dans la mesure où ces fins humaines ne se

²³ Kant évoque notamment l'ensemble des maladies et des catastrophes auquel l'être humain est tout particulièrement vulnérable : « c'est se tromper largement que de croire que la nature l'a élu pour son favori particulier et qu'elle l'a comblé de plus de bienfaits que tous les animaux ; au contraire, dans ses effets pernicioeux, tels que la peste, la faim, les périls provoqués par l'eau, le froid, les attaques d'autres animaux grands et petits, etc., elle l'a tout aussi peu ménagé que n'importe quelle espèce animale », *ibid.*, p. 428.

²⁴ Kant rappelle que la nature de l'être humain « n'est pas telle qu'elle puisse s'arrêter et trouver sa satisfaction dans la possession et la jouissance », *ibid.*, p. 428.

²⁵ « Or dans un monde intelligible, c'est-à-dire dans un monde moral [...] la liberté, excitée, d'une part, et retenue, de l'autre, par les lois morales, serait elle-même la cause du bonheur universel [...]. Mais ce système de la moralité qui se récompense elle-même n'est qu'une idée dont la réalisation repose sur la condition que *chacun* fait ce qu'il doit. », *ibid.*, p. 546.

²⁶ *Ibid.*, p. 431.

²⁷ *Ibid.*, p. 428.

réduisent pas elles-mêmes à la satisfaction de la jouissance sensible qui rabaisse l'être humain à son existence animale. La domination de la nature, c'est-à-dire sa réduction à un moyen instrumental, ne mérite d'être poursuivie « que de façon conditionnelle » ; en l'occurrence, « sous la condition » que l'être humain « ait la volonté d'établir, entre la nature et lui-même, une relation finale *telle qu'elle puisse se suffire à elle-même indépendamment de la nature* et constituer par conséquent une fin qui soit finale, mais ne doive nullement être recherchée dans la nature »²⁸. La difficulté de cette formulation tient au paradoxe que cherche ici à exprimer Kant. Si l'usage instrumental de la nature doit être cultivé par le développement des sciences et des techniques, ce n'est pas pour mieux vivre *dans* la nature, approfondir nos relations avec le monde sensible et développer le champ de la jouissance corporelle, mais au contraire pour parvenir à nous détacher de la nature et à gagner en indépendance sur elle, afin de nous consacrer à la poursuite de véritables fins morales et spirituelles. Dans la note conclusive de ce paragraphe, Kant précise en effet que la vie simplement naturelle, visant la seule satisfaction des besoins et la jouissance qui l'accompagne, est une existence *de moins que rien*²⁹, et que la seule valeur de la vie provient de « ce que nous faisons qui soit conforme à une fin, d'une manière [...] *indépendante de la nature* »³⁰. S'il y a lieu de parler d'une réalisation de la liberté dans le monde sensible, c'est donc avant tout comme conquête d'une indépendance à l'égard de l'existence simplement naturelle qui ménage un espace pour l'élévation de l'être humain à la moralité dans le royaume de la liberté. Pour Kant, la réalisation de la liberté est donc tout sauf une libération des obstacles à la jouissance *dans* la nature. Elle correspond à un épanouissement de la poursuite des fins véritablement humaines qui suppose au préalable de se libérer *de* la nature.

L'Idéalisme allemand comme réflexivité philosophique sur les conditions matérielles de l'autonomie

En mobilisant l'hypothèse directrice que Pierre Charbonnier avance dans sa récente histoire environnementale des idées, *Abondance et liberté*, on pourrait comprendre le geste kantien comme l'esquisse d'une première forme de réflexion philosophique sur les conditions

²⁸ I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, op. cit., nous soulignons.

²⁹ « La valeur que possède *pour nous* la vie quand elle est estimée uniquement d'après *ce dont on jouit* (d'après la fin naturelle constituée par la somme de tous les penchants, c'est-à-dire le bonheur) est facile à déterminer. Elle tombe au-dessous de zéro », *ibid.*, p. 432.

³⁰ *Ibid.*, nous soulignons.

matérielles de la réalisation du projet politique de la modernité : la conquête de l'autonomie individuelle et collective³¹. Loin de réduire la question de l'autonomie à un problème moral qui ne dépendrait que de la force de caractère de l'individu confronté à sa conscience, Kant ne se contente pas d'articuler l'autonomie morale au problème de l'émancipation politique³² et de la constitution d'un État de droit où toutes et tous peuvent participer à l'élaboration des règles collectives³³. À travers la réflexion ontologique menée dans la *Critique de la faculté de juger* sur la conciliation du règne de la nature et du règne de la liberté, il en vient également à représenter le progrès historique de la domination de la nature comme un facteur facilitant la réalisation concrète de l'autonomie, comprise en ce double sens moral et politique. Le rapport établi par Kant entre la maîtrise instrumentale du monde matériel et l'épanouissement de la liberté humaine reste toutefois ténu. S'il est bien question de « la culture de l'habileté », c'est-à-dire du développement de la technique et des sciences, comme manière d'acquérir une plus grande autonomie à l'égard de la nature objective, Kant accorde toutefois un rôle bien plus important à la « culture de la discipline » dans le processus de civilisation permettant à l'être humain de dominer ses passions³⁴. Dans l'argument développé au § 83, la première apparaît d'ailleurs principalement comme un moyen de développer la seconde, au sens où le progrès des arts et des sciences s'accompagne d'un raffinement de la culture de soi qui rend l'être humain « plus civilisé », c'est-à-dire maître de ses penchants sensibles et capable de liberté³⁵.

Là où Kant se contentait donc de suggérer que la réalisation de la liberté est *facilitée* par un certain progrès culturel dans la maîtrise de la nature, l'idéalisme de Fichte et de Hegel peut se lire comme une tentative beaucoup plus radicale de fonder l'autonomie socio-politique du

³¹ Sur la formulation de cette hypothèse, que nous proposons ici d'étendre à Kant et l'Idéalisme allemand, voir P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté, op. cit.*, p. 38-51.

³² Voir notamment I. KANT, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, F. Proust et J.-F. Poirier (trad.), Paris, Flammarion, 2006.

³³ Bien que Kant ne pense pas cette autonomie politique comme une participation démocratique directe au processus de législation, il pose la conciliation de la volonté du souverain et de la volonté générale du peuple comme principe régulateur de l'acte législatif. Cette équation peut alors se traduire par une participation indirecte des citoyens éclairés à la politique de l'État, par la formulation de jugements et de critiques dans un espace public de discussion. Voir l'exposé du principe de « L'autonomie de chaque membre d'une communauté en tant que citoyen », I. KANT, *Théorie et pratique*, F. Proust (trad.), Paris, Flammarion, 1994, p. 70-83.

³⁴ I. KANT, *Critique de la faculté de juger, op. cit.*, p. 429.

³⁵ *Ibid.*, p. 431.

collectif humain dans un réagencement des rapports entre la société et la nature. La définition ontologique de la liberté accomplie, c'est-à-dire de la Raison, comme identité du sujet et de l'objet ou de l'esprit et de la nature³⁶, permet d'ancrer l'autonomie dans la conquête d'une certaine indépendance à l'égard de l'extériorité. C'est là que qu'atteste la définition fichtéenne de la liberté comme un dépassement pratique de l'extériorité de l'objet tel qu'il apparaît d'abord à l'intuition théorique : « l'activité libre vise à dépasser [*auzuheben*] les objets, dans la mesure où ils la lient. Elle est par conséquent ce qui opère [*Wirksamkeit*] sur les objets »³⁷. Dans la droite ligne de cette idée, Hegel définit la « liberté de la volonté » comme le rapport du Moi à une détermination extérieure (c'est-à-dire un objet) dans laquelle il peut « rester auprès de soi », autrement dit une détermination « par laquelle il n'est pas lié », mais « dans laquelle il se trouve seulement parce qu'il s'y est placé lui-même »³⁸. Ainsi, « l'activité finalisée de cette volonté consiste à réaliser son concept, la liberté, dans le côté extérieurement objectif, afin que celui-ci, soit en tant qu'un monde déterminé par une telle volonté, de sorte qu'elle soit en lui auprès d'elle-même, enchaînée avec elle-même »³⁹. Au lieu d'être déterminé par le monde extérieur comme une condition extérieure au vouloir, le sujet libre est capable de l'envisager comme le produit de sa propre activité, afin d'être chez soi en l'autre de soi-même. C'est donc l'identité du sujet et de l'objet, gagnée par la production subjective de l'objet, qui libère le sujet de la dépendance à l'extériorité en renversant le rapport de détermination : non plus être déterminé par l'objet mais déterminer l'objet.

Traduite politiquement, cette définition ontologique de la liberté signifie que le sujet-citoyen parvient à reconnaître dans le monde socio-juridique de l'État moderne le résultat d'un processus d'élaboration collectif auquel il participe de droit ou de fait. En dérivant cette définition politique de la liberté de sa définition ontologique, comme identité

³⁶ Voir à ce sujet l'exposé que Herbert Marcuse donne de la conception des rapports entre Raison et liberté chez Hegel : « La Raison trouve son achèvement dans la liberté, et la liberté est l'essence même du sujet. Mais d'un autre côté, la Raison n'existe elle-même qu'à travers sa réalisation, le processus par lequel son être devient réel. [...] Le sujet et l'objet ne sont pas scindés par un gouffre infranchissable, puisque l'objet est en lui-même une sorte de sujet et puisque tous types d'être culminent dans le sujet libre et "englobant", qui est capable de réaliser la Raison. La nature devient ainsi un moyen du développement de la liberté. », H. MARCUSE, *Reason and Revolution. Hegel and the Rise of Social Theory* (2nd ed.), London, Routledge, 1955, p. 9-10.

³⁷ J. G. FICHTE, *Die Grundlage des Naturrechts nach Prinzipien der Wissenschaftslehre*, Hamburg, Meiner, 1979, p. 19.

³⁸ G. W. F. HEGEL, *Principes de la philosophie du droit*, op. cit., § 7, p. 75.

³⁹ G. W. F. HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, op. cit., § 484, p. 519.

rationnelle du sujet et de l'objet, l'Idéalisme allemand ouvre en même temps un champ de réflexion sur l'interaction entre la constitution autonome d'un monde social et la transformation de l'objectivité naturelle. Hegel en témoigne au cours d'une réflexion sur le sens historique de la peinture flamande de la première modernité, qui donne à voir une corrélation entre la première conquête politique d'une autodétermination nationale par le peuple hollandais instituant sa République bourgeoise, et la recréation technique de l'environnement naturel en conformité aux besoins de la société :

Or, si l'on veut savoir ce qui intéressait les Hollandais d'alors, il faut interroger leur histoire. Les Hollandais ont créé eux-mêmes la plus grande partie du sol sur lequel ils vivent et ont été obligés de le défendre sans cesse contre les assauts de la mer ; les bourgeois des villes et les paysans ont, par leur courage, leur endurance, leur audace, secoué la domination espagnole [...] et ont conquis, avec la liberté politique, la liberté religieuse. Ce civisme et cet esprit d'entreprise, dans les petites choses comme dans les grandes [...], ils ne le doivent qu'à eux-mêmes, à leur propre activité, et c'est ce qui constitue le contenu général de leurs tableaux.⁴⁰

Comment comprendre cette coïncidence, suggérée ici par Hegel à l'exemple des premiers polders hollandais, entre le processus d'auto-institution de la société et le processus de recréation de la nature environnante par l'ingéniosité technique ? Pour reprendre une formule de Pierre Charbonnier, on peut y voir se dessiner l'« idéal directeur de la modernité » qu'est l'autonomie radicale de la société : tâcher de « constituer un ordre absolument indépendant de toute détermination exogène, pour apparaître comme une réalité *sui generis* d'un point de vue ontologique ». Si « ce processus ressemble étrangement à une auto-extraction ou à une création de soi par soi », notamment dans l'exemple donné par Hegel de l'engendrement artificiel du sol, il ne s'agit pas pour autant d'affirmer que toute dépendance à l'extériorité serait effacée, mais plutôt qu'elle perd son « caractère moteur » fixant « le principe d'organisation » de la société⁴¹. Ce n'est pas un hasard si Hegel énonce justement cette autonomie radicale comme l'objet d'une représentation artistique : il s'agit là précisément d'*un idéal*, que l'art peut donner à voir dans tout son accomplissement par la mise-en-abîme représentative de la création artificielle de la nature, là où la vie en société ne cesse pourtant jamais entièrement de faire l'épreuve d'une certaine dépendance à l'extériorité.

⁴⁰ G. W. F. HEGEL, *Cours d'esthétique. Tome I*, J.-P. Lefebvre et V. von Schenck (trad.), Paris, Aubier, 1995, p. 227.

⁴¹ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 45-46.

Même si le monde naturel aménagé ne *détermine* plus le type d'organisation sociale – et c'est là selon Hegel ce qui distingue précisément les sociétés modernes des sociétés prémodernes⁴² – il ne cesse pas pour autant de *conditionner* la vie sociale. Les individus faisant société pour entrer dans de libres rapports spirituels sont d'abord et avant tout des êtres vivants. La condition de la vie sociale reste donc encore et toujours l'entretien de la vie organique pris en charge par le travail. Certes, le travail représente pour Hegel un modèle pour penser la dialectique du sujet et de l'objet par laquelle s'accomplit la liberté. Mais comme nous l'avons déjà souligné précédemment⁴³, l'identité du sujet et de l'objet caractérisant la véritable autonomie ne s'accomplit que sur un plan spirituel. Comme production matérielle, le travail ne cesse de se frotter à l'extériorité du monde sensible, et sa nécessité témoigne d'une dépendance de la société à l'égard de la nature. Si la question du travail et de son organisation accède au champ de la réflexion philosophique dans l'Idéalisme allemand, c'est en tant qu'elle permet d'approfondir l'examen des conditions ontologiques de réalisation de l'autonomie socio-politique. C'est dans le travail, en effet, que se noue le problème de l'autonomie auquel tâche de répondre l'Idéalisme allemand : comment penser la pleine réalisation de la liberté humaines malgré les contraintes que le monde matériel fait peser sur l'agir humain ?

L'ambivalence du travail, comme condition et limite de la liberté chez Hegel et Fichte

Contre l'opposition traditionnelle de la production matérielle, comme activité servile, et de l'activité véritablement libre, le geste hégélien consiste à envisager le travail comme un moyen de réalisation de la liberté. D'une part, il est pensé comme l'élément à partir duquel

⁴² Nous remercions ici Jean-Baptiste Vuillerod et Frédéric Monferrand d'avoir attiré notre attention à ce sujet, en nous transmettant un article présenté à la conférence « Contemporary relevance of Hegel naturalism » à Parme, le 20 juin 2019, portant sur « L'enjeu environnemental dans la *Philosophie de l'histoire* de Hegel ». Dans ses cours, Hegel suppose ainsi que les peuples africains n'auraient pas su entrer sur la scène de l'histoire du fait de l'isolement au reste du monde dans lequel les maintiennent les chaînes de montagne (G. W. F. HEGEL, *La Philosophie de l'histoire*, C. Bouton (trad.), Paris, Le livre de poche, 2009, p. 189) ; que la rigidité de l'organisation bureaucratique de l'Empire de Chine répond de la gestion des infrastructures hydrauliques nécessaires à la culture du riz, à laquelle se prête la géographie des grandes plaines fluviales (*ibid.*, p. 214) ; que le système symbolique et religieux qui structure les cultes de l'Égypte antique dérive d'une vie agricole rythmée par les crues du Nil (*ibid.*, p. 333). Si la libération des sociétés occidentales modernes à l'égard de l'environnement naturel est elle-même conditionnée au départ par un élément naturel, en l'occurrence l'accès privilégié à la mer, elle aboutit selon Hegel à une diffusion mondiale d'un modèle de société n'étant plus lui-même déterminé par ces conditions géo-écologiques.

⁴³ Voir notre ch. 4, p. 238 *et sq.*

elle se forme au sens où le serviteur apprend à maîtriser sa nature et la nature extérieure en travaillant pour le maître qui reste soumis à ses passions⁴⁴. Et d'autre part, il est l'élément dans lequel la participation active du citoyen-travailleur à l'entretien de la totalité sociale est reconnue⁴⁵. La mise au jour de ce double moment de liberté dans le travail ne doit toutefois pas faire oublier que tous les travaux ne répondent pas du même degré d'autonomie, ce que Hegel concède lui-même en justifiant la nécessité d'une division du travail qui assigne aux uns les tâches nécessaires à la reproduction matérielle de la société, et aux autres les tâches d'organisation permettant son déploiement spirituel. Ainsi la « classe universelle » doit-elle être « dispensée du travail direct pour la satisfaction de ses besoins », confié aux deux classes du travail manuel que sont « la classe substantielle » de la paysannerie et la « classe industrielle », afin de se consacrer à « son travail au service du bien commun »⁴⁶. Le travail de subsistance des classes laborieuses n'est donc libre que par procuration, en tant qu'il permet à cette classe universelle de s'adonner aux activités véritablement libres consistant à créer le cadre culturel, juridique et politique de la vie sociale. Si l'on reprend la définition de la liberté comme production active du monde social, on pourrait dire que les classes laborieuses se contentent de produire les conditions de possibilité matérielle de la vie sociale en se frottant à l'altérité de la nature, afin de permettre à la classe universelle de façonner en toute autonomie la réalité spirituelle du monde social. La résolution du problème moderne de l'autonomie reste donc partielle : l'assignation d'une partie de la société au travail manuel apparaît comme une concession nécessaire pour prendre en charge la relation de dépendance à la nature et ainsi ouvrir un espace d'autonomie sociale dans lequel se meuvent librement les classes supérieures.

Là où Hegel se contente de contourner cette difficulté, en supposant que l'appartenance à telle ou telle classe devrait être le fruit d'une libre décision de l'individu⁴⁷, on trouve dans la

⁴⁴ Voir la dialectique du maître et du serviteur, G. W. F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, *op. cit.*, p. 195-205.

⁴⁵ Le travail, nous dit Hegel, ne vise pas que la satisfaction d'un besoin particulier, déterminé par la nature, mais « l'universel s'y affirme par la relation avec les besoins et la volonté libre des autres », « universalité qui prend la forme d'une reconnaissance par autrui », G. W. F. HEGEL, *Principes de la philosophie du droit*, *op. cit.*, §189 et § 192, p. 220 et p. 222.

⁴⁶ *Ibid.*, §§ 202-208, p. 226-230.

⁴⁷ Hegel ne nie pas que « le naturel, la naissance et les circonstances » aient « leur part d'influence » sur l'appartenance de classe, mais il n'y voit qu'un facteur secondaire pour affirmer que « la détermination ultime et essentielle réside dans l'opinion subjective et dans le libre arbitre particulier », de sorte que sa position sociale puisse « être l'œuvre de sa volonté », *ibid.*, § 206, p. 228.

philosophie éthico-juridique de Fichte une confrontation beaucoup plus approfondie au problème des limites naturelles de l'autonomie socio-politique, et la possibilité de leur dépassement. Il ne se contente pas de critiquer, comme l'a montré Pierre Charbonnier⁴⁸, l'autonomie politique des États modernes fondée sur la captation coloniale des ressources naturelles d'autres régions du monde pour assurer leur subsistance. Il revient également en détail sur le problème d'une limitation de la liberté individuelle et collective par la nécessité d'assurer cette subsistance au sein d'un même État. Cette réflexion transparait notamment dans le mouvement de pensée qui se dessine entre la première *Doctrine des mœurs* de 1798 et la *Doctrine du droit* de 1812. Tandis que dans le premier texte, il se propose encore de résoudre le problème kantien de la réalisation de la liberté dans la nature en recourant au dispositif de la division du travail, qui réserve la pleine autonomie à « la classe supérieure » entretenue par « la classe inférieure »⁴⁹, il en vient dans le second à envisager la possibilité d'une certaine libération de cette dernière à l'égard de la contrainte naturelle du travail. En partant du constat d'un conditionnement de la vie morale, consacrée à la libre poursuite des fins humaines, par la reproduction de la vie biologique du corps vivant⁵⁰, Fichte affirme d'abord que le travail de subsistance – et notamment le travail de la terre – est la condition de possibilité primordiale de la constitution d'une « communauté des êtres raisonnables »⁵¹. Certes, cette activité productrice « qui se rapporte à la subsistance [*Erhaltung*] » mérite les plus grands honneurs en tant qu'elle rend possible « l'activité libre des êtres moraux »⁵². Il n'en reste pas moins que cette dernière est principalement prise en charge par les classes supérieures qui se consacrent au développement des facultés proprement humaines : l'intellect par les scientifiques, la faculté morale par le clergé, la faculté esthétique par les artistes et la faculté sociale par les administrateurs de l'État. Tout au mieux les classes laborieuses pourraient-elles accéder à une

⁴⁸ Voir P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté, op. cit.*, § « Fichte : l'ubiquité des modernes », p. 116-125. Cette interprétation est fondée sur la lecture d'un traité de défense du protectionnisme économique de 1800, intitulé *L'État commercial fermé*.

⁴⁹ J. G. FICHTE, *Das System der Sittenlehre nach den Prinzipien der Wissenschaft*, Hamburg, Meiner, 1995, p. 341.

⁵⁰ « La vie des êtres humains et leur capacité d'opérer dans le monde sensible est conditionnée par certaines connexions qui la lie à la matière. S'ils doivent se former à la moralité, il faut bien qu'ils vivent. », *ibid.*, p. 342. Dans un autre texte rédigé durant la même période, Fichte déduit notamment le devoir étatique d'assurer l'approvisionnement des biens de subsistance des conditions de la reproduction du corps humain, comme « produit organisé de la nature », J. G. FICHTE, *Grundlage des Naturrechts, op. cit.*, § 19, p. 209-211.

⁵¹ J. G. FICHTE, *Sittenlehre, op. cit.*, p. 341.

⁵² *Ibid.*, p. 342.

forme relative et dérivée d'autonomie, en étant éduquées selon des principes qu'elles n'ont pas elles-mêmes contribué à élaborer, mais dont elles ont seulement rendu l'élaboration possible. Sans remettre en question cette partition sociale, Fichte remarque toutefois dès la *Doctrine des mœurs* (1798) qu'un perfectionnement de la domination de la nature permet d'envisager un progrès dans l'extension de la sphère de la liberté :

Si donc l'humanité doit parvenir à s'avancer vers quelque chose de significatif, elle doit alors – à l'aide du travail mécanique – perdre aussi peu de temps et de force que possible : la nature doit devenir douce, la matière souple, tout doit devenir tel, qu'il garantisse aux êtres humains la satisfaction de leurs besoins avec peu d'effort, et tel que la lutte contre la nature ne soit plus une préoccupation de taille.⁵³

Dans la logique d'ensemble de l'argument, Fichte suppose donc ici que le progrès technique soumettant la nature aux fins instrumentales et réduisant sa non-identité permet de libérer une partie toujours plus grande de la collectivité du fardeau du travail matériel, pour qu'elle puisse s'adonner aux fins véritablement humaines au lieu de se consacrer à la subsistance. Or c'est précisément ce principe d'une économie technique du temps de travail, comme condition d'un développement de la liberté, que Fichte place au centre de sa réflexion dans la *Doctrine du droit* de 1812. Mais désormais, la distinction entre la sphère des activités véritablement libre et la sphère de la subsistance ne passe plus seulement entre deux classes ; elle ouvre un espace de liberté au sein de la vie de la classe laborieuse elle-même⁵⁴.

Alors que Fichte se contentait d'abord d'affirmer que le rôle de l'État moderne, garant de la propriété privée, est de permettre à tout un chacun de vivre par son travail, il en vient à compléter ce premier principe par la garantie d'une liberté de loisir (*Muße*) à tout membre de la communauté : « après la satisfaction de ses propres besoins nécessaires et l'accomplissement de ses devoirs de citoyen, il doit rester à chacun de la liberté pour viser des fins qui sont à entreprendre librement », c'est-à-dire des fins qui sont issues « de décisions intérieures propres, et pas d'une nécessité extérieure »⁵⁵. Fichte commence par rappeler, à la suite de Kant, que la simple reproduction naturelle de l'existence n'a aucune valeur propre : « la vie, qui ne fait que se conserver par le travail, doit conquérir la liberté au-delà de celui-ci, s'exprimer de

⁵³ *Ibid.*, p. 359.

⁵⁴ Sur cette inflexion dans la pensée juridique fichtéenne, voir D. JAMES, *Rousseau and German Idealism. Freedom, Dependence and Necessity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 208-209.

⁵⁵ J. G. FICHTE, *Rechtslehre. Die späten wissenschaftlichen Vorlesungen III*, Stuttgart/Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2012, p. 124.

manière autonome [*sich selbstständig äußern*]. Sans cela, elle n'a pas de raison d'être »⁵⁶. Il n'est donc plus possible, sans contredire le principe de l'universalisme, de réduire une partie de l'humanité au travail de subsistance, en l'excluant ainsi du droit d'accès à la vie véritablement humaine.

Sans prendre explicitement parti pour un dépassement de la distinction des classes supérieures et inférieures, Fichte en vient toutefois à défendre le droit de ces dernières d'accéder à vie morale et libre, en assignant à l'État la tâche de réduire le temps de travail. En redéfinissant la richesse des nations comme « ce rapport du travail de l'ensemble [de la société] à son loisir [*Muße*] »⁵⁷, il peut redéfinir la tâche de la science économique comme une enquête sur les moyens de maximiser l'espace de liberté à explorer par tout un chacun au-delà de la sphère du travail dédié à la subsistance. Ainsi, « la loi fondamentale de l'économie du temps [*Zeitersparung*] »⁵⁸ fixe l'objet de cette recherche, qui débouche sur deux résultats principaux résumés par Fichte à partir de ses lectures d'Adam Smith et de l'économie politique anglaise. C'est d'abord l'organisation rigoureuse de la division *technique* du travail au sein des activités de subsistance qui doit permettre, par une spécialisation des tâches, d'accroître l'efficacité productive du travail⁵⁹. En libérant du temps pour le travail intellectuel, le « surplus » (*Ueberschuß*) productif ainsi dégagé équivaut à « un gain de la *pure vie rationnelle*, de l'entendement » ; et en poursuivant la science comme une fin en soi, cette dernière permet en même temps à l'être humain de « mettre à son service d'autres forces », en l'occurrence « l'ensemble de la *force de la nature* organisatrice »⁶⁰ – par quoi Fichte entend principalement un perfectionnement de l'agriculture par la science agronomique, permettant de (mieux) faire travailler les animaux et le sol à la place de l'être humain⁶¹. La croissance productive apparaît dès lors comme un cercle vertueux, où la première libération de temps pour l'exercice de la raison théorique permet en retour de maximiser cette productivité, etc. Alors que dans la

⁵⁶ *Ibid.*, p. 152. À titre indicatif, Fichte renvoie d'ailleurs à Kant avant d'introduire cette thèse (*ibid.*, p. 151).

⁵⁷ *Ibid.*, p. 132.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 148.

⁵⁹ « Le travail est économisé lorsqu'on le répartit selon ses différentes branches. Chacun se consacre à l'exercice et développe son adresse en une chose : lorsque chacun se contente de faire exclusivement ce qu'il a appris, alors moins de travail et d'effort de l'individu permet d'obtenir un plus grand produit du travail pour l'ensemble. Du loisir a été conquis. », *ibid.*, p. 133.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 153.

⁶¹ « C'est le sol qui a travaillé au surplus, en servant la vie rationnelle et dotée d'entendement, laquelle sait lui faire entendre raison. », *ibid.*

Doctrine des mœurs de 1798, Fichte justifiait encore directement la division sociale entre classes laborieuses et classes supérieures par le gain productif que permettrait le travail intellectuel de ces dernières⁶², en développant en fait un argument déjà esquissé par Kant⁶³, sa nouvelle réflexion sur la libération du loisir permet d'envisager une contribution de tout un chacun à ce travail de l'entendement.

Tout en s'inscrivant dans la droite ligne de Kant et Hegel, en pensant l'autonomie comme une conquête de l'indépendance à l'égard des nécessités de la vie naturelle, Fichte envisage une résolution originale au problème rencontré dans le conditionnement de la vie sociale par une dépendance persistante à l'extériorité, telle qu'elle s'exprime dans le travail. Au lieu de justifier un certain degré de privation sociale de liberté par la contrainte matérielle que la nature impose à l'existence humaine, en présentant la division de classe comme la meilleure manière de concilier autonomie sociale et dépendance ontologique, Fichte propose de réagencer les rapports entre travail et liberté par-delà la division de classe. La solution qu'il esquisse est double, à la fois technique et sociale : le temps libre, conquis sur la nature par le progrès productif, doit être accordé équitablement à chaque membre de la société pour permettre le déploiement de sa vie véritablement humaine. Certes, les limites naturelles au champ d'expression de l'autonomie ne sont pas abolies. Elles cessent cependant de se traduire par une forme de domination sociale pour être prises en charge collectivement, tout en étant sans cesse repoussées par l'extension de la sphère du temps libre.

Dans son étude sur les rapports entre liberté et dépendance, tels qu'ils furent pensés par l'Idéalisme allemand à la suite de Rousseau, David James a tout à fait raison de souligner la grande similarité de la solution fichtéenne et du projet marxien d'une libération du travail dans la société communiste. Ce rapprochement ne se limite toutefois pas à « la distinction par

⁶² « Les classes populaires inférieures ne peuvent qu'à peine honorer leur devoir, consistant à perfectionner leur métier, sans être guidées par les classes supérieures qui sont en possession immédiate des connaissances. », J. G. FICHTE, *Sittenlehre*, *op. cit.*, p. 360.

⁶³ Kant écrivait déjà que « l'habileté ne peut bien être développée dans l'espèce humaine que par la médiation de l'inégalité entre les hommes, dans la mesure où le plus grand nombre, sans avoir pour cela particulièrement besoin de l'art, prend en charge les nécessités de la vie en quelque sorte mécaniquement, pour la commodité et le loisir d'autres hommes qui travaillent aux dimensions moins nécessaires de la culture, à savoir la science et l'art – le grand nombre se trouvant maintenu par ces derniers dans un état d'oppression, et de jouissance rare, formant ainsi une classe à laquelle toutefois, peu à peu, s'étendent maints éléments de la culture de la classe supérieure », I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, *op. cit.*, § 83, p. 430, nous soulignons.

Marx du règne de la nécessité, dans lequel le travail apparaît comme une activité imposée de l'extérieur et basée sur la nécessité naturelle, et le règne de la liberté au sein duquel commence le développement des puissances humaines considérées comme des fins en soi »⁶⁴. Outre cette distinction, qui permet de poser le problème de l'autonomie dans les termes d'une extension maximale du champ de la liberté malgré la contrainte naturelle, c'est la double solution technique et politique envisagée par Marx qui fait étroitement écho à celle de Fichte. Bien qu'une filiation directe entre la pensée politique fichtéenne et la conception marxienne du communisme soit impossible à prouver⁶⁵, et qu'elle s'avère même assez improbable⁶⁶, ce rapprochement permet de préciser l'arrière-plan théorique dont émerge la conception marxienne de l'émancipation humaine. Sur ce fond commun, il sera possible de mettre en lumière à la fois la spécificité du projet communiste marxien et la reconduction de certains présupposés fondamentaux qui tracent les coordonnées du problème et orientent sa résolution.

B. Le communisme de Marx comme *dépassement* du travail

Comme Herbert Marcuse le défend dans *Raison et révolution*⁶⁷ en faisant sienne une hypothèse de Georg Lukács⁶⁸, on peut voir dans le projet communiste de Marx une tentative d'accomplir l'idéal d'autonomie de l'héritage philosophique allemand par sa mise en œuvre dans la *praxis* révolutionnaire. Contre Hegel, qui justifie la limitation de l'autonomie dans une division sociale du travail prenant en charge l'adversité de la nature, pour projeter la

⁶⁴ D. JAMES, *Rousseau and German Idealism. Freedom, Dependence and Necessity*, op. cit., p. 214.

⁶⁵ Dans l'étude la plus approfondie sur les rapports entre Fichte et Marx, Tom Rockmore montre lui-même qu'on ne peut que supposer que le tout jeune Marx s'était penché sur la philosophie du droit de Fichte, à partir d'une lettre adressée à son père du 10 novembre 1837 dans laquelle il lui fait part d'un projet de développer une théorie du droit qui permettrait de dépasser les impasses de l'abstraction de la métaphysique du droit fichtéenne. Sachant qu'on ne trouve aucune référence explicite à Fichte dans le reste de l'œuvre, on ne peut que supputer une influence indirecte qui s'exerça principalement par l'intermédiaire du milieu jeune hégélien dans lequel Marx forgea sa première pensée politique. Voir T. ROCKMORE, *Fichte, Marx, and the German Philosophical Tradition*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1980, en particulier le chapitre 7 ; K. MARX, *Schriften bis 1844/I. MEW 40*, op. cit., p. 5.

⁶⁶ La *Doctrine du droit* de 1812, dans laquelle Fichte développe la conception des rapports entre liberté et travail la plus proche de celle de Marx, n'est pas une « œuvre » que Marx aurait pu consulter. Il s'agit de notes de cours publiées plus tardivement. Voir J. G. FICHTE, *Rechtslehre (1812)*, op. cit., introduction, p. XX.

⁶⁷ H. MARCUSE, *Reason and Revolution*, op. cit., p. 275-276.

⁶⁸ G. LUKACS, *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste (1922)*, K. Axelos et J. Bois (trad.), Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, p. 142 et sq.

réconciliation sur le plan spéculatif (art, religion, philosophie)⁶⁹, le jeune Marx envisage l'abolition de la société de classe comme condition d'une réalisation de l'autonomie véritable, pensée comme la pleine humanisation de la nature. Et à la différence de Fichte, qui se contente de tracer les contours d'un État idéal garantissant à toutes et tous l'accès à l'autonomie véritable, le Marx économiste pose la question du devenir possible d'une société communiste à partir de la réalité historique du capital. Ce double geste l'amène à radicaliser la conception de l'émancipation humaine comme libération du travail. D'une part, l'attention portée au développement de la grande industrie capitaliste lui permet d'envisager un certain dépassement de la contrainte au travail qu'impose la relation de dépendance à la nature. Et d'autre part, la remise en cause de la domination salariale à laquelle est soumise le travail, dans une société de classe, lui permet de reconsidérer (avec et contre Hegel) la reconquête d'une part de liberté à même l'activité productrice, et non pas simplement au-delà d'elle.

Ces deux objectifs d'un réinvestissement de la liberté dans le travail et de sa conquête au-delà du travail ont pu être considérés comme deux approches opposées de l'émancipation, en tension dans le corpus marxien : une première qui viserait l'abolition pure et simple du travail par l'automatisation de la production, et une seconde qui défendrait un travail libéré de la domination du capital. Et comme Franck Fischbach l'a récemment défendu à la suite d'Alfred Schmidt⁷⁰, le jeune Marx aurait d'abord défendu la première position avant de l'abandonner au profit de la seconde. Mais comme nous tâcherons de le montrer ici, Marx n'oppose jamais ces deux modèles, pour tâcher plutôt de tenir ensemble les deux exigences d'une libération *dans* le travail nécessaire à la satisfaction des besoins et à la reproduction de la société, et d'une libération *à l'égard* de ce travail nécessaire. Si le premier moment permet de dépasser l'opposition trop stricte entre travail et liberté héritée de la tradition, le second moment reconduit en réalité le présupposé central de l'Idéalisme allemand selon lequel la *véritable* liberté est conquise par-delà la nature. Tout le poids de cet héritage empêche Marx d'abandonner une représentation de l'émancipation basée sur la croissance productive permettant de libérer l'humanité, non pas de tout travail, mais du travail lié à la nécessité naturelle de la satisfaction des besoins matériels.

⁶⁹ H. MARCUSE, *Reason and Revolution, op. cit.*, p. 294.

⁷⁰ Voir F. FISCHBACH, « De la production au travail. À propos d'un changement de paradigme, ou comment Marx est devenu antiproductiviste », *Cahiers Société*, vol. 2, 2020, p. 205-228, p. 211, note 18.

Les ambivalences de Marx au sujet de la libération du travail

Aucun thème marxien n'a suscité d'interprétations aussi diverses et contradictoires que la question des rapports entre liberté et travail dans la société future. Selon les contextes politiques, l'injonction communiste d'une *libération du travail* put être comprise dans les sens tout à fait opposés d'une reconquête de la liberté du travail ou d'une abolition du travail visant la liberté au-delà du labeur. Ainsi, André Gorz prenait ses distances à l'égard du mouvement ouvrier traditionnel cherchant d'abord à se libérer *dans* le travail sans abandonner l'idée qu'il soit le centre autour duquel s'organise l'existence et la vie collective, afin de défendre la revendication prioritaire d'une libération *du* travail permettant de construire l'autonomie sociale dans une sphère de la vie extérieure au travail⁷¹. Comme le suggère Thomas Coutrot, en défendant contre Gorz le projet coopératif et autogestionnaire consistant à *Libérer le travail*, les deux perspectives politiques d'une « gauche contre le travail »⁷² et d'une gauche pour le travail purent l'une comme l'autre chercher un fondement de légitimité dans le texte de Marx, qui oscillerait presque contradictoirement entre les deux approches. Ainsi trouverait-on dans son œuvre « deux visions antagoniques de l'avenir du travail » : celle d'un « Marx n°1 » qu'il loue pour avoir défendu l'émancipation par le travail, d'après la célèbre formule de la *Critique du programme de Gotha* selon laquelle le travail pourrait devenir « le premier besoin vital »⁷³, à condition que soit abolie la division du travail ; et celle d'un « Marx n°2 » qu'il critique pour avoir supposé que « la vraie vie commenc[e] au-delà du travail » et que « l'émancipation passe donc en priorité par la réduction du temps de travail »⁷⁴, rendue possible par le développement capitaliste de la productivité.

Tout en s'inscrivant dans le sillage politique de Thomas Coutrot, Franck Fischbach tâche quant à lui de montrer que le projet socialiste d'une libération *dans* le travail n'est pas que l'une des options défendues par Marx au hasard des circonstances, mais la position la plus aboutie de sa réflexion critique. Une lecture génétique de l'œuvre permettrait de montrer que seul le jeune Marx, et notamment celui qui participa à la rédaction de *L'Idéologie allemande*,

⁷¹ A. GORZ, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Gallimard, 1988, pp 166-167. Cf. F. FISCHBACH, *Après la production*, op. cit., p. 49.

⁷² T. COUTROT, *Libérer le travail. Pourquoi la gauche s'en moque et pourquoi ça change tout*, Paris, Seuil, 2018, voir notre quatrième chapitre, p. 97.

⁷³ K. MARX, *Critique du programme de Gotha (1875)*, op. cit., p. 60.

⁷⁴ T. COUTROT, *Libérer le travail. Pourquoi la gauche s'en moque et pourquoi ça change tout*, op. cit., p. 99.

pouvait affirmer qu'« il ne s'agit pas de rendre le travail libre, mais de le supprimer [*es aufzuheben*] »⁷⁵, tandis que l'auteur du *Capital* en serait venu à défendre le projet plus réaliste et articulé d'une libération du travail vis-à-vis de la domination capitaliste. Cette thèse repose sur une lecture minutieuse de la terminologie employée par Marx, et notamment de la manière dont il renverse au cours de son parcours la fonction critique des termes de production et de travail. Là où le jeune Marx emploie le terme de travail pour désigner l'activité productrice aliénée, soumise à la division du travail, et pense le communisme comme « libération de la production de la forme-travail », le Marx du *Capital* désigne comme travail un rapport fondamental entre l'être humain et la nature qu'il faudrait « libérer de la forme productive, [...] libérer de son enrôlement par la productivité capitalise »⁷⁶. Sur la base de ce constat terminologique, Franck Fischbach défend l'idée d'une rupture dans la conception marxienne de l'émancipation, qui témoignerait de l'abandon d'un paradigme « productiviste »⁷⁷, tout en suggérant que ce changement de perspective pourrait être motivé par la prise en compte de la question écologique dans les années 1860⁷⁸. Aussi séduisante puisse-t-elle paraître au premier abord, cette hypothèse rencontre une difficulté.

Par la simple mise en opposition des textes du jeune Marx, notamment de *L'Idéologie allemande*, et des textes de la maturité, en l'occurrence le *Capital* et ses brouillons, l'hypothèse d'un abandon d'une conception productiviste de l'émancipation suscitée par la question écologique fait l'impasse sur la position développée par Marx dans les *Grundrisse*. Or ce texte ne représente pas seulement le moment le plus approfondi de la réflexion marxienne sur les rapports entre travail et liberté. Une lecture comparée avec le célèbre passage du manuscrit du troisième tome du *Capital* sur les deux règnes de la nécessité et de la liberté permet, comme nous allons le voir, de montrer que Marx y reconduit sans modification majeure le modèle déjà développé dans les *Grundrisse*. La conception la plus aboutie d'une libération du travail, que Franck Fischbach oppose à un productivisme de jeunesse, fut précisément forgée dans le

⁷⁵ K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 198 ; K. MARX et F. ENGELS, *Die deutsche Ideologie (1845-46)*. MEW 3, *op. cit.*, p. 186.

⁷⁶ Voir F. FISCHBACH, *Après la production*, *op. cit.*, p. 50.

⁷⁷ « C'est Marx 1 qui est productiviste, le Marx de *L'idéologie allemande*, et non pas le Marx du Livre 3 du *Capital* », *ibid.*, p. 54.

⁷⁸ Voir la conclusion de F. FISCHBACH, « De la production au travail », *op. cit.*, qui rejoint notre hypothèse d'une émergence de la question écologique dans les *Manuscrits de 1861-63*, pour y voir la raison d'une rupture avec le productivisme de l'abolition du travail. Sur ce point, il nous semble nécessaire d'introduire quelques nuances.

creuset du productivisme stratégique. Alfred Schmidt avait raison d'y voir l'expression d'une prise en compte de la non-identité de la nature, mais celle-ci ne doit pas être confondue avec une conception écologique de la nature attentive à sa vulnérabilité.

Le double modèle de la libération du travail et son origine dans les *Grundrisse*

Loin d'opposer la libération à l'égard du travail et la libération dans le travail, Marx tâche dans les *Grundrisse* de penser leur complémentarité. Dans cette élaboration théorique, le processus d'industrialisation de la production n'apparaît pas seulement comme une condition d'un allègement du labeur et d'une libération de temps libre, mais également comme une condition de la reconquête de la liberté dans le travail. Afin de restituer la cohérence de cette approche qui peut sembler de prime abord ambivalente et paradoxale, nous allons tâcher de retracer l'origine des réflexions du *Capital* dans les *Grundrisse*, pour restituer la continuité entre ces deux textes.

Franck Fischbach a tout à fait raison d'affirmer que dans le *Capital*, Marx ne défend pas cette idée d'une simple « abolition du travail », qu'il aurait encore pensée dans *L'Idéologie allemande* comme la réalisation « d'une sorte de productivité sociale généralisée au sein de laquelle plus aucune forme d'activité ne s'isolerait, ni ne pourrait être isolée en tant que travail »⁷⁹. Lorsque Marx se ressaisit de la conceptualité idéaliste allemande des deux royaumes de la nécessité et de la liberté, dans le manuscrit du troisième livre du *Capital*, c'est précisément pour souligner la persistance indépassable du travail dans la société communiste. Afin de définir ce qu'il nomme « royaume de la nécessité », il y affirme la chose suivante :

De même que l'homme primitif doit lutter contre la nature pour pourvoir à ses besoins, conserver sa vie et la reproduire, l'homme civilisé est forcé, lui aussi, de le faire et de le faire quels que soient la structure de la société et le mode de la production.⁸⁰

On ne saurait dire plus clairement que la nécessité du travail, comme médiation productive du processus vital, *i.e.* de la reproduction physiologique, est une contrainte ontologique qui s'applique à toute forme de société humaine et donc également à la société future. Alors qu'il semble ici reconduire ici la stricte opposition entre travail et liberté, telle qu'on l'avait vu

⁷⁹ *Ibid.*, p. 212.

⁸⁰ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 742, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 838.

énoncée par Fichte, Marx s'empresse cependant de préciser que l'on peut envisager une certaine forme de liberté au sein de cette nécessité du travail imposée par la nature des choses :

En ce domaine [le royaume de la nécessité], la liberté ne peut que consister en ce que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leur métabolisme avec la nature, qu'ils le contrôlent ensemble au lieu d'être contrôlés par lui comme une puissance aveugle et qu'ils l'accomplissent en dépensant le minimum de force et dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à la nature humaine.⁸¹

L'association des producteurs, posée ici au principe d'un déploiement de la liberté dans le travail nécessaire, est une référence implicite à la société communiste⁸², cette forme de vie sociale où la production n'est plus dictée par la contrainte aveugle du marché mais par l'organisation collective des travailleurs et des travailleuses qui décident elles-mêmes des fins de leur production et des moyens de les atteindre. Il est donc bien ici question d'une certaine libération *dans* le travail reposant sur deux conditions, l'une sociale et l'autre technique. D'une part, l'appropriation des moyens de production par la révolution permet la mise en place d'un « contrôle » collectif sur la production, comprise ici comme métabolisme avec la nature. Au lieu de prendre la forme d'une contrainte objective à la valorisation imposée par la concurrence des rapports marchands, la reproduction métabolique de la vie peut être prise en charge de manière autonome par le collectif. La libération dans le travail repose donc d'abord sur l'autogestion de la production par les travailleurs et les travailleuses, qu'on peut supposer se déployer à la fois à l'échelle locale de la coopérative, où l'on déciderait ensemble *comment* produire, mais aussi à l'échelle plus globale d'une fédération communale, où l'on déciderait démocratiquement *quoi* produire. Mais cela ne suffit pas. Marx ajoute d'autre part une seconde condition, d'ordre technique, consistant en un allègement du labeur et une transformation du travail qui réponde aux exigences de la « nature humaine ».

Pour bien comprendre ici de quoi il est question, il faut à présent se tourner vers le manuscrit des *Grundrisse*, où Marx énonçait encore plus clairement ce même impératif d'une libération dans le travail et les deux conditions sociales et techniques de sa réalisation. Les *Grundrisse* furent souvent lus et interprétés comme le moment de l'œuvre de Marx où le

⁸¹ *Ibid.*

⁸² C'est en effet la même expression que Marx emploie dans le premier tome du *Capital* pour désigner la forme que prendra la production dans la société future : « Représentons-nous enfin, pour changer une association d'hommes libres, travaillant avec des moyens de production collectifs et dépensant consciemment leurs nombreuses forces de travail comme une seule et même force de travail sociale. », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 80.

premier projet d'une abolition du travail aurait été poussé à son paroxysme⁸³. L'étude de la dynamique d'automatisation de la production dans la grande industrie, remplaçant le travail humain par la mise en œuvre productive de la nature sous la forme de la machinerie, lui aurait permis de déceler la possibilité réelle d'une fin du travail dans l'innovation technique stimulée par le développement capitaliste. En présupposant une telle interprétation, Gerald A. Cohen put notamment interpréter le texte du *Capital* étudié ci-dessus comme l'expression d'un tournant « pessimiste » dans la pensée de Marx, qui aurait été amené à douter de la faisabilité d'une telle utopie pour souligner la limitation de la liberté par la nécessité de travailler au sein même du monde socialiste⁸⁴. Afin de critiquer cette interprétation allant dans le sens d'une rupture entre un premier modèle de l'abolition du travail par l'automatisation et un second modèle de la libération dans le travail malgré la nécessité du labeur, James Klagge⁸⁵ puis Sean Sayers⁸⁶ ont souligné avec force la thèse d'une continuité dans la conception marxienne de l'émancipation.

Deux passages du texte des *Grundrisse*⁸⁷, dans lesquels Marx remet très clairement en cause l'opposition entre travail et liberté, indiquent qu'il y défendait déjà le projet d'une libération dans le travail permise par la révolution communiste. Sa réflexion s'insère dans une vive critique d'une définition négative et sacrificielle du travail, par laquelle Adam Smith tâchait de fonder son concept de valeur. Selon ce dernier, la dépense du temps de travail peut fonder et quantifier la valeur d'échange des choses précisément dans la mesure où elle correspond à une privation équivalente de liberté et de bonheur⁸⁸ ; et réciproquement, la valeur d'une certaine somme d'argent correspond à la peine du labeur (*toil*) qu'elle peut nous

⁸³ A. BASTANI, *Fully Automated Luxury Communism. A Manifesto*, op. cit., p. 51-53. L'auteur se réfère explicitement au « Fragment sur les machines » des *Grundrisse* pour fonder son projet.

⁸⁴ Selon Cohen, le passage où Marx défend la persistance du royaume de la nécessité, même dans la société communiste, témoignerait à la fois d'une « perception plutôt sombre du travail » et d'un « profond pessimisme en ce qui concerne le programme d'une nature qui produit par elle-même, avec le minimum de contribution humaine ». Voir G. A. COHEN, « Marx's Dialectic of Labor », *Philosophy & Public Affairs*, vol. 3, n° 3, 1974, p. 260-261.

⁸⁵ J. C. KLAGGE, « Marx's realms of "freedom" and "necessity" », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 16, n° 4, 1986, p. 769-778.

⁸⁶ S. SAYERS, *Marx and Alienation. Essays on Hegelian Themes*, op. cit., ch. 5 « Freedom and the "Realm of necessity" », p. 65 et sq.

⁸⁷ Voir K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 569-570 et p. 667-668.

⁸⁸ Si des « quantités égales de travail peuvent être estimées de valeur égales pour le travailleur, en tout temps et en tous lieux », c'est parce que dans l'exercice d'un travail, « il doit toujours céder la même portion de son bien-être, de sa liberté et de son bonheur », A. SMITH, *The Wealth of Nations*, op. cit., p. 50.

épargner dans l'acquisition de telle ou telle chose en nous dispensant d'y travailler⁸⁹. Là où Fichte s'inspirait directement de cette définition de la valeur comme peine épargnée pour justifier l'opposition du temps servilement consacré au travail et du temps libre consacré à la vie véritablement humaine⁹⁰, Marx tâche au contraire de dépasser ce discrédit dont souffre le travail dans sa conception traditionnelle pour défendre la possibilité d'une libération dans le travail. La représentation judéo-chrétienne du travail comme « malédiction » d'une humanité chassée du Paradis dont hériterait Adam Smith, précise Marx avec une pointe d'humour⁹¹, n'est que la représentation mythifiée et essentialisante d'un contexte socio-historique dans laquelle le travail est effectivement vécu comme un tourment et une privation de liberté en raison de la domination qui le commande extérieurement⁹². Ce n'est donc pas le travail en général, mais seulement le travail exploité, pris dans une relation de servitude et d'hétéronomie, qui est synonyme de privation de liberté.

Sur la base de cette critique historique, Marx montre alors que le travail peut devenir un « travail attractif » permettant « l'autoeffectuation de l'individu », c'est-à-dire la réalisation de son agir autonome, à condition que soient remplies deux « conditions subjectives et objectives »⁹³ :

1) si son caractère social est posé, 2) s'il revêt un caractère scientifique tout en étant un travail universel [*allgemeine Arbeit*], c'est-à-dire s'il est l'effort de l'homme non en tant que force de la nature dressée d'une façon déterminée, mais en tant que sujet qui n'apparaît pas seulement au sein du procès de production sous sa forme naturelle, sous

⁸⁹ « Ce que toute chose vaut vraiment pour l'homme qui l'a acquise, et qui veut en disposer ou l'échanger pour quelque chose d'autre, c'est la peine et le trouble qu'il peut s'épargner, et qu'il peut imposer à d'autres personnes. Ce que l'on achète avec de l'argent ou avec des biens est tout autant le fruit d'un travail que ce que l'on acquiert avec le labeur [*toil*] de notre propre corps. Cet argent ou ces biens nous épargnent en fait la peine de ce labeur [*toil*]. », *ibid.*, p. 47.

⁹⁰ « En tant que le loisir [...] se conçoit concrètement comme un pouvoir-vivre [*ein Lebenkönnen*], sans travail, nous pouvons donc poser le prix de tout travail dans le pouvoir-vivre. La valeur d'un temps de travail déterminé est celle d'un temps de vie déterminé », J. G. FICHTE, *Rechtslehre (1812)*, *op. cit.*, p. 153.

⁹¹ « Tu travailleras à la sueur de ton front ! C'est la malédiction dont Jéhovah a gratifié Adam en le chassant. Et c'est ainsi qu'A. Smith conçoit le travail comme une malédiction. », K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 569.

⁹² « Sans doute a-t-il raison de dire que le travail dans ses formes historiques, esclavage, servage, salariat, apparaît toujours comme un travail rebutant, comme un *travail forcé imposé de l'extérieur*, en face duquel le non-travail représente "la liberté" et "le bonheur". », *ibid.*, p. 570.

⁹³ *Ibid.*

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

la forme enracinée dans la nature [*naturwüchsig*], mais comme activité qui règle toutes les forces de la nature.⁹⁴

Par une formulation extrêmement concise, Marx résume d'abord l'idée d'une prise en charge collective des fins et des moyens du travail par les travailleurs et travailleuses associé-e-s : contrairement à la production marchande, où le travail est un acte privé qui n'obtient sa fonction sociale qu'après-coup et indépendamment de la volonté de l'individu qui produit, le travail associé reçoit d'emblée une signification sociale dans la mesure où sa finalité et son déroulement sont décidés par le collectif de travail. Comme dans le *Capital*, Marx précise toutefois que cette seule condition sociale ne permet vraiment de libérer le travail qu'à partir d'une seconde condition d'ordre technique : le passage d'une activité « enracinée dans la nature » à une activité d'un sujet qui « règle toutes les forces naturelles ». Par la première, il faut entendre l'activité de l'être humain comme simple « force de la nature », c'est-à-dire le mouvement musculaire de son corps vivant. Si l'on se souvient que dans les *Grundrisse*, Marx pense l'industrialisation de la production comme la substitution des forces naturelles non humaines à la force motrice humaine⁹⁵, on comprend que la métamorphose du travail dont il est question désigne un processus d'intellectualisation croissante, au cours duquel l'être humain s'affirme de plus en plus comme sujet pensant capable d'alléger son labeur physique par l'enrôlement productif de la nature. C'est à partir de ce passage explicite qu'on peut alors comprendre le sens de l'affirmation plus concise, énoncée dans le manuscrit du *Capital*, selon laquelle une liberté dans le travail nécessaire ne peut s'accomplir qu'« en dépensant le minimum de force », c'est-à-dire en épargnant la dépense musculaire du corps humain par le moteur de la machine, et qu'elle doit se réaliser « dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à la nature humaine ». Le travail doté d'« un caractère scientifique » y est dit libre en tant que l'activité de l'individu n'est plus « dressée d'une façon déterminée » mais obtient un caractère « universel ».

Pour comprendre ces formulations abstraites, il faut nous pencher sur le contenu concret du travail industriel. Dans son premier développement, la machinerie capitaliste n'allège pas tant le travail corporel qu'elle ne le réduit à la plus grande simplicité de la répétition de tâches mécaniques agencées dans un travail à la chaîne. Comme Marx l'expose dans le premier tome du *Capital*, elle exacerbe la division du travail en opposant d'une part le

⁹⁴ *Ibid.* ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 499.

⁹⁵ Voir notre ch. 5, p. 279 et sq.

travail intellectuel des ingénieurs et le travail purement manuel des ouvriers d'usine⁹⁶, et en redoublant d'autre part la scission des métiers par une scission des tâches et des gestes⁹⁷. Le travail s'y trouve complètement déshumanisé, en étant privé de toute créativité et de toute intelligence pour être réduit à une monotonie abrutissante. À l'opposé de ce dressage du corps humain, Marx envisage toutefois un potentiel libérateur dans la mécanisation du travail, dont le progrès ouvre la possibilité d'un dépassement de la division du travail sous ses différentes formes. L'approfondissement de l'automatisation permet en effet de remplacer progressivement les gestes mécaniques de l'ouvrier par l'action de la machine, en transformant son rôle d'opérateur en celui de technicien. Bien que le capitalisme l'assigne au rang de simple « appendice » de la machine⁹⁸, il devient possible d'envisager, dans une autre forme sociale, la participation de toutes les productrices aux différentes tâches de conception, de gestion et d'entretien du processus industriel de production. L'universalité du travail scientifique ici mentionnée par Marx désigne donc à la fois la reconquête d'une dimension intellectuelle et la polyvalence qu'elle rend possible ; deux transformations grâce auxquelles le travail peut devenir conforme à la « nature humaine » en sa rationalité et sa totalité générique.

Or, comme Marx le montre un peu plus loin, la condition *sine qua non* d'une telle réappropriation intellectuelle et technique du moyen de production n'est autre qu'une réduction massive du temps de travail. À condition de découpler la machinerie de sa fonction capitaliste, qui pousse à étendre toujours davantage le temps de travail pour accroître la survaleur⁹⁹, la croissance productive de la grande industrie permet d'envisager une immense libération de temps libre. En conclusion du « Fragment sur les machines », Marx pose désormais le principe d'une libération du temps au-delà du travail comme critère principal de l'émancipation. Dans une formulation qui n'est pas sans rappeler les réflexions du dernier

⁹⁶ Cette division est particulièrement exacerbée dans la grande industrie, « qui sépare la science comme potentiel productif autonome, du travail », dans un contexte où « l'homme de science et le travailleur productif sont très éloignés l'un de l'autre », K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 354.

⁹⁷ « Non seulement les différents travaux partiels sont répartis entre différents individus ; mais l'individu lui-même est divisé, transformé en mécanisme automatique d'un travail partiel », *ibid.*, p. 353.

⁹⁸ « Dans la manufacture et dans l'artisanat, le travailleur se sert de l'outil, dans la fabrique il sert la machine. [...] Dans la fabrique, il existe, indépendamment d'eux [les travailleurs], un mécanisme mort auquel on les incorpore comme des appendices vivants. », *ibid.*, p. 410.

⁹⁹ « Mais sa tendance est toujours de créer d'un côté *du temps disponible [disposable time]*, et d'un autre côté, *de le convertir en surtravail.* », K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 664.

Fichte, il affirme ainsi que « l'économie [*Oekonomie*] réelle – l'épargne – consiste en épargne de temps de travail [*Ersparung von Arbeitszeit*] », laquelle équivaut à une « augmentation de temps libre [*freien Zeit*] » permettant « le plein développement de l'individu »¹⁰⁰. À la suite de la sévère critique de la définition négative du travail comme privation de liberté et de bonheur, telle que la défendait Adam Smith, il y a de quoi s'étonner ici à voir Marx reprendre une distinction entre le temps consacré au travail et le temps dit « libre ». Devançant l'objection, ce dernier s'empresse de préciser que « le temps de travail immédiat ne peut pas rester dans son opposition abstraite au temps libre – tel qu'il apparaît du point de vue de l'économie bourgeoise »¹⁰¹.

Comment défendre à la fois une distinction entre temps libre et temps de travail, commandant la conception libératrice d'une réduction du temps de travail, et critiquer la réduction du travail à la non-liberté pour penser une libération dans le travail ? La réponse de Marx consiste à repérer la synergie positive entre la liberté au-delà du travail et la liberté dans le travail. Il ne se contente pas seulement de souligner, tout comme Fichte avant lui, le cercle vertueux de la croissance productive permis par l'accroissement du temps libre, dont une partie peut être consacrée à la recherche scientifique permettant de développer « la force productive du travail »¹⁰² et de réduire encore davantage le temps de travail. Il affirme en outre, et c'est ce qui fait toute l'originalité de son argument, que « le temps libre – qui est aussi bien temps de loisir que temps destiné à une activité supérieure – a naturellement transformé son possesseur en un sujet différent, et c'est en tant que tel qu'il entre dans le procès de production immédiat »¹⁰³. En offrant au travailleur ou à la travailleuse la possibilité de se former aux savoirs scientifiques et techniques, au lieu de les réserver à des ingénieurs et des cadres spécialisés, le temps libre est justement la condition qui permet de dépasser cette stricte division du travail intellectuel et manuel. Au lieu d'être réduit à la simple application de tâches dictées d'en-haut et à une monotone répétition, le travail lui-même peut ainsi devenir « exercice pratique, science expérimentale, science matériellement créatrice et s'objectivant »¹⁰⁴. Par cette formulation, il faut comprendre que tout un chacun serait en mesure de participer au processus d'innovation et de transformation des moyens de

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 667 ; K. MARX, *M57-58. Bd. 2, op. cit.*, p. 589.

¹⁰¹ K. MARX, *Grundrisse, op. cit.*, p. 667.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 668.

¹⁰⁴ *Ibid.*

production, par un mouvement d'aller-retour entre l'expérience pratique du travail avec la machine et la réflexion théorique sur les moyens de surmonter les obstacles rencontrés. En ce sens, le travail cesserait d'être une simple répétition de tâches simplifiées à l'extrême ou la pure application de règles et de procédures dictées par l'ingénieur, pour retrouver sa dimension créative et expressive qui caractérise l'objectivation réussie. Mais à la différence du travail artisanal, l'objectivation ne consisterait plus directement dans la confection du produit fini basée sur l'habileté et le savoir-faire manuel, mais relèverait avant tout de l'élaboration du moyen de production à partir d'une connaissance scientifique des lois de la nature¹⁰⁵. Dans cette technologie scientifique, la liberté du travail se réalise donc à travers un processus d'intellectualisation croissante où l'individu réalise son essence rationnelle tout en déléguant le labeur physique à la machine.

Plutôt que d'opposer les deux objectifs de l'abolition du travail et de la libération dans le travail, Marx tâche donc de les tenir ensemble, sur la base du progrès productif permis par la grande industrie. En elle, émergent autant le potentiel d'une libération du temps au-delà du travail, par la croissance productive, que la possibilité d'une libération dans le travail, par la substitution progressive d'un travail intellectuel polyvalent au labeur manuel fragmenté. Notons que *dans les deux cas*, la liberté est pensée comme une conquête d'une indépendance à l'égard de la nature : autant la conquête d'un temps libéré de la nécessité du travail en lutte avec la nature que l'élévation de ce travail à une dimension intellectuelle, libérée de l'effort et de la peine du corps vivant. Cette conception d'une double libération du travail, fondée sur la synergie d'une libération à l'égard du travail et d'une libération dans le travail, pourrait donc être désignée comme *l'émancipation du labeur* (labeur, étant ici compris comme un travail encore soumis à la dépendance du corps vivant à l'égard de la nature).

Si ce modèle ne trouve à s'articuler que dans les *Grundrisse*, sur la base d'une étude approfondie de la mécanisation du travail, on peut toutefois douter que Marx ait jamais défendu une pure et simple abolition du travail dans ses textes de jeunesse. Dans *L'Idéologie allemande*, où Franck Fischbach voit la forme la plus développée d'un modèle de l'« abolition » du travail par un devenir productif intégral, c'est en réalité le terme hégélien de dépassement (*Aufhebung*) du travail qu'emploie Marx, en précisant que ce dépassement équivaut à un

¹⁰⁵ Dans le *Capital*, Marx parle ainsi du « remplacement [...] de la routine empirique par l'utilisation consciente des sciences de la nature », K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 376-377.

dépassement de la « division du travail »¹⁰⁶. L'émancipation envisagée par le jeune Marx désigne donc peut-être moins la fin pure et simple du travail remplacée par le jeu et le temps libre, que la *suppression* d'une certaine forme aliénante du travail, en l'occurrence l'opposition de classe du travail manuel et du travail intellectuel, dépassement qui *conserve* en même temps le travail sous la forme libérée d'une activation de soi (*Selbstbetätigung*)¹⁰⁷. Loin de s'opposer au paradigme industrialiste de la croissance des forces productives par la mécanisation du travail, ce modèle de l'émancipation du labeur comme *dépassement* du travail est explicité et articulé par Marx dans les *Grundrisse*, sur la base du potentiel libérateur du devenir industriel du travail.

La croissance productive comme condition et garantie de l'autonomie conquise sur la nature

Faut-il dès lors considérer que la reprise de cette problématique dans le manuscrit du troisième tome du *Capital* représenterait un véritable tournant ? Peut-on même aller jusqu'à y voir une rupture dans la conception marxienne de l'émancipation, faisant écho à la rupture écologique qui traverse sa critique du mode de production capitaliste ? Par l'emploi de la métaphore topologique des deux règnes de la nécessité et de la liberté, Marx ne se contente pas de préciser l'articulation des deux dimensions de l'émancipation du travail déjà défendues dans les *Grundrisse* ; il insiste en outre sur le bénéfice de la croissance des forces productives dans la réalisation d'une autonomie fondée sur l'émancipation du labeur.

Juste après avoir résumé de manière très synthétique l'idée d'une libération dans le travail par la double transformation sociale et technique de la production, telle qu'il l'avait élaborée dans les *Grundrisse*, Marx introduit dans le *Capital* un argument nouveau pour défendre la libération à l'égard du travail :

Mais cela [la libération dans le travail] reste quelque chose qui relève du royaume de la nécessité. C'est au-delà que commence le développement de force humaine [die

¹⁰⁶ Marx affirme que « c'est le même phénomène que la subordination des individus isolés à la division du travail, et ce phénomène ne peut être supprimé [*aufgehoben*] que si l'on supprime la propriété privée et le travail lui-même », K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 93 ; K. MARX et F. ENGELS, *Die deutsche Ideologie (1845-46)*. MEW 3, *op. cit.*, p. 45.

¹⁰⁷ Dans *L'Idéologie allemande*, Marx n'identifie pas tout travail au travail aliéné, mais envisage en négatif un travail dans lequel l'individu pourrait trouver à se réaliser : « Le travail, seul lien qui les unisse encore aux forces productives et à leur propre existence, a perdu chez eux toute apparence d'activation de soi et ne maintient leur vie qu'en l'étiolant. », K. MARX et F. ENGELS, *L'Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 71.

menschliche Kraftentwicklung], qui vaut pour lui-même comme fin en soi, le véritable royaume de la liberté qui ne peut s'épanouir qu'en se fondant sur ce royaume de la nécessité qui constitue sa base. La réduction de la journée de travail est la base [*ist die Basis*].¹⁰⁸

Il s'agit ici de différencier deux degrés dans la liberté : la liberté conquise dans « le royaume de la nécessité » et la liberté conquise au-delà de cette sphère dans le « royaume de la liberté ». À la différence des *Grundrisse*, Marx ne défend donc plus seulement la réduction du temps de travail en raison de la synergie vertueuse entre ces deux formes de liberté, mais aussi et surtout à partir d'une *hiérarchisation normative* entre ces deux domaines de la vie humaine. C'est dans la mesure où la liberté gagnée au-delà du travail nécessaire est plus importante – plus « véritable » même – que la liberté conquise dans le travail nécessaire, qu'il faut réduire le temps et l'énergie consacrés à ce dernier. Avant de nous pencher sur le rôle de la croissance productive dans cette réduction libératrice du temps de travail, tâchons de comprendre précisément comment Marx justifie cette hiérarchie.

Le critère distinctif repose tout entier dans la finalité de l'action mise en œuvre dans chacun de ces domaines. Marx précise en effet que « le royaume de la liberté », où se déploient des activités qui visent le développement des capacités humaines comme « fin en soi » « commence seulement là où l'on cesse de travailler *par nécessité et finalité extérieure* ; il se situe donc, par nature, au-delà de la sphère de la production matérielle proprement dite »¹⁰⁹. Bien que dans son contenu, le travail nécessaire puisse devenir le lieu d'exercice d'une liberté collective et individuelle, sa finalité reste ontologiquement marquée par un stigmate insurmontable d'hétéronomie. Contrairement à l'action libre qui est à elle-même sa propre fin, le travail nécessaire ne resterait qu'un moyen de satisfaire une fin prédéterminée et extérieure à l'activité elle-même, en l'occurrence la nécessité pour l'être humain de « pourvoir à ses besoins, conserver sa vie et la reproduire »¹¹⁰. Certes, Marx ne s'en tient plus à l'opposition abstraite entre travail et liberté, pour distinguer plutôt la liberté conditionnée par la nécessité extérieure et la liberté pleine et entière. Et comme l'indique Franck Fischbach¹¹¹, il n'exclut pas

¹⁰⁸ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital III (M63-67)*, *op. cit.*, p. 838.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ « Au-delà de cette part de travail imposée par la nécessité (qu'il est possible au demeurant d'accomplir « rationnellement », c'est-à-dire coopérativement, et de réduire – notamment grâce aux machines – mais pas d'éliminer), ce n'est pas le règne du non-travail (identifié au règne de la liberté)

non plus tout travail de ce royaume de la liberté, mais seulement ces travaux nécessaires à la reproduction de la vie et liés à la finalité externe. Il n'en reste pas moins que Marx établit ici une stricte hiérarchie entre ces deux niveaux. Il faut donc bien se demander pourquoi la finalité de la « production matérielle » resterait « extérieure », et serait en cela inférieure à la finalité des activités dites véritablement libres qui se confondrait avec l'épanouissement de l'humanité prise pour fin en soi ?

Une première réponse consisterait à lire dans ce texte une reprise implicite de la célèbre distinction aristotélicienne entre l'activité de production (*poièsis*) et l'activité éthique (*praxis*). Tandis que l'activité productrice vise la confection d'un objet séparé de l'agent, qui n'est lui-même que le moyen de satisfaire un but extérieur, l'activité pratique est à elle-même sa propre fin¹¹². En quel sens peut-on dire qu'une action est à elle-même sa propre fin ? Pour Aristote, cela signifie non seulement que l'agent trouve sa satisfaction dans l'agir lui-même, et non pas seulement dans son terme ; cela signifie aussi, de manière plus décisive, que l'action en question ne vise pas la transformation d'une chose extérieure, mais la transformation de l'agent lui-même, dans le sens du perfectionnement de sa disposition morale à faire le bien¹¹³. On a souvent insisté sur le fait que Marx aurait dépassé, dans les « Thèses sur Feuerbach », la distinction traditionnelle entre *praxis* et *poièsis* en définissant la transformation productive du monde objectif comme un moment de la transformation de l'être humain lui-même¹¹⁴. Pourtant, lorsqu'il s'agit de distinguer le travail nécessaire de l'activité véritablement libre, Marx en revient précisément à l'opposition traditionnelle entre une fin extérieure, au sens d'un but extérieur à l'agir et à l'agent, et une fin en soi, au sens d'une fin immanente à l'agir qui vise principalement la transformation de l'être humain dans le sens d'un développement de ses capacités. Ne pourrait-on pas objecter, toutefois, que le travail nécessaire n'a lui-même pas

qui commence : il y a bel et bien encore du travail au-delà ou en plus du travail contraint par la nécessité naturelle, et il s'agit précisément du travail accompli librement. », F. FISCHBACH, « De la production au travail », *op. cit.*, p. 211.

¹¹² Voir ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, J. Barthélémy Saint-Hilaire et A. Gomez-Muller (trad.), Paris, Le livre de poche, 1992 : « le but de la production [*poièsis*] est toujours différent de la chose produite ; et, au contraire, le but de l'action [*praxis*] n'est toujours que l'action même, puisque la fin qu'elle se propose peut-être uniquement de bien agir », p. 244.

¹¹³ Aristote démontre en effet que la disposition morale de l'agent (*hexis*) est une forme d'habitude produite par la pratique qui s'exerce à viser le bien de manière prudente.

¹¹⁴ Cette thèse a été défendue de la manière la plus rigoureuse par G. MARKUS, « Praxis et poiesis. Au-delà de la dichotomie », *Actuel Marx*, vol. 10, n° 2, 1991, p. 127-145. Elle est reprise par F. FISCHBACH, *Philosophies de Marx*, Paris, Vrin, 2015, p. 28.

d'autre fin que l'agent de la production ? Même si, dans un contexte de division du travail, le produit du travail nécessaire d'un individu n'est pas destiné à sa propre consommation, il reste en effet le moyen permettant à l'être humain en général de « conserver *sa vie* et la reproduire » (nous soulignons). Le but extérieur du travail nécessaire – l'objet produit – n'est donc rien d'autre qu'un moyen pour l'entretien de la vie humaine, laquelle reste la fin véritable de la production.

Pour que cette distinction entre fin extérieure et fin immanente au sujet humain ait un sens, il faut donc qu'elle permette de différencier et de hiérarchiser deux types de rapports de l'agir à la vie : d'une part une simple *reproduction* de la vie humaine, et d'autre part le *développement* de la vie humaine (*menschliche Kraftentwicklung*). Dans le premier cas, cette vie est comprise principalement comme vie naturelle dont la reproduction est assurée par l'intermédiaire de la production matérielle, tandis qu'elle apparaît dans le second cas comme la vie proprement humaine qui déploie ses capacités intellectuelles, sa créativité artistique son inventivité technique, etc., au-delà de la simple nécessité matérielle. Par où l'on comprend que Marx maintient en quelque sorte cette dualité entre la simple vie besogneuse et laborieuse d'une part, et la vraie vie comme sphère de la libre expression de soi participant du développement de l'humanité. En cela, il reste l'héritier de Kant pour qui, nous l'avons vu, la vie n'a de valeur qu'à partir des fins qu'elle vise « d'une manière [...] indépendante de la nature »¹¹⁵, et l'héritier de Fichte, pour qui la seule raison d'être de la vie est de « conquérir la liberté au-delà » du travail afin de « s'exprimer de manière autonome »¹¹⁶. Néanmoins, Marx ne dénigre pas totalement la vie matérielle pour la priver de toute valeur, et reconnaît au contraire le processus d'élargissement de la sphère des besoins dits « nécessaires »¹¹⁷ (et donc du champ de la jouissance sensible) comme un véritable progrès historique. La sphère de la nécessité ne se réduit donc pas au minimum de la pure reproduction physiologique, mais intègre la satisfaction de tous ces besoins matériels qui sont reconnus comme « nécessaires » à

¹¹⁵ I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, op. cit., p. 432.

¹¹⁶ J. G. FICHTE, *Rechtslehre (1812)*, op. cit., p. 152.

¹¹⁷ Dans le passage du manuscrit du livre trois du *Capital*, Marx note qu'« avec le développement [de la production] s'étend également le domaine de la nécessité naturelle, parce que les besoins augmentent », K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 742. C'est là un point qu'il reprend dans le premier tome publié, où il remarque que la définition des besoins nécessaires est historiquement déterminée par un progrès de la productivité du travail d'une part, et part des luttes sociales fixant le niveau du salaire minimum en présupposant qu'il correspond à la base des besoins à satisfaire pour tout un chacun. Voir K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 226.

partir d'un certain niveau de développement historique – par exemple posséder une voiture pour pouvoir se rendre sur son lieu de travail, etc. Ainsi, la nécessité en question ne désigne pas tant, ou pas seulement, les contraintes de la reproduction physiologique, mais plus généralement la relation de dépendance à la nature qui découle des besoins matériels et du travail requis pour les satisfaire. Même s'il intègre cet élément socio-historique dans sa définition de la nécessité, Marx la considère toutefois comme une simple « base » sur laquelle pourra fleurir le royaume de la liberté, qui contient l'ensemble des activités déliées de ce rapport de dépendance. On perçoit mieux, désormais, pourquoi la « production matérielle » resterait dictée par une finalité *extérieure*. Il ne s'agit pas simplement de dire qu'elle dépend de l'extériorité naturelle, puisque cette dernière n'est justement pas la fin visée, mais l'objet à travers lequel cette fin est visée. Il s'agit aussi de souligner que la simple reproduction de la vie, qui est la fin visée par la production matérielle, reste extérieure à l'activité libre. Prise dans son ensemble, cette reproduction de la vie peut dès lors être représentée comme un présumé et une base au libre développement des facultés. Dans la mesure où la reproduction matérielle de la vie dépend toujours d'une nature, qui détermine des besoins vitaux et conditionne la réalisation des autres besoins matériels, la conception de la liberté comme indépendance à la nature se traduit comme la conquête d'un espace de déploiement de la vie à l'écart de cette reproduction. Le dépassement de l'opposition duelle entre travail et liberté ne s'opère donc, dans le projet d'émancipation de Marx, qu'en conservant la série d'oppositions résumée par la métaphore topologique des deux royaumes de la liberté et de la nécessité : travail nécessaire *vs* activité libre, reproduction de la vie matérielle *vs* déploiement de la vraie vie humaine, nature *vs* liberté. C'est l'établissement de ce partage hiérarchique entre les domaines de la vie, dont l'un serait une simple base qui supporte l'édifice, qui permet d'absolutiser l'impératif de réduction du temps de travail comme condition de la liberté en justifiant ainsi les bénéfices de la croissance productive permise par la grande industrie capitaliste.

Plaçant le véritable développement humain dans le royaume de la liberté, Marx peut en effet défendre la « réduction de la journée de travail » comme une contribution directe à la réalisation de l'autonomie proprement humaine, et plus simplement comme un moyen indirect d'accroître la liberté au sein du travail. Loin d'introduire une discontinuité avec les *Grundrisse*, ce nouvel argument vient appuyer et renforcer la défense de la croissance productive permise par la grande industrie, comme ouverture d'un champ de liberté

potentielle. Le passage sur les deux royaumes de la liberté et de la nécessité s'inscrit en effet dans une réflexion sur le développement capitaliste de la productivité du travail, en tant qu'il « crée les moyens matériels »¹¹⁸ de l'émancipation futur. « C'est un des aspects civilisateurs du capital – écrit Marx – que la manière dont il extorque ce surtravail et les conditions dans lesquelles il le fait sont plus favorables au développement des forces productives, des rapports sociaux et à la création d'une structure nouvelle et supérieure, que ne l'étaient les systèmes antérieurs de l'esclavage, du servage, etc. »¹¹⁹ Et s'il s'intéresse ici précisément à ce développement des forces productives, c'est en ce qu'il permet de réduire le temps de travail pour élargir la sphère de la véritable liberté sans impliquer aucune « renonciation à la jouissance »¹²⁰. La condition, pour ce faire, est bien entendu de découpler les moyens de production de leur finalité capitaliste axée sur l'accumulation de survalueur conduisant à étendre sans cesse le temps de travail¹²¹. Mais cela ne signifie en aucun cas une fin de la croissance productive. Bien au contraire, Marx envisage l'émancipation comme une réduction du temps de travail accompagnée d'un « élargissement ininterrompu » du « processus de reproduction »¹²² sociale, c'est-à-dire de la base matérielle de la production et des besoins qu'elle permet de satisfaire. Que le temps libre puisse croître simultanément à la croissance de la sphère des besoins, cela n'est possible qu'à condition sinon d'accélérer, du moins de perpétuer la dynamique de croissance continue des forces productives impulsée par le capitalisme¹²³.

À l'issue de cette analyse, on peut douter que Marx ait véritablement abandonné le productivisme en ce qui concerne sa conception de la libération du travail comme émancipation du labeur. Franck Fischbach défend notamment cette thèse en affirmant qu'il serait passé d'une critique du travail, comme forme aliénante que revêt la production, à une critique de la production, comme finalité productive que le capital impose au processus de

¹¹⁸ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 741.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Il s'agit ici d'une formule de K. MARX, *Grundrisse*, op. cit., p. 667.

¹²¹ Voir sur ce point notre ch. 6, p.

¹²² K. MARX, *Le Capital III (1894)*, op. cit., p. 742.

¹²³ C'est là ce qu'Engels défendra très clairement dans *L'Anti-Dühring*, en affirmant que le dépassement des rapports sociaux capitalistes « est la seule condition requise pour un développement des forces productives *ininterrompu*, progressant à un rythme toujours plus rapide, et par suite, pour un accroissement *pratiquement sans bornes* de la production elle-même », F. ENGELS, *Anti-Dühring (1877)*, É. Bottigelli (trad.), Paris, Éditions sociales, 1973, p. 318, nous soulignons.

travail. Tandis que dans le premier cas, le terme de production est entendu comme le déploiement matériel des forces productives et génériques de l'être humain, il désigne dans le second la définition spécifiquement capitaliste des activités « productives », au sens où elles contribuent à la production de survaleur¹²⁴. Or, la critique par Marx de cette finalité productive du capital, du point de vue *formel* de la valeur, n'implique pas nécessairement la critique de la croissance productive, envisagée d'un point de vue *matériel*. Si l'on entend par « productivisme » la logique infinie d'accumulation de survaleur propre au capital, force est de constater que Marx est bien antiproductiviste. Mais il faudrait en même temps reconnaître que les fondements de cette critique sont déjà posés dans les *Grundrisse*, où Marx défend clairement une libération du temps libre permise par une abolition de la logique d'accumulation de survaleur¹²⁵. Si l'on entend cependant par « productivisme » l'affirmation du principe de la croissance productive comme condition et ressort de l'émancipation, on ne peut s'empêcher de noter que Marx reste productiviste dans les manuscrits du troisième tome du *Capital*, en défendant ce principe par-delà l'abolition de la finalité productive du capital. Au moment même où il tâche de dépasser l'opposition classique entre travail et liberté, en réinjectant une dose de liberté dans le travail, Marx maintient fermement l'opposition entre la dépendance à la nature et l'autonomie véritable. C'est sur la base de ce présupposé philosophique, hérité de la tradition idéaliste allemande, que la croissance productive peut alors apparaître comme une conquête de la « vraie vie » sur la simple vie naturelle, dont la moindre valeur découle d'un reste insurmontable d'hétéronomie ontologique. Outre la défense d'une continuité matérielle entre la grande industrie capitaliste et la base technologique de la société future, le productivisme résiduel de Marx témoigne d'une certaine continuité idéologique avec la conception philosophique de l'autonomie comme liberté conquise sur la nature, par une maîtrise instrumentale libérant l'être humain des tâches de subsistance. Certes, la non-identité ontologique de la nature signe l'inachèvement de ce projet et oblige également à repenser la plus grande liberté dans le travail nécessaire persistant dans toute société. Il n'est donc jamais question d'une abolition pure et simple du travail. Mais tel

¹²⁴ C'est là notamment le sens du concept de « travail productif » sur lequel s'appuie Franck Fischbach pour élaborer son argument.

¹²⁵ Voir notamment K. MARX, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 661-662 : « C'est le libre développement des individualités, où l'on ne réduit donc pas le temps de travail nécessaire pour poser du surtravail, mais où l'on réduit le travail nécessaire de la société jusqu'à un minimum, à quoi correspond la formation artistique, scientifique, etc., des individus, grâce au temps libéré et aux moyens créés pour eux tous. »

que le pense encore Marx, le communisme sera à même de parachever le principe de croissance productive pour faire reculer toujours plus loin cet obstacle et élargir toujours davantage la sphère de l'autonomie véritable.

*

2. Vers l'idée d'un communisme écologique : repenser l'autonomie

Au point de la réflexion où nous sommes à présent parvenus, il est nécessaire d'accomplir un ultime mouvement critique à l'égard de Marx. Le hiatus entre sa critique écologique du productivisme capitaliste, sous la forme de l'épuisement généralisé de la vie, et son projet d'émancipation encore productiviste, nous oblige à avancer *avec* Marx et *au-delà* de Marx. Il s'agit de procéder à une critique immanente, qui repère une tension interne entre la prise en compte des limites temporelles de la régénération du potentiel vital des forces naturelles, d'une part, et l'impératif d'une maximisation de la productivité pour élargir la sphère de la consommation matérielle tout en dégageant du temps libre, d'autre part. Le problème ne réside pas dans la défense d'un certain progrès dans la productivité du travail par la mise en œuvre productive de la nature, mais dans son absolutisation qui découle d'une certaine dépréciation du travail de subsistance et d'une définition philosophique de la liberté comme arrachement aux dépendances naturelles. Alors même que la subsistance, définie comme la satisfaction des besoins essentiels à la reproduction de la vie, est au cœur du concept de « travail nécessaire », elle reste une forme d'impensé de Marx, du marxisme, et même d'un premier écosocialisme inspiré de Marx. Or, précisément, un nouveau regard porté sur ce travail de subsistance doit permettre de penser l'autonomie autrement qu'une « délivrance » à l'égard de la nature¹²⁶.

¹²⁶ Nos analyses rejoignent ici la thèse centrale défendue par A. BERLAN, *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, Le Batz, La Lenteur, 2021. Cet ouvrage est paru trop récemment pour nous permettre d'engager une discussion approfondie de ses thèses principales. Mais nous nous inspirons toutefois d'un article du même auteur, indiquant la problématique d'ensemble : A. BERLAN, « Renouveler notre vision du monde. La revalorisation écoféministe de la subsistance », *Alternatives économiques*, vol. 90, n° 2, 2021, p. 71-81.

Comme nous l'avons vu, la critique de Marx permet de reconnaître que la maximisation productive imposée par la concurrence capitaliste est intrinsèquement destructrice de la terre et de la vie humaine, et donc que l'abolition des rapports capitalistes de production est une condition *sine qua non* d'une résolution de la rupture métabolique. Mais cette condition nécessaire reste non suffisante pour penser un communisme écologique. Dans les rares ébauches que Marx consacre à la société future, sa conception de l'émancipation conserve un principe de maximisation productive commandé cette fois par une certaine « représentation » normative d'un idéal d'autonomie que la société future devra s'efforcer de réaliser. Sans aucune prétention de concocter dès à présent les recettes pour les marmites de l'avenir, il nous importe seulement d'esquisser quelques pistes de réflexions qui permettraient d'amender cet idéal d'émancipation en cohérence avec les enjeux écologiques soulevés dans les marges de la critique marxienne du capitalisme, pour l'élever à la hauteur de l'époque présente où ils tendent à devenir le centre de gravité de toute réflexion sur la possibilité d'une autre vie sociale. Comme nous le verrons, une prise en compte de la spécificité de la subsistance requiert non seulement de remettre en question le principe de croissance productive, que Marx continue de défendre, mais aussi le principe d'une croissance de la productivité du travail comme condition de la liberté.

A. Les limites d'un communisme fondé sur la croissance productive

Il n'est guère d'argument plus commun, pour disqualifier d'entrée de jeu l'idée de communisme de la nouvelle arène dans l'écologie politique, qu'une preuve par les faits que l'on croit pouvoir trouver dans les dévastations environnementales du socialisme réel. Et ces dernières seraient elles-mêmes à mettre au compte d'un productivisme exacerbé résultant de l'économie planifiée, telle qu'elle fut notamment mise en place dans la Russie soviétique au cours du XX^e siècle¹²⁷. Cette thèse consensuelle, qui fédéra la première écologie politique

¹²⁷ Un tableau unilatéral et très simplificateur de ce désastre, animé d'une rhétorique anticommuniste, fut dressé par M. FESHBACH et A. FRIENDLY, *Ecocide in the USSR. Health and Nature Under Siege*, New York, Basic Books, 1992. Les auteurs considèrent notamment que les différentes catastrophes écologiques résultent d'un élan utopique de la révolution aveugle aux contraintes du réel. Des recherches plus récentes ont permis de nuancer ce constat en montrant que la première phase de la politique soviétique suite à la révolution russe fut bien plutôt caractérisée par un essor des recherches écologiques et la mise en place d'une politique de protection environnementale ambitieuse, comprenant notamment l'instauration d'un « Décret sur la terre » en 1917, la mise en place d'un code forestier en 1923 et la création de nombreuses réserves naturelles destinées à l'observation scientifique (« *Zapovednik* ») jusqu'en 1929. L'arrivée au pouvoir de Staline marque un véritable tournant, en plaçant

autour d'un même antimarxisme¹²⁸, ne cesse de refaire surface dans le débat public. En appelant au bon sens et à la conscience historique pour dénoncer l'anticapitalisme des mouvements de la jeunesse pour le climat, un éditorialiste d'un quotidien allemand à grand tirage affirmait récemment qu'« en la matière, les leçons de l'histoire sont pour le moins évidentes. Même lorsque les participants sont bien intentionnés, ce qui resterait à démontrer, l'abolition des marchés conduit toujours par la force des choses à une sorte d'économie planifiée. Et toute personne qui a encore connu la RDA sait bien à quel point l'économie planifiée s'avère désastreuse pour l'environnement »¹²⁹. Parce que l'économie planifiée mise en œuvre dans les pays socialistes fut souvent animée par un productivisme anti-écologique, toute forme possible de planification non-marchande (centralisée ou fédérale, autoritaire ou démocratique, etc.) ne ferait qu'aggraver le désastre en cours. Le vice logique grossier suffirait ici à balayer l'argument d'un revers de la main. Mais derrière leurs apparences simplistes, ces critiques sont le symptôme de difficultés bien réelles. D'une part, l'expérience historique nous apprend que l'abolition du marché et la mise en place de la planification n'offre aucune garantie de durabilité écologique. Et d'autre part, on ne peut simplement affirmer que ces expériences ne sont qu'une trahison du modèle de planification sociale esquissé par Marx. Sans aucun doute, elles le sont à bien des égards. Mais nous verrons que l'impératif d'une croissance matérielle de la production dans la société communiste trouve sa source dans le texte de Marx lui-même. Au lieu d'ignorer ces difficultés, il convient d'approfondir l'enquête afin d'identifier la structure du problème, ce que nous tenterons de faire ici à l'aide d'une critique développée par George Bataille. Loin de justifier l'abandon de l'idée communiste, cette lucidité est la condition préalable de son actualisation.

la maximisation productive du plan quinquennal et le développement de l'industrie devant tout enjeu environnemental, en évinçant progressivement les partisans d'une politique écologique, et en promouvant un nouveau paradigme scientifique prométhéen à travers la figure de Lysenko. Ce n'est qu'à la fin de l'ère Kroutchev que la question écologique retrouve une place au sein des politiques publiques, notamment dans la relance de recherches scientifiques sur la question climatique. Voir P. JOSEPHON *et al.*, *An Environmental History of Russia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013 ; K. CHATTOPADHYAY, « The Rise and Fall of Environmentalism in the Early Soviet Union », *op. cit.* ; J. B. FOSTER, « Late Soviet ecology and the planetary crisis », *Monthly Review*, vol. 67, n° 2, 2015, p. 1-20.

¹²⁸ On en trouve la formule canonique dans l'ouvrage de J. HANS, *Le Principe responsabilité*, J. Greisch (trad.), Paris, Flammarion, 2013, dont toute la seconde partie est consacrée à une critique de l'utopie marxiste de l'abondance représentée en la figure d'Ernst Bloch.

¹²⁹ N. PIPER, « Der böse Kapitalismus? », *Süddeutscher Zeitung*, 19 novembre 2021.

Le principe de la croissance productive : le primat de l'investissement sur la dépense improductive

La suspension totale ou partielle de l'économie de marché et son remplacement par une planification sociale des fins et des moyens de la production met fin à la contrainte objective de la concurrence qui est à l'origine de la rupture métabolique capitaliste. Comme nous l'avons vu¹³⁰, c'est la pression écrasante de la concurrence qui contraint les investisseurs privés à viser la maximisation des gains productifs immédiats, par l'emploi de technologies productives potentiellement destructrices sur le temps long. C'est elle, également, qui contraint les capitalistes à réinvestir la survalueur ainsi dégagée en un nouveau capital productif¹³¹, c'est-à-dire en nouveaux moyens de production et en nouvelles technologies productives. « Concrètement », écrit Marx, « l'accumulation se dissout dans la reproduction du capital à une échelle qui progresse constamment »¹³². Par-là, il indique que la survalueur accumulée grâce à l'exploitation permet non seulement au capitaliste de reproduire l'ensemble de ses moyens de production, mais aussi d'accroître sa base productive pour dégager une survalueur encore plus grande que la précédente, etc., dans un processus de croissance exponentielle. Pour autant, l'abolition du marché et de la concurrence n'implique en rien, pour Marx, la fin de la croissance productive, mais seulement l'abolition de sa forme capitaliste. D'une part, il affirme que l'accumulation capitaliste n'est qu'une forme sociale de « la reproduction à une échelle élargie », laquelle existe « dans les formations sociales économiques les plus diverses »¹³³. Et d'autre part, nous avons vu qu'il pense la société communiste comme un « élargissement ininterrompu »¹³⁴ de la base matérielle de la société reposant sur un accroissement des forces productives. Certes, le mode opératoire de la croissance productive n'est plus le même, au sens où l'on passe de la contrainte objective et indomptable de la concurrence à un plan social de production. Mais cela n'implique pas nécessairement que cette forme soit *en elle-même* satisfaisante d'un point de vue écologique.

¹³⁰ Voir notre ch. 3, p. 200 *et sq.*

¹³¹ Marx écrit ainsi que « le développement de la production capitaliste fait de l'accroissement constant du capital placé dans une entreprise une nécessité, et [que] la concurrence impose à chaque capitaliste individuel de se soumettre à la contrainte extérieure » K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 575.

¹³² *Ibid.*, p. 565.

¹³³ *Ibid.*, p. 580.

¹³⁴ K. MARX, *Le Capital III (1894)*, *op. cit.*, p. 742.

C'est en s'inspirant de cette conceptualité, par laquelle Marx pense la croissance productive comme accumulation du capital et reproduction élargie, que Georges Bataille formula dans un ouvrage de 1949, *La Part maudite*¹³⁵, une analyse critique du productivisme soviétique qui, en retour, met en lumière certaines limites de la conception marxienne du progrès. Sa démarche nous intéresse, dans la mesure où il entreprend un mouvement d'autocritique du marxisme d'un point de vue écologique, nourri notamment de la lecture de Vladimir Vernadsky qui élaborait en 1926 le concept de « biosphère » dans un ouvrage éponyme¹³⁶. Résumons d'abord les présupposés de son analyse avant d'en venir à sa critique du productivisme.

L'argument central de Bataille consiste à réinscrire les processus économiques dans la totalité de l'écosystème terrestre, en les pensant comme la forme spécifiquement humaine que revêt la transformation d'énergie solaire et de matière terrestre par les organismes vivants. Le monde vivant, auquel participe l'être humain et son organisation sociale, ne se caractérise pas que par un métabolisme de reproduction, mais aussi et surtout par le phénomène de croissance organique qui témoigne d'une faculté fondamentale, propre à tous les vivants, d'accumuler plus d'énergie qu'il n'en est requis pour assurer leur simple subsistance. Lorsque cette croissance rencontre des limites qui l'empêchent de progresser de manière continue, l'énergie excédentaire accumulée par le système organique doit trouver une voie pour s'échapper : ou bien se libérer en pure perte, dans ce que Bataille nomme la « dépense improductive », ou bien trouver une nouvelle voie pour relancer sa croissance sur un autre plan. C'est là un phénomène qui trouverait autant à se confirmer pour l'organisme individuel, que pour la collectivité vivante peuplant la biosphère.

La reproduction sexuée est ainsi interprétée par Bataille comme une immense dépense d'énergie par l'organisme ayant atteint sa taille adulte et ne pouvant plus croître davantage. Et l'évolution des espèces témoignerait de l'invention d'une foule de stratégies pour relancer la

¹³⁵ G. BATAILLE, *La Part maudite*, op. cit.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 34, où Bataille se réfère à Vernadsky pour penser la logique d'expansion et de croissance du vivant à l'échelle du globe terrestre. Voir V. I. VERNADSKY, *The Biosphere*, op. cit. Afin de développer une lecture écologique du projet mené par Bataille dans *La Part maudite*, nous nous appuyons sur A. HORRIE, *Analyse de la notion de décroissance sous l'angle de la théorie d'économie générale de Georges Bataille*, Paris, Sorbonne, 2018 et O. ROMANO, « Dépense », dans G. D'Alisa, F. Demaria et G. Kallis (éd.), *Degrowth. A Vocabulary for a New Era*, Abingdon, Routledge, 2015.

croissance organique, une fois que le processus d'expansion du vivant a rencontré les limites de l'espace disponible à la surface du globe¹³⁷. Au sein de ce mouvement d'ensemble, l'émergence de l'humanité donne à voir, par son inventivité technique, une formidable extension des capacités organiques d'accumulation de l'énergie solaire, qui permet à la fois d'élargir la croissance de l'espèce humaine en son corps non organique¹³⁸ et d'accroître les possibilités de dépense luxueuse d'énergie¹³⁹. Par cette mise en perspective cosmo-poétique de l'activité productive, réinscrite dans la totalité vivante de la biosphère, Bataille cherche à compléter et à dépasser le point de vue « restreint » de l'économie politique classique. Alors que celle-ci s'intéresse avant tout aux moyens de maximiser l'acquisition de richesses, en présupposant une rareté naturelle à dépasser par la croissance productive, le point de vue de l'« économie générale » (c'est-à-dire réinscrite dans le mouvement d'ensemble de la vie terrestre) inverse la perspective : il s'agit de partir du constat d'un surplus d'énergie accumulé, pour analyser les organisations économiques des sociétés comme autant de solutions au problème posé par la nécessité de sa dépense¹⁴⁰.

La notion d'« excédent » employée par Bataille peut être comprise comme une traduction énergétique du concept marxien de « surproduit »¹⁴¹, désignant la part du produit social d'ensemble qui excède la quantité de biens nécessaires à la reproduction de la société – non seulement à la reproduction organique des individus qui la composent, mais aussi à la reproduction matérielle de l'ensemble de ses moyens de production et de ses infrastructures qui s'usent au cours du temps. En suivant Marx qui distingue en ce surproduit la part destinée à la consommation et la part destinée à la production¹⁴², Bataille considère la « dépense

¹³⁷ G. BATAILLE, *La Part maudite*, op. cit., p. 36. Bataille donne notamment les exemples de la croissance verticale des arbres, de la conquête du ciel par les oiseaux, ou de la prédation animale, comme autant de manière d'accroître l'accumulation de l'énergie et d'étendre les manifestations de sa dépense.

¹³⁸ « Mais l'activité humaine transformant le monde augmente la masse de matière vivante d'appareils annexes, composés d'une immense quantité de matière inerte, qui accroissent considérablement les ressources d'énergie disponible. », *ibid.*, p. 40.

¹³⁹ « Par le travail et les techniques », l'être humain a tout autant « rendu l'extension possible, au-delà des limites reçues » qu'il est devenu « de tous les êtres vivants le plus apte à consommer intensément, luxueusement, l'excédent d'énergie que la pression de la vie propose à des embrasements conformes à l'énergie solaire de son mouvement. », *ibid.*, p. 41.

¹⁴⁰ « À partir du point de vue particulier, les problèmes sont en premier lieu posés par l'insuffisance des ressources. Ils sont en premier lieu posés par leur excès si l'on part du point de vue général. », *ibid.*, p. 43.

¹⁴¹ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, op. cit., p. 564.

¹⁴² *Ibid.*, p. 574. Plus précisément, Marx affirme que « la survaleur, ou le surproduit » peut servir à la fois comme « fonds de consommation » ou comme « fonds d'accumulation ».

improductive » (ou « consommation improductive »¹⁴³) et la croissance productive comme les deux pôles d'écoulement de l'excédent. Ou bien les richesses excédentaires sont dilapidées dans la jouissance, le luxe et l'oisiveté, ou bien elles sont mises en œuvre utilement pour viser « l'extension des entreprises et de l'outillage », c'est-à-dire « l'accroissement des forces productives »¹⁴⁴. « Sans nul doute, le changement le plus conséquent dans la disposition des ressources excédantes fut leur consécration principale au développement de l'outillage : il ouvrit l'ère industrielle et demeure à la base de l'économie capitaliste »¹⁴⁵. Cette thèse centrale de *La Part maudite*, selon laquelle les sociétés capitalistes se singularisent dans l'histoire humaine par la minimisation de la dépense improductive et la maximisation de l'investissement productif est somme toute très proche d'une idée défendue par Marx dans le *Capital*, sous le titre de « La théorie de l'abstinence »¹⁴⁶. Disposant du surproduit sous la forme de la survaleur, le capitaliste aurait théoriquement le choix de le dépenser pour sa propre jouissance ou de le transformer en un nouveau capital productif en l'investissant dans des moyens de production. La loi de fer de la concurrence l'oblige toujours à privilégier le second moment. Certes, le luxe n'est pas aboli, mais il n'est plus qu'une conséquence de la croissance productive, au sens où il permet d'absorber une part de l'excédent. Même si la consommation de luxe peut croître absolument, ce n'est que dans la mesure où sa part relative à l'investissement productif reste très marginale¹⁴⁷.

L'« accumulation communiste » : une croissance productive exacerbée ?

Loin de se limiter aux sociétés capitalistes, ce principe de croissance productive caractérise pour Bataille « le monde de l'industrie moderne »¹⁴⁸, dont la Russie soviétique offre la forme la plus accomplie. La planification quinquennale de la production, telle qu'il l'interprète, n'eut pas pour fonction de freiner l'investissement dans les moyens de production pour redonner une place à la jouissance de la dépense improductive, mais au contraire

¹⁴³ G. BATAILLE, *La Part maudite*, *op. cit.*, p. 110.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 102.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 128.

¹⁴⁶ K. MARX, *Le Capital I (1890)*, *op. cit.*, p. 574-581.

¹⁴⁷ « C'est pourquoi, bien que les gaspillages du capitaliste n'aient jamais l'allure de la bonne conscience qui caractérise ceux du fringant seigneur féodal, et que l'avarice la plus crasseuse et l'esprit de calcul le plus besogneux y soient toujours sur le qui-vive, ses gaspillages s'accroissent cependant à mesure qu'il accumule », *ibid.*, p. 576.

¹⁴⁸ G. BATAILLE, *La Part maudite*, *op. cit.*, p. 117.

d'effacer toute forme de luxe pour consacrer l'intégralité de l'énergie sociale à la croissance des forces productives, c'est-à-dire des moyens techniques permettant de capter encore davantage d'énergies et de matières. Dans ce modèle, ce n'est pas seulement l'accroissement du surplus qui doit être maximisé en forçant tout membre de la société à se consacrer intégralement à l'effort productif ; c'est également la part de ce surplus réinvesti dans l'accroissement des moyens de production qui doit devenir totale, en privant chacune et chacun des possibilités de jouissance que ce surplus recèle. « Dès 1929 [avec Staline], au début du plan quinquennal, l'économie russe a pris sa forme actuelle. Elle est caractérisée par la consécration de la quasi-totalité des ressources excédantes à la production des moyens de production »¹⁴⁹.

Là où Marx réservait le concept d'« accumulation » pour désigner la forme de « reproduction élargie » (croissance) spécifiquement capitaliste, Bataille subvertit l'usage du concept en décrivant la planification soviétique comme « l'accumulation communiste »¹⁵⁰. Implicitement, il suggère ainsi que la suspension du marché et la planification n'introduisent pas nécessairement de rupture qualitative dans la logique de croissance productive, et permettent au contraire de l'exacerber. Alors que sous le capitalisme, « le gaspillage réduit demeurait libre, et pouvait d'ailleurs en partie se produire à son profit », « le communisme soviétique s'est résolument fermé au principe de la dépense improductive », pour former l'image d'une société qui « ne vit plus que pour le développement démesuré de ses forces productives »¹⁵¹. Bataille étudie en détail les causes empiriques qui ont précipité ce mode de développement, en y voyant notamment la conséquence d'un retard industriel dont le rattrapage brutal devint une nécessité vitale dans le contexte des guerres du premier XX^e siècle¹⁵². Ne pouvant compter sur l'existence d'une grande bourgeoisie industrielle, les bolchéviks durent créer de toute pièce l'arsenal productif nécessaire pour résister aux tentatives d'agressions extérieures, ce qui ne fut possible qu'en maximisant l'effort et en éliminant toute dépense improductive. Mais pour autant, Bataille ne résume pas l'explication

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 132-133.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 129. Bataille cite notamment une source historique précisant que le plan quinquennal de 1938 visait un produit net de « 184 milliards de roubles dont 114 milliards et demi réservés à la production des moyens de production et seulement 69 milliards et demi à celle des objets de consommation », *ibid.*, p. 132.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 132-133.

¹⁵² Bataille va même jusqu'à dire que pour ces raisons, « l'Union soviétique [...] n'aurait pu subsister sans une consécration massive de ses ressources à l'outillage industriel. », *ibid.*, p. 137.

de ce virage productiviste à des facteurs externes et contingents. La guerre, dit-il, joue comme « stimulant » de « la consécration des ressources à l'outillage »¹⁵³, laquelle répond donc d'une cause plus immanente, d'un principe interne à l'organisation sociale. C'est là ce qu'il indique en affirmant, de manière surprenante, qu'« il n'y a dans le monde capitaliste aucune *préférence de principe* donnée à la production des moyens de production » et que « cette *préférence* n'apparaîtra que dans l'accumulation communiste »¹⁵⁴. Bataille ne remet pas en question ici le productivisme capitaliste fondé sur une contrainte objective à l'investissement productif, comme l'avait montré Marx. Mais il distingue précisément cette contrainte imposée par les lois du marché, d'un principe normatif pour lequel on pourrait se décider en raison d'un certain jugement de valeur. Autrement dit, Bataille suggère que la course à la croissance ayant animé le communisme réellement existant n'est pas que la conséquence de circonstances empiriques externes, mais aussi et plus fondamentalement le résultat d'une certaine conception du monde embrassée en toute conscience par ses partisans et ses partisans.

Les limites biosphériques du communisme de la croissance

Or, au cours de son analyse, Bataille suggère que l'on peut faire remonter cette évaluation positive de la croissance productive à la conception marxienne de l'émancipation, à laquelle il oppose une critique de la croissance du point de vue des conditions écologiques de son déploiement. Certes, Marx critiquait l'accumulation en dénonçant l'exploitation de classe sur laquelle repose l'investissement productif du capitaliste, qui ne portait ses fruits qu'« en raison [...] du renoncement à toutes les jouissances de la vie qu'il impose au travailleur »¹⁵⁵. Mais ce n'était que pour défendre avec emphase les bienfaits de cette logique productive pour l'humanité dans son ensemble et la société à venir. Malgré sa critique de l'épuisement des sols, Marx continue de louer la contribution historique de l'accumulation :

C'est en fanatique de la valorisation de la valeur qu'il [le capitaliste] contraint sans ménagement l'humanité à la production pour la production, et donc à un développement des forces productives sociales et à la création de conditions matérielles de production qui seules peuvent constituer la base réelle d'une forme de société supérieure dont le principe fondamental et le libre développement de chaque individu.¹⁵⁶

¹⁵³ *Ibid.*, p. 131.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 118, nous soulignons.

¹⁵⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 576.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 575.

Au contraire, le point de vue « biosphérique » de l'économie générale qu'adopte Bataille lui permet de repérer une difficulté majeure de ce modèle de développement :

Si l'on envisage à la surface du globe la *totalité* de la richesse produite, les produits ne peuvent en être employés à des fins productives que dans la mesure où l'organisme vivant, qu'est l'humanité économique, peut accroître ses équipements. Ce n'est pas entièrement, ni toujours, ni indéfiniment possible. Un excédent doit être dissipé par le moyen d'opérations déficitaires : la dissipation finale ne saurait manquer d'accomplir le mouvement qui anime l'énergie terrestre.¹⁵⁷

Contrairement à l'économie politique (ou sa critique) qui part du problème de la rareté pour présenter la croissance productive comme sa solution, l'économie générale part du problème de la captation d'un excédent d'énergie pour indiquer les « limites » d'une logique d'investissement productif qui oublierait la nécessité de la dépense improductive du surplus¹⁵⁸. « Que pour finir on doive dépenser sans compter [...] c'est ce que refusent des esprits habitués à voir dans le développement des forces productives la fin idéale de l'activité »¹⁵⁹. Alors que Marx considère l'« élargissement continu » de l'appareil productif comme une condition de possibilité de la société future et de sa liberté fondée sur l'abondance, ce modèle productif signe selon Bataille l'impossibilité¹⁶⁰ d'une vie sociale se heurtant aux contraintes écologiques de la biosphère et risquant ainsi sa « dissipation finale »¹⁶¹.

Notons ici que le modèle d'émancipation fondé sur la croissance productive était déjà en tension avec la critique de l'épuisement du sol par l'industrialisation capitaliste de l'agriculture dans l'œuvre de Marx. Mais ce dernier pouvait contourner le problème en supposant peut-être qu'une gestion collective et rationnelle des terres permettra dans l'avenir d'en accroître les rendements de manière progressive et continue. À partir du moment où la loi du remplacement des nutriments est respectée (ce qui reste hors de portée des capitalistes soumis à la pression de la concurrence), il serait possible d'envisager un cercle vertueux de

¹⁵⁷ G. BATAILLE, *La Part maudite, op. cit.*, p. 28.

¹⁵⁸ Après avoir affirmé que « l'exubérance indéfinie » du vivant ne se déploie que « par rapport aux conditions qui la rendent possible – et qui la limitent » (emphase de l'auteur), Bataille précise que l'économie générale n'envisage « la misère ou la croissance » qu'en tenant compte « des limites que l'une et l'autre ne peuvent manquer de rencontrer », *ibid.*, p. 43.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁶⁰ « Les hommes dont l'action eut pour résultat l'industrie moderne ignorèrent même, faute d'en concevoir l'idée, qu'un tel monde serait impossible : ils furent pleinement indifférents à une impuissance du mouvement qui les portait, qui ne pouvait réduire le monde à sa loi. », *ibid.*, p. 118, nous soulignons.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 28.

croissance reposant sur l'intégration de nouveaux intrants dans les sols. La représentation d'un progrès indéfini s'en tient à un point de vue particulier, qui isole la production agricole du réseau de dépendance dans lequel elle s'inscrit et ne questionne pas l'origine des matières et des énergies requises pour son accroissement – que l'on pense ici aux coûts écologiques impliqués par la production et l'épandage massif d'engrais azotés de synthèse¹⁶². En inscrivant au contraire « l'ensemble de l'activité productive » dans un « ensemble plus vaste »¹⁶³, en l'occurrence la biosphère, le point de vue de l'économie générale de Bataille permet de souligner l'incompatibilité fondamentale de la perpétuation de la croissance productive et des contraintes écologiques qui pèsent sur le déploiement de la vie terrestre. Pour s'en tenir à la critique d'une contradiction entre le capital et la terre (le sol), Marx manqua d'apercevoir la contradiction entre le principe de croissance productive et la Terre (la biosphère). Il serait absurde de lui reprocher de n'avoir su anticiper la contradiction écologique globale, un demi-siècle avant l'élaboration du concept de « biosphère », et près d'un siècle avant la constitution du paradigme scientifique du « système-Terre » (*Earth-System*)¹⁶⁴. Mais il serait tout aussi absurde de défendre aujourd'hui un modèle de planification économique comme perpétuation de la croissance productive, par l'investissement continu dans l'outillage visant la libération du temps libre couplée d'un élargissement constant de la sphère des besoins matériels.

Or, c'est précisément cette conception d'une planification productiviste, esquissée dans le passage du troisième livre du *Capital*, que Marx reprend et développe dans la *Critique du programme de Gotha* (1875). Répondant à la question de l'usage et de la répartition de « la totalité de ce qui est produit en société », Marx remarque qu'il faut distinguer deux éléments : la première part consacrée à la reproduction sociale d'ensemble, et la seconde part consacrée à la consommation individuelle. Cette reproduction sociale ne requiert pas seulement « ce qui couvre le remplacement des moyens de production utilisés », autrement dit les moyens d'une reproduction simple, mais également « une fraction supplémentaire pour étendre la production »¹⁶⁵, autrement dit l'investissement productif permettant la reproduction élargie.

¹⁶² Voir notre ch. 3, p. 194 et sq.

¹⁶³ G. BATAILLE, *La Part maudite*, op. cit., p. 25-26.

¹⁶⁴ Sur le développement de ce nouveau paradigme scientifique, voir I. ANGUS, *Face à l'anthropocène*, op. cit., p. 45-56.

¹⁶⁵ K. MARX, *Critique du programme de Gotha* (1875), op. cit., p. 55, nous soulignons.

Dans un commentaire critique de ce texte, Bruno Astarian fait remarquer que cet investissement productif du surplus en vue de la croissance n'est pas présenté par Marx comme le fruit d'une décision démocratique collective à laquelle toutes et tous seraient conviées, mais comme le résultat d'un calcul rationnel répondant d'une nécessité indiscutable¹⁶⁶. Au sujet de la future société communiste, Marx affirme en effet que « ces défalcations sur le "produit intégral du travail" » visant au réinvestissement productif « sont une nécessité économique » et qu'« on peut les calculer partiellement grâce au calcul des probabilités, mais en aucune façon sur la base de la justice »¹⁶⁷. Il n'est donc pas question, pour Marx, de discuter et de débattre de l'impératif social de l'accroissement productif, mais seulement d'optimiser son déroulement sur la base d'un calcul rationnel. Implicitement, il défend donc cette « préférence de principe » de l'investissement productif primant sur une dépense improductive du surplus, sans laisser aux travailleurs et travailleuses la possibilité de décider de la part de jouissance immédiate, ou de renoncement en vue de la croissance future, que s'impose l'ensemble de la société. Or, comme le dit bien Astarian, « il appartient à la société des hommes libres de décider de l'usage de ces produits, d'arbitrer par exemple entre une jouissance immédiate et un report de la consommation en faveur de l'investissement », car « le renouvellement et l'extension des moyens de production sont des décisions qui n'ont rien d'objectif mais sont [...] éminemment politiques »¹⁶⁸.

Si Marx élude cet élément démocratique, c'est précisément dans la mesure où il pense la croissance productive comme condition *sine qua non* de l'accomplissement de la révolution, ou plutôt de son aboutissement. L'originalité de la *Critique du programme de Gotha*, qui lui valut une longue et funeste¹⁶⁹ postérité, est de distinguer deux étapes dans l'avènement de la société communiste : une première phase de transition qui conserve certains éléments de la société bourgeoise dont elle est issue, et une seconde phase de pleine réalisation permettant seule de réaliser l'entière autonomie visée. Dans la première, nous dit-il, la répartition du reste du

¹⁶⁶ « On nous parle ici de nécessité économique, d'adaptation aux moyens disponibles et de calcul. Il semble bien que la "société coopérative" n'ait pas le choix de ses décisions. Cette impression est renforcée par la remarque sur le fait que la justice n'y a pas sa place. Autrement dit, la première clé de répartition du produit social semble être une donnée qui s'impose de toute nécessité. », B. ASTARIAN, *L'Abolition de la valeur*, Genève, Entremonde, 2017, p. 31.

¹⁶⁷ K. MARX, *Critique du programme de Gotha (1875)*, op. cit., p. 55-56, nous soulignons.

¹⁶⁸ B. ASTARIAN, *L'Abolition de la valeur*, op. cit., p. 31.

¹⁶⁹ Elle put notamment servir à justifier toutes les formes de privation de liberté et le maintien de l'exploitation dans le socialisme réel, comme un mal nécessaire de la transition, avant l'avènement du véritable communisme.

produit d'ensemble destiné à la consommation devra encore être réglée par un principe d'égalité abstraite, conservant la norme capitaliste du temps de travail pour définir la part qui revient à chacune et chacun. Mais cela pose deux problèmes. D'une part, les individus sont dotés d'aptitudes différentes, et peuvent travailler plus ou moins selon leur force. Et d'autre part, il est possible de travailler plus ou moins intensément durant une même heure de travail. Le maintien de cette quantification horaire suppose donc d'imposer une certaine norme d'intensité productive et un certain contrôle sur le travail, en empêchant l'individu de travailler à son rythme et, par exemple, de profiter de son activité pour tisser des relations sociales, développer sa créativité, expérimenter. Ce n'est que dans une seconde phase de développement, nous dit Marx, que « tous ces inconvénients » peuvent être dépassés, « quand avec le développement des individus à tous égards, *leurs forces productives se seront également accrues et que toutes les sources de la richesse jailliront avec abondance*, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être entièrement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux : "De chacun à ses capacités, à chacun selon ses besoins !" »¹⁷⁰. La préférence accordée à la croissance productive dans la période de transition trouve donc sa justification de principe dans les vertus libératrices d'une abondance, dépassant l'horizon de la rareté qui obligeait d'imposer le travail comme une contrainte. Remise à plus tard, l'autonomie véritable justifie dans l'immédiat l'extension contrainte de la production. Certes, Marx ne défend pas l'horizon d'une croissance illimitée, mais plutôt la nécessité d'une perpétuation de la croissance capitaliste durant la première phase du communisme. C'est qu'il suppose, à partir de son point de vue historique, que les forces productives ne sont pas encore assez développées. Mais c'est là, précisément, un point de vue qui mérite d'être remis en question à la lumière du présent.

À l'issue de sa critique de l'accumulation communiste et de ses présupposés productivistes, Bataille finit par abandonner l'idée révolutionnaire qui animait son engagement de jeunesse¹⁷¹ pour s'en remettre, en conclusion de *La Part maudite*, à une solution géopolitique au problème de la dépense qui semblera aujourd'hui conjoncturelle et

¹⁷⁰ K. MARX, *Critique du programme de Gotha (1875)*, op. cit., p. 60.

¹⁷¹ Avec Raymond Queneau, Bataille comptait parmi les membres du CCD (Cercle communiste démocratique), une organisation marxiste antibolchévique fondée par Boris Souvarine.

anecdotique : le fol espoir (plein d'ironie?)¹⁷² qu'il place dans les plans Marshall comme l'esquisse d'un renversement de la logique capitaliste de l'investissement productif du surplus en celle du don, qui pourrait se généraliser pour répartir les richesses au niveau global. Sa critique peut toutefois être lue comme une invitation à repenser l'idée communiste à la hauteur des enjeux écologiques contemporains, pour la découpler du productivisme animant encore les esquisses qu'en propose Marx.

B. Les paradoxes du premier socialisme écologique : du dogme de la croissance productive au mythe de l'automatisation

À l'encontre de ce communisme de la croissance, les années 1960 virent naître les premières tentatives de repenser le communisme en le dissociant de l'idée d'un nécessaire accroissement quantitatif des moyens de production et de la base matérielle des besoins à satisfaire. Ce recul critique par rapport au premier projet de Marx traduit une transformation profonde de la situation historique. D'une part, l'essor du fordisme durant l'entre-deux guerres et son développement dans ladite « société de consommation » du bloc de l'Ouest, suscita une nouvelle critique des besoins aliénants générés par le capitalisme, qui permit de penser le projet communiste en le découplant d'un élargissement de la sphère de la production matérielle. Et d'autre part la critique de la bureaucratie soviétique, démasquant l'impératif de la planification comme une nouvelle forme d'exploitation de classe doublée d'autoritarisme, forma le terreau fécond d'une mise à distance du dogme de la croissance productive. C'est dans ce contexte que se forma la première alliance directe et explicite entre l'héritage marxiste et les nouvelles préoccupations environnementales soulevées par le mouvement naissant de l'écologie politique. Comme le suggère Serge Audier, on peut considérer Herbert Marcuse et André Gorz comme les deux figures tutélaires de ce renouveau écologique du socialisme d'influence marxiste¹⁷³, qui tâchèrent non seulement de critiquer la « société industrielle » du point de vue d'une domination destructrice de la nature, mais aussi de repenser en conséquence l'injonction marxienne d'un dépassement du travail à la lumière d'un certain

¹⁷² « C'est, dira-t-on, ce que seul un fou peut apercevoir dans les plans Marshall et Truman. Je suis ce fou », G. BATAILLE, *La Part maudite*, op. cit., p. 161.

¹⁷³ S. AUDIER, *L'Âge productiviste*, op. cit., p. 527-533, § « De Herbert Marcuse à André Gorz : les chemins d'un nouveau socialisme ». Audier indique notamment que les deux penseurs avaient lié une relation d'amitié, confirmant l'affinité intellectuelle entre leurs deux projets.

souci écologique¹⁷⁴. L'un comme l'autre ne se contentent pas de critiquer la consommation aliénée et aliénante du capitalisme tardif¹⁷⁵, mais élaborent une critique du travail pour sortir de la croissance productive de la société industrielle.

Comme l'a toutefois souligné Pierre Charbonnier, à travers une analyse critique du projet marcusien de libération¹⁷⁶, cette conception d'un dépassement écologique de l'industrialisme productiviste est pour le moins paradoxale. Si la finalité productive de l'économie – qu'elle soit dictée par le marché ou la planification – fait l'objet d'une critique incontestable, l'outillage industriel de ce productivisme apparaît encore comme le moyen d'une libération potentiellement écologique du travail. Bien que les conceptions de la libération du travail de Marcuse et Gorz divergent, tous deux s'appuient sur le texte des *Grundrisse* de Marx relu au prisme de l'automatisation électronique et cybernétique des années 1950-1960¹⁷⁷. Le paradoxe de leur démarche consiste donc à défendre un projet anti-productiviste avec l'outillage technique du productivisme capitaliste et l'outillage conceptuel du productivisme stratégique de Marx. Par-delà la divergence de leurs analyses, ils reconduisent ce présupposé fondamental d'une opposition de la liberté et de la nature en concevant l'autonomie comme indépendance à l'égard de la subsistance.

La portée pré-écologique de la critique marcusienne du capitalisme avancé

La reformulation par Marcuse de la critique marxienne du capitalisme et l'élaboration de son projet de libération ne sont pas initialement motivées par des enjeux écologiques, mais par une nouvelle critique de l'impératif de la croissance (sur)productive propre à la « société

¹⁷⁴ E. GRANTER, *Critical Social Theory and the End of Work*, Farnham/Burlington, Ashgate, 2009. Voir le chapitre 5 (p. 69 et sq.) sur Marcuse et le chapitre 7 sur Gorz (p. 113 et sq.). Voir aussi F. GOLLAIN, *André Gorz & l'écocapitalisme*, Paris, Le passager clandestin, 2016.

¹⁷⁵ Centrale dans le projet de Marcuse, cette critique des besoins produits par le capitalisme est avancée par Gorz dès 1964, dans *Stratégie ouvrière et néocapitalisme*, où il assigne à la « contestation socialiste » la tâche de « faire prendre conscience aux travailleurs de leurs besoins asphyxiés, dans une phase du développement capitaliste où les besoins *immédiats* ne constituent plus automatiquement une critique révolutionnaire du système », cité par Serge Audier, *ibid.*, p. 531.

¹⁷⁶ Voir P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 297-305, § « Émancipation et accélération : Herbert Marcuse ».

¹⁷⁷ Pour une étude socio-historique de cette vague d'automatisation de la production industrielle, voir P. NAVILLE, *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail et de l'automation*, Paris, Gallimard, 1963.

industrielle » d'après-guerre, qui pose le modèle de la nouvelle « société de consommation »¹⁷⁸. Contrairement à Marx qui supposait que l'accentuation de l'accumulation capitaliste se traduisait par le « renoncement à toutes les jouissances de la vie »¹⁷⁹ pour les travailleuses et travailleurs, Marcuse tente de comprendre les ressorts d'une nouvelle forme d'accumulation initiée par le paradigme fordiste. Celle-ci ne garantit pas seulement la satisfaction des besoins essentiels de la classe ouvrière prise en charge par un système de protection sociale, mais repose sur l'élargissement constant de la sphère de la consommation par une élévation conséquente du niveau de vie, que l'on comprendrait aujourd'hui comme la formation d'une classe moyenne. Malgré toutes ses limites¹⁸⁰, son approche permet de mettre à distance l'équation implicite entre émancipation et progrès des conditions matérielles que l'on pouvait déceler dans le modèle de Marx.

La jouissance d'une profusion de biens matériels apparaissait, pour la classe ouvrière, comme une promesse utopique du communisme à venir. Elle est devenue le ressort d'une nouvelle forme d'exploitation aliénante. Dans *Eros et civilisation* (1955)¹⁸¹, Marcuse tâche avant tout d'en comprendre le mécanisme psychique, mais il suggère déjà ses conséquences potentiellement destructrices sur le monde naturel. C'est le concept de « domination de la nature », relu à travers la psychanalyse freudienne à la suite d'Adorno et Horkheimer¹⁸², qui permet de penser l'unité de ces deux moments. Tâchons de résumer brièvement cette analyse. Marcuse montre que la finalité de l'accumulation capitaliste du profit contraint les individus à travailler la plus grande partie de leur temps de vie, alors qu'ils font l'expérience quotidienne d'une abondance croissante de biens matériels dépassant largement la satisfaction des besoins

¹⁷⁸ Si Marcuse s'en tient à la première expression, ses analyses sont au fondement des critiques plus tardives de ladite « société de consommation », terme qui sera popularisé par Baudrillard dans les années 1970.

¹⁷⁹ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 576.

¹⁸⁰ Notons notamment la limitation du point de vue de Marcuse qui se focalise sur l'*American way of life*, en minimisant non seulement l'exploitation d'un Sud global qui sort à peine de la colonisation, mais aussi celle du prolétariat noir-américain qui resta en grande partie exclu de son intégration dans le rêve américain. Le site industriel de la *River Rouge* de Ford à Détroit n'aurait pu tourner sans être approvisionné par les immenses plantations de caoutchouc de *Fordlândia* au milieu de la forêt amazonienne, et sans l'exploitation des populations noires parquées dans des ghettos de la ville après avoir émigré des États racistes du Sud des États-Unis.

¹⁸¹ H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, J.-G. Nény et B. Fraenkel (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1963.

¹⁸² Voir T. W. ADORNO et M. HORKHEIMER, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, E. Kaufholz (trad.), Paris, Gallimard, 1974.

nécessaires. En supposant avec Freud que tout travail implique une certaine dose de répression libidinale, Marcuse montre que cette injonction productive du « principe de rendement » se traduit par une forme de « sur-répression »¹⁸³ du plaisir immédiat. Générant une importante dose de frustration qui pourrait éclater en révolte à tout moment, cette absurde contrainte au travail parvient à s'imposer grâce au plaisir compensatoire offert par la consommation de masse dans la sphère du loisir. C'est là le ressort d'une domination de la nature interne, c'est-à-dire d'une répression de la nature pulsionnelle de l'individu¹⁸⁴, qui se double d'une domination destructrice de la nature externe.

Afin d'indiquer cet entrelacement, Marcuse renoue avec l'hypothèse freudienne selon laquelle l'énergie libidinale réprimée trouve à s'exprimer dans une agressivité à l'égard de la nature extérieure, qui prend la forme d'une domination technique violente et destructrice¹⁸⁵. C'est dans *L'Homme unidimensionnel* (1964), dix ans plus tard, qu'il donne une traduction concrète de cette hypothèse en précisant que le « degré élevé [du] bien-être » est le fruit d'une société qui « détruit les ressources » et « fait proliférer le gaspillage »¹⁸⁶. Il s'agit donc pour Marcuse d'affirmer que la croissance productive imposée par le capital conduit doublement à une domination destructrice de la nature : d'une part, dans la mesure où la multiplication des besoins factices conduit à accroître quantitativement son exploitation, et d'autre part, dans la mesure où la répression instinctuelle se déchaîne dans des comportements destructeurs à son égard. Cette dimension « pré-écologique »¹⁸⁷ de son approche, qui traduit peut-être l'émergence de la question environnementale dans le débat public américain marqué

¹⁸³ H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, *op. cit.*, p. 44.

¹⁸⁴ On trouve une préfiguration de cette idée chez Marx, qui affirmait que la contrainte capitaliste au travail « fait du travailleur un infirme et une monstruosité en cultivant, comme dans une serre, son savoir-faire de détail, tout en étouffant *un monde de pulsions* et de talents productifs », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 353, nous soulignons.

¹⁸⁵ Voir H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, *op. cit.*, p. 88, où Marcuse résume l'hypothèse de Freud d'abord avancée dans « Au-delà du principe de plaisir » et reprise dans « Malaise dans la civilisation » : « Ainsi, par l'intermédiaire de la destruction technologique constructive, de la violation constructive de la nature, les instincts agiraient-ils encore dans le but de détruire la vie. » Il en déduit que dans « la société industrielle avancée », « la domination croissante sur la nature » qui répondrait avant tout du principe de rendement et « ne satisferait les besoins humains que comme sous-produits », se fonde sur « des racines instinctuelles qui perpétuent la destructivité au-delà de toute rationalité ».

¹⁸⁶ H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, M. Wittig et H. Marcuse (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 110.

¹⁸⁷ S. AUDIER, *L'Âge productiviste*, *op. cit.*, p. 528.

notamment par la publication de *Silent Spring* (1962) de Rachel Carson, trouve à se confirmer dans la préface inédite à la parution française de l'ouvrage au lendemain de mai 1968 :

Sur un tel fondement [la répression instinctuelle] la productivité devient destruction, destruction que le système pratique vers l'extérieur à l'échelle de la planète. À la destruction démesurée du Viet-Nam, de l'homme et de la nature, de l'habitat et de la nourriture, correspondent le gaspillage à profit des matières premières, des matériaux et forces de travail, l'empoisonnement, également à profit, de l'atmosphère et de l'eau dans la métropole riche du capitalisme.¹⁸⁸

Et cette orientation écologique de sa critique du productivisme capitaliste se précise dans une conférence qu'il donne à la toute fin de sa vie, intitulée « L'écologie et la critique de la société moderne » (1979), dans laquelle il affirme que « la destruction » de la nature humaine et non humaine « est elle-même intrinsèquement liée à la production et à la productivité »¹⁸⁹.

Alors que Marcuse anticipe une critique écologique du productivisme, tel qu'il s'est imposé non seulement dans le capitalisme de marché, mais aussi dans un modèle de « société industrielle » étendu au socialisme réel¹⁹⁰, il défend un projet d'émancipation qui semble à bien des égards reconduire certains de ses présupposés. C'est là ce qu'a noté Pierre Charbonnier à partir d'une lecture critique de *L'Homme unidimensionnel*, où l'automatisation de la production est posée, dans la droite ligne des *Grundrisse* de Marx comme la condition et le moyen de l'émancipation future. « La société industrielle avancée », écrit Marcuse au début de l'ouvrage, s'approcherait ainsi du stade « où la production matérielle (y compris les services nécessaires) sera à tel point automatisée que les besoins vitaux pourront être satisfaits tandis que le temps de travail nécessaire [*notwendige Arbeitszeit*] se verrait réduit à une petite fraction du temps du temps total [*Bruchteil der Gesamtzeit*] »¹⁹¹. Autrement dit, le développement industriel stimulé par « le principe de rendement » capitaliste laisserait apercevoir cette issue où « le progrès technique transcenderait le royaume de la nécessité [*das Reich der Notwendigkeit*] »¹⁹² pour ouvrir en grand les portes du grand royaume de la liberté. S'il prétend toutefois se ressaisir de ce modèle marxien pour l'infléchir en un sens potentiellement écologique, c'est en

¹⁸⁸ H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸⁹ H. MARCUSE, « Ecology and critique of modern society », *Capitalism Nature Socialism*, 1979, p. 29-38.

¹⁹⁰ « Élever la productivité du travail est l'idéal sacro-saint du stakhanovisme capitaliste ou stalinien. », H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, *op. cit.*, p. 148.

¹⁹¹ H. MARCUSE, *Der eindimensionale Mensch. Studien zur Ideologie der fortgeschrittenen Industriegesellschaft*, Luchterhand, Darmstadt, 1987, p. 36. Nous reproduisons ici le texte de l'original allemand, car la traduction française estompe la conceptualité marxienne employée par Marcuse.

¹⁹² *Ibid.*, p. 36.

abandonnant l'idée d'une perpétuation de la croissance quantitative de la sphère matérielle des besoins dans la société future, et en défendant le projet de sa transformation qualitative. À un stade historique où la production matérielle d'ensemble excède largement les exigences d'une vie heureuse, Marcuse peut découpler le progrès vers la liberté d'une élévation générale du niveau de vie moyen, comprise dans son sens commun comme l'accès à une plus grande quantité de biens matériels¹⁹³. Contre la perpétuation, voire le renforcement de l'injonction à la productivité dans le socialisme réel, il précise que la défense inconditionnelle du progrès matériel peut revêtir une fonction répressive¹⁹⁴. Libérés de la frustration qu'impose une contrainte excessive au travail, les individus émancipés n'auraient plus besoin de placer leur désir dans la compensation libidinale de l'accumulation d'objets, n'offrant qu'une jouissance par procuration. Retrouvant le temps de vivre, ils et elles pourraient investir leur bonheur dans l'activité créatrice, la convivialité et l'oisiveté. Il faut donc bien distinguer, pour Marcuse, le progrès de la productivité technique du travail, qui possède en soi une vertu libératrice en ouvrant la sphère d'une liberté potentielle, de la croissance de la production matérielle qui, à l'époque du capitalisme avancé, joue non seulement un rôle répressif et aliénant, mais se traduit par une prédation destructrice de la nature. C'est dans cette nuance, que Marx avait tendance à estomper par la notion générale du progrès des forces productives, que réside toute la portée « pré-écologique » du projet marcusien de libération reposant sur l'alliance du progrès technique et de la décroissance matérielle¹⁹⁵ impliquant de « *redéfinir les besoins* »¹⁹⁶.

L'émancipation par l'automatisation : une conception écologique de la liberté ?

Cet amendement du modèle marxien de l'émancipation, précisant que le communisme n'abolira pas seulement la finalité productive propre au capitalisme (l'accumulation de valeur), mais aussi le principe d'une croissance matérielle de la production, est-il entièrement suffisant pour orienter une transformation écologique de la société ? Selon Pierre Charbonnier, il est permis d'en douter. Même si le « mouvement émancipateur » parvient à « se

¹⁹³ Il va même à envisager la révolution comme une baisse du niveau de vie. « Mais le recul vers un niveau de vie inférieur, que la chute du principe de rendement entraînerait, ne nie pas le progrès dans la liberté. », H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, op. cit., p. 145.

¹⁹⁴ « L'argument qui fait dépendre la libération d'un niveau de vie toujours plus haut ne sert que trop facilement la perpétuation de la répression. », *ibid.*

¹⁹⁵ Marcuse parle notamment d'une « *réduction du sur-développement* », H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, op. cit., p. 266.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 269.

réapproprier la puissance technique pour lui retirer sa fonction purement productive »¹⁹⁷, et que « l'émancipation des besoins à l'égard des biens matériels "inutiles" qu'exige la consommation ostentatoire correspond à un "ralentissement" de la vie économique »¹⁹⁸, il conserve un appareillage technique reposant sur une très forte intensité énergétique et matérielle et – plus important encore – il conserve une certaine représentation de la liberté comme indépendance à l'égard de la nature et des activités de subsistance qui nous lient à elle.

Le premier argument, consistant à dire que l'émancipation par l'automatisation n'est possible « que si l'incorporation des ressources et des espaces à la subsistance humaine se poursuit à un rythme élevé »¹⁹⁹, resterait à démontrer empiriquement, par une étude comparative qui évaluerait quantitativement l'impact écologique d'un complexe industriel automatisé ajusté à une consommation plus sobre. L'essentiel consiste toutefois à remarquer, comme le suggère Pierre Charbonnier dans l'argument d'ensemble du chapitre, que Marcuse ne réfléchit pas, du point de vue qualitatif, aux conditions écologiques et géopolitiques qui ont permis l'essor de l'automatisation capitaliste ; en l'occurrence, l'abondance énergétique permise par le développement du « pétrole et de l'atome »²⁰⁰, qui repose à la fois sur la sécurisation de ces approvisionnements d'énergie par un fort pouvoir étatique et « l'externalisation des coûts écologiques et sanitaires du développement »²⁰¹. L'éclipse de cette réflexivité matérielle traduit la perpétuation d'une conception théorique de l'autonomie comme *extraction* de la société à l'égard de sa dépendance à la nature, et non comme *intégration* de cette dépendance dans une prise en charge collective et réfléchie²⁰². Pris dans « l'opposition entre nécessité et liberté », son projet d'émancipation n'envisagerait la conquête de l'autonomie qu'à partir de « la mise à l'écart des occupations de subsistance »²⁰³ déléguées à l'automate industriel.

¹⁹⁷ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 300.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 304.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 303.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 305.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 311.

²⁰² « Avec Marcuse, le paradigme de l'autonomie-extraction passe donc du côté de la critique sociale, plus frappant encore : du côté d'une critique qui peut s'apparenter à une critique écologiste de la modernité. », *ibid.*, p. 305.

²⁰³ *Ibid.*, p. 302.

Un tel partage de la vie est très clairement défendu par Marcuse, à la suite de Marx, dans *Eros et civilisation* :

Quelque juste et rationnelle que puisse être l'organisation de la production matérielle, elle ne peut jamais être le domaine de la liberté et de la satisfaction ; mais elle peut libérer du temps et de l'énergie pour le jeu des libres facultés humaines en dehors du travail aliéné.²⁰⁴

Sur cette base définitionnelle, Marx identifiait la réduction du temps de travail à la conquête de la liberté. La nouvelle vague d'automatisation de la révolution micro-électronique, qui ne fait pas que réduire le temps de travail, mais permet de remplacer du travail humain par les machines robotisées, laisserait entrevoir l'extinction tendancielle du travail et la pleine réalisation de la liberté. Dans ce cadre normatif, l'automatisation se voit pensée par Marcuse comme un passage à la limite, qui annulerait le travail nécessaire et permettrait la pleine réalisation de la liberté : « l'automation totale serait le point optimum »²⁰⁵. Que cet idéal puisse être atteint, comme se plaisent aujourd'hui à rêver les partisans d'un *fully automated luxury communism*²⁰⁶, ou qu'il reste une simple valeur limite techniquement inatteignable, cela ne change rien à la conception de la liberté comme *annulation du travail* par le progrès industriel. Cette liberté peut être totale, quasi-totale ou seulement partielle, elle reste toujours pensée comme liberté en-dehors du travail nécessaire à la satisfaction des besoins.

C'est à partir d'une lecture de *L'Homme unidimensionnel* (1964) que Pierre Charbonnier met au jour ce présupposé théorique que Marcuse embrassait explicitement, et sans recul critique, dans *Eros et civilisation* (1955). Or, précisément, il amende sa position entre ces deux ouvrages en tâchant de dépasser ce dualisme entre travail et liberté pour dépeindre le tableau utopique d'une société émancipée. Dans la promotion d'un nouveau modèle esthétique et ludique, par lequel Marcuse tente d'imaginer ce que serait la libération du travail, Pierre Charbonnier croit diagnostiquer « une conception de la liberté qui s'apparente à un luxe », et qui s'opposerait non seulement au « caractère pénible et aliénant du travail tel qu'il s'organise dans le monde capitaliste », mais qui serait aussi scindée de toute préoccupation pour la satisfaction des besoins matériels dans la société future. « Le monde extérieur, la "nature", ne

²⁰⁴ H. MARCUSE, *Éros et civilisation*, op. cit., p. 148.

²⁰⁵ *Ibid.* Remarquons que Marcuse s'appuie ici sur le modèle critique de l'aliénation pour souligner la contribution historique du mode de production capitaliste à ce progrès dialectique : « plus l'aliénation du travail est totale, plus le potentiel de liberté est grand ».

²⁰⁶ A. BASTANI, *Fully Automated Luxury Communism. A Manifesto*, op. cit.

sont pas purement et simplement mis hors-jeu, mais ils ne sont acceptés comme partenaires d'une relation émancipée que dans la mesure où celle-ci est non-fonctionnelle », étant donné que le rapport strictement instrumental à la nature est pris en charge par des « acteurs techniques autonomes »²⁰⁷. Or, lorsque Marcuse élabore ce modèle esthétique-ludique à la fin de l'ouvrage, ce n'est pas pour l'opposer à l'appropriation technique de la nature et la production matérielle. « Les catégories esthétiques, écrit-il, participeraient de la technologie de la pacification, dans la mesure où la machinerie productive serait construite en vue du libre jeu des facultés. »²⁰⁸ Le nouveau rapport artistique au monde ne doit donc pas s'épanouir à côté de la production matérielle automatisée, mais au contraire investir cette dernière.

Dans un article de 1969, intitulé « Le royaume de la liberté et le royaume de la nécessité »²⁰⁹, Marcuse précise que cette nouvelle conception de l'émancipation doit permettre de dépasser ce schème dualiste, selon lequel « la liberté humaine en un sens authentique ne serait possible qu'au-delà du royaume de la nécessité », qui « demeure lui-même pour toujours un royaume de la non-liberté »²¹⁰. Contre cette représentation du marxisme traditionnel, qui « est l'incarnation de la scission de l'existence humaine entre temps de travail et temps libre », et qui « subordonne la liberté à la productivité » en reconduisant la norme d'une réduction du temps de travail dans la société future, il s'agirait d'envisager une transformation qualitative du « travail socialement nécessaire » tel qu'il devienne « sujet au libre jeu de l'esprit, de l'imagination, au libre jeu avec les possibilités de plaisir qu'offrent les choses et la nature »²¹¹. Le modèle esthétique-ludique est donc mobilisé pour penser une refonte radicale de la production matérielle, dans un sens tel qu'elle cesserait de relever de la contrainte du labeur pour devenir le lieu d'une expression créative d'une raison humaine réconciliée avec l'imagination. Pour envisager cette possibilité, Marcuse s'appuie notamment sur les réflexions précédemment étudiées des *Grundrisse*²¹², où Marx envisage la possibilité du dépassement entre travail manuel et travail intellectuel contenu en germe dans la grande industrie. Alors que Marx n'y voyait que la conquête d'une liberté relative dans le travail qui reste soumise à

²⁰⁷ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 303.

²⁰⁸ H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, op. cit., p. 264.

²⁰⁹ H. MARCUSE, « The realm of freedom and the realm of necessity. A reconsideration », *Praxis*, vol. 5, n° 1, 1969, p. 20-25.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 22.

²¹¹ H. MARCUSE, « The realm of freedom and the realm of necessity », op. cit., p. 22 et p. 23.

²¹² Voir H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, op. cit., p. 265 ; H. MARCUSE, « The realm of freedom and the realm of necessity », op. cit., p. 22.

une forme de nécessité et d'hétéronomie, Marcuse se plait à rêver d'une réconciliation totale entre production matérielle et liberté à travers le modèle de l'art. Contre tout retour à une forme de production de type artisanal, qui n'est selon Marcuse ni possible ni souhaitable²¹³, se dessine le rêve d'une utopie techno-poétique où la machine, libérée de sa finalité productive capitaliste, pourrait devenir le vecteur d'une expression créatrice et autonome des individus œuvrant pour leur propre subsistance. Le dépassement utopique du productivisme a donc, pour le dernier Marcuse, un double sens : à la fois un abandon de la croissance matérielle par une transformation qualitative des besoins, et un abandon de la norme de la productivité dans la société future par une transformation qualitative de la production matérielle – une fois qu'un niveau suffisant de productivité a été atteint. Désormais, l'émancipation n'est plus seulement pensée comme annulation du travail par l'automatisation, qui n'était que sa condition préalable, mais comme une abolition de l'opposition entre travail et liberté qui sera son résultat durable.

Le regain de l'opposition entre autonomie et subsistance dans l'écosocialisme de Gorz

La critique que Pierre Charbonnier adresse à Marcuse, en soulignant le paradoxe d'un projet écologique de société qui exclut le travail nécessaire et la relation productive à la nature du champ de l'autonomie, trouverait à s'appliquer plus exactement au projet d'émancipation d'André Gorz. Contre l'utopie techno-poétique de Marcuse, Gorz défendit avec une vigueur redoublée la conception d'une liberté comme indépendance à l'égard de la subsistance, et ce justement dans un projet d'émancipation visant explicitement la refonte écologique du socialisme en même temps que l'abandon des prétentions révolutionnaires de l'héritage marxiste infléchi en un sens plus réformiste²¹⁴. André Gorz rejoint tout à fait Marcuse sur la nécessité d'abandonner la représentation de l'abondance comme une croissance matérielle,

²¹³ « La théorie de Marx coupe court à toute interprétation romantique de l'abolition du travail. L'idée d'un âge d'or est idéologique au niveau de la civilisation industrielle avancée au même titre qu'elle l'était au Moyen Age et peut être plus encore. », H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, op. cit., p. 264.

²¹⁴ Nous nous appuyons ici principalement sur une lecture de A. GORZ, *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983, ouvrage dans lequel Gorz propose sa conception la plus aboutie de l'idée d'une libération du travail sur la base d'une conceptualité marxienne. Ce projet politique fait suite à une réflexion approfondie sur le nouveau mouvement de l'écologie politique, et l'impératif de défendre une écologie socialiste ; voir A. GORZ, *Écologie et politique*, Paris, Galilée, 1975.

afin de penser un « socialisme de l'avenir [...] postindustrialiste et antiproductiviste »²¹⁵, mais il formule une critique rigoureuse et approfondie de tout rêve utopique d'un dépassement de l'opposition entre travail nécessaire et activités libres par le progrès technique de la machinerie. Si l'injonction marxienne de l'abolition du travail peut avoir un sens écologique, ce n'est pas comme annulation pure et simple de tout travail nécessaire par l'automatisation intégrale, car même l'automate le plus perfectionné doit encore être au minimum conçu et dans la plupart des cas géré par un travail humain ; mais ce n'est pas non plus comme un devenir créatif et ludique de la production matérielle dans laquelle l'individu pourrait se réaliser comme en son œuvre et affirmer sa liberté. Ce ne peut être, selon Gorz, que comme une réduction du temps par un accroissement de la productivité, qui libère la vie au-delà du travail tout en s'accompagnant d'une décroissance matérielle de la production d'ensemble.

En un mot, l'argument consiste à montrer que le progrès technique qui permet d'accroître la productivité et d'alléger le labeur prive justement le travail d'un certain degré d'autonomie qu'il pouvait avoir dans sa forme artisanale. Non seulement l'artisan avait une certaine maîtrise de la fin et des moyens de sa production, qui s'exprimait dans son savoir-faire, mais il pouvait trouver une satisfaction à son ouvrage en l'éprouvant comme une réalisation de soi. Ce modèle du travail, comme « *poiësis* » ou comme « objectivation » autonome du sujet individuel qui se rapproche de l'activité artistique, aurait précisément été rendu caduque par un progrès technique débouchant sur « un travail largement dématérialisé, prédéterminé, spécialisé, sans prise ni influence sur les procédés et sur sa destination finale »²¹⁶. C'est notamment l'extrême division du travail et la standardisation des procédures,

²¹⁵ A. GORZ, *Métamorphoses du travail*, op. cit., p. 23.

²¹⁶ Voir A. GORZ, « La crise de l'idée de travail et la gauche post-industrielle », dans *Capitalisme, Socialisme, Écologie*, Paris, Galilée, 1991, p. 116 et sq. C'est précisément dans cette dimension d'objectivation que Marcuse identifiait la parenté de la technique et de l'art, et la possibilité de leur réconciliation : « Dans la conception grecque il y a une affinité entre l'art et la technique. L'artiste possède les idées qui, en tant que causes finales, permettent la construction de certaines choses – exactement comme l'ingénieur possède les idées qui, en tant que causes finales, permettent la construction d'une machine. », H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, op. cit., p. 262. Du point de vue de Gorz, il s'agit ici d'une conception très simplifiée et idéalisée du travail de l'ingénieur représenté sur le modèle de l'objectivation artisanale. Dans les processus de production de l'industrie avancée, le travail de l'ingénieur est lui-même soumis à une hyperspécialisation, qui le réduit à l'élaboration d'éléments très partiels du produit d'ensemble : « La qualification n'y change rien. Très rares, en effet, sont les activités socialement déterminées dans lesquelles la qualification croissante ne s'accompagne aussi d'une spécialisation de plus en plus étroite. », A. GORZ, *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*, op. cit., p. 207.

requis pour la fabrication automatisée de produits complexes, qui conduisent à une forme d'hétéronomie insurmontable du travail technicisé. Certes, l'automatisation permet de dépasser la réduction du travail à la répétition abrutissante de tâches manuelles en l'élevant notamment à une dimension intellectuelle et dématérialisée, comme l'avait déjà entrevu Marx. Mais l'extrême complexification du processus de production, ramifié dans une chaîne d'approvisionnement mondialisée, prive l'individu d'une vue englobante sur les fins et les moyens de son activité. Bien que l'hétéronomie technique d'un tel travail puisse être réduite par une autogestion collective à l'échelle de l'entreprise, en permettant au collectif de travail d'optimiser les moyens de parvenir à telle fin particulière, elle reste pour la plus grande part insurmontable. Une usine qui produit des joints ou des microcircuits, nous dit Gorz, doit se plier à certaines normes très précises et des « règles prédéterminées, excluant les fantaisies individuelles », afin que ces pièces puissent servir, par exemple, à l'assemblage d'une machine à laver qui « contient un ensemble de savoirs qui dépasse de loin les capacités de plusieurs dizaines de milliers de personnes »²¹⁷. Pour toutes ces raisons, la production matérielle hautement technicisée implique une « part d'aliénation »²¹⁸ insurmontable, à comprendre non plus au sens d'une domination sociale mais d'une soumission de l'activité individuelle à des contraintes techniques qui lui sont imposées de l'extérieur.

C'est là ce qui justifie, pour Gorz, l'intérêt de renouer avec la conception marxienne de la réduction du temps de travail comme l'équivalent d'une conquête de la liberté hors de la production matérielle :

[...] l'économie de la sphère de la nécessité aura pour principe directeur d'économiser au mieux le temps de travail afin de maximiser le temps disponible. Elle recherchera donc les moyens les plus efficaces pour assurer une haute productivité ; *mais cette recherche n'est pas à confondre avec le productivisme ; ce n'est plus la maximisation de la production et du profit qui est le but, mais la maximisation du temps libéré, c'est-à-dire du non-travail et de la non-production.*²¹⁹

Comme chez Marcuse, la dissociation de l'accroissement de la productivité et de l'accroissement matériel de la production permet de justifier la vertu « écologique » de ce projet de société. Une élévation technique de la productivité qui ne serait pas dictée par la

²¹⁷ Sur le détail de ces exemples très éclairants, voir A. GORZ, *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*, op. cit., p. 104-106.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 106.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 121, nous soulignons.

maximisation des profits, mais viserait la maximisation du temps libre, n'implique plus nécessairement de croissance matérielle de la consommation. Bien plus, elle pourrait permettre de limiter la production industrielle aux biens les plus nécessaires, et remplacer la consommation de masse par les activités créatives des individus disposant librement de la plus grande partie de leur temps.

Aussi évident puisse-t-il paraître, l'argument de Gorz repose sur un cercle logique. En effet, la finalité d'une maximisation du temps libre par l'accroissement de la productivité est justifiée par la dimension aliénante et hétéronome du travail. Or celle-ci, comme on l'a vu, découle selon lui de la technicisation de la production qui permet justement d'accroître la productivité. Pour sortir de ce cercle, il faudrait donc indiquer une autre raison, plus profonde, plus forte et plus convaincante, pour défendre l'avantage que représente la mécanisation et l'automatisation de la production matérielle. Il faudrait montrer, en somme, que le gain de temps libre par l'automatisation est plus qu'une simple compensation de la perte de liberté dans le travail causée par cette automatisation. C'est dans un entretien publié à titre de conclusion que Gorz résout implicitement ce problème en précisant le sens fondamental, on pourrait dire philosophique, de son concept de liberté :

Pour moi, l'activité autonome n'est réellement telle que si elle n'est ni une obligation qu'on nous impose au nom de principes moraux, religieux ou politiques, *ni une nécessité vitale*. Mais pour qu'elle ne soit ni l'une ni l'autre, il faut que la subsistance nous soit assurée par un appareil de production social très performant qui fournit *tout ce qui est indispensable pour vivre* et n'exige qu'une fraction assez faible de notre temps.²²⁰

Toute la démonstration de Gorz repose sur cet axiome selon lequel l'autonomie véritable s'oppose aux nécessités de la vie, à comprendre en ce sens bien précis de l'ensemble des pratiques et des activités qui assurent notre subsistance. Alors qu'elle est la condition fondamentale de l'existence des êtres vivants que nous sommes (manger, s'habiller, se loger, etc.), cette subsistance est en même temps représentée comme ce qui contraint, ou du moins, limite son déploiement en ce qu'elle a de plus digne : sa liberté. Une telle définition ontologique de l'autonomie comme l'au-delà de la vie besogneuse, que Gorz hérite de l'Idéalisme allemand à travers Marx, permet de comprendre pourquoi le temps libre n'est pas qu'une compensation de l'aliénation technologique du travail. La forme d'hétéronomie technique que le devenir productif impose au travail se surajoute en fait à une première forme

²²⁰ *Ibid.*, p. 140, nous soulignons.

d'hétéronomie ontologique plus fondamentale qu'il importe, en soi et par soi, de dépasser. C'est là ce qu'avoue Gorz lorsqu'il précise, en passant, que le temps libre ne peut devenir une sphère de véritable autonomie qu'à condition de ne pas avoir à se préoccuper de la subsistance :

La réduction de la durée du travail hétéronome ne libère du temps que si chacun est libre d'employer ce temps comme il lui plaît. Le nécessaire doit donc lui être assuré par ailleurs. Les activités du temps libre, pour autant qu'elles sont productives, porteront donc sur l'autoproduction du facultatif, du gratuit, du superflu, bref du non-nécessaire qui donne à la vie sa saveur et sa valeur : aussi *inutile* qu'elle-même, il l'exalte comme la fin qui fonde toutes les fins.²²¹

Où l'on retrouve finalement cette conception kantienne de la valeur de la vie comme indépendance à l'égard de la nécessité imposée par la nature. Certes, Gorz ne nie pas que le temps libre puisse être consacré à des activités orientées vers la subsistance, comme la cuisine ou le jardinage, mais ces activités n'acquerraient leur valeur et leur saveur qu'à condition d'être purement arbitraires, au sens où l'on pourrait tout aussi bien consacrer son temps à autre chose en satisfaisant ces besoins par la consommation d'aliments issus d'une production hautement technicisée.

Dans une récente étude sur « La signification du travail dans une société socialiste soutenable »²²², John Bellamy-Foster et Brett Clark ont insisté à juste titre sur la nécessité de dépasser les limites théoriques du premier écosocialisme de Gorz fondé sur une représentation de l'émancipation comme maximisation du temps libre par l'essor de la productivité, où « la liberté est considérée comme le non-travail sous la forme du pur loisir, ou d'une production domestique ou informelle »²²³. Leur critique, pourtant, n'effleure pas le fond du problème. Ils se contentent de supposer qu'un tel modèle industrialiste serait en contradiction avec les « limites naturelles »²²⁴ de la soutenabilité, dans la mesure où le projet « d'automatisation totale et de robotisation » « ne fait pas bon ménage avec la conception d'une économie et d'une société stationnaire [*steady-state*] »²²⁵. Ils passent donc à côté de l'argument décisif de Gorz, et qu'on trouvait déjà chez Marcuse, consistant à découpler la croissance de la productivité et la

²²¹ *Ibid.*, p. 117.

²²² J. B. FOSTER et B. CLARK, « The meaning of work in a sustainable socialist society », *op. cit.*

²²³ *Ibid.*, p. 187.

²²⁴ *Ibid.*, p. 189.

²²⁵ *Ibid.*, p. 187.

croissance de la production matérielle²²⁶. L'alternative qu'ils proposent laisse également à désirer. Afin de dépasser l'opposition du travail et de la liberté, ils s'en remettent à l'argumentaire que Marx développe à ce sujet dans les *Grundrisse*, sans se soucier du fait qu'il repose sur le même modèle industriel de l'automatisation²²⁷.

Ici, le point de vue que Pierre Charbonnier développait dans sa critique de Marcuse s'avère beaucoup plus pertinent pour comprendre les impasses du projet écosocialiste de Gorz. La difficulté ne réside pas dans la croissance de la production matérielle, mais dans l'évacuation des activités de subsistance de la sphère de la liberté en représentant l'autonomie comme une extraction ou un arrachement à l'égard de la nature. En quoi cette représentation serait-elle incompatible avec une réflexion sur une transformation sociale écologique ? Si l'on suit Pierre Charbonnier, la représentation d'une pure indépendance à l'égard de la subsistance, gagnée par l'essor de la productivité, conduit à invisibiliser les conditions écologiques et géopolitiques dont dépend l'outillage technique permettant de libérer le travail. Elle formerait donc un obstacle épistémologique à la réflexivité nécessaire pour formuler un projet écologiquement lucide. Que répondrait André Gorz à une telle objection ? Probablement que l'on peut découpler le progrès de la productivité industrielle d'une base énergétique bon marché, d'origine fossile ou fissile, à condition de sortir du modèle de la croissance et de viser une sobriété de la production. Mais la critique de Pierre Charbonnier peut également être interprétée en un autre sens, plus implicite. Ce qu'invisibilise cette représentation de l'autonomie-extraction c'est peut-être bien le sens même de cette *subsistance*, qui est implicitement identifiée et réduite à la production industrielle de biens consommables et coupée de sa relation avec les vivants. Ce faisant, c'est justement la spécificité écologique des activités de cette subsistance qui est passée sous silence, pour être soumise à la même

²²⁶ « Le souci de productivité élevée n'implique pas toujours l'esprit productiviste. On est productiviste quand on dit : il faut produire toujours plus vite pour produire toujours plus, car plus, c'est mieux. Mais quand on dit : il faut produire le maximum dans le minimum de temps, afin que chacun ait beaucoup de temps pour faire ce qu'il veut, ce n'est pas du productivisme qu'on fait. Car le but n'est pas, dans ce cas, d'accroître la production ; le but c'est d'accroître le temps libre. La productivité n'est qu'un moyen pour atteindre ce but. », A. GORZ, *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*, op. cit., p. 141.

²²⁷ Plus précisément, Foster et Clark proposent d'en revenir au modèle d'un « travail créatif » de type artisanal, défendu par William Morris dans son roman utopique *News from Nowhere* (1890), tout en précisant qu'il expliciterait le modèle d'un travail libéré pensé par Marx dans les *Grundrisse*, et ce, alors qu'ils font eux-mêmes référence à la thèse d'un dépassement de l'opposition du travail manuel et du travail intellectuel permis par le devenir industriel et l'automatisation de la production.

norme productive que l'industrie. Comprise en ce sens, l'argument de Charbonnier retrouve toute sa pertinence pour comprendre les limites du projet marcusien, même dans sa dernière formulation. Que la liberté soit placée hors du champ du travail technicisé (Gorz), ou que liberté et nécessité soient identifiées dans la réappropriation créatrice de la technologie (Marcuse), c'est à chaque fois l'appareil industriel automatisé qui prend en charge la « nécessité vitale » de manière libératrice. Comme reproduction de la vie, la subsistance n'implique-t-elle pas d'autres formes d'activités que la production mécanisée d'objets, des activités qui impliquent justement de « négocier avec des vivants »²²⁸, à la fois avec les vivants humains dont les corps doivent être engendrés, soignés, et nourris, et avec les vivants non humains dont ils dépendent pour vivre ?

C. Repenser l'autonomie dans la subsistance

La question de la subsistance est le point de départ des réflexions sur le travail et la liberté qui irriguent les représentations de l'émancipation depuis l'aube du capitalisme industriel jusqu'à l'automatisation la plus poussée des chaînes de production. Désignée d'abord comme maintien de la vie (*Erhaltung*)²²⁹, avant d'être diversement caractérisée chez Marx et ses successeurs comme « sphère de la production matérielle », « reproduction de la vie », « travail nécessaire » ou « nécessité vitale », elle est au centre d'une redéfinition ontologique de l'autonomie sociale par rapport à ses conditions matérielles de réalisation. Mais elle est en même temps son point aveugle. L'idée d'une libération par l'automatisation est forgée sur le modèle de la confection industrielle des biens de consommation et suppose que cet outil technique *peut* et *doit* prendre en charge le labeur que représentent ces activités de subsistance. Pour Marcuse, ce *même* développement industriel de la productivité qui permet au capitalisme avancé d'inonder le marché de camelotes et de breloque devrait plutôt servir à réduire le temps de travail destiné à la satisfaction des « besoins vitaux »²³⁰, avant de permettre une réappropriation technico-poétique de l'appareil de production. Pour Gorz, le travail hypertechnicisé des chaînes de production automatisées et connectées à l'échelle mondiale est défendu comme un moindre mal permettant de nous libérer, à condition qu'il ne

²²⁸ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 304.

²²⁹ C'était, nous l'avons vu, le terme employé par Fichte.

²³⁰ H. MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, op. cit., p. 31.

prenne en charge que la part *nécessaire* de la production. Ni l'un, ni l'autre, ne définissent pourtant le contenu de ces besoins nécessaires à la vie.

S'ils l'avaient fait, peut-être se seraient-ils rendus compte que ce qui est vraiment nécessaire, c'est-à-dire ce dont la vie ne peut absolument pas se passer, ne relève justement pas de la confection industrielle et automatisable d'objets : en l'occurrence le travail de reproduction de la vie humaine, au sens que lui donnèrent les féministes matérialistes, et le travail agricole au sens large d'« éco-régulation »²³¹. Certes, un certain processus d'industrialisation a pu s'appliquer à ces deux domaines pour réduire le temps de travail en augmentant la productivité – que l'on pense à l'introduction des machines puis des robots dans la sphère domestique et l'agriculture. Dans les deux cas, l'impératif d'une réduction du temps de travail par l'accroissement technique de la productivité mérite toutefois d'être interrogé. Non seulement, elle n'est pas entièrement possible, puisqu'elle doit composer avec des processus organiques autonomes qui ont leur temporalité propre. Mais plus important encore, elle n'est peut-être pas inconditionnellement souhaitable. Dans cette sphère du vivant, ce n'est plus seulement la croissance quantitative de la production, mais également le principe d'une croissance de la productivité du travail qui, s'il est absolutisé, pose un problème fondamental. Plutôt que de voir ici une limite insurmontable à l'autonomie, en conservant la stricte opposition de la liberté et de la nécessité, la question de la subsistance doit nous inviter à repenser le projet révolutionnaire de libération écologique du travail au-delà de ce grand partage.

La subsistance sous un nouveau jour : un changement de point de vue écoféministe

L'énormité de cet oubli de la reproduction vivante au sein de la subsistance, et sa récurrence au sein des réflexions marxistes sur le travail nécessaire, est le symptôme d'un problème structurel qui ne peut être imputé à un simple manque d'attention. Que tous ces *auteurs* qui se sont penchés sur le travail nécessaire en éludant son sens fondamental soient des hommes, précisément, n'a rien d'un hasard. Comme l'avaient déjà montré les féministes marxistes dans leur analyse critique du travail domestique, l'extrême simplification du concept marxien de « reproduction » de la force de travail exprime la partialité de l'auteur du *Capital*, adoptant le « point de vue du prolétariat salarié masculin »²³². Alors que la force de

²³¹ Voir notre ch. 5, p. 311 *et sq.*

²³² S. FEDERICI, *Caliban and the Witch*, New York, Autonomedia, 2014, p. 19.

travail est, selon Marx, indissociable du corps vivant qui la porte²³³, il définit « le temps de travail nécessaire à [sa] production » par la confection des « moyens d'existence [*Lebensmittel*] nécessaires à la subsistance [*Erhaltung*] de celui qui la possède »²³⁴. En ce sens, reproduire la force de travail signifierait produire un ensemble de biens à consommer permettant de satisfaire « les besoins naturels proprement dits, nourriture, vêtements, chauffage, logement, etc. »²³⁵, auxquels s'ajoutent des besoins reconnus comme nécessaires à partir d'un certain stade de développement social. Incidemment, la reproduction de la vie est identifiée à la production marchande de choses²³⁶. Mais qu'en est-il de la reproduction de la vie au sens large, comprise non plus comme métabolisme individuel mais comme génération ? La production d'enfants qui viendront remplacer les travailleurs adultes, une fois leur force de travail usée, équivaldrait selon Marx à une simple opération arithmétique : ajouter, à « la somme des moyens d'existence nécessaires » pour la reproduction d'un individu, « les moyens d'existence des remplaçants »²³⁷.

Cette définition de la reproduction, quand bien même elle reflèterait un mode de comptabilité effectivement à l'œuvre dans la société capitaliste, passe totalement sous silence l'ensemble des tâches bien spécifiques sans la contribution desquelles l'individu vivant ne serait en mesure de naître, de grandir, de s'épanouir, de guérir et de vieillir. Ce « travail de la reproduction », comme l'ont désigné les féministes matérialistes pour contrer son invisibilisation et rappeler sa fonction économique, est principalement imposé à la classe des femmes comme une activité « naturelle » et « gratuite », pour dissimuler son exploitation dont profitent les hommes et la classe capitaliste dans son ensemble²³⁸. La réduction de la subsistance à la simple consommation de biens produits par le travail salarié et acquis sur le marché, que Marx tend à opérer, traduit sa propre position sociale : celle d'un homme qui prétend nourrir sa famille par son salaire (dans le cas de Marx, la rente qu'il perçoit d'Engels),

²³³ « Par force de travail ou capacité de travail, nous entendons le résumé de toutes les aptitudes physiques et intellectuelles qui existent dans la corporalité, la personnalité vivante d'un être humain. », K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 164.

²³⁴ *Ibid.*, p. 167, traduction modifiée ; K. MARX, *Das Kapital I* (1867), *op. cit.*, p. 123.

²³⁵ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 167.

²³⁶ Pour un exposé détaillé de cette critique, voir S. FEDERICI, « Revolution begins at home. Rethinking Marx, reproduction and the class struggle », *op. cit.*, p. 127-129.

²³⁷ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 168.

²³⁸ Voir S. JAMES et M. DALLA COSTA, *The Power of Women and the Subversion of Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1972 ; S. FEDERICI, *Wages against Housework*, *op. cit.*

en tenant pour acquis le travail de femmes – Jenny son épouse et Lenchen sa domestique – qui assurent en réalité sa subsistance et celle de sa progéniture.

À la suite de cette première critique directement issue des luttes féministes pour la reconnaissance du travail domestique et le dépassement de la domination qui l'organise, la naissance du mouvement écoféministe au tournant des années 1970-80 donna lieu à un approfondissement de l'enquête sur le sens des activités de subsistance et les raisons de leur invisibilisation. Par une vaste étude empirique menée sur l'exploitation des femmes dans le capitalisme globalisé²³⁹, Maria Mies montra notamment, en coopération avec Claudia von Werlhof et Veronika Bennholdt-Thomsen, que l'appropriation gratuite du travail de subsistance dépasse la sphère du travail domestique pour s'étendre à la production agricole dans les pays du Sud global en cours d'industrialisation. Là où la gratuité du travail domestique des femmes permet de maintenir de bas salaires dans les pays du Nord, une grande partie du prolétariat des régions du Sud ne parviendrait pas à survivre avec les salaires extrêmement faibles que leur apporte le travail manufacturier sans le compléter par une agriculture de subsistance dans laquelle les femmes jouent un rôle de premier plan²⁴⁰. À cette agriculture vivrière qui fonctionne de manière analogue au travail domestique de reproduction, en permettant aux maris de travailler au rabais dans les manufactures urbaines, s'ajoute également l'exploitation spécifique du travail des femmes dans l'agro-industrie en développement. Sur la base d'une étude de Claudia von Werlhof menée dans les plantations sucrières du Venezuela, Maria Mies montre notamment que les femmes, contrairement à leurs maris, n'y sont pas employées comme des salariées libres et dotées d'un revenu propre. Elles restent considérées avant tout comme des femmes au foyer (*housewives*), dont le travail d'appoint vient compléter celui du mari lorsqu'il tombe malade, se blesse, ou lorsque la demande en bras s'accroît selon le rythme des saisons (moissons, etc.). Ce dispositif idéologique de « domestication des femmes » (*housewifization*) permet aux propriétaires agraires de s'approprier leur travail sans le payer, en le représentant comme une extension

²³⁹ M. MIES, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale. Women in the International Division of Labour*, London, Zed Books, 2014.

²⁴⁰ L'analyse empirique de cette « similarité structurelle entre les relations de production de la femme au foyer occidentales et de la productrice paysanne pauvre d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine [...] révéla que le travail de ces productrices de subsistance, comme on les appelle, constitue encore la base cachée et non-salariée pour la reproduction élargie du capital », *ibid.*, p. 128.

naturelle du travail salarié de leur mari²⁴¹. Un phénomène similaire de dévalorisation se retrouve dans l'emploi massif des femmes d'Asie du Sud-Est dans l'industrie manufacturière, dont les bas salaires restent justifiés par le fait qu'il s'agirait d'une simple activité d'appoint sur leur rôle principal de mères et femmes au foyer²⁴².

La mise au jour de ces processus d'appropriation gratuite du travail des femmes du Sud global, à la fois domestique, agricole et manufacturier, permet à Maria Mies de renverser, ou du moins de nuancer, l'éloge du progrès technologique de la production industrielle avancée que l'on trouve dans le modèle d'une libération du travail par l'automatisation. La très forte baisse des coûts productifs et l'abondance de biens industriels bon marché qui caractérisent la mondialisation capitaliste à partir des années 1970, n'est que partiellement due à un progrès technique de la productivité, et repose en grande partie sur cette exploitation des femmes et de leurs activités de subsistance. C'est là, selon Mies, le point aveugle du projet d'André Gorz, qui suppose que « le seul problème qui persiste [une fois l'automatisation achevée] consiste à distribuer le reste de ce travail [industriel] au sein de la population et de progresser vers la réalisation du paradis marxiste, dans lequel le seul problème des gens consistera à occuper leur temps libre par des activités créatives »²⁴³. Ce tableau d'un avenir radieux dont les germes sont déjà présents dans le capitalisme 3.0 oublie qu'« en dépit de l'automatisation et de l'informatisation, les gens ont toujours des corps et ont besoin de nourriture et de soin humain, etc., et que cela ne provient pas des machines »²⁴⁴. Ce n'est qu'en raison d'un point de vue étriqué, réduisant le travail nécessaire à un travail industriel, que Gorz peut entrevoir un progrès libérateur dans la dynamique productive du capitalisme contemporain. Son chemin du paradis est en même temps une route vers l'« enfer » « d'une exploitation continue des colonies externes et des femmes, la colonie interne de l'Homme Blanc »²⁴⁵.

Tout cela, pourrait répondre Gorz, est encore une fois dû à des dysfonctionnements structurels du capitalisme néo-libéral, orienté par la seule recherche du profit ; la condition d'un bon usage de l'industrialisation résiderait dans une réorientation du système productif

²⁴¹ *Ibid.*, p. 133-134.

²⁴² *Ibid.*, p. 112-116.

²⁴³ *Ibid.*, p. 215.

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ *Ibid.*

vers les besoins humains. D'une part, l'optimisation de la productivité technique dans tous les domaines devrait permettre d'alléger le fardeau des activités de subsistance, en remplaçant au maximum le travail domestique par des robots ménagers et en remplaçant la petite agriculture de subsistance, très intense en travail, par de grandes fermes industrielles semi-automatisées et rationnellement gérées. D'autre part, les apports de cette nouvelle critique féministe pourraient être incorporés à ce projet, en réfléchissant sur la manière la plus juste et la plus équitable de répartir le travail de reproduction et le travail agraire résiduel. Avant que les fermes à enfants ne voient le jour, la charge du travail procréatif pèsera toujours sur les femmes ; par un « simple » calcul, le nombre d'heures d'activité qu'il représente sera déduit du quota d'heures de travail reproductif moyen (ne cessant d'être technologiquement réduit) que tout individu doit prendre en charge, etc. Cette vision n'est pas nouvelle. Dans ses grandes lignes, Auguste Bebel la défendait déjà dans son essai progressiste, *Les Femmes et le socialisme*, où il rêvait de l'immense libération contenue en germe dans les progrès d'une agriculture industrialisée et de l'industrie chimique de la fin du XIX^e siècle. Pour faire fleurir une société communiste, après l'abolition de la propriété privée des moyens de production, il s'agira non seulement de réduire au maximum le temps de travail consacré au travail de la terre, mais aussi celui consacré au travail de reproduction, en remplaçant « la petite cuisine particulière » par de grandes installations collectives, scientifiquement organisées pour employer le « minimum de temps », et la mise en œuvre de « la chimie [...] dans la préparation d'aliments nouveaux et perfectionnés, et cela dans une mesure inconnue jusqu'ici »²⁴⁶. Alors seulement disparaîtront les rôles sociaux du « domestique » et de la « dame » qu'il sert²⁴⁷.

Mais, comme le remarque Silvia Federici en forçant légèrement le trait, « plus personne n'oserait encore rêver, comme le fit August Bebel (1904) dans *Le Femme et le socialisme*, qu'advienne le jour où toute nourriture sera produite chimiquement où chacune trimbalera une petite boîte de produits de synthèse pour lui apporter la valeur nutritive requise en acides aminés, graisses et hydrates de carbone, quel que soit l'heure de la journée ou la saison de

²⁴⁶ A. BEBEL, *La Femme et le socialisme*, H. Bavé (trad.), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, George Carré, 1891, p. 72-73.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 73. Notons ici que Bebel se soucie plus de l'exploitation de l'homme par la femme que l'inverse...

l'année »²⁴⁸. Cette évidence nouvelle traduit en fait l'émergence d'une conscience critique sensible aux destructions environnementales et aux risques sanitaires de l'agro-industrie, ainsi qu'une revalorisation des activités de subsistance qui, contrairement à ce qu'en pense Gorz, constituent peut-être l'une des saveurs de la vie. Plus fondamentalement, cette critique de Silvia Federici se fait l'écho de l'approche écoféministe qui permet d'approfondir le premier féminisme matérialiste en tenant compte des limites de l'opposition patriarcale entre nécessité naturelle et liberté, et en soulignant la nécessité de reconceptualiser l'autonomie à partir d'une réévaluation de la subsistance.

Reconquérir la liberté dans le règne de la nécessité

En adoptant *La Perspective de la subsistance*, dans un ouvrage coécrit avec Veronika Bennhold-Thomsen²⁴⁹, Maria Mies tâche de renverser la projection d'une émancipation comme simple délivrance à l'égard des tâches de subsistance promise par un capitalisme néo-libéral incapable de l'accomplir, et reprise par un socialisme modernisateur qui estime être seul en mesure d'exaucer ce vœu. Cette nouvelle perspective se fonde tout d'abord sur une redéfinition de la subsistance au sens large, comme « production de la vie », qui « inclut tout travail [*work*] qui est mis en œuvre dans la création, la récréation et le maintien de la vie immédiate », et dont « le but est la "vie" » indissociablement physiologique et sociale, humaine et non humaine²⁵⁰. À travers ce concept englobant, qui intègre donc le travail de reproduction et le travail agricole, il s'agit alors de repenser la valeur propre de cet ensemble d'activités qui ne peut ni ne doit être entièrement remplacé par un travail industriel de confection d'objets :

Le concept de « subsistance » exprime aussi une continuité avec la nature en nous et en-dehors de nous, et une continuité entre la nature et l'histoire, le fait que la dépendance à l'égard du monde de la nécessité n'a pas à être considérée comme un destin malheureux et une limitation, mais comme une chose bonne et une précondition pour notre bonheur et notre liberté.²⁵¹

²⁴⁸ S. FEDERICI, « Marx and feminism », sur *Inverse Journal*, 25 décembre 2019 (en ligne : <https://www.inversejournal.com/2019/12/25/marx-and-feminism-by-silvia-federici/>; consulté le 29 novembre 2021).

²⁴⁹ M. MIES et V. BENNHOLDT-THOMSEN, *The Subsistence Perspective. Beyond the Globalized Economy*, P. Camiller, M. Mies et G. Weih (trad.), London/New York, Zed Books, 1999.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 20.

²⁵¹ *Ibid.*

Désormais, cette précondition n'est plus à entendre comme un présupposé à dépasser, mais comme un domaine au sein duquel bonheur et liberté peuvent s'épanouir. Comme Maria Mies le précise alors avec Vandana Shiva, dans leur manifeste intitulé *Ecofeminism*, la perspective de la subsistance ne désigne pas qu'un nouveau point de vue critique qui permet de révéler la face cachée du progrès industriel, mais un nouvel horizon émancipateur qui se dessine « au sein d'une planète limitée » :

Rechercher la liberté n'implique pas de subjuguer ou de transcender le "royaume de la nécessité", mais plutôt de se concentrer sur la conception de la liberté, du bonheur, de la vie bonne au sein des limites de la nécessité, de la nature. Cette conception, nous l'appelons la perspective de la subsistance [*the subsistence perspective*], car il n'est plus possible de justifier le projet de "transcender" la nature et qu'au contraire, il faut prendre soin du potentiel de subsistance de la nature sous toutes ses facettes afin de la conserver.²⁵²

Ce projet consistant à transcender la nature, c'est-à-dire à dépasser la relation de dépendance qui nous lie à elle sans plus avoir à s'en soucier, exprime en réalité une conception patriarcale de l'émancipation, assignant les femmes au domaine de la reproduction naturelle de la vie pour en dénigrer la valeur²⁵³. De ce point de vue, le projet d'émancipation du socialisme modernisateur, qui se propose de libérer les femmes en les intégrant dans le royaume masculin de la liberté, ne fait que redoubler le problème. Il conserve une conception simplement négative de la reproduction de la vie, laquelle ne parviendrait à alléger le « fardeau » des femmes de la petite paysannerie du Sud qu'en accroissant la pression productive sur les écosystèmes.

Toute la critique écoféministe matérialiste, que Maria Mies développe avec Vandana Shiva au cours de l'ouvrage, consiste alors à renverser le stigmate dont le discours modernisateur frappe l'agriculture paysanne taxée d'arriération, pour montrer qu'elle est riche d'un ensemble de pratiques et de savoir-faire respectueux de la durabilité et de la

²⁵² M. MIES et V. SHIVA, *Ecofeminism*, London/New York, Zed Books, 2014, p. 8.

²⁵³ Sur cette critique, voir A. SALLEH, *Ecofeminism as Politics. Nature, Marx and the Postmodern (2nd ed.)*, London, Zed Books, 2017 : « Le destin des femmes – et le socialisme a échoué à le dépasser – consiste à "reproduire les conditions de production" : planter le décor, pourrait-on dire ? N'étant pas elle-même considérée comme une actrice, ni comme une productrice, la travailleuse maternelle donne vie à ceux qui "produisent" effectivement, prend en charge leur besoins matériels et leur apporte le soutien émotionnel. Ce "secteur reproductif", comme les marxistes l'appellent, est le royaume de la nécessité par excellence et, en tant que tel, se voit dénigré. », p. 119.

biodiversité²⁵⁴, là où le progrès de l'agro-industrie ne cesse de franchir les seuils écologiques de soutenabilité. En traitant la production agricole comme une confection industrielle d'objets, dont il faudrait accroître au maximum la productivité, l'agro-industrie reste aveugle à la temporalité spécifique et aux contraintes écologiques de la régénération des écosystèmes. Pour le point de vue écoféministe, l'expérience des femmes dans le travail de subsistance témoigne au contraire d'une sensibilité à la vulnérabilité du vivant et à la nécessaire réciprocité des relations organiques, dans une activité relevant autant de la coopération et du soin que de la maîtrise instrumentale. Que l'on considère que la possession de ce savoir-faire (ou, en un sens nouveau, de ce savoir-vivre) soit nourri par l'expérience de la maternité qui ouvre une sensibilité spécifique à l'interdépendance des corps vivants, ou qu'il résulte plutôt du rôle social qui a été assigné aux femmes par la domination patriarcale dans la prise en charge de la reproduction de la vie humaine et non humaine²⁵⁵, cela n'enlève rien à la force de l'argument consistant à défendre la soutenabilité de l'agriculture paysanne contre l'agro-industrie.

Comme le suggère Ariel Salleh à la suite de Maria Mies et Vandana Shiva, l'application de la logique industrielle à l'agriculture, transposant un schéma strictement « instrumental » à la coopération vivante du travail humain et des processus organiques, « introduit une coupure [*cut across*] dans le métabolisme de la nature, disloquant des tissus complexes d'interaction biologique »²⁵⁶. Elle oppose alors ce modèle à celui de la petite paysannerie, « dont la connaissance intime et polyvalente des espèces locales, des accès d'eau, des semences résistantes à la sécheresse, et des énergies lui permet de produire tout en prenant soin de la terre »²⁵⁷. En reprenant implicitement le concept marxien de rupture métabolique, elle suggère toutefois, au-delà de Marx, que celle-ci n'est pas que le résultat de la finalité productive du capital visant la maximisation de valeur dans le temps court, mais qu'elle peut aussi résulter d'une certaine technique productive industrielle également promue par un socialisme modernisateur à la Bebel. Pour préciser son argument, qui reste ici formulé en des termes

²⁵⁴ Voir M. MIES et V. SHIVA, *Ecofeminism, op. cit.*, ch. 11, « Women's Indigenous Knowledge and Biodiversity Conservation », p. 164-173.

²⁵⁵ Nous ne rentrerons pas ici dans le détail de ce débat, qui dépasse à la fois nos compétences théoriques et la sphère de notre expérience pratique. Notons que la perspective écoféministe de Maria Mies et de Vandana Shiva défend la première interprétation.

²⁵⁶ A. SALLEH, « Sustaining Marx or sustaining nature? An ecofeminist response to Foster and Burkett », *Organization & Environment*, vol. 14, n° 4, 2001, p. 448.

²⁵⁷ A. SALLEH, *Ecofeminism as Politics, op. cit.*, p. 119.

philosophiques abstraits, on peut justement se pencher sur le principe de l'optimisation de la productivité qui guide l'agro-industrie, afin de souligner ses limites écologiques.

Les limites écologiques de la croissance de la productivité agraire

En infléchissant le modèle marxien du communisme dans le sens d'une décroissance matérielle, les partisans de la libération du travail par l'automatisation défendent le principe d'une maximisation de la productivité du travail en le découplant d'une croissance de la production matérielle. La réduction du travail nécessaire et de la sphère des besoins matériels offrirait la garantie d'une durabilité écologique de la société future. Alors même qu'il caractérise ce projet socialiste de « postindustriel », Gorz le fonde en réalité sur l'optimisation de l'efficacité productive propre à la production industrielle et trahit son oubli flagrant de la spécificité du travail agricole où, justement, l'absolutisation de cette norme de la productivité pose un problème majeur du point de vue écologique.

Bien entendu, la question de la réduction de l'étendue et du type de besoins à satisfaire se pose aussi dans l'agriculture, notamment lorsque l'on tient compte du désastre que représente la part de plus en plus grande des sols, des matières et des énergies allouées à la production de viande dont l'impact écologique est particulièrement désastreux²⁵⁸. Mais l'agriculture représente justement ce domaine où l'enjeu d'une réduction de la croissance matérielle de la production est intrinsèquement limité, par le simple fait que cette production vise justement à satisfaire les besoins absolument nécessaires à la reproduction de la vie. Dans un tout autre contexte, les économistes classiques distinguaient déjà l'agriculture, comme une sphère dans laquelle la croissance quantitative de la production est contenue « par les étroites capacités de l'estomac humain », des industries visant la satisfaction « du confort et de l'agrément » de la vie dont l'extension est tout aussi illimitée que l'insatiable désir humain²⁵⁹. L'enjeu de la limitation de la croissance productive, tel qu'il était formulé par Gorz et Marcuse, portait avant tout sur la production des biens manufacturés, en délaissant la spécificité de la

²⁵⁸ Voir R. PATEL et J. W. MOORE, « Cheap Food », *op. cit.*

²⁵⁹ « Adam Smith indique à juste titre "le désir de nourriture est limité en chaque homme par les étroites capacités de l'estomac humain, alors que le désir du confort et de l'agrément dans la construction, l'habillement, le mode de transport, l'ameublement intérieur, ne semblent pas avoir de limites ou de bornes déterminées". La nature a donc limité le montant du capital qui peut, dans un même moment, être investi dans l'agriculture, mais elle n'a fixé aucune limite au montant du capital qui peut être investi dans la production "du confort et de l'agrément" de la vie. », D. RICARDO, *The Principles (1821)*, *op. cit.*, p. 195. Cf. T. BENTON, « Marxism and natural limits », *op. cit.*, p. 62.

production agricole. L'impact écologique de cette dernière se traduit au moins autant par la quantité ou le type de biens consommables générés que par le type de technique productive employée pour accroître la productivité. De manière très schématique, mais suffisamment éclairante pour notre propos, on peut considérer que le développement de l'agriculture capitaliste, de sa première industrialisation telle que l'étudia Marx jusqu'au développement récent de l'agrobusiness depuis les années 1980, repose sur la mise en œuvre d'un ensemble de techniques visant à maximiser la productivité par unité de travail. Cela n'est que la conséquence du mécanisme de concurrence, rigoureusement analysé par Marx, qui force les fermiers et les investisseurs à produire leurs denrées à des prix les plus compétitifs possibles²⁶⁰.

Pour contrer le credo néo-libéral, selon lequel seule l'agro-industrie serait en mesure de nourrir la planète, les études en agroécologie n'ont eu cesse de démontrer que des techniques de production fondées sur la biodiversité, l'alternance des cultures, les symbioses entre espèces, etc. peuvent atteindre un taux de rendement par hectare largement supérieur à la monoculture agro-industrielle. Vandana Shiva donne notamment l'exemple de la culture de noix de coco dans l'état indien du Kerala. Reposant sur un système de plantation mêlant les cocotiers à tout un ensemble de plantes et d'arbustes destinés à d'autres récoltes (banane, tapioca, papaye, légumes divers, etc.), ce modèle agraire fondé sur la biodiversité parvient à atteindre un rendement du sol bien supérieur à la monoculture de noix de coco dans d'autres régions. Cela se traduit toutefois par une intensité en travail par hectare beaucoup plus forte, donc à une productivité (au sens étroit du terme) beaucoup plus faible²⁶¹. À l'inverse, l'agro-industrie capitaliste ne s'intéresse à l'accroissement des rendements du sol *qu'en tant qu'il permet un accroissement de la productivité du travail* ; comme si, en quelque sorte, le sol était une machine productive à perfectionner pour maximiser cette productivité. Cette manière d'évaluer la productivité, précise Vandana Shiva, « n'est pas une mesure scientifique neutre, mais une mesure biaisée par les intérêts commerciaux pour lesquels la maximisation unidimensionnelle du produit [c'est-à-dire la seule productivité du travail] est un impératif économique »²⁶². Grâce à l'analyse systémique du mode de production capitaliste proposée par Marx, on peut comprendre que la course à la productivité du travail agricole dominant

²⁶⁰ Voir M. MAZOYER et L. ROUDART, *A History of World Agriculture*, op. cit., p. 375-379.

²⁶¹ Le rapport est de 1 à 6, avec 157 unités de travail par hectare pour la monoculture contre 960 pour le système traditionnel. Voir M. MIES et V. SHIVA, *Ecofeminism*, op. cit., p. 166.

²⁶² *Ibid.*, p. 165.

l'agro-industrie ne dérive pas simplement des intérêts privés de tels ou tels acteurs, mais de la contrainte objective imposée par les rapports de production dans leur ensemble, qui s'applique tout autant à la petite paysannerie à partir du moment où elle est intégrée dans la production marchande. Quand bien même Marx critique les effets désastreux de cette course à la productivité, *en tant qu'elle vise le seul profit immédiat* et provoque une rupture métabolique des sols, la norme de la « production pour la production »²⁶³ imposée par la concurrence représente à ses yeux un facteur de progrès décisif dans l'avènement de la liberté humaine. Une fois abolie la recherche du profit, et au moins durant la première phase du communisme de transition, la quête d'une productivité toujours plus grande devra se poursuivre, puisqu'elle répond justement du principe normatif fondamental de l'émancipation comme conquête de la liberté sur la nécessité.

Or, c'est précisément cette absolutisation philosophique du principe de la productivité du travail que les impératifs de durabilité écologique nous obligent également à remettre en question. Du point de vue du rendement des terres et de la durabilité de la production, les pratiques agricoles respectueuses des écosystèmes peuvent s'avérer plus satisfaisantes qu'un traitement chimique et industriel. Reposant sur un travail de détail et une interaction étroite avec les vivants, elles requièrent souvent un surcroît d'effort et de patience. Autrement dit, elles prennent du temps. Dans une somme compilant les recherches en la matière, Miguel A. Altieri²⁶⁴ tâche de recenser et de catégoriser l'ensemble des modes de culture caractérisant l'agroécologie par opposition à l'agro-industrie. Outre la gestion intégrative des parasites et des mauvaises herbes, il se penche sur la polyculture, la rotation des cultures, la régénération des sols par les cultures de couverture plutôt que par l'usage d'engrais azotés, etc. Sans revenir ici en détail sur toutes ces pratiques, notons avec lui qu'elles requièrent dans la plupart des cas (à part peut-être en ce qui concerne la minimisation des labours) une intensification en travail humain. D'une part, la diversification des parcelles et la polyculture obligent, pour garantir la biodiversité, de réduire le taux de mécanisation du travail agricole. Et d'autre part, la mise en œuvre d'« alliances multisécifiques »²⁶⁵ suppose une interaction plus étroite entre le travail

²⁶³ Voir la note 156 de ce même chapitre.

²⁶⁴ M. A. ALTIERI, *Agroecology. The Science of Sustainable Agriculture*, Boca Raton, CRC Press, 2018.

²⁶⁵ Baptiste Morizot développe ce concept pour penser l'ensemble des pratiques de culture qui tâchent de prévenir le développement destructeur de parasites en rétablissant un certain équilibre dans l'écosystème, notamment par l'introduction de nouvelles espèces prédatrices. Là où les intrus apparaissent « comme des malédictions au destin humain de maximiser la production », ils peuvent

humain et le monde vivant qui se déploie dans la durée. Au lieu de bombarder un champ de maïs d'insecticide pour éradiquer la pyrale, une chenille qui ronge l'intérieur des tiges, il s'agira par exemple de déposer des œufs de « trichogrammes » à intervalles réguliers entre les plants. Cette mouche minuscule est elle-même un parasite de la pyrale, qui pond ses œufs dans les œufs des chenilles en bloquant ainsi leur développement. Mettre en place une telle alliance suppose toutefois de prendre le temps de sillonner le champ à pied au lieu de l'asperger du haut d'un tracteur. Altieri a donc raison de conclure que le développement de pratiques agroécologiques durables est conditionné par la mise en place de « mécanismes politiques » capable, entre autres, « d'encourager la substitution du capital par le travail »²⁶⁶. En esquissant un projet de société écoféministe, Maria Mies reprend cette idée en rappelant la nécessité écologique de remplacer une « agriculture intensive en capital » par une « agriculture intensive en travail », qui « ne serait pas concentrée dans des grandes fermes-usines de l'agrobusiness, mais décentralisée dans de petites fermes »²⁶⁷. Mais contrairement à ce que pense Altieri, un tel modèle agroécologique ne s'oppose pas simplement « à la conception [view] occidentale capitaliste ou néolibérale du développement agricole moderne »²⁶⁸, mais bien plus fondamentalement à la contrainte structurelle que la forme marchande de la production capitaliste fait peser sur le budget des petites exploitations agricoles.

Nous n'entamerons pas le débat de l'efficacité des réformes et des incitations étatiques visant à ajuster la norme de la productivité du travail qui structure la production marchande. Il nous importe plutôt, dans le cadre de notre réflexion, de remettre en question la perpétuation implicite de cette norme dans la conception d'une société future où le principe de l'économie marchande n'aurait plus cours. À la différence du travail strictement industriel, où le problème écologique est avant tout posé par la croissance matérielle et énergétique de la production, dans la mesure où elle accroît la pollution liée à l'extraction et à l'émission des déchets, le cas de la production agraire oblige à penser aussi les limites écologiques du principe d'une croissance illimitée de la productivité du travail. À travers la substitution d'engrais chimiques

être repensés comme des « partenaires cohabitants » avec lesquels nouer des « alliances complexes ». Voir B. MORIZOT, « Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant », *Tracés*, vol. 33, 2017, p. 92-96.

²⁶⁶ M. A. ALTIERI, *Agroecology. The Science of Sustainable Agriculture*, op. cit., p. 168.

²⁶⁷ M. MIES, *Patriarchy and accumulation on a world scale*, op. cit., p. 220.

²⁶⁸ M. A. ALTIERI, *Agroecology. The Science of Sustainable Agriculture*, op. cit., p. 369, nous soulignons.

à la régénération biodynamique des sols, l'épandage de pesticide, la monoculture de plantes génétiquement modifiées, l'usage massif d'antibiotiques dans des élevages semi-automatisés, etc., l'agro-industrie ne recherche pas l'optimisation des rendements des processus naturels de croissance, mais la maximisation de la productivité horaire du travail qui permet d'accroître les parts de profit. La justification explicite ou implicite de ces pratiques par l'idéal d'une libération de la vie à l'égard du labeur de subsistance tourne court. En comprimant au minimum le temps de travail nécessaire à la subsistance, ce modèle de l'industrialisation de l'agriculture est loin d'assurer la base de la nécessité vitale au-delà de laquelle pourra fleurir la liberté. Au contraire, la pression croissante qu'il exerce sur la plupart des cycles biogéochimiques de la biosphère, pour précipiter dans de nombreux cas le franchissement de leurs seuils de soutenabilité²⁶⁹, sape cette propre base et avec elle la possibilité même d'une liberté future.

Aucun exemple ne le montre mieux que la crise pandémique dans laquelle nous sommes plongé-e-s. À condition d'admettre, à la suite de nombreuses recherches menées sur le sujet ces dernières années²⁷⁰, que le modèle productif de l'agrobusiness combinant l'élevage intensif, la monoculture et la déforestation démultiplie les risques de zoonoses, on peut interpréter avec Daniel Tanuro²⁷¹ la multiplication des épidémies comme une conséquence de cette industrialisation de l'agriculture soumise à la maximisation de la productivité. En pulvérisant la barrière que la biodiversité oppose à la virulence et à la propagation des virus, ce modèle productif détraque la reproduction de la vie humaine alors qu'il prétend assurer de manière optimale la satisfaction du besoin primordial d'alimentation. Au lieu de permettre l'épanouissement de la vie sociale délivrée du souci de reproduction de la simple vie biologique, l'industrialisation de la subsistance conduit à l'exact contraire : une contraction de l'espace d'autonomie sociale qui vise la préservation de la simple vie. Ainsi révélée au grand jour, la contradiction du modèle industriel de la libération du travail, comprise comme

²⁶⁹ La liste est longue : dépassement du seuil des cycles de l'azote et du phosphore par les engrais chimiques, du seuil du cycle du carbone par l'intensité énergétique de la fabrication d'engrais et de l'usage des machines, du seuil de l'extinction des espèces par la réduction drastique de la biodiversité résultant des pesticides, du seuil de transformation d'usage des sols par la déforestation, du seuil du cycle de reconstitution des réserves d'eau douce. Voir J. ROCKSTRÖM *et al.*, « Planetary Boundaries », *op. cit.*

²⁷⁰ Cette critique des risques virologiques de l'agro-industrie a été défendue notamment par R. WALLACE, *Dead Epidemiologists. On the Origins of COVID-19*, New York, Monthly Review Press, 2020.

²⁷¹ D. TANURO, *Trop tard pour être pessimiste ! Écosocialisme ou effondrement*, *op. cit.*, p. 20.

libération à l'égard de la subsistance par la maximisation de la productivité, nous oblige à repenser l'idéal d'autonomie visé par la transformation sociale.

La production de la vie au-delà du schisme entre labeur et liberté

La perspective de la subsistance, développée par l'écoféminisme, peut nous permettre de repenser le problème classique de la libération du travail dans des termes nouveaux. Contre l'idée d'une compression maximale du travail nécessaire visant la conquête du temps libre, il s'agit bien de remettre en question cette partition entre travail nécessaire et vraie vie qui structure la pensée moderniste de l'émancipation, dont participe la tradition marxiste. Mais à la différence de l'utopie marcusienne, il ne s'agit plus de penser le dépassement de cette opposition sur la base de l'automatisation, comme réappropriation créative et ludique de la technologie la plus avancée. Comme le montre Maria Mies en conclusion de son étude sur l'exploitation globalisée du travail de subsistance, l'enjeu consiste à conférer à la « production de la vie elle-même »²⁷² une valeur nouvelle pour en faire le noyau constitutif de l'autonomie sociale au lieu de n'y voir qu'une base préalable dont elle aurait à se détacher.

L'enjeu d'une transformation agroécologique de la production alimentaire n'impose pas d'abandonner toute technique visant à accroître l'efficacité productive du travail. L'agriculture paysanne de subsistance permet de renouer avec un ensemble de savoir-faire occultés par un paradigme agrochimique. Le développement de l'agroécologie permet toutefois de réorienter les recherches scientifiques et les innovations techniques vers les normes de durabilité immanentes à ces pratiques paysannes. Plutôt que d'abandonner purement et simplement la recherche d'une certaine optimisation de la productivité du travail par la mise en œuvre de certains savoirs scientifiques, il s'agit de subordonner ce critère à une norme plus fondamentale de soutenabilité dont l'application requiert précisément l'approfondissement d'une connaissance holiste des interactions écologiques, qui peut s'inspirer des savoir-faire traditionnels au lieu de s'opposer à eux. On pourrait donc parler ici d'une modalisation écologique, plutôt que d'un abandon total du perfectionnement productif du travail par l'usage des sciences et des techniques.

²⁷² M. MIES, *Patriarchy and accumulation on a world scale*, op. cit., p. 212.

En critiquant le discours utopiste de l'automatisation du travail comme voie vers l'émancipation, Aaron Benanav s'est justement proposé dans un récent essai d'avancer dans cette direction. Parmi les raisons qui motivent sa critique figure notamment le fantasme d'une abondance matérielle et énergétique illimitée, aveugle aux contraintes écologiques de la production. Plutôt que de viser à tout prix l'élimination du travail nécessaire par la croissance de la productivité, il s'agirait d'abord de repenser le partage du « travail qui reste à faire d'une manière qui restaure la dignité, l'autonomie, et le sens de la vie au travail sans faire du travail le centre de notre existence partagée »²⁷³. En ce sens, « l'efficacité ne serait plus un but prédominant de la production, mais il faudrait que les producteurs soient toujours en mesure de choisir rationnellement parmi les techniques de production, en se basant sur la facilité avec laquelle ils peuvent s'approvisionner en différentes ressources »²⁷⁴. Là où Aaron Benanav part d'un modèle industriel de production, pour intégrer un facteur écologique du seul point de vue de l'abondance ou la rareté des ressources, la prise en compte de la production agricole conduit à élargir la réflexion à l'ensemble des conditions écologiques de soutenabilité. Que signifie dès lors la rationalité du choix ? Si l'on suit l'argumentation de Aaron Benanav, elle répond de la recherche d'un optimum composant avec deux critères : d'une part la libération de temps libre qui reste pensé comme le but dernier de l'organisation sociale communiste, et d'autre part la soutenabilité écologique. La solution ne relève pourtant pas d'un simple calcul statistique, mais d'un véritable choix politique auquel se voit confronté le collectif en mesure de prendre ces décisions. Le choix réel ne se présentera jamais comme un simple face à face de l'agro-industrie à l'agroécologie, mais comme une palette variée de pratiques plus ou moins durables, et plus ou moins intensives en travail. Très souvent, le choix le plus "écologique" pourra apparaître comme une contrainte pénible du point de vue de l'effort physique et du temps de travail qu'une autre technique promet d'alléger. En présentant encore l'impératif de libération du temps libre comme la norme directrice de l'organisation sociale, le modèle d'Aaron Benanav conduit à penser des choix productifs écologiquement durables mais intensifs en travail comme autant de sacrifices auxquels doit se plier la communauté, un moindre mal nécessaire à assumer collectivement. Si l'appropriation collective des moyens de production permet de réaliser un tel choix entre plusieurs techniques productives, il n'est pas

²⁷³ A. BENANAV, *Automation and the Future of Work*, London/New York, Verso, 2020, p. xiii.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 90.

dit que le cadre normatif dans lequel Benanav pense ce choix facilite la transformation écologique d'une société libérée des contraintes du marché.

Sur cette question, l'apport décisif de la perspective de la subsistance défendue par Maria Mies consiste à remettre en question non seulement le moyen de l'efficacité productive, mais aussi la norme du temps libre à laquelle il répond. La défense d'une maximisation du temps libre comme un idéal vers lequel tendre, en composant avec les contraintes écologiques, reconduit un dualisme hiérarchique de la reproduction de la vie et du libre développement de la vie, articulés comme le moyen et la fin. Dans le modèle d'une réduction du temps de travail nécessaire pour « les besoins nécessaires – alimentation, habillement, logement » :

[...] on suppose que les autres besoins "supérieurs" mentionnés plus haut (liberté, bonheur humain, "culture", etc.) ne peuvent pas être satisfaits durant le temps où l'on accomplit le travail nécessaire pour l'entretien de base de sa propre vie. "Le progrès" est défini comme une réduction progressive du temps de travail nécessaire et un accroissement du temps de loisir, où les gens peuvent seulement réaliser leurs "besoins supérieurs".²⁷⁵

Maria Mies montre au contraire qu'en se penchant sur la production de la vie, en tout ce qu'elle a de plus spécifique, il est possible d'y trouver un potentiel de bonheur et de réalisation de soi qui n'a pas son pareil dans la sphère de la culture isolée de la subsistance. Le travail avec le vivant, rythmé par ses cycles et ses besoins spécifiques, est pensé comme un nouveau modèle pour dépasser les séries d'opposition entre le labeur et le plaisir, le temps de travail et le temps libre, la nature et l'esprit. La focalisation sur le travail instrumental et industriel, qui répond d'un prisme patriarcal, tend à figer ces oppositions là où l'expérience du travail de production de la vie permet de les dépasser, ou du moins de les assouplir.

Certes, le « travail de reproduction » est vécu comme une limitation et une contrainte quand il est enclos dans la sphère domestique, soumis à une division genrée des tâches et privé de toute reconnaissance sociale. Mais l'attention portée à l'expérience spécifique de l'interaction vivante entre une mère et l'enfant dont elle prend soin permet à Maria Mies d'envisager ce travail comme « un labeur [*a burden*] aussi bien qu'une source de joie, de réalisation de soi et de bonheur »²⁷⁶. De manière analogue, l'expérience du travail paysan, *s'il n'est pas soumis à la norme de la maximisation productive*, donne également à voir « la même unité

²⁷⁵ M. MIES, *Patriarchy and accumulation on a world scale*, op. cit., p. 212-213.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 216.

du travail comme labeur et du travail comme joie »²⁷⁷. C'est là une symbiose féconde que Mies illustre précisément à l'exemple de ces périodes annuelles d'intensification du travail agricole comme les moissons, la transplantation du riz ou les vendanges. Pour rendre compte de ce fait paradoxal, elle mentionne notamment l'intégration de ces tâches collectives dans une riche socialité et un ensemble de pratiques festives et culturelles qui leur donne sens²⁷⁸. Mais celles-ci ne peuvent s'épanouir, comme elle le fait immédiatement remarquer, qu'à la condition que ce travail ne soit justement pas soumis au principe de l'économie de temps pour maximiser un loisir et une culture de consommation, scindés de la vie active. La joie laborieuse n'est possible que dans une forme de production de la vie guidée « par un autre concept de temps, celui d'un temps qui n'est pas ségrégué en des portions de labeur pesant et des portions de supposés plaisirs et loisirs, mais dans laquelle les temps du travail et les temps du repos et de la joie s'échangent et se disséminent »²⁷⁹.

Mais comment comprendre ce parallèle implicite établi par Maria Mies entre le travail de la reproduction humaine et l'agriculture, où se manifesteraient potentiellement cette expérience de la joie laborieuse ? Cette riche interaction socio-culturelle qui pénètre l'activité productrice, à partir du moment où elle n'est plus soumise à la seule contrainte de l'efficacité temporelle, semble aussi pouvoir s'appliquer à un travail de forme strictement instrumental, voir industriel. Du moins, rien ne l'exclut en principe. Maria Mies ajoute toutefois une autre raison qui peut et doit rendre la production de la vie attrayante, malgré la peine ou le labeur qu'elle implique : « une interaction directe et sensible avec la nature, avec la matière organique et les organismes vivants »²⁸⁰, qui se distingue d'un processus d'intellectualisation et d'abstraction croissant qui caractérise le travail industriel interposant la machine automatique entre l'individu vivant et le monde sensible. Là où Marx ne voyait que servilité dans le travail corporel, opposée à la destination du sujet humain comme être rationnel, la perspective de la subsistance permet de conférer une valeur propre à la teneur expérientielle de l'activité et va jusqu'à suggérer que la rencontre sensible avec le vivant, qu'il soit humain ou non humain,

²⁷⁷ *Ibid.*

²⁷⁸ Sur son terrain d'enquête en Inde, elle a pu ainsi observer que « ce temps d'intense travail était aussi le temps de la plus forte activité culturelle » (*ibid.*, p. 217) pour les femmes qui y participaient, culture qui prenait une forme intégrée à la vie à travers des chants rythmant le travail et des danses célébrant son achèvement à la fin de la journée.

²⁷⁹ M. MIES, *Patriarchy and accumulation on a world scale*, *op. cit.*, p. 217.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 218.

génère un sentiment de joie spécifique. Ce sentiment ne relève d'ailleurs plus de la joie souveraine de l'artisan qui reconnaît le sceau de sa subjectivité dans son objectivation, mais tient plutôt d'une forme de gratitude envers un processus de vie qui comble celui ou celle qui lui permet de se déployer.

Cette réévaluation du travail de subsistance, situé au cœur du travail nécessaire à la vie sociale, permet donc d'amender la conception marxienne de l'émancipation qui était encore forgée sur le modèle de la production industrielle des biens de consommation. Alors que l'autonomie y était principalement pensée comme une émancipation à l'égard du labeur et un détachement à l'égard de la nécessité naturelle, il s'agit de la repenser comme le déploiement d'une liberté collective attachée à la vie. Autrement dit, il s'agit d'approfondir le geste de Marx, qui consistait à repenser la liberté dans la sphère de la production matérielle et non simplement au-delà d'elle. Sans aller jusqu'à l'abolition totale de toute distinction entre travail et temps libre, dont la valeur tient à la garantie d'une sphère d'autonomie individuelle à côté de l'activité effectuée pour la société, il devient nécessaire de questionner ce partage normatif et cette hiérarchie entre la vie besogneuse, prise dans la naturalité, et une vraie vie qui ne commencerait qu'une fois satisfaits les besoins nécessaires. Depuis la perspective de la subsistance, la mise en œuvre d'une production écologique peut dès lors apparaître autrement qu'un sacrifice de temps et une concession sur la liberté.

CONCLUSION. Vers une révolution écologique, en théorie et en pratique

« Le simple fait que Marx ait pu se transformer et non pas simplement suivre un déroulement logique choque ceux qui tiennent Marx pour un dieu. Était-il divin ou humain ? Par opposition aux divinités, petites ou grandes, on mesure l'humanité à la dépendance au contexte, au fait de changer d'avis, d'être faillible. » Theodor Shanin¹

POUVOIR lire Marx, afin d'en faire usage, c'est d'abord défaire le mythe. Cela signifie : ne pas échanger un mythe contre un autre. Non, Marx n'était pas de part en part productiviste et apologiste aveugle de l'industrie moderne. Sa propre curiosité intellectuelle et son attention aux problèmes de son présent l'en empêchèrent. Non, Marx n'était pas de part en part écologiste, prophète visionnaire qui trouva dans les sciences écologiques naissantes une confirmation de ses géniales intuitions spéculatives. La tradition philosophique dont il héritait et l'élan modernisateur qui le portait, lui comme nombre de ses contemporain·e·s, l'en séparaient. Une lecture iconoclaste s'imposait afin de relancer le mouvement vivant de sa pensée sous le marbre statuaire dans lequel son portrait nous est trop souvent taillé. Sur cette voie, le premier geste impie consiste à faire place à la contingence du devenir au sein d'un mouvement intellectuel dont l'issue n'est pas jouée d'avance. Il fallait donc saisir la nouveauté radicale du moment écologique au cours de l'élaboration du *Capital*. S'en tenir là ne suffit pourtant pas à déjouer le mythe de la vérité définitive du texte : le risque persisterait encore de la déplacer au terme du cheminement intellectuel de Marx. Le second geste de désacralisation consiste plutôt à prendre acte des problèmes persistants comme autant de symptômes de la mue inachevée d'un ancien modèle théorique. Quelque chose d'irrésolu

¹ T. SHANIN, « Le dernier Marx : dieux et artisans », dans K. Lindner (éd.), *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 246.

persiste au terme de ce parcours. Cet inachèvement est en même temps la condition qui permet de se réappropriier le texte en prolongeant le mouvement de pensée qui l'anime, depuis notre présent marqué par une généralisation planétaire de la crise écologique du capital.

La transformation écologique inachevée du paradigme de la production

L'étude du développement de la critique de l'économie politique nous a permis de localiser précisément les deux étapes au cours desquelles l'anomalie écologique surgit au sein du paradigme de la production de Marx : la première consistant dans la reconnaissance des limites naturelles en un sens renouvelé (*Manuscrits de 1861-63*), et la seconde dans l'analyse de la rupture métabolique qui passe d'un modèle compatible avec le productivisme stratégique à un modèle perçant une véritable brèche hors de ce cadre (du premier manuscrit du troisième livre du *Capital* au premier tome publié). Comme nous l'avons vu la théorisation d'une crise écologique propre au capital industriel est indissociable d'une métamorphose du paradigme philosophique dans lequel Marx pensait les rapports entre nature et production. Le naturalisme strictement instrumental, forgé sur la base de la conceptualité hégélienne, se transforme implicitement en un naturalisme écologique intégrant à la fois l'idée d'une vulnérabilité de la nature et l'appréhension d'une véritable interdépendance entre la reproduction sociale et la reproduction des processus naturels qui la sous-tendent. Certes, Marx n'abandonne pas le concept de production comme vecteur central et matrice des rapports sociaux à la nature. Il cesse toutefois de le penser uniquement à partir d'un modèle étroitement industriel, comme enrôlement productif de forces naturelles, pour l'envisager plus largement à partir d'un modèle agraire comme (éco-)régulation de la reproduction métabolique des processus naturels. Depuis cette nouvelle perspective ontologique, le processus d'industrialisation capitaliste n'apparaît plus comme l'accomplissement de cette appropriation générique de la nature, qui constituait la contrepartie dialectique de l'aliénation des individus. La mise en œuvre du modèle critique de l'épuisement généralisé de la vie, dans le *Capital*, nous indique un tout autre dénouement de cet essor du capitalisme industriel : non plus l'accomplissement du progrès dans la maîtrise rationnelle de la nature, mais le progrès dans la dévastation de la terre, comprise comme la condition première de la reproduction des générations qui se succèdent. Une première restitution des résultats de notre enquête permet donc d'envisager une métamorphose du paradigme marxien de la production, d'un paradigme industrialiste à un paradigme potentiellement écologique.

CONCLUSION

Loin de nous, toutefois, de prétendre que Marx ait lui-même *accompli* cette révolution théorique pour nous livrer un modèle prêt à l'emploi que l'on pourrait se contenter de mettre en œuvre dans notre situation présente. Défendre une telle thèse, ce serait céder encore une fois à la sacralisation de l'œuvre canonique. Pour reprendre la critique que Theodor Shanin adresse à Althusser, cela reviendrait à dire que « Marx, en fin de compte, était bien infaillible », en ajoutant que « son infaillibilité s'était simplement manifestée plus tardivement »². L'idée d'une coupure épistémologique, appliquée à la rupture écologique qui fait saillie dans l'œuvre de Marx, risque de gommer toutes les ambivalences et d'étouffer les difficultés qui persistent dans le *Capital* et au-delà. Le modèle kuhnien de la crise paradigmatique que nous avons choisi de suivre s'avère beaucoup plus pertinent pour prendre la mesure d'une métamorphose où le nouveau surgit au milieu de l'ancien. En réalité, le paradigme écologique ne vient pas se substituer au paradigme industrialiste de la production mais émerge en son sein, au cours d'une mue difficile et inachevée. Considérée du point de vue de la rupture écologique, l'œuvre tardive de Marx se présente à partir du *Capital* comme le terrain d'une crise irrésolue. Tâchons ici d'établir un diagnostic rapide en rappelant les différents symptômes de cette crise que nous avons pu repérer au cours de notre analyse.

Premièrement, la redéfinition implicite de la production comme régulation de la reproduction naturelle ou, pour reprendre l'expression de Ted Benton, comme « éco-régulation », ne pénètre pas jusqu'au cœur de l'analyse du processus de travail. C'est dans les marges du texte qu'elle s'élabore, à partir des réflexions sur la spécificité du travail agricole que Marx découvre chez Liebig. Implicitement, cette nouvelle conception de la production éco-régulatrice est mobilisée dans la théorisation d'une rupture métabolique. Néanmoins, Marx n'amende pas fondamentalement sa définition du travail initialement forgée sur un modèle industriel. Certes, on ne peut pas aller jusqu'à affirmer qu'il aurait manqué la différence entre travail agricole et travail industriel, et ainsi ignoré les effets non-intentionnels de la production sur des conditions naturelles qui ne sont pas entièrement maîtrisées. Force est toutefois de constater que le schème dominant reste la modélisation industrielle de la production et que l'idée d'éco-régulation n'intervient que sous la forme d'un mode mineur, afin de théoriser certains problèmes spécifiques de la production agricole.

² T. SHANIN, « Le dernier Marx : dieux et artisans », *op. cit.*, p. 247.

Deuxièmement, le déploiement du modèle critique de l'épuisement généralisé de la vie dans le premier tome du *Capital* déplace mais n'efface pas tout à fait l'ancien modèle critique de l'aliénation. Certes, la mobilisation du nouveau lexique de la force (de travail/de la nature) et l'abandon du terme d'aliénation (*Entfremdung*) signalent une transformation de grande ampleur. La thèse d'une dévastation de la terre, comme condition de la reproduction générique de l'espèce humaine, renverse le présupposé optimiste d'une appropriation générique de la nature permise par l'épreuve de l'aliénation capitaliste. À demi-mots, Marx persiste cependant à défendre le modèle historico-philosophique d'une négativité du capital préparant les conditions de l'émancipation future, et ce y compris du point de vue de « la domination et [de] la domestication de la nature par la société », de « l'application consciente de la science à la technique » et de « l'exploitation méthodique de la terre »³. L'écho des louanges de « la production pour la production » résonne encore jusque dans le premier tome du *Capital*⁴. Même si le nouveau modèle critique de l'épuisement généralisé de la vie s'impose désormais au cœur de l'analyse du processus d'industrialisation, l'ancien modèle de la critique de l'aliénation se maintient à l'arrière-plan.

Permettons-nous ici un bref détour par la question russe pour mettre en lumière cette tension irrésolue entre les deux modèles critiques dans l'œuvre du dernier Marx. Le mouvement des populistes russes (*narodniki*), qui défendait la commune rurale du *mir* comme une voie possible vers le socialisme, reçut la traduction du *Capital* de 1872 avec une certaine prudence. Un débat fut initié au sein de la revue des *Annales de la patrie*, où l'on souligna que l'analyse de Marx présupposait une « conception historico-philosophique » impliquant la nécessité d'une expropriation de la petite paysannerie par le développement du capital industriel, et donc d'une industrialisation de l'agriculture, pour poser les bases de la future société communiste⁵. En 1877, Marx lui-même tenta de leur répondre pour nuancer cette critique. C'est qu'il s'était penché entre-temps sur des analyses historiques des formes de sociétés précapitalistes, en s'engageant sur la voie d'une autre conception de l'histoire moins linéaire et eurocentrée⁶. Il rédigea d'abord une lettre adressée à la rédaction du journal des

³ K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, pp. 734-735.

⁴ *Ibid.*, p. 575.

⁵ Sur la reconstruction de ce débat, voir J. D. WHITE, *Marx and Russia. The Fate of a Doctrine*, New York, Bloomsbury, 2019, pp. 27-33.

⁶ Au printemps 1868, Marx prend en note l'ouvrage d'un historien du droit – Georg Ludwig von Maurer – sur les communes rurales germaniques (*Einleitung zur Geschichte der Mark-, Hof-, Dorf- und*

CONCLUSION

Annales afin de minimiser encore un peu plus la portée de cet avant-dernier chapitre du *Capital* sur la « Tendance historique de l'accumulation capitaliste », qui semblait donner raison à ces critiques. Reniant lui-même la logique dialectique hégélienne de l'argument initial, Marx en vint à affirmer qu'il ne s'agissait aucunement d'énoncer une « *théorie historico-philosophique* de la marche générale fatalement imposée à tous les peuples » pour parvenir au communisme, mais seulement d'une « *esquisse historique* de la genèse du capitalisme dans l'Europe occidentale »⁷. Quelques années plus tard, en 1881, le vieux Marx fut poussé dans ses retranchements par une lettre d'une militante de l'aile gauche des populistes, Vera I. Zassoulitch, qui lui demanda de se prononcer clairement sur la question. Faut-il s'engager dans une lutte révolutionnaire pour la défense de la commune rurale, aux côtés des paysans et paysannes, ou la laisser dépérir en attendant que se forme un prolétariat ouvrier à qui reviendrait la véritable mission historique ? Au lieu de défendre une fatalité historique de la voie industrielle et prolétarienne, Marx prit parti pour la commune rurale du *mir* dans laquelle il reconnut « le point d'appui naturel de la régénération sociale en Russie »⁸. Comme l'a suggéré Kohei Saito, on peut voir dans cette réponse l'ultime résultat de sa réflexion sur la rupture métabolique. C'est en effet de sa lecture de Carl Fraas, en 1868, que serait né son intérêt pour les formes de propriétés communales précapitalistes comme des organisations plus durables du rapport à la terre⁹.

Peut-on pour autant interpréter ces positionnements nouveaux comme le signe d'un renversement définitif du paradigme industrialiste de la production et de l'adhésion à une nouvelle voie agroécologique. Aussi séduisante qu'elle puisse paraître, cette hypothèse mérite d'être nuancée. D'une part, Marx n'admet la possibilité d'un déploiement communiste de la

Stadt- Verfassung und öffentliche Gewalt, 1854). En 1879, il lit l'étude de Maxime M. Kovalevski sur *La Propriété communale russe*, où il est question de toutes sortes de formes de vie communautaire à travers le monde, avant de se plonger en 1881 dans la lecture de l'ouvrage de Lewis H. Morgan sur *La Société archaïque* (1877), basé sur ses observations ethnologiques des Iroquois. Voir K. LINDNER (éd.), *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019.

⁷ K. MARX, « Lettre à la rédaction des "Otétchestvenniye Zapisky" (Les Annales de la Patrie) », *ibid.*, p. 260, nous soulignons.

⁸ K. MARX, lettre à Vera I. Zassoulitch du 8 mars 1881, *ibid.*, p. 287.

⁹ Dans l'un de ses ouvrages sur *La Crise agraire et les moyens de la résoudre* (1867), Fraas se réfère directement à l'étude de Maurer sur les communes rurales germaniques où ce dernier aurait montré que cette forme de propriété commune du sol est organisée autour de « la loi de la nécessité d'accroître la force du sol [*Bodenkraftsteigerung*] », cité par K. SAITO, *Natur gegen Kapital*, *op. cit.*, p. 305. On peut donc penser que l'intérêt de Marx pour la lecture de Maurer est né de ses lectures de Fraas sur le problème agraire.

commune rurale que sur la base d'un transfert des technologies productives les plus avancées. Selon lui, « la contemporanéité de la production [capitaliste] occidentale, qui domine le marché du monde, permet à la Russie d'incorporer à la commune tous les acquis positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines »¹⁰. Si Marx nuance ici l'ancien modèle critique de l'aliénation, il ne l'abandonne pas tout à fait. C'est bien le développement préalable du capitalisme industriel occidental qui pourrait permettre à cette commune rurale de réaliser « l'exploitation agricole à l'aide de machines, organisée sur une vaste échelle », en trouvant à l'Ouest « l'outillage, les engrais, les méthodes agronomiques, etc., tous les moyens indispensables au travail collectif »¹¹. D'autre part, on ne peut évaluer la portée de ces réflexions nouvelles sans mentionner un détail éditorial pour le moins significatif. Marx n'envoya jamais sa lettre aux *Annales* et il s'y reprit par quatre fois pour répondre à Zassoulitch en rédigeant de longs brouillons d'une vingtaine de pages entre février et mars 1881, avant d'établir une version définitive qui se réduit à peau de chagrin. Marx commence par y évoquer cette « maladie de nerfs » qui l'assaille depuis des années pour s'excuser du retard de sa réponse, avant de résumer très succinctement sa position favorable à la commune rurale sans développer le détail de ses arguments. En considérant l'état déjà très avancé des brouillons qui précèdent, on est en droit de supposer qu'à cette crise personnelle s'ajoute une véritable crise théorique dans laquelle Marx se trouve plongé à l'issue de la parution du premier tome du *Capital*. Confronté au problème de la rupture métabolique, conscient de la négation destructrice des conditions naturelles de la vie humaine par l'industrialisation capitaliste, il ne se résout pourtant pas à abandonner entièrement sa conception progressiste de l'histoire pétrie d'hégélianisme.

Que Marx maintienne le primat d'un modèle industrialiste de la production sur la nouvelle conception éco-régulatrice, et qu'il hésite tant à renoncer à son premier modèle critique de l'aliénation pour tirer toutes les conséquences de l'épuisement généralisé de la vie, cela n'est peut-être pas sans rapport avec sa conception normative de l'émancipation comme délivrance de la vie humaine à l'égard des nécessités naturelles. Alors qu'il critique vigoureusement *la forme capitaliste* de la croissance productive, orientée par l'accumulation de survalueur, Marx maintient fermement l'idée d'une perpétuation de cette croissance productive

¹⁰ K. MARX, brouillon de lettre à Vera I. Zassoulitch, dans K. LINDNER (éd.), *Le Dernier Marx*, *op. cit.*, p. 273.

¹¹ *Ibid.*, p. 275.

dans la phase de transition devant mener au communisme. Certes, il ne s'agit plus nécessairement d'accroître la masse quantitative de la production à partir du moment où cette dernière est réorientée vers la satisfaction des besoins humains et non vers l'accumulation du profit. À une époque où la plus grande partie du prolétariat est encore plongé dans une grande misère, Marx défend toutefois l'idée d'un accroissement de la base matérielle globale des besoins à satisfaire dans la société future. En outre, il conçoit le communisme comme un perfectionnement constant de la productivité du travail nécessaire afin de libérer la vie des tâches de subsistance représentées comme une contrainte et une limitation de l'autonomie réelle. Comme nous l'avons vu, cette conception productiviste de la liberté conquise au-delà du règne de la nécessité, qui puise ses sources dans la tradition philosophique idéaliste allemande, n'est pas fondamentalement modifiée par l'irruption de la problématique écologique au sein de la réflexion de Marx. Bien entendu, l'analyse de la rupture métabolique l'oblige à envisager le communisme comme une restauration rationnelle d'un rapport métabolique durable avec l'environnement. Il n'envisage pourtant jamais *explicitement* les transformations profondes de la base technologique de la production requises par un tel objectif, en supposant que la gestion collective des moyens de production hérités du capitalisme pourrait permettre de garantir l'impératif de durabilité des rapports à la terre sans s'opposer à une perpétuation de la croissance de la productivité du travail. Ce défaut de réflexivité et cette confiance excessive dans un progrès techno-scientifique hérité du capitalisme, qu'il ne s'agirait que d'employer à d'autres fins, peuvent s'expliquer par l'ampleur encore restreinte de la crise écologique telle qu'elle se manifestait au milieu du XIX^e siècle. À cette raison contextuelle s'ajoute toutefois cette représentation théorique de la liberté comme la conquête d'une indépendance de la vie humaine à l'égard de la nature, qui conduit Marx et ses successeurs à embrasser un modèle industrialiste de l'émancipation.

Aggravation de la crise écologique et approfondissement de la crise théorique

Le contexte s'est profondément transformé et c'est à partir de cette situation nouvelle qu'il nous importe de relire Marx aujourd'hui. À l'époque où il écrivait, la contradiction écologique du capital se situait encore dans une sphère localisée de la production, en l'occurrence l'agriculture. Ses conséquences catastrophiques n'avaient d'ailleurs pas encore éclaté au grand jour, mais elles restaient principalement projetées par Liebig comme une issue probable de l'épuisement imminent des ressources limitées de guano, dont l'extraction servait

à entretenir artificiellement la fertilité des sols alors que leurs nutriments étaient dissipés dans les centres de consommation urbains. La destruction capitaliste de « l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol »¹² constitue bien le résultat d'une contradiction objective de cette phase du capitalisme industriel basée sur l'extraction de survalueur relative, mais son déploiement catastrophique n'est pas une fatalité. Marx met en scène sa théorie critique comme une intervention dans un moment charnière de l'histoire mondiale, où l'exacerbation des contradictions du capital précipite la société bourgeoise vers « la crise générale »¹³ : cette occasion décisive pour la classe ouvrière en lutte d'opérer un tournant révolutionnaire. En même temps que le mode de production capitaliste s'approche du risque d'une dévastation écologique de la fertilité des sols, il travaillerait à son propre dépassement en offrant la possibilité d'une résolution révolutionnaire de la rupture métabolique qui aurait lieu *juste à temps*.

Dans le modèle marxien, la matrice historique du capital est donc grosse d'un double avenir : le monstre de la dévastation écologique, par l'épuisement irréversible de la fertilité des sols, et l'aurore de la révolution communiste qui se doit de restaurer l'équilibre métabolique. En annonçant la victoire *inéluçtable* de cette seconde voie communiste¹⁴, Marx renverse le catastrophisme de Liebig en un optimisme révolutionnaire. C'est là, peut-être, ce qui lui permet malgré tout de conserver l'idée d'une nécessité historique du mode de production capitaliste ayant permis de développer les forces productives jusqu'à un certain point, tout en constituant une classe révolutionnaire seule capable d'éviter la catastrophe afin de faire un usage rationnel de ces moyens de production. La destruction des conditions génériques de l'existence humaine resterait pensée comme une ultime conséquence de l'industrialisation capitaliste de l'agriculture que la révolution imminente devrait permettre d'éviter en employant à d'autres fins les technologies productives développées par le capital.

Cette interprétation optimiste de la dialectique historique permet d'envisager une résolution de la tension entre les deux modèles critiques de l'aliénation et de l'épuisement généralisé de la vie, que nous avons vu émerger dans le *Capital*. Tandis que le mode de production capitaliste pose les conditions matérielles et politiques d'une société future, il

¹² K. MARX, *Le Capital I* (1890), *op. cit.*, p. 485.

¹³ « Postface à la deuxième édition allemande de 1873 », *ibid.*, p. 17.

¹⁴ « Mais la production capitaliste engendre à son tour, avec l'inéluçtabilité d'un processus naturel, sa propre négation. C'est la négation de la négation. », *ibid.*, p. 735.

CONCLUSION

risque potentiellement de ruiner ces conditions matérielles *si rien n'est fait pour se saisir de l'opportunité révolutionnaire*. Comprise en ce sens, la critique marxienne de la dévastation de la terre fonctionnerait à la fois comme une mise en garde et un appel à l'urgence vitale de la révolution.

Cette articulation des deux modèles critiques pouvait avoir une certaine pertinence dans la conjoncture historique spécifique au sein de laquelle Marx écrivait. On ne peut toutefois ignorer le tour très différent qu'a pris le cours de l'histoire depuis qu'il nous a légué ce texte. Au lieu d'être dépassée par la voie révolutionnaire, la rupture métabolique n'a cessé d'être approfondie au cours des différentes mutations du mode de production capitaliste, pour se retrouver aujourd'hui généralisée à l'échelle planétaire¹⁵. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner, la perspective d'un épuisement des sols et d'un effondrement des rendements agraires n'a été dépassée par la révolution verte de l'agro-industrie qu'au prix d'une perturbation des cycles biogéochimiques de la biosphère, notamment par la saturation des sols, des cours d'eau et des océans en azote et en phosphore. Loin de résoudre cette rupture métabolique élargie, le socialisme soviétique contribua à son aggravation en promouvant un modèle d'industrialisation de l'agriculture très intensif en intrants chimiques, répondant de l'impératif de croissance productive dicté par les plans quinquennaux successifs¹⁶. En outre, la rupture métabolique n'est plus simplement une conséquence indirecte de la production industrielle qui se manifeste au niveau de la production agricole, mais un phénomène qui est directement lié à la production industrielle. Dans son analyse de la contradiction écologique du capital, Marx n'attribuait encore qu'un rôle secondaire et dérivé à l'industrie proprement dite, en tant qu'elle précipitait l'épuisement des sols par sa demande toujours plus forte en matières premières d'origine végétale. Il n'est plus la peine de rappeler aujourd'hui la responsabilité centrale des pollutions industrielles dans la perturbation de l'écosystème global, au premier rang desquels les émissions de gaz à effet de serre liées à une infrastructure productive basée de part en part sur les énergies fossiles.

¹⁵ C'est la thèse centrale développée par J. B. FOSTER, B. CLARK et R. YORK, *The Ecological Rift. Capitalism's War on the Earth*, New York, Monthly Review Press, 2010.

¹⁶ En 1970, l'URSS était le second producteur mondial d'engrais azotés enrichis en potassium. Voir J. BERNES, « The belly of the revolution. Agriculture, energy, and the future of communism », dans B. R. Bellamy et J. Diamanti (éd.), *Materialism and the Critique of Energy*, Chicago, MCM' Publishing, 2018, p. 354.

Comme l'ont montré Timothy Mitchell dans *Carbon Democracy*¹⁷ puis Andreas Malm dans *Fossil Capital*¹⁸, on peut même comprendre l'essor de ces systèmes énergétiques basés sur les énergies fossiles comme autant de dispositifs de domination permettant de renforcer le pouvoir de la classe capitaliste sur la classe ouvrière. En prolongeant cette hypothèse développée à l'exemple du rôle du charbon lors de la première révolution industrielle, Malm analyse à nouveaux frais les vagues successives de restructuration technologique qui rythmèrent l'histoire du capitalisme au cours du long XX^e siècle¹⁹. Ainsi qu'il l'explique, la mise en œuvre de nouvelles technologies productives ne permet pas seulement de résoudre les crises d'accumulation capitaliste en relançant la croissance²⁰. Elle apporte aussi une solution politique pour contrer les luttes de la classe ouvrière qui s'accroissent durant les périodes de ralentissement économique et de crise. Les refontes technologiques de l'appareil productif permettent d'affaiblir la puissance oppositionnelle de la classe ouvrière par l'automatisation des chaînes de production, la restructuration des différents secteurs d'emploi et de qualification, les délocalisations, etc. Ces transformations de l'appareil productif en vue de relancer la croissance et de maîtriser la résistance ouvrière ne sont toutefois pas sans conséquences écologiques. Comme l'affirme Malm, « toutes les relances ont reposé jusqu'à présent sur la liberté de pouvoir consommer des quantités d'énergie bien plus importantes que durant la vague précédente »²¹. Dans le cadre d'une économie fossile, cela se traduit par l'accélération toujours plus marquée du rythme des émissions de CO₂, et donc par l'aggravation du bouleversement climatique. Cet argument nous permet de remettre en doute l'interprétation optimiste de la dialectique historique que l'on voyait se dessiner dans le *Capital*. Là où Marx plaçait tout son espoir dans la tournure révolutionnaire de la crise générale, comme solution à la rupture métabolique, l'histoire nous a malheureusement donné à voir une succession de mises en échec des luttes par des restructurations technologiques relançant chaque fois le cycle d'accumulation capitaliste. Or celles-ci, loin de résoudre la

¹⁷ T. MITCHELL, *Carbon Democracy. Political Power in the Age of Oil*, London, Verso, 2013.

¹⁸ A. MALM, *Fossil Capital. The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, London/New York, Verso, 2017.

¹⁹ A. MALM, « Long waves of fossil development. Periodizing energy and capital », dans B. R. Bellamy et J. Diamanti (éd.), *Materialism and the Critique of Energy*, Chicago, MCM Publishing, 2018, p. 161-195.

²⁰ Malm fait référence à l'électrification de l'industrie et des transports au tournant du XIX^e et du XX^e, à la motorisation pétrolière des chaînes de production et des transports au début des Trente glorieuses et à la révolution informatique à partir des années 1990.

²¹ A. MALM, *Fossil capital, op. cit.*, pp. 183-184.

rupture métabolique, ne cessent de l'aggraver, de la démultiplier et de l'élever à une échelle planétaire que Marx lui-même n'aurait pas été en mesure de soupçonner.

Alors qu'à l'époque où Marx écrivait, la rupture métabolique pouvait encore être interprétée comme un problème secondaire ou une éventualité que la révolution serait en mesure d'éviter, elle s'impose désormais comme une contradiction principale du capitalisme contemporain. La dévastation des conditions naturelles de la vie humaine est déjà bien engagée. Pour reprendre les mots de Daniel Tanuro, il ne s'agit plus de savoir comment éviter la catastrophe mais de déployer tous les moyens possibles afin d'empêcher qu'elle ne vire en cataclysme²². À partir de cette nouvelle conjoncture, il n'est plus possible de concilier le modèle critique de l'épuisement de la vie avec cet ancien modèle critique de l'aliénation qui assignait une nécessité historique au mode de production capitaliste dans la voie vers l'émancipation humaine. Quand bien même cette nécessité eût été jadis justifiée, elle est depuis longtemps dépassée. Plus le capitalisme progresse, plus il avance dans la ruine des conditions de l'émancipation future. Il n'est plus possible, non plus, de défendre un projet d'émancipation qui reposerait sur la croissance de la production matérielle et la maximisation énergétique de la productivité du travail, en supposant que les forces productives ne seraient pas encore assez développées pour garantir l'épanouissement d'une autonomie pleine et entière. Là où Marx pouvait encore envisager que la base matérielle de la société dût être élargie d'un point de vue quantitatif, il s'agit désormais de penser une transformation qualitative profonde des rapports à la nature qui ne serait plus guidée par l'accroissement productif mais par la régulation de la reproduction sociale et naturelle.

Dans le modèle classique du matérialisme historique, tel qu'il fut esquissé par Marx dans *L'Idéologie allemande*, avant de trouver sa formule canonique dans la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859, la crise générale préparant le tournant révolutionnaire est modélisée comme le résultat d'une contradiction entre la croissance des forces productives et des rapports sociaux devenus inadéquats²³. En instaurant de nouveaux

²² Voir D. TANURO, *Trop tard pour être pessimiste ! Écosocialisme ou effondrement*, Paris, Textuel, 2020, p. 45.

²³ « À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. [...] cependant les forces productives qui se développent au

rapports sociaux, la révolution communiste réaliserait alors un potentiel productif que le capitalisme en serait venu à entraver. Cette « thèse de la rétention » (*fettering thesis*)²⁴ des forces productives – forces que le communisme aurait pour tâche de déchaîner – fut forgée à une époque où la croissance matérielle apparaissait encore comme une nécessité pour garantir une amélioration des conditions d'existence de la plus grande partie de l'humanité. Après le fordisme, puis l'essor de la globalisation néolibérale, la donne a profondément changé. L'enjeu vital n'est plus principalement d'accroître le degré quantitatif de productivité technique du travail pour satisfaire un plus grand nombre de besoins tout en allégeant la charge du labeur. Désormais, il importe avant tout d'assurer à toutes et tous des conditions d'existence dignes en réorganisant qualitativement la soutenabilité écologique de la reproduction sociale.

Cela n'implique pas seulement de réduire la charge matérielle et énergétique du système productif sur la biosphère et, comme nous l'avons déjà suggéré, de développer des pratiques de production agroécologiques parfois plus intensives en travail que les techniques agro-industrielles. Si un communisme écologique doit voir le jour, cela ne pourra se faire sans déployer un ensemble d'activités n'étant pas immédiatement orientées par une finalité productive mais visant plutôt à restaurer et régénérer l'habitat terrestre : inventer de nouveaux moyens de capter le CO₂, organiser la reforestation, dépolluer les cours d'eau et les océans, raviver la biodiversité²⁵, etc. Un tel projet implique de se départir d'un paradigme industrialiste de la production afin de replacer les activités éco-régulatrices au centre de nos rapports collectifs avec le monde. Au lieu de penser l'éco-régulation du point de vue de la production instrumentale de biens, comme Marx tendait encore à le faire, il s'agit d'inverser la perspective pour penser la production instrumentale de biens comme une sous-catégorie particulière et un moment de l'éco-régulation. Avec les écoféministes, il deviendrait dès lors possible de redonner une place décisive à toutes ces activités de production de la vie dans l'organisation sociale, en intégrant la vie humaine dans un contexte écologique plus large dont il faut également assurer la reproduction durable. Comme le dit Daniel Tanuro, la nouvelle

sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cet antagonisme. », K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique (1859)*, M. Husson et G. Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 1957, p. 3.

²⁴ Voir G. A. COHEN, *Karl Marx's Theory of History. A Defence*, Princeton, Princeton University Press, 2000, pp. 326 et sq.

²⁵ Sur la régénération de la biodiversité, voir B. MORIZOT, *Raviver les braises du vivant. Un front commun*, Marseille, Actes sud, 2020.

perspective écologique nous donne ainsi l'occasion d'envisager « le prendre soin comme paradigme » nouveau, qui ne serait plus commandé par la croissance des forces productives mais guidé par l'épanouissement durable de la vie²⁶.

Réforme ou révolution écologique ?

La recherche que nous avons menée consistait à indiquer un ensemble de problèmes nouveaux suscités par la rupture écologique au sein de l'œuvre de Marx. Il s'agissait d'ouvrir la voie à une réflexion critique pour instaurer un dialogue fécond avec l'écologie politique sans défendre à tout prix l'œuvre de Marx dans sa totalité. Au terme de ce travail, il nous faut donc reconnaître qu'un renouvellement écologique du marxisme mérite d'interroger certaines catégories fondamentales de l'ancien paradigme de la production pour s'engager sur la voie d'un changement de paradigme. Si la crise théorique entre l'ancien paradigme industriel de la production et l'anomalie écologique était déjà en germe dans l'œuvre de Marx, c'était sous une forme latente et dissimulée qu'il nous a fallu expliciter. À partir du moment où l'on élargit la théorie marxienne de la rupture métabolique pour penser la contradiction écologique du capitalisme contemporain sous ses multiples facettes, une telle crise paradigmatique éclate au grand jour. Il n'est plus possible de la résoudre simplement dans un optimisme du progrès qui ferait l'économie d'une véritable réflexion catégorielle et perpétuerait ainsi la défense d'un ancien modèle industrialiste de l'émancipation reposant sur la croissance quantitative des forces productives.

Ce changement de paradigme, que l'on voit se dessiner à l'issue de notre réflexion, n'implique en rien d'abandonner la perspective communiste qui constituait l'élan initial de la pensée de Marx et qui est aujourd'hui portée par celles et ceux qui se disent marxistes sans pour autant se reconnaître dans le productivisme. Contrairement à ce qu'affirmait Alain Lipietz dans une conférence de 1995 sur « L'écologie politique et l'avenir du marxisme », quitter le « paradigme de la production » ne signifie pas nécessairement s'engager sur la « voie réformiste »²⁷. En reprenant le modèle épistémologique de Thomas Kuhn, Lipietz identifie trop rapidement la révolution théorique exigée par l'écologie politique avec un renoncement définitif à la voie révolutionnaire et à la conception du communisme comme « la propriété

²⁶ D. TANURO, *Trop tard pour être pessimiste ! Écosocialisme ou effondrement*, op. cit., p. 37.

²⁷ A. LIPIETZ, « L'écologie politique et l'avenir du marxisme », dans *Congrès Marx international : cent ans de marxisme, bilan critique et prospectives (actes du colloque)*, Paris, P.U.F., 1996, p. 181-196.

commune des moyens de production »²⁸. En supposant peut-être que cette propriété commune ne peut passer que par l'appropriation et le développement de l'infrastructure technologique existante, il identifie à tort ce projet politique avec « l'accent *a priori* positif placé par Marx sur les capacités démiurgiques du genre humain »²⁹. Rien n'empêche pourtant de dissocier la voie révolutionnaire du productivisme et de dégager le communisme du présupposé d'une continuité entre le développement capitaliste et l'émancipation future. Bien au contraire, l'écologie peut représenter une occasion de radicaliser l'idée d'une rupture révolutionnaire avec ce monde capitaliste qui ne cesse d'exacerber la dévastation écologique de nos conditions d'existence.

Un bref survol de l'histoire du marxisme suffit pour indiquer que la « thèse de la rétention » des forces productives, et la conception du communisme comme optimisation du potentiel productif du capitalisme, ne sont pas nécessairement liées à la voie révolutionnaire. Ce productivisme anticipatif, comme nous l'avons nommé dans notre second chapitre, constitua en effet un levier commode pour penser l'avènement du socialisme comme le mûrissement d'un modèle de société déjà en germe dans le capitalisme. C'est ainsi que la thèse de la croissance des forces productives comme facteur du progrès et voie vers la transformation sociale fut ardemment défendue par l'aile réformiste de la social-démocratie allemande au moment où elle abandonnait l'idée d'une rupture révolutionnaire pour embrasser le révisionnisme³⁰. Cette conception de l'histoire permet en effet de penser la transition du capitalisme au socialisme, non pas comme le résultat d'un combat révolutionnaire mais, pour reprendre un bon mot de Georg Lukács, comme une « "évolution" sans "révolution" »³¹.

À l'inverse, une réflexion stratégique sur les conditions de possibilité matérielles d'une révolution communiste permet de douter de sa compatibilité avec le productivisme. C'est là

²⁸ *Ibid.*, p. 194. « Or, aujourd'hui, après un siècle d'échecs de toutes les variantes possibles de propriété collective, la "propriété collective" on s'en moque ! », *ibid.* Comment Lipietz peut-il affirmer avec autant d'aplomb que l'histoire a déjà épuisé les possibles ?

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Pour un résumé exemplaire de cette position théorique, on peut se référer notamment à l'ouvrage de E. BERNSTEIN, *Les Présupposés du socialisme (1899)*, J. Ruffet et M. Mozet (trad.), Paris, Seuil, 1974, en particulier le § B du premier chapitre consacré à « La conception matérialiste et l'histoire et la nécessité historique ».

³¹ G. LUKACS, *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste (1922)*, K. Axelos et J. Bois (trad.), Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, p. 22.

CONCLUSION

du moins ce que défend Jasper Bernes dans un récent essai intitulé « Le ventre de la révolution »³², où il se penche plus particulièrement sur les rapports contradictoires entre communisme et agro-industrie capitaliste. Telle qu'elle s'est développée à l'échelle globale depuis les années 1970, l'agro-industrie représente selon lui une force « contre-révolutionnaire », en tant qu'elle n'a cessé d'accroître la dépendance de toutes les régions du monde et de toutes les populations au marché mondial pour assurer leur subsistance³³. Tant la production agraire que la consommation de biens alimentaires sont aujourd'hui entrelacées dans des chaînes de distribution et d'approvisionnement mondialisées, par lesquelles transitent non seulement une part toujours croissante des denrées destinées à l'export mais aussi les machines, engrais, graines modifiées et autres intrants chimiques destinés à la production. Pour s'inscrire dans la durée, un mouvement révolutionnaire qui naîtrait à l'échelle régionale ne pourrait manquer de se poser la question des moyens de sa subsistance alimentaire. Comme le montre Bernes, la conservation du modèle productif agro-industriel déjà existant obligerait ce mouvement révolutionnaire à se plier aux contraintes du marché mondial pour s'approvisionner en moyens de production et en moyens de consommation. Cela signifierait : organiser une partie de la production vers l'export, maintenir des taux de productivité suffisamment compétitifs pour vendre ces produits, justifier peut-être l'exploitation du travail par l'effort collectif pour parvenir à cette fin et risquer ainsi le retour d'une classe bureaucratique destinée à faire appliquer ces contraintes exogènes dans la société aspirant à l'autogestion. Un tel compromis avec le modèle productif capitaliste signerait, selon Bernes, la fin assurée de la révolution. La seule issue résiderait donc dans la conquête d'une autonomie alimentaire par les révolutionnaires, rompant avec le modèle agro-industriel pour réorganiser la production agraire à l'échelle locale. En se passant de certaines technologies agro-industrielles et des intrants chimiques livrés par le marché mondial, les révolutionnaires en question n'auraient d'autre choix que de consacrer plus de travail à la sphère agricole de la subsistance. Comme le précise Bernes, un tel modèle productif est néanmoins la condition d'une autonomie des luttes, et ce tant vis-à-vis

³² J. BERNES, « The Belly of the Revolution », *op. cit.*

³³ *Ibid.*, p. 348 *et sq.*

de l'économie de marché et de ses injonctions implacables à produire plus et plus vite, que des pouvoirs bureaucratiques qui risquent toujours de se reconstituer au sein de la révolution³⁴.

Loin de s'opposer à la voie révolutionnaire, la rupture avec le productivisme capitaliste – et notamment le modèle agro-industriel – représente donc sa condition de viabilité. La réorganisation qualitative de la production axée autour de la centralité de la subsistance et de la reproduction socio-écologique n'est pas qu'une condition de la survie de l'humanité toute entière. Elle est, plus prosaïquement, une condition de la vitalité d'un mouvement révolutionnaire qui tâcherait de rompre radicalement avec les contraintes productives imposées par le marché. C'est en ce sens que la voie communiste peut renouer avec le projet écoféministe, plaçant l'autonomie de la production de la vie au centre de l'autonomie politique.

³⁴ La plus grande autonomie de la production agricole, explique Bernes, repose sur une situation où « une grande partie des besoins alimentaires des individus est immédiatement disponible et à portée de main dans une distance réduite, ce qui rend beaucoup plus difficile de les mettre sous la coupe d'une instance bureaucratique, un pouvoir hostile ou une tentative naissante de restaurer le capitalisme », *ibid.*, p. 359.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE MARX

En langue originale

MARX Karl et Friedrich ENGELS, *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (MEGA²), Berlin, Dietz/Akademie/De Gruyter, 1975-2019.

MARX Karl et Friedrich ENGELS, *Marx-Engels-Werke* (MEW), Berlin, Dietz, 1956-1989.

Dont textes cités :

- *Hefte zur epikureischen, stoischen und skeptischen Philosophie. Schriften bis 1844/I. MEW 40*, Berlin, Dietz, 1968.
- *Differenz der demokritischen und epikureischen Naturphilosophie (1841). MEGA I/1*, Berlin, Dietz, 1975.
- *Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie. Einleitung (1843). MEGA I/2*, Berlin, Dietz, 1985.
- *Ökonomisch-philosophische Manuskripte (1844). MEGA I/2*, Berlin, Dietz, 1985.
- « Kritische Randglossen zu dem Artikel: "Der König von Preußen und die Socialreform. Von einem Preußen." (1844) », dans *MEGA I/2*, Berlin, Dietz, 1982, p. 445-463.
- *Briefe. Oktober 1844 – Dezember 1851. MEW 27*, Berlin, Dietz, 1963.
- *Manchester Hefte. Exzerpte und Notizen. Juli bis August 1845. MEGA IV/4*, Berlin, Dietz, 1988.
- avec Friedrich ENGELS, *Die heilige Familie (1845). MEW 2*, Berlin, Dietz, 1962.
- avec Friedrich ENGELS, *Die deutsche Ideologie (1845-46). MEW 3*, Berlin, Dietz, 1990.
- MARX Karl, *Misère de la philosophie. Réponse à la Philosophie de la Misère de Proudhon (1847)*, Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, A. Franck, 1847.

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

- *Londoner Hefte II. Exzerpte und Notizen. März bis Juni 1851. MEGA IV/8*, Berlin, Dietz, 1986.
- *Londoner Hefte III. Exzerpte und Notizen. Juli bis September 1851. MEGA IV/8*, Berlin, Dietz, 1986.
- *Briefe. Januar 1856 – Dezember 1859. MEW 29*, Berlin, Dietz, 1978.
- *Ökonomische Manuskripte 1857-1858. MEGA II/1. Bd. 1-2*, Berlin, Dietz, 1976-81.
- *Zur Kritik der politischen Ökonomie (1859). MEGA II/2*, Berlin, Dietz, 1980.
- « Herr Vogt (1860) », dans *MEW 14*, Berlin, Dietz, 1987, p. 381-686.
- *Manuskript 1861-1863. MEGA II/3. Bd. 1-6*, Berlin, Dietz, 1976.
- *Briefe. Januar 1860 – September 1864. MEW 30*, Berlin, Dietz, 1974.
- *Briefwechsel. Januar 1862 – September 1864. MEGA III/12*, Berlin, Akademie, 2013.
- *Das Kapital (Ökonomisches Manuskript 1863-1867). Erstes Buch. MEGA II/4. Teil 1*, Berlin, Dietz, 1988.
- *Das Kapital (Ökonomisches Manuskript 1863-1867). Zweites Buch. MEGA II/4. Teil 1*, Berlin, Dietz, 1988.
- *Das Kapital (Ökonomisches Manuskript 1863-1867). Drittes Buch. MEGA II/4. Teil 2*, Berlin, Dietz, 1992.
- *Briefe. Oktober 1864 – Dezember 1867. MEW 31*, Berlin, Dietz, 1965.
- *Exzerpte und Notizen. Februar 1864 bis Dezember 1872. MEGA IV/18*, Berlin/Boston, De Gruyter/Akademie Forschung, 2019.
- *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Erster Band (1867). MEGA II/5*, Berlin, Dietz, 1983.
- « Draft of a speech on the “Fenian Question” for the meeting of the General Council of the International Working Men’s Association, November 26, 1867 », dans *Artikel, Entwürfe, September 1867 bis März 1871. MEGA I/21*, Berlin, Akademie, 2009, p. 15-21.
- « Entwürfe des Vortrags über den Fenianismus im Deutschen Arbeiterbildungsverein London am 16. Dezember 1867 », dans *Artikel, Entwürfe, September 1867 bis März 1871. MEGA I/21*, Berlin, Akademie, 2009, p. 22-32.
- retranscrit par ECCARIUS Johann, « Record of a speech on the Irish question delivered by Karl Marx to the German Worker’s Educational Association in London on December 16, 1867 », S. Ryasanzkaia (trad.), dans Karl Marx et Friedrich Engels, *Ireland and the Irish Question*, R. Dixon (éd.), Moscow, Progress Publishers, 1971, p. 150-152.
- *Briefe. Januar 1868 – Juli 1870. MEW 32*, Berlin, Dietz, 1974.
- *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Erster Band (1872). MEGA II/6*, Berlin, Dietz, 1987.
- *Manuskripte zum zweiten Buch des „Kapitals“ 1868-1881. MEGA II/11*, Berlin, Akademie, 2008.

BIBLIOGRAPHIE

- *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Zweiter Band (1885)*. MEGA II/13, Friedrich Engels (éd.), Berlin, Akademie, 2008.
- *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie. Dritter Band (1894)*. MEGA II/15, Friedrich Engels (éd.), Berlin, Akademie, 2004.

En traduction française

MARX Karl, *Manuscrits de 1844*, Jacques-Pierre Gougeon (trad.), Paris, Garnier Flammarion, 1996.

- *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Franck Fischbach (trad.), Paris, Vrin, 2007.
- « Thèses sur Feuerbach (1845) », Gilbert Badia (trad.), dans *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 2012, p. 1-4.
- avec Friedrich ENGELS, *L'Idéologie allemande (1845-46)*, Gilbert Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 2012.
- avec Friedrich ENGELS, *Manifeste du parti communiste (1848)*, Gérard Cornillet (trad.), Paris, Éditions sociales, 1986.
- *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Jean-Pierre Lefèbvre (éd.), Gilbert Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 2011.
- *Contribution à la critique de l'économie politique (1859)*, Maurice Husson et Gilbert Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 1957.
- *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre I (1890)*, Jean-Pierre Lefebvre (trad.), Paris, Éditions sociales, 2016.
- *La Guerre civile en France*, Paris, L'Herne, 2016.
- *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre I (1872-75)*, Maximilien Rubel (éd.), Joseph Roy (trad.), Paris, Gallimard, 2008.
- avec Friedrich ENGELS, « Préface à l'édition allemande de 1872 », dans *Manifeste du parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 74-76.
- *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre II (1885)*, Catherine Cohen-Solal, Gilbert Badia et Erna Cogniot (trad.), Paris, Éditions sociales, 1976.
- *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre III (1894)*, Friedrich Engels (éd.), Catherine Cohen-Solal et Gilbert Badia (trad.), Paris, Éditions sociales, 1976.
- *La Guerre civile en France (1871)*, Paris, L'Herne, 2016.
- *Critique du programme de Gotha (1875)*, Sonia Dayan-Herzbrun (trad.), Paris, Éditions sociales, 2008.

Textes choisis et traduits

MARX Karl et Friedrich ENGELS, *Critique de Malthus*, Roger Dangeville (éd.), Roger Dangeville (trad.), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, Maspero, 1978.

- *Ireland and the Irish Question*, R. Dixon (éd.), S. Ryasanzkaia (trad.), Moscow, Progress Publishers, 1971.

*

LITTERATURE SECONDAIRE SUR MARX

ALTHUSSER Louis, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1969.

ASTARIAN Bruno, *L'Abolition de la valeur*, Genève, Entremonde, 2017.

AXELOS Kostas, *Marx, penseur de la technique. De l'aliénation de l'homme à la conquête du monde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1961.

BALIBAR Étienne, « Revisiting the “expropriation of expropriators” in Marx’s “Capital” », dans Marcello Musto (éd.), *Marx’s Capital after 150 Years. Critique and Alternative to Capitalism*, New York/Abingdon, Routledge, 2019, p. 39-53.

BARRILON Michel, « Les marxistes, Marx et la question naturelle. Notes sur l'improbable écomarxisme », *Écologie & politique*, vol. 47, n° 2, 2013, p. 115-143.

BAUDRILLARD Jean, *Le Miroir de la production ou : L'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Casterman, 1973.

BENSUSSAN Gérard, *Marx le sortant. Une pensée en excès*, Paris, Hermann, 2007.

BENTON Ted, « Marxism and natural limits. An ecological critique and reconstruction », *New Left Review*, vol. 178, n° 1, 1989, p. 51-86.

- « Marxisme et limites naturelles. Critique et reconstruction écologique », Nicolas Dubois (trad.), *Actuel Marx*, vol. 12, n° 2, 1992, p. 59-95.
- (éd.), *The Greening of Marxism*, New York, Guilford Press, 1996.
- « Marx, Malthus and the Greens. A reply to Paul Burkett », *Historical Materialism*, vol. 8, n° 1, 2001, p. 309-332.

BICKHARDT Marius, *Le Problème de la surpopulation. De son origine malthusienne à sa reformulation critique chez Marx*, Mémoire de Master, Nanterre, Paris Nanterre, 2020.

BIBLIOGRAPHIE

- BURKETT Paul, « Labour, eco-regulation and value. A response to Benton's ecological critique of Marx », *Historical Materialism*, vol. 3, n° 1, 1998, p. 119-144.
- « A critique of neo-malthusian Marxism. Society, nature, and population », *Historical Materialism*, vol. 2, n° 1, 1998, p. 118-142.
 - « Marxism and natural limits. A rejoinder », *Historical Materialism*, vol. 9, n° 1, 2001, p. 333-354.
 - « Ecology and Marx's vision of communism », *Socialism and Democracy*, vol. 17, n° 2, 2003, p. 41-72.
 - *Marx and Nature. A Red and Green Perspective*, New York, Haymarket Books, 2015.
- BUTLER Judith, « The inorganic body in the early Marx. A limit-concept of anthropocentrism », *Radical Philosophy*, vol. 6, n° 2, 2019, p. 3-17.
- CHARBIT Yves, « Capitalisme et population. Marx et Engels contre Malthus », *Revue d'histoire des sciences humaines*, vol. 13, n° 2, 2005, p. 183-208.
- CLARK John P., « Marx's inorganic body », *Environmental Ethics*, vol. 11, 1989, p. 243-258.
- « Marx's natures », *Organization & Environment*, vol. 14, n° 4, 2001, p. 432-442.
- CLARKE Simon, *Marx's Theory of Crises*, New York, Palgrave Macmillan, 1994.
- CLOCHEC Pauline, Jean-Christophe ANGAUT, Jean-Michel BUEE, Michel L'HOMME, Emmanuel RENAULT et David WITTMANN, « De la jeune Allemagne au jeune hégélianisme », dans Friedrich Engels, *Écrits de jeunesse. Tome 1 : 1839-1842*, Paris, Éditions sociales, 2015.
- COHEN Gerald A., « Marx's Dialectic of Labor », *Philosophy & Public Affairs*, vol. 3, n° 3, 1974, p. 235-261.
- *Karl Marx's Theory of History. A Defence*, Princeton, Princeton University Press, 2000.
- DUNAYEVSKAYA Raya, « Communism's perversion of Marx's Economic-Philosophic Manuscripts », dans *Marxism and Freedom. From 1776 until Today*, New York, Bookman Associates, 1956, p. 62-68.
- FEDERICI Silvia, « Revolution begins at home. Rethinking Marx, reproduction and the class struggle », dans Marcello Musto (éd.), *Marx's Capital after 150 Years. Critique and Alternative to Capitalism*, New York/Abingdon, Routledge, 2019, p. 125-144.
- « Marx and feminism », sur *Inverse Journal*, 25 décembre 2019 (en ligne : <https://www.inversejournal.com/2019/12/25/marx-and-feminism-by-silvia-federici/> ; consulté le 29 novembre 2021).
- FETSCHER Iring, *Überlebensbedingungen der Menschheit. Ist der Fortschritt noch zu retten?*, Berlin, Dietz, 1991.

- FISCHBACH Franck, « De la "philosophie de l'action" à la théorie de l'activité vitale et sociale. Postface », dans Gérard Bensussan, *Moses Hess. La philosophie, le socialisme (1836-1845)*, Hildesheim, Olms, 2004, p. 232-234.
- « Activité, passivité, aliénation. Une lecture des Manuscrits de 1844 », *Actuel Marx*, vol. 39, n° 1, 2006, p. 13-27.
 - « Présentation du traducteur », dans Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Paris, Vrin, 2007, p. 7-71.
 - « Transformations du concept d'aliénation. Hegel, Feuerbach, Marx », *Revue germanique internationale*, vol. 8, 2008, p. 93-112.
 - *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009.
 - « L'objectivité essentielle de Feuerbach à Marx », dans *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009, p. 129-149.
 - *La Production des hommes. Marx avec Spinoza*, Paris, Vrin, 2014.
 - *Philosophies de Marx*, Paris, Vrin, 2015.
 - « Des difficultés de la Théorie critique avec la ville », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, vol. 46, 2019, p. 197-226.
 - *Après la production. Travail, nature et capital*, Paris, Vrin, 2019.
 - « De la production au travail. À propos d'un changement de paradigme, ou comment Marx est devenu antiproductiviste », *Cahiers Société*, vol. 2, 2020, p. 205-228.
- FOSTER John Bellamy, « Marx's theory of the metabolic rift », *Classical Foundations for Environmental Sociology*, vol. 5, n° 2, 1999, p. 366-405.
- *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2000.
 - « Marx's Grundrisse and the ecological contradiction of capital », dans Marcello Musto (éd.), *Karl Marx's Grundrisse. Foundations of the Critique of Political Economy 150 Years Later*, Abingdon, Routledge, 2008, p. 93-106.
 - « Marx's Grundrisse and the ecology of capital », dans *The Ecological Rift. Capitalism's War on the Earth*, New York, Monthly Review Press, 2010, p. 275-288.
 - avec Paul BURKETT, *Marx and the Earth. An Anti-Critique*, London, Brill, 2010.
 - avec Paul BURKETT, « The dialectic of organic and inorganic relations », dans *Marx and the Earth. An Anti-Critique*, London, Brill, 2010, p. 57-88.
 - *Marx écologiste*, Aurélien Blanchard, Joséphine Gross et Charlotte Nordmann (trad.), Paris, Amsterdam, 2011.
 - avec Hannah HOLLEMAN, « The theory of unequal ecological exchange. A Marx-Odum dialectic », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 41, n° 2, 2014, p. 199-233.
 - avec Brett CLARK, *The Robbery of Nature*, New York, Monthly Review Press, 2020.
 - avec Brett CLARK, « The rift of Eire », dans *The Robbery of Nature*, New York, Monthly Review Press, 2020, p. 64-77.

BIBLIOGRAPHIE

- « Misrepresenting Marx's ecology. A response to Daniel Tanuro's "Was Marx an ecosocialist?" », sur *Monthly Review*, 14 janvier 2020 (en ligne : https://mronline.org/2020/01/14/misrepresenting-marxs-ecology-a-response-to-daniel-tanuros-was-marx-an-ecosocialist/#_ednref4).
- GIDDENS Anthony, *A Contemporary Critique of Historical Materialism. Vol. 1 : Power, Property and the State*, Berkeley, 1981.
- GROSSMAN Henryk, « The value-price transformation in Marx and the problem of crisis », David Meienreis (trad.), dans *Henryk Grossman Work. Vol. 1*, Leiden/Boston, Brill, 2018, p. 304-331.
- GRUNDMANN Reiner, *Marxism and Ecology*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- « The ecological challenge to Marxism », *New Left Review*, vol. 187, n° 1, 1991, p. 103-120.
- HABER Stéphane, « Que faut-il reprocher au Marx des Manuscrits de 1844 ? », *Actuel Marx*, vol. 39, n° 1, 2006, p. 55-70.
- avec Emmanuel RENAULT, « Une analyse marxiste des corps ? », *Actuel Marx*, vol. 41, n° 1, 2007, p. 14-27.
 - « "Le naturalisme accompli de l'homme". Travail aliéné et nature », dans Emmanuel Renault (éd.), *Lire les Manuscrits de 1844*, Paris, P.U.F., 2008, p. 129-145.
- HAN Lixin, « Marxism and ecology. Marx's theory of labour process revisited », dans Qingzhi Huan (éd.), *Eco-socialism as Politics. Rebuilding the Basis of our Modern Civilisation*, London, Springer, 2010, p. 15-31.
- HARVEY David, *Les Limites du capital*, Nicolas Vieillescazes (trad.), Paris, Amsterdam, 2020.
- HAUG Timothée, « Kohei Saito, *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus* », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, vol. 41, 2017, p. 167-171.
- HECKER Rolf, « Hermann Maron – Land- und Betriebswirt, Agrarexperte in der preußischen Ostasien-Expedition und Journalist », *Beiträge zur Marx-Engels-Forschung*, 2010, p. 173-194.
- HEINRICH Michael, *Die Wissenschaft vom Wert. Die Marxsche Kritik der politischen Ökonomie zwischen wissenschaftlicher Revolution und klassischer Tradition*, Münster, Westfälisches Dampfboot, 1999.
- « Begründungsprobleme. Zur Debatte über das Marxsche "Gesetz vom tendenziellen Fall der Profitrate" », *Marx-Engels Jahrbuch*, 2006, p. 47-80.
 - « The "Fragments on Machines". A Marxian Misconception in the Grundrisse and its Overcoming in Capital », dans Riccardo Bellofiore, Guido Starosta et Peter D. Thomas (éd.), *In Marx's Laboratory*, Brill, Leiden/Boston, 2013, p. 197-212.
 - *Karl Marx and the Birth of Modern Society. The Life of Marx and the Development of his Work. Vol. I 1818-1841*, Alexander Locascio (trad.), New York, Monthly Review Press, 2019.

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

- HELLER Ágnes, « Paradigm of production – paradigm of work », *Dialectical Anthropology*, vol. 6, n° 1, 1981, p. 71-79.
- ITOH Makoto, « The formation of Marx's theory of crisis », *Science & Society*, vol. 42, n° 2, 1978, p. 129-155.
- KLAGGE James C., « Marx's realms of "freedom" and "necessity" », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 16, n° 4, 1986, p. 769-778.
- KWON Jeong-Im, *Zur ökologischen Vergesellschaftung bei Marx*, Berlin, Freie Universität, 2006.
- LAMY Jérôme, « Les palimpsestes de Marx. L'émergence de la sociologie marxiste de l'environnement aux États-Unis », *Écologie & politique*, vol. 53, n° 2, 2016, p. 149-164.
- LEBOWITZ Michael A., « The general and the specific in Marx's theory of crisis (ch. 8) », dans *Following Marx: Method, Critique and Crisis*, Leiden/Boston, Brill, 2009, p. 131-156.
- LEE Donald C., « On the Marxian view of the relationship between man and nature », *Environmental Ethics*, vol. 2, n° 1, 1980, p. 3-16.
- LINDNER Kolja (éd.), *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019.
- LINDNER Urs, « Repenser la "coupure épistémologique". Lire Marx avec et contre Althusser », *Actuel Marx*, vol. 49, n° 1, 2011, p. 121-139.
- MALM Andreas, « For a fallible and lovable Marx. Some thoughts on the latest book by Foster and Burkett », *Critical Historical Studies*, 2017, p. 267-276.
- MARKUS György, « Praxis et poiesis. Au-delà de la dichotomie », *Actuel Marx*, vol. 10, n° 2, 1991, p. 127-145.
- MEANY Mark E., *Capital as Organic Unity. The Role of Hegel's Science of Logic in Marx's Grundrisse*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2002.
- MÉSZÁROS István, *Marx's Theory of Alienation*, London, Merlin Press, 1970.
- MISKEWITSCH Larissa, Michail TERNOWSKI et Witali WYGODSKI, « Zur Periodisierung der Arbeit von Karl Marx am "Kapital" in den Jahren 1863 bis 1867 », *Marx-Engels Jahrbuch*, vol. 5, 1982, p. 294-322.
- MORILHAT Claude, « Marx, "puissance" ou "force de travail" ? », *Philosophique*, vol. 21, 2018, p. 75-86.
- MÜLLER Manfred, « Vorbemerkung », dans Karl Marx, *Resultate des unmittelbaren Produktionsprozesses (6. Kap. d. 1. Bd d. « Kapitals ». Entwurf 1863/1864)*, Berlin, Dietz, 1988, p. 5-24.
- PARSONS Howard (éd.), *Marx and Engels on Ecology*, Westport, Greenwood, 1977.
- PERELMAN Michael, *Marx's Crises Theory. Scarcity, Labor and Finance*, New York, Greenwood, 1987.

BIBLIOGRAPHIE

- « Marx and resource scarcity », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 4, n° 2, 1993, p. 65-84.
- POSTONE Moishe, *Time, Labour and Social Domination. A Reinterpretation of Marx's Critical Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- ROUTLEY Val, « On Karl Marx as an environmental hero », *Environmental Ethics*, vol. 3, n° 3, 1981, p. 237-244.
- SAITO Kohei, « The emergence of Marx's critique of modern agriculture. Ecological insights from his excerpt notebooks », *Monthly Review*, vol. 66, n° 5, 2014 (en ligne : <https://monthlyreview.org/2014/10/01/the-emergence-of-marxs-critique-of-modern-agriculture/> ; consulté le 5 janvier 2020).
- *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus*, Frankfurt/New York, Campus, 2016.
 - *Marx's Ecosocialism. Capital, Nature and the Unfinished Critique of Political Economy*, Kohei Saito (trad.), New York, Monthly Review Press, 2017.
 - « Die Rolle der Physiologie in den Grundrissen », dans *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus*, Frankfurt/New York, Campus, 2016, p. 102-109.
 - « Marx and Engels. The intellectual relationship revised from an ecological perspective », dans Marcello Musto (éd.), *Marx's Capital after 150 Years. Critique and Alternative to Capitalism*, New York/Abingdon, Routledge, 2019, p. 167-183.
- SALLEH Ariel, « Sustaining Marx or sustaining nature? An ecofeminist response to Foster and Burkett », *Organization & Environment*, vol. 14, n° 4, 2001, p. 443-450.
- *Ecofeminism as Politics. Nature, Marx and the Postmodern (2nd ed.)*, London, Zed Books, 2017.
- SAYERS Sean, *Marx and Alienation. Essays on Hegelian Themes*, New York, Palgrave Macmillan, 2011.
- SCHMIDT Alfred, *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx*, Hamburg, CEP Europäische Verlagsanstalt, 2016.
- « Vorwort zu Neuauflage 1993. Für einen ökologischen Materialismus », dans *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx*, Hamburg, CEP Europäische Verlagsanstalt, 2016, p. 7-18.
- SCHMIED-KOWARZIK Wolfdietrich, « Die Dialektik von Mensch und Natur beim jungen Marx », dans *Das dialektische Verhältnis des Menschen zur Natur. Philosophische Studien zu Marx und zum westlichen Marxismus*, München, Karl Alber, 2018, p. 61-82.
- SEVE Lucien, *Penser avec Marx aujourd'hui. Tome III : « La philosophie »?*, Paris, La Dispute, 2014.
- « Traduire Aufhebung chez Marx. Fausse querelle et vrais enjeux », *Actuel Marx*, vol. 64, n° 2, 2018, p. 112-127.

SHANIN Theodor, « Le dernier Marx : dieux et artisans », dans Kolja Lindner (éd.), *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 227-257.

SHIFFERD Kent D., « Karl Marx and the Environment. The Journal of Environmental Education », *The Journal of Environmental Education*, vol. 3, n° 4, 1972, p. 39-42.

SLATER Eamonn, « Marx on the colonization of Irish soils », 8 mars 2021 (en ligne : <https://www.irishmetabolicrifts.com/wp-content/uploads/2019/07/Marx-on-Irish-colonised-soil.pdf>).

SOPER Kate, « Greening Prometheus. Marxism and ecology », dans Ted Benton (éd.), *The Greening of Marxism*, New York, Guilford Press, 1996, p. 81-98.

TANURO Daniel, « Marx était-il écosocialiste ? Une réponse à Kohei Saito », sur *Gauche anticapitaliste*, 7 janvier 2020 (en ligne : https://www.gaucheanticapitaliste.org/marx-etait-il-ecosocialiste/?fbclid=IwAR1I4nbSRkbJA15pigHiZI-573Nfh1-li6A1D_fvdbfIghvmU0jojmm3M_8 ; consulté le 2 janvier 2022).

TOMBA Massimiliano et Riccardo BELLOFIORE, « The “Fragment on Machines” and the Grundrisse. The workerist reading in question », dans *Theorising the Global Labour Relations of the Twenty-First Century*, Leiden/Boston, Brill, 2014, p. 345-368.

TOSCANO Alberto, « Antiphysis/antipraxis. Universal exhaustion and the tragedy of materiality », *Mediations. Journal of the Marxist Literary Group*, vol. 31, n° 2, 2018, p. 125-144.

VADÉE Michel, *Marx, penseur du possible*, Paris, L'Harmattan, 1998.

WENDLING Amy E., *Karl Marx on Technology and Alienation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.

WHITE James D., *Marx and Russia. The Fate of a Doctrine*, New York, Bloomsbury, 2019.

ZOUBIR Zacharias, « “Alienation” and critique in Marx’s manuscripts of 1857-58 (“Grundrisse”) », *The European Journal of History of Economic Thought*, vol. 25, n° 5, 2018, p. 710-737.

*

MARXISMES DIVERS

ADLER Max, *Natur und Gesellschaft. Soziologie des Marxismus 2*, Vienne, Europa Verlag, 1964.

BASTANI Aaron, *Fully Automated Luxury Communism. A Manifesto*, London, Verso, 2019.

BIBLIOGRAPHIE

- BENANAV Aaron, *Automation and the Future of Work*, London/New York, Verso, 2020.
- BEBEL August, *La Femme et le socialisme*, Henri Bavé (trad.), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, George Carré, 1891.
- BERNES Jasper, « The belly of the revolution. Agriculture, energy, and the future of communism », dans Brent Ryan Bellamy et Jeff Diamanti (éd.), *Materialism and the Critique of Energy*, Chicago, MCM' Publishing, 2018, p. 331-375.
- BORMANN Marc, « Der Stand der "Kernenergie-Debatte" », *Marxismus Digest. Theoretische aus marxistischen und antiimperialistischen Zeitschriften*, vol. 30 (Ökologie: ökonomische und politische Aspekte des Umweltschutzes), n° 2, 1977, p. 107-115.
- BUKHARIN Nikolai Ivanovitch, *La Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, France, Anthropos, 1967.
- BURKETT Paul, *Marxism and Ecological Economics. Toward a Red and Green Political Economy*, London, Brill, 2006.
- « Capitalism and nature. A value-form approach », dans *Marx and Nature. A Red and Green Perspective*, New York, Haymarket Books, 2015, p. 80-98.
- COUTROT Thomas, *Libérer le travail. Pourquoi la gauche s'en moque et pourquoi ça change tout*, Paris, Seuil, 2018.
- DEBORD Guy, *La Planète malade*, Paris, Gallimard, 2005.
- ĐỨC THẢO Trần, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Paris, Minh-Tân, 1951.
- ENGELS Friedrich, « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie », dans *Werke, Artikel, Entwürfe bis August 1844. MEGA I/3*, Berlin, Dietz, 1985, p. 467-494.
- *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre. D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques (1845)*, Gilbert Badia et Jean Frédéric (trad.), Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, Éditions sociales, 1960.
 - « Zur Wohnungsfrage » (1872-73), dans *MEW 18*, Berlin, Dietz, 1976, p. 209-287.
 - *Anti-Dühring (1877)*, Émile Bottigelli (trad.), Paris, Éditions sociales, 1973.
 - « Vorwort zu Marx' Schrift "Das Elend der Philosophie" (1884) », dans *MEW 21*, Berlin, Dietz, 1862, p. 175-187.
- FEDERICI Silvia, *Wages against Housework*, Bristol, Falling Wall Press, 1975.
- *Caliban and the Witch*, New York, Autonomedia, 2014.
- JAMES Selma et Mariarosa DALLA COSTA, *The Power of Women and the Subversion of Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1972.
- LABRIOLA Antonio, *Drei Versuche zur materialistischen Geschichtsauffassung*, Wolfgang Fritz Haug (trad.), Berlin, Dietz, 2018.

MÉSZÁROS István, *The Necessity of Social Control*, New York, Monthly Review Press, 2015.

PERIGNON Sylvain, « Marxisme et positivisme », *L'Homme et la Société*, vol. 7, 1968, p. 161-169.

*

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Sources primaires

Par auteur, original et traduction, dans l'ordre chronologique de rédaction

ADORNO Theodor W, « Die Idee der Naturgeschichte », dans *Gesammelte Schriften 1*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1973, p. 345-365.

- *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Eliane Kaufholz (trad.), Paris, Gallimard, 1974.
- *Negative Dialektik. Gesammelte Schriften 6*, Rolf Tiedemann (éd.), Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003.
- *Dialectique négative*, collectif de traducteurs (trad.), Paris, Payot & Rivages, 2003.

ARENDT Hannah, *L'Humaine condition*, Georges Fradier (trad.), Paris, Gallimard, 2012.

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Jules Barthélémy Saint-Hilaire et Alfredo Gomez-Muller (trad.), Paris, Le livre de poche, 1992.

BENJAMIN Walter, « Sur le concept d'histoire », Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch (trad.), dans *Œuvres. Tome III*, Paris, Gallimard, 2000.

BATAILLE Georges, *La Part maudite*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2014.

CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Version électronique (Les classiques des sciences sociales), Paris, Vrin, 1970.

FEUERBACH Ludwig, « Principes de la philosophie de l'avenir (1843) », Louis Althusser (trad.), dans *Manifestes philosophiques. Textes choisis (1839-1845)*, Paris, P.U.F., 1973, p. 171-265.

- *L'Essence du christianisme*, Paris, Gallimard, 1992.

FICHTE Johann Gottlieb, *Die Grundlage des Naturrechts nach Prinzipien der Wissenschaftslehre*, Hamburg, Meiner, 1979.

- FICHTE Johann Gottlieb, *Rechtslehre. Die späten wissenschaftlichen Vorlesungen III*, Stuttgart/Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2012.

BIBLIOGRAPHIE

- FICHTE Johann Gottlieb, *Das System der Sittenlehre nach den Prinzipien der Wissenschaft*, Hamburg, Meiner, 1995.

HABERMAS Jürgen, *Erkenntnis und Interesse*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2011.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich « Philosophie des Geistes », dans Rolf-Peter Horstmann (éd.), *Jenaer System Entwürfe III. Gesammelte Werke 8*, Hamburg, Meiner, 1976, p. 185-288.

- *Le Premier système. La philosophie de l'esprit. 1803-1804*, Myriam Bienenstock (trad.), Paris, P.U.F., 1999.
- *La Philosophie de l'esprit. De la Realphilosophie, 1805*, Guy Planty-Bonjour (trad.), Paris, P.U.F., 1982.
- *Phänomenologie des Geistes*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *Phénoménologie de l'esprit*, Henri Lefebvre (trad.), Paris, Flammarion, 2012.
- *Wissenschaft der Logik I. Werke 5*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *Wissenschaft der Logik II. Werke 6*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *La Science de la logique. Livre troisième. Le concept*, Bernard Bourgeois (trad.), Paris, Vrin, 2016.
- *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse. Erster Teil. Die Wissenschaft der Logik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundrisse. Zweiter Teil. Die Naturphilosophie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, Bernard Bourgeois (trad.), Paris, Vrin, 2012.
- *Principes de la philosophie du droit. Droit naturel et science de l'État en abrégé*, Robert Derathé (trad.), Paris, Vrin, 1975.
- *Vorlesung über die Philosophie der Geschichte. Werke 12*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *La Philosophie de l'histoire*, Christophe Bouton (trad.), Paris, Le livre de poche, 2009.
- *Cours d'esthétique. Tome I*, Jean-Pierre Lefebvre et Veronika von Schenck (trad.), Paris, Aubier, 1995.
- *Vorlesungen über die Philosophie des Geistes. Berlin 1827/1828*, Franz Hespe et Burkhard Tuschling (éd.), Hamburg, Meiner, 1994.
- *Vorlesungen über die Philosophie der Religion II. Werke 17*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie III. Werke 20*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

HEIDEGGER Martin, *Les Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, Jean-François Courtine (trad.), Paris, Gallimard, 1985.

HESS Moses, « Fortschritt und Entwicklung », dans *Philosophische und sozialistische Schriften. 1837-1850*, Berlin, Akademie, 1980, p. 281-284.

- « Philosophie der That », dans *Philosophische und sozialistische Schriften. 1837-1850*, Berlin, Akademie, 1980, p. 210-226.
- « Über das Geldwesen », dans *Philosophische und sozialistische Schriften. 1837-1850*, Berlin, Akademie, 1980, p. 329-348.

KANT Immanuel, *Critique de la raison pure*, André Tremesaygues et Bernard Pacaud (trad.), Paris, P.U.F., 1986.

- *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Françoise Proust et Jean-François Poirier (trad.), Paris, Flammarion, 2006.
- *Critique de la faculté de juger*, Alain Renault (trad.), Paris, Flammarion, 2000.
- *Théorie et pratique*, Françoise Proust (trad.), Paris, Flammarion, 1994.
- *Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, Leipzig, Meiner, 1922.

LUKACS Georg, *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste (1922)*, Kostas Axelos et Jacqueline Bois (trad.), Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

- *Ontologie de l'être social. Tome II. L'idéologie, l'aliénation*, Nicolas Tertulian (trad.), Paris, Delga, 2012.

MARCUSE Herbert, *Reason and Revolution. Hegel and the Rise of Social Theory (2nd ed.)*, London, Routledge, 1955.

- *Éros et civilisation*, Jean-Guy Nény et Boris Fraenkel (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- *Der eindimensionale Mensch. Studien zur Ideologie der fortgeschrittenen Industriegesellschaft*, Luchterhand, Darmstadt, 1987.
- *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Monique Wittig et Herbert Marcuse (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1968.
- « The realm of freedom and the realm of necessity. A reconsideration », *Praxis*, vol. 5, n° 1, 1969, p. 20-25.
- « Ecology and critique of modern society », *Capitalism Nature Socialism*, 1979, p. 29-38.

SHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Von der Weltseele*, Berlin, Holzinger, 2013.

SPINOZA Baruch, *Éthique*, Charles Appuhn (trad.), Paris, Garnier Frères, 1965.

WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Version électronique (Les classiques des sciences sociales), sans lieu, 2002.

Littérature secondaire

- ARNDT Andreas, « Zur Herkunft und Funktion des Arbeitsbegriffs in Hegels Geistesphilosophie », *Archiv für Begriffsgeschichte*, vol. 29, 1985, p. 99-115.
- BAUER Christoph J., « Selbsterzeugung des Menschen? Hegels Integration der Anthropologie in sein Konzept einer *Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften* », dans Marc Rölli (éd.), *Fines Hominis? Zur Geschichte der philosophischen Anthropologiekritik*, Bielefeld, Transcript, 2015, p. 33-49.
- BELL Aaron, « Life in ruins. Ecological disaster and Adorno's idea of natural history », *Telos*, vol. 179, 2017, p. 188-194.
- BENHABIB Seyla, *Critique, Norm, and Utopia. A Study of the Foundations of Critical Theory*, New York, Columbia University Press, 1986.
- BENSUSSAN Gérard, *Moses Hess. La philosophie, le socialisme (1836-1845)*, Hildesheim, Olms, 2004.
- COHEN Joseph, *Le Sacrifice de Hegel*, Paris, Galilée, 2007.
- ELBE Ingo, « Habermas' Kritik des Produktionsparadigmas », dans Smail Rapic (éd.), *Habermas und der Historische Materialismus*, Freiburg/München, Karl Alber, 2014, p. 123-150.
- GRANTER Edward, *Critical Social Theory and the End of Work*, Farnham/Burlington, Ashgate, 2009.
- HAUG Timothée, « Du constructivisme au naturalisme ontologique. L'itinéraire intellectuel de Lukács à la lumière des questionnements écologiques contemporains », *Actuel Marx*, vol. 69, 2021, p. 106-118.
- HABER Stéphane, « Le terme "aliénation" ("*Entfremdung*") et ses dérivés au début de la section B du chapitre 6 de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel », *Philosophique*, vol. 8, 2005, p. 5-36.
- HONNETH Axel, « Travail et agir instrumental. À propos des problèmes catégoriels d'une théorie critique de la société », Isabelle Gernet (trad.), *Travailler*, vol. 18, n° 2, 2007, p. 17-58.
- JAMES David, *Rousseau and German Idealism. Freedom, Dependence and Necessity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.
- KIMMERLE Heinz, « Zur Chronologie von Hegels Jenaer Schriften », *Hegel-Studien*, vol. 4, 1967, p. 125-176.
- KNAPP Peter, « Hegel's universal in Marx, Durkheim and Weber. The role of Hegelian ideas in the origin of sociology », *Sociological Forum*, vol. 4, n° 1, 1986, p. 586-609.
- LEBRUN Gérard, *La Patience du concept. Essai sur le Discours hégélien*, Paris, Gallimard, 1972.

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

LUKACS Georg, *Le Jeune Hegel. Sur les rapports de la dialectique et de l'économie. Tome I*, Guy Haarscher et Robert Legros (trad.), Paris, Gallimard, 1981.

NIJI Yoshihiro, « Hegels List der Vernunft und die Zweckmässige Tätigkeit », *Hegel-Jahrbuch*, n° 1, 2012, p. 151-157.

OPPY Graham, « Naturalism », *Think*, vol. 19, n° 56, 2020, p. 4-20.

PETTENI Oriane, « Breaking free from terrestrial contingency. The path of the hegelian spirit towards absolute freedom », *Cosmos and History*, vol. 17, n° 2, Parution prévue fin 2021.

RANCIERE Jacques, *La Philosophie et ses pauvres*, Paris, Fayard, 1983.

RITTER Joachim, « Subjektivität und industrielle Gesellschaft », dans *Metaphysik und Politik. Studien zu Aristoteles und Hegel*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988, p. 365-374.

ROCKMORE Tom, *Fichte, Marx, and the German Philosophical Tradition*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1980.

TAYLOR Charles, *Hegel and Modern Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

VIOLAC Jean, *L'Époque de la technique. Marx, Heidegger et l'accomplissement de la métaphysique*, Paris, P.U.F., 2015.

*

ÉCOLOGIE ET SOCIÉTÉ

AMBROISE-RENDU Anne-Claude, Steve HAGIMONT, Charles-François MATHIS et Alexis VRIGNON, *Une Histoire des luttes pour l'environnement. XVIIIe-XXe : trois siècles de débats et de combats*, Paris, Textuel, 2021.

ANGUS Ian, *Face à l'anthropocène. Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre*, Nicolas Calvé (trad.), Montréal, Éditions écosociété, 2018.

AUDIER Serge, *L'Âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.

BERLAN Aurélien, « Renouveler notre vision du monde. La revalorisation écoféministe de la subsistance », *Alternatives économiques*, vol. 90, n° 2, 2021, p. 71-81.

- *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, Le Batz, La Lenteur, 2021.

BIRO Andrew, *Denaturalizing Ecological Politics. Alienation from Nature from Rousseau to the Frankfurt School and Beyond*, Toronto, University of Toronto Press, 2016.

BIBLIOGRAPHIE

- BOOKCHIN Murray, « Social ecology versus deep ecology: a challenge for the ecology movement », *Green Perspectives: Newsletter of the Green Program Project*, vol. 4-5, 1987.
- *The Philosophy of Social Ecology. Essays on Dialectical Naturalism*, Montréal, Black Rose Books, 1990.
- BRETT Clark, John Bellamy FOSTER et Stephano B. LONGO, « Metabolic rifts and the ecological crisis », dans *The Oxford Handbook of Karl Marx*, Oxford, Oxford University Press, 2019, p. 651-658.
- CASSEGÅRD Carl, *Toward a Critical Theory of Nature. Capital, Ecology and Dialectics*, London, Bloomsbury, 2021.
- CHARBONNIER Pierre, *Abondance et liberté*, Paris, La Découverte, 2020.
- CHATTOPADHYAY Kunai, « The Rise and Fall of Environmentalism in the Early Soviet Union », sur *Climate & Capitalism*, 3 novembre 2014 (en ligne : <https://climateandcapitalism.com/2014/11/03/rise-fall-environmentalism-early-soviet-union/> ; consulté le 25 novembre 2021).
- COCCIA Emanuele, *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, Paris, Payot & Rivages, 2018.
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- FESHBACH Murray et Alfred FRIENDLY, *Ecocide in the USSR. Health and Nature Under Siege*, New York, Basic Books, 1992.
- FOSTER John Bellamy, Brett CLARK et Richard YORK, *The Ecological Rift. Capitalism's War on the Earth*, New York, Monthly Review Press, 2010.
- « The meaning of work in a sustainable socialist society », dans *The Robbery of Nature*, New York, Monthly Review Press, 2020, p. 174-189
- FOSTER John Bellamy, « Guano, the global metabolic rift and the fertilizer trade », dans Alf Hornborg, Brett Clark et Kenneth Hermele (éd.), *Ecology and Power*, New York, Routledge, 2012, p. 68-82.
- « Late Soviet ecology and the planetary crisis », *Monthly Review*, vol. 67, n° 2, 2015, p. 1-20.
 - *The Return of Nature. Socialism and Ecology*, New York, Monthly Review Press, 2020.
- GOLLAIN Françoise, *André Gorz & l'écossocialisme*, Paris, Le passager clandestin, 2016.
- GORZ André, *Écologie et politique*, Paris, Galilée, 1975.
- *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983.
 - *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Paris, Gallimard, 1988.
 - « La crise de l'idée de travail et la gauche post-industrielle », dans *Capitalisme, Socialisme, Écologie*, Paris, Galilée, 1991, p. 111-134.

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

HAILWOOD Simon, *Alienation and Nature in Environmental Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

LABELLE-HALLEE Jean-Pascal, *L'Origine de la crise écologique. Analyse de la théorie de la rupture métabolique dans la sociologie de John Bellamy Foster*, Montréal, Université du Québec, 2016.

HANS Jonas, *Le Principe responsabilité*, Jean Greisch (trad.), Paris, Flammarion, 2013.

HAUG Wolfgang Fritz, « Eine kopernikanische Wende der Ökologie? Jason Moores weltökologischer Ansatz und die Philosophie der Praxis », *Das Argument*, vol. 334, 2020, p. 93-123.

HORRIE Anthony, *Analyse de la notion de décroissance sous l'angle de la théorie d'économie générale de Georges Bataille*, Paris, Sorbonne, 2018.

JACOBSEN Eric Paul, *From Cosmology to Ecology. The Monist World-view in Germany from 1770 to 1930*, Oxford/New York, Peter Lang, 2005.

JOSEPHON Paul, Nicolai DRONIN, Ruben MNATSKANIAN, Aleh CHERP, Dmitry EFREMENKO et Vladislav LARIN, *An Environmental History of Russia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

LEE Keekok, *Social Philosophy and Ecological Scarcity*, London, Routledge, 1989.

LÖWY Michael, « Crise écologique, capitalisme et altermondialisme. Un point de vue écosocialiste », *Actuel Marx*, vol. 44, n° 2, 2008, p. 71.

MALM Andreas, *Fossil Capital. The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, London/New York, Verso, 2017.

- *The Progress of this Storm. Nature and Society in a Warming World*, London, Verso, 2018.
- « Long waves of fossil development. Periodizing energy and capital », dans Brent Ryan Bellamy et Jeff Diamanti (éd.), *Materialism and the Critique of Energy*, Chicago, MCM' Publishing, 2018, p. 161-195.

MAZOYER Marcel et Laurence ROUDART, *A History of World Agriculture. From the Neolithic Age to Current Crisis*, New York, Monthly Review Press, 2006.

MIES Maria et Veronika BENNHOLDT-THOMSEN, *The Subsistence Perspective. Beyond the Globalized Economy*, Patrick Camiller, Maria Mies et Gerd Weih (trad.), London/New York, Zed Books, 1999.

MIES Maria, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale. Women in the International Division of Labour*, London, Zed Books, 2014.

MIES Maria et Vandana SHIVA, *Ecofeminism*, London/New York, Zed Books, 2014.

MITCHELL Timothy, *Carbon Democracy. Political Power in the Age of Oil*, London, Verso, 2013.

BIBLIOGRAPHIE

- MOORE Jason W., *Capitalism in the Web of Life. Ecology and the Accumulation of Capital*, New York, Verso, 2015.
- MOORE Jason W., « Transcending the metabolic rift. A theory of crises in the capitalist world-ecology », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 38, n° 1, 2011, p. 1-46.
- MORIZOT Baptiste, *Raviver les braises du vivant. Un front commun*, Marseille, Actes sud, 2020.
- MORIZOT Baptiste, « Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant », *Tracés*, vol. 33, 2017, p. 73-96.
- O'CONNOR James, « Capitalism, Nature, Socialism. A theoretical introduction », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 1, n° 1, 1988, p. 11-38.
- PATEL Raj et Jason W. MOORE, « Cheap Food », dans *A History of the World in Seven Cheap Things. A Guide to Capitalism, Nature, and the Future of the Planet*, London, Verso, 2018, p. 139-160.
- POTTIER Antonin, « Le capitalisme est-il compatible avec les limites écologiques ? (Prix Veblen du jeune chercheur) », 2017 (en ligne : https://www.veblen-institute.org/IMG/pdf/texte_veblen.pdf ; consulté le 2 janvier 2022).
- REDECKER Eva von, *Revolution für das Leben. Philosophie der neuen Protestformen*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2020.
- REMAURY Bruno, « Entre nouveauté et nostalgie », *Revue des Deux Mondes*, juillet 2001, p. 54-61.
- RODARY Estienne, « L'écologie, vision d'avenir à l'épreuve de la realpolitik. Entretien avec Jean-Paul Deléage », *Écologie & politique*, vol. 45, n° 2, 2012, p. 21-32.
- ROMANO Onofrio, « Dépense », dans Giacomo D'Alisa, Frederico Demaria et Giorgios Kallis (éd.), *Degrowth. A Vocabulary for a New Era*, Abingdon, Routledge, 2015.
- SCHNEIDER Mindi et Philip MCMICHAEL, « Deepening, and repairing, the metabolic rift », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 37, n° 3, 2010, p. 461-484.
- TANURO Daniel, *Trop tard pour être pessimiste ! Écosocialisme ou effondrement*, Paris, Textuel, 2020.
- THOMPSON Francis, « The second agricultural revolution, 1815-1880 », *Economic History Review*, vol. 21, n° 1, 1968, p. 62-77.
- USHER Abbott Pasyon, « Soil fertility, soil exhaustion, and their historical significance », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 37, n° 3, 1923, p. 385-411.
- VOGEL Steven, « On alienation and nature », dans Andrew Biro (éd.), *Critical Ecologies. The Frankfurt School and Contemporary Environmental Crises*, Toronto, University of Toronto Press, 2014, p. 187-205.
- VRIGNON Alexis, *La Naissance de l'écologie politique en France. Une nébuleuse au cœur des années 68*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

ÉCOLOGIE ET SCIENCES

- ALTIERI Miguel A., *Agroecology. The Science of Sustainable Agriculture*, Boca Raton, CRC Press, 2018.
- ANGUS Ian, « Nitrogen cycle. A neglected threat to earth's life support system », sur *Climate & Capitalism*, 18 avril 2019 (en ligne : <https://climateandcapitalism.com/2019/04/18/nitrogen-crisis-a-neglected-threat-earths-life-support-systems/> ; consulté le 13 mars 2021).
- BOESCH Christophe, *Wild Cultures. A Comparison Between Chimpanzee and Human Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- DARWIN Charles, *The Formation of Vegetable Mould through the Action of Worms. With Observations on their Habits*, New York, Cambridge University Press, 2009.
- DAVY Sir Humphry, *Elements of Agricultural Chemistry in a Course of Lectures*, London, Longman, 1813.
- DEBOURDEAU Ariane, « Aux origines de la pensée écologique. Ernst Haeckel, du naturalisme à la philosophie de l'Oïkos », *Revue française d'histoire des idées politiques*, vol. 44, n° 2, 2016, p. 33-62.
- DELEAGE Jean-Paul, *Une Histoire de l'écologie*, Paris, La Découverte, 2014.
- GROVE William, *The Correlation of Physical Forces (6th ed.)*, London, Longmans, Green and Co., 1874.
- HAECKEL Ernst, *Allgemeine Anatomie der Organismen. Bd. 1 & 2*, Berlin, Georg Reimer, 1866.
- HELMHOLTZ Hermann v., *Über die Erhaltung der Kraft. Eine Physikalische Abhandlung*, Berlin, G. Reimer, 1847.
- HOWARD Albert, *An Agricultural Testament*, (Version électronique) Small Farm Library, New York/London, Oxford University Press, 1943.
- JAX Kurt, « Function and "functioning" in ecology. What does it mean? », *Oikos*, vol. 111, n° 3, 2005, p. 641-648.
- KUHN Thomas, *La Structure des révolutions scientifiques*, Laure Meyer (trad.), Paris, Flammarion, 1983.
- KUHN Thomas, « Energy conservation as an example of simultaneous discovery », dans *The Essential Tension. Selected Studies in Scientific Tradition and Change*, University of Chicago Press, Chicago, 1977, p. 66-104.
- LEWONTIN Richard et Richard LEVINS, « Organism and environment », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 8, n° 2, 1997, p. 95-98.

BIBLIOGRAPHIE

- LIEBIG Justus, *Les Lois naturelles de l'agriculture. Tome premier*, Adolphe Scheler (trad.), Paris, Librairie agricole de la maison rustique, 1862.
- LIEBIG Justus, « Einleitung in die Naturgesetze des Feldbaues », dans *Die Chemie in ihrer Anwendung auf Agricultur und Physiologie. Siebte Auflage*, Braunschweig, Vieweg, 1862.
- LIEBIG Justus, *Die Chemie in ihrer Anwendung auf Agricultur und Physiologie. Siebte Auflage*, Braunschweig, Vieweg, 1862.
- LIEBIG Justus, *Einleitung in die Naturgesetze des Feldbaues*, Braunschweig, Vieweg, 1862.
- ROCKSTRÖM Johan, Will STEFFEN, Paul CRUTZEN, James HANSEN et al., « Planetary boundaries. Exploring the safe operating space for humanity », *Ecology and Society*, vol. 14, n° 2, 2009 (en ligne : <https://www.ecologyandsociety.org/vol14/iss2/art32/> ; consulté le 13 février 2020).
- ROCKSTRÖM Johan, Will STEFFEN, Kevin NOONE, James HANSEN et al., « A safe operating space for humanity », *Nature*, vol. 461, n° 24, 2009, p. 472-475.
- STERELNY Kim, « Made by each other. Organisms and their environment », *Biology and Philosophy*, vol. 20, 2005, p. 21-36.
- TANSLEY Arthur, « The use and abuse of vegetational concepts and terms », *Ecology*, vol. 16, n° 3, 1935, p. 284-307.
- VERNADSKY Vladimir I., *The Biosphere*, David B. Langmuir (trad.), New York, Copernicus, 1998.
- WALLACE Rob, *Dead Epidemiologists. On the Origins of COVID-19*, New York, Monthly Review Press, 2020.
- WATSON Andrew J., Timothy M. LENTON et Benjamin J. W. MILLS, « Ocean deoxygenation, the global phosphorus cycle and the possibility of human-caused large-scale ocean anoxia », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, vol. 375, 2017.
- WHITE Thomas C. R., *The Inadequate Environment. Nitrogen and the Abundance of Animals*, Berlin, Springer, 2012.

*

ÉCONOMIE POLITIQUE

- ALISON Archibald, *The Principles of Population, and their Connection with Human Happiness. Vol. I*, Edinburgh/London, William Blackwood/Thomas Cadell, 1840.

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

- BENANAV Aaron, *A Global History of Unemployment. Surplus Populations in the World Economy, 1949-2010*, Los Angeles, University of California, 2015.
- CANNAN Edwin, « The origin of the law of diminishing returns, 1813-15 », *The Economic Journal*, vol. 2, n° 5, 1892, p. 53-69.
- CAREY Henry C., *Principles of Social Science*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1859.
- CHARBIT Yves, *Economic, Social and Demographic Thought in the 19th Century. The Population Debate from Malthus to Marx*, New York, Springer, 2009.
- CHARBIT Yves, « Malthus populationniste ? Une lecture transdisciplinaire », *Population*, vol. 53, n° 1-2, 1998, p. 113-137.
- CLERC Denis, « De l'état stationnaire à la décroissance. Histoire d'un concept flou », *L'Économie politique*, vol. 2, n° 22, 2004, p. 76-96.
- HARVEY David, « Population, Resources and the Ideology of Science (1974) », dans *Spaces of Capital. Towards a Critical Geography*, New York, Routledge, 2001, p. 38-67.
- HODGSKIN Thomas, *Popular Political Economy. Four Lectures Delivered at the London Mechanics Institution*, Version électronique (The Online Library of Liberty), London, Charles and William Tait, 1827.
- JONES E. L., « The changing basis of English agricultural prosperity, 1853-73 », *The Agricultural History Review*, vol. 10, n° 2, 1962, p. 102-119.
- MALTHUS Thomas Robert, *First Essay on Population (1798)*, New York, Palgrave Macmillan, 1966.
- *An Essay on the Principle of Population (6th ed.)*, London, J. Murray, 1826.
- NAVILLE Pierre, *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail et de l'automation*, Paris, Gallimard, 1963.
- OWEN Robert, *Six Lectures Delivered in Manchester*, Manchester, A. Heywood, 1837.
- RABINBACH Anson, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, New York, Basic Books, 1990.
- RAVENSTONE Piercy, *Thoughts on the Funding System, and its Effects*, London, J. Andrews and J. M. Richardson, 1824.
- RICARDO David, *The Principles of Political Economy and Taxation (3rd ed.)*, London/New York, J. M. Dent & Sons, 1937.
- RON Ariel, « Henry Carey's rural roots, "scientific agriculture", and economic development in the antebellum north », *Journal of the History of Economic Thought*, vol. 37, n° 2, 2015, p. 263-275.
- RUBIN Isaac Ilitch, *A History of Economic Thought*, Don Filtzer (trad.), London, Ink Links, 1979.

BIBLIOGRAPHIE

SMITH Adam, *An Inquiry into the Nature and Causes of The Wealth of Nations. Vol. I*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

TURGOT Anne Robert Jacques, « Observations sur le Mémoire de M. Saint-Péravy en faveur de l'impôt direct », dans *Ceuvres de Turgot. Premier Volume*, Paris, Guillaumin, 1844.

WALKER Tom, « The ambivalence of disposable time. The source and remedy of the national difficulties at two hundred », *Contributions to Political Economy*, vol. 40, 2021, p. 80-90.

WALLACE Robert, « On population and utopian government. Archives », *Population and Development Review*, vol. 27, n° 1, 2001, p. 173-178.

WRIGLEY Edward A., « The limits to growth. Malthus and the classical economists », *Population and Development Review*, vol. 14, 1988, p. 30-48.

*

ENCYCLOPÉDIES

RITTER Joachim, Karlfried GRÜNDER et Gabriel GOTTFRIED (éd.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Version électronique, Berlin, Direct Media Publishing, 2007.

- WIMMER Reiner, « Reich der Freiheit/der Notwendigkeit »

Wolfgang Fritz Haug, Frigga Haug, Peter Jehle et Wolfgang Küttler (éd.), *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus*, Berlin, Argument.

- FLÖRSHEIMER Michael et Michael STEFFEN, « K-Gruppen », Bd. 7/I, Berlin, Argument, 2008, p. 622-628.
- HAUG Wolfgang Fritz, « Marxistsein/Marxistinsein », Bd. 8/II, Berlin, Argument, 2015, p. 1965-2026.
- FOSTER John Bellamy, « Malthusianismus », Bd. 8/II, Berlin, Argument, 2015, p. 1580-1592.

LAVOISY Olivier, « Machine à vapeur de Watt-Boulton », dans *Encyclopaedia Universalis*, sans date (en ligne : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/machine-a-vapeur-de-watt-boulton/> ; consulté le 11 décembre 2021).

AUTRES

HEULER Werner, « Zum Verhältnis Mensch/Natur im Marxismus (Entwurf). Matériaux de recherche du groupe "Ökologie und Marxismus" », Archive tapuscrite, 1980.

KOBAYASHI Takiji, *Le Propriétaire absent*, Mathieu Capel (trad.), Paris, Amsterdam, 2017.

PIPER Nikolaus, « Der böse Kapitalismus? », article du *Süddeutscher Zeitung*, 19 novembre 2021.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION. S'engouffrer dans la brèche écologique ouverte par Marx.....	7
Qu'entend-t-on par écologie ?.....	9
Une brève histoire de la rencontre entre marxisme et écologie.....	13
La double critique du productivisme et du prométhéisme de Marx.....	17
Autocritique ou autodéfense écologique de Marx ?.....	21
De la coupure épistémologique à la rupture écologique dans l'œuvre de Marx	26
Une métamorphose écologique du paradigme de la production ?	31
Précisions méthodologiques et définition du corpus	36
Plan de recherche.....	39
PREMIERE PARTIE. L'IRRUPTION DE L'ECOLOGIE DANS LA CRITIQUE DE L'ECONOMIE POLITIQUE.....	43
CHAPITRE PREMIER. Productivisme stratégique contre malthusianisme	45
1. La critique de l'idéologie des limites naturelles. Le jeune Engels <i>vs</i> Malthus ...	47
A. Les limites naturelles dans la théorie malthusienne de la population.....	48
B. La double riposte du jeune Engels par la critique économique et le positivisme scientifique	58
2. La critique du malthusianisme de l'économie politique anglaise. Marx <i>vs</i> Ricardo.....	69

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

A.	Élargir la critique des limites naturelles : de la surpopulation à la rente foncière.....	70
B.	La première lecture productiviste des sciences de la terre	78
SECOND CHAPITRE.	Les limites naturelles dans la théorie des crises : histoire d'un renversement.....	87
1.	Les limites non-naturelles du capital : une lecture transversale des <i>Grundrisse</i>	89
A.	La pulsion illimitante de l'accumulation capitaliste.....	92
B.	La critique du <i>concept</i> de limites naturelles de Malthus	98
C.	L'internalisation contradictoire des barrières à l'accumulation	104
2.	Le retour des limites naturelles dans les <i>Manuscrits de 1861-63</i>	115
A.	La première hypothèse d'une limite simplement historique de la productivité agraire.....	117
B.	Le retour des limites naturelles dans la baisse tendancielle du taux de profit.....	123
C.	Limites naturelles et épuisement de la terre.....	133
TROISIEME CHAPITRE.	De quoi la « rupture métabolique » est-elle le nom ?	145
1.	La rupture métabolique comme scission spatiale.....	149
A.	Les deux formulations géographiques de la rupture métabolique	149
B.	La récurrence de la critique de l'opposition entre ville et campagne	151
C.	Le déplacement écologique de la contradiction spatiale	155
2.	La rupture métabolique comme « gaspillage » improductif.....	158
A.	Les deux obstacles de la rente foncière dans la petite propriété parcellaire et la grande propriété foncière.....	159
B.	Excursus : la crise agraire irlandaise comme expression de cette double contradiction	167

TABLE DES MATIERES

C. Les limites du modèle de la rupture métabolique comme « gaspillage » improductif.....	174
3. La redéfinition temporelle de la rupture métabolique : une traduction des dernières découvertes de Liebig ?.....	180
A. Une critique de l'agriculture moderne comme culture spoliatrice (<i>Raubbau</i>). Marx avec Liebig	182
B. Les limites épistémologiques du modèle critique de Liebig	191
4. De la contradiction temporelle entre l'esprit du capitalisme et la nature. Marx au- delà de Liebig.....	196
A. La critique immanente du positivisme de Liebig par Marx	197
B. La contradiction temporelle entre la reproduction du capital et la reproduction de la vie.....	205
C. L'élargissement des conséquences écologiques de la rupture métabolique.....	210
 SECONDE PARTIE. LE NATURALISME ECOLOGIQUE DE MARX ET SA METAMORPHOSE ECOLOGIQUE.....	 217
 QUATRIEME CHAPITRE. Le premier naturalisme humaniste des <i>Manuscripts de 1844</i>	 219
1. Du naturalisme de la finitude au naturalisme expressif.....	222
A. Le premier moment feuerbachien du naturalisme de la finitude.....	226
B. Second moment hessien du naturalisme de l'activité objective.....	231
C. Troisième moment hégélien du naturalisme de l'autoengendrement.....	238
2. La définition hégélienne de la nature comme « corps propre non organique » de l'être humain	249
A. Anthropocentrisme instrumental ou écologie dialectique ? La controverse autour du « corps non organique ».....	250

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

- B. Aux origines du concept de « corps non organique » : l'étude hégélienne du processus vital (*Lebensprozess*) 256
- C. De la « nature non organique » de l'animal à la nature comme « corps propre non organique » de l'être humain 266

CINQUIEME CHAPITRE. Le paradigme de la production et son inflexion écologique : des *Grundrisse* au *Capital*..... 275

- 1. Du paradigme du travail au paradigme de la production : la nature mise en œuvre.....278
 - A. L'enrôlement productif de la nature dans l'industrie moderne 278
 - B. L'agentivité de la nature comme source de la richesse 292
- 2. L'irruption de la terre dans le paradigme de la production..... 308
 - A. De la nature morte à la nature vive – ou, pourquoi la terre n'est pas une machine comme les autres ?..... 310
 - B. Repenser la finitude de la nature : de sa non-identité à sa vulnérabilité.. 325
 - C. La théorie de la rupture métabolique : une nouvelle articulation des rapports entre nature et société 342

TROISIEME PARTIE. NOUVELLES PERSPECTIVES ECOLOGIQUES SUR LA CRITIQUE ET LE DEPASSEMENT DU CAPITALISME.....361

SIXIEME CHAPITRE. De la critique de l'aliénation à la critique de l'épuisement de la vie 363

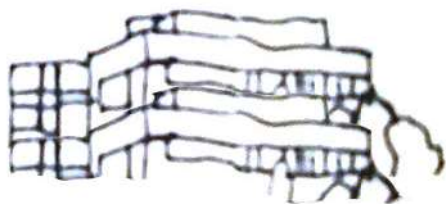
- 1. Le modèle critique de l'aliénation dans l'horizon du productivisme stratégique.....366
 - A. Le double sens de l'aliénation de la nature dans les *Manuscrits de 1844* .. 368
 - B. La perpétuation de la dialectique de l'aliénation dans les *Manuscrits de 1844* et au-delà.....380

TABLE DES MATIERES

2. L'épuisement généralisé de la vie : vers l'élaboration d'un nouveau modèle critique dans le <i>Capital</i>	405
A. De quoi la « force de travail » est-elle le nom ? Symptomatologie d'un déplacement théorique	406
B. De l'épuisement restreint à l'épuisement général de la vie.....	416
C. L'articulation historique du modèle critique de l'épuisement général de la vie dans <i>Le Capital</i>	431
Epilogue. Un abandon du modèle critique de l'aliénation dans <i>Le Capital</i> ?	445
SEPTIEME ET DERNIER CHAPITRE. Les conditions écologiques de la libération du travail	455
1. Du royaume de la nécessité au royaume de la liberté : l'autonomie conquise sur la nature.....	459
A. L'origine philosophique du projet d'une libération du travail dans l'Idéalisme allemand	460
B. Le communisme de Marx comme <i>dépassement</i> du travail.....	474
2. Vers l'idée d'un communisme écologique : repenser l'autonomie	493
A. Les limites d'un communisme fondé sur la croissance productive	494
B. Les paradoxes du premier socialisme écologique : du dogme de la croissance productive au mythe de l'automatisation.....	506
C. Repenser l'autonomie dans la subsistance.....	521
CONCLUSION. Vers une révolution écologique, en théorie et en pratique.....	541
La transformation écologique inachevée du paradigme de la production	542
Aggravation de la crise écologique et approfondissement de la crise théorique ...	547
Réforme ou révolution écologique ?	553

LA RUPTURE ECOLOGIQUE DANS L'ŒUVRE DE MARX

BIBLIOGRAPHIE	557
ŒUVRES DE MARX	557
En langue originale.....	557
En traduction française	559
Textes choisis et traduits.....	560
LITTÉRATURE SECONDAIRE SUR MARX	560
MARXISMES DIVERS	566
HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE	568
Sources primaires	568
Littérature secondaire	571
ÉCOLOGIE ET SOCIÉTÉ	572
ÉCOLOGIE ET SCIENCES	576
ÉCONOMIE POLITIQUE	577
ENCYCLOPÉDIES	579
AUTRES	580
TABLE DES MATIÈRES	581

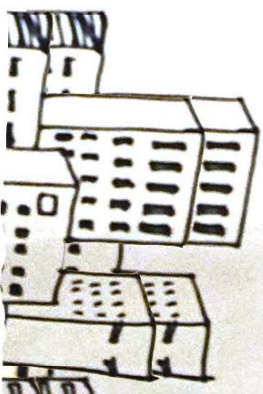
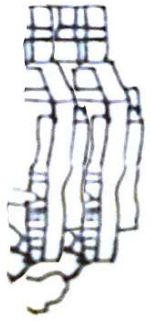


Hoi
Dai
boei
goed
dag
in kop



OLD
TIN





D
Hoi
D
v
g
g
v
n

Gift	
nt	nt
Customs	nt
(HS)	nt
tariff number	nt
16 00	nt
6 00	nt
on are correct	
s articles	

2
2

La rupture écologique dans l'œuvre de Marx

Résumé

Plutôt que d'ériger Marx en prophète de l'écologie politique pour renverser le reproche traditionnel de productivisme, cette recherche tâche de reconstruire l'émergence problématique d'un moment écologique dans son œuvre. L'analyse critique de la « rupture métabolique » dans *Le Capital* est interprétée comme une véritable rupture théorique au sein de son cheminement intellectuel. Elle surgit comme une anomalie pour le paradigme de la production forgé par Marx dans ses écrits de jeunesse, dont le naturalisme philosophique n'est pas d'emblée écologique. La mise en lumière de la nouveauté radicale du moment écologique permet de mesurer la portée d'une métamorphose implicite qui touche autant à l'ontologie des rapports productifs à la nature qu'au modèle critique déployé par Marx pour penser le dépassement du capitalisme. À la différence d'une coupure épistémologique, la transformation écologique du paradigme de la production reste inachevée et requiert un approfondissement critique.

Mots-clés :

Ecologie – capital – nature – production – productivisme – rupture métabolique – limites – crise – aliénation – épuisement de la vie – autonomie – communisme

Résumé en anglais

Rather than depicting Marx as a prophet of political ecology in order to overcome the traditional objection raised against his alleged productivism, this research attempts to reconstruct the complex emergence of an ecological moment in his work. The critical analysis of the “metabolic rift” in *Capital* is interpreted as a real theoretical shift within his intellectual endeavor. It represents a departure from the paradigm of production forged by Marx in his early work, in which his philosophical naturalism is not ecological from the outset. Highlighting the radical novelty of this ecological moment enables us to measure the scope of the implicit metamorphosis that affects both the ontology of productive relations to nature as well as the critical model deployed by Marx to consider the overcoming of capitalism. Rather than an epistemological break, the ecological transformation of the paradigm of production remains incomplete and requires to be broadened and specified critically.

Key words:

Ecology – capital – nature – production – productivism – metabolic rift – limits – crisis – alienation – exhaustion of life – autonomy – communism